3K1
293 B1

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

VOYAGE

DANS LA GRÈCE.

TOME DEUXIÈME.

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ
ΛΑΥΡΙΩΤΟΥ
ΑΥΞΩΝ ΑΡΙΘ.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



Mlle Robineau

Lithog. de C. de Last

FEMME SOULIOTE

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Αριθ.εισ. 142.255

VOYAGE
DANS LA GRÈCE,

COMPRENANT

La description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine Cisaxienne, d'une partie de la Triballie, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'Étolie ancienne et Épictète, de la Locride Hespérienne, de la Doride, et du Péloponèse; avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces;

PAR F. C. H. L. POUQUEVILLE,

Ancien consul-général de France près d'Ali, pacha de Janina; correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France; de l'Académie Ionienne de Corcyre; etc.

OUVRAGE ORNÉ DE FIGURES, ET ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES DRESSÉES PAR M. BARBIÉ DU BOCAGE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FIL

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXX.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΕΥΑΓΓΕΛΙΚΗ ΣΧΟΛΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

VOYAGE
DANS LA GRÈCE.

ÉPIRE.

CHAPITRE XXXIII.

Route depuis l'Achéron jusqu'à Prévésa. Valondoraco, ou Achérusie. Port d'Élaïus, ou Élia. Loutcha. Spiantza. Régniassa, ou Cassiopée. Agrapidia. Castra-Skia. Camarina. Golfe de Comarus. Nicopolis. Audace sacrilége d'un douanier de Prévésa. État actuel de cette ville.

Scylax place au midi du pays des Thesprotes, la Cassiopie, dont je vais décrire le littoral, en traçant la route que j'ai faite depuis les bords de l'Achéron jusqu'à Prévésa. Sur cette voie peu fréquentée, je releverai plusieurs positions indiquées par les anciens, avant d'arriver à Nicopolis, où l'histoire vient à mon secours, pour m'aider à développer mes observations et me guider dans le golfe Ambracique, autour duquel fleurirent autrefois un grand nombre de peuples et de villes célèbres.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Avant de passer l'Achérusie, ou marais de Valondoraco, j'avais relevé le point d'intersection des routes qui conduisent, par le pont de Lycoursi, au port Glykys et à Parga (1), lorsque nous descendîmes au bac qui devait nous passer sur les terres de la Cassiopie. Les bateliers, non moins inexorables que Caron, avaient exigé d'avance le péage, le nolis, et je ne sais encore quels droits, pour le transport des hommes et des bagages, avant de pousser au large, ou plutôt dans les vases. On se débarrassa donc d'abord des boues et des roseaux avant d'arriver sur un abyme profond entouré de plantes naïades, où l'on commence à reconnaître le cours de l'Achéron, qui coule à l'occident, et nous prîmes terre au-dessous de Tchouknida (2). De-là après avoir passé une rivière, on monte pendant près de quatre milles en se rapprochant de la mer, pour arriver au village de Loutcha, traversé par un ruisseau qui se rend à la calanque de son nom (3). Des caravanes de paysans et de Corfiotes partaient pour se rendre au port d'Élia, et nous marchâmes environ une lieue pour arriver à la hauteur de ce mouillage, que Ptolémée mentionne dans sa cosmographie (4). Strabon, qui ne le nomme pas,

(1) On passe près de ce village la rivière de Margariti, sur un pont en pierre, dont le centre est appuyé à une île basse.

(2) Tchouknida, le village des Orties.

(3) Cette rivière prend sa source entre les villages de Topola et de Coucouli, situés une lieue et demie E. N. E. dans la chaîne de montagnes, qui sépare la Cassiopie N. S. jusqu'à Nicopolis.

(4) Ἐλαίας λιμήν, port des oliviers. PTOLEM.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

indique sa position au nord du golfe Comarus, immédiatement après le port Glykys. Cette échelle, qui fut d'abord un des points de la partie septentrionale de la Cassiopie, n'est plus fréquentée que par les caboteurs ioniens, qui y achètent des grains. Dans le temps de la splendeur de notre navigation, les vaisseaux de transport y chargeaient des bois de construction pour l'arsenal de Toulon, et versaient ainsi dans cette contrée, l'aisance et la prospérité que le commerce répand sur les nations.

A peu de distance d'Élia, le rivage de la mer s'exhausse pendant quatre lieues, en formant la rive abrupte de Spiantza, sur laquelle les barques ne trouvent que quelques points de refuge abrités par des récifs. Dans la route que nous suivions, on n'a en vue qu'une chapelle isolée; mais au versant méridional des montagnes de la Cassiopie, on nous indiqua Moussaga, tchiftlik du visir Ali. Nous étions alors à trois lieues d'Élia, à cinq du port Glykys, et nous prolongions depuis deux lieues une rivière ombragée, lorsque nous arrivâmes en face de Régniassa. Le village et la forteresse de ce nom, au-dessous de laquelle on trouve une calanque capable de recevoir des armements légers, serait, suivant les cartes vénitiennes, la Cassiopée des anciens (1). Le

(1) Paese di Cassopo, qu'il faut traduire, *village* et non pas *pays* de Cassopo. Elle n'est pas mieux indiquée dans l'article d'Ortélius qui dit : Cassiopé, Κασσιόπη, Thesprotiorum urbs et portus, Ptolem.; promontorium, Strab.; *Ioannina* Sophianus indigitat; *Santi-Quaranta*, Dóminicus Niger; Laonicus *Cas-*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

témoignage de Strabon (1) était trop vague pour m'aider à demêler s'il exista une ville de ce nom. Étienne de Bysance (2), sans indiquer sa position, lui donne ce titre, et Ulpien, cité par Cellarius (3), la qualifie de port de mer. Mais sans rechercher alors son origine (4), j'essayais de découvrir ses ruines, lorsque des paysans me mirent sur la voie, en me vendant une médaille qu'ils avaient trouvée dans de vieilles murailles voisines de leur village. Dès-lors je ne doutai plus de son existence, et je pus conclure que la métropole et l'échelle des Cassiopéens, qui étaient comptés parmi les nations de l'Épire, exista aux environs de Régniassa. J'apercevais une lieue au sud-ouest la tour d'Agrapidia, bâtie à l'extrémité d'un promontoire qui s'avance dans la mer Ionienne.

C'est au pied de ces rochers, dont le prolongement forme avec la côte de Spiantza un vaste rempart, que règne une plage basse couverte d'arbustes, qui est maintenant le marché des caboteurs ioniens, avec

---

siopeiam urbem Ætoliæ habet, quam novo nomine *Ioannina* nominat. ORTELIUS.

(1) Strab., lib. VII, p. 324.

(2) Κασσίοπη, πόλις ἐν Μολοσσῷ ἐπώνυμος τῆ Κασσωπίᾳ χώρᾳ. STEPH. BYZ.

(3) Κασσιόπη λίμην. Ulp., *Leg.* I, §. 12. Cellar., *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 13. Ab Jove Cassio nomen habet. Suet., c. 22.; Plin., lib. IV, c. 1.

(4) *Argent.* Tête de femme à droite tourlée et palmée, derrière X.

R. ΚΑΣΣΩΠΑΙΩΝ. Cyste mystique, duquel s'élance un serpent, le tout dans une couronnne de laurier.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

les habitants de la Cassiopie. Là se consomment les échanges des produits de l'industrie, contre les denrées territoriales d'un pays naguère inhospitalier. La civilisation, fille du commerce, introduite par les Français il y a plus de cinquante ans, a mis, de proche en proche, les habitants des montagnes dans des rapports nouveaux. Les Ioniens, qui nous ont succédé en continuant le commerce, ont appris à des hommes simples les nouvelles de la grande famille de l'Europe chrétienne; la curiosité a éveillé l'attention, qui a conçu des espérances. De-là ces questions qu'on fait aux voyageurs, ces inquiétudes, qui, comme aux premiers jours du christianisme, présageaient une révolution générale dans l'empire romain. On nourrit des idées de liberté, on en parle autour des foyers rustiques, par-tout où l'on se rencontre, où l'on se rassemble; et une voix qui s'élèverait, un cri qui se ferait entendre, un chef sur-tout qu'on verrait paraître, opérerait un bouleversement général. Les Grecs sont-ils mûrs pour un pareil changement? Est-il désirable? A Dieu ne plaise que j'ose résoudre de pareilles questions.

De l'extrémité du cap d'Agrapidia, la côte porte au sud-est pendant trois quarts de lieue, jusqu'à un khan situé au bord d'un ruisseau qui descend des hauteurs de Castra-Skia. Quant au chemin ordinaire des voyageurs, il continue à l'orient de Régniassa à travers une vallée boisée et arrosée par la rivière de Camarina, qui se rend à la mer après un cours de quatre lieues. Au sortir de la gorge qu'elle fertilise, on se trouve près de Castra-Skia, village de cinquante fa-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

milles grecques, qui firent long-temps cause commune avec les Souliotes, pour la défense des dernières libertés de l'Épire.

Arrivé à cette extrémité de la vallée occidentale du pays des Cassiopéens, j'essayai de déterminer les dimensions du golfe de Comarus, qu'il faut se garder de confondre avec le mouillage auquel il donnait son nom. Je pus estimer que sa profondeur d'occident en orient était approximativement d'un rayon de sept milles, qu'on conçoit à son grand diamètre nord-ouest et sud-est, appuyé aux caps d'Agrapidia, et de Mitica. En faisant ce relevé, j'avais, un mille à l'occident, le village de Castra-Skia, et une demi-lieue est-nord-est dans le mont Zalongos, les ruines d'une ville maintenant appelée Cômaros et Camarina.

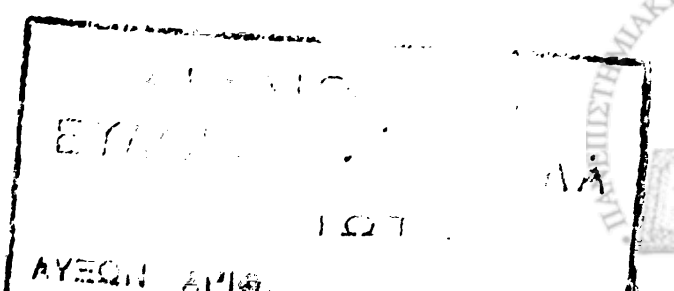
Les anciens ne parlent que d'un port appelé Comarus (1), éloigné de soixante stades de Nicopolis, distance qu'il faut réduire à six, si on veut parler du seul mouillage de cette côte, dont le golfe ouvert, exposé aux vents de Garbes, n'offre ni abri, ni tenue, ni ancrage à cause de son fond mobile. Cependant on retrouve à Cumarina les restes de la ville dont il emprunta probablement le nom. Celle que je connais offre une enceinte murée, dont la base cyclopéenne est recouverte de constructions grecques et de restaurations en briques. Dans l'enceinte, on voit les restes d'un théâtre, d'édifices publics, et à l'extérieur, des tombeaux dans lesquels on trouve des vases étrusques semblables à ceux que j'ai vus

(1) Strab., lib. VII, p. 324.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

à Athènes et à Corinthe. Le village de Camarina, situé à peu de distance, avait pris une part trop active dans les guerres des Souliotes et des Armatolis, contre le satrape de Janina, pour ne pas être l'objet des vengeances d'un homme, qui n'oublia jamais que les services et les bienfaits. Il ne pouvait pardonner les succès de ces montagnards, contre ses Tchoadars, qu'un des chefs de bande de Prévésa, Christaki, avait brûlés vifs dans une chapelle qu'ils avaient profanée en s'y refugiant. Le visir se rappelait ces horribles représailles, lorsque, maître de la Cassiopie, il fit retomber le poids de sa colère sur la population entière de cette contrée. Ainsi l'étranger qui visitera Camarina, y trouvera une nouvelle colonie composée de paysans transportés des plaines de l'Acarnanie, et de quelques bannis de Corfou, échappés aux poursuites de la justice.

Le mont Zalongos, point de partage des eaux de la Cassiopie, envoie de son versant oriental une rivière à l'Arachtus, avec lequel elle conflue près de son embouchure dans le golfe Ambracique. C'est dans la vallée qu'elle parcourt pour arriver à Loroux, éloigné de trois lieues, qu'on trouve Martianoux, Cato-Zalongos, et les débris du grand aquéduc de Nicopolis. Par son revers occidental la même montagne fournit à la mer Ionienne la rivière Acolos, qu'on passe à gué un quart de lieue au midi de Castra-Skia, au sortir d'une vaste olivaie. Un mille au-delà, on laisse à gauche Fraxila, et trois quarts de lieue plus loin, on arrive à Canali, chef-lieu de Lamari, subdivision du canton de Rogoux. Les environs



de ce village, qui sont mis en culture par les paysans de Leucade accoutumés à venir chaque année louer leurs bras aux propriétaires de l'Épire méridionale, sont par-tout d'un grand rapport. On compte plusieurs tchiftliks ou métairies depuis Canali jusqu'à Canalo-Poulo, qui en est éloigné de deux lieues, et le territoire de Lamari se termine à cette extrémité de la baie qui s'enfonce dans les terres vers Nicopolis, en formant probablement la calanque, à laquelle les anciens avaient donné le nom de port Comarus. La mer qui déferle avec fracas sur les rochers, et la sèche de Monolithi, contre laquelle ses vagues écumantes se brisent par les plus faibles vents, annoncent ce mouillage dangereux, qui est rarement fréquenté des navigateurs.

La presqu'île de Nicopolis, a six milles et un quart de longueur, mesurés du nord-quart nord-est, au sud-quart-sud-ouest, depuis la base des montagnes de la Cassiopie au-dessous de Micalitchi, jusqu'au cap Saint-Georges vis-à-vis d'Actium, sur un diamètre transversal de cinq milles et un tiers, déterminé entre la fontaine de Parussi, par une ligne qui passerait au village de Saint-Georges près de Scaphidi, d'où elle aboutirait à la mer du golfe Ambracique. Si on examine l'étendue de ce territoire qu'on embrasse des hauteurs de Micalitchi, lieu d'où Auguste, la veille du jour où la victoire lui remit l'empire du monde, contempla le théâtre sur lequel les destins l'avaient guidé pour décider sa querelle contre Antoine, campé aux rivages d'Actium, on comprend les détails de cette scène mémorable, et des lieux décrits par les historiens.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

On voit la mer extérieure et les îles de Paxos, les écueils du sein Ambracique, le mouillage appelé Comarus, et les restes de Nicopolis, sur lesquels on plonge presque perpendiculairement. La vue saisit les rapports des distances entre Anactorium et Leucade, dont les faîtes, chargés de nuages, annoncent encore aux matelots les tempêtes dont ils sont menacés, quand ce pic redouté des amants et des nautoniers, *nautis formidatus Apollo*, sur lequel s'élevait le temple d'Apollon, se présente à leurs regards, voilé des vapeurs que le soleil élève du fond des lagunes et des vallées.

On sait qu'Auguste, après s'être rendu maître de Toryne, avait fait voile vers Actium, lorsqu'étant en vue de ses attérages, il aborda dans la calanque de Comarus (aujourd'hui Monolithi), près de laquelle il fonda depuis Nicopolis. Pour se fortifier dans cette position, il fit aussitôt élever un mur depuis la mer Ionienne jusqu'au golfe Ambracique, par lequel il fortifia le col de la presqu'île (1). Ce fait, consigné par Dion, aurait suffi pour me porter à révoquer en doute la distance de Strabon (2), qui place Nicopolis à soixante stades du port Comarus. Comment en effet, Octave aurait-il pu faire construire une muraille de cette étendue pendant une seule nuit?

---

(1) Dio., lib. L. *De Augusto*; Plutarch., *in Vit. Antonii.*

(2) Strabon est supposé avoir dit que le port Comarus est séparé par un isthme de soixante stades (sur lequel est située Nicopolis), du golfe Ambracique. Ἰσθμὸν ποιῶν ἑξήκοντα σταδίων πρὸς τὸν Ἀμβρακικὸν κόλπον. Strab., lib. VII, p. 324.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Avait-il voulu dire qu'il y avait soixante stades entre une ville appelée Comarus, qu'on croit être la même que les ruines de Camarina? Dans cette hypothèse même, la distance ne serait pas encore exacte, puisqu'il y a plus de quatre lieues entre ces deux villes. Mais Dion dit positivement, qu'après s'être retranché au lieu où il fonda Nicopolis, César étendit ses lignes jusqu'au port de la mer extérieure appelé Comarus; et ce fait ne laisse aucune probabilité à des suppositions équivoques, qui viennent sans doute d'une erreur introduite dans le texte de Strabon. Connaissant tout ce que les anciens avaient dit de Nicopolis, après avoir examiné attentivement des lieux où pendant dix années, je venais passer le commencement de la belle saison; sachant que la distance d'une mer à l'autre est de six cent cinquante-sept toises, je crus pouvoir fixer les incertitudes des géographes. J'avais en main le devis des ingénieurs français, qui en avaient levé le plan en 1798, pour se retrancher au lieu même où César s'était fortifié, et je ne pouvais plus me refuser à réduire les soixante stades de Strabon à six, comme cet auteur l'avait sans doute porté dans sa géographie, qui nous est parvenue altérée, sur-tout dans les nombres, par des copistes qui en ont défiguré le texte en voulant rectifier ce qu'ils n'entendaient pas.

Cette erreur aurait sans doute disparu depuis longtemps des cartes géographiques, si Coronelli avait donné la topographie entière de la presqu'île de Nicopolis, au lieu de s'arrêter à la frontière établie entre les possessions de Venise, et le territoire otto-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

man. Cette ligne, dont j'ai vu un plan dressé par M. Loverdo, ingénieur, partait du côté de la mer extérieure de la pointe de Mitica, d'où elle passait par la chapelle Latine, pour aboutir au-dessous du cap Saint-Jean, à la partie du golfe qui forme la pêcherie de Mazoma, en laissant aux Turcs la ville de Nicopolis. Par cette convention, les Mahométans avaient conservé la ville de la Victoire, et l'isthme que le vainqueur d'Antoine (1) avait orné de palais, de temples, de théâtres, de cirques, de gymnases, de thermes, et peuplé aux dépens de l'Épire et de la Grèce, des habitants asservis des cités les plus célèbres de leurs provinces (2).

La fondation de Nicopolis date comme on le sait de la bataille navale gagnée par Octave contre Antoine, à la hauteur du cap Mitica, en pleine mer, qui remonte à l'année 718 depuis la fondation de Rome, trente-sept ans avant la naissance de Jésus-Christ. Créée comme par enchantement par la puissance d'Auguste, qui y avait transplanté les habitants des villes voisines, fait élever des monuments, établi un sénat, institué des jeux, accordé des priviléges nouveaux, la ville de la Victoire était déja considérable, lorsque saint Paul y apporta les semences de la foi, qu'il avait prêchée devant les juges de

(1) Sous le consulat de Hirtius et de Pansa, à la suite des Philippiques de Cicéron, Antoine avait été déclaré ennemi public, et la guerre résolue contre lui.

U. C. 711, *Epit.* 117; Flor. lib. IV, c. 5.

(2) Paus., *Eliac.*, lib. I.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

l'aréopage, aux habitants de Corinthe, de Thessalonique, de Berée, et des villes principales de la Macédoine (1), et il est probable qu'à cette époque il y laissa quelque évêque ou surveillant chargé d'instruire les membres de l'église naissante. Germanicus trouva cette ville florissante, lorsqu'il se rendait en Syrie, l'an 76 de Rome, cinquante ans seulement après sa fondation, et Strabon, qui vivait sous Tibère, en fait mention comme d'une place considérable, dont la population augmentait de jour en jour. Son importance y avait probablement attiré l'apôtre saint Paul, dès son origine, et elle devait avoir nourri dans son sein une grande quantité de chrétiens, puisque dix ans après la mort de Constantin, on voit un de ses évêques, nommé Héliodore, siéger au concile de Sardique avec le titre de métropolitain (2).

Avant cette époque, la ville d'Auguste était déchue de sa splendeur, et si elle avait conservé un rang avec

---

(1) Cum misero ad te Arteneum, aut Tychicum, festina ad me venire Nicopolim, ibi enim statui hiemare.

Epist. ad Titum, vers. 12.

(2) *Évêques de Nicopolis, métropole.*

Νικοπόλεως παλαίας Ἠπείρου.

Héliodore. . . .	au concile de Sardique	347
Donat.	au concile d'Éphèse.	431
Atticus	au brigandage d'Éphèse	449
Le même	au concile de Chalcédoine.	451
Eugène, sous Léon Ier, empereur, monté sur le trône en		458
Mort en		475
Alcison, sous Anastase, empereur, avant.		516

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Delphes et Athènes, dans l'assemblée des Amphictyons, son état n'était pas plus prospère que celui de ce sénat d'un peuple courbé sous le joug des Romains (1). Nicopolis ne soutenait son éclat au temps de Suétone, que par le concours des peuples qui s'y rendaient au cycle d'une période de cinq ans, pour y célébrer les jeux institués par César (2). Elle était devenue un lieu d'exil, lorsque Épictète, chassé de Rome avec les philosophes par Domitien, s'y retira pour vaquer aux contemplations de la sagesse (3). Enfin elle tombait en ruines, les palais des nobles s'écroulaient, les portiques n'avaient plus de toits, les aquéducs étaient détruits, et ses pompes oubliées (4),

---

Jean. . . . . 516 et 517
André. 596
Mort en 604
Soterichus. 625
Hypathius. 626
Anastase, au septième concile général, en 692
Daniel, sous Léon-le-Sage, monté sur le trône en. . . . 889
Mort le 11 juin. 911

OR. CHRIST.

(1) Pausan., *in Phocicis*. c. 8.

(2) Suet., *in August.*, c. 18.

(3) A. Gell., lib. XV, c. 11. Suid., *in* Ἐπίκτητος.

(4) Urbs Nicopolis, quam Divus Augustus in monumentum Actiacæ victoriæ extruxerat, in ruinas lachrymabiles prope tota conciderat : laceræ nobilium domus, sine tectis fora, jam dudum aquarum ductibus pessumdatis, plena cuncta squalloris et pulveris, certamen ludicrum lustris omnibus solitum frequentari intermiserat temporis mœsti deforme justitium.

MAMERT., *Panægyric.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lorsque (1) l'empereur Julien la restaura, et tâcha d'y rappeler les solennités repoussées par les institutions du christianisme. Mais bientôt après, prise et désolée par Gizeric (2), ravagée ensuite par les Goths (3), elle fut enfin renversée de fond en comble, en 993 (4), par les Bulgares, sous le règne de Léon-le-Philosophe, avec la plupart des villes de la Grèce, que ces barbares couvrirent de cendres, de ruines et de carnage (5). Daniel est nommé comme le dernier archevêque de Nicopolis, et la ville sacrée périt (6), non par un tremblement de terre, comme les Grecs le répètent à tout venant, mais sous les coups des hordes que le nord vomissait pour effacer jusqu'aux traces de l'empire romain!

---

(1) Elle fut restaurée, vers l'an 361 de Jésus-Christ, par l'empereur Julien, surnommé l'*Apostat*, qui fut tué le 26 juin de l'année 363, âgé de trente-un ans.

Socr., lib. V, c. 21; Theod., lib. III, c. 25.

(2) Entre les années 474 et 478, sous le règne de Zénon, Nicopolis fut prise et saccagée par Gizeric.

Stritter. Vandal, c. 5.

(3) En 552, elle tomba au pouvoir des Goths.

Id. Gothic., c. 8.

(4) En 933, elle fut renversée par les Bulgares.

Id. Bulgar., c. 10.

(5) Ce même Daniel, après la ruine de Nicopolis, fut nommé évêque d'Ancyre dans la Galatie.

Niceph. Constant., lib. XIV, c. 39.

(6) Dans ses médailles, Nicopolis prend le titre de *sacrée;* on voit même, par une monnaie au type de Plautille, qu'elle avait le droit d'asyle. Adrien Dupré, p. 29.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Tous les voyageurs qui ont abordé dans l'Épire ont vu, dessiné, et décrit Nicopolis. Des propylées à demi-renversées, une vaste enceinte dont il reste encore des débris sur pied, un revêtement en apparence plus moderne, servant sans doute de citadelle, deux théâtres, un cirque pour les combats des gladiateurs et pour les naumachies, les vestiges d'un stade destiné aux courses, lorsque Rome appelait les peuples à ses fêtes, quelques temples, et un grand nombre de maisons encore debout, sont les restes de Nicopolis. Ici tout est facile à reconnaître et comme on ne retrouve plus les chefs-d'œuvre dont Auguste avait dépouillé la Grèce pour en décorer sa ville chérie, on ne voit dans ce qui existe que le type de la décadence des arts, dont son règne fut l'époque, ainsi que le terme de la gloire et de la fortune de Rome. La forme pentagonique de l'enceinte est indiquée par ses remparts construits en briques, renversés par masses, ou planant encore de distance en distance comme des tours menaçantes. Les temples sont presque entiers, mais sans sculpture et sans ornements. On voit dans les murailles les niches des idoles; on peut reconnaître le sanctuaire de l'hiérophante. Il n'en est pas ainsi de la maison d'où l'apôtre écrivait à Tite, son disciple. Elle est ignorée; mais sa parole éternelle est arrivée jusqu'à nous, tandis que les oracles imposteurs dont on voit encore les sanctuaires, se sont anéantis dans le naufrage des siècles.

Le théâtre d'Apollon, nom répété machinalement

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

par les paysans, est adossé à la base des montagnes de la Cassiopie; ses hautes murailles, qui entourent les débris de la scène, l'annoncent de loin, et attirent les premiers regards du voyageur. La grandeur romaine respire encore dans ce monument. Son style colossal, les larges briques de ses murs, les grandes pierres de ses gradins écroulés, couverts de noms grecs et latins, annoncent jusque dans les ruines de ses ouvrages la majesté du peuple roi. Mais hélas! tristes restes des fastes de la gloire, dix-huit siècles ont passé, et les Romains ne sont plus : encore quelques retours des années, et ces décombres eux-mêmes auront disparu. Le théâtre, qui retentissait des acclamations du peuple lorsque le voile de pourpre s'élevait au-dessus des spectateurs, ne répond plus qu'aux glapissements sinistres des jacals. Le loup féroce et le serpent venimeux habitent sous ses voûtes, et les bancs réservés aux sénateurs sont couverts de hautes fougères. Les épines et les ronces hérissent le palais des Césars, et les halliers remplissent la salle brillante des festins. Près de-là, l'eau des Thermes arrose les chapiteaux d'une église gothique renversée sur les débris d'un temple, auquel elle avait succédé. On moissonne dans l'Agora! Des chèvres errent sur les plates-formes de l'acropole, autrefois garnies de balistes et de catapultes. Le temps a brisé les autels de César, et confondu la divinité d'Auguste, que la basse adulation avait osé placer dans les cieux, quand la terre l'accusait des meurtres, des assassinats, des proscriptions, et des crimes dont il ne cessa de se

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

souiller que lorsqu'il n'eut plus d'ennemis à immoler à sa vengeance.

J'ai vu arracher du linteau de la porte occidentale, une de ces consécrations inventées par la flatterie, que les barbares avaient déja mutilée (1). Dans les fouilles que l'avidité exécutait, afin de trouver des trésors, j'ai lu, sur des cippes funéraires, des adieux simples et touchants (2). Mais ce que je n'avais encore remarqué nulle part, c'est que les Romains, qui étaient dans l'usage d'enterrer les morts au bord des voies publiques, avaient, indépendamment de cette coutume, conservée par les Mahométans, celle de former

---

(1) Ce marbre, qui porte l'inscription suivante, se trouve maintenant dans la façade du fort neuf de Prévésa:

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΘΕΟΥ
ΥΙΩΙ..... ΣΕΒΑΣΤΩΙ.....
..... ΜΑΔΑΩΤΑΙ.

(2) ΑΙΔΕΠΙΤΥΜΒΟΣ.....
ΚΕΙΡΑΝΤΟΠΑΟΚΑΜΟ..
.....ΥC ΠΑΦΙΗΑΒ.

ITIC XAIPE.

ΕΥΤΥΧΗΣ ΕΤΩΝ Β
XAIPE.

ΒΓΡΓΙ ΒΡΥΟΥΣΑΡΤΩΝΚΖ.

.....ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥ
ΛΑΥΡΙΩΤΟ
ΑΥΞΩΝ ΑΡΙΘ.

N. B. Ces quatre inscriptions et plusieurs autres semblables, servent maintenant de pavé dans un bain d'étuves du visir Ali pacha à Prévésa.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

des cimetières publics. Les tombeaux que j'ai vus attestent la religion particulière qu'on avait pour les morts, et l'attention poussée jusqu'à rendre en quelque sorte impérissable la dernière demeure de l'homme. Chaque sépulture, revêtue d'une maçonnerie en briques, et pavée au fond, présente un encaissement disposé pour recevoir le corps, en offrant un oreiller avec un trou destiné à encaisser la tête. Au-dessous, le moule s'élargit pour embrasser les épaules; il présente également la place du bassin et une dépression pour permettre aux pieds de rester dans leur position verticale. Des dalles de pierre recouvraient cette couche funèbre, dans laquelle le cadavre se trouvait ainsi scellé, sans être pressé, par le remblaiement, vœu qu'on exprimait, en souhaitant aux morts *que leur terre fût légère.*

A peu de distance du champ de repos de Nicopolis, on reconnaît, à sa forme demi-circulaire et à la disposition d'une batterie rasante, la redoute de Richemont, et, près de là, le tumulus héroïque qui recouvre les cendres de deux cents soldats français. Pourquoi une futile jalousie veut-elle refuser aux vaincus de la journée mémorable du 15 octobre 1798, la gloire d'avoir succombé sous les coups de la trahison et des hordes albanaises vingt fois supérieures en nombre à nos guerriers? Si M. Hobhouse (1), qui n'a puisé ses renseignements qu'auprès des Grecs de Prévésa, portés à se disculper de la défection dont ils se rendirent coupables, eût entendu comme moi le récit de cet

(1) Hobhouse, letter II, p. 20. London 1813.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

événement de la bouche des braves échappés à cette catastrophe, il aurait sans doute admiré et plaint leur valeur. J'ai revu, depuis ce jour où trois cents Français disputèrent la victoire aux forces réunies de toute l'Épire et des contrées voisines, le théâtre de notre gloire, car les revers mêmes honorent le courage, quand ils ne sont pas mérités. Les ennemis de ce temps, avec lesquels nous étions réconciliés, m'ont montré la tour de Micalitchi, d'où Ali pacha, non moins tremblant qu'Auguste, vit commencer l'action qui devait décider de son existence politique. Du même lieu sur lequel était posté le vainqueur d'Antoine, et prêt à fuir au signal d'un revers, Ali paeha entendit les premiers coups de canon, et, comme Octave, ne descendit de sa retraite que pour assister au massacre des blessés et au partage des dépouilles des vaincus. D'autres m'ont indiqué le pilier auquel était adossé le brave Richemont, qui dut la vie, non à Mouctar pacha, resté étranger à l'action, mais à Hassan Tchapari de Margariti. Un pâtre me révéla l'humble tombeau de l'intrépide et malheureux Gabauri, unique pour sa beauté et incomparable en valeur, qui mourut de la mort des héros, en voulant sauver quelques soldats échappés à la fureur des barbares. Quinze années révolues n'avaient effacé aucun des souvenirs des actions de nos guerriers, qui vivront long-temps dans la mémoire des habitants de l'Épire. Ainsi reposent à côté des Gaulois, qui disposèrent à la bataille d'Actium du sceptre du monde, en se rangeant sous les drapeaux d'Auguste, leurs descendants aussi braves, mais moins heureux. Mânes généreux, puisse votre

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

destinée, accomplie aux champs de Nicopolis, avoir marqué son territoire de ce sceau mystérieux, qui fut dans tous les temps celui de la destruction des fléaux de l'humanité!

Non loin du champ de bataille des Français, on reconnaît les traces d'un canal qui unissait les deux mers, et sur ses bords encore marécageux, plusieurs maisons des Nicopolitains, auxquelles il ne manque que le toit pour être habitables.

Le chemin qui conduit à Prévésa traverse l'enceinte murée de la partie de la ville que je crois être la citadelle, dans laquelle il n'y a plus d'habitants qu'un jardinier du visir Ali, qui cultive un verger de citronniers et d'orangers, renfermé dans l'enceinte d'un édifice antique. Près de cet emplacement coule un ruisseau fourni par la fontaine des Thermes, dont les eaux sont portées dans un canal en maçonnerie solide, jusqu'à la pêcherie de Mazoma, dans le golfe Ambracique. En marchant au midi, on laisse à gauche une grande flaque d'eau qui sert aux paysans pour faire rouir leurs lins. On entre bientôt après dans la route de Prévésa, en laissant un quart de lieue à droite le village et la maison de plaisance du visir appelés Mitica ou la Pointe, bâtie sur un terrain dont il a dépouillé des orphelins. C'est de ce côté qu'on trouve le second théâtre, moins grand que celui d'Apollon, et les murs d'un temple sans péristyle. Les laboureurs découvrent souvent dans les champs voisins les médailles connues de Nicopolis autonome, celles des Romains et des siècles du Bas-Empire, jusqu'au règne de Léon-le-Sage; nouvelle preuve que Ni-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

copolis cessa d'exister sous l'ère de cet empereur.

En reprenant la voie antique, à partir de la flaque d'eau que j'ai indiquée, on passe près de la chapelle ruinée que les Vénitiens avaient bâtie sur la limite de leur territoire. Là se rendait chaque année le gouverneur de Prévésa, dans une procession solennelle, qui se terminait par une décharge d'artillerie, dont on faisait payer les frais à la république, comme ceux d'une expédition destinée à réprimer les entreprises des agas de Margariti, qui ne voyaient pas même la fumée de ces canons, avec lesquels le procès verbal portait qu'on les avait battus. Après cette cérémonie, s'ouvrait la foire ou panégyri de l'Ascension, où le chef des forces de terre et de mer de Venise jouissait des honneurs du triomphe, recevait les compliments d'usage sur sa campagne contre les Mahométans, ainsi que les présents des *bandits* ou *voleurs*, qui n'étaient pas la moindre partie de ses honoraires. En marchant un mille et demi au sud-ouest de cette chapelle, à travers des coteaux couverts de myrtes et de lentisques, on trouve les propylées, et en convergeant un mille et demi au midi, on arrive à l'embranchement d'une chaussée de traverse qui mène à Vathi, d'où il y a un mille de chemin pour arriver à Prévésa.

De Mitica, part un chemin tracé à peu de distance du rivage, qui est hérissé par une chaîne non interrompue de récifs, que les vaisseaux doivent ranger, en tenant le large à un mille de distance. Cette route carrossable n'a rien de remarquable dans le

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

trajet qu'elle coupe jusqu'à la porte occidentale de Prévésa, que la fontaine de Parussi, à laquelle les caboteurs font aiguade. J'ai relevé de là, à vingt-sept lieues dans le nord-nord-est, les deux mamelons du mont Mitchikéli, qui enveloppent le village de Lignadèz, bâti dans les neiges du Pinde. Ainsi cette position peut servir à établir le gisement de Janina, sur les points astronomiquement déterminés de Parga, de Prévésa et de Leucade, qui constituent une partie des bases fondamentales de la carte de ce voyage.

Dans la partie de la Chersonèse de Nicopolis, qui se termine par un promontoire en face d'Anactorium, à l'entrée du second bassin du golfe Ambracique, on trouve, en longeant la pêcherie de Mazoma, qui fut sans doute le port intérieur de Nicopolis (1), la chapelle de Saint-Jean, et en suivant la côte, celle d'Analipsis. A la porte de ce sanctuaire, qui n'est fréquenté que le jour de la fête patronale, on voit plusieurs fûts de colonnes en marbre rouge veiné et un bas-relief à-peu-près fruste. Aux environs, coule un faible ruisseau, et s'étendent quelques champs, qu'on se contente de labourer, afin de faire fructifier les oliviers dont ils sont plantés. Dans cet exhaussement du terrain, on remarque les sources d'une petite rivière qui se rend au port Vathi. Au sud de ce versant, en descendant vers la mer, on

(1) Ἡ πόλις Νικόπολις, ἡ ἴχθυν πολὺν θαλάσσιον εὐπορεῖ, ὥστε μίσειν τὸ εἶδος βλέποντα τοσοῦτο. La ville de Nicopolis a une telle abondance de poisson de mer, qu'on est dégoûté en voyant leur quantité. *Anonymi vetus orbis Descriptio*, lib. II, c. 6., PALMER.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

passe au village de Saint-Georges, au-dessous duquel est situé le port et la pêcherie de Scaphidi, ou Scaphidaki. Le restant du promontoire, qui forme une crête montagneuse, est agreste et abandonné au parcours des troupeaux. En revenant à l'occident, on traverse des olivaies, et on contourne le port Vathi, ou profond, qui offre un abri sûr et commode aux vaisseaux. Je pense que ce mouillage est celui qui est indiqué par Strabon (1), lorsqu'il dit, après avoir nommé le port Comarus, qu'on en trouve un autre plus grand et meilleur, voisin de l'embouchure du golfe, qui n'est éloigné que de douze stades de Nicopolis, distance exacte, si on suppose que cette ville eut des faubourgs en dehors de ses propylées. La chose est d'autant plus probable, qu'en examinant la carte, qui est le tableau fidèle des lieux, on se convaincra, qu'à partir du col de la presqu'île, la côte présente une bordure de rochers, en se recourbant jusqu'à Prévésa, et que la seule baie existante à cette extrémité est celle de Vathi, qui porta peut-être même ce nom dans l'antiquité. On remarque à sa rive occidentale un chantier de construction, et les murs d'un vaste établissement fondé par M. La Salle, consul de France, homme que le génie du commerce avait guidé sur ces bords, où il fut assassiné, le 27 août 1792, par un Grec comblé de ses bien-

(1) Après avoir parlé du port Comarus, Strabon en désigne un autre, etc. Ὁ δὲ ἀπωτέρω καὶ μείζων καὶ ἀμείνων πλησίον τοῦ στόματος τοῦ κόλπου διέχων τῆς Νικοπόλεως ὅσον δώδεκα σταδίους ἐφεξῆς δὲ τὸ στόμα τοῦ Ἀμβρακικοῦ κόλπου. STRAB., lib. VII, p. 324.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

faits! Vathi reçoit deux petites rivières dont la principale prend sa source au-dessous des propylées de Nicopolis, et l'autre, près d'une chapelle solitaire placée au bord d'un chemin vicinal, qui sert à l'exploitation des terres de quelques casins, dont Ali pacha a dépouillé les propriétaires pour les donner à ses créatures.

A un mille de ce port, en face d'Actium, est bâtie Prévésa, ville qui, après avoir été pendant longtemps un sujet de guerre et de contestation, était restée au pouvoir des chrétiens. Ses habitants vivaient contents dans leur anarchie, à l'ombre du pavillon de Venise, dont le gouvernement avait vieilli au milieu de l'Europe, jusqu'à l'âge de la décrépitude, sans se douter de sa caducité. Des vergers parfumés, des bosquets d'une éternelle verdure, des maisons propres, un territoire d'une inépuisable fertilité, une mer poissonneuse, une ville enfin que chaque année voyait s'accroître, offrait un asyle prospère à dix mille Grecs demeurés libres à cette extrémité de l'Épire. La barbarie s'était arrêtée à leurs portes; ils tendaient à se civiliser, lorsque de nouveaux maîtres descendirent aux rivages de la mer Ionienne. Prévésa avait été cédée à la France par le traité de Campo-Formio, trève qui enfanta l'injuste expédition d'Égypte, et des guerres sanglantes dont les succès marquèrent la seconde période de la tourmente révolutionnaire. Les Prévésans n'entrevirent donc que les lueurs fallacieuses d'un bonheur imaginaire, qu'on leur apportait au nom de la liberté. Vaincus par le féroce Arnaoute, une politique inexplicable les rangea

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

bientôt après sous le joug des Turcs, avec des conditions en apparence avantageuses. Mais, malgré la teneur des capitulations qui lui furent accordées, le coup fatal porté à ses habitants ne leur permit pas de se relever. La culture, qui commençait à fleurir, fut négligée, parce que le laboureur ne travaille qu'avec découragement, quand il regarde son champ et son industrie comme des prétextes à la vexation. Néanmoins on se soutenait, dans l'espérance d'un meilleur avenir, lorsqu'en 1806 Ali pacha se ressaisit de la proie qu'on avait soustraite à son avidité. Il retomba alors sur Prévésa avec le double poids de la vengeance et de la colère, dont il était animé contre les malheureux qu'il n'avait pas entièrement exterminés en 1798! Foulant aux pieds la religion des traités, les fanatiques de son conseil lui persuadèrent de faire bâtir une mosquée à Prévésa (1); et aussitôt l'exercice public du culte orthodoxe fut défendu! Bientôt après on le vit déporter, exproprier et faire périr en détail les indigènes, dont la faible population, que sa politique se propose d'extirper entièrement, ne s'élève pas maintenant à deux mille ames!

---

(1) Le traité qui cédait les possessions de terre-ferme de Venise à la Porte Ottomane, portait que les Grecs qui devenaient ses *sujets*, et non pas ses *raïas*, auraient le libre exercice de leur culte, des cloches, etc.; qu'on ne pourrait bâtir de mosquées dans leurs villes; qu'il n'y aurait parmi eux qu'un chef Mahométan et des milices chrétiennes (Armatolis); que les propriétés étaient sacrées, etc. Cette convention a été aussitôt méconnue que sanctionnée.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Les tourments de ces restes infortunés d'une nombreuse famille de chrétiens sont inexprimables. Non content de les avoir accablés de maux, leur tyran les a livrés aux plus infâmes de ses satellites, qui les abreuvent d'humiliations, et les grève de redevances qui s'étendent jusques sur les cendres des morts. Oui, je l'atteste à la face du ciel, le fisc étend ses droits jusques sur les débris du tombeau!.... J'ai vu, le croira-t-on? j'ai vu une mère flétrie par la douleur, accompagnée de son époux courbé sous le poids des années, arriver à pied du fond de l'Épire, afin de recueillir les ossements de leur fils, enterré à Prévésa, et de les remporter dans le cimetière de leur village, pour les réunir un jour à leurs cendres (1). J'ai vu ce couple vénérable arrêté aux barrières pour payer les droits que la douane exigeait de ces restes. Un Grec, (indigne d'être chrétien), Ciarlamba, exacteur d'Ali pacha, qui aurait peut-être désavoué ce sacrilége, interrogeait ironiquement ces paysans. « Qu'emportez-vous dans ce sac? — Les ossements de notre fils, mort ici en travaillant par corvée. — Il faut en payer la douane. — La douane, reprit la

(1) Les chrétiens épirotes sont dans l'usage de faire exhumer les os de leurs parents au bout d'un certain nombre d'années. Un papas, appelé à cette cérémonie, les lave avec du vin, les bénit et les range dans un charnier près de l'église, où ils sont parfois classés par familles, quand on est assez riche pour avoir un local particulier. On rapporte, quand les distances et les moyens le permettent, les ossements des personnes qui meurent en pays étranger, pour les réunir à celles de leurs parents et de leurs compatriotes.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mère, pour les restes de mon fils! je n'ai que mes larmes..... — Des larmes! c'est quarante piastres que je veux! — Jamais nous n'avons possédé cette somme. — Je les exige. — Eh bien! dit le père en retirant du sac le crâne de son fils qu'il lui présenta, tiens, bourreau, voilà ta part; prends, si tu l'oses, et donne-moi la mort.... » Le peuple, attroupé par ce spectacle, obligea l'infâme Ciarlambá de se retirer. — La mère, éplorée, reprenant alors le crâne de son fils, charge ses dépouilles mortelles sur ses épaules, et entraîne son époux défaillant! — Ils reprenaient le chemin de Nicopolis, lorsqu'à peu de distance de Prévésa, ils furent de nouveau arrêtés par les sicaires du douanier, qui enlevèrent dix piastres à ces infortunés! C'était tout leur avoir.... La plume tombe de mes mains.

Prévésa, régénérée à la manière d'Ali pacha, est maintenant habitée par une horde de farouches Arnaoutes montagnards, auxquels il a distribué les maisons, les meubles et les propriétés foncières des habitants. Une forteresse commande la pointe de Saint-George, qui défend l'entrée du golfe. Un vaste sérail borde le rivage de la mer, avec un quai appuyé à une batterie ronde. Au centre de la ville s'élève un autre château-fort et un palais. Enfin la place est environnée maintenant d'un fossé profond revêtu en maçonnerie, construit aux dépens des chrétiens de l'Épire, qui ont bâti, meublé et décoré à leurs frais tous les palais de leur oppresseur. Tels sont les monuments publics, ouvrage de la violence. On retrouve sur une fontaine, près de l'église de Saint-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Caralambo, une table en marbre ornée de guirlandes et de têtes de bélier; dans les cours de quelques maisons, des sarcophages en granit apportés de Nicopolis, et entre les mains de tout le monde une grande quantité de médailles. Sur les bords de la rivière qui traverse la ville, se déploient des jardins ombragés, comme ceux des Hespérides, d'orangers toujours chargés de fleurs et de fruits. Vers la porte occidentale, il n'y a que des terrains vagues qu'on traverse pour entrer sous une olivaie, qui forme des voûtes impénétrables aux rayons du soleil jusqu'à la chapelle et au cap du Pantocrator (1).

Dans toutes les saisons, cette contrée est un lieu enchanteur, à cause de son site mystérieux, de ses ombrages et de ses points de vue. C'est le boudoir de la presqu'île, qui est-elle-même un bocage couvert de myrtes et d'arbustes odorants. Les fleurs y sont perpétuelles, comme les brises rafraîchissantes des mers. Là, passent et reviennent à des époques fixes les oiseaux voyageurs. Au printemps, quand les douces haleines des zéphyrs échauffent la nature de leur souffle, lorsqu'une aure suave s'élève de la campagne émaillée d'anémones, de narcisses et de muguets, le poëte inspiré, pourrait croire encore voir parmi ces fleurs voltiger l'ame amoureuse de Livie. Il célébrerait, dans ces jours de régéné-

(1) Depuis mon départ, Ali pacha y a fait construire un fort avec des casemates, sur lesquelles on commence à bâtir un palais. *Note de M. H. Pouqueville.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ration, le printemps, fils d'Horus, les colombes aux ailes bleuâtres, qu'on voit voler par essaims des ruines de Nicopolis dans les monts Cassiopéens, ou vers les rochers de Leucade. Tout s'animerait aux sons de la lyre d'or d'un nouvel Anacréon, tant il existe de poésie et de charmes dans ces lieux déserts à la vérité, mais toujours embellis du luxe d'une nature gracieuse!..... Pour moi, je redirai sans cesse la beauté des sites de Nicopolis, le bonheur dont on pourrait jouir tous les jours de la durée fugitive de la vie, sous son ciel, entre ses mers, dont les tempêtes sont éphémères, comme les vents qui les excitent. Heureux, trop heureux, si à ces avantages ses habitants pouvaient réunir celui d'un gouvernement paternel! C'est alors qu'il serait doux de se voir renaître dans une postérité destinée à se perpétuer, dans la plus belle et la plus délicieuse contrée du territoire enchanteur de la Grèce.

CHAPITRE XXXIV.

Route de Nicopolis aux montagnes de Souli. Micalitchi. Charadrus. Loroux. Souli ou Selleïde. Distances entre Cacosouli et les villes principales de l'Épire méridionale. Indication de divers sentiers qui conduisent aux météores des Selles. Cours de la rivière de Systrani. Causes de la décadence et de la ruine de Souli.

Le canton de Souli, situé au midi de l'Aïdonie, entre la Paravée, ou Parorée, et la partie de la Cas-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

siopie qui s'étend jusqu'à Nicopolis, me paraît être la Selleïde, ou pays des Selles, ministres de Jupiter Dodonéen. Il est probable qu'on tirait de cette peuplade, surnommée Sullione et Helle (1), les ministres de l'oracle, qui formaient une congrégation religieuse autour de l'hiéron fatidique, sans cesser pour cela de tenir rang parmi les nations épirotes (2). A la vérité, nous n'avons que des autorités à peine indicatives pour appuyer ce système. Il existait un fleuve qui empruntait son nom de leur pays, (3); voilà le seul fait positif; mais quel était-il? d'où prenait-il son origine? Je vais exposer les sites, en laissant au lecteur à décider si ce nom convient à l'Achéron, qui descend du Tymphé, ou bien au Systrani que je vais faire connaître, car il faut opter entre l'un des deux.

Une longue nuit couvre l'histoire des Selles, qu'on ne voit figurer dans aucune des guerres des rois de Macédoine contre les Romains; et le voile qui enveloppe Souli ne se soulève qu'à une époque très-moderne,

---

(1) Strab., lib. VII, p. 328; Plin., lib. IV, c. 1.

(2) Σελλόνες, ἔθνος Χαονίας; les Selles, peuplade de la Chaonie. Steph. Byz. Nation épirote, Didym., *in Iliad.* II. v. 324.

> Thesproti, Dryopesque ruunt, quercusque silentes
> Chaonio veteres liquerunt vertice Sellæ.
>
> Luc., lib. III, v. 180 et seq.

(3) Selleïs est Παράγωγον τοῦ Σελλοὶ, *deductum a Sellis.* Non vero contra Selli dicuntur ab eo. Nam fluviorum nomina non sunt naturalia, sed ab hominibus imposita. Itaque a Sellis illis antiquis, qui Dodonem et circa eum incolentibus, dictus est Selleïs fluvius. Palmer., lib. II, c. 5.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

pour nous montrer sa peuplade fixée dans les météores de la Cassiopie. Ainsi on se trouve réduit à former des conjectures, à défaut de renseignements puisés dans l'antiquité. Je devais, dans cette incertitude, consulter les Souliotes, et c'est à eux-mêmes et à leur historien Pérévaux, que je m'adressai pour recueillir quelques documents, ou au moins des traditions orales sur leur origine. Il résulta de ces recherches, que les Souliotes, qui n'eurent jamais ni rapsodes, ni écrivains, ne se croyaient établis dans les montagnes du Chamouri, à l'époque de leur destruction, arrivée en 1803, que depuis une période de cent quarante ans. C'était là tout ce qu'ils savaient, sans pouvoir dire comment ils y étaient arrivés, ni par qui ils y avaient été conduits (1). Alors il était naturel de présumer que, comme les peuplades chrétiennes du Taygète et de l'Acrocéraune, ils s'étaient retirés les armes à la main devant les Mahométans, jusque dans les rochers de la Cassiopie, où la liberté aurait trouvé un asyle inexpugnable, si elle pouvait exister sur la terre. C'était là, à mon avis, si les Schypetars de Souli ne sont pas indigènes, l'explication la plus vraisemblable du choix qu'ils durent faire d'une patrie rendue fameuse par leur

(1) Cette opinion est celle de Pérévaux, auteur de l'Histoire de Souli et de Parga, que j'ai déja cité, et qui s'explique comme je le fais sur la colonisation des Souliotes. Φαίνεται, ὅτι δὲν εἶναι ἄλλη ἡ αἰτία ὅπου τοὺς ἔκαμε νὰ κατοικήσουν αὐτὰ τὰ δύσβατα Βουνὰ, Παρὰ ἡ μία ἀνυπόφορος τυραννία, ἡ καμμία καταδρομὴ τῶν ἐχθρῶν. Ἱστ. τοῦ Σουλίου, p. 15. Paris.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

audace, illustrée par leur valeur, et devenue à jamais célèbre par leurs infortunes.

La république de Souli, vers l'année 1660, se composait de quatre villages, savoir : Souli ou Cacosouli, Kiapha, Avaricos et Samoniva, qui étaient unis d'intérêts, et indépendants dans leur régime particulier. Comme si leur isolement n'eût pas suffi pour occasionner le défaut d'ensemble, chaque village, suivant l'usage établi de temps immémorial parmi les Albanais, se subdivisait en *pharès* ou *partis*, qui avaient leurs Gérontes pour magistrats, et pour autorité immédiate dans la vie domestique, le père de famille, archétype de la royauté parmi les hommes réunis en corps social. Souli, dans ces premiers temps, comptait dix-neuf pharès, Kiapha cinq, Avaricos trois, Samoniva autant; ce qui faisait en tout pour ces quatre villages trente tribus patriciennes composées de cent soixante-dix familles directes ou déja même collatérales, qui se regardaient comme souveraines et nobles.

Au bout de quarante ans, la population de la république s'étant accrue, les Souliotes fondèrent sept nouveaux villages en pays conquis, savoir : Tzécoûri, Perichatès, Vilia, Also-Chori, Condatès, Kionala et Tchiftlik, qui furent divisés en dix-neuf pharès. Ces tribus du *dehors*, comme on les désignait, furent admises à la participation des droits de la communauté, et firent partie de la ligue générale appelée *confédération guerrière*, ainsi que l'indique le mot de Συμμαχία qu'elle portait. Elles devaient contribuer à la défense du pays, dont elles étaient regardées, à

cause de leur position excentrique, comme les sentinelles avancées. Mais en temps de guerre, comme elles pouvaient être attaquées ou surprises par les Turcs avec lesquels on n'avait jamais que des trèves simulées, ces tribus, placées au pourtour des montagnes, transportaient au premier avis leurs familles dans le cratère du Tetra-Chorion, berceau primitif de la république, qui était sa forteresse naturelle. Dans ce cas, leurs guerriers étaient encore des éclaireurs, puisqu'ils devaient s'arrêter à l'entrée des défilés, et les défendre en combattant en première ligne.

Ce fut à cet ordre imparfait de choses que se réduisit la prévoyance des Souliotes, sans jamais porter leurs conceptions jusqu'à l'idée si naturelle et si simple, que les plus petits états ne peuvent se soutenir sans le secours des lois. Contents de se dire et de se croire chrétiens, leur code de croyance servit de règle à leurs actions, qui malheureusement furent loin d'être conformes aux préceptes de la sagesse divine. Ils regardaient comme indignes de leur haute extraction le travail des mains. Exercer un métier, s'adonner au commerce, diriger un soc couronné de lauriers, comme les premiers défenseurs de Rome, ou retourner à la charrue, ainsi que l'ont fait les guerriers, honneur de la France, eût été déroger. Les armes, le brigandage, le soin des troupeaux étaient l'occupation exclusive des Souliotes; et garder les moutons, armé de pied en cap, un privilége particulier de cette noblesse hautaine et ignare, à laquelle il suffisait, à défaut d'hommes à maîtriser, d'avoir des chèvres à dominer, pour le plaisir de comman-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

der et de croupir dans l'oisiveté. Dès l'âge de dix ans, les enfants mâles, privés de toute instruction, mais élevés dans la haine des Turcs, entraient dans la carrière des armes. L'esprit public était tellement belliqueux, que les femmes mêmes, dans les jours de danger, partageaient l'enthousiasme général, et combattaient souvent à côté de leurs époux, de leurs frères et de leurs enfants. Enfin, au besoin, tout le monde était soldat, parce qu'il n'y avait pas de choix entre la victoire et la mort, vis-à-vis d'ennemis tels que les Turcs.

Cependant l'organisation militaire dans les temps ordinaires, ne reposait que sur les personnes capables de supporter les fatigues de la guerre. En conséquence parmi les Souliotes proprement dits des quatre métropoles, on comptait huit cents hommes portant les armes, et en y ajoutant ceux des sept succursales du dehors, le nombre des défenseurs de la république se composait de quatorze cents soldats soumis à des capitaines et à un ou plusieurs polémarques, dont les fonctions étaient temporaires. Telles étaient les forces peu nombreuses de Souli. Malgré leur infériorité relativement à celles des Mahométans, elles suffisaient pour défendre des défilés à-peu-près inaccessibles, par lesquels on arrivait dans leurs montagnes, dont la périphérie, qui est de plus de douze lieues, est flanquée de tous côtés par des rochers perpendiculaires tellement escarpés, qu'il est impossible de les escalader. Il est probable que l'anarchie de Souli, qui s'était défendue contre les Turcs belliqueux et mieux disciplinés qu'ils ne le sont maintenant, existerait encore,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

si ses citoyens, contents de leurs retranchements naturels, s'étaient renfermés dans les bornes de la prudence et de la modération. Mais avant d'aborder cette question, il convient d'exposer l'orographie de cette contrée, afin de pouvoir être entendu, quand il sera temps de parler des guerres des Souliotes contre Ali pacha, guerres qui, moins que leur impolitique, ont causé la ruine de leur patrie.

Les distances relatives prises du point de Caco-Souli sous différents airs de vent, sont de huit lieues avec Paramythia, de quatorze avec Janina, de huit avec Parga, de quatorze avec Prévésa, d'autant pour l'Arta, et de sept jusqu'à Loroux. J'ai déja tracé la topographie de quelques-uns des lieux que je viens de nommer, et par ce qui me reste à décrire, je vais lier Souli aux autres parties de l'Épire, dont il sera bientôt question dans l'historique de ce voyage.

Des amphithéâtres de Nicopolis, si on monte pendant un quart de lieue les flancs rapides des côteaux, on arrive au village de Micalitchi, d'où l'on peut relever le gîsement de l'archipel de Paxos, terminé par l'écueil d'Akka. On voit aussi Levkimo, ou cap Blanc, et Parga dans la partie du nord-ouest, dont la projection dérobe la vue de l'entrée du canal de Corfou. Une tour qui pourrait servir de phare, et quelques maisons, composent ce tchiftlik, autour duquel on découvre des tombeaux antiques, qui prouvent que ces hauteurs furent autrefois habitées. Une faible rivière, qui coule dans le golfe Ambracique, fertilise un coteau cultivé par trente familles grecques, qu'Ali pacha, sans penser à Auguste qu'il imitait,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

y établit après la victoire de Nicopolis, remportée sur les Français. De ce faîte culminant, on descend insensiblement pendant trois quarts de lieue, pour arriver à Flambourèchi, ou Flambouri, faible village qu'on laisse à gauche, après avoir passé à gué un ruisseau qui se rend dans les bas-fonds du golfe qu'on aperçoit à trois quarts de lieue de distance à l'orient. Bientôt on entre dans de belles prairies ombragées de frênes, et après une lieue de marche, on arrive au bord de la rivière de Zalongos, qui est, suivant toute apparence, le *Charadrus*, ou torrent près duquel on serait porté à croire, par ce qu'en dit Polybe (1), qu'il exista autrefois une ville. A son embouchure dans le sein Ambracique, on pèche une grande quantité de perches et de truites saumonées, poissons communs dans la rivière de Rogoux, qui est l'Arachthus, ou fleuve d'Ambracie des anciens. Zalongos, qui a peut-être remplacé l'antique Charadra, était le premier village de l'anarchie de Souli, qui avait poussé ses conquêtes jusqu'au versant oriental des montagnes de la Cassiopie, du côté de l'Amphilochie. A un quart de lieue de distance, après avoir marché à travers des bois taillis, on passe au-dessous de Liboòvo, station d'hiver des bergers valaques du Pinde, qui louent des préposés du visir Ali les parcours de cette partie de la Cassiopie. On rentre bientôt après dans de vastes prairies dont le niveau est in-

(1) Polyb., lib. IV, *de Expeditione Philippi*. Charadra dicebatur ab aquâ torrentis fluente, et in Ambracium sinum effluente, nam Χάραδρος significat Χαράδρα. PALMER., lib II, c. 7.

terrompu par des collines ondoyantes; et un peu avant d'arriver à Loroux, on parcourt une campagne cultivée, traversée par une rivière qu'on passe sur un pont en pierre de trois arches, à un demi-mille de son embouchure dans l'Arachthus.

Loroux, chef-lieu moderne de la Cassiopie, est un pauvre village défendu par un château-fort, ouvrage d'Ali Pacha, qui doit être maintenant un monceau de décombres, puisque de mon temps les brèches nombreuses de ses murailles, en grande partie écroulées, n'étaient réparées qu'avec des fagots d'épines. Autour de cette enceinte, sont disséminées quatre-vingts huttes tissues en clayonnage comme des ruches d'abeilles, et un khan dépourvu de tout ce qui est nécessaire aux voyageurs (1). Les habitants, baraqués presque en plein air, car on ne leur permet pas de bâtir des maisons en pierre, dans la crainte qu'ils ne puissent s'y retrancher et s'y défendre avec des armes à feu, traités en esclaves, exposés aux dangers d'un air contagieux, auraient depuis long-temps déserté ce pays, s'ils n'y étaient retenus par l'autorité qui les tyrannise. Ils s'y seraient même déja éteints, si le despote, qui connaît le prix des terres fertiles de cette contrée, ne s'appliquait pas à perpétuer cette race infortunée d'Ilotes, par des colonies tirées des autres villages de l'Épire, qui remplacent les labou-

(1) Ali pacha a fait bâtir depuis ce temps un caravanserail vaste et magnifique à Loroux, qui se présente de loin comme un palais immense. Il a aussi permis aux habitants de construire des maisons en pierre (1818). *Note de M. H. Pouqueville.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

reurs que la mort moissonne chaque année d'une manière si effrayante, qu'on croirait que la peste y exerce périodiquement ses ravages. On ne voit que des corps épuisés, des figures haves et cuivrées, au milieu d'un pays dont la richesse et la beauté de la végétation contrastent avec la misère et la désolation des habitants, qui n'ont pas même la ressource d'avoir à portée de leurs besoins, des sources salutaires pour se désaltérer. L'eau, la boisson des malheureux qui mangent le pain de la douleur, est mauvaise dans le voisinage de Loroux, et celle de l'Arachthus, dont ils sont obligés de se servir en été, quand les chaleurs ont épuisé les urnes des Naïades de cette contrée luxuriante, est tellement vaseuse, qu'elle ne peut même étancher leur soif. Aussi, dans cette saison, les paysans campent dans les champs, pour se rapprocher de quelques puits ou de quelques fontaines écartées; et ceux obligés de rester à poste fixe ne trouvent (pour surcroît de maux) de repos contre les myriades de cousins, qu'en bâtissant leurs lits comme des aires de cicognes, sur des arbres élevés, ou en se fabriquant des échafaudages sur lesquels ils peuvent dormir rafraîchis par les vents, hors de la portée des exhalaisons mal saines de la terre et surtout des insectes dévorants.

Du château de Loroux part une traverse qui conduit à Souli, éloigné de sept lieues en ligne droite et de vingt-trois milles environ, à cause des détours qu'on est obligé de faire, en suivant les angles et les sinuosités des montagnes. Dans une demi-lieue, on passe au village appelé Palæo-Nérophoro, près du-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

quel on remarque les restes des aquéducs qui portaient à Nicopolis les eaux des sources de Saint-Georges (1). Au nord-est, on voit Douviana, et le sentier pratiqué circule, à égale distance de ces deux villages, dans la direction nord. Cette contrée, qui est un nouveau monde dans l'Épire, à cause de son état, où tout annonce le caractère sauvage de ses habitants récemment asservis, est couverte de forêts qui ombragent une gorge de trois lieues de longueur, terminée au couchant par la chaîne supérieure des monts Cassiopéens, qui la séparent du versant de Régniassa. Lorsqu'on a coupé presque diagonalement ce désert, en marchant au septentrion pendant deux lieues et demie, on arrive à un contrefort qui détermine le départ des eaux entre la gorge de Loroux et celle de Souli.

Après avoir doublé cette chaîne, dont le développement est de deux milles, on trouve une petite rivière qui conflue deux milles plus bas avec une seconde venant de Crania. Suivant l'estime des guides, on est à douze milles de Loroux, et à neuf de Souli. Le nouveau système d'eaux dont on parcourt la vallée est formé par la rivière de Systrani, qui est peut-être le Selleïs des anciens, auquel les montagnes de Crania, éloignées de trois lieues et demie sud-est, donnent naissance. Un mille au-dessous de l'endroit où l'on passe son cours, elle forme un coude au nord-est, pour entrer par un passage étroit dans les défilés de Souli. La position du voyageur devient bientôt aussi

(1) *Voyez* ch. XXXV de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

resserrée que celle de la rivière qu'il entend mugir dans les abymes. Il marche sur un sentier étroit, élevé de plus de deux cents pieds au-dessus des précipices, en côtoyant d'affreux rochers, et des éboulements de schistes, qui le conduisent à des gouffres dont les ouvertures sont le réceptacle des torrents et des avalanches. On les prolonge cependant pour reprendre le défilé qui se rétrécit encore, en serrant le bord de la rivière qu'on distingue faiblement à travers les ombres, au reflet de quelques gerbes d'eau qui écument au fond de ses cavités. C'est au milieu de ce dédale, parmi ces anfractuosités, qu'on marche à pied pendant plus d'une lieue, en côtoyant le Systrani dont l'œil n'ose fixer la profondeur, ni regarder sans éprouver des vertiges, les montagnes qui s'élancent comme des remparts gigantesques dans la haute région des airs. On distingue à la dérobée plusieurs sources souterraines qui se dégorgent de la base des rochers, où l'on voit quelques touffes de lauriers roses, et dans les crénaux des montagnes, vers la région des neiges, des bouquets de sapins disséminés à de grandes distances.

Après avoir franchi ce pas avec des fatigues et des dangers incalculables, on s'élève encore pendant un mille à la hauteur de plus de cinq cents pieds au-dessus du Systrani. On tourne ensuite à droite, et on se trouve dans un entonnoir hérissé de rochers, où l'on ne voit aucune issue. Cependant on aperçoit, après l'avoir contourné, une vaste embrasure qui s'ouvre sur la gauche en forme de porte. Alors on commence à gravir une rampe taillée en spirale,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qu'on escalade pendant trois quarts d'heure pour arriver au château de Souli, bâti et fortifié dans ces derniers temps par le visir Ali pacha. Avant d'y entrer, on remarque sur les escarpements voisins les ruines de deux villages, et celles de Caco-Souli, qu'on laisse en arrière pour gagner la forteresse neuve située plus à l'est sur la plate-forme d'un massif de rochers parfaitement isolé, qui commande l'intérieur et l'entrée du cratère.

Le fort neuf de Souli renferme dans son enceinte un sérail du visir, une mosquée, et des logements pour la garnison qu'on y entretient. Sa défense comme place forte se compose d'un cordon de murs crénelé, flanqué de quelques bastions garnis d'une douzaine de bouches à feu, qui sont plus que suffisantes pour protéger une place dont un gouverneur soutiendra toujours le siége avec succès, tant qu'il aura du pain et de l'eau pour nourrir ses soldats. Au nord, on domine sur une centaine de maisons éparses qui sont habitées par une colonie d'Albanais Mahométans de la caste des Toxides. Leur village, ainsi que deux fortins construits au pinacle de deux obélisques de rochers, commandent le cours de l'Achéron (qui prend ici le nom de fleuve de Zagoûra), qu'on voit couler dans une gorge de plus de huit cents pieds de profondeur. Dans les autres parties de l'horizon, on démêle à peine, au milieu des pics et des cônes des montagnes tumultueusement entassés, les gisements des villages maintenant incendiés et détruits des Souliotes. Ainsi il faut s'orienter parfaitement pour reconnaître le fort de Kiapha, qui

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

fut le chef-lieu de la seconde tribu de Souli, assis au nord, ainsi que le village auquel il donnait son nom, situé sur le penchant d'un ravin épouvantable qui porte l'eau des pluies à l'Achéron. De Kiapha, on croit toucher au pic de Counghi, sur lequel était bâtie l'église maintenant renversée de sainte Vénérande (Agia Paraskévi), quoiqu'on en soit séparé par le fleuve et à une distance considérable, à cause des détours qu'il faut suivre, afin d'y pouvoir monter.

De Kiapha à Avaricos, autrefois habité par la troisième tribu des Souliotes, il y a trois mille sud-ouest par le chemin des échelles. Ce village, qui semble attaché aux flancs d'un rocher tricuspidal, est enveloppé dans sa partie accessible par un ravin dont la direction conduit à Cleïsoura de Phanari, village peu éloigné de l'Achéron.

Samoniva, séjour de la quatrième tribu de la république, s'élève dans les airs un mille au nord-ouest de Kiapha, et forme la seconde palanque située perpendiculairement sur l'Achéron. Les habitants de ces deux villages communiquaient entre eux au moyen de ponts en bois au-dessus desquels étaient situés des moulins. Deux milles au nord-est, on voyait le grand Souli, ou Caco-Souli, qui était défendu, du côté de Tzangari et de Popovo, par la ligne des monts Zagoûra, qui est la chaîne méridionale du Tymphé.

A l'orient du château de Souli, on n'aperçoit plus que les ruines du village habité par la première tribu des chrétiens Schypetars, qui furent les derniers habitants libres et indépendants de l'Épire. Ce sont là à-peu-près, au milieu de la désolation de cette con-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

trée, les seuls restes reconnaissables d'un pays, auquel il n'a manqué que des poëtes et des historiens pour célébrer des faits non moins intéressants que ceux des siècles héroïques.

Du haut des rochers qui enveloppent au nord le château de Souli, on découvre le golfe Ambracique et les montagnes de l'Acarnanie; on voit à l'occident le port Glykys, et on se trouve isolé au milieu des deux rivières qui forment l'Achéron. On se croirait au bord de ce fleuve; mais pour y descendre, il faut presque une heure de marche. C'est à sa rive gauche qu'on trouve le sentier qu'il faut suivre pour sortir des montagnes, quand on veut pénétrer dans le canton de Paramythia. Alors on fait des détours pour éviter la chûte des sources dont les eaux, avant de se mêler à celles du fleuve, se brisent sur les bancs de rochers qui encaissent son lit profond. Après un mille de chemin, on escalade un ressaut de cent vingt pieds d'élévation, en marchant sur une corniche étroite à la base des montagnes qui pyramident comme des donjons jusque dans la région des nuages. La rive droite de l'Achéron, plus encaissée, n'offre qu'une ligne de montagnes abruptes, et des crevasses desquelles on voit sortir quelques arbres qui décorent leur sauvage nudité.

A un mille et demi du ressaut dont je viens de parler, on voit, à la rive droite de l'Achéron, jaillir les eaux d'un fleuve souterrain pareil à l'Aorne, qui tombent avec fracas dans le fleuve. Peu après on est en face de Glykys, où fleurit le temple de Pluton, et à l'ouverture de la vallée qui remonte vers Para-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mythia. Tel est le débouché occidental de Souli, qui nous ramène aux lieux que j'ai décrits, et vraisemblablement à l'entrée mystérieuse des enfers mythologiques de l'antiquité.

Si la fable repose sur quelque type existant dans la nature, où peut-on trouver des sites plus propres à caractériser le tremblant Érèbe, le Chaos et les demeures sombres d'Orcus, que les tristes rochers de Souli? Tout ne semble-t-il pas rassemblé dans ce cadre pour frapper l'imagination? Où rencontrer un optique plus favorable aux prestiges? Quels lieux plus terribles peut-on inventer que ceux des rives du Systrani, qui fut peut-être le Cocyte des mythologues? Après avoir vu l'Achéron, descendant du Tymphé, s'engouffrer et disparaître dans les rochers de Souli, ne devait-on pas dire poétiquement, qu'il se perdait chez les morts? Cet empire des ombres, ces tristes demeures pouvaient-elles être mieux indiquées qu'au milieu de tant de précipices sans cesse retentissants du bruit des torrents et du sifflement des vents? De quelle horreur religieuse devaient être remplis des peuples imbus des croyances religieuses de la mythologie, en voyant un pareil spectacle? De quelles terreurs leurs ames n'étaient-elles pas frappées, lorsque les roulements du tonnerre ébranlaient les échos de ces mornes lugubres! La physionomie des lieux ne devait pas être moins merveilleuse. Ils voyaient renaître l'Achéron grossi de tous les fleuves infernaux. On leur montrait peut-être la haute pyramide de Counghi, que les chrétiens avaient sanctifiée par la chapelle dédiée à sainte Vénérande, comme

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

étant le rocher de Sisyphe. Les nuages, souvent amoncelés autour des météores de Souli, leur retraçaient le souvenir de la nuée du téméraire Ixion. La vallée de Paramythia (Παραμύθιων Πεδίον) *la plaine des illusions*, comme son nom paraît l'indiquer, leur rappelait sans doute l'image des Champs-Élysées, lorsque la douce lumière de la lune éclaire ses paysages gracieux! Avec de l'imagination et une croyance établie, tout pouvait se retrouver, se décrire et s'expliquer pour des gens qui éprouvaient un charme inexprimable à s'abuser, et le bonheur dans les songes, que les Grecs n'ont pas bornés à la seule religion d'Hésiode. Mais c'est trop m'arrêter à de vaines hypothèses, le lecteur exige que je reprenne ma narration descriptive, afin de terminer la tâche laborieuse que je me suis imposée, celle de faire connaître la terre classique dans des détails jusqu'à-présent ignorés.

Les sentiers qui aboutissent à Souli, au nord et au nord-est, sont au nombre de deux, que je me contenterai d'indiquer par distances, afin de lier cette région aux parties de l'Épire que j'ai décrites, où desquelles il me reste à parler. Le premier se détache de la route de Janina à l'Arta (1), au village de Kyriaki en passant par Variadès, éloigné de trois lieues, d'où l'on monte une demi-lieue pour arriver à Toxiès. A deux lieues de là, on trouve Dervichiana, et on prolonge ensuite pendant une demi-lieue la rive gauche de l'Achéron jusqu'à Romanadèz, qui est éloigné de trois lieues de Souli. Ces distances, calcu-

(1) *Voyez* ch. XXXVI de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lées avec celles connues depuis l'intersection de cette traverse au point où je l'ai prise, donnent un rapport de treize heures de chemin jusqu'à Janina. La vallée de Toxiès, dans cet ensemble, compose un enclave presque isolé qui renferme treize villages appartenants, à titre de *timars* ou *fiefs*, aux agas de Janina et de Paramythia, qui en perçoivent les dîmes au titre onéreux de fournir un certain nombre de soldats au ban de l'empire, lorsqu'ils en sont légalement requis au nom du grand-seigneur.

Le second sentier est celui du pont de Brestani, que j'ai fait connaître jusqu'à l'endroit où l'on quitte les bords de l'Achéron, pour entrer dans l'Aïdonie ou canton de Paramythia (1). Au point où j'ai quitté la description de cette partie du Tymphé, qui s'embranche sur les montagnes de Zagoûra, en marchant à l'est sud-est l'espace d'une demi-lieue, on trouve Popovo, d'où il y a quatre heures et demie de marche jusqu'au chateau de Souli, qui est le centre duquel j'ai tiré les divers rayons de mes reconnaissances dans cette partie de l'Épire. Enfin je place ici, comme pierre d'attente, qui se rapportera à la topographie des vallées affluentes de l'Arachtus, ou Arethon, un autre chemin de traverse suivi par les paysans de la Tympheïe et de la vallée de Toxiès, lorsqu'ils se rendent directement par les montagnes à Loroux. A partir de Dervichiana, que je viens de faire connaître, ils se dirigent au sud-sud-est une lieue jusqu'à Giorgani, et après une marche de six heures et demie, dans

(1) *Voyez* ch. XXX de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

laquelle ils contournent à l'orient les montagnes de Souli, ils descendent à Lélovo (1). On retrouvera aussi que cette direction fut connue et pratiquée par les Romains, dans leurs guerres en Épire, lorsqu'on voudra suivre les marches de leurs généraux vers l'Acarnanie et les provinces méridionales qui avoisinent le golfe de Corinthe.

Souli, dont j'ai détaillé la périphérie ainsi que les localités, offrait, comme on peut en juger maintenant, une position aussi avantageuse que formidable, à une peuplade environnée de tous côtés par les Mahométans envieux de sa liberté. De leur forteresse hérissée de rochers, les Souliotes pouvaient improviser des excursions, observer les mouvements de leurs ennemis, et choisir le moment de les attaquer. En cas de revers, ils avaient toujours un asyle assuré, où ils reparaient leurs pertes à loisir, à l'abri des attaques et des surprises. Mais la fortune qui ôte souvent la prudence, à ceux qu'elle comble de ses faveurs, après les avoir secondés pour l'établissement de leur liberté leur inspira des idées d'agrandissement, qui, après leur avoir été favorables, tournèrent à leur confusion et causèrent leur perte.

Tant qu'ils s'étaient contentés des positions de leurs montagnes, les Souliotes avaient toujours réussi dans leurs projets, parce que n'ayant rien à risquer, ils

(1) De Dervichiana S. S. E., une lieue et demie S., monastere de Néchana; une lieue S. S. O., Nicolitzi; une lieue au-delà, même direction, Dâra; une lieue, Papadates, deux lieues S. O., Lélovo.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

pouvaient tout braver. Mais dans les dernières années de leur existence, comme ils s'étaient successivement emparés de soixante six villages appartenants aux agas de Margariti, de Paramythia et de Janina (1); ils devinrent le point de mire des Mahométans, qui pouvaient leur soupçonner des projets plus étendus. De leur côté, au lieu de puiser dans leurs conquêtes de nouvelles forces, et de s'attacher les chrétiens, en les admettant dans les rangs de leur confédération, les Souliotes ne firent que se substituer aux Mahométans. Ils n'avaient fait des conquêtes que pour dévorer et asservir, et les Grecs traités par eux avec plus de dureté qu'ils ne l'étaient par les Mahomé-

---

(1) Les villages enlevés aux agas de Margariti par les Souliotes étaient : Tzècouri, Zavrouco, Potamia, Glykys, Perichates, Catzanachoria, Nemitza, Choïca, Cleïsoura, Moutziacatès, Artzes, Counì, Berbyli, Dziarovina, Verbetza, Gianolitzi, Corytiani, Boutari, Niagatis, Goritza, Coroni, Coronopoulo, Tourco-Palako, Cani, Gropés, Kéli, Spathari, Salessi, Palæo-Kitzès, Scandalou, Coulouri, Stanovo et Longanious, formant une population de trois mille neuf cent soixante individus tous chrétiens, ci. 3960

Ceux conquis sur Islam-Progno de Paramythia et les agas de Janina étaient : Tzingari, Colious, Glyvitza, Coritziani, Bestia, Mocovina, Dragovesti, Ardosi, Systrouni, Romanadès, Vilia, Sessi, Alsochori, Palæo-Chori, Condatès, Seritziana, Gorana, Nicolitzious, Bouliaradès, Cotzianopoulo, Zerlia, Zermi, Kinola, Skiada, Tchiftlik, Zésiana, Dervichiana, Giorgani, Balaclépadi, Toxiés, Lyva, Golymi, dont la population était de trois mille deux cent quatre-vingts individus, ci. 3280

Total général de la population conquise. 7240

tans, ne tardèrent pas à regretter leurs premières chaînes. Ils voyaient leurs co-religionnaires exiger les dîmes comme le faisaient les préposés des pachas et des seigneurs turcs, ils se trouvaient humiliés de cultiver pour eux par corvées, et de leur céder les meilleurs pâturages. Mais ce qui acheva d'indisposer les esprits, ce fut le désarmement général des paysans chrétiens, que les conquérants exécutèrent, afin de mieux les asservir. Ces infortunés se trouvèrent ainsi livrés sans défense à la fureur et à la rapacité des partis. Ce n'était cependant là que le commencement de leurs misères, car dans la suite des temps, dès que Souli était menacé, ses guerriers dévastaient les villages que la faiblesse de leur nombre ne leur permettait pas de garder. Afin de priver les Turcs des ressources territoriales, et pour s'approvisionner eux-mêmes, ils emportaient les grains dans leurs montagnes, sans permettre à leurs vassaux, qui avaient tout à craindre des infidèles, de pouvoir s'y refugier. Ces mesures n'étaient pas propres à faire des amis aux Souliotes. Cependant l'attachement des Grecs était tel pour eux, à cause de la conformité de religion, qu'il fallut la dureté et l'orgueil de ces nouveaux Spartiates, pour leur aliéner des hommes qu'une conduite équitable aurait pour jamais attachés à leur cause. Il est même certain que les Souliotes, en conservant leur supériorité patricienne, mais avec d'autres principes, seraient parvenus, de proche en proche, à réunir les chrétiens, et peut-être à faire de l'Épire un pays suffragant de l'empire ottoman.

Les temps n'étaient pas accomplis! La barbarie des

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Souliotes, leur xénélasie, leurs mœurs dévastatrices, n'en firent, au lieu de libérateurs, qu'un corps armé de brigands. La bravoure était seule honorée parmi eux, et cette qualité vulgaire, qui appartient au pâtre comme au héros, tenait lieu de toutes les vertus qu'ils ne connaissaient pas. Ils méprisaient le travail; ils repoussaient le commerce, principe de toute civilisation, et ne voulaient rien tenir que de la violence et de leur épée, préférant le métier de partisans et de voleurs de grand chemin, aux moyens honorables d'améliorer leur sort par l'agriculture et les arts. Par suite de ces maximes, ils n'avaient et ne pouvaient avoir ni alliés pour les secourir, ni partisans qui fissent des vœux pour les succès de leur indépendance, et ces chevaliers de montagnes, bons pour eux seuls, étaient généralement à charge à la société.

Leurs lois privées n'étaient pas mieux calculées pour le bonheur intérieur, que leur politique pour le maintien de leur existence. Jeûner sous peine de mort pendant les quatre carêmes, chômer la longue série des fêtes du calendrier grec, donner quelques aumônes aux églises, se signer fréquemment, c'était là toute la religion des Souliotes. Ils étaient ainsi chrétiens de nom, et, comme on l'a vu, anarchiquement libres, puisqu'ils n'obéissaient à aucunes lois. Dépravés, les vices infâmes des orientaux se trouvaient unis chez eux à une rigueur excessive pour maintenir la pureté du sexe. Une femme, non pour le fait de prévarication, mais au moindre soupçon de galanterie, était par ordre de son époux ou du géronte de la famille,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cousue dans un sac et précipitée du haut des rochers dans les gouffres de l'Achéron. Des haines divisaient les familles, et il n'y avait ni règle, ni ensemble dans les délibérations générales.

La prière d'un Souliote était de demander à Dieu des richesses dans ses expéditions, et d'immoler quelques Mahométans. Les Turcs de leur côté croyaient gagner les œuvres de miséricorde en faisant périr de pareils hommes, lorsqu'ils tombaient entre leurs mains. Ainsi la barbarie était opposée à la barbarie, et le fanatisme aux prises avec le fanatisme, produisait de part et d'autre une guerre atroce. Cependant on remarquait une différence dans le caractère des guerriers des deux partis opposés, et ces traits se retrouvent encore dans les restes des chrétiens de Souli, qui, malgré leurs vices, combattirent avec tant de gloire pour l'*autel* et la *patrie!*

La religion de Mahomet imprime à tous ses sectateurs je ne sais quoi de faux et d'astucieux qui tempère et dirige toutes leurs actions. Presque partout, et même parmi les Albanais, on retrouve ceux qui sont Turcs, féroces sous les formes de la mollesse, et traîtres avec l'apparence de la cordialité. Le schypétar chrétien de Souli était un autre homme. A sa taille moyenne, à sa voix éclatante comme celle de l'aigle, à son geste, à sa démarche brusque et agile, il annonce au premier aspect le guerrier des montagnes. Son irascibilité, ses emportements décèlent son origine antique. C'est le Marde du Caucase, le Pelasge des bords de la mer Hyrcanienne, et peut-être le soldat d'Alexandre! On reconnaît en lui le des-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cendant des vainqueurs du Granique ; il en a le feu, l'audace, les brillantes qualités, et les défauts. Avide de combats, avide de butin, fier dans la prospérité, intrépide dans le malheur, il brave les fatigues, les dangers et la mort pour arriver à son but. Il marche en chantant, il s'électrise en racontant les belles actions de ses ancêtres et en parlant des siennes, sans retenue ni modestie. Aux jours solennels des combats, son courage impétueux éclate par des saillies heureuses, présage certain du succès. Après le combat il foule aux pieds ses ennemis vaincus, il déchire leurs drapeaux, il insulte à leurs mânes, auxquels il dédaigne d'accorder la sépulture. C'est Achille triomphant du fils de Priam, c'est un nourrisson de Mars qui dévore, détruit et pleure ensuite sur les ruines qu'il a amoncelées dans l'ivresse de la victoire. Indifférent sur l'avenir, tout entier au présent, ses fêtes sont un délire, et il ne prend de repos qu'accablé de vin et de plaisirs.

Tels étaient les Souliotes enfants de la liberté dans leurs montagnes, bien différents de ce qu'ils se montrèrent dans nos rangs, lorsque la France les reçut sous ses drapeaux en 1807. Avilis par le mensonge et par la flatterie, ils semblaient accablés de la réputation justement méritée de braves qu'ils s'étaient acquise en défendant leur indépendance contre le satrape de l'Épire. Peut-être, comme ces plantes qui languissent loin du sol qui les a vus naître auraient-ils repris leur vigueur natale, si on les avait reportés dans leur pays. Mais le mal venait de plus loin, et leur état de dégénération procédait vraisemblable-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ment des vices radicaux de leur anarchie sociale. Souli, pauvre, avait été formidable à ses ennemis ! Mais quand une différence énorme se fut établie dans les fortunes particulières d'un pays où les biens auraient dû former une mense commune, les plus riches soudoyèrent des partis, et l'équilibre étant rompu, la porte fut ouverte à la corruption et aux crimes qui en sont inséparables.

C'était à ce point de mal-aise qu'étaient arrivés les Souliotes en 1790, après dix guerres générales soutenues avec gloire dans une période de cent dix années; lorsqu'Ali pacha devinant la maladie morale, dont ils étaient infectés, parvint, à force d'artifices, d'argent et de combats sanglants, à détruire une république, dont la conquête mit ensuite à sa discrétion toutes les autres peuplades libres de l'Épire.

Je dirai les particularités de cet épisode mémorable des fastes de l'Albanie, en parlant de son histoire moderne, dont l'époque du gouvernement d'Ali Tebelen est un des fragments les plus importants à faire connaître.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XXXV.

Paravée, ou Parorée. Sources et cours de l'Arachthus, ou Aréthon, maintenant appelé Lourcha, ou fleuve de Rogoux. Indication de ses affluents. Sources et aquéducs de Saint-Georges. Pont de la Pachéna sur l'Aréthon, Ruines d'un temple. Ruines de Rogoux, anciennement Ambracie. Lac Noir. Ruines cyclopéennes de Castri, anciennement Ambracus. Vallée de Lelovo; cours de sa rivière jusqu'à son confluent dans l'Arachthus, au-dessous de Candja. Projection des aquéducs de Nicopolis. Embouchure de l'Aréthon dans le golfe Ambracique.

La Paravée, ou Parorée des anciens est cette vallée qui commence à la base méridionale des monts Tymphéens (1) ou Olichiniens (2), par laquelle elle est séparée du bassin de Passaron, dont l'étendue aboutissait sans doute à la chaîne de Syndeco, limite naturelle entre son vallon et le plateau de l'Amphilochie, maintenant appelée *Chazi*, ou *délices* de l'Arta. Les anciens qui nous font connaître que cet enclave faisait partie du pays des Thesprotes (3), nous apprennent que l'A-

(1) Τύμφη ὄρος Θεσπρωτικὸν. STEPH. BYZ.
(2) Ὀλύτζικα βοῦνα. MELET., *Geogr.*
(3) Παραυαῖοι ἔθνος Θεσπρωτικόν. STEPH. BYZ.

rachthus, ou Aréhton, maintenant appelé Lourcha, ou fleuve de Rogoux (1), prend sa source dans le mont Tymphé, d'où il traverse la Parorée avant de passer à Ambracie et de se rendre dans le golfe auquel cette ville avait donné son nom. Tel est à-peu-près le résumé de leurs notions. Mais tous ont autant varié sur la dénomination de ce fleuve (2), que sur la direction donnée en général à son cours. Enfin plusieurs géographes ont erré au point, que le judicieux Paulmier (3) finit par le confondre avec l'Inachus, quoique les sources et la direction de ces deux fleuves soient aussi distinctement exprimées par les historiens grecs, que le cours et l'origine qui leur ont été assignés par la nature.

Si j'ai conclu d'après des faits existants observés par les anciens, à la tête desquels j'ai cité Théophraste (4), que la partie septentrionale de la vallée de Passaron et les bords de la Velchis jusqu'à son confluent dans la Thyamis, fut la Tymphéïe; et les monts Olichiniens, le Tymphé chaîne inférieure du Pinde, ces semi-preuves acquièrent le caractère de la démonstration, par l'origine que cette montagne donne à l'Aréthon, et peut-être même à cause de

---

(1) Strab., lib. VII, p. 325, 327.

(2) Ἄττατος, Dicæarch.; Ἄραχθος, Ptolem., Strab.; Ἄρεθων, Polyb., Tit.-Liv.; *Aracthus*, Plin., *Hist.*; Ἄραιθος, Tzetzes.

(3) Arachthus et Inachus unus, et idem fuit fluvius.
PALMER., lib. I, c. 27.

(4) *Voyez* ch. XXVIII et XXIX de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

l'Achéron qui cache ses sources dans ses glaciers. C'est de l'humble village de Vrisi (1), situé dans les escarpements des monts Olichiniens, que part la première branche du fleuve de Rogous. Formée de la réunion d'une multitude de fontaines situées une lieue environ au nord de ce lieu solitaire, elle coule sur la pente inaccessible des pics dominateurs de la plus haute, après le Pinde, de toutes les montagnes de l'Épire méridionale. Dans l'espace d'une lieue et demie, le fleuve qui, par ses sinuosités, mérite déja l'épithète de tortueux que lui donne Callimaque (2), reçoit le tribut de cinq ruisseaux avant de décrire une vaste spirale au-dessous de Panagia, village qu'il laisse à un mille de sa rive droite. La masse de ses eaux réunies coule ou plutôt semble glisser au fond d'une vallée blanchâtre, qui ne présente aucun de ces accidents de terrain, ni de ces groupes d'arbres dont les détails ornent presque toutes les vallées de la Thesprotie. Vis-à-vis du village que je viens de nommer, l'Aréthon est guéable en été, et les piétons le passent sur une espèce de pont formé de quartiers de roche, quand ils veulent prendre le raccourci qui conduit par Romanadèz aux montagnes de Souli. C'est au-dessus de ce gué et jusqu'à Variadèz, qui en est éloigné d'une lieue et demie, que les riverains pêchent dans la saison des basses eaux, des truites et plusieurs autres

(1) Le rapport de distance entre Passaron et Vrisí *la Source*, déterminé N. N. E., S. S. O, est de deux heures et demie de chemin.

(2) Βουκρήμνοιο παράγκυλον ἴχνος Ἀραίθου.

Près du cours tortueux de l'Aréthon. CALLIM.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

espèces de poissons qui ne me sont connues que par indication. Un sérail maintenant délabré, qui fut quelquefois habité par Ali Pacha, dans le temps de ses guerres contre les Souliotes, ne mérite pas d'arrêter le voyageur. Mais à peu de distance, il remarquera l'embouchure d'une rivière qui se rend au fleuve avec le tribut général des eaux de la vallée des Cinq-Puits qu'elle cumule dans son cours.

C'est au débouché de cet affluent que, considérant les mouvements du terrain, le voyageur peut seulement commencer à crayonner le bassin de la Parorée. En voyant d'une part la crête qui encaisse la vallée de Passaron, et au nord-est les montagnes de Saint-Dimitri, qui la séparent du bassin de la Hellopie, il est frappé de l'aspect des monts Paroréens, chaîne par laquelle le Tymphé se rattache au Pinde. Là, il conçoit pourquoi Strabon a dit que l'Arachthus coule de la Tymphéie et de la Parorée. Enfin il comprend en même temps que ce canton dut faire partie de la Thesprotie, puisqu'il est renfermé dans la vallée de l'Arachthus, qui appartenait ainsi qu'Ambracie à cette province (1).

Après avoir classé ses idées, par rapport à l'emplacement de la Parorée, le voyageur, qui continue à côtoyer le fleuve, trouve le village de Madamista bâti à un quart de lieue de sa droite. Au penchant oriental de la chaîne de montagnes qui encaissent cette rive, il relève, une lieue et un quart au nord-est, Caravanserail, et trois quarts de lieue plus haut.

(1) Steph. Byzant.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

le khan des Cinq-Puits, point géographique essentiel, comme position militaire et centre de reconnaissance, pour celui qui voudra lever géométriquement les grandes projections des montagnes de l'Épire méridionale. Trois milles à l'orient, on découvre successivement Dàra et la forêt de Dèrera, qui boise les coteaux environnants. Une lieue au sud-ouest, on distingue Néo-Syndeco, village récemment fondé au milieu des rizières et des plantations de tabac qui donnent la feuille la plus parfumée de l'Albanie. Enfin à cette distance, la vallée de l'Aréthon est barrée par un diaphragme de montagnes qui tombent de l'est à l'ouest jusqu'à la rive gauche du fleuve, qu'elles encaissent par une pente brusque.

On ne peut guère suivre le cours du fleuve que pendant l'été, passé ce temps, les voyageurs doublent le contre-fort qui ferme la vallée, en prenant un défilé tracé, qu'on suit pour passer de Caravanserail au village de Saint-Georges, situé ou plutôt caché dans les entrailles des montagnes (1). A trois cents toises environ de ce hameau, après être sorti d'un ravin profond, on monte vers une petite chapelle dédiée à Saint-Georges, près de laquelle on voit jaillir des flancs nus et calcaires de la montagne, des sources inépuisables qui paraissent sortir des pores même des rochers, tant les fentes par lesquelles elles

(1) Une heure et demie N. E., S. O., depuis Caravanserail jusqu'à l'ouverture du défilé, dans lequel il y a une chaussée pavée, à une demi-lieue de là, on arrive au village de Saint-Georges.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

s'échappent sont peu apparentes. On remarque à quelques pieds au-dessous de leur chute un bassin ou château-d'eau dans lequel elles étaient reçues pour les élever à la hauteur d'un canal creusé dans le rocher, qui les versait à quarante toises de là sur un double aquéduc construit en briques. Ce monument hydraulique, qui les portait au-dessus de l'Aréthon, dans un cours aërien du diamètre du col dans lequel il presse son cours, subsiste encore en entier, à l'exception de deux arcades rompues à dessein. Sa forme présente un double aquéduc en forme de lambda Λ, dont les extrémités partent du conduit creusé dans le rocher, et aboutissent par un dégorgeoir commun, à un canal de conduite construit en briques, placé sur le flanc des montagnes qui bordent à une grande élévation la rive droite du fleuve. Les piles existantes, construites en larges briques, sont hautes de soixante pieds environ sur quatorze d'épaisseur, et forment des arcades dont le fleuve n'occupait par son volume, au moment où je le vis, que celle de droite. Les paysans qui nous avaient guidés me firent remarquer, au côté interne de la pile la plus éloignée, une plaque en marbre blanc incrustée dans la maçonnerie, qu'ils appellent *simandra*, mot qui dans leur langage signifie *inscription*. On ne peut la lire que dans le temps des plus basses eaux, qui a lieu à la fin d'août. Elle commençait à se découvrir, mais je m'en trouvais séparé par le fleuve, et comme je n'étais pas pourvu d'une lorgnette, malgré toute l'attention possible, je ne pus parvenir à la déchiffrer. Nous fûmes donc réduits, mon frère ainsi que moi,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

à conjecturer, d'après l'apparence des caractères, qu'elle était écrite en grec. Un papas de Lélovo nous assura qu'elle portait le nom de l'architecte de l'aquéduc, et l'annonce d'un sacrifice de deux taureaux indomptés au dieu du fleuve. Mais comme notre Cicerone ne put pas nous rapporter un seul mot de cette inscription, qu'il prétendait avoir lue, et dont il devait se souvenir, puisqu'il en donnait l'interprétation, on me permettra, je pense, de douter de sa véracité. Quoi qu'il en soit, j'engage les voyageurs qui visiteront les aquéducs de Saint-Georges dans un temps opportun, à demander la *simandra*, car c'est l'expression de laquelle ils devront se servir pour être entendus, et à la copier.

J'ignore quel nom portaient dans l'antiquité les sources de Saint-Georges, que les gens du pays regardent comme une des décharges souterraines du lac de Janina, chose inutile à réfuter, puisque j'ai fait connaître son absorption, et l'endroit où il reparaît pour former la Velchis. On ne sera pas moins étonné, comment ce fleuve jaillit à une grande hauteur des flancs d'un contre-fort des montagnes les plus arides de l'Épire. Mais ce qui n'est pas moins surprenant que ce phénomène, c'est de connaître comment les Romains s'en étaient emparés pour porter ses eaux jusqu'à Nicopolis. Qu'on se représente un aquéduc sur arcades (unique par sa double construction), qui, après avoir fait passer les eaux à soixante pieds au-dessus du cours rapide de l'Aréthon, les versait dans un canal qui ressemble aux souterrazzis des Londgidès de la Dryopie. Elles co-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

laient dans ce canal pendant une lieue et demie jusqu'au défilé de Mavri-Limni (le lac Noir), dont l'encaissement à l'orient est une suite de leur cours de conduite. De ce détour, elles circulaient vers Ambracie, et toujours par la chaîne des montagnes jusqu'à Candja, d'où un autre aquéduc les rejetait vers Loroux. Parvenus à cette distance, elles faisaient un vaste détour jusqu'aux pyramides hydrauliques de Palæo-Nérophoros, où elles étaient reprises et élevées par des châteaux-d'eau jusqu'au niveau de Micalitchi, pour se répandre dans les thermes, les édifices et les fontaines publiques de Nicopolis.

Cet ouvrage, digne des Romains, sans avoir le grandiose du pont du Gard, est un vaste modèle d'architecture appliquée au transport des eaux, à une distance jusqu'alors inconnue, et dont on ne trouve nulle part un pareil exemple. Il mérite en même temps, par son ensemble, de fixer l'attention des hydraulistes, qui apprendront qu'on pourrait à peu de frais rétablir (si la ville de la Victoire pouvait renaître de ses ruines) un aquéduc de plus de dix-huit lieues de développement. Que seront auprès de cette construction tout-à-la-fois simple et monumentale, les hydragogues connus? de beaux et magnifiques ouvrages. Mais ici, l'art a vaincu mille difficultés et des accidents sans nombre. Combien de montagnes il a enchaînées, combien de rivières, de ruisseaux et de torrents il a franchis et domptés! Tantôt le canal s'étage de rochers en rochers; tantôt il contourne des vallées entières! Des

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

châteaux-d'eau savamment calculés lui ménagent de nouvelles ascensions et un cours soutenu jusqu'au terme de son cours. Fort de la puissance de ses eaux et de leurs mouvements, il venait alors répandre l'abondance et la salubrité au sein d'une ville embellie de toutes les illustrations de la gloire, des monuments et de la pompe des arts, qu'Auguste s'était complu à y réunir. Mais, ô coups funestes du temps et des désastres occasionnés par les guerres! à côté des décombres de Nicopolis gisent épars les restes de ses aquéducs! Leurs fragments apparaissent de loin en loin; on les suit; ils guident le voyageur jusqu'aux montagnes de Saint-Georges. Il porte un regard attristé sur leurs arcades environnées de lierre, ombragées par des platanes qui les égalent en hauteur. Il voit les sources abandonnées à leur direction primitive bondir sans direction, écumer en cascades, et après avoir fait tourner quelques moulins, confondre leurs eaux à celles de l'Arachthus, qui poursuit son cours vers le golfe Ambracique.

Depuis cet aquéduc jusqu'au pont de la Pachéna, une nature sauvage et des forêts profondes ombragent pendant une lieue et demie les bords solitaires de l'Aréthon. L'aspect de sa gorge prend un caractère sombre, au voisinage de ce pont, dont on attribue la construction à la femme d'un des visirs de l'Épire. Là, ses eaux, devenues plus rapides, mugissent entre des platanes et des arbres, qui, enlacés par des vignes sauvages, forment sur son cours un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. On voudrait se reposer sous leur nef; mais le voisi-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nage des bandes de loups qui fréquentent ce pas dangereux, et le concours des brigands le font tellement redouter, que jamais les guides ne permettent aux voyageurs de s'y arrêter, à moins qu'on ne soit en caravane.

A un demi-mille du pont de la Pachéna, on laisse à droite le défilé qui conduit par le lac Noir dans la vallée de Lélovo, que je ferai bientôt connaître; et un mille au midi, on voit les ruines d'un temple converti en église, dont le style est le même que celui des édifices de Nicopolis. En prolongeant le cours du fleuve, on passe un mille plus bas au village de Philippiada, au-dessous duquel, à un quart de lieue sud-ouest, est situé Elevthero-Chorion, hameaux l'un et l'autre tributaires de Souli, et maintenant annexés au domaine du visir Ali pacha.

Au sortir d'Elevthero-Chorion, on entre dans une forêt qui a trois lieues et demie d'étendue jusqu'à Candja. Les vignes sauvages qui se réunissent aux arbres, les halliers, les hautes fougères, forment un enlacement de feuillées tellement obscures, qu'on ne peut distinguer ni un ennemi, ni une embuscade à la plus petite distance. C'est au bout d'une lieue et demie de chemin dans ce bois, et perpendiculairement à la rive droite de l'Aréthon, qu'on trouve le château désert, mais bien conservé, qui fut autrefois l'acropole formidable d'Ambracie, que Dicæarque appelle la première ville de la Grèce (1).

Ambracie, fondée par Ambracus, fils de Thes-

(1) Τῆς Ἑλλάδος ἐστὶν Ἀμβρακία πρώτη πόλις. DICÆARCH.

prote (1), avait été considérablement augmentée par une colonie de Corinthiens, qui s'y étaient établis sous les auspices de Torgus, ou Tolgus, fils de Cypsèle (2), lorsque Apollon, Diane et Hercule s'en disputèrent la possession devant Cragaleus. Ce vieillard, très-avancé en âge, qui paissait ses troupeaux aux bords de l'Arachthus, adjugea, dit-on, la ville au fils d'Alcmène (3), dont les Corinthiens étaient issus. Un berger avait également prononcé sur le mont Ida pour le prix de la beauté entre trois déesses; mais, comme il arrive aux mortels qui se déclarent arbitres entre des divinités, son jugement avait attiré sur lui et sur Ilium la colère de Junon et de Pallas, qui fut fatale aux Troyens. Dans cette cause, le vieux Cragaleus porta seul le poids du courroux d'Apollon, par lequel il fut métamorphosé en rocher. Ambracie, après cette contestation, fleurit sous une dynastie de rois, et devint ensuite autonome, pour tomber sous la tyrannie de Phaleus et de Periandre (4), l'un des sept sages trop vantés de la Grèce. Rendue au gouvernement populaire après une longue période d'événements, elle devint la capitale des rois de l'Épire

---

(1) Eustat. *ad Dionys.; Hist. de l'Établiss. des Col. grec.*, par R. Rochette, t. I, p. 220, 222; t. III, p. 293 et 294.

(2) Ne pourrait-on pas présumer avec quelque vraisemblance que le nom de Rogus, qu'on prononce Rogous, dérive de celui de Torgus, frère de Cypsèle, et chef de la colonie de Corinthe. *Hist. de l'Établiss. des Col. grec.* Ibid. cit.

(3) Antonin. Liberal., *Metamorph.*, lib, IV. Certatam lite deorum Ambraciam. Ovid., *Metamorph.*, lib. XIII.

(4) *Maxim. Tyr., Serm.* VIII; Aristotel., *Politic.*, lib. V, c. 4.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et de Pyrrhus, qui lui mérita la haine implacable des Romains (1). Dans les guerres des rois et des républiques de la Grèce, on la voit résister courageusement à Philippe, père d'Alexandre, après un échec considérable que ses citoyens avaient éprouvé devant Olpé; et toujours florissante, jusqu'au temps où elle subit le joug que lui imposa Marcus Fulvius, avant de succomber, avec les autres villes de l'Épire, sous les coups de Paul-Émile.

On se demande comment une ville dont l'emplacement a été si bien décrit par les anciens, a pu être méconnue jusqu'à présent par les géographes? Comment sur-tout Meletius n'a pas signalé la capitale du pays où il était né, sur-tout s'il avait consulté Tite-Live, qui donne sa position d'une manière si précise, qu'on ne peut s'y méprendre quand on connaît les lieux. Pour moi, je ne ferai que citer sa position, et décrire la forteresse moderne de Rogous, pour faire connaître ce que fut Ambracie, et ce qui reste de cette ville (2). La narration de l'historien romain commence au moment « où Ful-« vius, débarqué avec son armée à Apollonie, dé-« libérait avec les chefs de l'Épire par quel point « il ouvrirait la campagne. Les Épirotes lui conseil-« laient d'attaquer Ambracie qui venait de faire cause « commune avec les Étoliens, en lui représentant que « si ceux-ci venaient au secours de la ville, il pouvait « les battre en rase campagne. S'ils refusaient, le siége

(1) Polyb., *Excerpt. Legat.*, c. 28. Mela, lib. II, c. 3.
(2) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 3.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

« ne pouvait être difficile ni embarrassant, puisqu'il « aurait à sa disposition un pays abondant, dans le- « quel il trouverait les ressources nécessaires à son en- « treprise. L'Aréthon, qui coulait sous les murs mêmes « de la place, étant un fleuve navigable, faciliterait « les transports, et que l'été où l'on se trouvait était « le temps favorable pour ses opérations. Enfin ils « lui donnèrent le conseil de prendre sa route à tra- « vers l'Épire. »

Jamais conseils plus sages ne pouvaient être donnés à un allié, que ceux des princes de l'Épire adressés à M. Fulvius. Marcher à la capitale des ennemis, attaquer Ambracie, ville qui lui rappelait Pyrrhus, la terreur de Rome et de l'Italie, c'était exalter le courage des Romains, qui n'oublièrent jamais la part de la vengeance. Lui représenter la vaste plaine de l'Arta comme propre à combattre les Étoliens; parler de ses ressources pour les vivres et pour les matériaux alors employés dans les siéges; lui désigner l'Aréthon comme un canal propre aux transports; enfin l'engager à profiter de l'été pour le temps de son entreprise; de pareils renseignements ne pouvaient venir que de gens versés dans la connaissance des localités. En effet, comme on le verra dans la description de l'Amphilochie ou campagne d'Arta, du pied des remparts d'Ambracie, les Romains voyaient se dérouler devant eux à l'orient le pays par où les ennemis devaient se présenter. Ils étaient à portée d'observer leurs mouvements; et pour surcroît d'avantages, ils pouvaient combattre en plaine, théâtre où la tactique leur donnait une supériorité décidée sur les Grecs.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Mais il fallait profiter de l'été, car la plaine d'Arta, si riche, si fertile, et praticable dans cette saison, est submergée à l'époque des pluies. Elle n'offre plus alors que des fondrières, de grandes flaques d'eau qui couvrent les pâturages et un pays inhabitable pour une armée.

Une lacune dans le texte de Tite-Live nous prive du récit de la marche du consul à travers l'Épire. Arrivé sur les lieux, il dut trouver que les avis « d'après lesquels il s'était dirigé étaient exacts; mais il « comprit que le siége d'Ambracie était une opération « majeure. La ville, située au-dessous d'une éminence « que les habitants appelaient Perrhante, se prolongeait à l'occident, et la citadelle s'élevait à l'orient « sur une hauteur baignée par l'Aréthon, qui *coule « de l'Acarnanie* dans le golfe auquel il a donné son « nom (1). »

Jusque-là la description de Tite-Live est parfaite de vérité; mais comment a-t-il pu dire que l'Aréthon venait de l'Acarnanie? Comment concilier ce fait avec le témoignage positif des écrivains qui placent ses sources aux montagnes du Tymphé et de la Parorée, situées au nord, tandis que l'Acarnanie occupe une direction opposée au-delà du golfe d'Ambracie? Il y a donc évidemment erreur dans le texte de Tite-Live, car les faits et la nature des lieux déposent en faveur de Strabon. Je ne proposerai donc point, comme Paulmier, de corriger le mot Acarnanie par celui d'Athamanie, qui n'y conviendrait pas, ainsi que le lecteur

(1) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 4.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

pourra s'en convaincre lorsque j'en serai à la description de ce canton ; mais j'insisterai pour qu'il soit regardé comme une faute des copistes, et qu'il demeure signalé comme une erreur (1).

Le siége d'Ambracie fut long et opiniâtre. La ville, avant d'être entièrement investie, reçut des secours qu'on y fit entrer en descendant le cours du fleuve. La résistance fut courageuse, et elle ne céda qu'à la dernière extrémité à la fortune des Romains, qui lui dictèrent une de ces capitulations que les vainqueurs imposent trop souvent au courage malheureux (2). Parmi ses conditions, « il fut stipulé que les Ambra-« ciotes paieraient cinq cents talents euboïques (3), « dont deux cents seraient comptés sur-le-champ, et « les autres par paiements égaux dans le terme de six « années. » Malgré cette rigueur, les habitants, mieux traités qu'ils ne l'avaient espéré, offrirent, par crainte ou par reconnaissance, en présent au consul, une couronne d'or du poids de deux cent vingt-cinq marcs (4). Ensuite il se contenta, par modération, de dépouiller la plus belle et la plus riche ville de l'Épire, des statues en marbre et en bronze, ainsi que des ta-

---

(1) Au lieu d'écrire, ex *Acarnaniâ* fluens, si on veut laisser cette fraction de phrase, on pourrait substituer, ex *Paroræâ* fluens.

(2) Tit.-Liv., lib. *id.*, c. 9. L'an de Rome 565.

(3) *Vid.* G. Budæus, *de Asse et partib.*, lib. II, p. 209; *ibid.*, lib. IV, p. 376. Le père du Ryer estime ces cinq cents talents euboïques à la somme de deux cent mille écus.

Not. ad Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 9.

(4) C'est ainsi que le père du Ryer traduit : Coronam auream consuli, centum et quinquaginta pondo dederunt. *Ibid.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

bleaux dont elle était ornée, *sans faire aucun autre tort aux habitants*.

Il paraît qu'Ambracie fut repeuplée depuis qu'Auguste en enleva les habitants pour peupler Nicopolis, car on trouve Rogous cité par les écrivains du moyen âge, comme un évêché suffragant du métropolitain d'Arta (1). Mais à quelle époque cessa-t-elle d'être entièrement habitée? c'est ce qu'il ne m'est pas possible de dévoiler. On ne trouve plus sur le terrain où fleurit la basse ville, qui embrassait par l'étendue de ses *remparts solides* un peu plus de trois mille pas romains (2), que des arbres pressés et une forêt ténébreuse, qui recouvrent sous des attérissements non explorés les débris des temples et des monuments. A l'occident, j'ai reconnu un emplacement qui pourrait être le Pyrrhæum où reposaient les cendres de Pyrrhus, dont les ossements furent jetés au milieu des rues lorsque Ambracie fut désolée par les soldats de Paul-Émile (3). J'ai cru également entrevoir le temple d'Esculape, et c'est là à-peu-près ce qu'on peut deviner au premier coup-d'œil, quand on n'est pas libre de faire des fouilles. La citadelle, au contraire, entièrement conservée, attire aussitôt qu'on l'aperçoit l'attention du voyageur.

---

(1) Oriens Christianus, *Géograph. eccles. de dom Vaissette*, aux articles qui traitent d'Arta.

(2) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 4.

(3) ..... Pyrrhi..... ossa.....
Sparsa per Ambracias quæ jacuere vias.
Ovid., *in Ibin.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

On croirait à son aspect qu'elle renferme encore une garnison des soldats de Pyrrhus. Ses remparts, où l'on remarque dans quelques parties de leur base la construction pélasgique surmontée d'une maçonnerie grecque, avec des restaurations romaines et même des temps modernes, annoncent son antique importance. On reconnaît son style solide, au dire de Tite-Live, à sa courtine hérissée de crénaux, qui unit encore les bastions auxquels s'épaule un chemin couvert destiné à protéger les escaliers aboutissant au fleuve, ou qui conduisaient à la basse ville. Du reste, on ne retrouve sur pied aucune trace des arts dans la capitale des Æacides, qui n'obtient plus qu'un regard de pitié des étrangers, et la visite passagère des paysans, qu'un panégyri annuel y attire encore pour entendre la messe dans une humble chapelle renfermée dans l'enceinte de cette acropole.

Je me réserve, après cette description d'Ambracie, de la faire connaître sous le rapport de ses distances avec la mer et les bassins rentrants du sein ambracique. Je donnerai également sa distance, jusqu'à l'embouchure de l'Aréthon dans le golfe. J'indiquerai son rapport avec Argos-Amphilochicum, sujet qui me donnera lieu d'examiner et de rectifier les mesures des anciens, quand j'aurai exposé la description de l'Amphilochie, sans la connaissance de laquelle il me serait difficile d'être entendu. Mais, avant d'entrer dans le récit de cette partie de mon voyage, je dois indiquer les rivières que l'Aréthon reçoit par sa droite, et cette marche va me con-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

duire à retrouver ce qui reste d'Ambracus (1), ville beaucoup moins célèbre et plus ignorée que Rogous, quoiqu'elle se trouve sur le passage de tous les voyageurs, lorsqu'ils se rendent par terre de Janina à Prévésa.

A un mille du pont de la Pachéna, s'ouvre, comme je l'ai dit, le défilé du lac Noir, passage dangereux à cause des brigands et des bêtes féroces, et dans lequel on ne s'engage pas sans être bien escorté et sur ses gardes. En y entrant, on laisse à gauche deux moulins, et on franchit un attérissement que je soupçonne avoir été formé pour la direction du souterazzi des aquéducs de Nicopolis. Je pense aussi que le ruisseau qui alimente les moulins vient du lac, en filtrant à-travers les terres. Dès qu'on a gravi cette terrasse, on arrive au bord du Mavri-Limni, qu'on prolonge de l'est à l'ouest sous une voûte d'arbres pendant plus de sept cents toises. Parvenus à l'extrémité de ce lac qui prend son nom à cause de la profondeur de ses eaux auxquelles il donne un ton noirâtre, on remarque avec surprise son encaissement septentrional formé par une haute muraille de rochers abruptes de couleur rouge. Les paysans qui se rendent raison de tout à leur manière, prétendent y reconnaître l'emplacement d'une ville qui eut le sort de Gomorrhe, à cause de la dépravation de ses habitants. Cette tradition permet de soup-

(1) Ambracus. *Hist. de l'Établiss. des Col. grec.*, par R.-Rochette, t. III, p. 295.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

çonner que cet abyme, comme celui du Pambotis, ou lac de Dgerovina, peut avoir été creusé par quelque tremblement de terre, ou bien être le cratère de quelque volcan éteint. Le poisson qui y pullule passe pour être d'une si mauvaise qualité, que les riverains auxquels l'Aréthon en fournit d'une meilleure espèce, dédaignent de le pêcher pour en faire des salaisons.

A l'extrémité du lac Noir, on commence à s'éloigner des forêts, dans lesquelles il existe des moulins, des sources, des ruisseaux. Enfin après une heure de marche en plaine, on arrive au pied d'une montagne sur laquelle on trouve les ruines de la ville d'Ambracus, maintenant appelée Castri. Polybe (1) parle de cette place à laquelle il ne donne qu'un nom équivalent à celui de bourgade, comme d'un poste bien fortifié de murailles, de bastions et crénelé, situé entre des lacs, n'ayant qu'un seul point accessible qui était escarpé, et d'où l'on dominait non-seulement les approches, mais le pays et la ville des Ambraciotes. Tout ce que rapporte l'historien grec convient à Castri ! J'ai nommé le lac Noir, qui est sans doute un de ceux dont l'écrivain que je cite voulait parler; et il est probable que le second est celui qu'on appelle maintenant Xéro-Limni, qui se

(1) Ὁ γὰρ Ἄμβρακος ἐςὶ μὲν χωρίον ἐνκατεσκευασμένον, καὶ προτειχίσμασι καὶ τείχει. Κεῖται δὲ ἐν λίμναις, μίαν ἀπὸ τῆς χώρας ςενὴν καὶ χωςὴν ἔχων προσόδον. Ἐπίκειται δὲ εὐκαίρως τῇ τε χώρᾳ Ἀμβρακιωτῶν καὶ τῇ πόλει. POLYB., lib. IV.

forme des eaux des torrents et du débordement de l'Aréthon pendant l'hiver, au midi de Castri, lieu où la montagne se termine par une saillie perpendiculaire de rochers qui s'élèvent à plus de huit cents pieds au-dessus du niveau de la plaine. Quant au chemin escarpé, on le retrouve (après avoir guéé un ruisseau qui coule au pied de la montagne), dans le sentier sinueux hérissé de ressauts entassés, formés par des rochers pointus, qu'il faut escalader pour arriver à Castri. C'est aussi le seul chemin par lequel on peut pénétrer en hiver dans la vallée de Lélovo, à cause de l'accumulation des eaux du Xéro-Limni. Les ruines de l'acropole qui sont entièrement cyclopéennes et sans restauration, conservent encore leurs tours et leurs remparts, non plus crénelés, mais encore pourtant en assez bon état pour arrêter un ennemi qui voudrait forcer ce passage, que je regarde comme une des clefs de la Thesprotie méridionale. Ambracus, qui se défendit contre Philippe avec sa population et un corps auxiliaire de cinq cents Étoliens, auxquels il accorda quartier, était probablement abandonné dès les temps où Marcus Fulvius assiégea Ambracie, puisque Polybe, duquel Tite-Live a emprunté la majeure partie des détails de cet événement, n'en font ni l'un ni l'autre mention. On y retrouve cependant encore des citernes et des puits qui servent aux besoins des bergers, accoutumés à s'y renfermer avec leurs troupeaux, pour s'y mettre à couvert des surprises des loups et des voleurs, contre lesquels ils sont en état de guerre. De là on découvre, comme le dit le seul auteur qui ait parlé d'Ambra-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cus (Polybe) (1), le cours de l'Aréthon qui se porte au sud-ouest, toute l'étendue du pays à l'orient, jusqu'au-delà du lac Noir, et la citadelle de Rogous restant une lieue et deux tiers environ à l'est-sud-est. Ainsi je pense que nulle position n'est mieux reconnue que celle de cette citadelle, qui justifie l'emplacement d'Ambracie au lieu où je viens de l'indiquer, ce qui prouve qu'avec le secours des auteurs anciens, quand ils n'ont pas été altérés par les copistes, on parvient à expliquer et à rendre intelligible l'histoire des temps et des événements qu'ils nous ont transmis.

Quand les chaleurs de l'été font rentrer l'Aréthon dans son lit, le Xéro-Limni, privé de l'affluence des pluies, commence, comme son nom l'indique, à se dessécher, et le voyageur, pour éviter le défilé de Castri, peut contourner sa montagne au midi. Ce chemin, que j'ai suivi plusieurs fois, est pratiqué au milieu d'un fourré infect de sabine et d'agnus-castus, d'où il aboutit à un pont en pierre sur lequel on passe une rivière fangeuse qui coule vers les lagunes du marais. Au-delà on trouve les sentiers tracés vers Lélovo et Candja, vallée qui aboutit à l'Aréthon. En prenant la première de ces directions, soit qu'on parte du pont, ou qu'on descende des hauteurs d'Ambracus, on laisse à droite sur le versant occidental des montagnes, Podgoriani. Un demi-mille en plaine, on rencontre le cours d'une rivière qui prend sa

(1) Car c'est d'après cet auteur que Steph. Byzantinus la qualifie de petite ville de l'Épire. Πολίχνιον τῆς Ἠπείρου, Ἄμβρακος.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

source une lieue et demie au nord, dans le voisinage de Papadatès. De ses bords, en montant par une pente douce l'espace d'une demi-lieue, on arrive à Lélovo, village qui conserve le titre de Képhalo-Chorio (espèce d'autonomie existante encore dans l'Épire), par lequel on désigne une bourgade dont les Grecs ont conservé la propriété et l'adminisiration (1). Les chrétiens restés sans mélange de Turcs dans ce bourg, ont des églises surmontées de croix, des cloches et quelques priviléges qui donnent une couleur de liberté à leur condition précaire et humiliée. Ils auraient été heureux, si leur sort avait dépendu du Codja Bachi, que le visir Ali, ou plutôt la providence, car le méchant était incapable d'un pareil choix, leur avait accordé dans sa clémence; c'était leur protopapas ou curé. Ce bon vieillard, chez lequel nous ne manquions jamais de descendre lorsque voyageant avec mon frère nous nous rendions chaque année à Prévésa, nous retraçait le tableau toujours nouveau de la vie patriarchale. Entouré d'une nombreuse famille, il se voyait renaître dans la vie et dans le sacerdoce, par deux de ses fils consacrés au ministère des autels, que le ciel avait comblés de ses dons en leur accordant des épouses aussi belles que vertueuses. Ainsi le pieux vieillard, *roi des sacrifices*, était entouré d'une famille qui par ses hommages lui pro-

(1) Dans ce cas cependant, ils sont toujours surveillés par un sous-bachi, ou commissaire mahométan, faisant les fonctions d'officier de police et de procureur de l'autorité publique.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

curait le bonheur auquel l'homme sage peut aspirer sur la terre.

La vallée à laquelle le charmant village de Lélovo donne son nom, se déploie dans l'étendue de quatre lieues du nord-ouest au sud-est. En la descendant dans la dernière de ces directions, à une lieue et demie de son chef-lieu, on laisse à droite le défilé de Crania, village que Pline (1) nomme comme faisant partie du territoire des Ambraciotes. Ce chemin qui conduit aux montagnes de Souli, par la vallée du Selleïs ou Systrani, est signalé par une tour servant de poste à un détachement d'Albanais chargés de la police des chemins. Le village qui lui donne son nom ainsi qu'aux montagnes, est situé au-milieu des bois de haute futaie, et quoique fort ancien, on n'y remarque rien de particulier, que le souvenir historique de sa dénomination conservée au-milieu du bouleversement des villes et des idiômes. Le fond de la vallée de Lélovo, qu'on continue de suivre pendant deux lieues et demie, ne présente aucuns villages, mais de loin en loin quelques vignobles, des champs cultivés, des jachères couvertes de réglisse, et vers Candja une nouvelle terre promise, à cause de sa richesse et de sa fertilité.

Il me suffit de dire que le second sentier qui part du pied de la montagne d'Ambracus, mène au bout de cinq milles dans la direction sud-ouest à une petite rivière aux bords de laquelle on voit une grande

(1) Plin., *Hist.*, lib. IV, c. 2; Theopomp., lib. XLI; Steph. Byzant. écrit, Κράνεια χωρίον Ἀμβρακιωτῶν.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ferme ou metochi, d'où elle coule dans l'Aréthon. A cinq milles de son gué, on arrive à Candja, sans voir aucuns villages. Le chemin par les bois, en cotoyant le fleuve jusqu'au même point, est couvert et embarrassé d'une si grande quantité d'arbres, de fougères, de vignes sauvages et de lianes, qu'on est presque obligé d'être constamment couché sur la selle des chevaux pour s'y frayer un passage. Vers l'endroit appelé Scalini, où l'on reconnaît les traces d'une voie probablement romaine, on retrouve quelques traces des aquéducs qui portaient les eaux de Saint-Georges à Nicopolis.

Le village de Candja (1) auquel ces trois chemins aboutissent, se compose de quarante familles chrétiennes placées dans une terre de prospérité. A peine éloigné de deux cents toises de l'Aréthon, sur lequel on jette un pont volant en planches quand le service exige que les troupes du visir Ali communiquent entre l'Amphilochie et Prévésa, il aurait sans doute acquis une grande importance, sans les vices du gouvernement qui s'opposent à toute espèce d'amélioration. Là, se serait établi le centre des rapports du commerce entre l'Arta, Prévésa, Janina et les autres parties de l'Épire. Sa position indiquait une halte commode ; et les routes anciennes qui s'y croisaient autrefois, auraient pu être ouvertes ou plutôt réparées à peu de frais, car elles sont encore assez bien conservées dans plusieurs endroits.

---

(1) Entre Candja et Crania, ou Craneia, O. N. O. et E. S. E., il y a maintenant un village. *Note de M. H. Pouqueville.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

C'est sans doute sur un de leurs débris qu'on marche pour se rendre de Candja à Loroux. Pendant un mille de chemin, on remarque sur le flanc des montagnes à droite, le canal bien conservé des aquéducs de Nicopolis. On découvre ensuite, par une ouverture de la chaîne des montagnes de Crania, le château de Souli dans le nord-ouest, puis on arrive à une chaussée pavée qui encaisse l'Aréthon. On trouve à son extrémité un des châteaux d'eau des hydragogues, sur les débris duquel on a bâti une tour servant de poste aux Albanais préposés à la garde du défilé. Presque aussitôt on passe une rivière formée par une source considérable qui verse ses eaux dans le fleuve, au milieu d'une forêt d'arbres majestueux, et on entre dans un bois taillis d'un mille d'étendue qui se termine au plateau de Loroux, duquel j'ai précédemment donné la topographie.

C'était probablement à cette distance que se terminait autrefois le territoire d'Ambracie, qui confinait avec ceux des Cassiopéens, des Paroréens, des Amphiloques, et avec le sein Ambracique. J'ai suivi par terre, à une certaine distance de ses bords, le cours de l'Aréthon, qui se rend dans ce golfe environné de marais et d'arbres. J'ai descendu son cours toujours navigable dans un bateau armé, sur lequel je me trouvais avec mon frère et le visir Ali pacha. J'ai vu le cortége brillant de ce satrape montant une flotille de barques, nous suivre dans ses eaux profondes. Avant cette époque, au mois de mars 1806, j'avais trouvé un chebek français armé en course, fort de dix pièces de canon et monté par soixante-dix

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

hommes d'équipage, amarré au quai d'Ambracie, d'où il était remonté même jusqu'au village d'Imam-Tchiaoux. Ce fait m'avait prouvé que les députés de l'Épire avaient fait un rapport exact à Marcus Fulvius, sur la navigation de ce fleuve. Dans la suite j'ai relevé le cours de l'Aréthon, qui coule, après avoir baigné les murs d'Ambracie, pendant deux lieues au sud-ouest, d'où il fléchit pendant quatre milles sud-quart-ouest, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Lélovo, lieu où l'on jette le pont volant que les gens du pays appellent dans leur langage, Léchéna. En continuant ma navigation pendant une heure et demie, au sud dix degrés ouest, j'avais relevé le confluent de la rivière torrentueuse de Loroux, et une lieue au-delà j'étais entré avec l'Aréthon dans le golfe d'Ambracie.

Malgré cette navigation faite avec le plus grand soin, je n'ai pu retrouver à l'embouchure de ce fleuve aucunes traces du port indiqué par Strabon et par Scylax. Mais j'y ai vu un vaste chenal tracé comme de main d'homme, entre les pêcheries, qui permet, dans tous les temps, de remonter le cours paisible et profond de l'Aréthon. Peut-être avec quelques soins et plus de temps que je n'en ai employé, parviendrait-on à retrouver quelques restes du néorion, ou bassin dans lequel mouillaient les gros bâtiments, et les fondements du fort appelé Paralia (1), du haut duquel

(1) Paralia. Aristotel., *de Rep.*, lib. XXXVIII; c. 10.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Cléombrote (1), après *avoir lu le Phédon et dit adieu au soleil, se précipita dans la mer, pour entrer dans la jouissance des biens de l'immortalité, tant son imagination fut émue par la lecture du chef-d'œuvre de Platon.* Mais ce qu'on peut décider d'après le relevé de la navigation de son cours, c'est qu'on doit corriger les distances données par Scylax (2) et Dicéarque (3), en portant à plus de cent vingt stades, au lieu de quatre-vingts, le rapport d'Ambracie avec l'embouchure de son fleuve dans la mer. Je ne fais qu'indiquer transitoirement cette remarque, sur laquelle je reviendrai en décrivant l'Amphilochie et le golfe Ambracique, qui feront la matière des chapitres suivants.

---

(1) Cic. Tuscul., *Quæst.*, lib. I.

Εἶπας, Ἥλιε χαῖρε, Κλεόμβροτος ὡ ' μβρακιώτης
Ἥλατ ' ἀφ ' ὑψηλοῦ τείχεος εἰς ἀΐδην·
Ἄξιον οὐδὲν θανάτου κακὸν, ἀλλὰ Πλάτωνος
Ἓν τὸ περὶ ψυχῆς γράμμ ' ἀναλεξάμενος.

CALLIMAQ.

(2) Μετὰ δὲ Μολοττίαν Ἀμβρακία πόλις Ἑλληνὶς ἀπέχει δὲ ἀπὸ θαλάσσης στάδια π'. Ἐστι δὲ ἐπὶ θαλάσσης τεῖχος καὶ λίμην κάλλιστος.

Après la Molossie vient Ambracie, ville grecque éloignée de quatre-vingts stades du golfe. Près de la mer, il y a un fort et un bon port. SCYLAX.

(3) Ἀπ ' Ἀμβρακίας εἰς Θετταλίαν τριῶν ὁδὸς ἐσθ ' ἡμερῶν. Ἔχει δὲ ποταμὸν λεγόμενον Ἄτατον εἰς θάλασσαν ἐξίοντα.

DICÆARCH, v. 42.

D'Ambracie dans la Thessalie, la distance est de trois journées de marche : son fleuve est l'Attatus, qui se décharge dans la mer.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XXXVI.

Itinéraire depuis Janina jusqu'à l'Arta. Situation de cette ville. Son antiquité. A probablement remplacé Argithéa. Église de la Vierge. Parègoritza. Siége métropolitain. Peste de 1816. *Usage d'admonéter le fleuve Inachus. Divisions et étendue du voivodilik. Topographie de l'Amphilochie, maintenant appelée Cházi, ou les Délices. Ruines d'Argos-Amphilochicum. Population.*

Je reporte l'attention du lecteur vers Janina, point central duquel je vais tracer un itinéraire qui devient indispensable pour rattacher les narrations que j'ai exposées, et réunir les parties flottantes de mon voyage aux observations astronomiques auxquelles ma carte est assujétie.

Au sortir de la capitale moderne de l'Épire par la porte de Calo-Tchesmé (1), quand on prend la route de l'Arta, on marche l'espace d'un mille pour arriver à la ferme de Bonila. A une lieue de là, après avoir monté et descendu plusieurs coteaux argileux, on passe une chaussée en pierre percée d'arches, sous laquelle coulent plusieurs ruisseaux qui forment un marais à la base

(1) Calo Tchesmé, *la bonne fontaine.* Près de là sont les platanes qui servent de gibet pour les exécutions, ainsi que les fosses des suppliciés, qui restent privés de la sépulture ecclésiastique, quand ils sont chrétiens; car, pour les mahométans, la vindicte publique s'arrête aux portes du tombeau.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

occidentale des coteaux de Catchica. Bientôt on trouve le khan d'Abas, situé par le travers de Rapchista, qui reste une demi-lieue à l'ouest dans l'air de vent du défilé de Cosmeras, par lequel on se rend aux ruines de Passaron. Le chemin prend alors la direction sud demi-quart est durant un mille, jusqu'au village d'Ardos, nouvellement bâti autour d'un mamelon isolé qui domine de grandes flaques d'eau que le défaut d'écoulement accumule dans cette partie déclive de la vallée. De là on marche au sud jusqu'au khan de Saint-Dimitri (1), établissement destiné aux voyageurs, bâti au bord d'un vallon semi-elliptique de cinq cents toises de profondeur et d'un mille environ d'étendue du nord au midi.

A deux cents pas du khan de Saint-Dimitri, on traverse le lit d'un torrent qui conflue au nord avec une petite rivière dont les eaux servent aux irrigations des champs voisins dans lesquels elles s'absorbent après les avoir fécondés. On a sur la gauche le village qui donne son nom au caravansérail, et à droite, la chapelle du saint, protecteur de cette contrée, qu'on aperçoit au faîte d'un pic arrondi et entièrement isolé des autres montagnes. On dirige ensuite au sud-ouest, en montant l'espace d'un mille, une voie pavée, ouvrage d'Ali pacha, qui converge au sud-est et revient au midi pendant deux milles jusqu'au village de Tiriaki, ou Kyriaki. C'est de cette arête, qui sépare les versants entre les bassins de

(1) Le khan de Saint-Dimitri est éloigné de onze milles de Janina.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la Hellopie et de la Parorée, que coulent les premiers ruisseaux tributaires de l'Arachthus, ou Aréthon. Il part aussi de ce village un sentier qui, comme je l'ai dit, conduit par Variadèz à Souli et dans l'Aïdonie.

A l'orient de Kyriaki, s'élèvent les monts Paroréens, labourés par d'innombrables torrents, boisés de halliers de cythises, d'arbres de Judée, de rhamnus paliurus, et de buissons de chênes rabougris qui nourrissent les insectes du kermès. On peut suivre de l'œil cette chaîne centrale qui se prolonge à l'occident de Janina, qu'elle enveloppe de ses coteaux, ainsi que Catchica et les Catzana-Choria, situés à son versant oriental, d'où elle s'exhausse pour encaisser le vallon de Saint-Dimitri. En s'avançant au midi, on voit ses étages se grouper et s'entasser jusqu'aux Cinq-Puits, au-delà desquels ils forment le coude du mont Sideri et le ressaut de Coumcladèz, d'où ils s'inclinent au midi en se terminant par une pente rapide au village de Marat, près de la rive droite de l'Inachus, en face de la ville d'Arta. Telle est d'un trait, la charpente osseuse qui sépare les bassins de l'Arachthus et de l'Inachus, dans la partie méridionale de l'Épire.

A une demi-lieue du village d'où je viens de tracer l'ébauche de ma description, on trouve une belle source dont les eaux, réunies à celles de plusieurs autres, s'épanchent dans l'Aréthon. L'épouse chrétienne du visir Ali, Vasili (Reine), native de Plichivitza, dans la Chaonie, a fait bâtir dans ces derniers temps une humble chapelle au bord de cette urne abondante en eaux fraîches et salubres, qui est la

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rendez-vous accoutumé des voyageurs. A une demi-lieue de cette station, on arrive en vue de Varlaam, village de soixante familles grecques, bâti dans les escarpements de la montagne. De ses hauteurs, coule encore une rivière qui se rend, comme toutes celles qui descendent des monts Paroréens, dans le canal de l'Arachthus.

La vallée dans laquelle coule la faible rivière de Varlaam peut être regardée comme la zône glaciale de la Thesprotie, puisque le printemps n'y commence guère qu'un mois après qu'il s'est fait sentir dans le bassin de Janina, qui est plus septentrional. On ne rencontre dans ce triste séjour, pendant quatre milles de chemin, que quelques poiriers sauvages et un petit nombre d'arbres clair-semés, tristes débris des forêts qui couvraient, dit-on, autrefois cette gorge, dans laquelle on ne compte plus que les villages de Caritène et de Moulès, dont tous les habitants sont Grecs. On sort de ce vallon en montant au midi une route pavée et coupée en escaliers, pour arriver au khan des Cinq-Puits, gîte ordinaire des caravanes, où le fisc entretient un poste chargé de percevoir les *courmétis* ou *péages*.

Cette triste hôtellerie (1), bâtie dans la région supérieure des montagnes, joint à l'inconvénient d'être, comme tous les khans de la Turquie que j'ai vus, un cloaque impur, celui d'être exposée à un froid rigoureux en hiver, et sensible même pendant les nuits de l'été

(1) En 1818, Ali pacha a fait fortifier et garnir de canons le khan des Cinq-Puits. *Note de M. H. Pouqueville.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qui embrasent les autres parties de l'Épire. On aurait pu remédier à une partie de ces incommodités ; mais comme l'apathie et l'indifférence président à tout dans l'Orient, et que les Turcs qui voyagent avec leurs bagages se trouvent aussi bien, par nonchalance, dans une bauge, que sous les lambris d'un palais, il est naturel que les gens du pays, en voyant leurs maîtres s'en accommoder, le regardent comme un monument de la magnificence d'Ali pacha. Pour l'Européen civilisé, quand on lui accorde même le logement destiné au visir, il ne peut y goûter le repos, et il doit s'estimer heureux lorsqu'il ne s'y trouve pas retenu par la tourmente, ou surpris par quelque tremblement de terre. On a vu dans ces derniers cas des compagnies entières de marchands écrasés sous les toits du caravanserail, formés d'énormes quartiers de schistes ; et les exemples répétés de pareils malheurs n'ont pu faire songer à les prévenir.

Trois cents toises au midi du khan des Cinq-Puits, on découvre le golfe Ambracique, la presqu'île de Nicopolis ainsi que l'île de Leucade ; et à pareille distance, en suivant la grande route tracée au milieu d'un plateau cultivé, on arrive à une chapelle ombragée de chênes verts. C'est tout auprès qu'on remarque les *cinq puits* en construction solide et très-ancienne, qui ont donné le nom à cette partie des montagnes. On assure qu'ils étaient autrefois renfermés dans un château-fort destiné à défendre le principal défilé de l'Épire au midi, qui fut occupé militairement et entretenu même après la conquête de cette province par les Turcs. Les puits sont le seul indice de cette

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

forteresse qui, si elle a existé, ne pouvait être plus convenablement placée pour la défense du pays.

On descend des Cinq-Puits par une pente rapide jusqu'au bord d'un large torrent encombré d'énormes quartiers de rochers. Dans la partie supérieure de la chaîne Paroréenne, qui prend ici le nom de mont *Sidéri*, on aperçoit un village d'un aspect calciné à cause du ton grisâtre de ses maisons, et sur un escarpement opposé un autre hameau, appelés l'un et l'autre Cleïsoura, ou la clef, dénomination commune, comme je l'ai observé, à tous les lieux bâtis dans le col des montagnes. Le chemin se prolonge au-delà, durant un mille, à travers le bois de Dérera (1), d'où il s'éleve en rampes pavées l'espace d'un autre mille, en divergeant au sud jusqu'au berceau d'un second torrent. Du haut de cette rampe flanquée à l'orient par des bancs de roches, on découvre de nouveau la mer, dont le rivage le plus rapproché est à onze lieues environ de distance. On plonge en même temps à une grande profondeur, dans les précipices éblouissants creusés par les torrents de Cleïsoura et des échelles qu'on vient de franchir. Enfin, après avoir doublé un angle saillant du mont Sidéri, la route retourne au midi pendant un quart de lieue, jusqu'à l'entrée du vallon de Mougliana. C'est là le point d'intersection d'un sentier qui conduit par terre à Prévésa, dont je vais indiquer la direction générale, afin de

(1) Dérera, mot de la langue schype qui signifie *forêt des sangliers*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rattacher le pont de la Pachéna à cet itinéraire, qui est comme la clef de ma topographie générale.

La traverse qui se dessine au sud-ouest présente, à une lieue de distance de ce carrefour de la grande route, une chapelle séparée par un ravin profond du village de Sangaropoulo, situé dans une chaîne qui court parallèlement avec celle des monts Paroréens. A une demi-lieue de-là en plaine, on contourne plusieurs torrents tributaires de l'Arachthus. On traverse ensuite une vaste forêt de chênes velloniers; et dans deux heures et demie de chemin, on arrive à Syndeco, village qui existait encore en 1807, et dont il ne reste plus maintenant que l'église enveloppée d'une futaie de chênes séculaires. Les paysans, sans cesse harcelés par les voleurs et par les Albanais, ont quitté leur terre natale pour s'établir une lieue plus loin au nord-ouest, près des bords du fleuve de Rogous, à Néo-Syndeco. Là, ils défrichent des terres d'une admirable fertilité; mais ils ne jouissent plus de l'air salubre des montagnes; et ils sont attachés, à titre de tchiftlik, à la servitude du satrape de l'Épire, qui ne les protège que comme des animaux utiles à l'agriculture. Ainsi change d'une année à l'autre la destinée des chrétiens de la Turquie, qui ne semblent nés que pour être opprimés et malheureux. Ainsi change même la physionomie d'un pays soumis aux caprices et à la volonté d'un homme qui transplante à son gré des populations entières, et dont les vassaux sont souvent même forcés de se déplacer pour chercher des terres capables de les nourrir et de subvenir par leurs produits aux taxes dont on les ac-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cable. De l'église solitaire de Syndéco, il y a deux lieues sud-ouest à travers un pays désert et sauvage, jusqu'au pont de la Pachéna.

Le vallon de Mougliana, duquel je me suis écarté, est traversé dans une étendue de deux milles, par la grande route de Janina à l'Arta. Vers sa partie septentrionale, sur une croupe du mont Sideri, on aperçoit une maison de plaisance du visir Ali, qui est un de ses pied-à-terre, lorsqu'il voyage de ce côté. On ne peut découvrir le village disséminé dans une gorge labourée par un torrent qui aboutit à Coumchadèz, ni l'enceinte d'une ville en maçonnerie pélasgique, que je crois être l'Éthopia des Athamanes. On laisse au milieu du vallon les décombres d'un caravanserail et un puits, auprès duquel les caravanes bivouaquent dans les belles nuits d'été, plutôt que de loger au khan des Cinq-Puits.

A l'extrémité méridionale de la gorge de Mougliana, la voie publique tourne brusquement à l'est, d'où elle se redresse au midi l'espace de deux lieues. A cette distance, on laisse à gauche Coumchadèz, situé entre des précipices bordés d'oliviers qui garnissent la base d'une montagne escarpée qu'on signale de la mer. On traverse le lit sablonneux de plusieurs torrents réunis, pour s'arrêter sur un plateau verdoyant qui est une halte des voyageurs, et le lieu d'une foire appelée Catchico-Bazaro, qui a lieu tous les ans le jeudi de la semaine-sainte (1). Les montagnes de Syn-

(1) Ali pacha y a fait bâtir un caravanserail et un logement particulier (en 1818). *Note de M. H. Pouqueville.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

deco et la chaîne Paroréenne se resserrent, en laissant cependant à leur base un espace libre à la culture, à la route et au torrent qui occupent son diamètre, dans l'étendue d'une demi-lieue de chemin jusqu'à l'entrée de la plaine d'Arta.

Une scène ravissante s'offre tout-à-coup aux yeux du voyageur. Ce n'est plus l'aspect brisé et aride des montagnes lugubres de la Parorée; ce ne sont plus les bruits sinistres des échos qui répètent le fracas des torrents; mais une nature vivifiée par le souffle du zéphir qui effleure une campagne couverte de moissons et de fleurs, qu'on aperçoit et dont on respire les parfums. La vue s'égare sur une plaine de plus de sept lieues d'étendue, terminée par la bordure azurée de la mer du golfe d'Ambracie. Des arbres, des villages, varient, étendent et diversifient ce vaste théâtre. On marche au printemps entre des bancs d'anémones, de narcisses et de violettes. On traverse dans toutes les saisons un pays riche en moissons, et en troupeaux; on foule en un mot le territoire délicieux de l'Amphilochie.

Les historiens de l'antiquité rangent les Amphiloques au nombre des nations barbares de l'Épire. Thucydide rapporte qu'ils apprirent la langue grecque des Ambraciotes leurs voisins (1); preuve qu'il y avait autrefois, comme de nos jours, dans cette province, deux espèces d'hommes distinctes, qui étaient peut-être les Schypetars et les Grecs. C'est sous ce point de vue encore existant alors, que Philippe,

(1) Thucyd., lib. II.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

père de Persée, en traitant avec T. Flaminius (1), dit que la plupart des Étoliens, tels que les Agréens, les Apodotes et les Amphiloques, n'étaient pas Grecs. Cependant ils n'étaient probablement barbares que dans le sens qu'ils parlaient une autre langue que les Hellènes, qui désignaient ainsi toutes les nations étrangères. Mais ils étaient indigènes, puisqu'ils avaient été gouvernés par Géryon, dont Hercule enleva les troupeaux, et par Eurythée, qui se glorifiait d'avoir de *beaux bœufs;* circonstance servant à prouver, comme l'affirme Arrien (2), que cette contrée de l'Épire possédait des pâturages gras et abondants.

Tite-Live dit que l'Amphilochie faisait partie de l'Acarnanie, et Polybe l'attribue aux Étoliens; chose qui peut être également vraie, s'il s'agit de démarcations établies par le code des conquêtes, qui est aussi éphémère que la violence dont il est l'ouvrage. Mais Strabon et plusieurs géographes, dont je ferai valoir les témoignages quand il en sera temps, restreignant l'Acarnanie entre les limites de la rive méridionale du golfe d'Ambracie et le cours de l'Acheloüs, je décrirai l'Amphilochie comme une province isolée telle qu'elle fut dans l'antiquité, et telle qu'elle existe dans le voivodilik d'Arta, qu'elle compose en grande partie.

Les modernes appellent du nom de Chazi, *les délices*, la fertile Amphilochie, à laquelle ils assignent pour limites à l'orient les montagnes du Tetmèz, dernière dénomination de la chaîne Paroréenne, au-

(1) Polyb., lib XVII.
(2) Arr., *de Exp. Alex.*, lib. II.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dessus du village de Marat, et la rive droite de l'Inachus, jusqu'à son embouchure dans la mer. En partant de cette ligne, ils lui donnent pour bornes, dans ses autres parties, les plages du sein Ambracique, jusqu'au Néorion de l'Aréthon, le cours de ce fleuve à l'occident, et les montagnes de Syndéco au septentrion.

A l'entrée du grand bassin de l'Amphilochie, si on tourne droit à l'occident, on trouve un sentier fréquenté des habitants de l'Athamanie, qui descendent le pas de Coumchadèz, quand ils veulent se rendre par terre à Prévésa. Sur cette voie, on passe, dans trois quarts d'heure de marche, à Strévina, situé au pied des montagnes de Syndéco. A un quart de lieue de-là, on voit les ruines d'un ancien château-fort, et une lieue plus loin, on arrive au pont de la Pachéna. De Strévina, quand les chaleurs de l'été dessèchent les marais de l'Amphilochie, on peut prendre un raccourci qui mène directement à Rogous; mais alors il faut des guides pour traverser des fondrières dans lesquelles les paysans cultivent une grande quantité de melons, de courges, de pastèques et de citrouilles. Mon frère, qui reconnut ce détour ignoré en 1812, conjecturait, non sans une grande apparence de vérité, que ce fût par ce sentier enveloppé de roseaux, connu des gens du pays, que les Étoliens purent parvenir à jeter des secours dans Ambracie, tandis qu'elle était assiégée par M. Fulvius. Un ennemi pourrait encore s'avancer par ce passage dangereux pour désoler le Chazi, ainsi que le font les voleurs qui sortent inopinément de ces marais pour exécuter

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

leurs entreprises, et dans lesquels ils trouvent des retraites où il est dangereux de les poursuivre.

La route directe de l'Arta, dont je viens de m'écarter pour la dernière fois, prolonge pendant huit milles les marais de Stfévina, jusqu'à Khanopoulo, poste souvent infesté de brigands qui ont leur asyle dans le Djoumerca, centre redoutable de la montueuse Athamanie et du canton de Théodouria. A partir de Khanopoulo, la grande route est tracée sur le renflement de la chaîne du Tetmèz, de la base duquel sourd un fleuve considérable, dont le cours offre maintenant un canal de navigation intérieure au commerce de l'Épire. Appelé au conseil d'Ali pacha, qui commençait à faire tracer la route de Khanopoulo, je lui persuadai de conquérir les marais par des saignées, et de déblayer le cours du fleuve qui les traverse, pour faciliter leur écoulement; car j'étais loin de prévoir qu'il pût être rendu navigable. Il prit, pour exécuter ce projet, un ingénieur; et ma surprise fut grande, en revoyant l'Amphilochie au mois de mars 1814, quatre ans après la résolution que j'avais fait adopter. Un quai solide en pierres de taille s'élevait au bord du canal de Stévina; j'y trouvai des armements légers amarrés, qui attendaient le visir pour le transporter sur le canal qui aboutit maintenant au-dessus de Rogous, à travers les marais, dans les eaux de l'Aréthon, et de-là par le golfe jusqu'à Prévésa. Ainsi le commerce s'est rapproché de plus de huit lieues de la capitale de l'Épire; des barques à voiles et à rames remontent maintenant jusqu'au port de Khanopoulo;

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et un travail peu dispendieux a changé la face de l'Amphilochie, en lui rendant des terres nouvelles, et en lui ouvrant un débouché inespéré et direct avec le golfe, et sur-tout avec Prévésa. Mais ce bienfait sera-t-il permanent? des hommes insouciants ne négligeront-ils pas les soins d'un entretien indispensable? ne reviendra-t-on pas aux vieilles routines? c'est ce que le temps apprendra aux voyageurs qui visiteront cette contrée. Pour nous, il démontre que l'Aréthon, toujours navigable, serait une source de prospérité pour la Thesprotie. Le canal de Strévina, qui est maintenant retrouvé, fut peut-être aussi le point par lequel Nicodamus, chef des Étoliens, parvint à jeter un renfort de cinq cents hommes dans Ambracie, au lieu de se porter, comme je le croyais avant cela, à travers les fondrières des marais (1).

Du nouveau canal de Strévina, on compte une lieue et demie jusqu'à Marat, village environné de bosquets d'orangers et de citronniers, où l'Inachus débouche au midi des montagnes de Tetmèz. On suit de-là sa rive droite jusqu'au pont, ouvrage des Romains, sur lequel on le passe pour arriver à l'Arta, situé cinq cents toises au-delà, vers l'orient.

Arta, qui est peut-être l'ancienne Argithéa, capitale des Athamanes, peuple habitant dans la région du Pinde (2), a été regardée tour-à-tour par les géographes comme Ambracie et Argos-Amphilo-

---

(1) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 5.

(2) *Voyez* Athamanie, ch. XXXVII de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

chicum. Quelques-uns même, afin d'adapter sa position à leur système, ont indiqué son gisement à la rive droite de l'Inachus. Pour excuser ces erreurs, on dit que l'Épire n'était pas connue, qu'il avait fallu tâter le terrain, essayer.... C'était en effet à quoi s'étaient réduits tous les copistes des copies des cartes connues. Cependant on aurait pu se procurer des renseignements. La France avait eu un consul général à Janina, sous le règne de Louis XIV. Elle entretenait un vice-consul à l'Arta, dès le siècle de Louis XIII; mais s'occupait-on alors de recherches scientifiques? c'est ce que la perte des archives de ces consulats, arrivée en 1798, ne me permet pas de dire.

La position de l'Arta, au pied d'une montagne nue qui s'élève au sud-est, est circonscrite au nord, au couchant et vers le midi par les replis de l'Inachus. Si on en juge d'après les murs qui s'élèvent encore dans quelques endroits, à la hauteur de plusieurs toises, on peut présumer qu'il exista une citadelle sur la montagne de la Vierge. Au-dessous, la basse ville, qui avoisinait le fleuve, encore indiquée par des maçonneries solides, des puits et un château antérieur à l'ère des empereurs de Byzance. Ainsi à la surface comme dans le sein de la terre, on reconnaît que l'Arta fut habitée par un peuple supérieur dans les arts aux Grecs des siècles des Comnènes et des Paléologues. En visitant la forteresse, j'ai aussi reconnu les *grandes pierres*, et les *portes solides* dont parle Cyriaque d'Ancône. Mais quelle était anciennement cette ville qu'il nomme Acarnania? Voilà ce qu'il n'apprend pas et ce qu'on ne peut que con-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

jecturer (1). Ce savant écrivain ne paraît pas s'être occupé de démêler son origine. Il ne parle que du prince qui le reçut avec égards, et de la beauté de son palais, sans faire attention aux mœurs et aux lieux, dont les descriptions classent les ouvrages d'un voyageur à côté de ceux des historiens. On doit donc regretter que Cyriaque d'Ancône, qui vit l'Amphilochie avant qu'elle eût été conquise par les Turcs, n'ait pas décrit les antiquités qui y existaient sans doute à cette époque. On ne trouve pas plus de documents relativement à son origine dans les Byzantins. Cependant l'Arta dut être une place importante par sa situation dans la contrée la plus riche et la plus fertile de l'Épire. Malgré tant d'avantages, elle n'est désignée sous son nom moderne que vers le onzième siècle (2), temps où Michel Ducas bâtit sa cathédrale de l'Annonciade, preuve que c'était déja une ville florissante. Il orna avec le mauvais goût de son siècle la basilique, que les Grecs nomment maintenant la *Parégoritza*, ou *consolatrice*, de deux cents colonnes enlevées des temples de Nicopolis, qu'on employa sans discernement et sans choix. Pour

(1) Arta est qualifiée, dans le quatorzième siècle, de capitale de l'Acarnanie. Cantacuzène, après l'avoir citée, nomme Rogous, place forte, comme étant à la tête des villes révoltées et attachées au parti de Basilitzès et de Cabsilas, qui avaient entraîné la défection des places de Thomo-Castron, Mésopotamos, Sopoto, Chimarra, Argyro-Castron, Parga, Castel-san-Donat, Joannina, Angelo-Castron, Valtos. Enfin il nomme le Châzi de l'Arta, *Acarnanie.* CANTACUZ.; *Hist.*, lib. II; c. 25, 26 et 27.

(2) En 1071. *Voyez* Géogr. eccles. de D. Vaissette, t. II.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ajouter à cette profusion de marbres, il avait relevé l'éclat des lambris, de mosaïques représentant des sujets religieux. Cependant, avec tout ce mélange barbare du sacré et du profane, l'église de l'Annonciade, qui se compose d'une architecture en brique avec plusieurs coupoles écrasées, ne fut jamais qu'un ouvrage au-dessous des plus faibles constructions gothiques de nos églises. Maintenant délaissée, on y voit à peine le tiers des colonnes qui en faisaient le principal mérite. La mosaïque en a presque été entièrement enlevée par les Turcs, et ce qui reste des fresques n'excite pas les regrets des connaisseurs. Quant aux bas-reliefs, comme ils représentaient des sujets payens, on présume qu'ils ont été incrustés dans les murs, ou retournés contre terre pour paver l'église. Enfin on ne retrouve dans cet édifice qu'une inscription conservée sur un marbre servant de piédestal à un candelâbre (1). Enfin, cette cathédrale, dont les Turcs mêmes ont dédaigné de s'emparer pour la convertir en mosquée, est maintenant abandonnée par les chrétiens, qui préfèrent bâtir des églises pareilles à des échoppes, plutôt que de restaurer l'Annonciade, qui serait encore, quoique incohérente, la plus belle nef de l'Arta.

Malgré la construction d'une basilique impériale, l'Arta ne paraît avoir pris rang dans l'église d'Orient que vers le milieu du douzième siècle, époque à

(1) Elle est relative aux ministres de Serapis, d'Anubis et d'Harpocrates. *Voyez* Inscript., faisant suite à ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

laquelle le siége de Naupacte y fut transféré (1). Erigée en métropole en 1564, l'archevêque joignit par le fait, aux titres qu'il portait, celui de la vieille Épire, que Lépante s'arrogeait depuis le cinquième siècle, avec celui d'exarque d'Étolie (2). Enfin ce fut après la prise de cette ville par les Turcs, en 1449, le 24 mars (3), que la métropole d'Arta donna le signal de la défection à la croyance orthodoxe, dans la personne de Zacharie Gergano (4), son archevêque. Mais bien-

(1) 1. Basileus 1156
2. Joannes (à l'époque de la prise de Constantinople par les Latins. . . . . .
3. Gabriel. . . . . .
4. Joachim, Naupact. et Artæ. 1564
5. Parthenius, *Id.* . . . . . .
6. Damascenus, *Id.* . . . . . .
7. Metrophanes, *Id.* 1580
8. Zacharias Gergano. Metropolit. Artæ. 1620
9. Theophilus. . . . . .
10. Bartholomæus. 1672
11. Joannes II, Naupact. Metropolit . . . . . .
N. B. Ævo nostro.
Ignatius 1798
Gabriel 1810
Porphyrius 1819

(2) Dom Vaissette, *Géogr. Eccles.*, t. II, édit. in-12.

(3) Ἐπαράλαβον οἱ Τοῦρκοι τὴν Ἀκαρνανιαν ἤγουν τὴν Ἄρταν ἐπὶ ἔτους 6857, μαρτίου 24, ἡμέ 2, ἀπο δὲ Χριστοῦ 1449

Chron. de Joannina.

(4) Gergan (Zacharias), évêque de l'Arta, a publié un catéchisme, dans lequel il nie la transsubstantiation, et il adhère à la confession d'Augsbourg.

Hist. crit. de la créance des nations du Levant, par le Sr de Moni. Francfort 1684.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

tôt purgée de l'hérésie par la déposition de son chef, elle fleurit, et compta parmi ses suffragants les évêchés de Rogous, de Vonitza, d'Acheloüs, dont le siége était à Angelo-Castron, et d'Aëtos, ville maintenant ruinée de l'Acarnanie. Le malheur des temps a détruit ces évêchés, qui sont maintenant des siéges *in partibus*. Mais l'église, qui perd rarement de vue les biens de ce monde, a ressaisi leurs dotations; et l'exarque d'Arta jouit par ce moyen d'un revenu annuel de plus de quarante mille francs, qu'il exploite en vertu de son barat (1).

La Porte-Ottomane en s'emparant du territoire de l'Arta, en fit une principauté ou voivodilik, qu'elle divisa en quatre cantons (2) soumis à l'autorité d'un

---

(1) Le Barat est un *exequatur* que la Porte accorde aux archevêques et aux évêques nommés par le synode. Par ce diplôme, elle les proclame dans leur qualité, leur donne protection et main-forte, pour obliger et contraindre en tant que de droit, les fidèles à leur payer les redevances fiscales, etc.... C'est un ordre pareil qu'elle accorde aux consuls des puissances chrétiennes en Turquie, dont la différence consiste dans d'autres attributions.

(2) Ces cantons se composent de

L'Athamanie,

Renfermant	le Djou-Merca, avec.	35	villages.
	et le Radovitch, ou Théodouria. .	65	»

L'Amphilochie,

Le Chazi, ou Campos.	35	»

La Cassiopie,

Rogous.	25	»
Total des villages du voivodilik de l'Arta. . .	160	»

gouverneur et d'un cadi, l'un administrateur, et l'autre juge au civil et au correctionnel, excepté dans le cas de blasphême contre la religion, où il peut porter une sentence capitale. Dans sa circonscription, le territoire du voivodilik, qui se compose de l'Amphilochie, de l'Athamanie et de la Cassiopie, confine avec les cantons de Janina, d'Aspro-potamos, de Paramythia, de Prévésa, le golfe Ambracique et la mer Ionienne.

L'Arta, telle qu'elle existe, possède un palais du visir, une maison consulaire bâtie des deniers de la France, à laquelle on en conteste la propriété, depuis qu'elle n'a plus pour la revendiquer que la justice et ses droits. Indépendamment de ces édifices qui tiennent le premier rang, on remarque dans la ville l'archevêché, vingt-six églises grecques, sept synagogues et cinq mosquées. D'après cet aperçu, on croit entrevoir le cadre d'une grande ville; cependant on y comptait à peine sept mille Grecs, huit cents Mahométans et environ mille Juifs originaires de l'Apouille et de la Calabre (1), lorsque la peste y éclata au mois de mai 1816.

A cette nouvelle qui retentit bientôt jusqu'aux rives du Péloponèse, je fus comme anéanti. Mon frère se trouvait à l'Arta, et des avis m'apprenaient qu'il y restait pour tempérer l'anarchie inséparable de la première explosion de ce fléau! Il avait dû céder aux instances du voivode, afin de calmer par sa présence, l'effervescence d'un peuple manquant de pain; car

(1) Cette colonie juive fut bannie du royaume de Naples dans le quinzième siècle.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la malveillance qui combine ses fureurs avec les fléaux, avait brisé les aquéducs destinés à alimenter les moulins ; et il n'y avait plus de farine au marché. On cachait donc la nature de la maladie pour adoucir les esprits ; et en voyant le consul de France à son poste, on se flattait de n'être pas attaqué de la peste. Ainsi par son attitude, il rassurait une population délirante, qui ne cherchait qu'un prétexte pour piller les maisons des riches, désignées comme renfermant des provisions. On travaillait en même temps à rétablir le cours des eaux, tandis qu'on délibérait pour faire fermer les lieux consacrés au culte, où les hommes en se réunissant, se communiquent rapidement les effluves de la contagion ! Les ministres des autels consolaient les malheureux ; le voivode répandait des aumônes en vivres ; et le consul du roi de France se rendait chaque jour aux lieux où les pestiférés étaient renfermés, afin de ranimer leur courage.

Mais que devint-il, en voyant une jeune fille, presque nue, échevelée, et la peau couverte de pustules qui se détachaient comme les écailles d'un poisson atteint de putréfaction ! Cette scène affreuse ne permettait plus de cacher la maladie, qui moissonnait déja chaque jour quinze et jusqu'à vingt personnes, et il fut résolu de l'annoncer au peuple. Quel moment, quand un des évêques du métropolitain, revêtu des habits du sacerdoce, la tête couverte d'un voile noir, parcourant les rues à la lueur des torches funéraires portées par ses diacres, répandit l'eau sainte par la ville, en annonçant l'arrivée de l'*Ange exterminateur* ! Il n'était point suivi du concours ordinaire

du peuple, et sa voix seule se faisait entendre, lorsqu'il entonna l'hymne funèbre de Saint-Jean Damascène: *Au banquet de la vie, nous n'avons paru qu'un seul jour!*

Toute espérance étant perdue: une partie de la population se retira sur la montagne de la Vierge, où l'on construisit des cabanes. Mon frère, quittant alors sa demeure, prit la route de l'Acarnanie; et après avoir erré au milieu des forêts, parvint, lorsqu'il eut subi une quarantaine à Missolonghi, à me rejoindre à Patras!.... Deux mois après son arrivée nous apprîmes, par une lettre de l'archevêque Porphyre refugié à Vrachori dans l'Étolie, que deux mille trois cents individus avaient succombé à la peste!.... Au printemps de 1817, les deux tiers de la population n'existaient plus!

Plus de dix-huit mois s'étaient écoulés lorsque les tombeaux se fermèrent, et mon frère quitta alors le Péloponèse pour rentrer dans sa résidence. Dès qu'on fut informé à l'Arta de son approche, l'archevêque, le cadi, le voivode et ce qui restait encore de personnages distingués, s'empressèrent d'aller au devant de lui; et les malheureux ne furent pas les derniers à s'apercevoir de son retour. Il apprit les détails de ce qui s'était passé (1). Il n'avait pu conju-

---

(1) Voici ce que M. H. Pouqueville m'écrivait, à son retour à l'Arta : « La peste est finie; les restes de la population sont « rentrés en ville. Le fléau, qui n'a cessé de frapper qu'en épui- « sant son venin, a montré dans ses périodes tous les caractères « et les caprices horribles de sa malignité.

« Sans parler des céphalalgiès, des vomissements et des fièvres

rer la peste; mais il suspendit la colère presqu'aussi terrible du visir, qui avait incarcéré une foule d'infortunés pour leur demander compte des successions et des vols. Il lui montra les portes de la maison consulaire brisées; et sans lui parler de ses pertes, il par-

---

« caractéristiques de cette maladie, les signes concomitants ont « été aussi variés qu'effrayants; toutes les personnes qui ont succombé, n'ont pas vécu plus de quarante-huit heures. Quelques « malades, dévorés d'une soif brûlante, périssaient avant l'éruption du bubon. D'autres avaient la poitrine et même le corps « entier couvert d'une éruption semblable à des raisins de Corinthe. Chez les uns, on voyait de larges charbons, qui détachaient, par la suppuration, des escarres énormes, dont la chute « laissa t les côtes et les os à découvert, et ceux qui ont eu « le bubon aux articulations ont tous péri. Les sujets faibles expiraient accablés de langueur, en gémissant; et leurs cadavres « tombaient en pourriture, comme s'ils eussent été frappés de « la foudre. D'autres mouraient dans les convulsions de la rage! « Un petit nombre conservait la raison jusqu'au dernier moment; « tandis que la plupart, délirants et furieux, escaladaient les toits « en poussant des cris sinistres. On regardait comme des êtres « heureux ceux qui mouraient subitement! Souvent, en parlant, « des individus étaient saisis de vertiges, leurs yeux s'enflammaient, la parole devenait haute, et ils se précipitaient dans le « fleuve ou dans les puits. Un délire général s'était emparé des « esprits! Mes domestiques, sans doute épouvantés d'avoir vu « périr plusieurs personnes dans ma maison, et jusque dans ma « chambre à coucher, qu'on avait forcée, prétendent avoir entendu une voix qui leur ordonna de fuir. Depuis la cessation « même du fléau, les Grecs croient voir sur la montagne de la « Vierge une vieille décrépite qui crie: *Encore, encore!* Les têtes « sont malades! Les prêtres assurent avoir vu des feux sortir des « tombeaux! Ma position est déplorable! » (Février 1818.)

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

vint à désarmer celui que rien ne fléchit, quand sa cupidité se croit lésée.

Il est probable que l'Arta, quoique ravagée par une peste qui a duré plus de dix-huit mois, renaîtra de ses cendres. La beauté de son ciel, la douceur de sa température, y attireront de nouveaux habitants. La nature invite à se fixer aux bords de l'Inachus. Des bosquets d'orangers, de citronniers, d'oliviers et tous les arbres y offrent l'image de la terre promise. Des jardins arrosés par d'innombrables ruisseaux, y donnent sans cesse des fruits et des légumes variés. C'est de là que les habitants tirent non-seulement les ressources nécessaires à leurs besoins, mais encore des trésors de jardinage qui se répandent dans toute la Basse-Épire. On ne rencontre sur la route de Janina que des caravanes chargées de grains, de fruits et de végétaux provenants des *Délices* de l'Arta. Leur quantité et leur abondance est si considérable, que le seul péage des Cinq-Puits prélève annuellement une somme de trente bourses sur ce transit, en prenant le droit modique de deux paras par charge au passage du défilé. Au milieu de cette fertilité, l'air moins fiévreux qu'il ne l'était autrefois, à cause du desséchement des marais de Strévina, garantit aux habitants l'éloignement des fièvres périodiques, qui les affligeaient. Cependant il existera toujours quelques vices inhérents à la qualité de ce sol de prospérité, à cause de la mauvaise qualité de ses eaux. Par un phénomène particulier, dès que l'automne commence, les puits s'échauffent par régions, en descendant du pied de la montagne jusqu'au bord de l'Ina-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

chus. Mais après le solstice d'hiver, les eaux perdent leur chaleur; et durant l'été elles sont fraîches et salutaires. A quoi tient cette variation qui se reproduit chaque année à la même époque? je l'ignore.

L'Amphilochie, qui est la partie du voivodilik maintenant appelée Chazi, ou Campos, n'est pas d'une moindre fertilité que la banlieue de l'Arta. Après avoir passé de la rive gauche à la droite de l'Inachus, sur un pont en pierre (1) de dix arches, dont celle du centre présente une ogive remarquable, on trouve une route royale, ouvrage d'Ali pacha. En remontant de-là au nord jusqu'au village de Marat, on entre dans une plaine coupée de chemins vicinaux pavés et alignés, qui établissent les communications entre les villages de la plaine. Si on prend à cette distance celui qui s'ouvre au nord-ouest, au bout d'une lieue et demie, on passe à Rôca, situé vis-à-vis de Sélious, groupe de cabanes environnées d'arbres. Le chemin jusque là est bordé de métairies environnées de fossés et de haies de roseaux, que les pêcheurs emploient pour construire leurs madragues. A une lieue de ces villages, on trouve Calchiadèz, d'où quelques sources coulent vers le marais de Strévina; et à pareille distance au-delà, on arrive à Imam-Tchiaoux, tchiftlik du visir

(1) C'est probablement de ce pont qu'il place *sur l'Achéron, fleuve qui se jette dans le golfe Ambracique,* dont Pline, qui ne connaissait pas les lieux, a voulu parler, quand il dit : *In eum* (sinum Ambracicum) *defertur amnis Acheron, e lacu Thesprotiæ profluens XXXVI M. P.; inde, et mille pedum ponte mirabilis omnia sua mirantibus.* PLIN., *Hist.*, lib. IV, c. 1.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Ali, situé à la rive droite de l'Arachthus. Des terres grasses et fortes, quelques bois de noisetiers francs et des prairies qui se déploient deux milles au nord, sont les ornements de cette extrémité de l'Amphilochie. A la hauteur des pâturages que je viens d'indiquer, commence le marais de Strévina, et se trouve un pont de communication en clayonnage, pour passer à Philippiada et à Élévthero Chorion (1). En descendant au midi, on voit Rogous, et quatre milles plus bas, Péta, situé près d'un autre pont-volant par lequel on se rend à Candja. Telle est la partie septentrionale du Chazi, que j'ai cru à-propos d'esquisser avant de faire connaître le plateau qui avoisine le golfe Ambracique.

Je reprends maintenant cette autre partie au sortir du pont de l'Arta. Si on cotoie l'Inachus en descendant sa rive droite pendant trois quarts d'heure, on passe à Calamotia, en laissant un quart de lieue au sud-ouest Badoûla. A deux milles du premier de ces villages, que le sentier traverse, on découvre une demi-lieue à l'occident Kyrnicolo et Kyramatès. Enfin à deux lieues et demie du pont de l'Arta, on trouve Néochori, village environné de rizières, à travers lesquelles l'Inachus coule pendant un mille avant de se rendre à la mer. Tel est le signalement de cette contrée, que je prie le lecteur de ne pas dédaigner, puisqu'avec ses noms barbares il va nous révéler l'existence d'une des villes le plus vaguement

(1) *Voyez* ch. XXXV de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

indiquées dans la géographie, malgré son importance historique.

D'après la lecture et la confrontation des auteurs grecs et latins, il ne me restait plus de doute sur la position de l'Amphilochie. Je voyais l'Athamanie, que Tite-Live (1) place à son voisinage, dans la vallée comprise entre les sources de l'Inachus et l'Arta. Mais il me restait d'autres incertitudes, lorsqu'un passage du même historien (2) me fit reconnaître Argos-Amphilochicum dans les ruines submergées de Philo-Castron. La distance de vingt-deux milles romains, ou cent quatre-vingts stades (3) entre cette ville et Ambracie est précise. En tournant le compas vers l'Arta, qui n'est éloignée que de quatre lieues, j'étais au-dessous des mesures indiquées, tandis que le rapport nord-ouest et sud-est entre Rogous et Philo-Castron me donnait la solution de la difficulté que je voulais résoudre; mais avant d'y parvenir, j'avais long-temps cherché Argos-Amphilochicum. Mes yeux fascinés par le nom de Phido-Castron que lui donne Mélétius, ne me permettaient pas de la reconnaître, lorsqu'en interrogeant les pêcheurs, je les entendis appeler la *ville submergée*, *Philochio* et *Philo-Castron*, et je ne doutai plus dès-lors de ma découverte. Des tours

---

(1) Ætoli ex Athamaniâ in Amphilochios profecti sunt.
Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 3.

(2) Profectus ab Ambraciâ, consul in Mediterranea Ætoliæ ad Argos-Amphilochicum (viginti duo millia ab Ambraciâ abest) castra posuit. Lib. *ibid.*, c. 10.

(3) Polyb., *In Excerpt. Legat.*, c. 28. Pii. στάδια ponit.

qui proéminent au-dessus des flots, me convainquirent que je voyais la ville bâtie par le fils d'Amphiarus, contemporain de Pyrrhus, fils d'Achille, et comme lui colon dans l'Épire, après la guerre de Troie.

On dit qu'Argos-Amphilochicum fut fondée par une colonie d'Argiens conduits par Alcméon, fils d'Amphiarus. Thucydide (1) donne une autre version de son origine, qu'il attribue à Amphilochus, qui, mécontent des affaires de son pays au retour de l'expédition de Troie, après laquelle plus d'un héros (comme dans la suite il arriva à plus d'un croisé) trouva des chagrins domestiques, tourna ses regards vers l'Épire. Arrivé dans le golfe Ambracique, il y bâtit une ville qu'il appela Argos, du nom de celle du Péloponèse, en y ajoutant celui d'Amphilochus qu'il portait. Malgré la vraisemblance de cette tradition, d'autres écrivains prétendent qu'elle dut son origine à Alcméon (2). Dans ces hypothèses indifférentes à mon sujet, il en est une cependant qui lui est applicable, et sur laquelle les historiens sont d'accord. Cette ville, suivant eux, était située sur un atterissement formé par l'*Acheloüs*, erreur de nom que Strabon rectifie (3), en appelant avec raison le fleuve d'Arta, Inachus. Il range en même temps les Amphilochiens au nombre des nations Épirotes, contre

---

(1) Thucyd., lib. II, c. 68.

(2) *Hist. de l'Établis. des Col. grec.*, par R. Rochette, t. II, c. 14.

(3) Strab., lib. VII, p. 326.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la désignation de Scylax (1), qui en fait une peuplade de l'Acarnanie.

Argos-Amphilochicum dut être une des plus grandes villes de l'Épire (2), si on peut en juger par l'étendue de son enceinte, qui embrasse plus d'un mille le long de la côte, sur un terrain d'alluvion maintenant submergé. Paulmier (3), en prenant pour base une estime donnée par Strabon, entasse les hypothèses, afin de placer cette ville à deux cent soixante stades de l'embouchure du golfe Ambracique, sans dire sur quel côté de ses plages elle exista; mais comme on le voit, ce n'était là qu'un tâtonnement hasardé.

On ne trouve point Argos-Amphilochicum telle qu'une place abîmée par absorption, à la suite de quelque tremblement de terre, mais entière comme ces villes de Hollande que la mer couvre maintenant de ses flots. On reconnaît dans les temps calmes ses murailles formées en masses cyclopéennes. On distingue ses édifices; enfin on la revoit dans l'état où elle fut surprise, comme Pompeï, non par une

---

(1) Πρώτη πόλις Ἀκαρνανίας αὐτόθι Ἄργος Ἀμφιλοχικόν.
SCYLAX PERIPL.

Ἄργος τὸ Ἀμφιλοχικόν. STEPH. BYZ.

(2) Thucyd., lib. supr. cit.

(3) Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. III, c. 4.

Les géographes ont tellement varié au sujet de cette ville, que Sophianus la place au pied du Pinde; Castaldus, au-delà de l'Évenus; Danville, au S. E. du golfe, dans lequel il fait aboutir un fleuve imaginaire, qu'il tire de l'Acheloüs, etc.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

pluie de cendres, mais par une crue subite d'eaux qui la submergèrent. Quelle plus belle mine d'antiquités grecques reste ainsi à exploiter? Les pêcheurs, dans la saison où le golfe se resserre entre ses plages, closent avec des roseaux les brèches des remparts pour renfermer le poisson qu'ils pêchent en voguant avec leurs esquifs dans l'enceinte de la ville. Ils y exercent leur industrie comme au milieu d'un réservoir tranquille, mais personne ne s'est avisé d'y plonger pour rechercher des objets plus précieux que les huîtres et les moules qu'ils y prennent à foison.

Meletius raconte que la submersion de Phido-Castron (car il l'appelle ainsi sans soupçonner son antiquité), eut lieu dans le temps où les digues furent coupées pour former les pêcheries qui font maintenant partie des *iltizamia*, ou *fermes* publiques. Quelles étaient ces digues qui furent coupées? se demande-t-on, et pourquoi avaient-elles été construites? L'examen de ces questions aurait épargné une absurdité au géographe grec, s'il y eût fait attention. Avec un peu de raisonnement aurait-il pu croire qu'on se serait jamais avisé d'inonder un terrain fertile et une ville opulente, pour former des madragues au bord d'un golfe poissonneux? Ce n'était pas à une spéculation de pêcheurs qu'il fallait attribuer la ruine d'Argos-Amphilochicum, car les hommes, quelque grossiers qu'on les suppose, ne se trompent jamais à un tel point sur leurs véritables intérêts. La destruction de cette ville fut l'œuvre sacrilége des barbares qui renversèrent Nicopolis. Ils voulurent détruire, non-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

seulement les édifices de la ville de la Victoire, mais en saper jusqu'aux fondements, en renversant ses aquéducs, et en rompant la digue qui, en maîtrisant les flots, servait de voie publique avec l'Amphilochie. On retrouve encore des pans de cette chaussée à travers les pêcheries de Mazoma, et le long de la plage jusqu'à l'embouchure de l'Aréthon. Ainsi il n'est pas douteux qu'on doit attribuer sa destruction aux barbares, qui voulaient ruiner jusqu'aux espérances des générations qu'ils ne pouvaient anéantir.

La rive gauche de l'Inachus présente en regard des lieux que j'ai indiqués, plusieurs villages qui embellissent ses rives (1). C'est de ce côté, depuis la Vierge d'en-bas (Cato-Panagia), comme l'avait observé Cyriaque d'Ancône, jusqu'à la ville actuelle, que le fleuve déborde. Parfois même il se gonfle beaucoup plus haut, sans qu'on ait pensé à lui opposer une digue pour le contenir. Mais si on n'a rien fait à cet égard, parce que cela coûterait de la dépense et des travaux, les Turcs, qui sont les grands propriétaires, recourent dans ces jours désastreux à l'autorité publique. Par une requête, dressée et signée en forme, ils représentent au Cadi que l'Inachus, sortant de ses bornes, désole leurs champs, et ils le supplient d'ordonner qu'il ait à rentrer dans son lit. Alors le juge

(1) La bordure de la rive droite du fleuve possède, à une demi-lieue du pont, le monastère de Cato-Panagia; un mille S., Glychorizo; une lieue S., Bagni; une demi-lieue, Comèno, qui donne son nom à une île du golfe. A deux milles de Bagni est l'embouchure de l'Inachus.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rend une sentence dans le sens des conclusions, et on s'en tient à ce prononcé. Mais si les eaux augmentent, alors le cadi, accompagné des habitants, fait une descente sur les lieux pour donner au rebelle communication de l'acte juridique. On lui en jette copie; le peuple le traite d'usurpateur, de dévastateur, lui lance des pierres, paie les épices du tribunal, et se retire aussi tranquille que les Napolitains le sont après avoir montré la chasse de saint Janvier au Vésuve pour arrêter ses éruptions.

Le centre de l'Amphilochie est coupé diagonalement depuis le pont de l'Arta juqu'à l'échelle de Salagora, par une grande route qui remonte maintenant depuis cette plage jusqu'à Janina. Cette voie, large de trente-six pieds, aboutit dans une étendue de quatorze milles au port que je viens de nommer (1). Les trois quarts de la plaine de l'Amphilochie qu'on traverse sont incultes; et les guérets seraient encore plus considérables, sans les travaux de quatre mille mercenaires (Ἔργατες) Ioniens qui viennent les labourer. Ces Pélasges, sortis des îles de Leucade, d'Ithaque et de Céphalonie, arrivent au nombre de quatre mille

(1) Sur cette route sont situés, à deux milles du pont de l'Arta, Costakious; cinq milles de là, S. O., Anésa; à cette distance, trois milles N. O, Râchi, Caloïerico et le marais de Verga. Entre Anésa et le mont Gribovo, à la rive gauche de l'Aréthon, la distance est de deux lieues. D'Anésa, la route tourne S. S. O. pendant une lieue, jusqu'à Paliouri. Un mille même direction, à travers un bois; puis un mille en plaine, jusqu'à une chaussée de sept cents toises, percée d'arches, qui aboutit à la presqu'île de Salagora.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dans la campagne de l'Arta. Passagers comme les oiseaux qui suivent la belle saison, ils forment des associations; et au terme de l'année agricole, ils rentrent dans leurs îles, avec le prix de leurs travaux, qu'on leur paie en grains. Ces denrées proviennent des champs qui avoisinent Costakious, Anésa et Râchi. Les bords du golfe voisin de Philo-Castron ne pouvant être mis en rapport, sont abandonnés au parcours, et cette partie du rivage est sans doute le lieu indiqué par les anciens, comme étant les gras pâturages de l'Amphilochie. Elle le serait encore, mais elle s'inonde à l'automne, quand les pluies durent au-delà du temps accoutumé. Comme on ne pourvoit à rien, les bestiaux manquant alors d'herbes, périssent par milliers, sans que ce malheur, qui se renouvelle assez fréquemment, ait pu exciter la sollicitude des paysans, et les engager à se précautionner en formant des réserves de fourrages secs.

On ne trouve dans l'Amphilochie, parmi les ruines des villes dont j'ai donné l'énumération, que des médailles au type des Ambraciotes (1); circonstance qui prouve qu'Ambracie fut la cité principale et la plus considérable de cette contrée. Mais, dira-t-on, Rogous, malgré sa base cyclopéenne, est-elle bien reconnue pour être l'antique capitale de Pyrrhus? les distances sont-elles en harmonie avec celles des

(1) *Argent.* Tête de femme voilée à droite, du plus beau type.
R. Obélisque. A. M. B. P.
Bronze. Tête d'Apollon laurée à droite.
R. Guerrier décochant une flèche, avec les mêmes lettres.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

anciens? A la verité, j'ai dû faire plier celles qui nous ont été transmises par Scylax et Dicéarque. Mais étaient-elles régulières et peut-on les garantir, quand on pense à l'état d'incorrection dans lequel nous sont parvenus les manuscrits de ces auteurs? C'est sur-tout dans l'indication des nombres que les copistes ont commis les fautes les plus grossières. Pour s'en convaincre, je puis à mon tour citer la correction de l'étendue du col de la presqu'île de Nicopolis, que Strabon porte à soixante stades, et qu'il faut, comme je l'ai démontré, réduire à six, pour obtenir la distance juste entre le port Comarus et la partie voisine du golfe Ambracique. Mais je m'arrête à ces considérations pour résoudre une difficulté plus réelle dont la solution nous servira à expliquer la campagne de Persée dans l'Amphilochie.

Tite-Live, qui dans cette occasion copie Polybe, nous montre Persée sortant de l'Élymée (aujourd'hui diocèse de Greveno), arrêté par les neiges au passage du mont Citius, ou Mezzovo. Libre de ces embarras, il débouche avec son armée près du temple de Jupiter Nicéen (qui dut exister dans le vallon de Janina), d'où on le voit se porter à marches forcées vers l'Arachthus, qu'il ne put passer qu'après avoir construit un pont (1)... Tite-Live aurait-il confondu l'Arachthus avec l'Inachus? La chose, sans être impossible, n'est pas probable. Si on se rappelle ce que j'ai dit au sujet de ce fleuve toujours navigable, qui n'a de gué qu'à la hauteur de Variadèz, on verra

(1) Tit.-Liv., lib. XLIII, c. 21.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qu'en l'attaquant plus bas pour se porter dans la Cassiopie, il dut y faire construire un pont. Si au contraire il eût voulu passer l'Inachus, il ne pouvait pas y établir de pont dans le temps des crues; et dans l'état ordinaire des eaux, il était inutile, car ce fleuve est presque toujours guéable dans la partie appelée Apano-Panagia, ou la Vierge d'en-haut. Il n'en est pas ainsi de l'Aréthon, fleuve profond, comme je l'ai dit, sur lequel on jette des ponts dans toute la partie de l'Amphilochie. Telle est la dernière solution que je donne aux objections qui pourraient m'être faites, en laissant aux savants et aux voyageurs le droit de juger de la validité de mes recherches.

La population du voivodilik de l'Arta, dont il me reste à décrire les cantons de Thèodouria et de Djoumerca, formant le Radovitch, ou Athamanie, renferme, en y comprenant la capitale, quatorze mille individus. Dans ce nombre, on compte à peine huit cents mahométans, preuve que dans le canton de l'Arta, comme dans les autres parties de la Grèce, où la liberté est ancienne et le despotisme moderne, les opprimés sont en majorité contre les dominateurs.

La Porte Ottomane, qui abandonne ses provinces à des proconsuls dévorants et à des cadis auxquels elle vend le droit de rendre la justice à ses sujets, afferme au visir Ali pacha, pour deux cent mille piastres, les dîmes et les redevances de ce voivodilik. Comme le contrat ne repose sur aucune base, le fermier général du sultan retire le double de la somme qu'il paie à son maître. Une autre loterie, composée des

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

caratchs, fixés à cinq mille pour le canton, est estimée à trente-cinq mille piastres, qui rentrent au fisc impérial. Mais les exacteurs y ajoutent un bénéfice de cinq mille piastres; et le visir, qui est la loi, doublant le total de cette capitation, applique à son profit un impôt égal à celui que le Grand-Seigneur perçoit. Enfin le cadi, qui est payé par les administrés, reçoit dix mille piastres d'appointements, et les avanies que les gens de justice s'entendent merveilleusement à extorquer de ceux qui relèvent de leur tribunal, triplent annuellement cette somme. Mais ce n'est là qu'une bien faible partie des redevances dont est frappée une population accablée de corvées, de réquisitions, et qui, depuis la peste, n'a trouvé de palliatif à ses maux qu'en cédant ses propriétés au visir Ali, et en les constituant comme tchiftlik à la mense énorme de ses domaines (1).

(1) Cette vente forcée a eu lieu au mois de mai 1818.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XXXVII.

Description de l'Athamanie et de la partie occidentale de l'Apérantie, comprenant le Djoumerca et le Radovich. Ruines d'Athénéon, de Tetraphyllia, de Théudoria, ou Théodouria d'Argithea, d'Ethopia, et du temple de Jupiter Acréen. Observations sur le chapitre premier du livre XXXVIII de Tite-Live. Application des noms anciens aux ruines existantes. État actuel du pays. Population. Productions.

Je remets (1) le flambeau à celui qui pourra me guider au milieu des ténèbres, pour me faire connaître quelle fut cette petite contrée appelée Apérantie (2), voisine des Dolopes, des Amphilochiens, et des Magnètes, habitants du Pinde, disait le savant Paulmier de Grentemenil, après s'être perdu dans le dédale des conjectures, au point d'avoir relégué les Athamanes dans le pays des Dassarets, aux environs du lac Lychnidus (3). Mais peut-on reprocher cette erreur au géographe de la Grèce ancienne, lorsque les écrivains

---

(1) Certe fateor nihil me videre quam tenebras nigerrimas; itaque, expecto qui me doceat, libenter doctiori Lampadem trado.

Græc. Antiq., lib. IV, c. 4.

(2) Ἀπεραντία l'Apérantie est placée dans la Thessalie par Plutarque, Tite-Live, Étienne de Bysance, et Polybe, *fragment.* 26.

ORTELIUS.

(3) *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 35.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de l'antiquité varient à l'infini sur la position des provinces de l'Épire? Ne les voit-on pas assigner, les uns pour bornes à l'Étolie, le golfe Ambracique au septentrion, et le mont Parnasse au midi; d'autres rejeter l'Acarnanie au septentrion du golfe, comme Tite-Live, si pourtant le texte de ses décades n'est pas altéré, et faire couler l'Aréthon à travers cette province? César, dans ses Commentaires, ne donnerait-il pas à entendre que l'Acarnanie s'étendait jusqu'au plateau de Janina (1)? De ces variations, si on prétendait les en justifier, il faudrait conclure que les Acarnanes, refoulés par les Étoliens, ont occupé la grande vallée méridionale de l'Épire. Sans me perdre dans la carrière des conjectures, je vais faire sortir de l'obscurité des siècles l'Athamanie et l'Apérantie, en rapportant ce qu'elles furent et quel est leur état moderne.

L'Athamanie dont il est ici question n'est point celle qu'Homère (2) place dans la région du mont Ossa, mais l'Athamanie de Polybe et de Tite-Live. Elle confinait, suivant ce dernier écrivain, avec la Dolopie, voisine des OEnianes et des Perrhèbes, qui habitaient auprès de la froide Dodone; à l'orient avec les Apérantes, et au midi avec la Parachéloïde, ou littoral du sein Ambracique, situé à la rive gauche de l'Inachus (3). D'après ce plan, il faut se repré-

(1) *De Bello civili*, lib. III.

(2) Homère. *Iliad.*, liv. II.

(3) C'est dans la note 2, sur le chapitre 9 du livre XXXVIII de Tite-Live, qu'il est fait mention de la Parachéloïde en ces

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

senter les Dolopes placés, comme je le démontrerai au chapitre suivant, dans la partie du mont Polyanos, où se trouvent maintenant les grands Valaques de Syraco et de Calaritès, et les Apérantes habitant le coli de Radovich, dont Théodouria est le chef-lieu. C'est à ces lignes que je borne mon cadre. Il n'entre point dans mes vues de répéter, d'après l'auteur de l'Établissement des Colonies grecques, qu'il me faudrait copier, afin de marcher dans la voie des traditions, quelle fut l'origine des Athamanes, ni comment ils furent détruits ou expulsés par les Lapithes. Ces faits appartenant plus à la mythologie qu'à l'objet d'un voyage dans la Grèce désolée, j'entre dans la topographie de leur royaume, qui, pareil à ceux des temps héroïques, aurait à peine l'honneur de figurer de nos jours comme canton au milieu d'un district des départements de la France.

Je donne à l'Athamanie treize lieues et demie du nord au midi, depuis le mont Polyanos, au bas duquel coule la rivière de Calaritès qui tombe dans l'Inachus, jusqu'à la Parachéloïde, dont j'établis la frontière au-dessous de Comboti, par une ligne qui aboutirait au golfe Ambracique. J'évalue à sept lieues

---

termes : *Et Paracheloïda quæ sub Athamania esset, nullo jure Thessalorum formulæ factam;* et que la Parachéloïde, située au-dessous de l'Athamanie, ne fut plus sous la juridiction des Thessaliens.

TIT.-LIV., lib. XXXVIII, c. 9.

Athamania, regio Illyriæ, Steph. Byz., Strab., p. 427. 429. Plutar. In Pompeio, eos vicinos Thessaliæ habet. Plin., et Ptolem. in Ætolia eos collocant.

ORTEL.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

environ, par un rayon transversal, d'occident en orient, partant de la région des Cinq-Puits, jusqu'au pied du mont Cacardista, chaîne méridionale du Pinde, le diamètre moyen de ce canton le moins fréquenté et le plus inaccessible de la basse Épire. Deux hautes montagnes chargées de neiges pendant la majeure partie de l'année, qui sont l'Agnanda et le Djoumerca, s'élèvent au centre de l'Athamanie; et après avoir encaissé l'Inachus par sa rive gauche, s'embranchent et se rattachent aux faîtes supérieurs du Pinde par les contreforts intermédiaires du Barsios et du Cacardista, qui dessinent la vallée de l'Achéloüs. Il est donc facile de concevoir ce que dit Polybe (1), répété par Tite-Live (2), qui est le supplément de l'historien grec, comment les Étoliens, après leur expédition dans l'Amphilochie, ayant passé le fleuve (c'est-à-dire l'Inachus), montèrent vers l'Apérantie.

La position générale des lieux étant indiquée, je pense qu'on peut regarder la démarcation au nord, entre l'Athamanie et la partie méridionale de la Hellopie, maintenant appelée Catzana-Choria, comme ayant dû être tracée par le point de départ des eaux qui se rendent d'un côté dans le lac de Janina, et de l'autre dans l'Inachus. Sur cette ligne frontière, on remarque une ville cyclopéenne, située entre le vil-

(1) Polyb., *in Excerpt. Legat.*, lib. XXVI.

(2) Ætoli Amphilochiâ receptâ (nam fuerat quondam Ætolorum), eâdem spe in Aperantiam transcenderunt.

Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 3.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lage de Serviana et le monastète de Sainte-Vénérande, qui est probablement l'antique Tetraphyllia, ville la plus septentrionale du côté de la Perrhébie. En examinant l'état de cette place, car il n'en reste qu'une enceinte, on voit qu'il n'y a jamais eu de restaurations, ce qui porte à croire qu'elle est à-peu-près dans l'état où elle fut réduite après la dévastation de Paul Emile (1).

A trois lieues et demie de Serviana, on trouve Velentico, qui gît presque parallèlement avec Mougliana, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. A droite, à l'occident dans la montagne, existe une acropole en construction cyclopéenne, dépendante de l'Athamanie, quoique le versant de ses eaux dans l'Arachthus, semble la donner aux Paroréens, si l'on ne savait pas que cette nation vécut dans des villages, sans avoir jamais fondé aucune cité. Dans l'espace de trois lieues au sud de Velentico, après avoir traversé plusieurs torrents tributaires de l'Inachus, on arrive au sentier qui conduit de la grande route (de Janina à l'Arta) à l'orient, en côtoyant un lac abondant en écrevisses; à Théodouria, chef-lieu du coli de Radovich, éloigné de trois heures de l'Inachus et de cinq de traverse depuis Coumchadèz. Enfin, trois lieues au midi du sentier qui sert ici de base fondamentale à mes relevés, on arrive à Péta, village bâti en face de l'Arta, à la rive droite du fleuve, au bord duquel on voit

(1) La distance entre l'église d'Agia-Paraskevi et Janina est de cinq milles N. S., et il y a dix milles S. demi-quart E. de Serviana à Velentico.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

les restes du temple de Jupiter Acréen, restauré en briques par les Romains, et transformé en église sous le règne des Comnènes, qui le dédièrent à saint Constantin (1). Telle est sommairement la partie de l'Athamanie appelée Tetmèz, qui est située à la rive droite de l'Inachus.

Le coli de Djoumerca, groupé dans des montagnes horribles et escarpées, est traversé par une voie rurale peu fréquentée, qui mène de Calaritès à l'Arta, en prolongeant le fleuve depuis Nisista jusqu'au couvent d'Apano-Panagia. Après avoir guéé, en descendant de l'Anovlachie, la rivière de Calaritès, au-dessous du confluent d'Avados, ville pélasgique ruinée que je crois être l'Athénéon des Athamanes, on entre dans la chaîne du mont Agnanda, en laissant à gauche, au fond des précipices du mont Barsios, Matzouki, dont je ferai connaître les rapports avec Calaritès, et deux lieues à l'orient, Gourgarelli, colonie des bergers Valaques. En poursuivant le chemin au midi pendant deux lieues, on passe à Melissourgous, et une heure et demie plus loin, à Tchéritsana, dont les côteaux envoient plusieurs torrents à l'Inachus. A une lieue de Tchèritsana, on découvre dans les escarpements du mont Djoumerca le

(1) Le temple de Jupiter Acréen, ou *Jupiter de la Montagne*, était situé en face d'Argithéa. Tit.-Liv.; lib. XXXVIII, c. 1. Voss. écrit : *circa templum Jovis Arcæi;* mais il faut, je pense, se conformer à la première version. Il y avait pareillement un temple dédié à la fortune Acræa, *de la montagne*, à Sicyone, Paus., lib. II; et un autre à Argos, de Junon Acréenne.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

village de Gribovo; et deux lieues au sud, on laisse à gauche Nisista, dont la distance moyenne est évaluée à sept lieues sud-est de Calaritès. A l'orient et au midi, on voit des vignobles qui donnent des vins estimés, et des terres dont les Valaques retirent d'abondantes récoltes en seigle. Mais la région supérieure du Djoumerca, qu'on découvre de Leucade et d'Ithaque, n'est fréquentée que par les pasteurs qui y arrivent avec leurs troupeaux vers le solstice d'été, époque qu'ils célèbrent comme celle de leur entrée en possession des régions supérieures du Pinde, à cause de la fonte des neiges qui leur permet l'accès de leurs pâturages. Auprès de Nisista, les paysans exploitent pour leurs besoins des mines de sel, qu'on peut tailler en masses très-grosses, et qui, si elles étaient mises en rapport, donneraient à l'Épire une nouvelle source de prospérité.

Au midi de Nisista, le pays devient hérissé de rochers; et dans une heure et demie de chemin, on ne voit que le faible village de Roupichta. Une lieue au-delà, on aperçoit entre les rochers de Vratchista un poste de voleurs environné de précipices, et une lieue au midi, on laisse à gauche Vrontza, près duquel passe le sentier qui conduit à Théodouria. C'est là aussi la limite du coli de Djoumerca, avec celui de Radovich, et peut-être la frontière ancienne entre l'Athamanie et l'Apérantie qui faisait probablement partie des états d'Amynander, espèce de hobereau titré de roi, dans ces temps où le moindre chef de bande se donnait à son gré les droits du sceptre, et une origine commune avec les dieux.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

On compte deux lieues et demie de Vrontza jusqu'à Théodouria, d'où il part un défilé qui conduit, par l'Apérantie orientale et le pays des Éthices, au pont de Coraco, ouvrage des Romains, qui avaient établi par ce raccourci leurs communications entre la Thessalie et le golfe Ambracique. Deux lieues au sud-sud-ouest de Vrontza, on laisse à gauche dans la montagne, Velatico, premier village du Radovich. Cette subdivision ou coli, dont on prolonge le territoire, est limitée à l'orient par l'anarchie des Tripoloïdes, qui sont les Apodotes ou Éthices des anciens; au midi par l'Agraïde, ou Valtos d'Acarnanie, et dans le sud-ouest par la Parachéloïde, qui aboutit au sein Ambracique.

En s'éloignant de Velatico, il y a une lieue et demie de chemin jusqu'à Scoulicaria, une heure de-la à Serakisi, et cinq milles entre ce dernier village et Comboti, dont la distance est de cinq milles nord-ouest sud-est avec l'Arta. Voilà succinctement le trait topographique de l'Athamanie et de l'Apérantie, qu'il importait d'esquisser avant d'en faire l'application à la géographie ancienne.

Après avoir parcouru la contrée sauvage et périlleuse de laquelle je n'ai pu qu'ébaucher à grands traits la physionomie, j'avais en vain relu Strabon, Ptolémée, Thucydide et plusieurs autres écrivains de siècles différents, pour en obtenir quelques lumières. Mais en consultant Tite-Live (1), je trouvai une

(1) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 1, 2, 3, Παραγελοίται populi

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

grande partie des détails qui me donnèrent les moyens de pouvoir faire l'application à l'état moderne de la géographie ancienne.

C'est à l'exorde du livre trente-huitième de son histoire, après avoir parlé de l'expulsion d'Amynander roi des Athamanes, par ses sujets, qui étaient tombés sous le joug de Philippe, que, pour expliquer le plan formé pour rappeler le prince légitime à son trône, il nomme les villes de la province, afin d'arriver à l'exposition de l'événement. « Tout étant con-« certé, dit Tite-live, et les esprits étant bien disposés, « une partie des conjurés (ils étaient en tout cinquante-« deux), se porta à Héraclée, l'autre à Tétraphylia, « où l'on gardait le trésor royal, la troisième à Théu-« doria, et la quatrième à Argithéa. Au jour marqué « pour l'exécution du grand projet, Amynander, à la « tête de mille hommes, parut sur les frontières de « l'Étolie, et les quatre places furent délivrées de la « tyrannie des magistrats et des troupes de Philippe. « En même temps des circulaires furent adressées « aux autres villes pour les inviter à secouer le joug, « et les étrangers furent chassés de toutes leurs gar-« nisons, excepté de Theïum ; parce que le gouver-« neur ayant eu avis de ce qu'on méditait, s'était « tenu sur ses gardes. Malgré sa prudence, il ne put « résister que pendant quelques jours ; et tout le pays « rentra sous la domination d'Amynander, à l'excep-

---

apud Thessalos circa Maliam urbem, ad Acheloum fluvium, et apud Ætolicos Strabon. Steph. alios in Phthiotide habet.

ORTEL.

« tion d'Athénéon, ville limitrophe de la Macédoine. »

Le lecteur, d'après cette indication, acquiert de nouveau la certitude que l'Athamanie n'a jamais pu être située autre part qu'aux lieux désignés maintenant sous les noms de colis de Djoumerca et de Radovich. Il comprend comment Amynander put paraître avec un détachement de mille hommes à la frontière de l'Étolie, en s'avançant par le Valtos, à l'orient du golfe Ambracique, jusqu'à Argithéa, ou l'Arta (1), dont il s'empara de prime abord. On reconnaît en même temps Theudoria, qui existe encore sous le même nom, par l'occupation de laquelle ses partisans étaient maîtres du défilé qui conduit dans la vallée de l'Acheloüs, et la position essentielle de Tetraphylia, qui couvre le pays au nord. Enfin on comprend comment la révolution fut opérée par la réduction de ces places, dont la seule forteresse de Theïum ne nous est pas connue.

Le complément de la démonstration peut se trouver dans les marches d'invasion et de retraite que Philippe exécuta dans l'Athamanie, à la nouvelle de la révolte et de la défection de cette province fatiguée du poids de son autorité. Dans sa première attaque, il sort à la tête de six mille hommes de la

(1) Pour un homme versé dans la connaissance du grec vulgaire, il est facile de concevoir comment du nom d'Argithéa, les Grecs, qui prononcent à peine le gamma, auront fait d'abord Aritéa, et ensuite Arta; mais ce n'est pas là, comme on peut en juger, la seule preuve que je donne pour affirmer que l'Arta est l'ancienne Argithéa.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Thessalie, car c'est à cette distance que Tite-Live nous fait entrevoir le roi de Macédoine; et à Gomphi, où il fut obligé de laisser une partie de ses troupes, parce qu'elles étaient épuisées de fatigue, d'où il traverse avec deux mille hommes les défilés de la partie supérieure du Pinde, pour monter à Athénéon (1), dont la garnison lui avait conservé la possession.

Ayant sondé de là l'opinion publique, et comme les rois qui ne connaissent la vérité que dans leurs jours d'adversité, voyant que les vœux des Athamanes lui étaient contraires, il repasse la chaîne du Pinde, pour se renforcer à Gomphi. Bientôt après on le voit remonter pour la seconde fois avec toutes ses troupes vers l'Athamanie, de laquelle il prétendait tirer vengeance, au lieu de n'en vouloir qu'à lui-même et aux siens d'une catastrophe qui avait été l'ouvrage de leur inconduite. Parvenu à Athénéon, il détache Zénon, un de ses lieutenants, avec mille hommes pour occuper Èthopia, (près Mougliana) et poussant au-delà de cette place, il vint lui-même camper aux environs du temple de Jupiter Acréen (2). « Lorsque le roi, dit Tite-Live, « se disposait à marcher de là contre Argithea, on vit « paraître les Étoliens qui s'étaient réunis aux Atha- « manes, après lui avoir coupé le chemin des défilés. « Alors la terreur et le désordre se répandirent parmi « les Macédoniens, qui repassèrent en hâte le fleuve « (l'Inachus) et se trouvèrent ainsi à l'abri des pour-

(1) *Voyez* ch. XL et XLI de ce voyage, Avados anc. Athénéon.

(2) Près de l'église de Saint-Constantin, au-dessous du village de Péta.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

« suites de l'ennemi (1). Philippe, échappé au danger, « reconduisit son armée à Gomphi, et bientôt après « en Macédoine. Zénon, abandonné dans Éthopia, « se réfugia dans des lieux escarpés, où ses troupes « furent détruites ou prises à l'exception d'un petit « nombre, avec lequel il parvint à rejoindre le roi. »

D'après ce que j'ai dit, Amynander et les Étoliens, ses alliés, étant maîtres d'Argithéa et de Théudoria, pouvaient manœuvrer sur la rive gauche de l'Inachus et couper la retraite par les défilés à Philippe. Aussi à cette nouvelle, il lâche prise, la terreur se met dans son armée, il remonte le Tetmèz, il passe le fleuve au-dessus du Djoumerca, dans la crainte d'être devancé par l'ennemi au passage d'Athénéon. Mais ceux-ci étaient trop prudents pour le suivre dans les escarpements de l'Agnanda dès qu'il eut effectué sa retraite au delà de l'Inachus. Ils auraient perdu l'avantage de la position, et peut-être ne voulaient-ils rien de plus que la délivrance et l'évacuation de leur pays, où il n'était pas de leur intérêt de souffrir plus long-temps le théâtre de la guerre. Ils laissèrent donc fuir Philippe, qu'ils auraient pu châtier, s'ils avaient été en forces, en le devançant dans les défilés du Pinde, ou bien en coupant par Theudoria, d'où ils auraient remonté la vallée de l'Acheloüs. Mais d'autres vengeurs s'annonçaient à l'horizon; les Romains, établis dans l'Illyrie, méditaient la conquête de la Macédoine; Marcus Fulvius allait paraître dans la Grèce. Il se dé-

(1) Ce passage, pour le mettre à couvert des poursuites de l'ennemi, dut s'effectuer entre les monts Agnanda et Djoumerca.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

clarait le protecteur de ses libertés pour la diviser d'intérêts ; car jamais un étranger puissant ne s'établit comme médiateur entre les peuples, que pour les soumettre à son joug. Aussi les Athamanes et Philippe ne poussèrent-ils pas plus loin cette guerre, par rapport aux événements nouveaux qui se préparaient et dont l'issue était enveloppée du voile de la politique fallacieuse des Romains.

La population des deux colis, qui comprennent l'Athamanie et l'Apérantie, est pour le Djoumerca de dix mille deux cents chrétiens Valaques et Grecs répartis dans trente-six villages. Le Radovich possède neuf mille trois cents individus qui habitent quarante hameaux ou tchiftliks; et le nombre des caratchs ou billets de capitation est en tout de quatre mille. Les productions du Djoumerca sont la cire, le miel, le beurre, le fromage, les laines, les peaux de lièvres, de renards et de blaireaux. On pourrait y exploiter des mines de sel fossile; et, en pratiquant une route jusqu'à l'Inachus, on en retirerait des bois de mâture d'une grande portée; car on ne trouve nulle part de plus beaux pins que dans cette contrée.

Le Radovich, plus tempéré, fournit du coton, de la soie, du safran, de la gomme adragante, du tabac et des grains. On y trouve des pâturages, et on pourrait y établir une grande culture; mais ses habitants, adonnés au brigandage, ont vu et voient avec trop d'indifférence diminuer chaque jour leur prospérité d'une manière affligeante, pour songer à améliorer leur sort. Leurs villages presque déserts, ne forment plus comme autrefois une éparchie distincte

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

régie par ses codja-bachis ou vieillards. Le mal date de loin, car leur incorporation au villaïéti d'Arta est ancienne, quoique le titre de leur canton soit toujours conservé aux archives impériales de Constantinople. Il en est de même de leur évêque, jadis suffragant de Naupacte qui ne porte plus qu'une vaine dénomination sans jurisdiction, et dont la résidence est fixée auprès du métropolitain d'Arta, comme celle d'un évêque *in partibus*. Enfin le chef-lieu lui-même, Radovich, n'est plus qu'un malheureux village peu visité, et à peine connu dans le pays (1).

CHAPITRE XXXVIII.

Golfe Ambracique. Ses dimensions. Portulan des mouillages d'Actium. Anactorium, ou Vonitza. Balibey. Loutraki, anciennement Limnée. Baie de Kentromata. Olpé. Ses ruines appelées Ambrakia. Rades et calanques. Embouchure de l'Inachus. Philo-Castron. Salagora. Embouchure de l'Aréthon. Iles. Pêcheries. Revenus. Vents réguliers. Oiseaux aquatiques. Ichthyologie.

Après avoir décrit les cantons de l'Épire qui avoisinent le nord du golfe Ambracique, je dois parler

(1) Radovich, six lieues E. N. E. d'Arta, une heure et demie de Théudoria.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de ses rivages enchanteurs, d'où je prendrai mon point de départ, pour faire connaître ensuite l'Acarnanie et les contrées de la Grèce qui s'étendent jusqu'au mont Parnasse. Une nature suave, des rivages parées de forêts, des promontoires dessinant des havres favorables aux navigateurs, des pêcheries abondantes en poissons et en coquillages, des vues harmonieuses, embellissent maintenant ce bassin, jadis orné de villes florissantes, dont les ruines excitent encore l'intérêt et les regrets du voyageur.

Scylax appelle du nom d'Euripe (1) l'entrée du golfe d'Ambracie, de laquelle avant lui le faux Orphée avait parlé (2), et que Lucain indique comme un passage dangereux (3); et, poursuivant ses indications, il nomme le golfe d'Anactorium (4), auquel Dicéarque, loin de dédaigner cette division, comme le pense Paulmier de Grenteménil (5), ajoute la distinction nominative de golfe Ambracique, vers le milieu duquel il assigne au hasard la position de la ville d'Ambracie (6). C'est là l'esquisse du tableau sur lequel ces écrivains passent à tire d'aile, comme s'ils craignaient

---

(1) Εὔριπος. Ambracii sinus os angustum.
SCYLAX. *Cap Acarn.*

(2) Ἀμπρακίου κόλποιο διαπρήσσουσα κέλευθα.
Lorsqu'il passait le droit du golfe Ambracique. ONOMACR.

(3) ..... Oræque malignos
Ambraciæ portus LUCAN., lib. V.

(4) Scylax. *Cap. Cassiop.*

(5) Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 7.

(6) Ἀμβρακία.... κατὰ κόλπον δὲ τὸν καλουμένον
Ἀμβρακικὸν ᾤκισαι μέση..... DICÆARCH.

de décrire une terre consacrée aux dieux et visitée par les héros dès l'origine de la civilisation.

Strabon (1) dit que l'embouchure du golfe Ambracique n'a guères plus de quatre stades ou trois cent soixante dix-huit toises, et que sa circonférence, remplie de bons ports, est de trois cents stades, ou onze lieues et huit cent cinquante toises. Mais que signifie la détermination donnée par ce géographe ; c'est ce qu'il est à-propos d'examiner pour la faire cadrer avec la topographie que les révolutions, et le temps n'ont pu changer, puisque la nature des lieux est la même. Si par (Κύκλος) cyclos que Casaubon rend par *circonférence*, l'auteur avait voulu parler de la profondeur du golfe dans son grand diamètre, sa mesure serait exacte. Si au contraire, comme le mot l'exprime, il a voulu désigner sa périphérie mesurée d'après les contours du littoral, son estime est des deux tiers au-dessous de l'exactitude, comme il sera facile de s'en convaincre par mes relevés. J'aime donc mieux croire qu'il y a erreur dans le texte, plutôt que manque de justesse dans son interprétation. On se demande comment dans toute espèce d'hypothèse, on n'a pas relevé une erreur aussi grave que celle de Scylax, qui ne porte la longueur du golfe qu'à cent quatre-vingts stades (2)? Sans attendre les renseignements des voyageurs, ne pouvait-on pas redresser cette faute par les témoignages de Polybe et de Pline ? N'était-il pas plus na-

(1) Strab., lib. VII, c. 325.

(2) Scylax longitudinem ejus definit stad. P K'. *Cap. Cassiop.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

turel d'ajouter foi au récit d'un écrivain né dans l'Arcadie, contrée voisine de l'Épire, qu'à des géographes étrangers, tels que Strabon d'Amise et Scylax de Caryande? L'historien grec dit (1) : « La bouche « du golfe Ambracique, formée par la mer de Sicile, « qui sépare l'Épire de l'Acarnanie, est tellement res- « serrée qu'elle n'a pas cinq stades ; dans l'intérieur « des terres, sa largeur (Πλάτος) est de cent stades (2) « sur trois cents en longueur (Μῆκος) depuis la haute- « mer (3) ». Pline (4), toujours précis quand il suit les auteurs exacts, car il n'avait vu que peu de chose par lui même, confirme approximativement ces détails, en donnant au goulet du sein Ambracique, cinq cents pas d'ouverture (5), trente neuf-milles de longueur(6) sur quinze milles de rayon transversal (7). Ainsi se serait résolue depuis long-temps pour ne plus varier, l'ambiguité du *Cyclos* de Strabon, qui a induit en doute et même en erreur plusieurs géographes recommandables.

---

(1) Polyb., lib. IV, p. 455, edit. Amstelod.

(2) Cent stades, ou trois lieues et 1950 toises.

(3) Trois cents stades, ou onze lieues et 850 toises.

(4) Pline lui donne un peu plus d'extension, quand il dit : Maxime nobilitatus Ambracius sinus, IO passuum faucibus spatiosum æquor accipiens, longitudinis XXXIX. M. pass. latitudinis XV. M. pass.

(5) Cinq cents pas romains, ou 377 toises 5 pieds 4 pouces 4 lignes.

(6) Trente-neuf mille pas, ou 29475 toises 4 pied 2 pouces.

(7) Quinze mille pas romains, ou 11336 toises 4 pieds 10 pouces.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

On donne communément au sein Ambracique, d'après le calcul des navigateurs pratiques de cette mer, connue de nos jours sous les noms de golfe de Prévésa et de l'Arta, trente-quatre milles ou onze lieues et un tiers d'orient en occident, depuis la plage la plus éloignée du Macrinoros, jusqu'à la haute-mer vis-à-vis le cap du Pantocrator. On estime, d'après les mêmes calculs, sa largeur moyenne à dix milles, et le plus grand de ses diamètres qui est entre Argos Amphilochicum et le cap Miloula dans l'Acarnanie, à douze milles. Ce sont là les bases sur lesquelles s'appuient mes relevés. Mais, d'après sa conformation, on peut diviser l'étendue du golfe en rade extérieure, qui est une espèce d'avant scène située entre les récifs du Pantocrator et la plage basse d'Actium, où les vaisseaux de guerre peuvent jeter l'ancre quand les vents sont à la partie de l'est jusqu'au nord. Nous appellerons ensuite la seconde partie Euripe, ou Passe, celle qui donne entrée dans le bassin auquel j'appliquerai le nom de Prévésan. La troisième partie sera donc cet espace formé par les rivages de l'Acarnanie et la partie méridionale du territoire de Nicopolis, que terminent les promontoires de Scaphidaki au septentrion et en regard, celui d'Anactorium. Enfin nous aurons pour quatrième division hydrographique, le sein Ambracique, vulgairement appelé golfe de l'Arta, qui se déploie jusqu'aux plages du Macrinoros.

La rade extérieure formée par la côte argilleuse du Pantocrator, hérissée à sa base de récifs soumarins, doit être écartée en rangeant pendant un mille le rivage verdoyant de l'Acarnanie, jusque sous le feu d'un

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

château qui commande le goulet, avec le fort Saint-Georges bâti sur la rive Nicopoléenne. La passe resserrée à cette distance, par un banc de rochers, n'offre qu'une étroite ouverture navigable près d'Actium, pour les vaisseaux qui ne tirent pas plus de douze pieds et demi d'eau. Ce canal, qu'il serait facile de rendre plus profond et même d'élargir, puisqu'il n'est encombré que par une accumulation de sable qui repose sur un tuf tendre (1), en recevant une amélioration, conquerrait, à la navigation militaire et marchande, une mer qui deviendrait l'arsenal et le marché général des parties les plus éloignées de la Grèce conti-

(1) Des plongeurs, par lesquels j'ai fait examiner la barre de la passe de Prévésa, m'ont assuré qu'elle était formée de grands quartiers de pierre tendre, qui paraissent y avoir été jetés dans l'intention de l'obstruer. Des vieillards m'ont confirmé dans cette opinion, en disant avoir entendu raconter à leurs ancêtres, que dans le temps où les Turcs cédèrent la presqu'île de Nicopolis aux Vénitiens, vers l'année 1684, ils eurent la précaution d'embarrasser le goulet de manière à en fermer l'entrée aux vaisseaux de haut-bord, afin de se prémunir contre les invasions qu'une puissance maritime aurait pu improviser dans la basse Épire. On dit même que les Vénitiens consentirent à ne pas remettre le canal dans son état naturel, pour prévenir les soupçons du gouvernement Ottoman, auquel ils donnaient, par cette condescendance, un gage de leurs intentions pacifiques. Quelles que soient ces versions, il est certain que Prévésa était un port de guerre, puisqu'on voit André Doria y mouiller avec sa flotte; et il est certain que, quoique d'une moindre portée que nos bâtiments de haut-bord, les vaisseaux de ce temps-là devaient tirer plus de douze pieds et demi d'eau, ce qui prouve que le canal n'était pas dans l'état où il se trouve.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nentale. On y serait alors attiré par le commerce, comme on y est maintenant guidé par les souvenirs de l'histoire.

C'est à droite, dit Strabon (1), lorsqu'on est entré dans le sein Ambracique, qu'on trouve Actium et le temple d'Apollon bâti sur un tertre. C'est là aussi qu'on voit encore la plage sur laquelle Énée célébra des jeux et consacra un bouclier enlevé aux Grecs; les restes de la ville d'Actium et les débris du temple consacré à Phébus, dieu du Pinde, de Delphes et des Cyclades. On se trouve dans l'Euripe, large de quatre cents toises, et les vaisseaux qui pourraient mouiller partout, jettent l'ancre à la plage de Prévésa, qui leur offre un attérage tranquille, excepté contre les vents de l'est dont le souffle impétueux les oblige par fois à dérader et à gagner le large. Punta, la pointe, voilà le nom moderne d'Actium, où l'on trouve encore mêlés aux décombres des monuments, les cendres d'une palanque et d'un village moderne.

Au-delà de ce cap, on passe devant le Néorion antique, et on cotoye des salines qu'on a inutilement essayé de rétablir dans ces derniers temps. Le rivage court de là pendant trois milles au sud-sud-est, et la plage prend successivement les noms des pêcheries de la pointe (punta) et des eaux (ta nèra), qui font partie du revenu fiscal de Prévésa. Bientôt le rivage se présente couvert de forêts, en s'élevant pendant deux

---

(1) Οἰκοῦσι δὲ τοῖς μὲν ἐν δεξιᾷ εἰσπλέουσι τῶν Ἑλλήνων Ἀκαρνάνες. Καὶ ἱερὸν τοῦ Ἀκτίου Ἀπόλλωνος ἐνταῦθα ἐςὶ πλησίον τοῦ ςόματος, λόφος τὶς ἐφ' ᾧ νεῶς, καὶ ὑπ' αὐτῷ πεδίον ἄλσος ἔχον, καὶ νεώρια.

Strab., lib. VII, p. 325.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

milles à l'orient, jusqu'au territoire d'Anactorium. La sinuosité formée par cette projection de la côte forme une anse appelée Mavri, enveloppée par les bois qui couvrent le village et le monastère de Saint-Basile.

A partir d'une crique à peine suffisante pour abriter quelques barques de pêcheurs, la côte se redresse au nord pendant deux milles et demi en formant un cap qui se chevauche avec la pointe opposée de Scaphidi, ou Scaphidaki. L'ouverture libre entre ces deux promontoires, n'a guère plus d'un quart de lieue, autant que j'ai pu l'estimer dans le cours de mes diverses navigations. La mer, comme dans tous les détroits resserrés, y bouillonne avec fracas, et quand les vents opposés de l'orient et de l'occident qui se choquent fréquemment s'y rencontrent, elle élève des vagues mugissantes et justifie ce que Lucain a dit de ce pas-passage dangereux et fécond en naufrages pour les caboteurs même habitués à naviguer dans ces parages.

Strabon indique si positivement la position d'Anactorium, qu'il est difficile de concevoir comment le judicieux d'Anville a pu la méconnaître et suivre la fausse érudition de Coronelli. En réfléchissant, il aurait vu qu'Actium se trouvait à l'entrée du golfe, qu'Anactorium en était éloigné de quarante stades, et qu'il devait le chercher à l'orient. Il n'y a en effet que cinq milles et demi et une navigation d'une heure de cours en ligne droite entre ces deux villes. La position de la dernière, sur une langue de terre escarpée de plus de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer, ne la ferait sans doute pas choisir

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

aujourd'hui pour un entrepôt de commerce. Mais les Grecs s'isolaient toujours sur des lieux élevés, et les Romains qui leur succédèrent, préféraient une position forte plutôt que commode, afin d'être toujours prêts à se défendre contre les peuples qu'ils avaient subjugués et non soumis.

Après avoir doublé le promontoire d'Anactorium, en faisant route au nord-est, on trouve un écueil nu et dépourvu d'eau, que les caboteurs appellent Gaidaronisi, ou l'île des ânes, parce qu'elle ne produit que des chardons. Si on porte de là au sud-est après avoir prolongé la côte l'espace de six milles, on arrive à Vonitza. Cette échelle qui appartenait aux Vénitiens, est regardée par Mélétius et par Anthême Gazi, son nouvel éditeur, comme le port sacré d'Hercule. Malgré le témoignage du premier, qui dit avoir vu dans ce lieu beaucoup d'antiquités, son érudition n'étant pas plus orthodoxe que sa géographie, j'y reconnais le Néorion, ou port d'Anactorium, et je placerai ailleurs le port sacré du fils d'Alcmène, ainsi qu'Alysée. Vis-à-vis de Vonitza, on voit l'île de Kokonitza, dont il est fait mention dans une lettre patriarchale du onzième siècle, conservée aux archives de la métropole de l'Arta, de laquelle il résulte qu'il y avait sur cet écueil un monastère assez considérable, desservi par des religieux de l'ordre de saint Basile.

Le mont Olympe d'Acarnanie, que les modernes appellent Berganti, forme la presqu'île d'Anactorium, et après avoir enveloppé le bassin et la baie de Vonitza, il lance par ses contreforts tous les promontoires de la rive méridionale du golfe. Au bout d'une na-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

vigation de sept milles dans laquelle on double les caps d'Élias, de Gélada et de Miloula, on aborde au port de Balibey, et une demi-lieue au-delà, on trouve l'embouchure de sa rivière, qui établit la limite entre le territoire de Vonitza et le Valtos, seconde division moderne de l'Acarnanie.

A une demi-lieue de Balibey, quand on a doublé les caps Calichi et Carvelli, s'ouvre la rade de Limnée, port de l'Acarnanie, que les modernes appellent Loutraki. Cinq milles au nord, on découvre l'île déserte d'Armyros, et à peu de distance, en longeant la côte, le hameau de Nisi. Enfin, au bout de cinq milles de navigation, on aborde à Kentromata, (les Carrières) d'où l'on tire des pierres et une espèce de marbre vitreux.

En doublant presque immédiatement une pointe, on pénètre dans un bras de mer qui s'enfonce à plus de cinq milles dans les terres jusqu'au pied du Sparton-Oros, montagne qui prend son nom d'une ville ancienne de l'Acarnanie. A droite, dans un rayon de six milles de distance de Kentromata, on trouve les douanes de Caravanserail, échelle de la plaine d'Armyros, dont je ferai connaître le territoire en décrivant le Valtos. C'est dans l'est-nord-est de la baie, au sommet d'une montagne, qu'on voit une enceinte cyclopéenne, improprement appelée Ambrakia, nom qui a long-temps fait méconnaître Olpé, capitale et place forte de l'Agraïde, dont la situation est indiquée par les auteurs anciens sur une éminence peu éloignée de la mer.

A quatre milles de la baie de caravanserail, les barques accostent le mouillage d'Armyros, au nord

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

duquel on trouve l'embouchure du torrent de Krikéli qui descend par deux courants distincts du Macrinoros et du Sparton-Oros. Un mille au nord de ses bords, on passe devant l'attérage de Vlicha, deux milles plus haut au-dessous d'Arabo d'où il y a sept milles jusqu'à Cataphrico et quatre milles à l'ouest, au mouillage de Copréna, échelle de Comboti et de la Parachéloïde des Athamanes. On tire des salines de cette contrée des produits assez considérables, et les paysans y versent des grains qu'on transporte à Leucade, ainsi que huit cents balles de tabac en feuilles qu'on vend à l'étranger. On a en vue du fond de cette partie du golfe, Agia, restant deux milles sud-ouest de Comboti et autant de la mer, Lesbi, Skiais, et Coméno, situé à l'embouchure de l'Inachus (1), et de-là jusqu'à Salagora, la distance est de six milles.

Je ne pourrais que me répéter en rappelant la position de Philo-Castron, situé dans les pêcheries de Logaroux, et en décrivant la partie des bas-fonds appelés Véli-Bey. Mais il me reste à faire connaître Salagora, presqu'île attachée au continent par une chaussée percée d'arches. Près de ce mouillage qui est maintenant l'échelle principale de l'Épire sur le golfe Ambracique, on trouve un sérail, des douanes, des magasins et quelques cabanes sous lesquelles périssent en détail les restes des familles Acrocérauniennes de Chimara que la tyrannie y a transplantées.

(1) Agia, deux milles S. O. de Comboti; Lesbi, un mille O.; Skiais, un mille même direction; de-là, un mille et demi S. O., l'embouchure du fleuve.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Dans la partie montueuse, on voit quelques plants d'oléastres, sans aucunes traces capables d'indiquer que cette partie du continent ait été anciennement habitée. C'est donc une partie nulle pour l'antiquaire. Mais elle sera long-temps célèbre par une de ces atrocités dont le satrape de Janina a ensanglanté l'Épire. Ce fut à cette extrémité de l'Amphilochie, au mois d'octobre 1798, après la prise de Prévésa, que cent soixante-dix de ses habitants servirent de trophée à celui qui se fit un jeu de violer à leur égard la religion des traités. Il voulait du sang pour célébrer sa victoire, c'était la fête de la vengeance, et il attendait ses victimes pour la solenniser! Placé à la fenêtre de la douane, il ordonna d'exhumer lentement l'un après l'autre de la sentine d'un vaisseau, les chrétiens qu'on traînait par les cheveux. En vain ils élevaient leurs mains suppliantes, il ne répondait à leurs cris qu'en donnant le signal qui faisait tomber chaque tête. Il criait même, dit-on, comme Caligula au bourreau, *de frapper le patient de manière qu'il se sentit mourir*; *ita feri ut se mori sentiat.*

A mesure que les victimes tombaient, comme ces taureaux jadis immolés aux autels des Euménides, des acclamations se faisaient entendre, on se précipitait sur leurs dépouilles, on insultait à leurs mânes... et le soleil ne recula pas d'horreur! Cependant vers la fin des supplices, le bras du négre qui n'avait cessé de frapper, s'arrêta; ses genoux fléchirent, et il succomba asphixié sur les cadavres de ceux qu'il avait égorgés, exhalant ainsi son ame impie aux yeux de celui dont il était le féroce instrument!

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Le crime des Prévésans qui n'étaient pas alors vassaux d'Ali pacha, mais sujets de la France, était celui de la valeur malheureuse trahie par la fortune, et trompée par les paroles de paix que leur avait apportées un ministre des autels, au nom du satrape. Mais Grecs et sans défense, ils durent périr! Étrangers qui visiterez cette plage des martyrs, vous qui l'avez foulée de vos pas, dites au monde, dites si votre voix peut être entendue dans le conseil des rois, que le plus lâche des hommes égorgea ici, le sourire et l'insulte à la bouche, cent dix pères de famille désarmés qui s'étaient rendus sur la foi d'une capitulation! Dites que leurs enfants réclament au nom des traités, leur culte, leurs foyers, le territoire qui les a vu naître et dont ils sont maintenant dépouillés. Hélas! ils fatiguent le ciel de leurs plaintes; ils ne redemandent aux maîtres du monde, que l'exécution d'un pacte méconnu qui, en les asservissant, leur garantissait au moins les autels de leurs pères et l'honneur de leurs familles. Leurs vœux seraient-ils rejetés!

En face de Salagora, on voit un archipel dont les anciens ne font aucune mention, quoiqu'il soit composé de quatre écueils (1). A la vérité, la seule île de Péthamenos est maintenant habitée et cultivée par quelques religieux de l'ordre de saint Basile, qui y ont une chapelle et leurs cellules. Mais ont-elles toujours été négligées, et les naturalistes de l'antiquité

(1) Ces quatre îles sont Péthamenos, Coraca, Képhalais et un écueil innominé.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

auraient-ils ignoré qu'on trouve dans celle de Coraca de la pétrole et des concrétions bitumineuses, eux qui n'ont passé sous silence aucun des détails bien moins remarquables de la terre classique ?

A peu de distance de Salagora, la mer remonte au nord et au nord-ouest vers Ambracie à la profondeur de dix milles. Dans cet espace, on trouve à cinq milles de Salagora, l'embouchure de l'Arachthus et les pêcheries appelées Mazoma, Covthra, Tchoucalio, Tchépeli et Gribo, vastes réservoirs, abondants en poisson, dont les revenus annuels s'afferment pour le grand golfe au prix de deux cents bourses ou cent mille piastres. Celles de la partie du golfe de Prévésa, au nombre de cinq, se louent maintenant quatre-vingt mille piastres, somme qui doublera à cause des salaisons de poissons et de boutargue que le commerce recherche pour les exporter au levant et dans l'Adriatique. Tels sont la périphérie, les rivages, les lagunes et les produits de ce golfe.

La navigation du sein Ambracique est soumise à des vents périodiques qui varient très-rarement. Chaque jour, vers onze heures du matin, le nord-ouest se lève, et le renversement de la haute mer refoulant les eaux à l'orient, on part de Prévésa pour les ports de l'intérieur. L'Imbat (1), car c'est le nom qu'on donne à ce vent, est dans sa force à deux heures

(1) Imbat, mot dérivé du grec Ἐμβαίζω, entrer, est appliqué à tous les vents qui portent dans l'intérieur des golfes, Ἔμβασμος Par opposition, on dit Ἔυγαλμος, sortant, pour les vents de terre qui chassent au large.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

après midi, et il se soutient avec des variations de compas, en mollissant jusqu'au coucher du soleil, où il tombe dès que l'astre a passé sous l'horizon. Les vagues s'affaisent, s'élargissent, s'effacent et un calme absolu règne depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. C'est le temps où les pêcheurs, qui pendant le jour traînent leurs filets au milieu des vagues mutinées, recourent à d'autres stratagêmes pour la pêche de nuit. Dès que les ténèbres se sont condensées, ils suspendent des feux à la proue de leurs barques, afin d'attirer les poissons qu'ils distinguent en répandant quelques gouttes d'huile sur les eaux, et qu'ils harponnent d'une façon merveilleuse avec leurs longs tridents. Mais cette chasse est de courte durée et ne peut avoir lieu que pendant le sommeil des flots. A deux heures après minuit, on commence à sentir quelques brises odorantes de l'est qui s'élèvent, cessent et se raniment par bouffées, jusqu'au moment où l'aurore annonce les approches du soleil. On appareille à ce signal, et le vent de terre qui s'établit, ramène les escadrilles de barques au port de Prévésa. Cet ordre admirable de moussons diurnes n'est interverti que dans les gros temps. Alors le sein Ambracique, comme toutes les mers étroites, ne présente qu'un tumulte de vagues écumantes, de remoux et de courants opposés, qui, en se heurtant avec fracas, engloutissent souvent les barques non pontées. Il est rare dans ces secousses, qu'il n'y ait pas de naufrages, quoique les ports de refuge se présentent de tous les côtés. Souvent aussi dans les plus beaux jours, une rafale imprévue qui tombe dans les voiles d'un esquif, le fait sombrer.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

C'est sur-tout au-dessous du cap de Scaphidaki qu'il faut être sur ses gardes, et la drisse à la main pour prévenir de pareils accidents, qu'on ne brave pas toujours impunément.

Le golfe est plus abondant que varié en poissons. Les principales espèces, car je ne prétends pas les indiquer toutes, sont le muge ou mulet (mugil cephalus), dont les œufs servent à faire la boutargue, les sardines et les anchois qu'on sale et qu'on exporte en barriques à l'étranger, le maquereau différent de celui de l'Océan, qu'on fait sécher au soleil, ainsi que les anguilles dont les Grecs font une grande consommation dans leurs jours d'abstinence. Parmi les autres variétés, le rouget (mullus barbatus) est regardé comme un des poissons les plus délicats, ainsi que le scorpion (cottus scorpius) dont les arêtes dorsales passent pour vénimeuses. La dorade argentée, le boulerot (gobius niger), le paganello (gobius paganellus) et la sole (pleuronectis solea) passent après eux pour les plus délicats. L'esturgeon, le saumon et par fois le thon, ne se montrent dans cette mer qu'aux mois d'avril, mai et juin. Les dauphins s'y jouent dans toutes les saisons, ils semblent guider les colonnes de palamides qui viennent des régions orientales du Pont-Euxin et de la Méditerranée. Je pourrais encore enumérer, parmi les espèces connues, le sparre (sparrus annularis), le frangolin (sparrus erythrinus), l'hepsel, (etherina hepsetus), le loup vanté par Athénée (λαβράξ), la raye qui vit dans les vases et le hideux polype. Par fois, des tritons, enfants de Neptune et de Salaccia, divinités des abymes, sont surpris en-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dormis sur les plages de Nicopolis. Mais ils sont généralement peu communs.

La crevette ou chevrette (cancer squilla) qu'on pêche dans les lagunes, surpasse en grandeur et en délicatesse toutes celles des espèces connues dans l'Océan et la Méditerranée. On y trouve en quantité des crabes (cancer depurator) et des huîtres dont quelques-unes, comme le rapporte Pline, renferment des perles que les pêcheurs purifient, autant qu'elles sont susceptibles de l'être, en les faisant avaler à des canards, afin de subir par la digestion une sorte de lessive qui leur donne une eau moins louche qu'au sortir de la coquille. Dans le golfe de Vonitza, on pêche le moules, les coquilles ridées, la coquille dentelée et lisse, et le manche de couteau. Sur tous les attérages, foisonnent le grand limaçon, les calamia, les oursins et les pinnes marines ou nacres, dont les habitants pourraient, s'ils étaient industrieux comme ceux de Tarente, tirer une soie que ceux-ci emploient pour faire des gants et des bas. Telles sont les principales espèces de poissons et de fruits de mer que les pêcheurs recueillent comme une nouvelle manne tous les jours de l'année, ou bien à des époques qui reviennent avec le même ordre que les saisons.

Les rivages solitaires, les anses et les pêcheries, offrent encore aux marins d'autres ressources, ou pour mieux dire, des délassements de leurs fatigues dans la chasse des oiseaux aquatiques. Le cygne dont la peau est un objet de luxe, entouré de ses couvées, vogue avec elles autour des promontoires de l'Amphilochie. L'éclat éblouissant de son plu-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mage, son port, sa force, la vigueur de son essor quand il s'élève dans les airs, annoncent le roi des mers. Quand il vogue sur les ondes, il offre encore la pompe d'un monarque, lorsque entouré de myriades d'oies et de canards sauvages, brillants de diverses couleurs, il élève son col arqué au-dessus de leurs phalanges. Le garrot (anas clangula), la petite sarcelle (anas crecca), le harle huppé (mergus albulus), lui cèdent les golfes en s'enfonçant au milieu des glaïeuls. Le pélican (pelicanus onocrotalus), le grand goëland (larus canus major), et le cormoran (pelicanus carbo), doués d'un caractère audacieux, préfèrent un séjour moins tranquille. Oiseaux voraces, ils aiment le balancement des vagues, et ils vivent au milieu des flots courroucés, pour y disputer leur proie aux goëlands (rudis alcyo) et à l'hirondelle de mer (sterna hirundo), qui saisissent le poisson en rasant la surface de la mer et disparaissent dans les airs pour le dévorer.

A l'embouchure des fleuves, on voit le héron bleu (ardea cinaria), le grand courtier (scolopax arquata), et le chevalier (scolopax calidris), espèces timides qui vivent en familles; tandis que l'outarde, la bécasse, le bécasseau et le vanneau errent par troupes au bord des ruisseaux et des marais.

C'est sur-tout pendant les nuits d'hiver qu'il faut observer ces castes de mœurs diverses, et qu'il est curieux d'entendre les murmures et les colloques de ces oiseaux non moins étonnants par la discordance de leurs sons que par leurs habitudes. Tous, après s'être groupés comme par nations au déclin du jour, rament en silence en formant de longues colonnes, et s'ap-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

prochent furtivement des phares que les surveillants des pêcheries allument. Ils paraissent curieux d'assister aux conversations de l'homme établi au milieu de leurs lagunes; ils fixent la lumière qui part de sa cabane, ils s'en approchent avec la timidité de suppliants qui réclament sa protection; car il règne pour eux dans les ombres, puisqu'il possède seul la lumière. Ils veillent en se groupant autour de lui; et quand le jour reparaît, ils semblent s'éloigner à regret de leur maître, pour reprendre leurs stations accoutumées, sans se tromper et sans jamais varier sur l'heure du retour et du départ.

CHAPITRE XXXIX.

Partie orientale de l'Épire. Description de la Dolopie, maintenant appelée Anovlachie, ou Megalovlachie. Sa division en cantons de Malacassi et d'Aspropotamos. Époque à laquelle les grands Valaques se sont établis dans le Pinde. Réfutation de quelques auteurs qui les ont confondus avec les Schypetars, ou Albanais. Itinéraire de Janina à Calarites. Ruines pélasgiques dans le mont Spanos. Mont Polyanos. Calaritès. Rivière de ce nom. Caverne de Kypina. Population. Panégyri de Cossovitza.

J'ai décrit par vallées la partie septentrionale de l'Épire, en rattachant au cours de l'Aoüs, fleuve du

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Pinde, la Molossie, la Perrhébie et les cantons qui s'étendent jusqu'à la Taulantie. J'ai suivi la même marche, en traçant le cours de la Thyamis et de l'Achéron, qui tombent dans la mer Ionienne, et de l'Arachthus, qui coule à travers la Parorée pour se rendre au golfe d'Ambracie. Il me reste, après avoir parlé de l'Amphilochie et de l'Athamanie, à faire connaître la région des Dolopes, avant d'arriver par un dernier itinéraire dans le Pinde, pour indiquer les sources de l'Inachus, ainsi que les routes qui nous conduiront dans la Macédoine et dans la Thessalie.

Il n'entre pas dans mon sujet de rechercher si les Dolopes étaient Autochthones ou descendants des Pélasges (1); Homère, qui révèle leur existence, nous apprend qu'ils figurèrent au siége de Troie, dans les rangs des soldats d'Achillē, fils de Pélée, roi des Thessaliens, qui habitaient aux bords du golfe Pagasétique. Virgile (2) les représente comme des hommes féroces et cruels; et il est probable qu'au retour de l'expédi-

---

(1) Cette question est aussi savamment que clairement discutée par M. Raoul-Rochette, dans son *Histoire de l'Établissement des colonies grecques*, t. I, p, 274; t. II, p. 292, 293.

(2) Virgile en fait mention dans quatre endroits différents du deuxième chant de l'Énеïde.

.... Quis talia fando
Myrmidonum, Dolopumve aut duri miles Ulyssei
Temperet a lacrymis..... V. 7.
Hic Dolopum manus, hic sævus tendebat Achilles. V. 29.
Undique collecti invadunt, acerrimus Ajax;
Et gemini Atridæ Dolopumque exercitus omnis. V. 414 et 415.
Non ego Myrmidonum Dolopumve superbas
Aspiciam..... V. 785.

tion dans laquelle le fils de Pélée trouva une gloire immortelle avec le terme de sa vie, ils devinrent sujets de son fils Pyrrhus. Depuis ce temps, l'histoire nous montre à de longs intervalles les Dolopes toujours Thessaliens, dépendants de Philippe, père de Persée (1); puis, tenant rang parmi les douze grands peuples de la Grèce au concile Amphictyonique, jusqu'au temps de la bataille d'Actium.

A partir de cette époque ils ne sont plus cités comme nation, et Auguste transféra le titre Amphictyonique des Dolopes aux Nicopolitains (2). Qui sait même si leur pays ne fut pas désert dans la suite, puisqu'on y voit paraître une colonie sortie de la Pannonie, qui vient sans commotion, historiquement connue, et comme sans déplacer personne, s'établir dans les neiges du Pinde, et fonder l'Anovlachie, ou Mégalovlachie, qui compose les cantons modernes de Malacassis et d'Aspropotamos.

Les Valaques desquels descendent les Mégalovlachites, ou grands Valaques, paraissent être les dernières hordes des barbares, contre lesquelles les empereurs grecs eurent à soutenir des guerres, avant

---

(1) Dolopes nunquam Ætolorum fuerant, Philippi erant.
Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 3.

Λόλοπες ἔθνος Θεσσαλῶν ἔγγιστα, ἀπὸ Δόλοπος. Ἡ χώρα Δολοπία καὶ Δολοπηΐς.
Steph. Byz.

Tit.-Liv. habet Dolopum regionem, et Dolopiam Thucydides, lib. II. Cujus Scholiastes dicit hodie Onoblacha Ὀνόβλαχα nominari. Apud Ptolomæum Δόλοπες sunt in Epiro. Ortel.

(2) Paus. Phocic. lib. 10, c. 8.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

le débordement des Turcs dans l'Orient. Le nom de Bulgares, à l'époque dont Nicétas en parle dans son histoire, se confond avec celui de Valaques, desquels il ne semble faire qu'une même nation, quoique très-différents par le langage, la physionomie et les habitudes. C'est à ces derniers qu'il attribue les faits d'armes, les invasions et les ravages qui signalèrent l'ère malheureuse des faibles monarques de Constantinople, jusqu'à la fin tragique de Baudoin. Mais il ne dit rien, et nous n'avons que des données incertaines sur l'origine du peuple Valaque, qui se perd dans l'impénétrable obscurité des siècles. L'étymologie même de leur nom est un objet de doute parmi les savants. C'est en vain que le pape Pie II, plus connu dans les lettres sous le nom d'Æneas Sylvius, croit que leur nom vient de Flaccus, général romain, qui subjugua les Mœsiens et dispersa les Gètes; l'opinion du savant pontife ne reposant que sur le témoignage d'Ovide, qui n'a aucun trait direct avec la question (1), n'est ni prouvée, ni même vraisemblable.

L'auteur anonyme de l'Histoire de Moldavie assure que le nom de Valaques est le même que plusieurs nations donnent aux Italiens et aux Romains, desquels ils tirent leur origine. Les Allemands, par

(1) Præfuit his, Græcine, locis modo Flaccus, et illo
Ripa ferax Istri sub duce tuta fuit.
Hic tenuit Mysas gentes in pace fideli,
Hic arcu fusos terruit ense Getas.

Ovid., lib. IV, *de Ponte*, *Eleg.* IX.

exemple, appellent également les uns et les autres *Welsch*, nom que Voltaire, dans ses traits ironiques, applique aux Français qui peuvent à bon droit se glorifier de celui qu'ils ont illustré. Les Polonais, de leur côté, donnent aux Italiens le nom de *Wloch*, et aux Valaques, celui de *Wolochi*. Les Hongrois nomment enfin les Italiens *Olach*, et les Moldaves et Valaques *Oulach*, l'Italie, *Wloschazeme*, et la Valachie *Woloschazeme* (1). Peyssonel, qui examine ces homonymies avec la sagesse caractéristique de ses recherches, penche, avec l'Anonyme de l'Histoire de Moldavie, pour l'opinion que les Valaques sont d'origine romaine. Ce suffrage d'un écrivain voyageur, instruit dans la langue de ces peuples, est d'un grand poids; et ce qui le confirme, c'est la langue des Valaques, qui, toute altérée et mélangée d'idiômes des peuples barbares, a cependant conservé le fonds, l'ordre, le rythme et la syntaxe du latin. Quant à l'éthymologie du nom de ce peuple, j'y donnerai la signification qu'il y attache lui-même, savoir, celle de Vlach, qui signifie *pasteur* ou *nomade*.

Les Mégalovlachites, qui habitent de nos jours les hautes montagnes du Pinde, que Nicétas appelle les Météores de la Thessalie, tels que ceux des cantons

(1) Peyssonel, *Histoire des peuples barbares*. Ce savant, qui a traité plusieurs sujets relatifs à l'Orient, a laissé une histoire manuscrite des cent villes de l'île de Crète, qu'il avait parcourue et visitée pendant qu'il y était consul; et on sait dans quelles mains se trouve cet ouvrage inédit.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de Malacassis et d'Aspropotamos (1), se prétendent, sans fournir aucune preuve historique, descendants des débris de l'armée de Pompée, qui se refugièrent dans les montagnes après la bataille de Pharsale. D'autres d'entre eux croient être la postérité d'une colonie sortie des Abruzzes; et ils donnent pour raison de cette tradition, que les Valaques Aspropotamites se qualifient encore de Bruzzi-Vlachi (2). Enfin la même opinion est commune aux Valaques Perrhébiens, qui habitent Mezzovo, et une partie du canton de Zagori.

Les Valaques Massarets ou Dassarets, qui restaurèrent Moschopolis, à laquelle ils donnèrent le nom de Voschopolis, *ville des pasteurs*, à cause de leur titre de *Vlach*, cette valeureuse peuplade, dont les tribus sont disséminées dans les cantons de Caulonias, de Ghéortcha, et jusqu'au voisinage de Durazzo, sont, à les entendre, la postérité d'une colonie établie par Quintus Maximus, dans la Taulantie, ou Musaché, d'où ils seraient passés dans les monts

---

(1) Aspropotamos ou fleuve blanc est le nom moderne du fleuve Acheloüs. Son canton et celui de Malacassis relèvent du sangiac de Tricala, chef-lieu du mausoub de la Thessalie ou Moulalik.

(2) Vlachi Bruzzi, Valaques Brutiens. Les Brutiens se formèrent des esclaves et des pâtres des Lucaniens, qui, s'étant révoltés contre leurs maîtres, firent un peuple particulier, et s'érigèrent en république. Cet événement est rapporté à la cent sixième olympiade, trois cent cinquante-six ans avant J.-C., temps où Dion faisait la guerre à Denys, tyran de Syracuse.

Strab., lib. VI; Diod. de Sicil., lib. XVI, cités par Cluver., *Ital. Antiq.*, lib. IV, c. XV, p. 1282.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Candaviens, au temps des invasions des barbares. Pour ce qui est des tribus Valaques voisines du Parnasse et du Céphise de la Phocide, elles prétendent avoir une origine commune avec les Mégalovlachites; et toutes en général revendiquent avec orgueil le nom de Romoûnis, ou Romains.

Je ne sais à quelle époque précise les Valaques se sont établis dans le Pinde, ni pourquoi les Grecs les ont surnommés Mégalovlachites. Cependant la première partie de ce problême se résoudrait, si on pouvait admettre en preuve leurs versions populaires; et ils y seraient à ce titre depuis une haute antiquité. Mais si on veut qu'ils soient venus des bords du Danube, ils sont modernes dans la Dolopie, car on ne parle guère même des Valaques comme nation, avant le dixième siècle. A cette époque de confusion, on les voit aux prises avec les empereurs grecs, incendiant et désolant les plus belles contrées de la Thrace et de la Macédoine. Parfois vaincus, et plus souvent vainqueurs, ils brillent par des traits de courage et de férocité. Unis aux Comains et aux Scythes, ils descendent, comme des torrents dévastateurs, des sommets du mont Hemus et du Rhodope. Serrès, Philippopolis, Ternobe, Rodosto, éprouvent leurs fureurs; et l'Orient, épouvanté, tremble au seul bruit de leur nom. Ils fomentent toutes les révolutions pour y prendre part; et ils se mêlent aux convulsions sanglantes de l'état, afin de le démembrer et de s'en partager les lambeaux. Enfin au mois de mars 1205, ils portent un coup fatal à ce fantôme d'empire que les Latins voulaient soutenir! Ils paraissent à la vue du camp

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

français qui assiégeait Andrinople; ils le harcèlent, et attirent nos impétueux guerriers dans une embuscade où leur avant-garde, taillée en pièces, expie la faute de la valeur inconsidérée. Le comte de Blois, chef des braves, y perd la vie; et l'empereur Baudoin, fait prisonnier, est traîné à Ternobe devant le roi des Bulgares, qui lui fait subir la mort la plus affreuse (1)!.... L'Europe chrétienne frémit à la nouvelle de cet horrible événement. La pitié du père commun des fidèles s'en émut; et ce fut seulement vingt-trois ans après ce grand désastre que Grégoire IX osa députer son légat, l'évêque de Strigonie, vers leur roi Borris. Cet envoyé de paix trouva les Bulgares, ou Valaques payens, habitant sous des tentes de feutre; et il eut la douleur de voir échouer sa mission évangélique; tant ces fiers courages, qui ne connaissaient que le fer et la guerre, étaient endurcis. Ils méprisèrent l'envoyé de paix; ils l'insultèrent en lui mon-

(1) Ville-Hardouin, qui sauva les débris de l'armée française, après cette fatale journée, représente le comte de Blois couvert de blessures, et rapporte les mémorables paroles de ce guerrier, modèle de fidélité et de bravoure. « Et il dist, ne plaise dam le « Dieu, que iames me soit reprouvé que je fuie de camp, et « laisse l'empereor. » Il ajoute en même temps que nul chevalier ne fit mieux son devoir que l'empereur Baudoin, *que onques mes cors de chevaliers mielz ne se defendi de luj.* L'empereur tomba ainsi au pouvoir de l'ennemi, avec *li cuens Louis comte de Blois*, l'évêque Pierre de Bethleem, Étienne du Perche, Renault de Montmirail, frère du comte de Nevers, Mathieu de Vaslencourt, Robert de Ronçoy, Jean de Friaise, Gauthier de Milli, Ferri de Herres, Jean, son frère, Eustache de Henmont, Baudoyn de Neuville, etc., qui furent mis à mort. VILLE-HARDUYN, l. VII, p. 131.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

trant le crâne de l'empereur Baudoin aux lieux mêmes où l'on fait voir à l'étranger, près de Tournovo, non loin du mont Hémus, les tombeaux des Français morts en défendant leur chef, monuments funéraires qui subsistent encore comme des trophées de leur fidélité, au milieu des villages Bulgares, dont les descendants sont maintenant tributaires et esclaves des Turcs.

Et dans quel pays, sur quelle terre, depuis les rivages de l'aurore jusque sous les cercles glacés du pôle, n'a pas brillé le courage et la valeur de nos guerriers? La gloire est le domaine et l'héritage antique de tous les Français! Le Nil, le Liban, les plaines d'Antioche, le Bosphore, et mille autres climats différents, attestent leurs victoires et leurs malheurs. Vainqueurs généreux autant qu'humains, leurs revers mêmes ajoutent à leurs lauriers; et il ne leur a manqué dans le rang où ils sont placés que de n'avoir pu désarmer l'envie.

Je ne suivrai pas plus loin les Valaques en général dans leur histoire, jusqu'au temps de leur asservissement par les Mahométans; et je m'arrête aux Mégalovlachites, qui habitent les provinces dont je donne la description.

Chalcondyle (1) dit qu'on trouve des Valaques établis depuis la Dacie jusqu'au Pinde de Thessalie; et Nicétas désigne cette contrée, qui n'est autre que la Dolopie, sous le nom de Météores, ou lieux élevés,

(1) Ἀπὸ Δακίας, ἐπὶ Πίνδου τὸ ἐς Θετταλίαν Καθῆκον ἐνοικῆσαν ἔθνος Βλάχοι. CHALCOND.

qui sont, dit-il, maintenant appelés la grande Valachie (1). Rien n'a changé sous ce rapport depuis le temps de cet historien; car le même peuple occupe toujours les montagnes qui avoisinent les sources du Pénée, de l'Achéloüs, de l'Inachus et de l'Aoüs, points culminants du Pinde, autour desquels leurs villages sont groupés. Quelques peuplades adonnées aux manufactures ont fixé leurs demeures dans des villes; d'autres se sont isolées dans des hameaux suspendus aux angles des rochers, ou bien ensevelis au milieu des neiges pendant une grande partie de l'année; et ceux qui sont restés pasteurs comme leurs ancêtres, c'est-à-dire le plus grand nombre, errent et vivent campés, comme les nomades, avec leurs familles et leurs troupeaux.

Malgré le témoignage de Nicétas, qui indique positivement la situation de l'Anovlachie, des écrivains comtemporains et même postérieurs se sont obstinés à confondre les Valaques du Pinde avec les Albanais, dont ils ne connaissaient pas plus le nom que le langage et le caractère physique, qui les distinguent des *Roumounis* ultra-danubiens. On voit pareillement que du Gange et Pachimère disent à tort que l'armée de Jean, fils de Michel Paléologue, était composée de *Grecs d'origine* et de *nom*, appelés Mégalovlachites, dont les ancêtres avaient combattu sous Achille;

---

(1) Τὰ τῆς Θετταλίας κατέχων μετέορα ἃ νῦν μεγάλη Βλαχία κεκλήσκεται. NICETAS.

La Chronique de Janina, qui parle souvent de cette contrée, l'appelle simplement Valachie Βλαχία.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

puisque les Valaques ne sont ni *indigènes*, ni *Grecs*, ni *Pélasges*, mais une des populations barbares arrivées nouvellement dans la Grèce. Parce qu'ils occupent la Dolopie, ils n'étaient pas plus pour cela les descendants des guerriers d'Achille, que les Turcs de Lacédémone ne sont les enfants des soldats de Léonidas. Mais l'érudition grecque est généralement entachée de prétentions d'antiquité qu'elle ne peut justifier. Le vice des modernes a toujours été de vouloir vivre aux dépens de la gloire des Platon, des Miltiade et des Cimon, sans songer à se faire une illustration qui leur fût propre.

C'est une autre erreur d'Anne Comnène et de Cantacuzène, de confondre les grands Valaques avec les Albanais, puisqu'ils ne sont pas plus Schypétars que Dolopes. Mais si le premier de ces historiens est en faute par rapport à l'origine de cette peuplade, il indique si positivement la situation de son pays, qu'on ne peut méconnaître l'Anovlachie. Il peut servir de guide, quand il dit (1), « que Syrgiannis s'étant enfui de Galata, « faubourg de Constantinople, dans l'île d'Eubée, « s'embarqua, et ayant abordé au continent, traversa « le pays des Locriens et des Acarnaniens, pour arriver « chez les Albanais (qui habitent au voisinage de la « Thessalie), hommes rustiques, adonnés aux soins des « troupeaux, qui se gouvernent par leurs lois, des- « quels il fut bien accueilli, à cause de l'ancienne « amitié qu'il avait formée avec eux, lorsqu'il était « préteur d'occident pour l'empereur Andronic II. »

(1) Cantacuz., lib. II, c. 24.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

A ces traits descriptifs, je reconnais la position de l'Anovlachie et la physionomie de ses habitants, dont le même auteur nomme les principales tribus dans une autre partie de son Histoire, en s'obstinant néanmoins toujours à les confondre avec les Albanais (1). « Pendant que l'empereur Michel Paléologue, conti-« nue-t-il, était en Thessalie, les *Albanais*, qui peu-« plent les montagnes de cette contrée et vivent in-« dépendants, appelés, des noms de leurs chefs, « Malacassis, Boviens et Massarets, vinrent au nombre « de douze mille lui payer tribut. Ils craignaient d'être « détruits pendant l'hiver par les Romains, à cause « qu'ils n'ont point de villes fermées, et qu'ils vivent « dispersés dans des lieux montueux et escarpés. Ils « pensaient que leurs ennemis pouvaient profiter de « la saison rigoureuse, où le froid et les neiges les re-« tiennent dans leurs demeures, afin de les asservir. »

Voilà de nouveau la nature des lieux caractérisée, et parmi les peuplades, celle qui comprend Calarités, Syraco, Mezzovo et plus de quarante villages tous Valaques, nominativement désignée, telle qu'elle est encore aujourd'hui homologuée aux archives impériales de Constantinople, sous la dénomination spéciale de Malacassis. Les Mégalovlachites de l'Achéloüs, que Cantacuzène confond sans doute avec eux, étaient peut-être dès-lors inscrits, comme ils le sont encore, sous celle d'Aspropotamites. Quant aux Massarets, ou plutôt Dassarets, qui habitent aux environs du lac d'Ochrida, et les Boviens ou Valaques méri-

(1) *Ibid.*, c. 28.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dionaux, qu'on retrouve vers les sources de l'Événus, ou d'Anville place les Bomæi, ils forment encore maintenant des tribus séparées.

Ces peuplades, demeurées en place depuis Michel Paléologue, restèrent indépendantes long-temps même après la conquête de l'Épire par les Mahométans. Fortes de leur liberté et des positions redoutables où elles étaient embusquées, mais prévoyant que tôt ou tard elles devaient succomber sous les coups d'un gouvernement ennemi des chrétiens, elles eurent la sagesse de rechercher, en se soumettant au Grand-Seigneur, une capitulation qui rendit long-temps leur condition meilleure que celle des autres Raïas. Par suite de leur bonheur, les Valaques se trouvèrent placés sous la protection des sultanes Validé ou mères, au trésor desquelles ils versaient une légère redevance annuelle qui était plutôt un hommage de vasselage qu'un tribut de servitude. A ce prix, ils furent exempts du mélange des Turcs; et comme pays d'état, restés chargés de répartir les impôts, ils ne connurent ni exacteurs, ni agents de l'autorité. Gouvernés dans leurs bourgs et villages par un conseil de sagesse composé de vieillards, ils vivaient sous des lois aussi simples que les mœurs patriarchales dont elles étaient l'expression. Libres dans leur culte, libres dans leurs familles, ils avaient traversé les orages des révolutions qui agitèrent tant de fois l'Épire, jusqu'à l'avènement fatal d'Ali pacha au gouvernement de cette province. Alors les grands Valaques subirent le joug du satrape de Janina, qui, en les caressant et en faisant de quelques-uns d'eux ses lâches espions, a introduit l'im-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

moralité parmi une nation naguère encore respectable, mais qui tend maintenant à une ruine prochaine. Tel est l'exposé historique de la Mégalovlachie, que je vais faire connaître, en commençant par la description du canton de Malacassis, qui comprend la Dolopie occidentale.

Au mois de juin de l'année 1806, j'avais parcouru les faîtes du Pinde, d'où les grands fleuves de la Grèce continentale naissent et coulent dans des directions différentes. J'avais vu dans les années suivantes, le Penée couvert de cèdres et de sapins à ses sources, arroser la fertile Thessalie, traverser les bocages du Tempé et se perdre dans le golfe Thermaïque. L'Achélous sortant du sein des glaciers, s'était montré à mes regards comme le roi des fleuves, lorsque bondissant de cascades en cascades, il descend couronné de lauriers roses et voilé de forêts séculaires dans les plaines de l'Acarnanie, qu'il traverse en portant *ses ondes sacrées* (1) aux mers de l'Ionie. J'avais relevé le cours sinueux de l'Inachus, roulant des flancs occidentaux du Pinde, coulant ensuite entre des montagnes sourcilleuses desquelles il se dégage pour envelopper l'Arta et tomber dans le sein Ambracique auprès d'Argos Amphilochicum. J'avais suivi l'Aoûs, plus vaste dans son cours, fuyant du sein des Napées, du Mavronoros et du Zigos, après s'être joué au-milieu des gazons du Pinde, émaillés de narcisses et de violettes, salué par les chants des oiseaux qui célébraient alors le printemps, s'enfonçant sous les voûtes

(1) *Traité des fleuves*, attribué à Plutarque.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de sapins et de hêtres qui couvrent ses rives, débouchant brusquement près de Conitza, traversant le Caramouratadèz, baignant Tebelen, inondant la partie occidentale du Musaché, d'où il se mêle aux vagues tumultueuses de l'Adriatique. Dans ces premiers voyages, mon attention tout entière s'était portée sur la magnificence d'une nature qu'embellissaient les fleurs et l'aurore de l'année. J'avais admiré avec transport, il me restait à examiner sans illusions des lieux jusqu'alors inaccessibles aux voyageurs, et inconnus sur-tout pour ce qui regarde les versants de l'Achéloüs et du Pénée. Ainsi pourvu de renseignements préliminaires et déjà éclairé par la relation de deux voyages et d'un assez long séjour que mon frère avait fait chez les Mégalovlachites, je n'avais plus qu'à comparer et réunir des documents isolés; mais pour y parvenir, il fallait voir les lieux par moi-même, afin d'en saisir les couleurs et l'harmonie. Je savais que j'y découvrirais peu d'objets d'antiquité, mais que je pourrais retrouver des traditions historiques parmi les Valaques; et mon attente, comme on l'a vu par ce qui précède, ne fut pas entièrement trompée. D'ailleurs ces rochers, ces gorges, ces forêts solennelles, ces fleuves aux ondes rapides, ces sources pures, ces grottes fraîches, n'existent-ils pas dans la patrie des demi-dieux, enfants de la Grèce? Le Pinde, le Parnasse et l'Hélicon, n'ont-ils pas inspiré les poëtes dont les lyres chantaient les immortels, les héros, les saisons et la nature entière? Nommer ces lieux, c'était rappeler les souvenirs de l'héroïque antiquité; et les décrire devenait pour moi une récompense des fa-

tigues que j'ambitionnais, en portant le premier le flambeau des découvertes dans la patrie des muses, région moins connue de nos jours que les rivages du Nouveau-Monde.

Je n'avais que quelques pas à faire pour me rendre de Janina chez les Mégalovlachites, où j'étais attendu, convié et désiré depuis long-temps. Aussi je partis cette fois sans escorte et muni d'un ordre du visir Ali pacha, seulement pour la forme. Je pris ma route le 30 août 1814, en prolongeant le lac de Janina, pendant une lieue et un quart jusque au-dessous de Catchika, premier village du canton de Malacassis, ayant à gauche le khan de Catchica, ombragé de platanes, et de grands noyers, ainsi que la chapelle de Saint-Michel Taxiarque, ou chef de la milice céleste. Dans la même direction, je vis un quart de lieue plus loin à la base de la montagne de Castritza, Parkio, distant de cinq cents toises de la route, et presque parallélement à droite, l'église de Saint-Athanase des Bohémiens orthodoxes qui y célèbrent chaque année un panégyri bruyant en l'honneur de saint George, patron œcuménique de leurs hordes, quel que soit le culte apparent qu'elles professent. A un quart de lieue de là, on tourne a l'orient et on laisse à droite trois quarts de lieue au midi Coutzoulios, premier village de Catzana Choria, ou Castagnaz, subdivision du villaïéti de Malacassis, dont j'ai fait mention dans ma topographie de la Hellopie. Le hameau que je viens de nommer, dans lequel on compte soixante-dix maisons et deux églises, est disséminé sur des monticules verdoyants entourés de vignobles. Bientôt on

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

passe entre le sud de la montagne de Castritza et une autre butte isolée d'une troisième, qui se rattache à la chaîne méridionale, sur laquelle on voit une foule de hameaux habités par une population mixte de Grecs et de Valaques. On entre de là dans le vallon de Barcamoudi, qui termine de ce côté le bassin Hellopique. La profondeur de cette partie du plateau, mesurée depuis l'extrémité de la courbe formée par les coteaux jusqu'au bord méridional du lac, est d'une lieue et demie environ sur trois milles de largeur moyenne. Le fond et les talus sont couverts de champs entourés de fossés, et arrosés par trois petites rivières qui coulent vers Barcamoudi dans le lac supérieur. En traversant ce terrain, qui serait un pays de délices sans l'air fiévreux qu'on y respire, on relève dans le sud, aux distances indiquées sur la carte, quelques villages intéressants par leur position, tels que Mousachious, Vrasta et Serviana, auprès duquel se trouvent les ruines présumées de Tetraphylia, ville du royaume des Athamanes. Comme point de remarque pour s'orienter, on a, quatre lieues au sud-est, le monastère de Tchoûca, au-dessous duquel coule l'Inachus, qui sépare les Catzana-Choria du territoire de Djoumerca.

Après avoir dépassé la gorge de Barcamoudi, on gravit aussitôt des mamelons boisés, en laissant à droite au midi le village de Goulas; et au bout d'une demi-lieue, on arrive au couvent de Locli, ou Hellopi, lieu de retraite environné d'une haute muraille. Son enceinte est ombragée d'une futaie de chênes thaumaturges qui rappellent la vénération an-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

tique des Epirotes pour ces arbres, auxquels la crédulité avait attaché le don de prophétie. Les habitants de Janina et des villages voisins accourent en foule au panégyri de l'assomption qui s'y célèbre; et ils bivouaquent sous la feuillée de ces vieux chênes, persuadés d'y trouver la guérison des fièvres et des *inspirations lucides* par lesquelles ils sont avertis des remèdes qu'ils doivent employer pour guérir diverses maladies. Il y avait peu de jours qu'on avait chômé la fête, lorsque j'appris ces particularités de l'hiérophante de la nouvelle Dodone, qui revenait du moulin monté sur son âne. Il me parla des guérisons opérées par la vertu de ses chênes; et il me dit que l'*askétérion* ou chartreuse, dont il était prieur, s'appelait Hellopi, et non pas Locli, particularité plus importante que les récits de ses cures merveilleuses. Comme je lui demandai s'il avait des manuscrits, pourquoi son couvent se nommait Hellopi, et s'il était ancien, il me répondit que tout cela était écrit dans des papiers *de peau* qui se trouvent au chartrier des Météores dans la Thessalie.

Des hauteurs de Hellopi, la vue s'étend sur le lac de Janina, et l'horizon se développe à mesure qu'on s'élève dans la montagne. Les Grecs s'extasient ordinairement à cette vue; et mes guides entonnèrent aussitôt avec des voix d'*onâgres* une chanson terminée par ce refrain : *Heureux qui a vu Janina des hauteurs du Driscos; qui la voit n'a plus rien à desirer, et peut mourir!* Quand on a cessé de planer sur cette perspective, qui est loin de ne *laisser rien à desirer*, n'en déplaise aux muses Épirotes, on trouve une fon-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

taine qui donne la seule eau potable de ces montagnes arides, et on entre dans le chaos. Des torrents, de larges crevasses, des pierres, quelques halliers d'épine, un silence effrayant, attristent le voyageur! Cependant, après une demi-lieue de marche, il aperçoit le hameau de Condovrachi, et il revoit une partie du vallon de Barcamoudi, bordé par les hameaux de Mourkeious, Clajates, Janitza et Ardamista, qu'il est facile de relever, ainsi que la projection du mont Mitchikéli. Au-dessous de Condovrachi, on contourne de larges précipices. Parfois, le sentier tracé au-dessus des abîmes manque entièrement, et on serait englouti, car il est impossible de rétrograder, sans l'adresse merveilleuse des mulets et des chevaux qui franchissent avec légèreté ces échancrures périlleuses. On voyage ainsi sur des entablements en ruines, jusqu'au sommet du mont Driscos, où l'on trouve une chapelle et un bois dédiés à sainte Vénérande.

Du faîte de cette croupe, je pris dans le sud le gisement des villages de Couliaradèz, Calentzi et Lozesti, situés à la rive opposée du cratère formé par les torrents, dont j'avais parcouru en tremblant le bord septentrional, pendant une heure et demie de marche. Je plongeais à l'orient sur le cours de la rivière de Calaritès, qui conflue avec l'Inachus; j'apercevais ce fleuve roulant du nord au midi, entre des montagnes sourcilleuses; j'avais sous les pieds, à cause de la direction du point visuel, le pont de Driscos dressé comme un escalier soutenu sur des arches qui l'élèvent progressivement de la

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rive droite du fleuve jusqu'au flanc du mont Tchoucarelli. Enfin je planais sur une vaste étendue de rochers calcinés, de gouffres et de précipices, au fond desquels la vue s'égare au milieu des arbres et des éboulements des montagnes! Malgré la proximité apparente de l'Inachus, nous mîmes trois quarts d'heure pour descendre jusqu'à ses bords ; et comme les eaux étaient basses, nous le guéâmes à côté du pont, ou plutôt de l'escalier bâti sur arcades, afin d'éviter sa montée scabreuse. Je ne crus pas utile de relever quelques inscriptions en grec vulgaire, qui consacrent le nom de l'archictete de ce chef-d'œuvre d'ignorance, que les plus mauvais maçons désavoueraient, et qui pourtant, malgré son imperfection, empêche les gens de se noyer quand le fleuve est dans ses crues. A peu de distance de-là, nous fîmes halte au khan de Papastar, gîte le plus horrible de tous les caravanserails de l'Albanie. Quoique le soleil fût encore très-élevé sur l'horizon, il fallut se résigner à passer la nuit au fond de ce précipice, parce qu'il ne nous restait pas assez de temps pour nous rendre à Calaritès, et qu'il eût été téméraire de nous engager de nuit dans les montagnes.

En entrant dans le khan de Papastar, je jugeai, par la quantité des insectes qui y pullullaient, qu'il ne fallait pas songer à s'y loger; et je tournai mes vues vers un moulin situé au bord d'un ruisseau qui tombe du mont Posvala. Comme il ne fut pas possible de trouver à m'y reposer, je résolus de m'établir sous un grand platane voisin des ruisseaux qui gazouillaient entre des bancs de fleurs. Je fus tenté par la beauté

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

du site. Théocrite y aurait écrit une idylle, en voyant des pêcheurs avec leurs hameçons, qui essayaient d'attraper des poissons; quelques Bohémiens occupés à tisser des corbeilles d'osier, et les bergers descendus des coteaux y abreuver des milliers de chèvres et de moutons. Pour moi, je ne vis dans cet abîme des abîmes que le malheur des hommes condamnés à y vivre; et le vent du sud-est, qui soufflait, ne tarda pas à me faire sentir la funeste influence de ce cloaque, paré des plus belles moissons de maïs, et d'une végétation luxuriante. On soupa néanmoins. J'avais ramassé du cresson dans la claire naïade du Posvala; mon domestique avait fait cuire une poule, le vin ne manquait pas, et je retrouvai du courage, jusqu'au moment où des myriades de cousins vinrent nous assaillir et nous percer de leurs dards. En vain on alluma des feux; plus il en périssait dans les flammes, et plus il en arrivait attirés par leur éclat; nous étions au supplice; et quoique résigné et accoutumé à souffrir, par la dure habitude des voyages, je ne pus me défendre du pressentiment d'une maladie dangereuse dont j'étais menacé. J'étais dans un bain de vapeurs chaudes qui s'exhalaient des fondrières; la sueur m'inondait; mon pouls battait avec force. Mais où fuir, les ténèbres nous fermaient tous les chemins!... Avec quelle anxiété je comptai les heures d'une nuit qui fut pour long-temps le fléau de ma santé. Je me ranimai cependant en voyant disparaître la lune derrière le mont Driscos; et dès que le jour commença à poindre, je quittai le platane, le ruisseau et le lieu où j'avais souffert, pour prendre le chemin de Calarités.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Mes guides n'étaient pas moins empressés que moi de partir. En sortant de l'atmosphère de Papastar, nous traversâmes un torrent encombré de rochers éboulés, sur lequel on est parvenu à construire un pont nécessaire dans le temps des pluies. Nous gravîmes ensuite pendant un quart de lieue un sentier qui aboutit à une chapelle de saint Théodore, où notre caravane fit la prière du matin. Le ciel commençait à blanchir; nous avançions dans le Pinde; ses sommets se peignaient de teintes azurées, tandis que des fumées légères s'élevaient des vallées. Les oiseaux chantaient; leurs voix s'animaient à mesure que le jour croissait, lorsque le globe du soleil, s'élevant sur le trône des airs en versant de toutes parts les flots de sa lumière, nous montra les chapelles de sainte Vénérande et de la Vierge, auxquelles nous arrivâmes au bout d'une demi-heure de marche. La piété des fidèles a marqué dans ces hautes régions, uniquement habitées par des chrétiens, chaque station par des autels consacrés aux saints de l'Éternel. Ce ne sont point ces églises qui retracent parmi nous la grandeur de la religion, mais d'humbles oratoires construits et couverts en schistes joints sans ciment, et environnés, comme aux siècles antiques, d'un bois mystérieux. Quoique bâtis au milieu des ennemis de la foi, la douce mélancolie, la piété tendre et suppliante peuvent y prier en paix, et offrir leur encens au Roi des rois, qui console le faible et l'opprimé. Le voyageur s'incline avec respect devant ces sanctuaires augustes et vénérables, qui lui rappellent les siècles de l'église militante.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Je ne tardai pas, en avançant dans les montagnes, à excuser mes guides de la mauvaise nuit qu'ils m'avaient fait passer, en voyant le pays affreux où nous nous trouvions. Les gouffres qui m'avaient étonné n'étaient rien, comparés aux escarpements que je voyais autour de moi, et aux énormes débris de rochers qui environnaient notre horizon. Au bout de trois quarts de lieue de chemin, nous trouvâmes encore une chapelle dédiée à sainte Vénérande, et au milieu des avalanches de pierres, je fus surpris d'apercevoir le village de Véjani. Mes guides me montrèrent au nord, dans le mont Spanos, (ainsi appelé à cause de sa nudité), des cabanes que les Valaques nomment Palæo-Chori, à cause des ruines pélasgiques d'une ville ancienne des Dolopes, près desquelles elles sont situées; et à trois quarts de lieue de là, nous arrivames au khan de Golphi. Le sentier se rétrécit à partir de cette halte; et on suit un trottoir suspendu aux flancs d'une longue chaîne de rochers, en poussant de temps en temps des cris pour avertir les voyageurs de s'arrêter sur quelque corniche, afin de ne pas se rencontrer, à cause de l'impossibilité de faire retourner les chevaux. Parfois les montagnes envoient une saillie qui forme une voûte au-dessus du passage; enfin après une heure d'angoisses, on arrive aux Echelles. Ce chemin roide, formé par une spirale taillée en forme d'escalier, aboutit à l'église de Saint-George, bâtie au haut de la montagne que les Valaques, comme les anciens Grecs, appellent encore Polyanos (1). De cette

(1) Strab., lib. VII, p. 327.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

hauteur, je découvris le golfe Ambracique, Leucade et le mont Olympe d'Acarnanie. Je planais sur le Mitchikéli, et je me trouvais de niveau avec la crête des monts Olichiniens. J'embrassais le système entier des montagnes de l'Epire méridionale; ma vue se reposait sur les monts Djoumerca et Agnanda; je dominais enfin les villes de Syraco et de Calaritès, qu'on est surpris de trouver dans cette vaste solitude.

L'église de Saint-George est un ouvrage nouvellement construit par les Valaques de Calaritès, qui en ont fait un lieu de prière et de refuge contre la tourmente. Dans son pérystile, abrité par un mur d'entrecolonnement, on trouve une citerne, un four, des chambres voûtées et suffisantes aux personnes accoutumées à porter leurs provisions avec elles. Je considérai les détails de cet établissement; et après m'être promené sur les croupes de Polyanos, je fus agréablement surpris d'entendre le carillon des cloches de Calaritès, qui me fit croire un moment que nous approchions d'une ville de la chrétienté. Nous distinguions les rues, le clocher, les maisons; enfin je croyais être arrivé, mais j'étais loin d'avoir surmonté les difficultés. Nous nous acheminâmes donc en descendant, par un sentier tracé au nord-est, le revers de la montagne, et nous arrivâmes à une belle fontaine renfermée dans un kiosque bâti en pierre de taille, à l'épreuve du vent, qui offre au voyageur un asyle assuré dans les mauvais temps, ou lorsqu'on est surpris par la nuit. Les Valaques qui partent de Calaritès, ou qui s'y rendent, saluent de là leurs amis par des décharges de coups de fusil, que les échos répètent au

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

loin et avec tant de bruit, qu'on pourrait par ce moyen donner des signaux d'alarme dans toute la chaîne occidentale du Pinde. A peu de distance de cette fontaine, toujours en descendant par une pente devenue plus rapide, j'entrai dans un bois taillis qui m'offrait à chaque pas la végétation des climats du nord unie à celle de l'orient. Je revoyais pour la première fois depuis bien des années, le coudrier, les aulnes, les tilleuls, les érables, le tremble, le charme, les ormeaux; et je reconnus avec émotion ces arbres qui ornent les forêts et les bosquets de ma patrie. Je croyais rencontrer en eux les compagnons de ma jeunesse; et les souvenirs de cet âge heureux qui se rattachent au berceau, mouillèrent mes yeux de larmes délicieuses. Enfin au bout de trois quarts d'heure d'une descente pénible sous ces nefs de verdure, je me trouvai dans le précipice au fond duquel coule la rivière de Calaritès. Ses eaux pures comme le cristal brisaient en cascades; je ne voyais plus que deux pentes de rochers abruptes; je demandais où était la ville, et par quel chemin on sortait de cet abîme, lorsque les guides me montrent quelques maisons suspendues presque à notre zénith, à plus de quatre cents toises, en me disant que c'était Calaritès, la même ville sur laquelle nous plongions du plateau de la chapelle de Saint-George. Je remarquai des nappes d'eau qui tombaient de ses hauteurs en lavant la face du rocher; et je ne pouvais concevoir, à moins d'un long circuit, comment il était possible de parvenir à cette hauteur.

Nous passâmes la rivière sur un pont formé par un

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

fragment de granit, et j'aperçus bientôt une embrasure où commence un sentier qui s'élève en serpentant à travers les ressauts et les entablements de la montagne, étagés jusque dans la région des nuages. Nous prîmes cet escalier, que je trouvai beaucoup plus commode qu'il ne le paraît, par le soin que les Valaques ont mis à le déblayer, et à y ménager des repos ornés d'oratoires et des images de saints. Nous mîmes une demi-heure à gravir ces mornes pour arriver à la croix de fer placée à l'entrée de la ville, d'où je marchai à travers des rues disposées en terrasses pour monter au logement qui m'était destiné. La plus touchante hospitalité m'y attendait; deux fois mon frère avait séjourné dans la même maison; et je trouvai mes hôtes et les plus riches négociants empressés à me témoigner, non de vains égards, mais une amitié franche et sincère.

Strabon dit que dans l'antiquité (1), qui est maintenant pour nous la nuit des temps, le Polyanos, comme toute l'Épire, possédait une population nombreuse et florissante, quoique les Dolopes n'y existassent plus depuis long-temps. Ainsi le changement d'habitants de cette contrée se perd dans les révolutions antiques; et il a fallu sans doute les invasions des barbares dans l'orient, pour y refouler une nation chrétienne qui fuyait l'esclavage et la mort. La ville de Calaritès, telle qu'elle existait en 1815, comptait cent quatre-vingts familles Valaques établies dans un site plus propre à servir de repaire aux aigles et aux vau-

(1) Strab., *ibid.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

tours qu'à des hommes. Groupée par étages depuis la rive acore des abîmes, elle s'étend dans un développement de six cents toises sur le versant méridional du mont Padouré-Mouré (1). On dit que le choix d'un pareil établissement fut inspiré aux Valaques par le desir de la conservation de leur liberté et la nécessité plus impérieuse encore de veiller à leur sûreté personnelle, contre les entreprises des barbares et des derniers empereurs d'Orient, qui traitaient leurs sujets comme des peuples conquis. Par leur position les Megálovlachites s'étaient mis hors de la vue des conquérants, et ils n'aspiraient qu'à l'oubli, lorsque quelques huttes de bergers, bâties à l'extrémité du Padouré-Mouré, prirent vers le commencement du treizième siècle le nom de Calarités, à cause des belles eaux qui coulent de ses rochers. La tranquillité dont on jouissait, le temps et l'indépendance ayant attiré de nouveaux citoyens dans cette colonie, comme on n'avait pas de terres à cultiver, les habitants s'adonnèrent aux soins des troupeaux. La population s'étant accrue avec l'industrie, on établit des liaisons de commerce en vendant d'abord le beurre et les fromages aux villes voisines, et quelques autres produits aux marchands des échelles du golfe Ambracique, qui avaient alors des facteurs répandus jusque dans le Pinde. C'était par le canal de ces hommes que la France achetait le poil de chèvre et les toisons des troupeaux des Valaques;

(1) Padouré-Mouré, montagne des forêts.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et dès le siècle de Louis XIV, elle avait un entrepôt de ces produits à Mezzovo.

L'intérêt qui enfante les spéculations ne tarda pas à déterminer les industrieux Valaques à filer leurs laines. Comme la main-d'œuvre était à bas prix parmi eux ils commencèrent aussi à tisser les étoffes grossières qui servent à faire les capes des Albanais et les capots à l'usage des marins de l'Adriatique. Ce pas étant fait dans la carrière des arts, ils se servirent du pavillon de France pour exporter à l'étranger leurs tissus. Bientôt après ils voulurent suivre leurs ballots de marchandises, afin d'en surveiller la vente, et d'opérer les retours en espèces et en objets des manufactures étrangères, appropriés à leurs besoins. Comme les chances ne pouvaient qu'être heureuses entre les mains d'hommes économes, on vit dans le cours d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis l'année 1760 jusqu'à nos jours, les Mégalovlachites de Calarités, Syraco, Mezzovo, de l'Aspropotamos et du Zagori, se répandre dans les différentes places maritimes de la Méditerranée, et employer ensuite des vaisseaux grecs (1), au lieu de ceux des étrangers, pour transporter leurs marchandises, et opérer leurs retours. Marchant la sonde et la boussole à la main, après des essais nouveaux, les uns fondèrent des maisons de commerce à Naples, à Livourne, à Gênes, en Sardaigne, à Cadix, en Sicile

(1) Ce sont les Galaxidiotes colonie grecque du golfe de Lepante qui font actuellement leur cabotage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et à Malte. D'autres s'établirent à Venise, à Trieste, à Ancône et à Raguse. Un petit nombre que la prospérité avait éblouis, ouvrit des relations avec Vienne, Constantinople et Moscou, et des compagnies osèrent s'adonner aux opérations de la banque, dans lesquelles elles ne furent pas heureuses. Enfin dans ces derniers temps, quelques marchands avaient aspiré au commerce des denrées coloniales; mais comme ils étaient sortis de leur centre ils ont fait des banqueroutes qui ont ruiné leur crédit, sans les appauvrir. Aussi dans le Pinde comme ailleurs, on dit que telle personne est riche d'une ou de plusieurs faillites. Mais les maisons qui se sont tenues dans les bornes de leur commerce naturel ont existé et se soutiendront avec honneur.

D'après ce que je viens de dire du commerce des Valaques, on ne sera pas étonné, si j'ajoute qu'on trouve à Calaritès le cours des principales places de l'Europe, puisque les marchands ont intérêt à connaître les mouvements du commerce auquel ils participent. Les grandes opérations roulent annuellement sur les cotons de la Macédoine Cisaxienne et de la Thessalie, qui passent en partie dans les états d'Autriche; sur les soies d'Agia et de Volo; sur les exportations de peaux de lièvres, de blaireaux et d'ours, qu'on exporte dans le royaume de Naples pour les échanger contre des galons et des fils d'or; enfin sur le commerce des pelleteries à l'usage des Orientaux, qu'on tire de la Russie. Malgré ce développement donné aux spéculations que la subversion d'une guerre maritime de vingt ans avait violentées, il est probable que la paix destinée à replacer chaque

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nation dans sa sphère, par le retour d'un sage équilibre, ramènera les Mégalovlachites à la vente des produits de leurs manufactures, de leurs laines et de leurs troupeaux.

La classe du peuple, qui n'a pas de capitaux, s'est emparée d'une branche d'industrie très-lucrative dans l'Albanie, qui est la fabrique des ornements et des ustensiles d'or et d'argent. Ceux qui ne sont pas employés dans les tisseranderies et les fabriques, sont orfèvres; et quoique dépourvus de bons modèles, ils travaillent assez bien l'or et l'argent. Comme ils ne sont pas soumis au titre, ils tirent des profits inconnus des métaux qu'ils emploient, en les altérant autant que leur cupidité peut s'étendre. C'est chez ces orfèvres que les antiquaires peuvent se procurer des médailles, qu'ils ne jettent plus dans le creuset depuis qu'ils connaissent le prix qu'y attachent et qu'en donnent les Européens de la chrétienté.

Les Valaques qui ont voyagé, et c'est le grand nombre, parlent plusieurs langues, et ont des bibliothèques assez bien assorties en livres français et italiens. Ils possèdent les bonnes éditions des classiques grecs, et un étranger trouve chez eux des secours littéraires qu'il est difficile de porter avec soi dans les voyages. Mais ce qui est bien plus étonnant, c'est de voir l'esprit d'ordre qui règne dans les familles et dans la ville. Une sage prévoyance s'est perpétuée pour diriger tout ce que l'homme courbé sous le despotisme peut faire afin d'améliorer et de rendre sa condition supportable.

Calaritès étant de construction moderne, n'offre

rien à la curiosité des archéologises. Quelques-unes de ses maisons ont de la grandeur et toutes sont construites à l'épreuve des ouragans. L'emplacement sur lequel la ville est bâtie ne permet de marcher dans les rues qu'avec précaution et en se servant d'un long bâton ferré pour se soutenir. Pendant l'hiver, on met des chaussures de feutre et des crampons, afin de ne pas glisser sur le verglas, ce qui n'empêche pas toujours des hommes des enfants et de rouler au fond des abîmes dans lesquels ils se brisent. J'ai dit pourquoi les Valaques s'étaient établis dans un pareil pays; et comme les Turcs ne sont pas tentés d'y venir habiter, ils le préfèrent aux plus beaux sites, où ils ne manqueraient pas de les avoir pour concitoyens et pour vampires. Les tremblements de terre, si communs dans l'Épire, ne s'y font jamais sentir; on peut facilement s'y préserver de la peste, et tous ces avantages méritent d'être pris en considération. Ses eaux glaciales sont dures; mais les estomacs des Valaques s'en accommodent et les digèrent facilement. Du reste, il n'y a que peu ou point de récoltes, très-peu de jardinage, et on pourrait dire de ce pays à meilleur titre que de la Thrace boréale : *Que tous les fruits y croissent, et aucuns n'y mûrissent, parce que l'hiver y règne pendant neuf mois, et qu'il y fait froid le reste de l'année.* Le thermomètre, qui marquait trente degrés le 29 août 1814 à Janina, n'était monté qu'à douze à Calaritès; et le temps, qui devint pluvieux le 1er septembre, le fit descendre au-dessous de tempéré. Du reste, l'air y est vif, pur et sain; car je n'attribue les fièvres périodiques qu'au désordre dans le régime occasionné par

la mauvaise qualité des aliments dont les Valaques se nourrissent pendant leurs carêmes.

Les premières neiges tombent ordinairement dans le Pinde, à la suite des orages qui éclatent à la fin du mois de septembre. Vers le milieu d'octobre, elles commencent à blanchir les faîtes du Cacardista et du Djoumerca. A chaque phase de la lune, les variations de l'atmosphère en amènent de nouvelles qui s'étendent jusqu'au Polyanos. A la fin de novembre, elles obstruent le passage de l'église de Saint-George; et on ne communique plus qu'en suivant le cours de la rivière de Calaritès par Kypina, caverne mystérieuse (1), à l'entrée de laquelle les chrétiens ont élevé un autel à la sainte Vierge. Enfin au mois de décembre, si les gelées ne durcissent pas la neige, Calaritès reste séparée de l'Épire et ses habitants n'entretiennent plus qu'à la dérobée des correspondances par lettres, qu'ils confient à des traqueurs habiles et expérimentés.

Comme cette saison est prévue, des provisions faites d'avance, et quelques magasins de réserve pour les pauvres, mettent les Valaques à même de braver la mauvaise saison, et leur industrie fleurit alors sous les glaces. Plus concentrés, ils filent les laines et travaillent aux tissus grossiers, source de leur opulence. L'or et l'argent se modèlent sous le marteau des orfèvres, et le temps est aussi utilement qu'économiquement employé. Quelles soirées délicieuses au sein des fa-

(1) La caverne de Kypina se trouve à trois quarts de lieue S. E. de Calaritès.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

milles, pendant les longues veillées d'hiver! Tandis que le fuseau roule dans la main des hommes et des femmes, l'orateur en possession d'amuser le foyer, narre les contes des sorciers de la Thessalie et des revenants du Djoumerca. On se serre, on se presse, on écoute avec avidité, on craint de respirer, pour ne rien perdre de *ces beaux récits*, dont on n'interrompt le fil que pour prêter l'oreille au tumulte des vents qui tonnent dans les montagnes. On craint pour un ami absent; on déplore la condition des pasteurs bivouaqués auprès des cataractes de l'Achéloüs.... Les heures coulent, la pieuse mère de famille ranime la lampe qui brûle devant les images des saints protecteurs de la maison! Parfois on chante en chœur un hymne à la Vierge, et l'encens offert chaque soir au dieu des saisons termine avec la prière une journée de paix sanctifiée par le travail.

Les Mégalovlachites de Calaritès, de Mezzovo et de l'Aspropotamos, relevaient, ai-je dit, des sultanes mères, au trésor desquelles ils payaient annuellement une somme de quatorze cents piastres pour toute redevance. Maintenant courbés sous la verge du satrape de l'Épire, et livrés sans défense à ses vexations, la ville seule de Calaritès est frappée d'une contribution de plus de cinquante mille piastres; et les dettes de la communauté, dont la banlieue est peu considérable, s'élèvent dans ce moment au-delà de trois cents mille francs, portant l'intérêt de dix pour cent. Malgré cette calamité, les Calaritiotes se consolent, parce qu'ils s'administrent eux-mêmes, et qu'ils n'ont qu'un fantôme de chef turc sous le titre

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de soubachi, qui n'entreprend rien impunément contre leurs usages. Ils sont *maîtres de leurs corps;* l'économie, principe des richesses, et l'activité, les soutiennent dans l'espérance d'un meilleur avenir. Assez patriotes pour ne consommer que très-peu de choses de l'étranger, les sofas, les tapis, qui composent leurs principaux ameublements, sortent des manufactures de leur ville. Par des lois somptuaires établies de temps immémorial, leurs femmes doivent porter des capes de leurs fabriques; et pour tout ornement de luxe, il leur est accordé deux fichus de soie, dont elles se parent dans les jours de gala. Les broderies, les galons et fils d'or, les schals et les fourrures en usage dans l'Orient, leur sont défendus. Les maris assez faibles, s'il s'en trouvait, pour se relâcher sur ces règlements seraient repris et déshonorés, s'ils permettaient une parure de luxe à leurs femmes; et celles qu'ils épousent hors de leur pays doivent endosser la bure, en venant habiter l'Anovlachie. Si un homme se revêt du costume doré et dispendieux des Albanais, s'il quitte l'air de famille, il est regardé comme un être équivoque et perd la confiance de ses compatriotes. Tels sont les réglements de cette peuplade. Quant à sa probité, elle a perdu de sa pureté depuis que quelques-uns de ses négociants se sont jetés dans les hautes spéculations du commerce, où la vertu est souvent exposée à trébucher.

Le caractère physique des Mégalovlachites est plus fortement encore tracé par la nature, que leurs mœurs ne le sont par leurs institutions nationales. Une structure forte, trapue et vigoureuse est celle des deux

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sexes. Infatigables, insensibles aux changements des saisons, ils bravent également la chaleur et le froid, et semblent, comme les buffles auxquels les Grecs les comparent, farouches et nés pour le travail. Les paysanes, rivalisant de dureté avec les hommes, ont quelque chose de loûche dans la physionomie; et quand elles ont atteint un certain âge, elles exercent le métier de porte-faix dans toutes les villes de l'Épire. Elles font les corvées les plus pénibles, en portant des fardeaux sur les épaules, en servant les maçons en qualité de manœuvres, et elles regardent les métiers les plus fatigants comme convenables à leurs forces, pourvu qu'elles trouvent à gagner de l'argent. Parmi les gens aisés, le sexe n'est guère plus distingué; on ne trouve point chez leurs femmes cette fleur éphémère de beauté qui caractérise les Grecques, mais de larges épaules, une poitrine développée, des membres robustes dessinés pour le travail, un sang vermeil et des traits sans délicatesse; aussi dit-on que le Grand-Seigneur n'a jamais recruté ses odalisques parmi les Valaques du Pinde.

La partie du canton de Malacassis, à travers laquelle j'ai tracé un itinéraire jusqu'à Calaritès, se subdivise en campos ou plaine comprenant la région méridionale du vallon de Janina, jusqu'au pont du Driscos, dans laquelle on compte quinze villages renfermant deux cent quatre-vingt-huit familles chrétiennes, et quatre monastères desservis par dix-huit moines (1).

(1) Ces monastères sont Castritza, Hellopi, Tchoûca, et Agia,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Le Sempti de Catzana-Choria, décrit en parlant de l'Athamanie, ou dans la route que je viens de tracer, se compose de cent soixante-cinq familles réparties dans treize villages et du monastère de Prodromos (1) habité par six moines.

Enfin la subdivision appelée Ora, ou les montagnes, qui comprend le Polyanos et Syraco, ville de cinq cents maisons située une lieue à l'occident de Calaritès, possède une population de deux mille cinq cents familles chrétiennes, ainsi que le riche monastère de Cossovitza (2), qui jouit en biens-fonds et en aumônes d'un revenu annuel de soixante mille francs.

Paraskèvi Oroùs, ou Sainte-Vénérande des montagnes, qui ont ensemble treize bourses, ou six mille cinq cents piastres de revenu.

(1) Ses revenus se montent à qûatre bourses, ou deux mille piastres.

(2) Cossovitza, situé à vingt-quatre milles de Janina. La Chronique de cette ville, que j'ai déjà eu occasion de citer, donne une relation très-détaillée de la découverte de l'image miraculeuse de la vierge de Cossovitza, qui ne peut pas entrer dans la relation d'un voyage. Le panégyri qui s'y tient chaque année, le $\frac{15}{27}$ août, est un des plus considérables du pays, et le plus renommé à cause des miracles qui s'y opèrent. Les Grecs nomment entre eux, à cette occasion, un pacha qu'on coiffe d'un turban de carton, auquel on compose une garde et qui a la police de la foire, dont la durée est de trois jours. Au bout de ce temps on ramène en triomphe le pacha jusqu'aux portes de Janina, où il dépose ses *insignes* pour aller avec sa bande joyeuse s'enivrer au cabaret, et souvent *cuver* son vin en prison.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XL.

Dolopie, ou Anovlachie orientale. Orographie des sommets du Pinde, qui donnent naissance aux trois branches mères de l'Achéloüs. Route de Calaritès dans les vallées qu'elles parcourent. Canton d'Aspropotamos. Ses limites et celles du canton d'Agrapha. Coli des Tripoloïdes, ou Eurytanes. Indication de diverses ruines et de plusieurs chemins qui conduisent dans la Thessalie. Pont de Coracos. Massacre des Souliotes à son passage. Aperçu sur l'état du pays.

Quel guide me conduira vers les sources et dans les vallées de l'Achéloüs, pour m'apprendre les noms des villes et des peuplades qui ont existé dans ses vallées? qui me donnera le fil pour me retrouver, dans le labyrinthe ou je vais m'engager? J'ai scruté les ténèbres de la fable, monument de l'histoire des siècles héroïques, et je n'ai vu que des allégories. J'ai consulté Thucydide, Polybe, Strabon, Ptolémée, Pline, et ces écrivains paraissant éviter de parler du cours supérieur de l'Achéloüs, jettent quelques indications vagues sur ses sources, et se rabattent aussitôt vers l'Acarnanie et l'Étolie, pays alors civilisés, qu'ils font connaître à grands traits, autant que les lieux coïncident avec le sujet de leurs narrations; parce qu'écrivant pour les Grecs, ils les supposaient au fait des localités.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

L'Achéloüs, dit Strabon (1), descend des sommets septentrionaux du Pinde, et divise l'Étolie de l'Acarnanie;.... voilà le résumé de tous les renseignements des anciens sur le cours de ce fleuve, dont Plutarque (2) célèbre les prodiges et la qualité des eaux, sans ajouter une seule connaissance positive sur sa projection et ses affluents. Les modernes n'ont fait que copier ce trait descriptif, et le nouvel éditeur de Mélétius répète la même chose sous des noms différents. « L'Achéloüs, vulgairement appelé Aspros, « a, dit-il, ses sources dans le Pinde, aux environs « de Chalcis, et il coule ensuite au milieu de la Do- « lopie, que le Scholiaste de Thucydide nomme « Anovlachie (3) ». Puis, franchissant l'espace, ce géographe arrive, sans aucune autre description, aux limites de l'Acarnanie, et termine en ces termes, qui sont à-peu-près équivalents à ceux de Strabon : « La partie inférieure de la vallée, située à la rive « droite du fleuve, est appelée Radovich et Valtos, « et celle d'au-delà, Agrapha. » Mais il omet quinze

(1) Strab., lib. VII, p. 327.

(2) Plut., *des fleuves.*

(3) C'est à ces traditions que Virgile fait allusion dans ce vers :

Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis.

Georg., lib. I, v. 9.

Achéloüs était le premier fleuve qui avait fait éruption du sein de la terre. Les premières vignes avaient été plantées sur ses bords par OEneus, roi d'Étolie (οἶνος, vin), qui offrit le premier jus de la grappe (*Botlıris*) trouvée par le berger Staphylus (raisin) à Bacchus, son hôte, duquel il apprit à cultiver les ceps. (Ampelus).

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lieues de cours ; et il passe sous silence trois gorges supérieures, arrosées par un nombre égal de rivières, dont la réunion constitue le cours de l'Achéloüs. C'est cette lacune qui me reste à remplir, non par des hypothèses, mais en disant ce que j'ai observé au milieu des dangers, que le desir seul d'accomplir une tâche utile à la science ont pu me faire braver.

Si je devais emprunter le secours de la mythologie, je répéterais que les poëtes font Achéloüs, fils de l'Océan et de la nymphe Naïs; que d'autres le célèbrent comme fils de l'Océan et de la terre, et qu'Hécatée lui donne pour principes le soleil, et Gée, qui est la terre. Je trouverais dans Orphée, dans Aristophane et dans Ephore, qu'on jurait par ses ondes et qu'on l'invoquait dans les sacrifices et dans les expiations. Je redirais ses métamorphoses emblématiques, je parlerais de ses combats contre le fils d'Alcmène, je rappellerais ce qu'Ovide raconte du séjour des nymphes et des demi-dieux sur ces bords; mais je décris la Grèce, patrie des héros au milieu de ses ruines, et j'abandonne l'empire des fictions pour me livrer tout entier à la recherche de ce qui exista et de ce qu'on retrouve de nos jours.

Quand on se rend de Calaritès dans le canton d'Aspropotamos, on gravit, dans la direction nord-est, l'espace d'un mille, le Padouré-Mouré jusqu'au Lazareth établi par les Valaques, pour soumettre à la quarantaine, les voyageurs et les marchandises qui viennent de la Thessalie en temps de peste. On plonge

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de cette hauteur sur la ville, et on embrasse un horizon semé d'inégalités, qui n'offre au loin que l'image de la stérilité. Cependant, autrefois, toute cette contrée était couverte d'arbres, que les pasteurs Valaques incendient chaque année aux approches de l'automne, afin de laisser mûrir les cendres sous la neige, pour ensemencer quelques champs en seigle au retour du printemps. Ainsi, pour un produit éphémère, car la terre s'épuise au bout de deux ans, ils détruisent ces bois majestueux enfants des siècles, qui attirent les nuages autour de leurs dômes de verdure, et envoient aux plaines et aux vallées les pluies qui les fécondent.

C'était sans doute pour conserver ces forêts, sources de prospérité, que les anciens avaient divinisé les bois et les lieux élevés couverts d'arbres, en peuplant leurs retraites de Faunes, d'Oréades, de Dryades, d'Egipans et de toutes les divinités protectrices des sources, et par conséquent de la végétation. Ils avaient enchanté, en législateurs prévoyants, par les idées religieuses, tout ce qui tendait au bonheur de l'homme et à la fertilité d'un pays naturellement dépourvu d'eau, et la sagesse de leurs institutions conservait et multipliait ainsi les dons du Créateur. Alors on ignorait les longues sécheresses qui frustrent l'espérance du laboureur. On ne connaissait pas ces épidémies qu'exhalent maintenant les torrents et les fleuves, qui tarissent pendant les chaleurs de l'été. La Grèce, placée sous l'égide de la théogonie d'Hésiode, était florissante, son culte créé par elle et pour

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

elle (1) tendait à la prospérité publique, et plus on demandait à la terre, plus elle rendait à des mains libres et victorieuses !

Ces temps ne sont plus, et les maux de la Grèce dépassent le calcul même des espérances! Qui pourrait maintenant recouvrir les montagnes de terre végétale, lorsque dépouillées d'arbres et lavées par les pluies, la plupart n'offrent plus que des squelettes calcaires. Cérès éplorée, voit jusques dans les valons flétrir les moissons frappées d'aridité! La naïade épuisée expire au fond de son urne, et la terre supliante demande en vain les bienfaits de la pluie à Jupiter! L'alliance reproductrice du ciel avec la terre est interrompue. La terre classique, atteinte de caducité, s'épuise de siècle en siècle, et sa fécondité ne se réveille plus qu'à regret. Les maux de la nature, les maux non moins réels de la tyrannie l'accablent, et les cantons les plus fertiles sont menacés de devenir déserts. Le despotisme, comme une rouille dévorante, attaque la vie dans son principe, et à des générations infortunées ne succèdent plus que des générations languissantes et dégradées. Une main céleste semble vouloir anéantir ces contrées auxquelles il n'a manqué, pour rentrer avec gloire sur la scène du monde, que la volonté des rois chrétiens, avant que la mesure de leurs misères fût comblée.

L'aspect des lieux dont j'étais environné m'arracha ces douloureuses réflexions en contemplant la nudité du pays. Un vaste incendie qui embrasait les

(1) Théogonie, v. 126.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

forêts du Barsios et de l'Agnanda, m'aurait fait croire que quelques nouveaux essaims de barbares venaient de pénétrer dans le Pinde, si je n'avais su que c'était le signal de départ des Valaques, qui quittaient les parcours des montagnes pour descendre dans l'Athamanie. Je continuai ma route en déplorant leur aveuglement sur leurs véritables intérêts, si l'homme peut s'intéresser à la prospérité d'une terre sur laquelle son passage n'est marqué que par des larmes.

Après avoir visité l'établissement sanitaire de l'église de la Panagia, nous dirigeâmes à l'est nord-est pendant deux milles, à travers une gorge rocailleuse dépourvue de végétation et labourée par des torrents qui se déchargent aux environs de Matzouki dans la rivière de Calaritès. Nous n'étions éloignés alors que d'une demi-lieue sud quart-est d'Avados, que je crois être la ville (1) d'Atheneon des Athamanes. On venait d'y découvrir un casque, des armures en bronze et une médaille en argent au type d'Apollon portant une couronne radiée, et au revers un guerrier décochant une flèche. Il n'y avait donc nul doute sur l'ancienneté de cette place, et sa situation à l'entrée des défilés qui aboutissent par l'Athamanie à l'Epire me confirmaient dans l'opi-

(1) Cette ville, comme je l'ai su depuis, est en construction cyclopéenne sans restaurations. On m'a vendu un médaillon trouvé dans ses ruines.

Argent. Tête de Persée diadémée à gauche, barbe naissante.

R. Aigle monté sur un foudre, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΕΡΣΕΩΣ, dans une couronne de chêne.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nion que c'était la clef du chemin que Philippe tenait pour se porter de la Thessalie dans ces provinces, comme la suite de mes reconnaissances le prouvera. Lorsque nous eûmes passé le lit desséché des torrents, et une gorge d'un mille de diamètre, nous gravîmes, pendant un second mille, le mont Nicoulitza, qui se dessine en serpentant du nord-ouest au sud-sud-est. Nous continuâmes encore à monter l'espace d'un tiers de lieue pour arriver à la crête du mont Baros, chaîne qui se rallie au Polyanos et au Cacardista, par l'intermédiaire du mont Palæomandra. De cette hauteur j'aperçus l'horizon entier de l'Epire, et au dire des Grecs, on devait voir Corfou et le Péloponèse, que je n'ai pas eu le bonheur de découvrir de si loin, quoique le ciel fût pur et serein. Calaritès, vu de cette élévation, semble perdu au fond d'un cratère, et le Polyanos lui-même se confond avec les chaînes inférieures du Pinde.

Le mont Bâros, sur lequel nous nous trouvions, forme la ligne de démarcation entre l'Épire et le canton d'Aspropotamos, que l'Achéloüs baigne de ses eaux écumantes. Cette vaste digue s'élève en se ramifiant au septentrion, avec les pics supérieurs du Pinde, qui donnent naissance aux principaux fleuves que j'ai nommés, et en se déployant au midi et à l'occident, elle forme les montagnes de Théondoria; le Macronoros, vulgairement appelé Macrinoros et le Spartonoros, dont le mont Olympe qui expire en face de Leucade, et cette île elle-même lorsqu'elle appartenait au Continent, ne sont qu'un prolongement.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

On descend ensuite le versant oriental du mont Bâros pendant deux milles, sous les nefs retentissantes des pins et des cèdres, peuplées par des troupeaux de cerfs, de daims légers, de sangliers et de chevreuils. Bientôt on a sur la droite une rivière qui se rend à la branche de l'Achéloüs, que les anciens appelaient Petitarus; car ce nom, aussi bien que ceux de Thoas et de Thestius, n'avaient point été donnés à son cours, mais, comme l'a observé d'Anville, aux trois affluents primitifs dont il se compose. Le sommet le plus élevé qu'on aperçoit au nord, est le contre-fort de droite, ou mont Négri. C'est sur ce point qu'il faut s'orienter, tandis qu'en biaisant à l'est-sud-est pendant une lieue, en marchant dans une vallée flanquée à gauche par la chaîne de Chaliki, et du côté opposé par celle de Lepenitzé, à l'ouverture des vallées latérales qu'elles forment, on arrive à un couvent de la Vierge, desservi par trois Caloyers, qui est bâti au confluent de deux rivières dont la réunion forme le Pétitarus, qu'on passe à cette hauteur sur un pont en pierres de quatre arches, tant son cours est déja profond et rapide.

Chaliki, qui est l'ancienne Chalcis des Dolopes, de laquelle Scymnus de Chio fait descendre l'Achéloüs (1), est éloignée de deux lieues nord-ouest de ce

(1)..... Ἀπὸ Χαλκιδος ἕρπων δίνης ἀργυρέης Ἀχελώιος. SCYMN. L'Achéloüs aux ondes limpides, qui descend de Chalcis.

Strabon ajoute que Chalcis était une ville d'Étolie, mais ce n'était pas celle-ci; lib. X. Ptolem., lib. III, c. 15. Je prouverai ailleurs qu'elle existait sur le golfe de Lepante. Il est probableque

pont, et de quatre sud-quart-est de Mezzovo. La rivière qui coulait devant moi naît d'une source appelée Goûra par les Valaques, située huit milles au nord de Chaliki, dans le mont Copanèz. Pendant l'été, qui est à peine de trois mois dans ces régions aëriennes, de nombreux troupeaux paissent autour de son urne fluviatile, qui donne naissance au plus célèbre des fleuves de la Grèce, puisque c'est la branche la plus éloignée de son embouchure dans la mer. C'est le rendez-vous principal des nomades, qui y passent les nuits sous des chalets éclairés par des feux et surveillés par des chiens Molosses, qui effraient les bêtes féroces par d'horribles aboiements. Chaliki, le seul village de cette partie des gorges, compte trois cents familles de Valaques pauvres, et pourtant hospitaliers et civils. Comme tous les Aspropotamites, ils se prétendent d'origine romaine et s'appellent *Bruzzi Vlachi*, nom qui, dans leur langue, signifie *pasteurs Brutiens*. On m'a assuré que ces pâtres portaient encore pour coiffure, il n'y a guères qu'un demi-siècle, un chapeau en feutre, et pour vêtement l'habit des bergers du Latium. Les paysans ont un caractère de tête plus noble que ceux du canton de Calaritès; leurs femmes, en général, grandes et bien faites, ont presque toutes une chevelure blonde ou châtain et des yeux bleus remplis de douceur, qui leur don-

---

Chalcès dont il est ici question donnait son nom à une partie du Pinde. Strabo dicit montem esse, qui Chalcis dicitur (ex quo serpit Acheloüs) eumdemque ab Arthemidoro Chalcean nuncupari tradit. ORTEL.

nent un air de famille avec les Bulgares de la Pélagonie. On trouve, aux environs de Chaliki, des pans de murailles Cyclopéennes, et les pluies y font souvent découvrir des médailles dans le style Hypérantique. On y montre aussi maintenant une source profonde, qui fit spontanément éruption en 1800 (1), après une saison très-pluvieuse; circonstance qui pourrait justifier l'éruption spontanée de l'Achéloüs, dont parlent les anciens.

Comme c'est des environs du pont de la Panagia que j'ai relevé les sommets du Pinde, qui donnent naissance à l'Achéloüs, c'est aussi le moment de les nommer et de les classer dans mon orographie. Je dois donc dire, que du mont Zigos, d'où naît en partie l'Aoüs, ou Voïoussa, il y a trois lieues ouest-sud-ouest au mont Codjaca. Ce dernier élève ses sommets âpres et sévères au-dessus du Copanèz, qui le lie au Zigos. En suivant l'arrête du Codjaca, qui se prolonge au sud-ouest pendant six lieues, on aboutit au Caprara, pic supérieur du Cacardista, d'où l'on plonge sur le Palæo Mandra, faîte du Barsios, éloigné de deux lieues de Calaritès; c'est là que les habitants m'ont indiqué une fontaine de quarante pieds de diamètre, qui absorbe, disent-ils, ses eaux, parce qu'on ne la voit jamais croître ni diminuer, quoiquelle reçoive le tribut de la fonte des neiges.

---

(1) C'est maintenant la source d'une rivière qui a peuplé d'anguilles les bas-fonds de l'Achéloüs, où cette espèce de poisson n'était pas connue auparavant. On n'a pu me dire si cette éruption d'eau avait été accompagnée de quelque tremblement de terre.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Au-dessous du Copanèz se dessine le mont Vertopi, couvert de vastes forêts; comme il est plus accessible que les autres, les Valaques paissent de nombreux troupeaux sur ses plateaux et dans ses vallées. Presque parallèlement à l'Orient, pyramide à une lieue et demie de distance, le mont Arôna, dont l'entrelacement avec son antagoniste, forme le second étage du Pinde, qui détache des rameaux au midi, pour encaisser le bassin de l'Achéloüs. C'est dans l'angle de ces deux montagnes qu'est située la fontaine de Goûra, et que commence la grande vallée de l'Acarnanie et de l'Étolie. Dans cet enfoncement, et toujours comme seconde chaîne, on découvre, à trois mille de Goûra, le pic de Strounari, qui est nu à son sommet et couvert d'arbres majestueux à sa base. Postérieurement il est dominé par le Léorda, et c'est dans l'intervalle de ces deux montagnes que la rivière de Chaliki, ou Pétitarus prend ses sources.

En face de Chaliki, à l'orient, la branche du mont Copanèz, qui se recourbe en arc, prend le nom de *Souma-Coubrado*, ou *pic des sapins*, dénomination qui rappelle celle du Cyphara, ou Cypræa de Danville, dont la signification indiquait un lieu couvert de cyprès. A sa base, on trouve une petite chapelle dédiée à saint George, et quelques habitations ruinées. Tels sont les points principaux de cette première coupe du Pinde, dont il est impossible et inutile d'énumérer les sommets, parce que les paysans en changent les noms suivant les aspects différents qu'ils présentent. C'est pourquoi après avoir comparé et examiné leurs diverses dénominations, j'ai dû m'arrêter à celles qui

sont le plus unanimement appliquées, afin de pouvoir fixer mon calque orographique.

Le mont Baba, plus méridional que le Zigos, qu'il égale presque en hauteur, est la seconde pente du Pinde qui envoie des eaux à l'Achéloüs. Ses sommets nus, quand ils sont débarrassés des neiges qui les couvrent pendant huit mois de l'année, décrivent une courbe vers l'occident, par laquelle ils s'affourchent sur le Copanèz; et cet arc est appelé par les Valaques *Kiatra-Ombrosta*, ou *pierres perpendiculaires*. A sa base, on voit de profondes forêts; et vers l'orient, les bergers trouvent des pâturages abondants pour leurs troupeaux, jusqu'aux lieux où elle dessine, par des contreforts opposés, la vallée de la rivière du Baba, (que je regarde comme le Thoas de Danville), qui, après un cours de six lieues, vient confluer avec la rivière de Chaliki. Tel est le profil de la seconde vallée supérieure de l'Aspropotamos, que j'ai dû tracer avant de ranger par ordre les villages principaux qui me sont connus; car je suis loin de prétendre les indiquer tous. Ceux qui ont voyagé savent combien la masse des détails est au-dessus des forces d'un seul homme, et les savants ne me sauraient pas gré des conjectures que je pourrais hasarder. Ainsi, pour me conformer au plan sommaire de mes observations commencées en 1806 et terminées en 1815, je rentre dans la description de la vallée du Petitarus.

A partir du pont de la Panagia, sur la rive gauche de la première branche de l'Achéloüs, commençait autrefois le canton d'Agrapha, qui embrassait la vallée jusqu'à son ouverture vers l'Agraïde d'Acarnanie Ce

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

villaïéti, couvert de montagnes, coupé de torrents et de rivières, rempli de forêts, théâtre ordinaire du brigandage, confinait à l'orient avec le territoire de Tricala, chef-lieu du sangiac de la Thessalie. Mais depuis l'arrivée des Valaques dans ces montagnes, leur canton d'Aspropotamos a repoussé les limites de celui d'Agrapha jusqu'à la rive gauche du Thestius, et s'est confondu au midi et à l'occident avec les frontières du Radovich et de l'Agraïde.

A une lieue et demie de Chaliki, dans l'air de vent est-sud-est, après avoir passé le pont de la Panagia et un des affluents du Petitarus, on voit Lepenitzè, bourg de cent familles Valaques, étagé dans un angle des montagnes dont l'air passe pour mal sain, et les eaux comme étant de mauvaise qualité. A quatre lieues de là, après avoir traversé une solitude boisée, coupée de ruisseaux et peu cultivée, on trouve Cotari, village autrefois florissant, mais tellement dévasté par les voleurs et les Albanais, qu'il n'y a plus que cinquante maisons. Une rivière qui porte son nom tombe à peu de distance dans l'Achéloüs.

Si on reprend la rive opposée du fleuve, à partir de la distance de Chaliki que j'ai indiquée, après cinq lieues de chemin à travers des forêts de sapins, de hêtres et de châtaigniers, on trouve Milias, tchiftlik des primats chrétiens de Chaliki, qui y ont réuni vingt-cinq familles d'agriculteurs laborieux. On voit aux environs les premiers vignobles de la vallée du Petitarus, et quelques champs de maïs; car dans sa partie supérieure, on ne récolte que des seigles, et

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

aucuns fruits n'y parviennent à maturité, à cause de la courte durée de l'été.

Deux lieues et demie à l'ouest de Milias, après avoir gravi une pente rude, on pénètre à Cardiki, bourg de cent vingt maisons suspendu dans les airs, au bord d'une rivière qui envoie ses eaux glaciales à l'Achéloüs. L'air de cette partie de la gorge passe pour salubre; et le fleuve, comme toutes les rivières du Pinde, abonde en truites et en crabes d'eau douce d'une qualité excellente. Jusque-là, le pays est sûr, les paysans sont doux et hospitaliers; mais si on tourne au sud-ouest à la distance moyenne d'une lieue et demie, en approchant de Tzourtza, ou Dgiorgia, il faut être sur ses gardes; car ses habitants, qui sont presque tous bergers, ont la réputation méritée d'être les brigands les plus féroces de cette contrée. Vis-à-vis de leur village, dont la population est évaluée à soixante familles, on trouve sur l'Achéloüs un pont en pierre de sept arches, appelé Dgénelli, qui est un ouvrage romain. C'est là le chemin qui conduit de l'Athamanie à travers le canton d'Agrapha à Tricala dans la Thessalie, et la direction d'une des voies anciennes qui établissaient les communications entre cette province et l'Épire.

A deux lieues de Tzourtza (1), on monte à Dracovista, village riverain du fleuve, bâti entre sommets, dont les habitants passent pour voleurs de chevaux, ce qui fait qu'on les appelle *Chambazis*, ou

(1) Deux heures S., huit degrés O.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

maquignons Aspropotamites. Cependant il est probable que ce genre d'industrie n'est pas leur unique occupation, car le pays est cultivé par-tout où il existe du terrain susceptible de l'être. Enfin une lieue plus loin au midi, le canton se termine à Moussara, bourgade de quatre-vingts feux. Le climat plus doux imprime à ses habitants, qui s'adonnent aux travaux champêtres, un caractère tranquille et paisible. Les champs donnent des récoltes abondantes; les vignobles, vieux comme les siècles, des vins d'une qualité agréable; et les abeilles, un miel d'un parfum exquis. Ce territoire fertile, mais exposé aux incursions des brigands, confine avec le villaïéti d'Arta, par le Radovich dont Théodouria est le chef-lieu. C'est là ce que je connais d'une manière positive dans la vallée du Petitarus, qui possède plusieurs autres villages et des campements de nomades qu'il ne m'est pas possible d'indiquer.

Je m'arrête à ce terme éloigné de mes observations, que je rattacherai à la topographie du Valtos et de l'Agraïde, pour passer dans la seconde vallée de l'Achéloüs, qui est traversée par le Thoas, ou rivière du Baba. C'est au revers oriental du contrefort des Kiatra-Ombrosta qu'on entre dans cette gorge; et dans une lieue et demie de marche, on passe au-dessous de Vélitzani, village habité par quarante familles Valaques. Inférieurement, les voyageurs guéent une petite rivière tributaire du Thoas, dont les eaux coulent à travers un pays découvert, salubre et cultivé, habité par des paysans réputés les plus hospitaliers du Pinde. Mais comme s'ils formaient la lisière

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

du monde civilisé, à peine a-t-on dépassé le territoire qu'ils occupent, qu'on se trouve dans le séjour de l'anarchie. C'est pourquoi je n'ai pu remonter la vallée du Thoas, dans laquelle on m'a assuré qu'il ne se trouvait que des cabanes d'été, ou *calivia*, situées au milieu des forêts et des pâturages fréquentés des seuls Valaques qui y pénètrent, en payant tribut aux voleurs. Ainsi la barbarie siége aux portes des cabanes de l'innocence, et la race criminelle de Caïn jette des regards d'envie sur les terres des Vélitzaniotes, et sans penser à les imiter, elle préfère les chances du brigandage à la vie honorable des laboureurs. Ce contraste dans les mœurs d'hommes parlant une même langue, n'est pas moins frappant que celui du pays dans lequel on entre après avoir traversé le Thoas. Au lieu d'une plaine riante, on n'a plus devant soi qu'un défilé épouvantable qu'il faut gravir, en marchant l'espace de deux lieues et demie au nord-est, pour monter à Dogliani, ou Dougliana, village de quarante familles Valaques. Les voyageurs qui se rendent en Thessalie s'arrêtent ordinairement à un monastère transformé en auberge par les Caloyers, qui ont soin de faire payer d'avance ceux auxquels ils accordent l'hospitalité, chose contraire aux maximes de leurs confrères, que la charité rend généralement recommandables dans toutes les autres parties de la Grèce.

Le contrefort sur lequel est situé Dogliani partage ses eaux entre le Thoas et le Thestius. Pour pénétrer dans cette troisième vallée, il faut partir du pont du Baba, au-dessous de Vélitzani, et l'on arrive, deux lieues au-delà à l'orient, au village de Scliniassa. Une

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lieue au nord-nord-est, après avoir passé une rivière qui tombe dans le Thestius appelé Véternico par les modernes, si on remonte sa vallée dans la même direction pendant trois lieues, on parvient à Crania, bourg de trois cents familles Valaques féroces et à demi-sauvages. Les environs de leurs repaires sont cependant cultivés, couverts d'arbres fruitiers, et annoncent plus de soins qu'on ne peut en attendre d'une pareille peuplade. De là à Scamnai, hameau de quarante feux, bâti au bord de la rivière de Capo, on compte deux lieues; et à égale distance près de ses sources, après avoir guée plusieurs torrents, on arrive au pauvre village de Tifloséli. Quarante familles végètent sur cette terre ingrate surnommée *pays des aveugles*. Ceux de ses habitants qui ne sont pas tailleurs de capes, qu'on fabrique en gros dans les montagnes avant de les exporter, s'expatrient pour mendier dans les villes voisines. D'autres se consacrent au service des moines du couvent de Sacanica (1), fondé par un nommé Denis, qui, après avoir été long-temps voleur de grand chemin, se fit moine, et donna ses biens à l'église en expiation de ses péchés (2).

---

(1) Sacanica, monastère de l'ordre de saint Basile, une lieue à l'est de Tifloséli, desservi par douze pères ayant dix mille piastres de revenu.

(2) Cet usage est ancien dans l'Orient, car dans le temps du Bas-Empire, les assassins se faisaient moines pour se soustraire aux châtiments.

JUR. ORIENTAL., *Man. Commn. Edict.*, lib. I, p. 93.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Deux lieues au nord-est de cette retraite, près du Thestius, se trouve Dési, bourg de quatre-vingts feux, dont les habitants, agriculteurs et bergers, habitent au milieu des torrents et des flaques d'eau qui rendent ce séjour insalubre. Enfin sept milles et demi plus au nord, on voit Pyrrha, bourg de deux cents familles, situé dans les montagnes au milieu d'un pays abondant en sources, dont les eaux passent pour gypseuses, et de difficile digestion. Ceux des habitants qui ne se contentent pas des ressources locales s'expatrient pour exercer dans les villes voisines, comme les bandes noires de France, le métier de chaudronniers et de calandgis, ou étameurs sur cuivre, industrie qui les enrichit dans un pays où les ustensiles de cuisine sont tous de ce métal. Mais a-t-il existé une ville de Pyrrha dans le Pinde? fut-elle l'ouvrage de Deucalion? prit-t-elle le nom de son épouse, après que ce couple eut repeuplé la Grèce désolée par le déluge? les historiens ne nous donnent aucuns renseignements précis à cet égard. Cependant on prétend avoir trouvé des ruines cyclopéennes à Pyrrha, ainsi que des tombeaux; mais comme je n'ai pas vérifié ces faits, je me contente de les indiquer. Une rivière coule encore de ces hauteurs dans le Thestius, et la vallée se termine deux lieues plus haut au nord près de Véternico.

Le mont Marotzo, qui domine cette bourgade, est couronné à son tour par le Codjaca, des flancs duquel se détachent deux contre-pentes, dont l'une forme la démarcation entre l'Anovlachie et la Thessalie. La seconde qui accompagne le Thestius depuis

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

son origine jusqu'à son confluent avec le Petitarus, est garnie par Véternico, bourg de trois cents feux, et Pertoli (1), dernier village des Valaques Aspropotamites. Deux lieues au-delà, l'Achéloüs reçoit une rivière qui descend d'une vallée parallèle, qu'elle arrose en traversant la partie orientale de l'antique pays des Eurytanes, maintenant appelé Palæo-Chori, et ses habitants Tripoloïdes, ou habitants des cavernes.

Ce canton solitaire et sauvage, regardé comme barbare dans les temps anciens, possède encore une population étrangère à la Grèce par ses mœurs et son langage, que je me contente de signaler à cette extrémité de l'Anovlachie, à laquelle je rattacherai le Valtos d'Acarnanie.

Le canton d'Aspropotamos finit au monastère qui a pris le nom de Véternista, situé près d'un rocher qui commande la tête d'un pont en pierre de huit arches appelé Coraca, ou Coracos. Cet ouvrage des Romains établissait les communications entre l'Acarnanie, la Thessalie et l'Étolie orientale,

---

(1) De Véternico, une heure S. Ś. E., Pertoli; de Pertoli à Clinovo, dans le bassin de la Thessalie, deux heures et demie; de Pertoli à Vatirima, deux heures, source de la rivière de ce nom, qui, après un cours de trois lieues, tombe dans l'Aspro-Potamos, au-dessus du pont de Coraca. Trois heures S. E. de Vatirima, à la gauche de l'Achéloüs, Velchistas, premier village des Tripoloïdes; trois heures S., Marcovo.

Rive droite de l'Achéloüs, trois heures et demie S. quart O. de Moussara, point déterminé, Pactouri; une heure O., Bocovo; une heure un tiers, Sclivèno; deux heures S., Véternista, distant deux heures de l'Aspro-Potamos.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

car il n'y en a pas d'autres sur l'Achéloüs jusqu'à son embouchure dans la mer. C'était aussi le passage qui conduisait dans toutes les saisons par Pleuvrone, à Calydon, et jusqu'au mont Parnasse, quand on suivait les montagnes et celui qui menait à Larisse, en passant par Pharsale, et jusqu'au Trachis de la Thessalie, du côté de l'Aulide. Plus au nord, le pont de Dgénelli offrait un débouché vers Gomphi et Tricca, d'où l'on pénètre par le défilé des Météores dans la vallée de l'Haliacmon. Maintenant le premier de ces ponts, seul reste de la splendeur des temps passés, ne sert plus qu'aux rapports commerciaux établis entre les marchés de Calaritès et de Tricala, et celui de Coracos, aux échanges des villages de l'Arta avec le canton d'Agrapha. On ignore qu'ils ont servi de passage aux phalanges Macédoniennes, aux légions de César et aux hordes qui ont désolé la Grèce? Ces faits sont loin de la mémoire des habitants; mais sans doute que le pont de Coracos rappellera long-temps la mémoire des derniers enfants de Souli, qui périrent en 1802, au bord de l'Acheloüs! Infortunés! pourquoi n'éléverais-je pas ici un monument funèbre à leur mémoire, puisqu'ils n'en peuvent obtenir que dans les pages sanglantes de l'histoire des derniers temps de la Grèce, à laquelle ils auraient donné un lustre nouveau, si la fortune avait secondé la plus sainte des causes, en favorisant l'émancipation d'une peuplade chrétienne dans la Turquie.

En abandonnant les rochers de Souli arrosés du sang de leurs défenseurs, Kisso Bochari et les siens n'avaient pas perdu l'espérance de rentrer un jour

dans leur patrie. Forts de leur audace, ils avaient laissé derrière eux les montagnes de la Selleïde; ils s'étaient frayé un passage à travers la Parorée et l'Athamanie; ils débouchaient par le défilé de Théoudoria dans la vallée de l'Achéloüs, en faisant front à chaque halte aux hordes du satrape, afin d'arrêter leur poursuite et de donner le temps aux femmes et aux enfants de les devancer. Ils voyaient devant eux les montagnes d'Agrapha, où les bandes de la Thessalie leur auraient fourni des renforts. Ils approchaient du terme de leurs fatigues; ils touchaient au pont de Coracos, lorsqu'une fusillade éclatante leur apprit que ce poste était occupé par les troupes du visir, qui leur avaient coupé la retraite. Au bruit des armes à feu, les bandes mahométanes redoublent le pas; et les Souliotes, enveloppés, ne trouvent pour retranchement et pour abri que le monastère et le rocher de Véternista. Ils s'y établissent au milieu d'une grêle de balles; et ils parviennent, en rendant la mort au centuple, à étonner et à repousser les Albanais turcs, qui se retirent, en formant un cercle autour des victimes qu'ils se proposaient d'immoler. De toutes parts les Souliotes étaient entourés de tigres altérés de leur sang; les villages voisins s'étaient levés en masse; tous les passages, toutes les issues leur étaient fermés!.... Cependant aucun des soldats du satrape n'osait s'avancer dans la lice; et ils se tenaient hors de la portée du fusil, comptant sur les secours de l'ennemi puissant qui réduit les citadelles et les forteresses! Ils savaient que les chrétiens étaient dé-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

pourvus de vivres, et ils attendaient que la nécessité les livrât à leur discrétion pour les égorger. Avec quelle joie barbare ils comptaient les heures et les moments! Pareils aux animaux féroces que le peuple-roi, dans ses jours de fête, lâchait dans l'arène contre les glorieux martyrs de la foi, les Mahométans guettaient leur proie! Les Souliotes, de leur côté, ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait. Ils connaissaient l'étendue de leurs maux; leurs munitions s'épuisaient, les vivres avaient totalement manqué; et avant d'être frappés d'inanition, ils résolurent de mourir de la mort des braves, en essayant, sans oser l'espérer, de se frayer une route à travers leurs ennemis. A un signal convenu, trois cents d'entre eux marchent, non plus précédés du feu de la mousqueterie, mais à découvert, la tête haute, et le sabre à la main, contre les Albanais mahométans. En vain leurs guerriers tombent, ils ne connaissent plus de dangers, ils ont perdu toute idée de salut, et ils nettoient au loin la campagne. Mais revenus sur leurs pas, ils s'obstinent inutilement à franchir le pont fatal; leurs armes sont impuissantes contre des barricades, et presque tous y trouvent la mort et la fin de leurs misères! Mais que deviennent les femmes et les enfants témoins de ce carnage? Privés de leurs défenseurs, privés de leurs pères, et de leurs époux, leurs larmes, ni leur désespoir n'attendriront pas leurs bourreaux. Un seul cri se fait entendre: *Mourons!* et par un mouvement spontané, plus de deux cents femmes, pressant leurs enfants entre leurs bras, se précipitent et disparaissent dans les ondes rapides de l'Achéloüs

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qui les engloutit! Le seul Kisso Bochari et dix des siens, malgré leurs blessures, parvinrent à se dégager....

J'ai connu ce chef des Souliotes, lorsqu'il servait sous les drapeaux de la France, qui fut toujours la patrie protectrice des infortunés. J'ai entendu de sa bouche le récit de ses malheurs et les regrets qu'il donnait à son pays, car il s'oubliait; et ses ennemis seuls m'ont parlé de son courage. Il avait quelque chose d'extraordinaire dans l'expression; et par un secret pressentiment qu'il me communiqua souvent, il se croyait destiné à tomber tôt ou tard entre les mains d'Ali pacha. Cette pensée ne l'avertissait que trop bien. Par une suite de vicissitudes qu'on était loin de prévoir, Kisso Bochari, remis au pouvoir de son ennemi sous la foi jurée de le respecter, reçut le coup fatal de la main d'un lâche assassin à l'Arta, où ce crime fut consommé au mois de janvier 1813. Dans cette dernière victime finit l'espérance de Souli, sans assouvir les ressentiments de celui qui poursuit sur les enfants de cette peuplade le cours d'une vengeance qui n'aura de terme qu'avec sa vie.

Les Eurytanes, ou Tripoloïdes, voisins de Véternitza, quoique chrétiens, n'ont aucun trait de ressemblance avec les Grecs, ni avec les Albanais. Race presque sauvage, elle passe sa vie sous de misérables huttes, ou dans des cavernes d'un accès difficile, évitant tout rapport avec les cantons voisins, et se considérant en guerre avec le reste des hommes. Réunis, ou épars, ils sont toujours sur le qui vive! Leurs prêtres, leurs pâtres, chaque individu a ses

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

effets les plus précieux et des provisions emballés dans des sacs portatifs pour fuir en cas d'attaque; et tous tiennent leurs réserves de grains cachées dans des lieux qui ne sont connus que d'eux seuls. C'est dans cet état d'anarchie et de malheur que vivent les faibles hordes du Palæo-Chori, dont j'aurai, comme je l'ai dit, occasion de parler ailleurs.

CHAPITRE XLI.

Route indicative par distances, depuis Clinovo jusqu'au Pénée et à Tricala. Mœurs des Mégalovlachites. État des Valaques nomades appelés Cambises et Caragoulis. Leurs migrations. Détails sur leur vie pastorale. Comparaison entre la population ancienne et moderne de toutes les tribus valaques de la chaîne du Pinde et de ses dépendances. Leur dénombrement par peuplades. Total approximatif des individus qui les composent.

Afin de lier les détails que j'ai donnés sur la haute région du Pinde, je vais déborder les frontières de l'Épire, pour ne plus revenir dans ce chaos de montagnes, de pics, de torrents et de précipices où je craindrais de fatiguer la patience du lecteur, si je ne concentrais cette topographie, en la réduisant au toisé de la carte. Je me résume donc en disant que la direction générale de ma route, depuis Calaritès jus-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qu'à Tricala, sur le Pénée, est de dix-neuf heures de Turquie, prises de l'ouest-sud-ouest au nord-est quelques degrés nord. Ainsi il faudra compter de mon point de départ, trois lieues jusqu'à la rive droite du Petitarus; trois milles et demi entre Cotari et Vélitchani; quatre heures pour le développement du mont Marotzo, et deux lieues depuis sa base jusqu'à Clinovo.

On descend de cette bourgade pour entrer dans le bassin de la Thessalie, en suivant pendant trois milles une rivière qui coule au-dessous des moulins de Chacabendi; et à deux lieues de là, dans la direction nord-est, on aperçoit, à droite dans les montagnes, le village grec de Vanacoulia, relevant du canton de Tricala. La route tourne ensuite à gauche l'espace d'une demi-lieue, jusqu'au-dessous de Racouliès, village qui donne son nom à un défilé dangereux dans lequel on ne s'engage qu'en caravane. On aperçoit au nord le Codjaca, qu'on reconnaît à ses stries neigeuses et aux sommets coniques qu'il lance dans les airs. A une lieue et demie de Racouliès, on trouve le khan Kènourio, et le chemin diverge pendant une demi-lieue jusqu'au village de Sarakina, au-dessous duquel on voit un pont ruiné sur la grande rivière de Cachia, qui est la branche mère du Pénée, ou Salembria, d'où l'on compte quatre lieues jusqu'à Tricala. C'est là que se termine la route traversière du Pinde, qui sert à expliquer les mouvements et les marches de Philippe entre la Thessalie et le midi de l'Épire, et que vient aboutir d'un autre côté le chemin de communication qui liait la Thessalie à la Macé-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

doine, comme je le ferai voir en décrivant ces provinces.

J'ai fait connaître les Valaques sédentaires, en traitant des habitudes et des usages des Calaritiotes ; et pour terminer le tableau de l'Anovlachie, il me reste à parler des nomades. Ceux-ci, occupés uniquement du soin des troupeaux, errent, en suivant les saisons, des sommets du Pinde à travers les vallées qui s'étendent dans toutes les directions jusqu'aux rivages de la mer. Dans la Thessalie, on appelle ces Valaques *Cambises*, du mot *Campos* que les Grecs prononcent *Cambos*, parce qu'ils vivent campés au milieu des plaines; *Caragoulis, sentinelles*, à cause de la surveillance qu'ils exercent jour et nuit sur leurs troupeaux; et enfin *Caragounis*, ou *gens vêtus de noir*, dénomination empruntée de la couleur de leurs sayons en poil de chèvres. Dans la Macédoine, ces mêmes bergers sont nommés *Colbans*, mot turc qui signifie *pasteurs; Pistiki* dans l'Acarnanie, et *Vlachi* aux bords du golfe Ambracique, homonymies caractéristiques de leur profession. Afin d'éviter la confusion dans ma narration, j'appellerai ces mêmes bergers, nomades ; parce que, comme les Arabes du désert, ils vivent sous la tente, portant avec eux leurs autels, leurs familles et leurs richesses. Ils diffèrent cependant sous le rapport principal, qui est l'indépendance, de l'habitant des déserts de l'Afrique, puisqu'ils sont soumis à des lois étrangères, et rangés au nombre des tributaires du Grand-Seigneur, auquel ils paient le charatch, les dîmes de leurs troupeaux, ainsi que des redevances aux pachas dans le gouvernement desquels ils habitent.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Les pâturages sont, de temps immémorial, divisés entre les différentes tribus nomades; et leurs chefs, en vertu de l'autorité patriarchale, en font annuellement la répartition par familles ou associations. Il est rare, après leur décision qu'il arrive des différends pour les grandes démarcations, à moins que les Albanais mahométans ne veuillent se prévaloir de leur qualité de Turcs pour commettre des empiètements au préjudice des chrétiens. Alors, quand on est éloigné du centre de l'autorité, on en vient parfois aux mains; mais ordinairement les contestations sont décidées par les pachas en faveur des Valaques qui paient mieux que les Albanais, et forment constamment un parti national uni d'intérêts.

Les Cambises, ou Caragounis, paraissent, au commencement du mois de mai, au pied des plateaux dans lesquels le Pénée prend ses sources. Ils établissent leurs camps à portée des signaux qu'on a réglés pour s'avertir par des feux, ou bien ils se logent dans des villages bâtis pour la saison, et ils employent trois mois à monter de retraite en retraite et de gorge en gorge, jusqu'aux plus hautes régions du Pinde. Mais à peine les vents de l'équinoxe d'automne commencent à souffler, qu'ils redescendent graduellement les étages des montagnes, en achevant de faire paître les versants et les parcours que les approches de l'hiver les forcent de quitter. Enfin vers le 15 novembre, on les retrouve parqués au pied des Météores de Stagous et aux environs de Tricala, d'où ils étaient partis au printemps pour s'établir dans leurs parcours d'été.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

A cette époque, ils ont vendu leur beurre, leurs fromages et les laines de leurs troupeaux. Ils ont aussi livré aux Dgellébis (1) les tributs de moutons qu'on prélève chaque année pour le service de bouche du sultan; enfin ils sont libérés de leurs redevances et des affaires commerciales. Alors ils se subdivisent par hordes, et s'établissent dans des vallées où l'on a calculé que les différentes espèces de bestiaux pourraient subsister; car indépendamment des chèvres et des moutons, ils nourrissent des chevaux et des bêtes à cornes. Ils plantent ordinairement dans ces campements d'hiver leurs tentes faites d'un tissu sombre de poil de chèvre, au bord des sources d'eau vive, à portée des bois, et presque toujours sous le couvert des chênes *pournaris* qui conservent leurs feuilles et une verdure inaltérable dans toutes les saisons. Les femmes, endurcies au travail, sont chargées de pourvoir aux besoins journaliers des familles. Elles cuisent le pain dans des fours creusés sous terre, s'occupent des lessives qu'elles coulent en faisant une cuve circulaire avec des quartiers de pierre, filent les laines surges, et ramassent des herbes sèches pour la nourriture des animaux malades qui sont confiés à leurs soins. Chaque soir

(1) Dgellébis, exacteurs publics chargés de percevoir les tributs en nature des troupeaux de moutons, que les bergers de la Turquie d'Europe paient au Grand-Seigneur. Cette ferme s'alloue annuellement à des compagnies qui doivent livrer un nombre invariable de bêtes à laine aux officiers de bouche de sa hautesse, avec lesquels ils trouvent le moyen de s'enrichir réciproquement aux dépens du public.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

le Valaque et ses fils ramènent les troupeaux vers les tentes ; et aidés de leurs chiens, ils se relèvent pour veiller autour de leurs parcs formés, comme les constructions pélasgiques, d'enceintes bâties en pierre sèche. L'inclémence du ciel et les nuits obscures sont les temps où les bergers doivent être sur leurs gardes; car c'est à la faveur des ténèbres que les loups et les voleurs menacent sur-tout les troupeaux. Semblables à des statues, les bergers passent en pied ces longues veillées, cachant soigneusement sous leurs capes épaisses les fusils et les pistolets dont ils sont armés, et poussant de temps en temps des cris pour tenir leurs chiens en alarmes. Ils ont aussi des signaux pour communiquer d'une bergerie à l'autre l'avis de quelque danger extraordinaire, tel que l'approche des brigands Arnaoutes, ou tout autre événement imprévu. Alors la tribu entière se saisit des postes convenus pour combattre l'ennemi commun, et répandre au loin l'avis des dangers.

Les neiges et les inondations sur-tout, qui sont communes dans la Thessalie, sont d'autres fléaux redoutés des pasteurs. Comme ils n'ont ni réserves, ni fourrages, si la terre reste couverte par les eaux, ils voient mourir leurs chèvres et leurs moutons, qui périssent de faim par centaines. Tristes et désolés, ils tâchent alors de pénétrer dans l'intérieur des bois, afin d'y trouver des pâturages. Les femmes se répandent sur le penchant des coteaux pour y recueillir quelques herbes qu'elles apportent par gerbes dans les bivouacs où bêlent les troupeaux affamés. C'est sur-tout pendant les mois de janvier et

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de février qu'éclatent ces températures pluvieuses et froides, qui enlèvent parfois la génération naissante des espèces; car c'est là le temps où les brebis déposent leurs agneaux, espérance de l'année. Le lait tarit dans les mamelles des mères; et les Valaques, consternes, lèvent en vain des mains suppliantes vers le ciel pour implorer le retour de sa clémence. Ils passent eux-mêmes par des épreuves non moins pénibles, vivant d'un morceau de pain de maïs et de quelques racines bouillies assaisonnées d'un peu de sel. Mais ces malheurs deviennent plus affreux quand ils se trouvent subitement cernés par le débordement imprévu des torrents et des rivières; car lorsque l'hiver s'annonce de manière à leur inspirer des craintes, s'ils n'aperçoivent aucun signe d'adoucissement dans les aspects du ciel, ils tâchent de se rapprocher des rivages de la mer, où le climat est toujours plus tempéré, et les inondations moins considérables. Cependant ils ne se décident à ces mouvements que dans les dernières extrémités, à cause de la faiblesse des agneaux et des cabris encore incapables de supporter la fatigue des voyages. Les limites de ces Valaques, qui ne dépassent pas le bassin du Pénée et de ses affluents, se bornent au Tempé et au Trachis, voisin du golfe Pélasgique.

Les nomades Aspropotamites descendent vers la mi-octobre des gorges supérieures de l'Achéloüs, en parcourant, de ressaut en ressaut, les croupes, les retraites et les gorges du Pinde, jusqu'à la fin de novembre, qui est le temps de leur arrivée dans l'Acarnanie. Familiarisés avec les bandes de voleurs de

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cette province, ils vivent en bonne intelligence avec elles, en évitant toutefois de se compromettre auprès du satrape de Janina qui, de son côté, ferme les yeux sur quelques abus dépendants des localités. Ainsi il n'exige pas des bergers de dénoncer les voleurs, persuadé qu'il les exposerait à des vengeances terribles ; et les Valaques se tiennent, à leur tour, spectateurs neutres entre les Albanais et les brigands, auxquels ils fournissent secrètement des vivres, et dont ils soignent charitablement les blessés. Ces pasteurs ne dépassent pas la rive droite de l'Aspropotamos ; comme ils ont une frontière étendue avec la mer à l'occident et au septentrion, ils jouissent d'une température douce qui les préserve des inconvénients occasionnés par les hivers de la Thessalie. Comme toutes les montagnes sont boisées et couvertes de terre végétale, ils trouvent sur leurs versants et dans les vallées, d'abondants pâturages, que l'inculture du pays multiplie au-delà de leurs besoins. Ils ont des cantonnements abrités et commodes dans les forêts, au bord des ruisseaux et des lacs, et ils sont sous ce rapport les mieux partagés de toutes les tribus errantes.

Les bergers valaques de la Perrhébie du Pinde et du Mezzovo, ceux du Polyanos ainsi que les colonies du Mertchica (1), partent au commencement d'octobre, divisés en trois colonnes, pour descendre dans leurs quartiers d'hiver. La première, qui se di-

(1) Leur chef-lieu, dans la partie du Mertchica appelée Papingos, est maintenant Boutchico, village fondé en 1810 par Ali pacha.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rige à l'occident, suit la vallée de la Thyamis, et vient, en se dispersant, dresser ses tentes depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'à Buthrotum et dans la plaine de Delvino. Les deux autres colonnes qui descendent du Pinde, arrivent au commencement de novembre dans le vallon de la Hellopie, d'où elles marchent ensemble à très-petites journées jusqu'à la hauteur des Cinq-Puits, où elles se séparent pour descendre dans l'Amphilochie et du côté de la Cassiopie. Comme la première de ces contrées est sujette aux inondations, les pasteurs se retirent à leur approche, du côté de Théoudoria, le long du Macrinoros, vers les coteaux de Strévina et dans les parcours de Syndèco. Ceux de la seconde colonne s'établissent près du lac Noir, dans les clairières des forêts d'Ambracie, au canton de Lamari, et jusqu'à l'entrée de la presqu'île de Nicopolis. Le séjour de ces Valaques ne se prolonge guère au-delà du 15 avril dans les parties méridionales de l'Épire, d'où les chaleurs les obligent de bonne heure à regagner le Driscos et leurs stations d'été.

Les nomades, que Cantacuzène appèle Buæi, ou Boviens, et qui sont vraisemblablement les Bomæi de Danville, quittent, à la grande époque de la migration générale, les régions élevées des cantons de Carpenitzé, les solitudes de Patradgik et du mont Aninos, ou Æta, pour se répandre dans l'Étolie, dans les vallons d'Amphisse voisins de Delphes, sur les plateaux du Céphise de la Phocide, et jusqu'aux environs de l'Eubée. On leur donne, de ce côté, le nom d'*Albanais*, à cause qu'ils ont dégénéré de leur origine Valaque, en se

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mêlant avec les Schypetars chrétiens et les Grecs de ces contrées.

La migration annuelle des Valaques Dassarets, que Cantacuzène appelle Massarets, a quelque chose de particulier et de solennel qui n'est point usité chez les autres peuplades. A une époque déterminée, qui est celle de la Saint-Démétrius, les tribus réunies célèbrent une fête générale dans les bourgs d'Avdèla, de Périvoli et de San Marina, situés dans la chaîne Macédonienne du Pinde. Les vieillards, après cette cérémonie, tiennent conseil et font choix de quelques familles robustes qu'on destine à passer l'hiver pour garder les demeures qu'on doit quitter. L'ordre du départ étant réglé, les prêtres l'annoncent par des prières et en répandant sur le peuple les bénédictions du Dieu d'Israël. Après ces cérémonies, qui sont suivies d'adieux touchants, la population entière s'ébranle et se met en marche par sections. Chaque halte est prévue pour le temps qu'on doit y passer, afin de consommer les pâturages; et chaque station nocturne est indiquée. On salue, par des cris prolongés, les hameaux et les demeures qu'il faut quitter; on se retourne pour apercevoir encore le toit qu'on doit revenir habiter à la saison nouvelle, en plaignant ceux qu'on abandonne à sa garde. Ainsi les cigognes, oiseaux voyageurs, s'éloignent de leurs aires, accompagnées de leurs familles nouvelles, pour s'élancer au-delà des mers, avec l'amoureuse espérance de revenir, au réveil de la belle saison, habiter les lieux qu'elles abandonnent à regret, en y laissant ceux qui ne peuvent les

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

suivre (1). Les troupeaux grimpent en colonnes ondoyantes sur le flanc des montagnes ; le bruit des sonnettes des boucs et des béliers, les cris des animaux de toute espèce, des voix confuses, annoncent, accompagnent et suivent la longue file des émigrants du Pinde, qui reverse sa population d'été sur les plaines de la Macédoine. Vieillards, adolescents, hommes, filles, les mères chargées du berceau du nouveau-né, qu'elles portent en havresac sur leurs épaules, marchent entourés d'animaux domestiques, de chevaux robustes (2), et de mulets chargés de bagages, sur lesquels chante le coq, horloge des cabanes, qui annonce les veilles de la nuit; tous brillants de santé, rayonnants d'espérance, vont chercher l'abondance et un climat plus doux sous les tentes, et la plus grande partie dans des villages où ils ont leurs demeures d'hiver. Si leur attitude n'était pas paisible et pastorale, on se croirait, en voyant ces colonies errantes transporté aux temps où le nord vomissait ses peuplades dévastatrices sur les régions infortunées de l'Orient.

Les bergers de San Marina, conduisant d'immenses troupeaux, se dirigent vers Castoria et du côté du

(1) Après le départ des cicognes, le cadi de Janina fait recueillir ceux de ces oiseaux qui n'ont pu suivre le passage, et ils sont nourris et soignés jusqu'au printemps.

(2) Les chevaux et les mulets des Valaques Aspropotamites sont d'une forte espèce, circonstance qui s'accorde avec ce qu'en dit Sabellius. Equi Vlachorum pectorosi, robustique, non pernicitate quidem in cursu, sed perseverantiâ et viribus.

E. Sabel., *Decad. rer. Venet.*, lib. XXIV, p. 569.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

fleuve Haliacmon, d'où ils s'étendent de parcours en parcours parmi les Bardariotes, qui habitent les rives de l'Axius. Ceux d'Avdéla et de Périvoli s'écoulent dans les plaines de Gréveno, et jusqu'au fond des vallées orientales du mont Olympe. Les Valaques de Voschopolis, ville jadis florissante, unis à quelques tribus voisines de la Dévol, descendaient naguères encore du côté de la Vallone et dans la partie occidentale du Musaché; mais repoussés depuis quelques années par les Acrocérauniens, qui leur disputent ces pâturages, ils ont dû se contenter de conduire leurs troupeaux dans la vallée du Génussus. Quelques autres familles de ces Dassarets se répandent aux environs des lacs de Prespa, où elles vivent en communauté de peines et de dangers avec les pasteurs Bulgares du mont Bôra et de la Pélagonie. Telle est la répartition de toutes les tribus valaques nomades, depuis le lac Lychnidus jusqu'au golphe Thermaïque.

Les Valaques sédentaires relevaient, ai-je dit, des sultanes mères; les nomades de leur côté ne payaient comme redevances, que la capitation et des dîmes, et ils erraient en paix sous la protection des lois ou plutôt de l'usage qui tient lieu de code en Turquie. Mais un pareil état ne pouvait durer sous le gouvernement usuraire et rapace du visir Ali, qui saisit tous les moyens d'augmenter la prodigieuse fortune dont la colère céleste l'a comblé, sans doute pour lui faire sentir l'amertume de quitter tant de trésors, à l'heure suprême où l'égoïste devient la pâture du tombeau. Sous prétexte de protéger les pasteurs contre les brigands, il leur avait arraché des tributs; et d'envahissements

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

en envahissements, il les a, dans la suite, obligés à louer de lui les parcours, domaine que le Ciel a, de tout temps départi aux malheureux. Non content de cet attentat contre la propriété du pauvre, il est entré en partage de ses biens, en devenant lui-même possesseur de nombreux troupeaux formés des dépouilles des grands beys qu'il a expulsés de l'Épire. On reconnaît ses bergers, race étrangère implantée parmi les Valaques, à l'espèce d'autorité qu'ils exercent sur les nomades. Cette caste privilégiée de la houlette est distinguée par le costume brillant des Albanais et prend le ton hautain des gens qui ont pour eux la faveur du prince; ainsi, sous la tente comme dans les palais, les passions humaines ont partout le même vernis.

On estime le nombre des chèvres et des moutons appartenants au visir Ali pacha, à la valeur de plus de deux millions de piastres turques. Cette somme, dans les dénombrements que j'ai entendu faire, était prise pour base d'un calcul d'après lequel on estimait que tous les troupeaux appartenants aux Valaques, pouvaient présenter un capital d'environ quarante millions de la même monnaie. Mais cette manière d'estimer la richesse des nomades étant sujette à beaucoup d'erreurs, j'adopterai celle des dîmes qu'on paie annuellement au Grand Seigneur, quand je traiterai du commerce en général de la Grèce.

Les Valaques nomades, qui portent sur leurs fronts hâlés l'empreinte des saisons, sont généralement forts et robustes. Leurs têtes retracent les proportions romaines; et le temps, qui affaiblit les types natio-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

naux, n'a pu, malgré leurs alliances, les confondre ni avec les Grecs, ni avec les Albanais. On leur reproche de la parcimonie, de l'obstination ; mais à travers leurs mœurs rustiques, on retrouve une franchise sauvage qui n'existe pas dans le caractère des Lévantins. Leurs femmes, douées par la nature du riche coloris dont Rubens a donné le modèle à l'école moderne, n'ont pour beauté qu'une longue chevelure blonde, une bouche vermeille et la fraîcheur de la santé. La bure épaisse qui les couvre, de longs bas bigarrés de diverses couleurs qui montent jusqu'au dessus des genoux, et un tablier d'étoffe de laine rouge, à peine suffisant pour cacher les parties pudiques, font leur parure accoutumée. Les meubles des tentes, qui consistent en tapis grossiers et en couvertures de laine, ne sont ni plus recherchés, ni plus délicats que les habits à l'usage d'un peuple destiné, sans doute, à rester encore pendant longtemps étranger au luxe de l'Orient.

Je suis porté à croire que les nations valaques de la Grèce étaient plus nombreuses au temps de l'empereur Paléologue, qu'elles ne le sont maintenant, s'il est vrai, comme le dit Cantacuzène, qu'elles lui envoyèrent une députation de douze milles de leurs citoyens. Pour trouver aujourd'hui un pareil corps d'élite, car il est probable qu'on avait expédié des hommes choisis, comme cela se pratique dans ces sortes d'occasions, il faudrait une population plus considérable que celle des tribus dont voici le cadastre approximatif, calculé à cinq individus par famille.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ANOVLACHIE.

Malacassites, ou Calaritiotes	nombre des familles.....	2,565
	population.....	12,825

Les Aspropotamites forment environ deux mille deux cent trente familles, ou onze mille cent cinquante individus.

Aspropotamites	nombre des familles.....	2,230
	population.....	11,150

Les Mezzovites, en y comprenant Crania sur l'Aïas et plusieurs villages, donnent dix-huit cent soixante-dix familles, ou neuf mille trois cent cinquante individus.

Mezzovites	nombre des familles.....	1,870
	population.....	9,350

Les Valaques du Sempti de Zagori composent une réunion de onze cent trente familles, ou cinq mille six cent cinquante individus.

Zagorites	nombre des familles.....	1,130
	population.....	5,650

Ces quatre sommes réunies de familles sédentaires forment une réunion de sept mille sept cent quatre-vingt-quinze familles, et une population de trente-huit mille neuf cent soixante-quinze individus.

Valaques sédentaires	nombre des familles...	7,795
	population.....	38,975

Si on ajoute à ce nombre six mille nomades, on trouvera que les Mégalovlachites composent une peu-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

plade de quarante-quatre mille neuf cent soixante-quinze individus de tout âge et de tout sexe.

TOTAL des Mégalovlachites..... 44,975

BOMÆI, OU BOVIENS.

Les Boviens, ou Bomæi, qui sont les Valaques de Néa-Patra, ou Patradgik, de Carpenitzé et de Zeïtoun, mêlés de nos jours avec les Grecs et les Albanais chrétiens, forment trois tribus.

Celle de Néa-Patra renferme trois cent soixante-dix-huit familles, ou dix-huit cent quatre-vingt-dix individus.

Néa-Patra	nombre des familles.....	378
	population.....	1,890

Celle de Carpenitzé, neuf cent quatre-vingt-une familles, ou quatre mille neuf cent cinq individus.

Carpenitzé	nombre des familles.....	981
	population.....	4,905

Celle de Zéïtoun, six cents familles, ou trois mille individus.

Zéïtoun	nombre des familles.....	600
	population.....	3,000

Auxquelles il faut ajouter douze cents nomades, et on aura pour les Bomæi, ou Boviens, un total général de dix mille neuf cent quatre-vingt-quinze individus en Valaques sédentaires et errants.

TOTAL..... 10,995

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

MASSARETS, OU DASSARETS.

Les Dassarets, ou Massarets, qui sont les Valaques Macédoniens de Périvoli, d'Avdéla, de San-Marina, de Voschopolis et des villages qui en dépendent, sont évalués à deux mille neuf cents familles, ou quatorze mille cinq cents individus.

Massarets	nombre des familles.....	2,900
	population.....	14,500

Auxquels il faut ajouter quatre mille nomades qui ne résident jamais dans les bourgs, ni dans les villages d'été, ce qui donnera un nombre de dix-huit mille cinq cents individus.

TOTAL.....	18,500

Ainsi le total général des populations des Mégalovlachites, des Boviens, et des Massarets, ou Dassarets, sera de soixante-quatorze mille quatre cent soixante-dix individus.

TOTAL GÉNÉRAL de la population Valaque dans la Grèce continentale, qui est maintenant appelée Romélie et Hellada (1).....	74,470

(1) Les Grecs donnent maintenant le nom de Hellada à la Thessalie et à toute la partie du continent qui s'étend depuis l'Achéloüs jusqu'aux Thermopyles. Cette division cadre en partie avec celle de Scylax, qui appelle Hellas l'espace compris depuis la Molosside jusqu'au Penée et à Homolium. Palmer. lib. 1 c. 3.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XLII.

Reconnaissance des sources de l'Inachus. Route de Janina à Mezzovo. Ruines cyclopéennes près du village de Godista. Noms et gisements des différents sommets du Pinde, qui donnent naissance à l'Aoüs et à l'Inachus. Potamographie des trois branches mères de ce dernier fleuve. Partie méridionale de la Perrhébie, ou canton de Zagori.

L'Anovlachie, que je viens de décrire, est séparée du canton de Zagori par l'Inachus, qui divisait anciennement la Perrhébie du pays des Athamanes. Ce fleuve, que Sophocle, cité par Strabon (1), fait couler des faîtes du Pinde, des Lacmons et des montagnes de la Perrhébie, fut dans la haute antiquité l'objet des mythologies des poëtes. Ces historiens des premiers âges du monde prétendaient qu'il se mêlait à l'Achéloüs, et qu'après un cours sous-marin, il reparaissait à Argos du Péloponèse, où il subissait, une nouvelle submersion pour renaître au sein de la Lyrcie. Hécatée, jetant un voile religieux sur ces fables, objet de la croyance vulgaire qu'il fallait respecter, s'en tient avec raison (2) à ce que Sophocle

(1) Ῥεῖ γὰρ (ὁ Ἰνάχος) ἀπ' ἄκρας Πίνδου, φησίν ὁ Σοφοκλῆς, Λάκμου τε, ἀπὸ Περραιβῶν, εἰς Ἀμφιλόχους καὶ Ἀκαρνᾶνας.

STRAB., lib. VI, p. 271.

(2) Strab., *ibid.* et lib. VII, p. 316.

dit de positif au sujet de ses trois sources séparées; et le distinguant judicieusement de l'Inachus Argien, il trace son cours entre l'Amphilochie et l'Acarnanie, où il se perd dans le sein Ambracique. En élaguant la broderie poétique, on retrouve, comme je vais le démontrer, que l'Inachus d'Épire appartient au Pinde, aux Lacmons et à la Perrhébie, comme on a déja vu par l'indication de son embouchure, qu'il traverse l'Amphilochie et l'Acarnanie, si, d'après les probabilités, l'Arta fit autrefois partie de cette province. Je prouverai également, Strabon à la main, que son origine immuable est voisine des sources de l'Æante, ou Æas (Ἄος), qui est l'Aoüs des Romaïns et la Voïoussa des modernes (1). Enfin à l'aide des auteurs anciens, toujours vrais dans l'indication des faits, je rétablirai un des points de la géographie qui a été le plus étrangément défiguré jusqu'à présent sur les cartes connues avant celle du capitaine Palma, auquel j'ai communiqué, en 1807, mes relevés de l'origine des fleuves qui descendent du Pinde (2).

---

(1) Ce fleuve a porté tant de noms différents, qu'il est à propos d'indiquer ceux que je n'ai pas fait connaître. Ainsi Ptolémée l'appelle Λᾶως; Hécatée, *Æas* et Ἄιας, ainsi que Pline, Ovide et Mela. Plutarque le nomme Ἀνίος; Appien, Ἀλώρος; Vib., Aus; D. Niger, *Pyrgo;* Barlet, *Vavissa*.....

(2) Ce fut en 1807 que je communiquai à M. Palma mes itinéraires de Janina à Castoria, ceux de la vallée du Caramouratadèz, etc., dont il fit usage pour composer sa carte de la Turquie en deux feuilles, imprimée à Trieste. Depuis ce temps, j'avais remis à G. V... un pli contenant d'autres détails, qui n'est jamais parvenu à son adresse.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

C'est par un dernier itinéraire, depuis Janina jusqu'à Mezzovo, et au moyen d'un voyage au midi de la Perrhébie, ou Zagori, que je vais faire connaître les vallées supérieures de l'Inachus et le plateau qui voit naître l'Aoûs. Là se terminera ma topographie générale de l'Épire, que le lecteur pourra maintenant appliquer à l'histoire ancienne, ainsi après avoir suivi les vallées, indiqué les ruines, et les sources si nécessaires au voyageur, je me hâte de terminer mon entreprise pour arriver à un autre ordre de choses et de récits.

En partant de l'angle oriental de la butte de Castritza, après avoir fait route à l'orient pendant une lieue, on arrive au pied du mont Mitchikeli, qu'on gravit (1) en marchant à travers les débris d'une route construite en larges pierres, bouleversée par des torrents dont on n'a pas su maîtriser le cours. Au milieu de la montagne, on aperçoit, à droite, dans une gorge couverte de sauge et de halliers d'épines porte-chapeau, les huttes de quelques bergers valaques ; et au bout d'une heure et demie de marche, on atteint le défilé qui, par sa coupure, établit la division entre le Mitchikeli proprement dit, et la partie méridionale de sa chaîne appelée Driscos. A quelques pas de là, on jouit de la vue de la Perrhébie, ou Zagori, et on relève sept lieues au nord nord-est le mont Panesti, signalé par le village de Soudena Apano, dont j'ai fait mention dans ma

(1) En laissant à gauche, un quart de lieue E. S. E., le village de Janitza.

route vers Conitza. On a, sur le versant oriental du Mitchikeli, à une demi-lieue de distance, le hameau de Camnia, et une lieue au-dessus, Lignadèz, qu'on découvre de Janina.

Après avoir pris ces gisements, je descendis pendant une demi-lieue entre des collines couvertes de coudriers, pour arriver au khan de la Kyra, d'où les voyageurs comptent quatre lieues jusqu'à Janina. Ce caravansérail, bâti par l'épouse de Soliman pacha, prédécesseur d'Ali, qui en avait affecté les revenus à l'entretien du pont appelé Dipotami, qu'on trouve au bord de l'Inachus, est une des stations les plus fréquentées de l'Épire, à cause de ses rapports avec la Macédoine et la Thessalie. Tout auprès, on voit une belle fontaine qui donne une grande quantité d'eau par huit robinets, et un kiosque bâti pour les pauvres voyageurs qui y trouvent, sans payer, un abri pour se reposer.

La route, à partir de ce pavillon, est tracée pendant un quart de lieue sur la pente des coteaux, et le long d'un torrent qui aboutit à l'Inachus près du khan de Baldouna. Ce rapprochement des caravansérails avertit le voyageur qu'il suit la route commerciale la plus fréquentée de la basse Albanie. A peu de distance, en remontant au nord, on arrive à un pont en pierre de quatre arches, appelé Dipotami, à cause des deux rivières réunies de la Perthébie sur le cours desquelles il est jeté, à l'ouverture formée entre le Mitchikeli et le mont Tchoucarouca (mont Rouge), contre-pente occidentale du Pinde. La rivière qui débouche par cette is-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sue, cumule les eaux des branches Perrhébiques et Lacmiques de l'Inachus, qui confluent à cette distance avec celle du Pinde, pour traverser dans un seul lit le pays des Athamanes.

Avant qu'Ali pacha eût tracé une route sur la base du mont Tchoucarouca, qui encaisse la rive droite de la branche Pindique, on la guéait après avoir passé le pont Dipotami, et on prolongeait de là sa gauche pendant une demi-lieue jusqu'au-dessous du village de Godista, qu'on aperçoit à une grande élévation dans le mont Polyanos, ainsi que l'enceinte cyclopéenne d'une ville des Dolopes, dont le nom ancien m'est inconnu. On repassait ensuite le fleuve pour arriver au khan des Roses, distant de quatre milles de celui de Baldouna. Telle fut la route que je tins quand je visitai le Pinde pour la première fois, et je la décris en me contentant d'observer qu'il existe un chemin nouveau qui ne peut pas tarder à être dégradé; de sorte qu'on reprendra la direction première et les gués anciennement fréquentés par les voyageurs tels que je les indique.

Du khan des Roses, on marche pendant une demi-lieue sur la rive droite du fleuve, qu'on passe onze fois à gué à cause de ses sinuosités, avant d'arriver à un pont situé en face d'une cascade qui tombe du mont Polyanos. On traverse ensuite des éboulements entremêlés de halliers pendant un tiers de lieue jusqu'au pont de Pournari, près duquel il y a une maison du visir, un khan et un poste de dervendgis chargés de protéger ou plutôt de rançonner les caravanes. Le mont Tchoucarouca s'éloigne un peu de

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la bordure du fleuve, en laissant un espace libre à la culture, qu'une petite rivière tributaire de l'Inachus Pindique vivifie et fertilise même pendant les plus grandes sécheresses.

On passe de nouveau ce fleuve à un mille et demi de Pournari, et on laisse à gauche la station des trois khans, autour desquels il y a des vignobles et quelques champs cultivés. Un peu plus loin, on trouve un pont sur lequel on traverse le fleuve en hiver, pour se rendre par le sentier de Votchino à Mezzovo, en évitant les gués, alors dangereux, des rivières qui me restent à énumérer. Quant au village que je viens d'indiquer, il est jeté à une lieue de distance au nord, entre des sommets qui, vus du point où je me trouvais, présentent les sites les plus pittoresques. De leurs coupoles romantiques se détachent des rideaux de hêtres et de chênes, dont les vastes guirlandes enchaînent neuf pics verdoyants et des portiques profonds que les rayons d'or du soleil éclairaient de mille couleurs harmonieuses, au moment où je les contemplais. Un orage, qui avait éclaté quelques heures auparavant, en versant une pluie abondante sur les montagnes, avait ranimé la verdure ; et les gouttes d'eau attachées aux feuilles des arbres, en réfléchissant la lumière, semblaient les couvrir de saphirs et de pierres étincelantes. Au fond de la vallée, sur les coteaux opposés du Pinde, Iris, fille de Thaumas (1), appuyait son arc radieux, signe de récon-

(1) Iris, avec ses sept couleurs, était appelée fille de Thaumas, l'admiration, du grec θαύμαζω qui signifie *admirer*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ciliation entre le ciel et la terre; et cette fois, plus que jamais, je regrettai de ne pas être peintre pour saisir une de ces scènes magiques, qui ne se présentent guères que dans les pays de montagnes.

En face du sentier de Votchino, on sort du lit de l'Inachus pour suivre sa rive gauche pendant un mille, jusqu'au khan de Dervenditcha, près duquel on remarque le tombeau d'un santon renfermé dans l'enceinte d'une chapelle. Les Turcs avec lesquels je voyageais, gens à imagination comme les Grecs, desquels ils ne diffèrent que par le turban, me dirent que les eaux respectaient constamment la sépulture de leur derviche, au sujet duquel ils me racontèrent des miracles, et sur-tout la puissance qu'il avait de repousser les torrents du lieu où il reposait. Malgré ce fait bien avéré, le fleuve moins docile, enleva, l'hiver suivant, le khan et le tombeau de Dervenditcha, dans une débâcle qui eut lieu à l'époque de la fonte des neiges. Le caravensérail n'était pas relevé deux ans après cette catastrophe; mais des Mahométans zélés avaient reconstruit le cénotaphe pour prouver que les prophéties ne peuvent mentir quand elles sont étayées par le culte dominant! Devant nous coulait une rivière égale à l'Inachus, par le volume de ses eaux, dont les sources éloignées d'une lieue et demie se trouvent au midi dans les glaciers du mont Péristera, près du village de Trépicha, nom emprunté des trois sommets ou pics qui couronnent ses hauteurs. Au sortir des rochers, cette rivière en reçoit une non moins considérable des hauteurs du monastère de Cochinolitkari, au-dessous duquel il y

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

a des vignobles dont le vin est d'une qualité très-inférieure à celui des coteaux de Surène.

Après avoir guéé la rivière de Trépicha, au milieu des rochers qu'elle entraîne, on remarque, à la rive droite de l'Inachus, une cascade qui coule à la surface des montagnes, et une demi-lieue à l'est, on rencontre une rivière dont les sources existent au versant septentrional du Codjaca, qui donne, par sa contrepente, naissance à l'Achéloüs. On passe ensuite le fleuve sur un pont, pour se diriger au nord-est, en gravissant un escarpement qui aboutit au carrefour de la traverse de Votchino, près duquel on trouve une chapelle dédiée à saint Athanase, et une demi-lieue à l'orient, on entre à Mezzovo.

Cette ville, qui renferme maintenant onze cents familles, fut fondée dans le dixième siècle, par une colonie de pasteurs Mégalovlachites, dont les tribus faisaient paître leurs troupeaux aux environs de l'Inachus, lieux alors solitaires et presque inconnus du reste des hommes. Mezzovo, telle qu'elle existe maintenant, s'élève en étages appliqués à la pente et au couronnement des rivages du fleuve, qui la divise en deux quartiers appelés *an ilion* et *pros ilion*, pour désigner la partie exposée au soleil et celle qui en est privée dans quelques saisons. On communique, au moyen d'un pont, entre la ville boréale et la ville méridionale; mais la route commerciale, sans pénétrer dans la gorge, circule au-dessus du quartier *pros ilion*, en plongeant sur les maisons qu'on aperçoit étagées par échelons jusqu'au fond des précipices. La

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

halte ordinaire des caravanes a lieu à des khans bâtis sur la hauteur, où les Valaques aisés commencent à placer leurs demeures. La position de Mezzoro dans la seconde croupe du Pinde, au voisinage des glaciers, fait qu'on y éprouve des hivers longs et rigoureux. Lorsque j'y passai pour la première fois, au commencement du mois de juin, les neiges n'étaient fondues que depuis une dixaine de jours; malgré ce peu de temps, le printems marchait à grands pas; et la végétation, qui redouble d'énergie à cause de la briéveté de l'été, s'avançait rapidement. Les arbres étaient couverts simultanément de feuilles naissantes et de fleurs, les seigles montaient en épis, les ouragans avaient cessé, les nuits étaient douces et sereines.

Je pus, à la faveur d'un beau jour, déterminer, par les points culminants des montagnes, que le parallèle de Mezzovo tombe un mille au sud de Janina sur la ferme de Bonila, à la distance respective de neuf lieues et un quart d'orient en occident. Ce fut là le point capital de mes remarques; car je savais que les Mezzovites sont marchands; j'avais vu leurs compagnies de maçons employées à Janina, à la construction des palais du visir; et mes rapports avec les marchés de la Turquie d'Europe, m'avaient appris que les kiradgis ou muletiers les plus actifs, sont des habitants de cette ville ou du Zagori. Mais ce dont je pus me convaincre, ce fut de leur réputation d'entêtement, dont j'eus la preuve à la suite d'une scène désagréable qui eut lieu entre mes gens et les Mezzovites, scène capable, sans une extrême modération, d'attirer sur eux le ressentiment du satrape de l'Épire,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qui ne laisse jamais impunie une atteinte portée à son autorité.

N'ayant rien à voir d'intéressant à Mezzovo, je combinai ma marche de manière à compléter la reconnaissance des sources qui donnent naissance aux grands fleuves de la Grèce, et je dirigeai mes recherches vers la seconde croupe du Pinde. En procédant ainsi je trouvai une demi-heure au nord-est de la ville, sur le front du cirque appelé mont Politzi, qui s'élève à la distance d'une lieue et d'une lieue et demie de rayon jusqu'à l'air de vent sud-est, les branches et l'origine de l'Inachus qui, après avoir réuni plusieurs rivières, coule dans un seul canal entre les quartiers Anilion et Prosilion de la ville.

Cet examen étant terminé, je franchis la zône du mont Politzi à l'est, et je marchai l'espace d'un quart de lieue à travers une prairie alors émaillée de violettes et de narcisses blancs, qui exhalaient une odeur suave. Je me trouvais à cette distance placé au centre des plus hauts sommets de la montagne poétique ; et je vins m'asseoir sur une butte couverte de gazon, afin de calquer le gisement et les formes des pics dominateurs dont j'étais environné. Un jour plus serein ne pouvait jamais éclairer la nature ; je foulais le plateau du Lingon, où Philippe fuyant devant Q. Flaminius, s'était arrêté pour reposer son armée, et le lieu qui vit passer ensuite les légions de César et les hordes d'Alaric. Ces souvenirs se présentaient à ma mémoire au milieu d'une scène enchanteresse qui ravissait mes regards. His-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

toire, poésie, tableaux romantiques, le passé et le présent étaient devant moi; je foulais les pelouses du Pinde, j'éprouvais une sorte d'existence nouvelle en respirant l'air balsamique de ce plateau! Les montagnes étaient colorées de teintes célestes par les premiers rayons du soleil. J'étais placé sur le trône aérien d'où le Créateur semble avoir dessiné les formes des montagnes et commandé aux fleuves de couler vers les différentes mers de la Grèce; devant moi, à l'orient, je mesurais le Mavrovouni, crête sublime couronnée de pins, dont les flancs rougeâtres commençaient à se débarrasser du poids des neiges et je pouvais relever sa chaîne qui se déroule du nord au midi, où elle expire par une pente brusque. A cette extrémité, je voyais dominer le Ian-Catara, croupe boisée qui s'allonge en spirale du nord-est au midi, pour s'appuyer sur le Zigos, digue presque incommensurable dont la projection se recourbe au sud-ouest.

Cette troisième montagne, parée de hêtres, de pins, de mélèsiers et de sapins, est remarquable par deux sommets arrondis qui l'annoncent de loin entre tous les faîtes culminants du Pinde. A l'occident du Zigos, qu'on passe pour entrer dans la Thessalie en sortant du bassin de l'Inachus, sans traverser le plateau du Lingon, s'appuie le mont Dokimi, qui conserve, presque toute l'année des neiges dont il partage les effluves entre les trois grands fleuves de la Grèce, auxquels il envoie des ruisseaux tributaires.

Enfin, à l'occident, dominaient les Péristera-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Vouna, montagnes nues et grisâtres, toujours chargées de glaces, qui bordent, en se ployant à l'ouest, par leur contre-pente appelée Polyanos, la branche Pindique de l'Inachus. Le mont Padédimouli, terre nourricière des cèdres, me restait au nord-ouest; je voyais le Tchoucarouca se détacher de ses flancs, et une arête s'élevant de sa base, le lier au Valmari, qui s'unit au mont Fago Scripton, dont les sommets ombragés de forêts, s'élancent au nord, en rivalisant de hauteur avec les Haliacmonts (1).

Quoique le soleil fût assez élevé sur l'horizon, le froid était piquant; et dès que j'eus recueilli mes notes, je rejoignis mon escorte. Nous marchâmes ensuite au sud-est durant une demi-lieue, jusqu'à une belle fontaine entourée de buttes composées d'un sablon noirâtre, que mes guides me firent remarquer, en répétant que c'était la source de l'Aoüs, ou Voïoussa. En effet Strabon dit que ce fleuve naît dans la même montagne que l'Inachus (2); et je venais de voir la vérité de cette indication, puisque l'un coule des flancs occidentaux de la chaîne du Politzi, et celui-là de son revers oriental. Au sortir de son urne, la Voïoussa forme une rivière semblable à la Doire au sortir du lac du mont Cenis; on pêche des truites dans les eaux de ce

(1) Du centre où je me trouvais placé, le sommet du Mavovouni restait deux heures et demie E.; la base du Ian-Catara, une demi-heure S. E.; celle du Zigos, une heure trois quarts S.; les Peristera-Vouna, quatre heures S. O.; le Fago-Scripton, trois heures N. O.

(2) Strab., lib. VII, p. 316.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

fleuve du Pinde, comme dans celles de celui des Alpes. Après nous être désaltérés à cette source, nous guéâmes à deux tiers de mille une autre branche de l'Aoüs; qui descend d'un espace moyen, pris entre le Zigos et le Ian-Catara, à une lieue environ au sud-est. Enfin, à peu de distance, nous passâmes une troisième branche venant du Mavrovouni; et après avoir monté pendant un mille à travers une futaie de sapins, nous mîmes pied à terre au caravansérail de Ian-Catara, lieu où se termine le versant des eaux, et où l'on établit les frontières entre l'Épire et la Macédoine.

Je venais de découvrir, j'ose me servir de ce terme, les sources jusqu'alors oubliées de l'Aoüs, il me restait à reconnaître les branches de l'Inachus, qui descendent des Lac-Monts ou Haliac-Monts et celles qui traversent la Perrhébie, afin de compléter mes reconnaissances. Les paysans venaient de nommer les *Ora liaca* ou *Monts-Liacs* (1), qu'ils me montraient au nord du Mavrovonni, en face du Fago-Scripton; et ce nom, conservé à travers les révolutions qui ont changé les dénominations, fut pour moi un nouveau trait de lumière. On peut concevoir ma joie; j'aurais voulu partir à l'instant, et j'attendis avec impatience qu'on eût déjeuné, et que les chevaux fussent rafraîchis pour continuer mes découvertes. Je me faisais répéter le nom des Haliac-monts (Ὧρα λίακα), c'était pour moi une

(1) Λάκμων, ἄκρα τοῦ Πίνδου ὄρους ἐξ ἧς ὁ Ἴναχος καὶ Ἄιας ῥεῖ ποταμός. STEPH. BYZ.

C'est sans doute cette origine qui a fait surnommer ce fleuve Haliacmon, comme on le voit à l'article Inachus dans Ortelius.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

découverte aussi précieuse que celle d'un fragment de Strabon, puisqu'il me fournissait une preuve existante de la topographie des anciens!

Dès qu'on eut déjeuné, nous redescendîmes dans la vallée de l'Aoüs, en traversant le plateau du Lingon, retraite embellie alors par le printemps, les naïades et les rossignols; et pendant l'hiver, séjour affreux de la tourmente et des autans, sur ce plateau nous fîmes quatre lieues le long de la Voïoussa (1) pour arriver à l'extrémité des Lacsmonts. Quelques champs ensemencés en seigle, seule plante céréale qui prospère dans cette haute région, des bois épars, et de hautes sapées, occupaient cette extrémité des montagnes. Nous tournâmes ensuite à l'occident pour descendre aux sources de la branche Lacmique de l'Inachus, et je me reconnus encore avec les indications de Strabon. Delà, nous suivîmes un contrefort qui se projette à l'occident, et nous traversâmes onze ruisseaux qui coulent de ses flancs parallèlement à ceux du mont Flambourèchi. Je remarquai que ces rivières primitives se réunissent dans deux canaux profonds, et trois quarts de lieue plus bas, je les vis couler dans un seul lit sous le nom d'*Ouarda* (2), dénomination de la branche Lacmique de l'Inachus. A cette distance, nous avions en face, sur la rive droite du fleuve, le village de Tchernéchi, et un quart de

(1) L'estime de mes guides portait notre distance N. S. de-là jusqu'à Conitza, à cinq heures de marche.

(2) Ouarda, des mots schypes *ou*, eau, et *Arda* ou *Arta*, ce qui signifie la même chose que *fleuve de l'Arta*.

lieue plus bas, nous laissâmes à la même rive, Macrino. Mais dans quels chemins m'étais-je engagé pour accomplir ma pénible tâche, le souvenir m'en fait encore frémir! Mes guides, transis de peur, poussaient des gémissements lamentables, et ils m'auraient accusé de leurs maux, si je n'avais partagé et affronté les mêmes périls. Je les encourageais, non en commettant des imprudences, mais en les exhortant à la patience, et en leur donnant l'exemple de la persévérance. Il fallut mettre pied à terre afin de descendre dans le lit de l'Ouarda, d'où nous sortîmes presqu'aussitôt pour marcher sur sa rive gauche pendant un demi-quart de lieue d'agonie, car nous fûmes sans cesse exposés à nous briser dans les précipices. Nos chevaux, animaux intelligents, comme tous ceux de montagne, se laissaient glisser aux descentes, et sondaient le terrain dans les fondrières, afin de placer solidement leurs pieds, ce qui n'empêchait pas les postillons de crier miséricorde en se recommandant à toutes les puissances du Ciel!

Cependant, nous nous tirâmes avec un rare bonheur de ce *catiphoros* (1) ou descente; et à la distance où nous étions, je découvris au septentrion, le développement entier de la Perrhébie, que je re-

(1) Les Turcs et les Grecs de l'Épire et de la Romélie se servent toujours du mot *aníphoros* (montée), non-seulement en parlant d'une montagne, mais des régions situées vers l'orient; et de *catiphoros* (descente) pour indiquer l'occident et une descente. De même, les anciens désignaient par *ano* les régions situées vers la Perse, et de *kato*, en parlant de l'occident.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

voyais de bas en haut, et en sens inverse du lieu d'où je l'avais relevée en plongeant des hauteurs de Soudéna Apano (1). Je pouvais dessiner la ligne formée à l'occident par le Mitchikéli, au nord par le Panesti, à l'orient par la partie du Pinde appelée Coutcha et Palœochori, et au midi par le Tchoucarouça, contrefort des Lacsmonts. Je suivais des yeux sa surface séparée par une arrête mamelonnée qui tombe de Coutcha, et se réfléchit au midi en divisant en deux bassins les récipients du cours Pérhébique et du cours Lacmique de l'Inachus, à travers une surface hérissée de monticules et labourée par d'innombrables torrents. J'observais cet espace inextricable vis-à-vis du village de Macrino, où nous avions fait halte, lorsque nous nous remîmes en route en prolongeant le cours de la rivière, sur une corniche de deux pieds et demi de largeur qui, pendant une lieue et demie de chemin, forme le seul sentier praticable. A l'extrémité de cette voie, le coteau s'éloigne au midi; et on trouve des vignobles ainsi qu'un espace libre qu'on suit pendant un quart de lieue de chemin, pour arriver au monastère de Voûtza, dédié à la Sainte-Vierge.

Les moines, chez lesquels nous dinâmes, m'apprirent que leur couvent, qui est un des plus beaux de l'Épire, avait été fondé par l'empereur Constantin-Pogonat (2). L'igouménos me dit que l'air du pays était

(1) *Voyez* t. Ier, ch. XII de ce voyage.

(2) Constantin Pogonat, monté sur le trône en 668, après un règne de dix-sept ans, mourut en 685. PETAV., *Rat. Temp.*

extrêmement mal sain, et que ses frères, qui sont obligés de travailler à la terre, étaient fréquemment moissonnés par des fièvres pernicieuses. Il m'attesta, comme un fait particulier, que l'Ouarda était souvent dépeuplée de poissons, lorsque les pluies de l'été sont abondantes, à cause que les torrents y versent des eaux chargées du détritus et des sucs des tithymales qui croissent sur leurs bords. A l'appui de ce fait, comme il avait plu abondamment la veille, il me montra plusieurs paniers remplis d'anguilles et de truites, qu'on avait recueillis, afin de les saler et de les conserver pour les jours d'abstinence.

Comme il nous restait neuf lieues à faire pour nous rendre à Janina, nous nous arrêtâmes peu de temps au monastère de Voûtza; nous partîmes en nous dirigeant au sud-ouest, dans le lit même de l'Ouarda, pendant neuf milles de chemin. La chaleur était étouffante au fond de ce gouffre, mon cheval seul conservait un reste de vigueur, et quoique menacés par un orage qui pouvait nous submerger entre des rives escarpées, nous ne pouvions guères avancer qu'au pas; mais heureusement, nous n'eûmes pas de pluie, et les nuages parurent même s'éloigner lorsque nous atteignîmes le confluent de la branche Perrhébique de l'Inachus. Nous nous trouvions alors dans un lit plus spacieux, et nous pouvions, en cas de danger, gravir la rive droite du fleuve, lorsqu'au bout d'une lieue et un quart de chemin, nous en sortîmes pour monter au khan de Beraga, bâti au bord de la seconde rivière du Zagori, qui réunit les eaux des égouts du mont Mitchikeli.

Comme des affaires pressantes me rappelaient à Ja-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nina, nous passâmes le caravansérail sans nous y arrêter; et nous mîmes une heure, par un fort beau chemin tracé au bord d'un torrent, à gravir le Mitchikeli. L'orage qui nous menaçait depuis midi s'y était accumulé, et nous n'atteignîmes ses hauteurs qu'en traversant des nuages fétides et sombres, comme les brouillards qu'exhalent les tourbières. Mes guides paraissaient consternés, lorsque le tonnerre éclata subitement autour de nous avec une commotion épouvantable, qui renversa deux de nos chevaux sans pourtant leur faire aucun mal. Il fallut s'arrêter; les éclairs nous brûlaient la figure; nous étions dans un atmosphère électrique et exposés à être foudroyés, lorsque la pluie vint mettre fin à cette crise douloureuse. La colonne nébuleuse s'éleva, la montagne se dégagea de vapeurs, et j'aperçus la vallée de la Hellopie, comme le port de salut après la tempête. Nous rentrâmes, à une demi-lieue de là, dans la route de Mezzovo, trois milles à l'occident du khan de la Kyra, et à Janina sur les onze heures du soir.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XLIII.

État physique. Règnes de la nature. Aperçu sur la minéralogie des montagnes formant les bassins principaux de l'Épire. Indication de quelques minéraux. Nature du terroir et des eaux. Observations sur les tremblements de terre. Temps et circonstances dans lesquels ils se manifestent.

Ce ne peut être l'ouvrage d'un homme isolé et souvent dépourvu de moyens nécessaires, que d'entreprendre de traiter l'histoire naturelle complète d'une province dont on saisit à peine l'ensemble géographique, après plusieurs années de travaux. Qui peut d'ailleurs réunir toutes les connaissances nécessaires pour une aussi vaste entreprise? Quel nouveau Tournefort connaît depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope des bords arides de la mer? Où trouver un pareil voyageur parmi ceux qui visitent la Grèce (1)? D'autres intérêts semblent les y appeler! Quelques-uns ne débarquent aux rivages de cette contrée que pour interroger ses monuments. D'autres parcourent ses campagnes en imagination, font quelques excursions,

(1) Une école de naturalistes destinés à voyager dans les différentes parties du monde, récemment instituée par le roi, nous promet des résultats heureux de ces excursions lointaines, dont les relations sont trop souvent vagues, à cause du défaut de connaissances de leurs auteurs dans la physique et l'histoire naturelle.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dessinent des paysages éphémères, et ont ébauché un voyage sans s'occuper de l'existence d'une foule d'objets qu'une nature poétique étale sous leurs pas et offre à leurs regards. Enfin peu d'entre eux voudraient se livrer à des détails pénibles qui n'ont pour objet que des descriptions scientifiques.

Ces considérations générales me conduisent à avouer ma propre insuffisance, et à ne proposer que comme un essai les indications sur l'histoire naturelle, par lesquelles je termine ma description de l'Épire.

La contemplation de la vieille Europe dans son ensemble me détermine à classer parmi les montagnes du second ordre le Pinde, qui forme l'arête supérieure de l'Épire, depuis le lac d'Ochrida jusqu'aux Thermopyles. On ne trouve point en effet dans cette chaîne, ni dans le Parnasse, qui en est la continuité, les deux états extrêmes de la matière, la glace et les fluides élastiques raréfiés, qu'on rencontre aux faîtes des Alpes chargés de frimas éternels, ainsi que la cessation de la vie animale et végétale. Les neiges ne sont que temporaires dans les régions les plus élevées des montagnes de la Grèce; et l'homme peut y vivre et y habiter, comme on l'a vu par le séjour qu'y font quelques Valaques. Si certains pics sont chargés de neiges durant toute l'année, ces faits particuliers ne détruisent pas l'hypothèse générale, parce que leur conservation n'est due qu'à des localités qui amortissent l'action du soleil, qui les dissout sur des points parallèles égaux et parfois supérieurs en élévation. Ainsi les angles rentrants du Hyampée dans le Parnasse, les cavités du Tomoros et des Lacmonts

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

prôtègent des glacières permanentes, tandis que leurs sommets, qui dominent dans les airs, sont rendus à leur nudité grisâtre aux approches du solstice d'été. Cette remarque seule suffirait pour démontrer que les montagnes épiréennes sont secondaires; et s'il y eût, comme quelques géologistes le présument, succession de développement dans les chaînes principales de l'Europe, on trouvera sans doute écrit sur le front de la zône Pindique, qu'elle est postérieure au Mont-Blanc et aux Alpes.

Que devient-elle sous un autre aspect, si on ose la comparer à ces masses, par les fleuves auxquels elle donne naissance? Comment oser mettre en parallèle avec le Rhin, le Danube, le Rhône et ce fougueux Éridan, qui fertilise et désole l'Italie, l'Aoüs? Je n'ose nommer l'Inachus; l'Achéloüs disparaît au milieu de ses pierres, si on prononce son nom à côté de l'Ister; et le roi des fleuves de la Grèce rentre dans le domaine de la mythologie (1).

L'Épire, plus particulièrement encore que les autres contrées de la Grèce, est une *miniature* des régions sévères des Alpes, et un *abrégé de tous les climats*. Variée dans ses aspects, plus variée encore dans la nature de ses eucrasies, il convient pour en saisir l'ensemble, de la considérer, comme je l'ai décrite, par bassins ou vallées, qu'on peut réduire au nombre de sept principaux, auxquels aboutissent toutes les

(1) L'Aoüs est le fleuve le plus profond de la Grèce; le second est l'Arachthus; la Thyamis sera le troisième; l'Inachus et l'Achéloüs étant torrentueux, ne sont navigables qu'à leur embouchure.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

gorges affluentes. Je ne répéterai point ce qu'il faut entendre par bassin; la définition en est connue, et j'entre en matière, en procédant d'après les plans invariables de la nature, tels qu'ils sont sortis des mains du Créateur.

L'Aoüs, ou Voïoussa, qui parcourt la vallée septentrionale de l'Épire, dont la pente s'incline du sud-est au nord-ouest, recueille les eaux des versants de toutes les montagnes adjacentes, qu'il verse dans l'Adriatique. Le Mavro-Vouni, le Zigos, le Ian-Catara, générateurs de ses sources, sont remarquables par une nature particulière qui sert à les distinguer. La première de ces montagnes, dont les bases peuvent être observées du côté de la Macédoine, se compose, au niveau des torrents, de granit gris en grandes masses traversées par de profondes scissures. A l'ouest, ce noyau, sans doute primitif, est couvert jusqu'aux sommets par une argile rouge, sur laquelle croissent des forêts de sapins. Dans le lit des rivières et des torrents qui en descendent, on trouve quelques pierres du genre des laves dures; les unes nues, et d'autres enveloppées d'une gangue jaunâtre qui fait varier l'aiguille magnétique. Dans la plupart, on remarque une couleur grisâtre diaprée de cristaux noirs de schorl et de paillettes micaceuses. Le Zigos et le Ian-Catara, que j'ai vus rapidement, m'ont paru flanqués de blocs verticaux de roche primitive. Enfin les sources de l'Aoüs, entourées de buttes d'un sablon noirâtre et brillant, sur lequel je n'ai pu faire d'expériences capables d'apprécier ses qualités intrinsèques, sont celles d'un larmier ferrugineux.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

L'Aoüs, après avoir traversé le plateau argileux du Lingon, s'enfonce dans une gorge flanquée de montagnes schisteuses entremêlées d'un grès friable, d'ardoises et de quartz feuilleté de couleur grise. Les torrents sont remplis de cailloux marbrés, parmi lesquels on remarque une grande quantité de *pierres roulées* qui ont le ton du vert antique. C'est dans les escarpements qui dominent ces ravins ténébreux, qu'on trouve les glacières conservatrices des neiges perpétuelles, et où sont les forts des ours, habitants des Haliacmonts.

La partie du Pinde, depuis Avdèla et Périvoli, bourgs dépendants de la Macédoine, jusqu'à Boboussa, est couverte de schistes micacés, et les montagnes d'une terre rouge nourricière des forêts de sapins et de mélésiers qui les décorent. Les deux chaînes qui accompagnent la Voïoussa sont déchirées par des torrents, et en avançant au nord, on observe que la couleur du sol passe insensiblement du rouge au jaune. Sous cette couche formée d'argile et de silice, sont disposés, par plans inclinés à l'occident, des schistes tendres, des pierres argileuses, et des brèches, parmi lesquelles on distingue la mine de fer terreuse en masses squammeuses, et quelquefois des cristaux de sélénite.

Au débouché des monts Lazaris, qui s'affourchent sur la région centrale de la grande arète du Pinde, à droite dans le mont Himnadi, on ramasse à la surface de la terre des cristaux de roche d'une belle transparence. Cette chaîne est hérissée d'une crénelure en pierre calcaire marbrée de rouge et de jaune, résultant

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de la combinaison du sulfate de fer avec d'autres substances que je n'ai pas distinguées.

Le vallon de Conitza, qui est le second étage des plateaux du Pinde est traversé en sens différents par l'Aoüs et par le Voïdo-Mati, fleuve souterrain de la Perrhébie, et leurs eaux réunies entrent dans la vallée de Caramouratadèz, qui est bordée à droite par des contreforts, d'où les riverains tirent des schistes compactes pour couvrir leurs maisons. Ici la couleur du sol devient blanchâtre, toutes les collines sont à bases calcaires et les torrents mettent à découvert quelques échantillons de mine de fer, ainsi que des pyrites cuivreuses combinées avec divers corps étrangers. Le Mertchica paraît tout entier former une masse de roche primitive, couverte, par-tout où elle n'est pas exposée aux ravages des eaux, d'une terre végétale fertile et grasse.

Le défilé de Grùca est bordé de montagnes calcaires, chargées en quelques endroits d'un terreau grisâtre, qui est cultivé, quand l'espace permet au paysan de pouvoir y manœuvrer la charrue. Dans la haute région, on découvre des spaths calcaires et des boules marneuses pénétrées de veines brunes.

La vallée de Tébélen est enveloppée d'une double chaîne calcaire mêlée de bancs de gypse très-étendus. La terre bolaire existe du côté de Byllis, et on observe une grande quantité de poissons pétrifiés dans plusieurs échantillons de roches, ainsi que des coquilles qui m'ont paru être fluviatiles. Au voisinage de Cardiki, on trouve des pyrites globuleuses couvertes d'une croûte pierreuse, et sur les parois des cavernes sèches,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

on recueille le salpêtre de houssage. La marne sablonneuse entre dans la composition des montagnes de Liboôvo. Le mont Argenik possède, comme je l'ai dit, des minerais d'argent; le Nymphæum, que j'ai décrit, conserve ses mines de poix, et l'Aoüs coule de là jusque dans l'Adriatique, entre des coteaux à base gypseuse.

Dans la vallée dont je viens d'indiquer la composition minéralogique, la nature des eaux varie presque comme les aspects. Froides et crues dans le Pinde, elles ne dissolvent pas toutes également le savon, et très-peu conviendraient à des estomacs moins robustes que ceux des Épirotes. Cependant, quoique mélangées par la fonte des neiges, il n'y a pas d'exemple qu'elles aient occasionné parmi eux des goîtres, remarque capitale qui me porte à croire que cette maladie ne tient peut-être pas essentiellement à cette cause, à laquelle on l'attribue faute de meilleure raison à alléguer. Sur le plateau de Conitza, au fond des gorges du Caramouratadèz, excepté dans les régions élevées, les sources sont sujettes à s'échauffer. On risque aussi, en s'y désaltérant sans précaution, d'avaler des sangsues presque imperceptibles, qui causent des désordres d'autant plus grands, qu'on les attribue souvent à des causes bien différentes. Vers Tébélen, la combinaison du plâtre rend les eaux pesantes; et en général cette contrée n'est pas riche en fontaines limpides et salutaires.

La seconde vallée de l'Épire qui dépend du Pinde, est celle de l'Inachus. Même nature calcaire aux sommets des montagnes, même nudité des faîtes du Zigo

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et des monts Péristera. Au débouché de la vallée de Calaritès, parmi les éboulements du Polyanos, on trouve des masses granitiques rouges, jusqu'aux environs du khan de Golphino. Le naturaliste peut voir dans la caverne de Kypina, des stalactites. Il trouvera des veines de charbon fossile dans le mont Cacardista, des mines de sel dans le Djoumerca; mais dès que l'Inachus a formé une dernière sinuosité au midi de l'Arta, ses bords cessent d'offrir un aliment au géologiste, qui ne voit dans l'Amphilochie et à cette extrémité de la Parachéloïde, qu'une terre d'alluvion.

J'appelle troisième bassin le plateau de la Hellopie, ou vallon de Janina, que j'ai décrit. Tout atteste dans cette vallée l'action des feux souterrains, dont les foyers existent dans les cavernes qui minent son territoire. Dans plusieurs endroits, et spécialement près de Castritza, la terre est couleur de brique d'un rouge vif. Du côté de Saint-Démétrius, il s'ouvre de grands trous après les pluies; et vers Besdounopoulo, entre les lacs, on remarque, auprès d'un terreau qui est de la plus grande fertilité, des houilles dont la tourbe exhale dans la combustion une odeur très-forte de soufre.

Toute la partie occidentale de l'Épire, jusqu'à la mer Ionienne, peut être considérée comme une masse calcaire qui repose, autant qu'il m'a été possible d'en juger, sur une base granitique. L'Aréthon, qui naît du mont Stymphé et de la chaîne Paroréenne, est flanqué de roches marneuses, calcaires et schisteuses jusqu'au pont de la Pachéna. Le terroir blan-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

châtre de sa vallée est une argile mêlée de sablon. Aux Cinq-Puits, on trouve les silex qu'on taille pour faire des pierres à fusil, et du côté de Loroux, une terre glaise qui recouvre à une grande profondeur des meurses et quelques pierres vulgairement appelées *têtes de chat*.

La partie occidentale de l'Épire se compose des bassins qui versent leurs eaux dans la mer Ionienne, par trois fleuves, qui sont le Simoïs, la Thyamis, ou Calamas, et l'Achéron, ou Glykys.

Le premier de ces bassins des chaînes inférieures du Pinde, car j'ai démontré que le Tymphé était une de ses dépendances, est arrosé par l'Achéron, qui parcourt deux vallées profondes avant de se réunir à l'occident de Souli. Là, on observe des masses calcaires entremêlées de pierres roulées que les Turcs emploient comme projectiles au lieu de boulets. On découvre aussi dans les montagnes de grandes veines siliceuses, et des mines très-étendues de charbon de terre. L'antimoine s'y trouve aussi en grandes masses, ainsi que le fer en globules combiné avec le soufre. On m'a également fait voir des échantillons de prussiate natif; mais je ne saurais dire dans quel lieu il avait été ramassé. Je puis assurer qu'il existe aussi dans cette partie de la Thesprotie des mines de cuivre qu'on pourrait exploiter. Aux environs d'Élia, les habitants de Paxos tirent des pierres molaires, qu'ils exportent à Corfou et dans les îles Ioniennes, où ils sont, de temps immémorial, en possession de la vente des meules de moulin.

Les montagnes de la Cassiopie, qui se rattachent à

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la chaîne Olichinienne, sont formées de pierre calcaire compacte et brillante intérieurement. Des portions entières de roches paraissent avoir été brisées par des secousses violentes; et quelques bancs se trouvent superposés à la couche primitive, dans une position verticale, avec des stratifications de terre glaise martiale pareille à celle qu'on voit dans quelques endroits du vallon de Janina. Des roches basaltiques se montrent aux environs de Syvota et le long de la côte de Spiantza, où elles se présentent en prismes dressés comme une bordure de palissades. Le talc zoologique, les roches d'agglomération entremêlées de rhombes de spath calcaire et de géodes renfermant des cristaux obscurs, se trouvent confondus et croisés dans un mélange de tant de minéraux, et parmi un si grand nombre de terres, qu'il faudrait la vie d'un homme pour les classer.

La Thyamis, ou Calamas, baigne le sixième bassin de l'Épire, en parcourant la vallée qui appartient à la Chaonie et à la Thesprotie. Ce fleuve sort du lac de Dgérovina, qui est peut-être le cratère d'un volcan éteint, quoique je préfère le considérer comme une fontaine contemporaine de la création. A peu de distance de cet abîme, on découvre presque à la surface de la terre, les mines de soufre que j'ai fait connaître en décrivant le canton de Pogoniani. Quoiqu'on assure avoir vu fumer ces montagnes, je ne pense pas, malgré les secousses souterraines qui les agitent, que les volcans aient jamais fait éruption ni dans cette vallée, ni sur le versant opposé des montagnes; car on n'y trouve ni laves, ni pierres

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ponces, en un mot rien de ce qui caractérise leurs phénomènes ordinaires. Jusqu'à la gorge affluente de la Velchis, les coteaux n'offrent qu'une terre rouge combinée avec le fer, et autour de Velchistas, quelques carrières de marbre veiné. Mais au-dessous de Bourdari, on rencontre de nouveau le gypse, les pierres molaires, et une vaste étendue de terrain mélangé de *smectis*, ou *terre à foulon*. Une argile blanchâtre répandue sur les montagnes accompagne le cours de la Thyamis jusqu'à la distance d'Aréochovistas. Le terroir s'obscurcit en approchant de la vallée de la Longowista, et le mont Vigla présente quelques basaltes et du granit rouge vers les hauteurs de Cochino-Lithari. J'ai vu creuser des puits dans la plaine située entre Phéniki et Philatès, desquels on retirait des meurses et une marne crétacée extrêmement friable. Comme on ne dépassait pas la profondeur de trente pieds, je n'ai pu avoir des données plus étendues sur les qualités intérieures du sol. Philatès, Plichivitza, les montagnes de Sayadèz et de Conispolis, sont entièrement calcaires; et les vallées adjacentes ne présentent par-tout qu'un limon gras entremêlé de sélénite et de sablon léger.

Les montagnes qui encaissent la vallée de Delvino sont des chaînes calcaires brisées par de violentes secousses, desquelles le temps détache des fragments qui formeront un jour des collines secondaires à leur base. Dans le défilé de Moursina, on voit des silex, des granits et une roche dure de couleur grisâtre, qui paraît servir de noyau à cette partie des montagnes desquelles naissent la Pistritza et à la Longowista, rivières

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dont les eaux s'épanchent dans des directions opposées. J'ai parlé des fontaines salées qui existent dans ces hauteurs; et je me contente de nommer une espèce de schiste orangé et alumineux, dans lequel je soupçonne qu'il existe une huile inflammable pareille à la pétrole. Au voisinage du port Onchèsme et de Saint-Basile, il existe des mines de charbon fossile qui pourraient contribuer à la richesse du pays, en devenant un objet de spéculation pour le commerce d'exportation. Tel est l'abrégé de la minéralogie de l'Épire, ou plutôt l'échantillon des productions minérales, qu'elle renferme sans doute en plus grand nombre, et sur lesquelles je n'ai pu recueillir que cet aperçu, tant il est difficile d'aborder une pareille exploration, dans un pays où le gouvernement s'imagine qu'un voyageur n'est occupé qu'à chercher de l'or, dont les mines ne manqueraient pas, au dire des Turcs, d'y attirer les puissances chrétiennes.

La nature des terres varie plus encore que les positions et les aspects des différents bassins. Le sol de la Perrhébie, qui est un des greniers d'abondance de Janina, produit des fruits, des vins et des moissons variées, quand les pluies secondent les efforts du laboureur. Le terrain froid du vallon de Janina demanderait l'engrais de la marne pour donner des récoltes de blé. Ce n'est que du côté de Barcamoudi qu'on cultive le maïs et les plantes légumineuses; mais l'air y est fiévreux, et la plupart des fruits y sont sans saveur. On est surpris de voir de la culture et des prairies sur le plateau rocailleux de Varlaam et des Cinq-Puits. Les maïs couvrent toutes les vallées occidentales de la

Chaonie et de la Thesprotie, et le tabac réussit dans leurs aspects échauffés par le soleil. Mais l'opulence de l'Amphilochie et de son territoire surpasse celle de tous les autres cantons. Un sol neuf et toujours inépuisable, ne demande sous ce ciel prospère que des bras et les rosées des nuits, pour répondre avec usure aux soins du laboureur. Là, jamais la terre ne se reposerait, puisque même pendant le sommeil de l'hiver, elle donne encore aux troupeaux des pâturages succulents et aromatiques.

Les eaux spontanées des faîtes du Pinde fournissent dans toutes les saisons une boisson rafraîchissante, mais peu convenable à la santé. C'est une question générale qu'on se fait comme dans toutes les autres parties de la Grèce: *Y a-t-il de bonne eau? l'air est-il sain dans votre pays?* Ce qui prouve que la Grèce n'est pas, comme on l'a dit, une contrée noyée sous les eaux, ni généralement salubre. Le contraire pourrait être plutôt établi comme principe; mais cet état de choses fût-il toujours semblable? cela n'est pas probable. Les fleuves, qui sont presque tous torrentueux, roulent à l'époque des pluies une eau limoneuse que les ardeurs de l'été échauffent quand elles commencent à se clarifier. Cependant les paysans sont obligés de s'en servir, en la laissant rafraîchir à l'air dans des vases poreux, au fond desquels elle dépose son sédiment. Un puits qui ne tarit jamais est une richesse pour un village, et une source décide souvent le lieu d'élection dont une colonie s'empare en s'établissant dans son voisinage. On a remarqué que les eaux de Janina donnaient de l'embonpoint aux hommes

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et aux animaux, et leur qualité sous ce rapport m'est trop bien démontrée pour la révoquer en doute. Quant à la fontaine Anapomène, je pense qu'on peut ranger son existence dans la catégorie des fables ou des faits mal observés qu'on donnait pour merveilleux, tandis qu'ils n'étaient que l'ouvrage de la supercherie. On ne sera donc pas surpris de ne plus retrouver cette source tour-à-tour froide et chaude, dans laquelle on allumait et on éteignait également les flambeaux, et qui n'eut probablement jamais plus de réalité que l'oracle de Dodone, avec lequel sans doute ses prestiges s'évanouirent.

J'ai noté aux haltes ordinaires des voyageurs, et sur les routes vagues, tant de sources, que je craindrais de me répéter, si je parlais ici de leurs qualités. Il me suffira de dire qu'en général l'Épire et la Grèce ne sont pas favorisées sous ce rapport. Des villages entiers, pendant les sécheresses, sont obligés de transporter avec de grandes fatigues l'eau nécessaire à leurs besoins; d'autres sont forcés de former des campements d'été pour chercher les moyens de se désaltérer en vaquant à leurs travaux. Il serait sans doute facile de remédier à ces inconvénients, en creusant des citernes qui formeraient des réservoirs publics. Mais une pauvre horde de paysans peut-elle entreprendre un travail aussi dispendieux? Un maître dur et avide s'occupe-t-il des besoins de ses vassaux? pense-t-il à leur conservation? sait-il même calculer ses intérêts futurs, quand il n'a les yeux ouverts que sur ceux du moment?

J'ai indiqué quelques-unes des causes qui occa-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sionnent les longues sécheresses de la Grèce, causes auxquelles on doit également attribuer la disparition de plusieurs sources connues et décrites par les anciens. Mais l'étude fidèle de la nature n'a pu jusqu'à présent lui arracher le secret d'un phénomène qui lui semble plus particulier qu'aux autres contrées de l'Europe; je veux parler de ces tremblements de terre dont les effets sont connus, sans qu'on soit encore parvenu à expliquer leurs causes d'une façon unanime et satisfaisante. Soit qu'ils proviennent, comme quelques physiciens le prétendent, de l'échauffement des couches calcaires, ou, comme les anciens le croyaient, de l'action des feux souterrains, ils n'appartiennent pas également à tous les cantons de l'Épire. Fréquents et terribles dans les parties occidentales de cette province, ils s'arrêtent au pied du Pinde; de manière que jamais on ne ressent leurs secousses dans le Polyanos, ni à Calarités, ni à Syraco, ni dans les hautes régions où les fleuves ont leurs sources. Cela dépendrait-il de ce que ce noyau central a pour base des granits et des roches primitives sur lesquelles les neiges et les glaces sont permanentes.

Dans le bassin de Janina, qui a pour soubassement des couches calcaires communes à toutes les chaînes inférieures des vallées de l'Épire, les tremblements de terre, qui sont très-fréquents, précèdent ou suivent toujours les pluies (1) d'une manière in-

(1) Dans la Lycie, ils étaient le signe avant-coureur du beau temps. *In Lycid vero semper à terræ motu XL dies serenos esse.*

PLIN., *Hist.*, lib. II, c. 96.

variable (1). Après une longue sécheresse, on est averti du changement de temps d'une manière subite par une secousse souterraine précédée d'un long sifflement dans l'air, et accompagnée d'une détonation sourde. A peine ce mouvement a-t-il eu lieu, qu'on voit aussitôt des nuages blancs voltigeant par flocons, se détacher des sommets des montagnes, et s'élever dans les airs (2). A la seconde commotion, qui éclate quelques heures après l'*explosion mère* (nom que les habitants donnent à ce coup de tonnerre souterrain), le ciel se couvre, et une troisième, qui ne manque pas d'avoir lieu dans le courant de la journée, est suivie de la pluie. Le ciel semble alors réconcilié avec la terre! On respire, les alarmes cessent; les personnes nerveuses, qui souffrent au point d'éprouver des convulsions; les femmes hystériques sur-tout, dont les accès sont tels qu'elles poussent des cris étouffés et rauques, se sentent soulagées. Mais si les nuages ne répandent qu'une averse passagère, si la sérénité se rétablit, et que les vents cessent de souffler, alors les secousses recommencent jusqu'au moment où des tonnerres bruyants amènent un déluge d'eau qui ne cesse pas de tomber pendant plusieurs jours. Ces phénomènes, dans lesquels l'élec-

---

(1) Les plus dangereux se manifestent, comme l'a remarqué Pline, quand les vents du midi ont soufflé pendant plusieurs jours. *Ideoque post austros noxii præcipue terræ motus.*

PLIN., *Hist., nat.*, lib. II, c. 47.

(2) Est et in cœlo signum, præceditque motu futuro, aut interdiù, aut paulo post, tenuis ceu lanæ nubes per cœlum vellera ferri. PLIN.; *Hist.*, lib. II, c. 81, *in notis.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

tricité paraît avoir une part très-active, prennent une intensité désastreuse, lorsque les vents du sud-ouest et de l'occident emportent les nuages au-delà des montagnes. Alors les secousses se succèdent, la terre est ébranlée; on sent une sorte d'ondulation pendant des semaines entières, et il se manifeste des limiques ou épidémies, qui ne cessent qu'au retour du calme. On observa ce désordre des choses au mois d'août 1813. Des bruits semblaient sortir du fond de la terre; un roulement sinistre accompagnait les commotions; on coucha pendant plusieurs nuits en plein air; on craignait à chaque instant d'être englouti. Comme on n'avait éprouvé que de légères ondées, on remarqua que l'automne qui suivit cette saison commença de bonne heure et fut extrêmement pluvieux.

Aux approches du printemps, la cessation des pluies s'annonce par des tremblements de terre moins violents que ceux qui précèdent *l'hivernage*. Dans ces deux circonstances opposées, la direction de leurs mouvements dans le bassin de la Hellopie se prolonge du sud-est au nord-ouest sans secousse verticale (1). Toutes sont, comme je l'ai dit, accompagnées d'un bruit sourd qui vient de la terre, et d'un sifflement dans l'air. Quelquefois une rafale impétueuse succède

(1) Le tremblement de terre, considéré en général, est la même chose que le tonnerre, et ses conséquences (moins la combustion,) sont celles de la foudre. *Neque aliud est in terrâ tremor, quam in nube tonitruum. Nec hiatus aliud, quam cum fulmen erumpit, incluso spiritu luctante et ad libertatem exire nitente.*

PLIN., *Hist.*, lib. II, c. 99. SENEC., *Quæst. Nat.*, lib. VI, c. 9.

à l'ébranlement et les commotions qui sont toujours ternaires, se succèdent en diminuant d'intensité, comme si la cause productrice épuisait sa force par ses détonations. On pourrait être prévenu, si on y faisait attention, des approches du danger par le vol des oiseaux (1), par les mouvements des rats qui s'agitent et qu'on voit quelquefois sortir en bandes dans les rues. Au moment où la nature est en travail, les chiens hurlent, et les animaux s'arrêtent en poussant des gémissements. J'ai vu dans la campagne les arbres s'incliner, et les moissons frémir sans être agitées par les vents; mais je ne me suis jamais trouvé à portée, dans ces occasions, d'observer les mouvements du lac.

La Chronique de Janina fait mention de plusieurs tremblements de terre qui ont, à diverses reprises, renversé cette ville de fond en comble. Des vieillards se rappellent d'en avoir éprouvé qui se succédaient à des intervalles très-rapprochés, durant plusieurs mois de suite. Pour moi, pendant un séjour de dix années dans cette capitale, je n'en ai ressenti que de périodiques, accompagnés des phénomènes dont je viens de rapporter les circonstances.

---

(1) Quin et volucres non impavidæ sedent.

PLIN., *Hist.*, lib. II, c. 81.

Les animaux sont comme engourdis, le ciel est de couleur cendrée, l'air est sans ressort, les plantes fanées, les serpents inquiets quittent leurs trous, enfin tout est dans une sorte de souffrance générale.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XLIV.

Climat. Saisons. Vents. Nature de l'air. Eucrasie, ou température. Maladies attribuées à son influence. Règne végétal. Condition du paysan. Agriculture. Jardins. Arbustes. Arbres fruitiers.

Le ciel qui fit éclore tant de merveilleux talents dans la Grèce est encore le même qu'aux temps de sa prospérité et de sa gloire; mais il ne brille plus que sur un peuple avili et malheureux. Comment la main puissante de Dieu s'est-elle retirée du milieu de cette nation à laquelle elle a laissé son empirée poëtique, quelques illusions, et le malheur en partage. Voilà ce qui reste aux Grecs de tant de dons d'une nature libérale et d'un territoire qu'ils cultivent pour des maîtres sans pitié, et dont les bienfaits ne lui sont plus communs que comme aux animaux admis en partage du travail de l'homme.

Les approches du printemps, signalés par la floraison des amandiers, se manifestent dès le mois de janvier; mais on ne sent ses premières influences qu'au commencement de mars. Les équinoxes lui disputent en vain son empire par des orages mêlés de grêle, il les repousse, il dissout les neiges des chaînes inférieures du Pinde; et comme un vainqueur prudent, il établit progressivement ses conquêtes depuis les rivages de la mer jusqu'aux vallons de la Hellopie et de la Molosside. Des bancs d'anémones, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses sauvages, embaument les

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

airs de leurs parfums. Les fleurs argentées des myrtes se développent, et la feuille tardive du grenadier qui forme les enclos des champs de la Thesprotie, commence à pousser. Les agneaux suivent en bêlant leurs mères, le cabri bondit sur la verdure émaillée de fleurs; mais le pasteur prévoyant craint les vicissitudes de la saison, aussi long-temps qu'il n'apperçoit pas le retour des oiseaux de passage.

Les vents humides, fils d'Astrée et de l'Aurore, Notus et Zéphire (1), se déclarent au lever de Pégase et de la Couronne, et ils poussent les cigognes voyageuses, qui descendent aux rivages de l'Épire vers le 18 mars. En vain les bourrasques et les giboulées éclatent encore quelquefois; on regarde, dès ce moment, l'hiver comme fini. Il ne l'est cependant pas toujours; car dans cette année fatale où, *pour seconder le courroux d'un chef insensé* (2), nos légions victorieuses périrent aux bords de la Bérésina, l'année en deuil perdit son printemps! les oiseaux de passage ne trouvèrent dans les bosquets de l'Amphilochie, au lieu de la douceur de sa température accoutumée, que des neiges et des glaçons. En vain ils voulurent reprendre la route des airs pour retourner vers Memphis; les vents leur fermaient le retour; et la cigogne mélancolique, la rapide hirondelle, les innocentes tourterelles des Syrtes

(1) Astrée était l'époux de l'Aurore, mère de Borée, de l'humide Notus, d'Argestes, de Zéphyre et de l'Etoile du matin.

HÉSIOD., *Théogon.*, vers. 375 et suiv.

(2) Unius ob iram et furias.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de l'Afrique, périrent aux bords où les conviaient l'amour et le réveil périodique de la nature. Les nuits d'avril ne furent point enchantées par les concerts des rossignols; et à cette époque, à jamais extraordinaire, le froid ne cessa que pour faire place aux *passage brusque* des chaleurs de l'été.

Dans le cours naturel des saisons, les hirondelles, qui suivent les cigognes, arrivent vers les premiers jours d'avril; l'arbre de Judée étale alors la pourpre de ses fleurs; et les nuits, quoique fraîches, ne sont plus glacées par le souffle des aquilons. Le rossignol, caché sous les touffes de myrtes et de lentisques, fait entendre ses touchantes mélodies. La caille, les huppes et le cortége des oiseaux qui hivernent sous les tropiques, rentrent par essaims dans les élysées de la Grèce; ils arrivent, poussés par les brises sonores du midi; et le chasseur qui les guette au passage, ne manque jamais de saisir une proie facile, mais moins grasse que lorsqu'ils quittent l'Europe aux approches de l'hiver. Les blés montent en épis; on moissonne l'épautre du côté de Cichyre, de Buthrotum et de Sayadéz, contrées qui se couvrent deux fois par an de moissons dorées. Dans la Thesprotie et dans la Cassiopie, on herse la terre pour semer les tabacs et les cotons; les lins sont en fleur sur les bords de l'Aoüs; et sur le plateau de la Hellopie, on marque les prairies qui doivent servir de pâturages aux rapides coursiers du Musaché.

Au mois de mai, des rapsodes, la lyre en main, chantent l'hymne des hirondelles, en parcourant les campagnes, comme au temps où les poëtes, dont ils

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

n'ont plus le génie, visitaient les Napées en célébrant (1) l'union du ciel et de la terre qui engendre les tonnerres, sources des pluies fécondatrices, par lesquelles s'opère la reproduction des fruits nourriciers de l'homme et des animaux. On sème alors les maïs, les fruits à pepin, les cotons; et on repique les plans de tabac, nouvelle ambroisie que l'Amérique a donnée aux paysans de la Grèce affligée, pour charmer leurs ennuis et les distraire des maux qui les accablent, sans nuire à leur santé. La chaleur se fait vivement sentir, depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, moment où les orages éclatent presque régulièrement et rafraîchissent l'atmosphère. Les vents de nord-ouest qui soufflent périodiquement, purifient les airs et ramènent les couchers radieux du soleil de chaque journée de cette saison, qui est une des plus délicieuses de l'année. C'est alors que l'Épire mérite seulement le titre de verdoyante (2); car les prairies de l'Amphilochie, couvertes alors d'un trèfle tendre, et l'herbe odorante des autres vallées de cette province, tombent bientôt après sous la faux des moissonneurs.

Au mois de juin, on coupe les blés; et vers la fin de Juillet la campagne et les vallons, desséchés par les feux du soleil qui élève le thermomètre au-dessus

---

(1) De l'hymen du ciel avec la terre naissent les orages, ou les redoutables Cyclopes, Bronté, Stéropé et le brillant Argé, c'est-à-dire le tonnerre, la foudre et l'éclair.

Hésiod., *Théogon.*, v. 140.

(2) Herbida Epiros. Ovid., *Métam.*, lib. VIII.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de vingt-huit degrés, n'offrent plus qu'une triste aridité. Pendant ce mois, on foule les grains sur les aires, où le moissonneur, assis à l'ardeur du midi, redit, comme autrefois, le bonheur de la grenouille, en éprouvant l'ardeur de la soif qui dessèche son palais (1). Il ne chante plus Cérès couronnée d'épis et de pavots; mais la canicule, qui est restée comme au temps d'Athénée et de Pline (2), en possession des prodiges qu'on lui attribuait. La mer bouillonne, disent les marins, au lever de cet astre de feu; le vin, ajoutent les paysans, fermente dans les celliers; et les eaux stagnantes sont agitées, répètent les bergers qui l'ont entendu dire à leurs pères. La vierge inquiète, dont les sens s'exaltent, quitte son lit pendant la nuit, agitée d'un désir dont elle ignore la cause; elle interroge les sorts, son cœur bat; et les sybilles, en possession des intrigues amoureuses, lui expliquent le secret de l'avenir.

Le soleil se lève chaque jour comme un dieu irrité; et le mois d'août, qu'il marque par son passage brûlant, est la saison morte de l'année. Les herbes semblent détruites jusques dans leurs racines. Les tabacs et les maïs, alimentés par des irrigations artifi-

(1) Ὄλβιος ὁ τὸν Σατράχῳ, παῖδες, βίος· ὃν μελεδαίνει
Τὸν τὸ πιεῖν ἐγχεῦντι πάρεστι γὰρ ἄρδμον αὐτῷ.
Theocrit. Idyll., I.

Heureuse la grenouille! elle boit sans attendre
Que, comme aux moissonneurs, un tardif échanson
D'une main économe ait versé sa boisson.
Trad. de M. F. Didot.

(2) Plin., lib. II, c. 39.
Πίνωμεν, τὸ γὰρ ἄστρον περιτέλλεται. Buvons, car l'ardente canicule est levée. Athen., lib. I, c. 16.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cielles, conservent seuls quelques lisières de verdure au milieu des campagnes calcinées. Cependant, vers la fin de ce mois, les nuits, devenues plus longues, sont déja fraîches; et le 27 août, à jour fixe, les cigognes donnent le signal du changement de la saison en reprenant leur essor vers l'Afrique.

Dès le 15 septembre, on remarque les premiers symptômes de l'automne, qui s'ouvre par les vendanges. Les pluies commencent avec le mois d'octobre, en se divisant par périodes de trois jours à chaque phase de la lune, avec des alternatives de beau temps. C'est alors que se manifestent les fièvres intermittentes, auxquelles succèdent, dans le cours du mois suivant, les pleurésies et les maladies aiguës, qui cessent au moment où l'on éprouve les premiers ouragans du mois de novembre.

Les derniers beaux jours de l'année se retrouvent dans la première quinzaine de novembre. Déja cependant les neiges chargent les hauteurs du Pinde; déja des froids piquants se font sentir dans le vallon de Janina, tandis qu'on jouit encore d'une saison riante et tempérée dans les parties maritimes de l'Épire, où l'herbe nouvelle, les fleurs et les amaryllis, forment un second printemps.

Les pluies du mois de décembre (1) ne peuvent être comparées qu'à celles des tropiques. Les fleuves, les rivières et les torrents débordent; l'Épire est alors

(1) C'est, comme l'observe Columelle, au lever du Centaure, qu'elles commencent ordinairement. Leur quantité annuelle est de 42 pouces. Lib. II, c. 2, p. 430.

véritablement noyée sous les eaux, et les communications sont interrompues. Pendant cet *hivernage*, dont la durée est de plus de six semaines, les vents soufflent de la partie du sud-ouest ; les orages et les tonnerres se succèdent sans interruption, et la température est ordinairement très-douce. On a quelques beaux jours en janvier, mois auquel les navigateurs de l'Illyrie macédonienne donnent le nom d'*ami* (*gennaro amico*) ; et les gelées sont rarement de longue durée. Février est remarquable par des alternatives de pluies et de neiges ; mais déja le soleil a de la force vers midi, et le froid n'est plus de durée.

Parmi les vents observés dans toutes les saisons de l'année, sur le plateau de Janina, ceux du nord-ouest et du sud-est, qui suivent le parallélisme des montagnes, peuvent être regardés comme dominants ; car ils sont plus fréquents et plus réguliers que les autres. Il est vraisemblable que c'étaient eux qui mettaient en mouvement l'automate employé à frapper avec des chaînes la cloche appelée airain de Dodone. Le vent de nord-est ou Bôra, éclate avec fureur à des époques indéterminées ; les oiseaux se cachent, les plantes se fanent ; la surface des lacs et celle même de la mer paraît comprimée, et la nature entière est en souffrance. Si la durée de ce météore furieux est seulement de trois jours, terme assez ordinaire de son explosion, il est remplacé par un vent doux du nord, qui rétablit le calme dans les airs ; mais s'il persévère au-delà de ce terme, il ne peut être dompté que par le siroc chargé de pluies, qui devient dominant pendant plusieurs semaines.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Quelques vallées de l'Épire éprouvent des courants d'air différents de ceux de la Hellopie et des régions du Pinde. La gorge de Tébelen, coupée par des défilés escarpés, est le séjour presque habituel des tempêtes, dont la violence et la perpétuité ne laissent pas aux arbres le temps de s'enraciner, ni par-conséquent de croître. Je n'essaierai pas d'expliquer la cause de ces rafales subites, qui s'élèvent en tourtourbillons et laissent après eux une odeur sulfureuse. Sortiraient-ils des entrailles de la terre, ou bien seraient-ce des trombes d'une nature particulière?

On attribue à l'eucrasie, ou température de l'Épire, la vigueur de ses montagnards, leur bravoure et leur longévité. D'autres voient dans son influence la cause prochaine des fièvres qui se manifestent au printemps et à l'automne, sans considérer qu'elles dépendent beaucoup des localités et du régime habituel des individus. Je sais cependant que des hommes, attentifs à se prémunir contre les variations de l'atmosphère, ne sont pas toujours parvenus à se soustraire au tribut qu'on semble devoir au climat; mais il faut faire attention s'ils n'habitaient pas au voisinage des eaux stagnantes, s'ils n'ont pas manqué à la sobriété, pour admettre exclusivement ce principe sur lequel on rejette les maladies dont on ne peut déterminer la cause. Sans doute le climat de la Grèce est essentiellement malsain; mais le fut-il toujours au degré où nous le voyons maintenant? je pencherais volontiers pour la négative. Les fièvres y sont généralement répandues, c'est un fait qu'on ne peut nier. Des vents particuliers amènent des épidémies, causent des dyssenteries des

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rhumatismes aigus, des maladies inflammatoires, et les constitutions morbifiques les plus désastreuses qui affectent spécialement les paysans.

Mais sans accuser le ciel, les éléments et la nature entière, examinons la condition de l'homme des champs, elle nous révélera la cause de ses maux. Pénétrons au sein de ces hameaux bâtis dans des sites ravissants! écartons ces festons de pampres, ces rameaux de myrtes et de lauriers, pour arriver à la cabane du laboureur; mais courbons-nous pour entrer dans l'asyle de celui qui fait naître, avec l'aide du Tout-Puissant, les moissons dont ses mains confient les semences à la terre. Mon cœur se serre en voyant la tanière où l'a relégué le despotisme! Quelques vases en bois, un âtre enfumé, un toit en larges dalles de pierre ou en tuiles gercées, une natte de roseaux, des haillons pour se couvrir; voilà l'ameublement, le parvis, le lit de repos (1) et le foyer autour duquel se groupe et existe le prince de la charrue, qui s'estimerait heureux, s'il pouvait y être à l'abri des insultes du mahométan. A la vérité, un vil centenier ne vient plus lui ravir ses enfants mâles qu'on forçait à l'apostasie, avant de les enrôler dans les hordes des Janissaires (2), pour en

(1) Ce lit de nattes ou d'herbes sèches, qui était celui des esclaves, fut appelé *torum*, à cause des joncs dont il était tissu, *a tortis herbis*, et *stibadia* par les Grecs, qui le nomment maintenant *psata*, natte. *Vid.* Sidon. Martial. Servius.

(2) Un instinct particulier avertit le despotisme de ses excès. Le sultan lui-même s'est désisté du tribut que ses ancêtres levaient sur les chrétiens, auxquels ils arrachaient annuellement un cer-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

former des réserves destinées aux sacrifices sanglants des batailles; mais il tremble pour ses filles; il est à la discrétion du premier Turc qui veut le maltraiter; il vit sous le poids de l'anarchie militaire, gouvernement qui flétrirait l'humanité, si la vertu malheureuse pouvait être entachée par la démence de la tyrannie.

Quels soins, je ne dis pas quelle amélioration, peut on espérer d'un ilote, et quelle doit être entre ses mains l'état de l'agriculture? Au point du jour, il fait le signe de la croix; et chargeant ses instruments aratoires *sur les épaules de sa femme*, précédé de ses bœufs, il se rend nonchalamment au champ dont il doit briser la glèbe. Il sème machinalement les grains, et il ne revient plus pour observer l'état de ses emblavements, à moins que le travail ne l'y rappelle. Il ne se réjouit point à la vue des épis naissants; il jette un œil languissant sur ses moissons dorées; et il pousse à peine un soupir, quand un orage dévastateur détruit l'espérance de la récolte. Ainsi l'homme exproprié ne tient plus à la nature; et ne comptant les jours que par ses travaux, le Grec existerait comme les animaux d'une vie apathique, sans les douces illusions qu'il a conservées.

Quel intérêt, sans cela, a-t-il dans un monde auquel il n'appartient que pour entrer en partage de

---

tain nombre d'enfants pour les circoncire et les enrôler dans la milice des janissaires. Ce droit *du Minotaure* est tombé en désuétude. Les visirs seuls, quelques pachas et des beys, enlèvent encore de jeunes garçons et des Grecques pour en faire leurs esclaves.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ses misères ? A peine le paysan a foulé ses grains, que les préposés du fisc se présentent pour prélever les dîmes; celui qui se dit son maître, enlève ensuite les six autres dixièmes, et lui laisse à peine le prix du travail qu'on donne aux mercenaires. Le propriétaire qui n'est pas mahométan, est traité avec un autre raffinement d'avidité, par la prohibition qui l'empêche de vendre ses grains à l'étranger; il ne peut traiter de l'excédant de ses denrées, que par l'entremise d'un Turc, qui l'achète au plus bas prix possible, et le paie quand bon lui semble, parce qu'il se dit le seigneur de tous les biens de la terre habitable.

La demeure de l'habitant des campagnes telle que je viens de l'esquisser n'est point environnée de jardins potagers dans lesquels une famille trouve des ressources pour varier et améliorer sa nourriture. Rarement un cultivateur greffe un arbre; il sème au hasard quelques épinards, des aulx, des oignons, un peu de persil qu'il arrache pour manger, au lieu de le couper, sans se donner la peine d'arroser ni de sarcler ses plantes. Autour des grandes villes, les jardiniers de profession ont une plus grande variété de végétaux; et s'ils étaient mieux dirigés ou plus respectés dans leur propriété, ils pourraient naturaliser toutes les plantes potagères de l'Europe. J'ai introduit et j'ai vu prospérer dans leurs jardins, l'oseille, les scorsonères, que les Épirotes ne connaissaient pas. Je leur ai laissé en plein rapport, les mâches, les romaines, les pommes de terre, le cerfeuil, les carottes, et plusieurs autres espèces, qui

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ont peut-être disparu ; car il restait à vaincre les préjugés d'un peuple obstiné dans ses routines (1).

Les jardins des Turcs sont ensemencés en orge, et ils se délectent en voyant croître la pâture de leurs chevaux. Les grands seigneurs ont cependant des *gulistans*, ou jardins de fleurs ; mais quels parterres, et comment oser leur donner ce nom ? Où trouver cet ordre, où sont ces eaux, ces bassins, ces berceaux, ces labyrinthes, ces plates-bandes qui charment la vue et les sens ? Le lilas, le syringa, la tubéreuse, les plus belles fleurs abandonnées à leur spontanéité, sont maigres, languissantes et éphémères. Un soleil voit naître et mourir la rose, qui n'a ni le port, ni le luxe, ni l'éclat dont elle est parée dans nos heureux climats. Tout semble naître à regret dans ces retraites, (qui doivent leurs charmes aux conteurs des Mille et une nuits), retraites qu'un de nos versifica-

---

(1) Une liste des plantes potagères cultivées dans l'Épire suffira, je pense, pour satisfaire la curiosité du lecteur; ce sont les

Choux pommes,	Καμπούρα λάχανα.	Concombres,	Ἀγγούρια.
Betteraves,	Κοκίνα γούλια.	Melons,	Πεπώνια.
Raves,	Ῥαπάνια.	Épinards,	Σπανάκια.
Oignons,	Κρομίδια.	Panais.	
Ail,	Σκόρδον.	Artichauds,	Ἐγγινάραις.
Poireaux,	Πρᾶσα.	Laitue pommée,	Μαροῦλι.
Fèves,	Κύαμος κουκία.	Roquette fétide.	
Haricots,	Φασούλια.	Chicorée,	Ἔντιβα.
Pois chiches,	Ρέβηθι.	Moutarde,	Σίναπι.
Melongène,	Πατίδζιανα.	Échalottes,	Σκαλούνια.
Pomme d'amour,	Χρύσα μῆλα.	Persil,	Μακεδόνισι.
Poivrons,	Πεπερώνια.		

teurs les plus célèbres, pour arranger sans doute un distique, a cru peindre en disant :

Et l'empire ottoman est l'empire des roses (1).

Les parcs donnent des cerises, des guignes, des abricots à haut vent, des prunes, des poires maigres et dures, quelques pommes insipides, et généralement des fruits qui n'obtiendraient pas le dernier rang dans nos vergers. Le mûrier blanc, dont les feuilles servent à nourrir les vers à soie, est par-tout mal soigné. Chaque année on émonde, ou plutôt on arrache ses branches pour les dépouiller de leur frondaison; afin de nourrir les vers à soie; aussi le tronc se gerce, et se détruit sans que les habitants songent à perfectionner la culture d'un arbre auquel ils doivent une branche de richesse importante; ses fruits aqueux et fades sont abandonnés aux indigents, qui s'en

(1) L'empire ottoman est l'empire du malheur. Il ne ressemble à aucun autre pays du monde. Ses habitants, féroces et apathiques, sont étrangers à toute idée de bien public. Depuis Constantinople jusqu'aux rives de l'Euphrate et des plages du Bosphore jusqu'à Cataro, ses villes sont des cloaques remplis de fumier et d'immondices; ses villages, des repaires ou des solitudes. On n'entend parler que de pestes, d'incendies, d'épidémies et de famines. On ne voit aux portes des grandes cités que gibets et tours chargées de crânes humains. Les cours des satrapes sont parées de têtes sanglantes, de pals et d'instruments de supplices. On ne rencontre que gens couverts de la livrée de la misère; et comme la police est à créer, il n'y a ni ordre, ni repos, ni sûreté publique. Les vertus douces sont bannies de cette terre. On enfouit son argent; on cache ses meubles précieux au fond d'un harem; et on vit sans faste pour éviter le soupçon. Est-ce là *l'empire des Roses?*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nourrissent pendant le carême des apôtres, saison durant laquelle ils ne vivent que de courges et de substances nuisibles à la santé.

Des bosquets charmants de noisetiers francs ombragent les environs de l'Arta; nulle part les pêches ne sont de meilleur goût que dans l'Amphilochie; les noyers sont communs dans la haute Épire; et les coigniers du Musaché portent les plus gros fruits de cette espèce. Le cormier, le cornouiller, les grenadiers, le néflier, sont des arbres abandonnés à la nature. Les oliviers de la Thesprotie donnent des fruits très-gros, que les habitants salent et vendent dans le pays; il en est de même de ceux de l'Amphilochie; et la presqu'île de Nicopolis fournit des huiles qui seraient de bonne qualité, si on savait faire la récolte à propos, et donner les soins nécessaires en pressant les olives mais on prend les fruits tels que la nature les donne; et comme on ne cultive rien, ou plutôt comme on néglige tout, on n'a que des produits grossiers. Ainsi on est encore dans l'enfance des sociétés (1); et comme on n'a nulle prévoyance, on est exposé aux famines, aux privations et aux besoins, dans un pays où la nature a fait tout pour l'homme, que le découragement empêche de favoriser et d'aider le développement de ses dons.

---

(1) Un Turc, en voyant le jardin du consulat de France à Janina, rempli de fleurs, demandait pourquoi il n'y en avait pas dans le sien. *Mais en semez-vous?* Non. Il était étonné de ce que les œillets et les roses ne croissaient pas d'eux-mêmes *pour un Mahométan.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE XLV.

Arbres forestiers des montagnes, des plaines et des bords de la mer.

Le platane (platanus cœlebs), qu'on plante à la naissance des enfants mâles, et le cyprès, chanté par les poëtes orientaux (1), s'élèvent de toutes parts dans les villes, autour des maisons et des tombeaux, où ils forment d'agréables groupes de verdure.

Au bord des ruisseaux, dans les lieux humides, à la circonférence des lacs, on trouve le peuplier d'Italie, ainsi que le peuplier blanc, remarquable par le vert foncé de la partie supérieure de ses feuilles, qui sont en dessous d'une couleur cendrée. L'orme (ulmus campestris) ne se rencontre que dans les forêts et en petite quantité. Le frêne (fraxinus excelsior) pousse librement dans les plaines de Rogoux, tandis que celui qui donne la manne, ne croît qu'en buissons dans les terrains arides. Enfin, le térébinthe ou pistachier sauvage, ombrage les bords des calanques maritimes, près desquelles on le voit confondu parmi les touffes de lauriers, de myrtes, de lentisques, d'agnus castus et de sabine.

On trouve depuis Nicopolis jusqu'à Dyrrachium,

---

(1) Hafiz exprime gracieusement les charmes du cyprès dans son Gazel ou ode, qui commence par ce vers :

Gul bi rukhi yar Khoch nebached.

HAFIZ, *Gazeli.*

de grandes chênaies de valloniers, d'ilex, d'égilops, de chênes nobles et de chênes gallifères, propres à la construction. Aux bords du golfe Ambracique, ils sont entremêlés d'oléastres, de plaqueminiers (diospyros lotus) de caroubiers et de micocouliers (celtus orientalis), dont le vert tendre pourrait servir à l'ornement des jardins.

Le hêtre entre dans la composition des hautes futaies du Pinde, formées de pins, de cèdres, de mélésiers, de sapins, de châtaigners et d'arbres résineux qui bravent les glaces et les hivers. Les charmes (carpinus betulus), bordent en quelques endroits la Thyamis. On trouve des tilleuls dans la chaîne du Polyanos, aux environs de Velchistas, et du côté de Cléïsoura sur la Voïoussa. Le petit érable (acer campestris) est rare, ainsi que le tremble. L'aune se rencontre dans toutes les fondrières marécageuses, et le pin odorant, sur les plages sablonneuses qui avoisinent la mer. Le grand genévrier, et l'if sont communs dans les vallées supérieures de la moyenne Albanie, où, comme par-tout, l'épine porte-chapeau (rhamnus paliurus) fait le tourment des cultivateurs.

Le sanguin ordinaire des bois (cornus sanguinea), dont les fleurs exhalent une odeur fétide, et le fusain (eronymus europæus), sont répandus dans tous les bois. On exporte une grande quantité de bois jaune ou bois d'or (appelé χρυσόξυλον et πορδάλια) qui est employé dans la teinture, où il donne une belle couleur dorée. La bourdaine, le baguenaudier, qui ressemble à l'acacia par ses buissons et par ses feuilles, que les paysans emploient comme purgatif, ombra-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

gent les ruisseaux. Le tamarise, le saule (salix pentandria), le saule helix, le saule de Babylone, l'ithya ou amérina, sont également des arbres propres aux terrains humides, ainsi que le sumac ou vinaigrier, connu dans le commerce. Le sureau, peu répandu dans l'Attique, se voit de toutes parts dans l'Épire. L'osier, la viorne, sont particuliers à certaines contrées, ainsi que le buis, qu'on ne trouve qu'aux sommets du Pinde, ou sur les flancs de l'Acrocéraune, du côté d'Avlone. Le troëne (ligustrum vulgare), l'aubépine, le poirier à feuilles d'olivier sauvage (pyrus salicifolia), les alisiers et l'azerolier (1) (mespilus orientalis), abondent dans toutes les vallées. Le prunier des bois, le cochêne, le merisier à fruit noir, l'épine noire, l'épine vinette, sont cantonnés. Les vignes sauvages couvrent de leurs longues draperies les flancs du Macrinoros et les rives de l'Aréthon; et dans les forêts elles forment, en se mariant aux arbres, des nefs de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Sur les montagnes et dans les bruyères, le jasmin jaune est confondu parmi les plantes vulgaires. Enfin le caprier s'attache de toutes parts aux rochers ou aux ruines des villes renversées, et la réglisse, dont on ne tire aucun parti, abonde dans les gorges de la Cassiopie. Je pourrais encore grossir cette no-

(1) Ces alisiers (Κράταιγος) sont : 1° Crataegus foliis ovatis, inæqualiter serratis subtus tomentosis; 2° Crataegus foliis cordatis septangulis, lobis infimis devaricatis; 3° Crataegus malifolio, cortice scabro, fructu magno luteo pyriformi; 4° Crataegus foliis oblongo-ovatis, serratis, utrinque virentibus.

menclature de l'énumération de plusieurs autres végétaux; mais je crois que cette indication suffira pour donner au lecteur une idée des arbres forestiers en général de l'Épire, où un botaniste pourrait faire des découvertes importantes.

CHAPITRE XLVI.

Fleurs champêtres. Herbes des pâturages. Plantes regardées comme médicinales. Plantes propres aux usages domestiques.

Je comprends dans cette série 1° les fleurs champêtres les plus répandues; 2° les herbes des pâturages; 3° les plantes médicinales employées par les gens du pays; 4° les plantes propres à l'économie domestique; 5° les fungus (1).

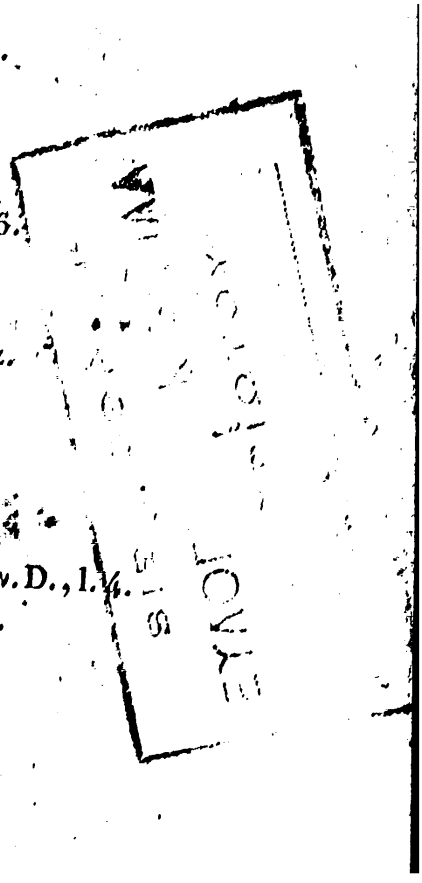
Fleurs champêtres.

Violette, *Viola canina*; Ἴον. Græc. Vulg. Ἀιούλη.
Viola tricolor, Ἴον μέλαν.
Primevère, *Primula minima*; G. V. Ἐαρῖνα.
Muguet, *Lilium convallaria*; Ἡμεροκαλλὶς. Dio. 3. G. V. Κιακαναλάλι.
Sceau de Salomon, *Convallaria polygonatum*; Σφραγίς. Etym.
Fraxinelle, *Dictamus alba*; Λεύκη δίκταμος.
Airelle rouge, *Vitis idea*; Βρυωνία. Dioscor., lib. 4.
Jacinthe, *Hyacinthus*; Ὑάκινθος κεκλωσμένη. *Ibid.*

(1) Il existe à Corfou une Flore de la Grèce que l'Académie ionienne pourrait rapprocher des descriptions de Dioscoride et de Théophraste. J'en ai vu une autre composée à Raguse, par un botaniste instruit dont les détails seraient intéressants, si on les appliquait aux traités des plantes des anciens.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Adonis printanier, *Adonis vernalis;* Ἀδώνιον ἄβρωτον. Dios., l. 3.
Le Marrube, *Marrubium;* Μάρον. Diosc., *Ibid.* Plin., 12, 24.
Coquelourde, *Anemone pratensis;* ἀνεμώνη.
Tulipes sauvages, *Tulipa gesneriana;* G. V. Λαλές.
Ornithogallum pyrenaïcum, Ὀροβάγχη. Diosc., l. 3.
Marjolaine, G. V. Μαθερίνα.
Héliochrysson, Στοίχας. G. V. Λαγοχίμιτια.
Pivoine, G. V. Ξύφελιτη.
Asphodèle, *Asphodelus luteus, Asphodelus junci folio;* Ἀσφόδελος. Etym. Magn.
Onosma orientalis, Φιλονῖτις. Diosc., 3.
Herbe aux serpents, *Echium vulgare;* Ἀλκιβιάδου. Diosc., l. 4.
Pied d'alouette: *Delphinium Ajacis;* Δελφίνιον. Diosc., l. 3.
Alcée, *Alcea fici folia;* Ἀλκέα (aliis Ἅλισμα). Diosc. *Id.*
Lavatera thuringiaca, G. V. Λεβένδα.
Orvale, *Salvia horminium;* Ὅρμινον. Diosc. *Id.*
Sauge, Ἐλελίσφακον. Diosc. *Id.*
Chelidonium corniculatum, Χελιδόνιον. Diosc., l. 4.
Id. glaucium, *Id.* Γλαύκιον. Diosc., l. 3.
Dianthus prolifer, Ἀδίαντος. Théoc.
Id. virgineus, Χλοερὸς Ἀδίαντος. *Ibid.*
Napel, *Aconitum Napellus;* Ἀκόνιτον. Diosc., l. 4 et 6.
Orobe des Pyrénées, *Orobus pyrenaïcus;* Φακῆν. *Ibid.*
Hedysarum fruticosum, Ἡδύσαρον. Diosc., l. 3.
Mélisse, *Melissa calamintha;* Μελίτεια. G. V. Μέλισσα.
Xeranthemum amœnum, Ξηρανθεμός. Diosc., l. 2.
Rose sauvage, Κυνοσβάτος, Théoc. G. V. Κυνόῤῥοδον.
Amaryllis, G. V. Ἀμαρύλλις.
Safran, *Crocus sativus;* Κρόκος. Théoph., 8.
Colchique, ou tue-chien, *Colchicum autumnale;* Κολχικόν. D., l. 4.
Anémone, Ἀνεμώνη (quod spirante vento aperiatur).
Scabieuse, *Scabiosa succisa;* G. V. Ψωριάρικη.
Nerion, G. V. Φροναλίδα.
Reine des bois, *Asperula odorata, lepatica stellata.*
Souchet odorant, *Cyperus longus;* Κύπειρον.
Anthemis tinctoria, Ἀνθέμιον. Hesych.
Le petit Muguet, *Asperula tinctoria.*



Giroflée de Mahon, Λεύκοιον.
Staphisaigre, herbe aux poux, Σταφὶς ἀγρία. Diosc., l. 4.
Marguerites, *Bellis*, Plin., 26; G. V. Ἄςρον.

Herbes des pâturages.

Divisées en deux classes: 1° plantes à épis; 2° plantes à cosses.

PREMIÈRE CLASSE.

Cynosurus cœruleus; on le confond avec le Gramen. G. V. Χόρταρι.
Stipa pennata, Στοίβη. Plin., 4, 14.
Phleum pratense, Φλέος. Herm. in Diosc., l. 4.
Avoine des prés, Βρῶμος. Diosc., l. 4.
Avoine folle, G. V. Σίτος.
Aira cespitosa. *Id.* Βρῶμος.
Bromus cristatus, Σιφώνιον. Diosc., l. 4.
Dactylis glomerata, Δάκτυλον (G. V. Πτερύγια.).

On trouve par-tout la vesce (Ῥόβη) et les pois (Μπίσια, seu Βίσια) dans l'état sauvage.

SECONDE CLASSE.

Gramen chiendent, Ἄγραςις seu Ἄγρωςις, Théoc. G. V. Ἀγριάδα.
Trèfle, *Trifolium pratense*; Τρίφυλλος. Diosc., l. 3.
Trèfle rouge, *Trifolium rubens*; Μηνύανθες seu Ἀσφάλτιον.
Trèfle jaune, *Trifolium agrarium*; Ὀξύφυλλον. *Id.*
Trèfle cornu, *Lotus corniculatus*; Λωτὸς ἥμερος.
Luserne ordinaire, Κνίκιον. *Id.*
Orobus lathyroïdes, Λάθυρος. Théoph., l. 8. Ὄροβος.
Astragalus, Ἀστράγαλος. Diosc., l. 4.
Pois des bois, *Lathyrus cicer*; Ὄροβος. Aristot., l. 3, animal.
Pois des bois applati, *Lathyrus pratensis*; Λάθυρος.
Pois des grues, *Vicia græca*; G. V. Ἀγρία ῥόβη.
Astragalus glycyphyllus, Ἀςράγαλος. G. V. Ὀροβόγλυκο.
Coronilla varia, Πελεκῖνος. Dioscor., 3, 146; Theophr., 8, 10.

Je pourrais ajouter à ce tableau la majeure partie des graminées qui composent les gazons frais des herbages de Normandie.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Plantes médicinales.

Dioscoride et Théophraste nous ont laissé des traités sur les plantes, que la science des botanistes modernes n'a encore pu faire oublier. Peintres de la nature, sans disséquer les étamines et les corolles, ils ont représenté les espèces vivantes, et leurs descriptions m'ont dirigé dans mes recherches; comme leurs tableaux guideront toujours le voyageur pour retrouver la terre classique. Mon cadre étant trop borné pour suivre ces historiens de la nature, je me contenterai d'indiquer une partie des plantes dont les Grecs ont fait, ou font encore usage dans les traitements des maladies.

L'Absinthe, *Absinthium*; Ἀψίνθιον. Diosc., l. 3.
L'Aurône mâle, *Artemisia abrotanum*; Ἀρτεμισία. *Ibid.*
Polygala vulgaris, Πολύγαλον. Diosc., l. 4.
Jusquiame, *Hyoscyamus niger*; Ὑοσκύαμος. *Ibid.*
Mille-feuille, *Achillea millefolium*; Ἀχίλλειος. Théophr., l. 8.
Achillea nobilis, répandu dans les vallons. *Id.*
Cynoglosse, *Cynoglossum officinale*; Κυνόγλωσσον.
Raifort, *Crambe orientalis*; Κράμβη. Aristot.
Bouillon blanc, *Verbascum thapsus*; Θαψία. Marcel. annotat.
Fume-terre, *Fumaria*; Κάπνος. Diosc., l. 4.
Mélilot, *Trifolium Melilotus*; G. V. Χαμαίῤῥοπος.
Lierre terrestre, *Glechoma Hederacea*; Πλαχών. Diosc., l. 3.
Mauve, *Malva rotundifolia*; G. V. Μόλοχος.
Filipendule, *Spira Filipendula*; Ἀῤῥενόγονον. *Ibid.*
Orchus bifolia, Ὄρχις. Théoph., l. 9.
Orcanette, *Anchusa officinalis*; Ἄγχουσα. Diosc., l. 4,
Serpolet, *Thymus Serpillum*; Ἀγριόπρασον Φύχης. *Ibid.*
Hièble, *Sambucus Ebulus*; Χαμαιάκτη. *Ibid.*
Agripaume, *Leomerus Cardiaca*; Λεόῤῥιπος. G. V. Καρδίακα.
Petite oseille, *Rumex acutus*; Φυλλῖτις. Diosc., l. 3.
Plantain, *Plantago major*; Ἀρνόγλωσσον.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Chamæléon noir, G. V. Ἰξήα (poison).
Thlaspi arvense, Θλάσπις.
Bourse de pasteur, *Thlaspi bursa pastoris*; Θλάσπι μέγα.
Dent de lion, *Leontodon taraxacum*; G. V. Πικραλίδα.
Valériane, *Valeriana officinalis*; Ὀυάλεριανα.
Arum maculatum, Ἄρον.
Bardane, *Aretium Lappa*; G. V. Ἀγγάτο Λάπαθον.
Pavot rouge, *Papaver Rhœas*; Μήκων ἀγρία. Diosc., l. 1.
Tanésie, *Tanacetum vulgare*.
Bétoine, *Betonica officinalis*; Κέστρον.
Chicorée sauvage, G. V. Ἀγρία ἔντιβα.
Camomille, *Matricaria Camomilla*; G. V. Καμόμιλλα.
Camomille puante, *Anthemis Cotula*; Ἀνθεμίς. Diosc., l. 3.
Germandrée, *Teucrium Chamædrys*; Χαμαίδρυς. Théoph., l. 9.
Aigremoine, *Agrimonia officinalis*; Ἀγριμώνη.
Réglisse, G. V. Γλύκοριζον.
Aristoloche, *Aristolochia clematilis*; Ἀριστολοχία. Plin., l. 25.
Smilax, G. V. Σμίλαχια.
Céleri, *Apium*; Ὑποσέλινον. Diosc., l. 3.
Rigani, *Origanum vulgare*; Ἀγριορίγανος. Diosc., l. 3.
Trago origanum, Ἀγριομυρίνη. Hierem., c. 17, juxta LXX.
Salvia gallifera, G. V. Ἐλελίσφακος βάλανιφορος.
Mercuriale, *Mercurialis amœna*.
Mille-pertuis, *Hypericum perforatum*; Ὑπερικόν. Diosc., l. 1.
Hysope, *Hyssopus officinalis*; Ὑσσώπον. Etym., c. 4, l. 3.
Menthe sauvage, *Menthia silvestris*; Ἡδύσμος.
Petite Centaurée, *Gentiana Centaurium*; Γεντιανή.
Rue, *Ruta graveolens*; Πήγανον.
Polypode, *Polypodium vulgare*; Πολύποδιον.
Carotte sauvage, *Daucus Carotta*; Λάπαθον.
Aunée, *Inula Hellenicum*; Ἡνούλα.
Grande Consoude, G. V. Στέκουλι.
Morelle, *Solanum nigrum*; G. V. Λυκοπέρσικον.
Onopordon Acanthium, G. V. Ὀνοπορδόν.
Datura Stramonium, G. V. Ἀκανθόμηλον.
Bryone, *Bryonia alba*; G. V. Μπρύωνια.
Concombre sauvage, *Momordica Elaterium*; Ἐλατήριον. Ses fruits,

pareils à des cornichons velus, parvenus à leur maturité, crèvent au moindre attouchement et lancent un suc fétide avec leurs semences. Ce suc est un hydragogue héroïque.

Gentiane, *Gentiana cruciata*; G. V. Γεντιάνη. G. V. Σταύρωιδα.
Pouliot, *Mentha Pulegium*; Βλήχων. Plin., 20, 14.
Sanicle, *Sanicula europæa*. V. Mathiole in Diosc., l. 4.
Verge dorée, *Solidago Virga aurea*. G. V. Χρύσο Βέργα.
Angélique, *Angelica archangelica*; G. V. Ἀγγέλικη.
Éclaire, *Chelidonium majus*; Χελιδόνιον.
Tussilage, *Tussilago farfara*; Βήχιον. Plin., 5 26.
Marrube blanc, *Marrubium vulgare*; Πράσιον. Diosc., l. 3.
Pimprenelle, *Pimpinella magna*. Diosc., l. 4.
Arrête-bœuf, *Ononis spinosa*. *Id.*
Cumin, *Cuminum* (cultivé); Κύμινον.
Anis (cultivé), Ἄνιθον.
Livèche, *Levisticum*; G. V. Λευιστικόν.
Ligusticum peloponense (poison), Λιγυστικόν.
Branche ursine, *Sphondylium heracleum*; Σπονδύλιον. Diosc., l. 3.
Daucus Creticus, Λάπαθον.
Cigüe, *Conium maculatum*; Κώνιον.
Chardon roland, *Eryngium*; Ἐρύγκιον. G. V. Γαιδαράκανθα.
Id. toutes les espèces de chardons, G. V. Ἀγκάτιον.
Mandragore, *Atropa Mandragora*; Μανδραγόρα. Cœl., 9, 49.
Convolvulus scammoneia, Σαμμωνία. Diosc., l. 4.
Bourrache, *Borago officinalis*; Βούφθαλμον seu Κάγλα. Diosc., l. 3.
Ortie, *Urtica Dioïca*; Κνίς seu Κνίδος.

Plantes propres aux usages économiques.

La Gaude, ou herbe jaune, *Reseda Lutesta*; plante employée dans la teinture; on la sème en France, où elle est d'une qualité supérieure.

La Garance, *Rubia tinctorum*; G. V. Ἀλυζάριον.
Rubia Peregrina.
Coton-plante, *Gossypium*; G. V. Μπαμπάκι.
Gallium rubioïdes.
Gallium sylvaticum.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Salicot, *Salicornia herbacea.*
Soude, ou Kali, *Salsola*; Ἀλσίβα.
Salicot cultivé, *Salsola sativa.*
Salsola, *Salsa*; G. V. Ξυνίτα.
Salsola prostrata.
Houblon sauvage, *Humulus lupulus*; Βρύον. Diosc., l. 3.
Asperge sauvage, *Asparagus officinalis*; Ἀσπάραγος. Théophr.
Pourpier, *Portula oleracea*; Ανδράχλα. G. V.

Fungus.

Amadou des Bouleaux, *Boletus ignarius*; G. V. Ἤσχνα.

Le champignon appelé par Théophraste Μύκης, et en grec vulgaire Μανιτάριον et Κουκουμέλη; la Morille, Πύξος, très-rare; le Mousseron, Κράνειον; le Lycopode, Λυκοπόδιον; les Truffes noires et blanches très-parfumées, Ὕδνον, et en grec vulgaire, Ὑδναις, abondent dans toute la presqu'île de Nicopolis.

CHAPITRE XLVII.

Règne animal. Espèces domestiques et sauvages. Bêtes fauves.

S'il faut en croire Hérodote, les espèces animales de l'Épire auraient été colossales; les chevaux et les bœufs de cette contrée étaient, au rapport de cet historien, grands, forts, vigoureux et d'une nature supérieure à tout ce qu'on connaissait alors! Combien, dans ce cas, les choses sont changées! La Taulantie ou Musaché fournit encore, à la vérité, des chevaux de race d'une belle encolure, sobres, vîtes à la course, mais qui n'arrivent communément qu'aux proportions des montures de nos dragons. Ceux de la vieille

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Épire, *proprement dite*, pleins de feu, vifs, intelligents, ne pourraient pas, à cause de leur petitesse, entrer en ligne dans nos armées. Les bœufs rabougris, d'un poil sale et blanchâtre, sont à peine propres au labourage dans les terres légères de la Thesprotie, et leur chair coriace est de si mauvaise qualité, qu'on ne les engraisse que pour les vendre aux garnisons des îles Ioniennes où, grâces aux fournisseurs des vivres, et à la facile complaisance des inspecteurs, on les fait passer pour viande de première qualité. Enfin, les ânes et les mulets sont si chétifs, qu'on s'étonne comment ils peuvent porter des fardeaux.

On objectera peut-être que tout a changé dans les révolutions qui livrèrent la Grèce aux déprédations des barbares? Je l'admets. Les bois divinisés furent livrés aux flammes par les hordes descendues des régions Boréales; un vainqueur féroce, non content d'avoir renversé les villes d'un peuple divisé, qui lui présentait des conquêtes faciles, égorgea, traîna en esclavage les enfants de la discorde; et le pays, abandonné à lui-même, éprouva le sort de l'homme sans défense, aux prises avec le malheur. On connaît tous les fléaux que la guerre et les invasions étrangères traînent à leur suite, ce que peut l'impiété du soldat (1) et la férocité d'un conquérant. Mais pourquoi

(1) C'est un malheur pareil à celui de la Grèce causé par les Romains que Virgile déplore dans ces beaux vers:

Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has segetes! En quo discordia cives
Perduxit miseros!.....

VIRG., *Buc.* I.

ne présumerait-on pas que dans un pays sec, où les pâturages manquent pendant une partie de l'année, les grosses espèces d'animaux durent toujours être rares ou d'une taille médiocre? Ne pourrait-on pas dire, pour concilier le témoignage des anciens, si ces raisons ne paraissent pas suffisantes, que *les coursiers de l'Épire*, si célèbres dans les joûtes Olympiques, *et les gros bœufs d'Hérodote*, venaient sous le nom d'Épirotes, des plaines de la Taulantie, des vallées de la Dassarétie et peut-être de la Valachie, pays dont les races sont plus robustes que celles de l'Épire, et qu'elles étaient grandes, comparativement à celles du Péloponèse.

Les chèvres, espèce amie des rochers et des pâturages agrestes, sont de la plus grande beauté. Suspendues aux flancs buissonneux des montagnes, elles broutent le cytise, le caprier et les arbustes odorants; et chaque matin, chaque soir, leur mamelle traînante fournit aux bergers une quantité considérable de lait. Les brebis, non moins nombreuses, leur donnent de riches toisons; et toutes ensemble, les produits dont ils extraient le beurre et le fromage, qui constituent la richesse des Valaques.

Les chiens Molosses, compagnons des Ménalques et des Mœlibées, sont les gardiens fidèles des troupeaux qui parquent en plein air dans toutes les sai-

---

Ciel! un soldat impie aura donc ma moisson;
Un barbare, ces champs que j'ai rendus fertiles!
Voilà, voilà l'effet des discordes civiles.

Trad. de F. Didot.

sons. Leur vigilance et leur férocité sont redoutables aux loups et aux voleurs ; on les reconnaît à la grandeur de leur taille, à leur museau pointu et à la longueur du poil blanc qui les abrite contre le froid et les pluies. Les lévriers se distinguent des nôtres, par une plus grande légèreté ; et comme variété, par une touffe de poils à l'extrémité de la queue. Les paysans nourrissent une espèce de chats d'un gris sombre, qui livrent une guerre continuelle aux insectes de toute espèce et aux serpents

Les métayers de la Cassiopie et de l'Amphilochie élèvent une quantité considérable de pourceaux, d'une race petite, noirâtre, à poil hérissé, dont les Ioniens achètent annuellement plusieurs milliers pour la consommation de leurs îles.

Les forêts sont remplies de cerfs, de daims, de chevreuils, de chamois et de *bouquetins* des Alpes, que les habitants appellent *platonia*. Comme ils sont moins chassés que dans l'Europe civilisée, ils multiplieraient à l'infini, si les loups ne leur faisaient une guerre continuelle.

Les sangliers vivent au milieu des bois qui possèdent des lacs, des rivières, des sources, des marais et des fondrières verdoyantes. Pendant l'hiver, ils descendent dans les taillis et vers les vallées de la Chaonie. Là, ils forment des bauges, et ils se cantonnent par hordes, sur-tout aux environs du lac Pélode, et le long des rivières Pistritza et Pavla, aussi long-temps que les neiges couvrent les régions supérieures du Mertchica.

Les ours solitaires et méfiants, retranchés dans les

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

escarpements du Pinde, ne quittent leurs forts que quand les provisions qu'ils font ordinairement en été, leur manquent. Alors ils descendent furtivement vers les villages, pour dérober des ruches d'abeilles, des fruits ; et jamais sanguinaires sans nécessité, ils ne tuent que pour se défendre, et ne dévorent que quand ils sont réduits aux abois par la faim. Des choux, quelques raiforts, des poireaux, des noix, des châtaignes, des racines, sont leur nourriture de prédilection ; ils sont généralement de couleur rousse, petits, timides et peu nombreux dans les Haliacmonts, où ils vivent, disent les paysans, *comme des hermites* (σάν ἀσκηταί).

Les loups, animaux lâches et carnaciers, errent isolés et par bandes, dans toutes les saisons. Le gibier qui abonde, fait qu'ils attaquent rarement les troupeaux, et presque jamais les hommes.

Les renards pullulent également; mais comme leurs fourrures sont estimées, on leur fait la chasse. On n'épargne pas non plus les paisibles blaireaux (ἄζος), à cause de leurs peaux qu'on exporte dans le royaume de Naples, où elles sont employées à garnir les colliers des chevaux de trait.

Les jacals (1) hideux et voraces, hurlent par myriades aux environs du golfe Ambracique, dans les endroits couverts de ruines et de tombeaux. Comme ils causent peu de dommages, et que leur peau est mésestimée, on les traite comme des animaux im-

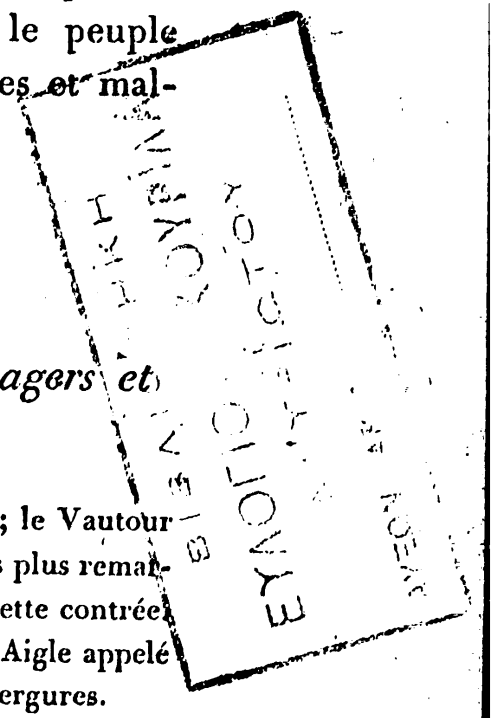
(1) Jakal, Chacal, ou Schacal, *aureus lupus Kœmpfer, vulpes Indiæ orientalis, Canis aureus*, Linn. Τζακάλι. G. V.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mondes, indignes d'attention. D'ailleurs, ne sortant presque jamais que de nuit, il est peu de gens qui, dans la crainte des *revenants* dont on les croit les compagnons, voulussent se risquer de les attendre à l'affût.

Les putois (κούναβια), les fouines, les belettes (νύφιτζαι), les marthes, les chats sauvages, sont recherchés à cause de leurs fourrures, quoiqu'elles soient très-inférieures à celles de la Russie.

La grande gerboise, les rats, les souris, les musaraignes, les mulots, les surmulots, les carmagnols, sont le fléau des moissons dans les années de grande sécheresse; les cavernes et les creux des rochers sont remplis de chauves-souris, Ὦτος (νυκτερίτζαι) que le peuple craint et révère comme des êtres magiques et malfaisants, qu'ils appellent larves ou *mormi*.



CHAPITRE XLVIII.

Ornithologie. Liste des oiseaux passagers et sédentaires.

Les Cicognes, Πέλαργος; les Grues, G. V. Γεράνιος; le Vautour d'Égypte, Περκνόπτερος; sont les oiseaux voyageurs les plus remarquables que le printemps ramène chaque année dans cette contrée.

Les oiseaux de haut vol sédentaires sont le grand Aigle appelé par les Grecs *Stavr'aétos*, à cause de ses longues envergures.

Le Busard, *Falco æruginosus*; Φάλκων. Suid.

Le Milan noir, *Falco milvius*; Ἰκτῖνος. Aristoph., l. 2.

La Crécerelle, *Falco tinnunculus*; G. V. Γεράκι.

L'Épervier, *Spaverius aut Accipiter*; Ιέραξ. Étym.

Le Hibou, *Strix Bubo*; Γλαὺξ. G. V. Κουκουβάϊα.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

La grande Chouette blanche, *Strix Nyctea*; Νυκτικόραξ.
Le Corbeau, *Corvus corax*; Κόραξ. Cœls., 7, 5.
La Corneille emmantelée, *Corvus Cornix*; Κορβῖνος. Suid.
Le Choucas, *Corvus monedula*; Κολοιός. Aristot. Ælian.
La Corneille, *Corvus frugilegus*; G. V. Χαλκοκουρσῦνα.
La Pie-grièche, *Lanius excubitor*; G. V. Κίσσα κάραξ.
La Pie-grièche rousse, *Lanius Collurio*; G. V. Χαλκόκισσα.
La Pie, *Corvus Pica*; Κίσσα; Κίττα.
Le Loriot, *Oriolus Galba*; Ἰκτερός. Diosc., l. 3.
Le Coucou, *Cuculus Canorus*; Κόκκυξ G. V. et Κόκκυ.
Le Pivert, Χλωρίων. Aristot., 9, 1, 22.
Le Guêpier, *Merops Apiaster*; Μέροψ. G. V. Μελισσοφάγος. Ar., 9.
La Huppe, *Upupa Epops*; Ἔποψ. Plin., 10, 29.
Le Geai, *Corvus glandularius*; G. V. Βαλανίφαγος.
Le Cygne, *Anas Cygnus* (1); Κύκνος. Etym.
La Tadorne, *Anas Tadornus*.
L'Oie sauvage, *Anas Anser*; Χήν. Odyss., l. 15.
Le Canard sauvage, *Anas Boschas*; Νῆττα, G. V. Παπί.
Le Garrot, *Anas Clangula*.
La Sarcelle, *Anas Crecca*; G. V. Λοῦφα.
Le Harle huppé, *Mergus Albellus*; G. V. Κολύμβος.
Le Canard terrier roux, *Anas Rutila*.
Le Pélican, *Pelicanus onocrotalus*; Πελεκάν. Lévitic, 2.
Le grand Cormoran, *Pelicanus Carbo*; Μέλας Πελεκάν.
Le Goëland, *Larus Canus*; Λάρος seu Κέπφος. Aristoph. Νεφ.
La Nouette, *Larus Atricilla*; Μελαγκόρυφος.
Le Héron bleu, *Ardea cinerea*; Ἐρωδιὸς Κυάνεος.
Le Héron blanc, *Ardea alba*; Ἐρωδιός. Cœl., 8, 4.
Le grand Courlier, *Scolopax arquata*; Ἀσκολόπαξ.
La Bécasse, *Scolopax Gallinago*, Σκολόπαξ. G. V. Ξυλοκώτα.
Le Bécasseau, *Tringa Chlorops*.
L'Outarde, *Otis tarda*; Τετράων. G. V. Ωτίδα.
La Cannepetière, *Otis Tetrax*.

---

(1) *Voyez*, pour les lieux où se trouvent les oiseaux aquatiques, le chap. XXXVIII de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Le Vanneau, *Tringa Vanellus*; Τρύγγας. Aristot., 8.
Le Martin-Pêcheur, *Cæruleus Alcyo*; Κυάνεος ἀλκυών.
Le Biset, *Columba Anas*; Λίθυα.
Les Poules d'eau, G. V. φαλαρίδες.
La Bartavelle, *Perdix græca* (1); Πέρδιξ. Aristot., l. 1.
La Perdrix grise, *Perdix cinerea*. *Id.*
Le Faisan, *Fasianus*; Φασιανὸς. Epigr. pro avibus.
Le Coq de bruyère, *Tetrio aut Urogallus*; Τέτριξ. Aristot., 6.
La Caille, *Tetras Cothurnix*; Ὄρτυξ. Xénoph.
Le Pigeon ramier, *Columba Palumbus*; Περιστερά.
Le Pigeon de fuye, *Columba vulgaris*; Πελειάς. Aristot. 6.
La Tourterelle, *Columba Turtur*; Τρυγών. Aristot., 3.
L'Alouette à ailes blanches, *Alauda leucoptera*; Κορυδαλός.
L'Alouette des bois, *Alauda silvestris*; Κορυδός. Plutarch.
L'Alouette huppée, *Alauda cristata*; Κασσίτα. Gellius, 2, 29.
L'Alouette de mer, *Schoeniclos*; Σχοινικλος, Aristot., 8.
L'Étourneau, *Sturnus communis*; Ψάρος. G. V. Μύστοπουλι.
La Grive, *Turdus pilaris*; Κίγλα. G. V. Σχοίνοπουλι.
Le Merle, *Turdus Merula*; Κόττυφος. *Id.* Æl. et Appian.
Le Pinson, *Fringilla Cœlebs*; Σπίζα. Aristot., 9, 36.
Le Chardonneret, *Fringilla Carduchi*; Σπίζα Καρδουχος.
Le Rossignol, *Motacilla Luscinia*; Ἀηδὼν. *Id.* 8, 3.
Le Bruant, *Emberiza Citrinella*; Μελαγκορυφος.
La Rousse-Queue, *Motacilla erithrea*; G. V. Τζόκαλις.
Le Hoche-Queue, *Motacilla alba*; Κνιπόλογος. G. V. Σουσουράδα.
Le Pouillot, *Motacilla salicaria*; Κίναιδος.
Le Moineau, *Passer vulgaris*; Στρουθὸς.
Le Passereau, *Passer solitarius*; Στρουθίον; G. V. Σποργίτις.
La Galiandre, oiseau imitant tous les chants; Σκώψ. Aristot., 8.
Le Verdier, Χλωρίς. Gr. V. Ἀσσάφανδος.

(1) Vit dans les montagnes, descend en plaine pour faire son nid et couver à l'abri d'une grosse pierre, à la manière des oiseaux pulvérateurs; œufs au nombre de douze, marqués de rouge; blanc de la poitrine plus étendu que celui de la perdrix rouge, plumage dorsal gris-cendré, deux raies noires sous le ventre.

La Mesange, *Parus major*; Πάρος. Belon., l. 1, f. 10.
Le Roitelet, *Regulus Troglodytes*; Τρωγλοδύτης. Aristot., 9.
L'Hirondelle, *Hirundo urbica*; Χελιδὼν. Aristot.
Le Martinet, *Hirundo riparia*. Aristophan.

CHAPITRE XLIX.

Ichthyologie. Poissons des golfes, des lacs et des rivières. Testacées. Animaux amphibies. Reptiles.

Poissons de mer.

Voyez chap. XXXVIII de ce voyage.

Poissons de rivière.

Truitte, *Trutta*; G. V. Πέςροφις. Ποίκιλος. Patis. Arcad.
Truitte saumonée, *Trutta salmo*; Τρώκτης.
Carpillon aux yeux rouges, *Cyprinus rutilus*; G. V. Γλάνος.
Alble, *Cyprinus idus*; G. V. Λίπαρις.
Goujon, *Cyprinus Gobio*; G. V. Γύλλαρος.

Poissons des lacs.

Carpe, *Cyprinus Carpio*; Κύπρινος. Aristot.
Anguilles, *Muræna Anguilla*; G V. Χέλη. Ἔγχελυς. Aristoph.

Testacés de mer.

Homar, Ἄςακος.
Crabe, *Cancer oblongus*; G. V. Κάβουρα.
Laugouste, *Locusta marina*; Κολύβδαιναι.
Crevette, *Cancer squilla*; Καρίδες.
Huître, *Ostrea edula*; Ὄςρειον.
Moule, *Mutilus edulus*; G. V. Μύδια.
Coquille ridée, *Cardium edule*; G. V. Κιβάδια.
Coquille dentelée, *Cardium serratum*; Νηρίτα. Deipnos., 3, 13.
Coquille lisse, *Ostrea glabra*; Πελωρίδες.
Manche de couteau, *Solea Siliquà*; Κτένη. Deipnos., 3, 13.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Grand Limaçon bigarré (1), Στρόμβος. *Ibid.*
Petit Limaçon raboteux, G. V. Σολίαγκος.
Conque de Vénus, *Concha Veneris.*
Sèche, *Sepia*; G. V. Σουπία. Σαπίδιον. Deipnos., 23.
Pinnes gemmifères, Πίνναι. Deipnos., 3, 13.

Testacés des rivières.

Écrevisse, *Cancer astacus*; G. V. Καραβίδα.
Crabes, *Cancer depurator*; Καρκίνος. Deipnos., 3, 13.
Moule, *Mutilus.*
Tortue à queue, *Testudo caudata*; Χελώνη. *Id.*, 3, 30.

Amphibies.

Veaux marins, *Phoca vitulina*; Φώκη.
Grenouille aquatique, *Rana temporaria*; Βάτραχος.
Genouille aquatique verte; *Rana esculenta.*
Raîne, *Rana arborea*; Σπορδάκα. Son chant annonce les variations de l'atmosphère; elle se nourrit de moucherons.
Lézard vert, *Lacerta agilis*; Σαῦρα.
Lézard vert tacheté au dos, Ὀφιόμαχος.
Lézard bigarré, *Lacerta variegatus*; Σαῦρα ποικίλη.

Reptiles.

Couleuvre, *Coluber*; Ὄφις.
Couleuvre rouge, G. V. Ὄχενδρα; d'une grosseur prodigieuse, dévaste les basses-cours, attaque les hommes.
Vipère, *Vipera*; G. V. Ἀσπίτης. Ἔχις.
Scorpion, *Scorpio terrestris* (2); Σκορπίος.

---

(1) Le golfe Ambracique abonde en coquillages, et de plus il possède des oreilles marines (espèce de limaçon).

Πλείους δ' Ἀμβρακία παρέχει καὶ ἄπλατα καὶ κάπρους τέ μετ' αὐτῶν.

ATHEN., *Deipnosoph.*, lib. III, c. 13.

(2) On en distingue de neuf sortes par les couleurs.

Voyez Dict. d'Hist. nat., par Val. de Bomare.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Aspic, *Chersea* (1); Ασπίς.
Tarentule, *Tarentula*; Αραχνώδης. Aristot., 5, 23.

CHAPITRE L.

Entomologie.

Les abeilles, qui tiennent le premier rang parmi les insectes, sont peu soignées; reléguées dans des troncs d'arbes, à peine abrités par une pierre plate dont on couvre cette espèce de ruche, elles vivent délaissées et abandonnées à la merci des animaux et des oiseaux qui leur font la guerre. Ce dédain de l'homme pour ces industrieuses ouvrières, fait qu'elles s'éloignent de son domaine pour s'établir en républiques indépendantes, dans des rochers inaccessibles et au fond des bois. Cependant, malgré le peu de soin des Épirotes pour les essaims, le pays abonde encore en miel, que les Turcs emploient de préférence au sucre dans leurs pâtisseries, et en cire qui se consomme dans le pays, ou qu'on exporte à l'étranger.

Les forêts sont infestées de guèpes, de frélons et de taons qui se répandent dans les pâturages, d'où ils chassent les bestiaux, que leurs piqûres mettent quelquefois dans une espèce de rage.

Le chêne vert est l'arbre nourricier du kermès, insecte précieux qui supplée en partie la cochenille. Quoique l'arbre sur lequel il se nourrit soit répandu

(1) Plus effilé que la vipère; taches noirâtres, col mince; se nourrit d'insectes et de grenouilles, et est peu venimeux.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dans toute la Turquie, l'insecte ne se trouve jamais à plus de vingt-cinq lieues de la mer, remarque essentielle que je dois aux paysans, et qui, je crois, n'a jamais été faite par aucun naturaliste.

Les vers à soie sont une des ressources du pays, et cette production pourrait recevoir un grand développement. Les cantarides seraient, dans d'autres mains, une branche importante de commerce.

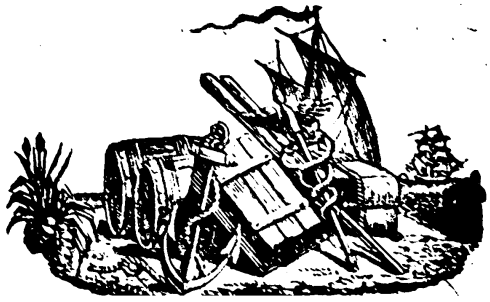
Je passe sous silence l'énumération des insectes nuls ou immondes, qu'on trouve par-tout. Le lampyris italica ou ver luisant ailé, qui vole pendant les premières nuits tièdes de l'été, annonce, par ses essaims les lieux humides et mal sains. Les moustiques font le tourment des villages situés au voisinage des rizières et des eaux dormantes. Nulle maison n'est exempte de punaises (κόρεος), et la quantité de vermine (ψύρα) qui s'engendre dans les cabanes des campagnards, les rendent inhabitables pour eux-mêmes, pendant la saison des chaleurs.

Voilà ce que j'avais à dire succinctement par rapport à l'histoire naturelle de l'Épire, qui, comme tous les pays du monde, est en partage des biens et des maux répandus sur la terre. Le voyageur qui visitera ses montagnes, ses plateaux et ses vallons, pourra, à l'aide de mes notions, se reconnaître et savoir de quel côté diriger ses recherches.

Le lecteur retrouvera, en les consultant, cette Grèce antique, sur laquelle répandait ses influences salutaires et la libéralité de ses bienfaits, cette grande ame, génératrice des éléments, des hommes, des

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

animaux et des êtres; il en suivra les merveilles, malgré sa dégénération, jusqu'au sein de ses forêts, dans ses enfants malheureux, parmi les espèces même déchues; et plein de vénération pour celui qui est, qui a été, et dont nul mortel ne put jamais connaître l'impénétrable essence, il dira encore *exoriare !*



ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

MACÉDOINE.

CHAPITRE LI.

Macédoine. Son étendue et ses divisions anciennes et modernes. Rectification de plusieurs erreurs géographiques. Route depuis le khan de Ian-Catara dans le Pinde, jusqu'à Kyprio. Cours de la rivière appelée Milias. Danse des voleurs. Indication des sommets principaux des versants de la Macédoine.

Les géographes ne s'accordent pas, relativement à l'étendue et à la démarcation des frontières de la Macédoine (1), parce qu'ils la considèrent à des époques différentes, pendant lesquelles son territoire éprouva des changements dans ses limites; et en consultant les historiens, on voit qu'ils ne sont pas plus positifs par rapport à ses divisions (2). Ce

(1) On la trouve appelée *Émathie*, Ἡμαθία, Plin. et Trog.; *Pæonie*, *Pæonia*, Tit.-Liv., lib. XL; *Emonia*, *Edonia* et *Pieria*, Solin. *Vid.* Ortel.

(2) C'est à cette opinion que répond l'observation suivante : Notum est multas Illyricas, Epiroticas, etiamque Thracicas partes ad Macedoniam referri solitas, neque ignoratur causa.

Xyland., *not.* 1, *in* lib. VIII; Strab., p. 33[illegible].

royaume, comme les plus puissants empires, autant qu'on peut en juger à travers l'histoire mythologique, dut son origine à uné colonie de Pélasges, chassés de l'Histiétide par les Cadméens (1), nation Dorienne, qui après s'être établis dans le Pinde sous le nom de Macednes, vinrent en s'étendant de proche en proche, jusques dans la contrée appelée Émathie. Les historiens qui copient les mythologues, disent, d'après eux, comment cette province prit son nom de Macédon, fils de Jupiter, et de Thya, fille de Deucalion (2); pourquoi elle fut appellée Macètia (3), et ils expliquent l'origine de ces dénominations, qu'il n'entre pas dans mon sujet de rapporter ni d'examiner. A cette faible colonie, on vit s'amalgamer, probablement par les conquêtes, les provinces qui formèrent des peuplades autonomes,

---

(1) Herodot., lib. I, c. 56; suivant R. Rochette, 1392 ans avant J.-C. *Hist. de l'Établis. des Col. grec.*, t. II, p. 38.

(2) De *Macédonie*, dit Steph. Byz; de *Macédon*, corrigé par Const., *Porphyrog.*, lib. III, c. 2, qui cite à ce sujet les trois vers suivants d'Hésiode :

Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη Διῒ γείνατο τερπικεραύνῳ
Υἱὰ δύω Μάγνητα, Μακεδόνα θ' ἱππόχαρμον,
Οἳ περὶ Πιερίην, καὶ Ὄλυμπον, δώματ' ἔναιον.

Qui eut du fils de Saturne, maître du tonnerre, deux fils appelés Magnète et Macédon, fameux dans l'art de dompter les coursiers; dont les palais étaient situés dans la Piérie et sur l'Olympe.

(3) Macetia, *Eustath. ad Dionys. Perieget*, v. 427. Gell., *Noct. Attic.*, lib. IX, c. 3.

connues sous les noms de Bryges (1), d'Éordéens (2), d'Élimiotes (3), de Stymphaliens, qu'il faut distinguer des Tymphéens (4), de Bottiens (5), de Lyncestes, voisins du lac Lychnidus (6), de Dassarets (7), et de Mathiens, qui furent la peuplade dominante (8), de Pélagoniens (9), d'Orestiens (10), et de Péones, qui habitaient au nord (11). Ainsi les nations principales de la Macédoine, parmi lesquelles nous trouverons intercalées quelques peuplades telles que les Piastes (12), desquels je ferai connaître l'emplacement, et les Pé-

(1) Βρύγιος, Steph. Byz.; Hérodot, lib. VII, c. 185; Strab., lib. VII, p. 327; Plin., lib. IV, c. 10.

(2) Ἐορδαία, Ἔορδοι, Tit.-Liv., lib. XLV, c. 30, *id.* lib. XLII, c. 52; Thucyd., lib. II; Constant. Porphyr., *Them.*, lib. II, *Them.* 2; Steph. Byz.

(3) Ἐλίμεια, Strab., lib. VII, p. 326; Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 39.

(4) *Voyez* t. Ier, c. XXV de ce voyage.

(5) Bottiens, Βοττιαῖοι, Strab., lib. VII, p. 330.

(6) Αυγκιῆαι, Strab., lib. VII, p. 323, 326, 327; Steph. Byz.

(7) Δασσαρῆται, nation illyrique; Polyb., lib. VIII; Steph. Byz.

(8) Émathie., Just., lib. VII, c. I; Lucan., lib. I.

> Bella per Emathios plus quam civilia campos
> Canimus.....

(9) Πηλαγονία, Strab., lib. VII, p. 326, 327; Ptolem, lib. III, c. 13; Tit.-Liv., lib. XLV, c. 30; Plin., lib. IV, c. 10; Steph. Byz.

(10) Orestie, patrie de Ptolémée Lagus, premier roi d'Égypte.

(11) Pæones, Just., lib. VII, c. 1; *Hist. des Col. grec.*, t. II, p. 38; Plin., lib. IV, c. 10.

(12) Πιαῆαι, Steph. Byz.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nestes, pareils aux Ilotes (1), furent primitivement au nombre de quinze, jusqu'au temps où Caranus (2), qui commandait une colonie nombreuse d'Argiens et de Grecs, s'empara de l'Émathie, expulsa Midas des bords de l'Haliacmon, et après avoir chassé une foule de roitelets, réunit les peuples divers de la Macédoine en corps de nation, en fondant sur les débris de la féodalité des siècles héroïques, un royaume, qui prit soudainement une place éminente dans le monde, alors civilisé.

Justin (3), auquel j'emprunte ces détails, compte au nombre des souverains qui succédèrent à Caranus, Perdiceas, Argée, Philippe, Europe, sous le règne duquel les Macédoniens soutinrent des guerres glorieuses contre les Thraces et les Illyriens. Après Europe, il nous montre sur le trône, avec une suite constante de prospérités, Amyntas, Alexandre, qui obtint de Xerxès tout le pays compris entre le mont Olympe et l'Hèmus, qu'il réunit à la Macédoine. Après ce prince, la succession remit le sceptre à Amyntas, fils de Ménélas, frère d'Alexandre, monarque doué des plus grandes qualités, qui eut de son mariage avec Eurydice, trois fils, savoir : Alexandre, Perdiccas et Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Par une po-

---

(1) Πενεσταὶ, Pénestes, originaires de la Thessalie, esclaves des Macédoniens, comme les Ilotes l'étaient des Spartiates; les Gymnésiens, des Argiens; les Corynéphores, des Sicyoniens; les Dmoetes, des Crétois; et les Pélasges, des Italiens. *Eust. ad Dion.*, v. 535.

(2) Just., lib. VII, c. 1.

(3) *Id.*, lib. *id.*, c. 2.

lygamie simultanée, Cygnea lui avait donné une autre lignée d'enfants mâles, qui furent Archélaus, Archideus et Ménélas; superbe espérance du trône, si la concorde avait pu régner entre des mères rivales et des frères consanguins. Cependant, ce monarque finit glorieusement sa carrière, après avoir soutenu des guerres difficiles contre les Illyriens et les Olynthiens.

La fortune préparait pendant ce temps à la Macédoine, un de ces phénomènes que le ciel montre, à de grandes distances, aux nations, pour les éprouver par l'appât dangereux de la gloire. Alexandre, fils d'Amyntas, en parvenant au trône, avait donné en otage, pour garant de la paix, son frère Philippe aux Illyriens; et ce fut dans une autre circonstance, par le moyen de ce gage, qu'il se réconcilia avec les Thébains, chez lesquels Philippe, encore envoyé comme otage, demeura trois ans, dans la maison d'Épaminondas, philosophe non moins recommandable que grand capitaine. Peu de temps après, le deuil pénétra dans le palais, jusqu'alors sans tache, des rois de Macédoine; Alexandre périt par les embuches de sa mère Eurydice, et Perdiccas, son frère, eut le même sort. A la suite de ces crimes, Philippe étant resté tuteur d'un jeune prince, faible espoir du royaume, *se vit obligé* d'accepter le titre de roi, qu'il justifia aux yeux d'un peuple belliqueux par des victoires et des conquêtes, et en acquérant une influence qui prépara à son fils Alexandre, la conquête du monde, la perte des libertés de la Grèce et la ruine de la Macédoine.

Est-ce le fils de Philippe ou d'Ammon, qui s'é-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lance dans la carrière? Deux aigles qui parurent sur le palais des rois de Macédoine, au moment où Olympias donna le jour à Alexandre; deux victoires dont Philippe reçut la nouvelle au moment de la naissance de ce fils, présagèrent sa grandeur. Aristote forma son enfance, et la pythie frémissante, du fond du temple, lui prédit sa grandeur au moment où il allait entrer sur la scène du monde : *Mon fils, rien ne peut te résister!*

Que ne lui avait-elle aussi annoncé les malheurs dont il devait accabler sa patrie? mais les oracles et les hommes sont trompeurs pour les rois! L'Asie, l'Arménie, l'Ibérie, la Cappadoce, la Syrie, l'Égypte, la Judée, la Phénicie, la Médie, la Perse, l'Orient, jusqu'au-delà de l'Inde, ont reçu les lois d'Alexandre, né dans la petite ville de Pella, et son ambition n'est pas satisfaite; il s'afflige en pensant qu'il n'a qu'un monde à conquérir (1); mais la nature venge l'humanité, les forces du dévastateur sont épuisées, il a usé la vie et le roi du monde tombant au milieu de ses orgies, le front ceint de la mitre du soleil, meurt comme un vil esclave, gorgé de vin et épuisé de débauche, sans pouvoir (lui qui se vantait d'être un dieu) faire connaître ses dernières

---

(1) .....Unus Pellæo non sufficit orbis :
Æstuat infelix angusto limite mundi.
.....
.....Tamen.....
Sarcophago contentus erit, mors sola fatetur
Quantula sint hominum corpuscula.

JUVEN., *Sat.* X, v. 168 et seq.

volontés (1) aux ministres d'un pouvoir que le trépas lui ravissait.

Depuis le règne d'Alexandre, l'histoire de Macédoine n'offre plus qu'une suite à-peu-près insignifiante de monarques, dont la dynastie, qui n'était plus celle des Æacides, finit dans la personne de Persée, fils de Philippe, que Paul Émile traîna attaché à son char de triomphe à travers les rues de Rome, comme un de ces superbes débris destinés à montrer aux hommes l'inconstance des grandeurs humaines! mais qu'est devenu le vainqueur lui-même et le peuple-roi? une même terre recouvre leur gloire éphémère, ainsi que leurs cendres ignorées, et l'histoire à fait la part du malheur des vaincus qu'on ne cessera de plaindre, et celle des Romains qui ne voulaient de liberté sur la terre, que pour eux seuls. Après l'esclavage de Persée, la Macédoine fut réduite en province romaine (2) et gouvernée par des proconsuls absolus. Sous les Césars de Byzance, son administration passa à des préfets et à des toparques qui se succédèrent au milieu des révolutions de l'empire déchiré par les factions; enfin elle avait perdu son nom long-temps avant qu'Amurath l'eût rangée sous ses lois. C'est à cette époque que je m'arrête, pour faire con-

---

(1) Alexandre mourut âgé de trente-trois ans et un mois. Lucain a composé pour lui un épitaphe digne d'être celui de tous les conquérants, dont les historiens sont les coupables apologistes.

Illic Pellæi proles vesana Philippi,
Felix prædo, jacet..... Lib. X, *Phars.*

Ici repose l'heureux brigand, fils insensé de Philippe de Pella.

(2) Plin., lib. IX, c. 10.

naître son étendue, comme royaume, avant d'entreprendre sa description, d'après les dénominations et les divisions qu'elle porte maintenant.

Bertius, qui suit les errements de Ptolémée, d'Æthicus et de Thucydide (1), fixe l'étendue de la Macédoine entre le quarante et le quarante-deuxième degré de latitude septentrionale, et les trente-sept et quarante-deuxièmes de longitude, en comprenant dans cet espace l'Illyrie, ou Anomacédoine, jusqu'à l'Adriatique. D'après son hypothèse, il compte, du mont Orbélus jusqu'au Pinde, deux mille stades; et entre Épidamne et le mont Athos, deux mille cinq cents (2).

Par suite de ces dimensions, la Macédoine, au temps où Philippe parvint au trône, et telle qu'elle fut connue jusqu'aux derniers âges du bas empire, se trouvait séparée au nord du pays des Triballes par le mont Scardus, chaîne culminante qui comprend l'Orbélus, le Scomius et le Pangée, célèbre par ses mines d'or. Au nord-est, elle était bornée du côté de la Thrace par le Rhodope, vers l'orient par l'Athos, et au couchant par le mont Olympe qui l'environne de ses flancs escarpés. Telles étaient les grandes démarca-

(1) Ptolem., lib. III, c. 13; Thucyd., lib. II, etc.

(2) Eratosthènes, dit M. Gossellin, n'estime qu'à 900 stades la distance entre Épidamnus et Thessalonique, quoiqu'elle soit de plus de 2000. Pline est dans la même erreur, quand il porte son estime à 114 M. P., qui font 912 stades, puisque Polybe dit positivement que la distance mesurée est de 267 M. P., ou 2136 stades du calcul de Pline.

Géographie des Grecs analysée, p. 20 et note 4; par M. Gossellin. Paris, 1790.

tions établies par les géographes. Mais à côté de ce tracé, les erreurs se découvrent quand on vient aux détails. Ici, les bassins sont mal projetés, ailleurs le cours des fleuves dévie, les contre-forts des montagnes sont sans directions, les rivages des mers sans forme; et le chaos prouve que l'intérieur de ce royaume fut toujours à-peu-près inconnu (1).

Les géographes qui se sont copiés, ont disposé d'une manière confuse les fleuves de la Macédoine. Si on commence à explorer leurs travaux du côté de l'Illyrie macédonienne, on voit qu'ils donnent au Panease dont ils placent les sources au-dessus de Phitéum, un cours de cent milles jusqu'à sa décharge dans l'Adriatique près de Dyrrachium; mais savaient-ils le point du ciel sous lequel exista Phitæum; qu'entendaient-ils par le Panease, et de quel fleuve même voulaient-ils parler? Cependant, on les devine quand on connaît les lieux, et on voit que c'est du Génusse dont ils ont voulu tracer le cours. Dans ce cas, ils lui donnent une étendue vague; quant à la différence des noms, je leur trouve une excuse, parce que ce fleuve, connu des

(1) Le texte de Strabon manque pour la description de la Macédoine, et il faut se servir de cinq mesures prises en ligne droite à travers le continent : la première, de 608 stades, est tirée du fond du golfe de Crissa jusqu'aux Thermopyles; la seconde part des Thermopyles, d'où l'auteur compte 800 stades jusqu'au fond du golfe Ambracique; la troisième est de 1000 stades de ce point jusqu'au fond du golfe Thermaïque; la quatrième, prise entre Thessalonique et Épidamnus, est de 2226 stades; la cinquième, qui part d'Apollonie pour aboutir à Cypsélus, près de la Chersonèse de Thrace, embrassait 535 M. P., ou 4458 stades.

Gosselin, Ibid., p. 86 et 87.

modernes sous le nom de Tobi, se forme de la Dévol et de la Donavesti, qui furent probablement l'un le Pancase, et l'autre le Génussus.

S'ils ont donné un cours trop étendu au premier, ils ont, au contraire, restreint de plus des deux tiers, celui de l'Apsus auquel ils n'accordent que trente milles depuis ses sources voisines, disent-ils, d'Éordéa, jusqu'à la mer, dans laquelle il tombe dix milles au midi de Pancase. L'exactitude de cette distance entre les embouchures respectives du Génussus et de l'Apsus, prouve que le littoral était un peu mieux connu que l'intérieur du pays, quoique toujours d'une manière incorrecte. Cette remarque aquiert un nouveau poids, quant on voit les mêmes auteurs placer l'origine de L'Æas ou Aoüs auprès d'Antigonie, ville située dans la vallée de Drynopolis, et ne lui donner qu'une étendue de quarante milles du sud-est au nord-ouest, jusqu'au-dessous d'Apollonie, quoiqu'ils ne pussent pas ignorer que Strabon fixe ses sources dans le Pinde, au voisinage de l'Inachus. Par suite de cette aberration, ils avaient confondu la rivière d'Argyro-Castron ou bien la Suchista, avec la Voïoussa. Telles étaient, pour l'Illyrie macédonienne, spécialement, les notions fautives propagées depuis Ptolémée, notions que j'ai rectifiées, comme on l'a vu, dans le tome premier de ce voyage (1), et qui avaient été en partie redressées d'après mes indications, dans la carte du capitaine Palma.

Dans la description de la Macédoine Cisaxienne

(1) *Voyez* t. I, c. XXII, XXIII et XXIV de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

que j'entreprends, je régulariserai la projection du fleuve Haliacmon, ou Bichlistas, en faisant connaître ses sources, et sa potamographie, que les géographes fixent à soixante-dix milles depuis son origine jusqu'à son embouchure dans le golfe Thermaïque, entre Dium et Pydna. Je décrirai à grands points la vallée de l'Érigon et la rive gauche de l'Axius, ou Vardar; je parlerai de Pella, qui a été visitée par le fils aîné du géographe d'Anacharsis, M. Barbié du Bocage, auquel je suis redevable d'une reconnaissance topographique faite depuis Thessalonique jusqu'à l'ancienne capitale de la Macédoine. Enfin je rallierai mes travaux à un itinéraire, à travers la Bosnie et la partie septentrionale de la Macédoine jusqu'à Janina, travail d'un frère chéri, inséparable compagnon de mes dangers et de mes peines, au poste épouvantable de Janina. A cet ouvrage se liera une autre route de traverse, exécutée par un détachement de canonniers français, partis de Raguse, qu'on verra figurer un moment au service d'Ali pacha.

La Macédoine avait été désolée par Amurath, qui contracta une maladie mortelle devant les murs de Croie (1); lorsque son fils Mahomet second, après la conquête de Constantinople, s'occupa de donner une organisation nouvelle aux provinces de l'Europe, qu'il venait d'attacher à son empire. Sans s'inquiéter de la

(1) Amurath II, obligé de lever le siége de Croie, défendue par Scanderbeg, en conçut un tel chagrin, qu'il se retira malade, et mourut environ un mois après à Andrinople, en novembre 1450, la trente-unième année de son règne. P. Jove, t. II, p. 667.

gloire attachée au nom de Macédoine, il voulut que la partie de ce royaume, située à la rive droite de l'Axius, qu'il appela Romélie, comme le restant de la Turquie d'Europe qui avait fait partie de l'empire Romain d'Orient, formât la Satrapie d'un chef qu'il décora du titre de Romili-Valicy (1); il l'institua juge militaire ou grand prévôt des pachas de la Turquie d'Europe, déclara Monastir ou Bitolia, chef-lieu de sa jurisdiction, et composa le territoire de son gouvernement des provinces de la Macédoine primitive dont il forma des cantons; comme si la barbarie eût voulu reporter les Grecs aux siècles héroïques qui, malgré l'âge d'or des poëtes, ne furent que des temps de désolation et de malheur. Dans son organisation, ce sangiac du grand-juge militaire, tel qu'il est déterminé aux archives du cadastre impérial de Constantinople, confine par Grévęno, chef-lieu de la Stymphalide, avec le Pinde qui lui sert de limite. En remontant par l'Élymée, au nord-ouest, il comprit l'Éordée, et il eut au nord, pour frontière, le Pachalik d'Ochrida, la Dassarétie et Calcanderen; au nord-est, les limites furent placées à Kiuperli, ville de la Dardanie; vers l'orient, à l'Axius ou Vardar; et au sud-ouest, à la base du mont Olympe; enfin ses cantons, au nombre de seize, furent classés de la manière suivante :

---

(1) Vali, gouverneur; et en disant *valicy*, c'est comme si on écrivait *gouverneur de*. Ainsi en ajoutant telle ou telle province, ce titre est qualificatif dans l'espèce. Les Grecs le prononcent appellatif, comme si c'était un seul titre.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Division moderne de la Macédoine Cisaxienne composant le Sangiac, ou Drapeau du Romili-Valicy.

NOMS anciens.	CANTONS modernes.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE des villages qui en dépendent.	POSITION par rapport à Monastir.
Pélagonie...	Bitolia ou Monastir.	*Id.*....	40	
	Prélepé.....	*Id.*....	36	N. E. de Monastir.
Émathie....	Cojani.....	*Id.*....	4	S. E. *Id.*
	Delvendos.....	*Id.*....	9	*Id.* *Id.*
	Vendgia.....	Flourina..	35	S. *Id.*
Brygie.....	Sarigul, lac jaune..	Caïlari....	40	S. *Id.*
Orestide...	Crépéni.....	Castoria...	60	S. O. *Id.*
Stymphalide	Gréveno.....	*Id.*....	70	*Id.* *Id.*
Élymée....	Anasélitzas.....	Lepsini....	70	*Id.* *Id.*
Ordée.....	Bichlistas.....	*Id.*....	12	O. N. O. *Id.*
	Croupitcha.....	*Id.*....	15	O. *Id.*
	Devol.....	Piassa....	20	O. *Id.*
	Ghéortcha.....	*Id.*....	30	O. S. O. *Id.*
	Caulonias.....	Staria	21	*Id.* *Id.*
Lyncestide et une partie de la Dassarétie.	Prespa.....	*Id.*....	6	N. O. *Id.*
	Critchova	*Id.*....	40	O. *Id.*
			TOTAL. 508	

C'est par la Stymphalide, ou canton de Gréveno, que je vais pénétrer dans la Macédoine, en tâchant de reconnaître, sous la dénomination moderne des cantons de ce royaume, les anciennes provinces, les peuplades et les villes que renfermait cette contrée d'éternelle mémoire.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Je prie le lecteur de se rappeler que j'ai terminé la topographie générale de l'Épire aux sources de l'Aoüs, près du caravansérail de Ian-Catara, dans le Pinde (1). Après avoir revu, dans un autre voyage, le plateau du Lingon, dès que j'eus franchi sa bordure orientale je m'aperçus que je marchais vers d'autres bassins. Les couches de pierre inclinées à l'ouest et au midi se relevaient insensiblement, et après avoir formé des plans horizontaux, s'inclinaient par zônes dans le sens des vallées de la Thessalie et de la Macédoine. J'étais au carrefour des routes qui descendent vers ces deux provinces; et comme j'avais précédemment étudié les défilés à l'occident du Zigos, qui aboutissent au versant de l'Inachus, je me trouvai à portée de pouvoir comprendre comment Démétrius, roi de Macédoine, ayant passé à une petite distance de Pyrrhus qui pénétrait dans la Thessalie, entra de son côté dans l'Épire, sans que ces deux ennemis eussent respectivement connaissance de leur marche. On sait comment l'un et l'autre désolèrent des pays restés sans défense; et on se convainc facilement que les guerres de ce temps-là n'étaient pas conduites avec les précautions qu'on emploie de nos jours, en s'éclairant par des reconnaissances, afin d'éviter les surprises. Tout se réduisait, comme on peut le voir par cette expédition ou par celles de Philopœmen et d'Aratus, à des coups de main plus semblables à ceux des chefs de bandes albanaises de nos jours qu'à des campagnes méditées et calculées. On passait et repassait de l'Épire

(1) Ch. XLI, Épire.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dans la Thessalie pendant la durée d'une nuit : une campagne était l'ouvrage de quelques semaines; et par une conséquence naturelle, la durée d'une guerre comprenait une longue suite d'années. Mais les Grecs, qui ont écrit ces sortes d'escarmouches, ont enflé la voix pour célébrer des événements dont Tacite disait avec raison qu'eux seuls pouvaient être les admirateurs (1) enthousiastes.

Je faisais ces rapprochements, après les fatigues d'une longue journée; mais au lieu de ces calculs, quel fut mon transport, quand j'aperçus devant moi les plaines ondoyantes de la Macédoine. Elles me parurent animées de la gloire de leurs héros; mon cœur bâtit, et la froide raison fit place aux illusions. Nous avions quitté le khan de Ian-Catara, en remontant le cours d'un ruisseau ombragé de mélésiers. La neige, qui fondait avec rapidité, car l'été s'approchait, découvrait des bancs de fleurs qui brillaient sur le vert tendre des gazons, qu'elles diapraient de couleurs non moins douces que les astres dorés qu'on voit luire dans le firmament au milieu des débris d'un orage, pendant les nuits embaumées du printemps. Je me trouvais alors auprès d'un poste de dervendgis chrétiens campés au pied d'un autel rustique construit en pierres sèches, dans lequel était encadrée une image de la Vierge, protectrice des voyageurs, emblême sacré qui remplace dans les défilés du Pinde les Hermès antiques de la Grèce. Après avoir donné

(1) Græci sua tantum mirantur. *Les Grecs n'admirent que ce qui vient d'eux.* ANN., lib. II, c. 88.

quelques pièces de monnaie aux gardiens, nous nous enfonçâmes dans un vaste bois de mélésiers et de sapins, qui forment des rideaux dont les extrémités s'étendent au-delà des vallées et des montagnes de la Macédoine et de la Thessalie, qu'elles semblent réunir par leurs longues guirlandes. A l'aspect de ces pompes augustes de la nature, mes guides se mirent à chanter leurs monotones complaintes, au bruit desquelles les animaux des caravanes s'animent et soutiennent le pas, comme s'ils prenaient plaisir à entendre la voix de leurs conducteurs. Je remarquai, car nous marchions lentement, que les arbres isolés n'ont point de branches au nord, et que de ce côté leur tronc est nu depuis la base jusqu'à leur couronnement; stérilité sans doute occasionnée par l'haleine glaciale des vents qui soufflent de cette partie de l'horizon. Bientôt nous dûmes mettre pied à terre, à cause de la rapidité de la descente et des feuilles des sapins qui la rendent extrêmement glissante. Il fallut même des précautions dans plus d'un pas pour empêcher les charges de culbuter, mais cette fois je fus loin de me plaindre de nos embarras. J'étais ravi de voir d'aussi beaux arbres; je ne pouvais me lasser d'admirer leurs fûts magnifiques; je me complaisais sous leurs nefs sonores; j'admirais les desseins de la nature, qui a pourvu à la conservation de ses ouvrages, dans les plans inclinés des branches des sapins, qui ne permettent pas aux neiges de s'y attacher pour les écraser de leur poids. Les Albanais à leur tour et les traqueurs me firent remarquer, par les cercles empreints sur leurs troncs, la hauteur à laquelle les

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

neiges s'élèvent dans cette région, que j'estimai, d'après ce *chionomètre*, devoir s'élever communément jusqu'à dix-sept pieds dans quelques expositions.

Après avoir traversé d'occident en orient la contrée des arbres résineux, nous arrivâmes à celle des hêtres, qui aboutit à la région des aubépines et des arbustes amis des températures modérées; et au bout d'une heure et demie de chemin, nous nous trouvâmes aux bords de la Milias. Cette rivière aux eaux limpides descend du mont Sdriliani, chaîne secondaire du Mavronoros et du Catara, éloigné d'une lieue ouest-nord-ouest par son point culminant. En prolongeant son cours au sud-est, nous ne tardâmes pas à entendre le chant des rossignols et des loriots; ce qui me fit présumer que nous approchions de quelque lieu habité; car l'Orphée des bois et les oiseaux aux voix mélodieuses se complaisent dans le voisinage de la demeure des hommes. Enfin après une lieue de chemin, nous descendîmes au khan de Milias, éloigné de deux heures et demie en ligne droite de celui de Ian-Catara.

Nous étions attendus dans cette hôtellerie solitaire par un commandant du poste d'Armatolis, préposé à la garde du défilé, associé d'Euthyme Blachavas, chef des bandes armées de la Thessalie, auquel le sort réservait une fin tragique (1). Ces deux capi-

(1) Euthyme Blachavas, Thessalien d'origine, après avoir fait pendant long-temps la guerre aux Turcs, avait dans ce moment profité d'une espèce d'amnistie pour reparaître dans le Pinde, dont Ali-pacha lui avait confié la police. On verra, dans mon voyage de la Thessalie, comment ce chef termina sa carrière.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

taines me comblèrent d'amitiés, et voulurent à toute force me régaler d'un agneau rôti à la façon des héros d'Homère, dont il fallut manger ma part. Le repas qu'ils me donnèrent fut une de ces fêtes décrites par l'auteur de Gil Blas, c'est-à-dire un véritable festin de flibustiers de montagne. Après avoir dépécé le rôti, on porta les santés d'usage qui commencent toujours par celles de quelques saints ; et je dus décliner le nom de mon patron, qui eut les honneurs d'une rasade, quoique étranger à la légende orthodoxe. Les capitaines voulurent ensuite me faire donner un concert par leurs palicaris, qui prenaient modestement le titre de *cleftès*, ou *voleurs*, et ils s'en acquittèrent en chantant à tue-tête leur chanson de Moré Bouco-Valas, qu'ils accompagnèrent du son de leurs lyres discordantes (1). Après ce vacarme, on exécuta la danse dite *des voleurs*, qu'on trouve décrite dans Athénée (2). Le sage Xénophon ne présidait point à la fête, telle qu'elle se passa devant le Thrace Seüthès; mais elle avait pour lieu de la scène le Pinde des Perrhèbes, et pour acteurs, des OEnianes, et sans doute quelques descendants des Magnesiens, qui en furent les inventeurs. On ne chanta pas le Pæana; on n'offrit point de libations aux dieux; mais après avoir donné quelques ac-

(1) Cette chanson de Boucovalas, qui fut un des chefs de bande les plus fameux de la Thessalie, se chante dans toutes les Albanies. Quant au nom de *Moré*, il est appellatif dans les conversations et fort ancien dans la Grèce. Aristophane l'avait employé dans sa comédie intitulée : Νῆσοι. Ω Μωρέ. Strob., *Tit. de pace*, ed. Grot., p. 213.

(2) Athen., *Deipnosophist.*, lib. I, c. 13. Callimaque l'appelle Pyrrhique. *Hymn. ad Jov.*

colades à l'outre qui renfermait le vin, les lyres annoncèrent le commencement du bal, qui consiste *à chercher un voleur, à le combattre après l'avoir découvert, et à porter ses dépouilles en triomphe!* Cette farce, à peine comparable à nos jeux de barre, et qui probablement autrefois n'avait pas plus de poésie, étant finie, je demandai aux *rois* du banquet la permission de continuer ma route.

Le primat de Milias joignit ses instances à celles des capitaines pour m'engager à passer la journée, qu'on devait varier par d'autres divertissements. Comme je résistai à ces séductions, les commandants voulurent me faire escorter par un détachement de leurs voleurs, aux ordres du Proto-palicari (1), qui était en même temps le rapsode du détachement. Il accorda sa lyre comme un tambour bande sa caisse au moment de se mettre en marche, et on partit en chantant, en tirant des coups de fusil en signe d'allégresse, après s'être fait réciproquement tous les souhaits de bon voyage accoutumés. On suivit la rive gauche de la Milias pendant une heure, au milieu d'une forêt de pins, pour prendre un pont en bois sur lequel on passe une seconde rivière qui descend encore du mont Sdriliani; et une lieue plus bas, nous traversâmes sur un pont en pierre la Milias grossie de plusieurs rivières. Comme le temps menaçait, nous tour-

(1) Παλίκαρι. Reine, *Var. Lect.*, lib. III, c. 1, p. 315 et 316, traduit ce nom par celui de *goujat* ou *valet d'armée*. Photius, lib. I, dit au contraire que c'est un soldat d'élite (ἐπαινετὸς, ἐυζωνιος) dispos et courageux.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nâmes au sud-est pour chercher un abri au khan de Crania, où la garde d'honneur qu'on m'avait donnée, devant me quitter, se mit à boire, en attendant le retour du beau temps. Pour moi, pendant qu'on vidait une outre de vin, je pris le gisements de principaux sommets du Pinde, qui devaient servir à m'orienter à mesure que j'avancerais dans la Macédoine.

Je relevai, neuf lieues au nord-ouest, le Smolica, que les habitants appellent de ce côté Ora-Liaca, dont la direction tombe du nord-ouest au sud-est, sa base me restant environ à neuf milles de distance. Trois lieues dans la direction du pic, je suivais la projection d'un de ses contreforts appelé Valtis-Vouni, et quatre lieues au nord, celle d'une contre-chaîne parallèle nommée Spiléon-Vouni, qui se termine à l'orient par une pente brusque. Enfin une demi-lieue à l'est, j'avais en face la ligne des coteaux de Crania, qui sont boisés et tailladés de mamelons couverts d'arbres. Je ne pouvais, du haut de la galerie du caravansérail, voir Crania, bourgade fondée en 1507 par une colonie d'Ano-Valaques qui s'y sont perpétués. Je ne découvrais que quelques-unes de leurs cabanes plantées sur la rive droite de la Milias, qu'on passe deux lieues de-là au nord, sur un pont en pierre de trois arches, situé au-dessous de Cosmati, village près duquel elle fait sa jonction avec le Rhédias, ou Vénético (1). Je voyais devant moi des

(1) C'est par ce défilé et le pont de Cosmati, que s'ouvre la route directe des tatares et des caravanes qui se rendent par Grèveno à Monastir.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

paysans occupés à brûler les pins, afin de défricher un terrain noirâtre mêlé d'ardoises, qu'ils emblavent en seigle, et quelquefois en maïs.

Nous aurions pu prendre la route de Cosmati pour entrer dans la Stymphalide; mais comme je voyageais dans l'intention d'observer les versants, je suivis de préférence l'arête des montagnes qui divisent la Macédoine de la Thessalie. Je quittai donc le khan de Crania avec une petite pluie qui annonçait la fin de l'orage, tandis que les Armatolis reprenaient le chemin de Milias. La route que je suivais devint est-nord-est l'espace d'une demi-lieue, jusqu'au comble du Cranias-Vouni, sur lequel est bâti le khan de Dervendista, qui sert d'hôtellerie aux voyageurs, et de poste militaire aux dervendgis. Les environs de cette esplanade sont couverts de chênes nobles (quercus robur) qui se déploient à perte de vue, ce qui annonce qu'on approche des étages inférieurs du Pinde. Après avoir dépassé deux coteaux qui ont un mille environ de développement, l'horizon se purifia, et j'embrassai une étendue considérable de pays, que le soleil, devenu plus vif, éclairait de couleurs harmonieuses. Je dominais au loin sur la vaste étendue de la Macédoine; je plongeais au sud-est sur les croupes du mont Cratchovo, qui se déploie d'orient en occident, et le fond du tableau était rempli par les Météores de Stagous-Calabak et le mont Cotzica, qui s'élève quatre lieues à l'ouest-nord-ouest de Tricala en Thessalie. Au levant d'été, j'apercevais les anfractuosités du mont Olympe, que mes guides se mirent à saluer dans leurs vieilles chansons du nom poétique

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

d'Olympos, qu'ils prononçaient Olymbos et Élimbos.

Au débouché des forêts, nous suivîmes un chemin sablé bordé de charmes et de cytises. On me fit remarquer à droite, à deux lieues et demie de distance, sur le penchant du mont Cratchovo, dans la Thessalie, le village de Boltimo, près duquel on trouve les ruines d'une ville ancienne; et dans une lieue de marche depuis Crania, nous arrivâmes au Khan-Neuf, logement des pasteurs valaques, que je vis occupés à traire leurs brebis et leurs chèvres, qui venaient à la file se placer entre les jambes du berger chargé de les débarrasser de leur lait. Je relevai, de cette hauteur dans la vallée du Pénée, le khan de Zalovo, ainsi que le village de ce nom, que nous perdîmes bientôt de vue pour diriger au nord-est pendant trois quarts de lieue. A cette distance, nous contournâmes pendant un quart-d'heure une butte sur laquelle est assis le village de Kyprio, où je pris logement chez un papas qui m'invita à accepter sa maison, et à disposer de ses services. En conséquence, je m'y installai, suivant l'usage, avec mes bagages (1) (stromata), car en Turquie on porte ordinairement tout avec soi.

Le village de Kyprio, situé au plein sommet et sur

---

(1) Στρώματα signifiait une couverture, et c'était là les bagages qu'on portait pour s'établir dans les gîtes. Cet usage de voiturer tout avec soi était pratiqué par les anciens. Dans la comédie des *Grenouilles*, Bacchus dit à son domestique Xanthias de prendre ses couvertures (στρώματα) pour son voyage dans les enfers, v. 165. Les plus belles venaient de Milet, *ibid.* v. 549. On les tire maintenant de la Valachie, et il y en a qui se vendent au-delà de cent cinquante francs la pièce.

le penchant insensible d'une butte couverte d'arbres et de vignobles, a son aspect au nord-est. Son séjour, sous un gouvernement protecteur, serait le plus délicieux de cette contrée, à cause de la pureté de l'air, de la bonté de ses eaux, de la fertilité de son sol, et de sa position enchanteresse. J'appris les noms des montagnes et des points de vue qui m'environnaient; je pouvais dessiner le cours du Rhédias à sa sortie des Haliacmonts; je m'occupais de ces objets de détail, lorsque mon hôte me prévint que nous allions avoir un orage, et que, si je voulais l'accompagner, je jouirais de la vue de ce phénomène, qui se balançait sur la vallée de la Thessalie. Je me rendis en conséquence avec lui près de l'église du village, où nous nous abritâmes, quoiqu'il n'y eût pas d'apparence de pluie pour nous. Les spirales de la foudre sillonnaient les flancs de l'Olympe encore chargés de neige; le bruit du tonnerre roulait sourdement dans les gorges des montagnes; mais bientôt les vents déplacèrent les masses orageuses qui, franchissant le Tempé, s'accumulèrent autour des faîtes de l'Ossa, d'où je les vis se détacher en stries lumineuses, traverser la Magnésie, et se condenser en nuages d'or et de pourpre, qui dérobèrent à nos regards les derniers rayons du soleil.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LII.

Route de Kyprio à Créveno. Cours de l'Aïas. Rhédias, ou Vénético. Khan et pont de Bajazet. Créveno. Son origine. A quelle époque cette ville commence à figurer dans les annales de l'église d'orient. Son état actuel. Route de postes jusqu'à Tricala, par distances. Ruines d'Érope, aujourd'hui Castron-Bouchalistas, et de Phila.

Les vallées du Pinde commençaient à s'éclairer, lorsque nous sortîmes de Kyprio, en faisant route à l'est-nord-est par un chemin bordé de haies qui se termine au bout d'une demi-lieue sur le bord de l'Aïas. J'aperçus encore de-là le bassin de la Thessalie, et je relevai, une lieue au midi, les villages de Guergiadhès et de Chitôvo, au-dessus desquels l'Aïas prend ses sources. Comme nous ne pouvions traverser cette rivière à cause de l'escarpement de ses bords, nous la prolongeâmes durant un mille au nord, jusqu'à son confluent dans le Rhédias, près duquel nous la traversâmes à gué. Nous entrâmes ainsi, par le bassin de la Stymphalide, dans la Macédoine, en marchant pendant quelques minutes dans le lit spacieux du Vénético, avant de pouvoir monter sur sa rive droite. Nous cheminâmes ensuite pendant une demi-lieue à travers des champs cultivés et des massifs de chênes, jusque par le travers du village de Pigadista, au-dessus duquel des derviches, qui croient honorer

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Dieu par des danses et des contorsions, ont établi un de leurs tékets ou couvents. La retraite de ces fanatiques ignorants et orgueilleux était régie par un sapeur français que le sort des armes avait fait tomber au pouvoir des Turcs, au combat de Nicopolis, en 1798. Il se trouva sur notre chemin, ainsi qu'un jeune homme de Cholet, dans le Poitou, derviche comme lui, qui refusa constamment de me dire son nom, en répétant à chaque interrogation : *Les bleus ont tué mon père et ma mère.* Et c'était au-delà du Pinde, dans la Macédoine, que je retrouvais un homme froissé par l'anarchie dévorante de la révolution! Comment avait-il pu descendre jusqu'à se faire mahométan? La honte enchaîna sa langue. Le baba, ou supérieur des derviches, tout en taisant aussi son nom, m'apprit qu'il était de Pau en Béarn; il balbutiait, il se déconcerta; et quoique fort riche, je vis sans peine qu'il se trouvait malheureux au sein du pouvoir et de la fortune. Ils s'éloignèrent tous deux, en levant les yeux au ciel. Les Turcs qui m'accompagnaient me dirent que *ces convertis* étaient des saints; ils leur baisèrent la main, et ne tarirent pas sur les louanges de leur piété, qui était pour moi plus qu'équivoque. A une demi-lieue de Pigadista, nous arrivâmes au khan de Bajazet, où l'appétit matinal de mon escorte m'obligea de faire halte, chose qui s'accordait avec mes desirs, parce que je voyageais pour observer.

Nous trouvâmes nombreuse compagnie au caravansérail. C'était, à mon grand étonnement, une multitude de cadis, de beys et de seigneurs mahométans de la Romélie, tous joyeux compagnons, qui vidaient

des outres de vin à l'ombre des arbres, en chantant et faisant grand bruit. Ils me présentèrent une coupe de leur nectar goudronné (1), qu'il fallut boire, sous peine de les désobliger et de passer pour incivil. Ils m'apprirent qu'ils se rendaient à Janina pour assister aux noces d'un neveu du visir Âli, auquel ils portaient des présents. Comme ils étaient défrayés dans tous les lieux où ils jugeaient à propos de planter leurs tabernacles, on conçoit qu'ils faisaient bonne chère, et qu'ils régalaient fort libéralement les passants, car les Turcs et les Lévantins sont naturellement de grand cœur chez autrui, très-généreux quand ils ne dépensent rien, et disposés à donner ce qu'ils ne peuvent pas emporter. Le chef du khan paraissait, au milieu de l'allégresse, un peu rechigné. Cependant, comme il espérait être payé par le visir, il tenait son mémoire de manière à ne pas être lésé par les réductions qu'on ferait sur ses fournitures; et je vis que ce Grec aurait pu comme un autre être un excellent munitionnaire d'armée, car il s'entendait merveilleusement à tenir les comptes à partie double, ou, comme on dit, à fouetter la feuille des dépenses. Je parcourus les tables, ou plutôt les rondes, car on était accroupi circulairement sur la pelouse; et il aurait fallu s'enivrer, si j'avais voulu répondre à toutes

(1) Dans toute la Grèce, on mêle de la résine dans le vin, afin de le conserver, et c'est pourquoi sans doute la pomme de pin était autrefois consacrée à Bacchus. Le vin ainsi préparé est stomachique, mais amer et désagréable à boire pour ceux qui n'y sont pas accoutumés.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

les libations qu'on offrait à ma bien-venue. Mais un écot séparé, composé d'un moine et d'un derviche qui trinquaient à l'écart, sans faire attention à la haute société des beys et des agas, m'attira de ce côté. « Que veux-tu? demanda le fakir en tournant la tête. — Je ne te parle pas, repartis-je. — Eh bien! passe ton chemin. » Le moine lui ayant dit que j'étais étranger et voyageur, on me fit signe d'approcher, et j'obtins la permission de prendre place à côté de ces gens, avec lesquels j'entrai en conversation. Les deux gymnosophistes, car ils étaient presque nus, me racontèrent qu'ils venaient de compagnie, des extrémités de l'Asie mineure, en se servant mutuellement de sauf-conduit et de recommandation. Dans les pays habités par des Turcs, le mahométan portait la parole pour son camarade, que celui-ci recommandait dans les villages chrétiens; et ils vivaient ainsi sans aucun but de voyage, prêts à retourner sur leurs pas, errants de téket en téket, de couvent en couvent, passant de la *Porte* des visirs aux métropoles des archevêques, contents du présent et sans inquiétude de l'avenir.

Malgré leur enjouement je ne tardai pas à quitter la société de ces philosophes (auxquels je ne me serais pas entièrement confié, si j'avais eu de l'argent) pour me retirer dans le khan, où je fus accueilli par un Esculape, ou Caloïatros Perrhébien, qui vint me saluer et m'offrir ses services. *Sa Célébrité*, titre accordé à tous les médecins en général (1), qui assista à mon

(1) Ce titre est celui d'ἐξοχώτατος, *celeberrimus*, que la dipla-

frugal déjeûner, me dit qu'elle s'était fixée pour la saison dans ce caravansérail, où sa réputation bien établie attirait un grand concours de malades. Puis, en secouant une tire-lire, dans laquelle il y avait quelques pièces de monnaie : « Voilà, poursuivit-elle, mes petits profits d'hier! Mes ancêtres, depuis le grand dieu de Cos, qui visita le Zagori, exercent de père en fils la médecine (1); c'est un bien de famille que nous possédons par tradition, sans avoir en vue *ce vil métal* qu'il faut par-fois se résigner à accepter pour vivre! » Là-dessus, le Caloïatros me détailla sa dextérité à opérer les hernies, à abaisser la cataracte, à rebouter les fractures, et finit par offrir de me faire la barbe. Il me parla ensuite anatomie, science qu'il possédait à-peu-près aussi bien qu'Alcméon, disciple de Pythagore (2); et à force d'érudition, il eut le talent de m'endormir.

A mon réveil, la compagnie, établie sur le préau, ainsi que le médecin, avaient disparu; et mes gens m'ayant averti qu'on était prêt, nous nous mîmes en route. A peu de distance au nord, nous arrivâmes au bord du Rhédiás, sur lequel je vis cinq arches en pierre, qui sont les restes d'un très-grand pont con-

---

matie orientale emploie, en parlant aux beys et aux pachas, à deux queues, pour signifier *excellence;* car les visirs ont le titre d'*Altesse*, Ὑψηλότη

(1) *Voyez* t. Ier, c. XII de ce voyage.

(2) Alcméon, disciple de Pythagore, passe pour avoir, le premier, disséqué des animaux. Il prétendait que les chèvres *respiraient par les oreilles.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

struit par Bajazet Ildérim, conquérant de l'Épire. Nous guéâmes au-dessous la rivière, qui a plus de quarante toises de large; et malgré la baisse des eaux, elle était encore assez rapide pour entraîner nos chevaux de charge, que le courant fit dériver fort loin. Au sortir de son lit, nous montâmes pendant trois milles au nord-est la pente argileuse d'un coteau, à l'extrémité duquel on aperçoit Mavron-Oros, village célèbre (1) par une foire qui s'y tient chaque année vers l'équinoxe du printemps; et au bout de trois quarts de lieue, nous arrivâmes à Gréveno, où je fus cordialement reçu par l'archevêque.

La ville de Gréveno, appelée Gribania par Constantin Porphyrogénète, dans son catalogue des villes de la préfecture de Macédoine (2), fut fondée par une colonie sortie de Castron-Bouchalistas, place située au bord du Rhédias, qu'on croit être l'Europe des anciens (3). Sa position dans le Pinde explique dans ce cas la marche des Macédoniens expulsés de l'Histiæotide (4), comme la construction des restes de son enceinte, qui est toute cyclopéenne, démontre qu'elle fut probablement l'ouvrage de la colonie con-

(1) Une heure et demie O. N. O., Mavron-Oros.

(2) Constantin Porphyrogénète, qui l'appelle Γρίβανα, la cite parmi les villes de la préfecture de Macédoine.

Them., lib. II, c. 2.

(3) Εὔρωπος; il l'écrit ainsi. *Id. Ibid.*

(4) *Hist. de l'Etabliss. des Colon. grec.*, par Raoul-Rochette, t. II, p. 68, 69 et 70.

duite par Europe, fils de Macédon et d'Orithye (1).

Dom Vaissette, dans sa géographie ecclésiastique (2), et le P. Lequien (3), qui n'ont recherché que les origines ecclésiastiques, appellent Gréveno *Grébenitz*, sans fixer l'époque à laquelle cette ville prit un rang parmi les métropoles de l'église d'orient. L'un et l'autre, après quelques indications générales, se contentent de dire qu'en 1721, l'archevêque d'Ochrida, qualifié du titre d'exarque (Ἔξαρχος, vicaire) de *toute la Bulgarie*, comptait Grébenitz au nombre des siéges épiscopaux suffragants de son éparchie.

Gréveno, que les Turcs appellent Guérébené (4), est une bourgade de cent cinquante maisons construites en argile, qui est divisée en deux quartiers

---

(1) Εὐρώπος πόλις Μακεδονίας ἀπὸ Εὐρώπου τοῦ Μακεδόνος, καὶ Ὠρειθυίας τοῦ Κέκροπος. STEPH. BYZ.
Europus Macedoniæ urbs. Ptolem., Plin., Polyb. citat ab. Ortel.

(2) D. Vaisette, *Géograp. Eccles.*, t. II, édit. *in*-12.

(3) On ne lit dans le P. Lequien, à l'article *Grèbeni*, que ces mots : *Joannes Capsò-Cheïros.... a Leone Bulgariæ archiepiscopo consecratus*. Jean-le-Manchot, consacré par Léon, archevêque de Bulgarie. OR. CHRIST.

Comme nous trouvons deux Léon dans le catalogue des prélats d'Ochrida, l'un sous le règne de Constantin Monomaque, et l'autre vers le temps d'Alexis Comnène, ainsi ces rapprochements ne peuvent servir de preuve historique pour fixer l'epoque de l'établissement du siége métropolitain de Grèveno.

(4) Anthême Gâzi, nouvel éditeur de Mélétius dont il a fait réimprimer la géographie à Venise, en 1806, dit que Gréveno s'appelle Avlais; mais le fait est inexact, et il n'y a pas même une bourgade de ce nom dans l'étendue de son diocèse.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

éparpillés sur les bords d'une de ces rivières éphémères dans lesquelles il n'y a d'eau que quand il pleut. On y comptait, il y a vingt-cinq ans, au-delà de deux mille familles, qui se sont exterminées dans leurs guerres civiles, de sorte qu'Ali pacha, arrivé trop tard pour s'en emparer, n'a rétabli la paix que sur des ruines et des tombeaux. Soit hasard, ou toute autre cause, les chrétiens qui ont survécu aux catastrophes de l'anarchie, habitent la partie haute de Gréveno, où l'on voit l'humble cathédrale, l'archevêché, ainsi qu'une école grecque placée sous la surveillance du prélat, consolateur et soutien des fidèles.

Comme la basse-ville, habitée par les Turcs, est placée au milieu des eaux croupissantes, il fallut monter à cheval, afin d'aller rendre visite aux autorités qui y ont leurs demeures. Après nous être tirés des boues qui entourent le sérail du Mousselim (1), nous descendîmes au bas de son escalier, pour monter à un appartement délabré et sans fenêtres, dans lequel les hirondelles fabriquent leurs nids, où nous trouvâmes *Sa Grace*, qui nous reçut avec une dignité toute particulière.

Au sortir de son palais, il fallut sonder le terrain pour arriver à la maison de justice occupée par le cadi, qui tient probablement *ses assises* en plein champ; car, pour parvenir à sa demeure, je dus grimper par une échelle dans un galetas spacieux, dont les tuiles formaient le plafond. Quand ma vue fut rassurée, j'aperçus *Sa Sagesse*, titre ordinaire des

(1) Mousselim, lieutenant d'un gouverneur.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cadis (1), accroupie sur une natte, ayant pour coussin un paillasson, et pour bureau un coffret chargé de l'alcoran, code inépuisable de toute science (2), dans lequel on trouve ce qui y est, et ce qui n'y existe pas, tant les initiés ont de clairvoyance. Après avoir pris séance à côté du *noble juge*, un négre tatoué, sortant de derrière une toile qui faisait de cette seconde partie du grenier le harem (si toutefois il y avait des femmes), nous présenta le café, aprés quoi on congédia tout le monde, à l'exception du secrétaire. Le cadi, se déridant alors, fut le premier à rire de son logement et de la figure qu'il faisait dans un local aussi misérable. Il avait passé une partie de sa vie à Constantinople, et il était, disait-il, *philosophe*, mot que les Turcs de qualité emploient maintenant comme pour dire un homme du *bon ton*. Mon philosophe (φιλοσόφος ἄνθρωπος) n'était que *de*

(1) Σοφότατος est le titre ordinaire que les paysans donnent aux cadis, concurremment avec celui de *lettré*, Διαβασμένος, ou Βιβλιασμένος.

(2) Le Coran, ou Alcoran, renferme tout ce que les hommes ont su, apprendront et découvriront. C'est le code religieux moral, politique, scientifique et technique des Turcs. Mais comme il n'y est pas question des arts des Européens, il en résulte que les *croyants* s'obstinent à rejeter la tactique moderne. Ils soutiennent comme au temps de nos preux la prééminence des hommes d'armes. L'infanterie est comptée pour rien, et parce qu'on a conquis l'empire avec le sabre, on prétend, malgré l'expérience du contraire, devoir se servir du même moyen pour le défendre. Il en est de même dans les sciences; et les mahométans, comme les *espèces* qui n'ont que l'instinct en partage, sont arrivés tout d'un coup au point où ils resteront à jamais.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

passage dans ce poste qu'il avait acheté pour un bail de douze lunes, et il *exploitait* sans faste le pays dans le sens de ses intérêts. Il me raconta ses tours de gibecière, qui sont ceux de tous ses confrères, gens experts en fait d'avanies (1), et très-habiles à vendre en detail le droit de justice qu'ils achètent aux enchères à Constantinople. Je n'avais jamais vu un oulema aussi gai; et sauf sa barbe et l'ampleur de son turban, je n'aurais pas cru parler à un homme de loi, race citée dans l'Orient comme modèle d'orgueil et d'arrogance. Ma mission n'étant pas de trouver à redire dans la conduite de personne, je fus complaisant pour le *cadi philosophe*, duquel je me fis un ami qui me rendit dans la suite plusieurs services, en protégeant les Français dans les diverses juridictions qu'il a occupées.

---

(1) Ce que me racontait le cadi n'est pas nouveau, s'il faut en croire un voyageur qui écrivait en 1687 : « On tolère dans « l'empire des avanies qui ne sont pas imaginables. Tous « ceux qui exercent la justice recherchent soigneusement les oc- « casions d'inventer des délits pour usurper le bien d'autrui; « et lorsqu'il ne se commet ni vol, ni meurtre dans l'étendue de « leur juridiction, ils savent bien en supposer. Ils font répandre « du sang dans un quartier; ils ont des voleurs attitrés, ou bien « ils font rompre la porte de quelque boutique, et ils exigent « pour le sang une amende qu'ils se font payer par ceux du « quartier, et ils donnent la bastonnade à ceux dont ils ne peu- « vent rien espérer. Ils en usent de même à l'égard du vol, exi- « geant de représenter le voleur, chose qui est impossible, et « dont il faut se racheter à grand prix. Ils ont des témoins à « charge et à décharge pour toutes les affaires; des courtiers pour « en proposer; des incendiaires pour mettre le feu aux maisons. »

DU VIGNAU, *État de la Puissance ottomane.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Je n'avais pas besoin d'une pareille déférence auprès de l'archevêque dont j'étais l'hôte; sa conduite exemplaire le rendait si recommandable, et ses vertus étaient telles, qu'il suffisait de le connaître pour l'aimer. Martyr tous les jours de sa vie pour l'amour de son troupeau, il s'était dévoué à passer sa vie dans l'air mal-sain de Gréveno. Il m'assura qu'il n'y avait pas dans le Varochi, ni dans la ville, un individu de l'âge de cinquante ans, tant les fièvres sont meurtrières dans cette contrée. « Bientôt, dit-il, je suivrai « mes frères; je n'ai pas quarante ans (sa barbe était « blanche). Encore quelque temps!... Je ne puis me « résoudre à les abandonner, quoiqu'on m'offre ail- « leurs de grands avantages. Se sépare-t-on de son « épouse, ajouta-t-il, en regardant la métropole? » Il voulut, dans sa charité, pallier même les vices des Turcs, par rapport à l'usage du vin auquel ils sont adonnés, en m'assurant, ce qui n'était pas dénué de fondement, que tout le monde était obligé de faire usage de boissons spiritueuses, pour ne pas mourir d'adynamie. Il me fit ensuite un tableau effrayant des mortalités qu'il avait vues, et de l'air du pays, qui exerça bientôt sur moi son influence par une propension invincible au sommeil, et des hémorrhagies nasales qui m'affaiblissaient considérablement. Je n'étais plus sous le ciel de Dodone; et comme je devais séjourner à Gréveno, il fut résolu que je monterais chaque jour à cheval pour faire de longues excursions.

Dans ces promenades, auxquelles je consacrais des journées entières, car j'étais alors dans la force de

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

l'âge et des espérances, je portai mes recherches sur le cours du Rhédias, qui reçoit, à deux lieues de Gréveno (1), la rivière qui vient de cette ville, après qu'elle s'est grossie du tribut des torrents, dont elle cumule les eaux jusqu'au-dessous du village de Coustouni-Vendgia. Je descendis ensuite l'espace de six milles à-peu-près dans la même direction, jusque vis-à-vis le village de Phili, où je bornai mes observations à reconnaître les ruines helléniques de Phila, fondée par Démétrius, fils d'Antigone Gonatas, qui n'est point, comme le dit Étienne de Bysance, située au bord du Pénée, mais dans la vallée du Rhédias (2). Je dus m'arrêter à cette distance, sans pousser mes reconnaissances jusqu'au pont situé à l'entrée de la route commerciale qui conduit par Servia sur les bords de l'Axius, ou Vardar.

Je parvins, dans une autre excursion, à déterminer de proche en proche les distances entre le Rhédias et le Pénée, en explorant la vallée de la rivière Bonatchi, qui descend du mont Natchovo par le défilé des Météores, qui est le même sans doute par lequel Philippe conduisait ses armées, lorsqu'il passait de la Macédoine en Thessalie et dans l'Épire (3). Des environs de Phili, je pus esquisser la

(1) Deux lieues E. S. E. de Gréveno.

(2) Φίλα· πόλις Μακεδονίας, κτίσμα Δημητρίου τοῦ Ἀντιγόνου παιδὸς, τοῦ Γονατᾶ καλουμένου, ὃς ἀπὸ τῆς μητρὸς Φίλας ἐπὶ τοῦ Πηνειοῦ ἔκτισε πόλιν Φίλαν. Steph. Byz.

Je pense que c'est d'un autre Philé que Tite-Live parle, lib. XLIV, c. 2.

(3) Il y a deux lieues S. S. E. entre Phili et Demenitza, situé

projection de la partie du mont Bermius, appelée Bourêno-Vendgia, restant à trois lieues de distance par sa base. J'aurais voulu me porter de ce côté; mais qu'aurait-on dit, si on m'avait vu changer le plan que j'avais annoncé, qui était de visiter le nord et le nord-ouest de la Macédoine? J'ajournai donc à des temps qui ne se sont plus présentés le moment de reconnaître l'embouchure de l'Axius. Ainsi c'est la seule partie de la Macédoine Cisaxienne que je n'ai pas explorée, et sur laquelle on peut desirer des détails, quoique je donne dans un des chapitres suivants un itinéraire entre Chatista et Larisse, capable de remplir en grande partie cette lacune.

J'ai dit à quel point l'air de Gréveno est mal sain. Plusieurs personnes que le visir m'avait données pour escorte étaient déja attaquées de fièvres : je risquais, en y prolongeant mon séjour, de manquer le but de mon voyage. Je venais de retrouver l'emplacement de deux villes; mais il me restait tant d'autres choses à rechercher, que j'insistai pour partir le quatrième jour après mon arrivée dans la Stymphalie.

---

sur le versant de la Thessalie; autant de là jusqu'à Vélénitchi; quatre de ce village aux météores de Stagous-Calabak, et sept jusqu'à Tricala, chef-lieu du Moulalik, ou Mansoub de la Thessalie.

Pour les routes de Philippe, *voyez* Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 2; *id.*, lib. XXXIII, c. 11; *id.*, lib. XXXII, c. 13 et 14.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LIII.

Limites du canton de Gréveno. Départ de cette ville. Route à travers l'Élymée et l'Orestide. Indication de quelques rivières qui se rendent au Rhédias, ou Vénético. Relevé des sommets principaux des Haliacmonts. Source et cours de la rivière Prémoritza. Postillon, mangeur de serpents. Lepchista, ou Anasélitzas, capitale de l'Élymée. Noces de l'aïan de cette ville. Réception qu'il me fait. Aspects du Smolica. Pont du Smighi sur l'Haliacmon, ou Bichlistas. Rivière de Castoria. Arrivée dans cette ville.

Le canton de Gréveno, dont j'ai fait connaître la partie méridionale, confine de ce côté avec celui de Stagous, à l'orient avec Vendgia, à l'occident et au nord, avec les villaïétis du Zagori et de Conitza, et au septentrion, avec le territoire d'Anasélitzas.

Le départ est la partie difficile des voyages en Turquie, et presque toujours une affaire désagréable; car indépendamment des retards qu'on éprouve pour obtenir des chevaux de poste, il n'est pas rare après avoir été rançonné, d'être obligé d'en venir aux mains. Cette partie étant du ressort de mes janissaires, je les laissai s'escrimer avec le menzildgi de Gréveno, qui, en sa qualité de mahométan et de directeur de la poste impériale, fut payé et battu avant de nous

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mettre en route; après quoi, comme si tout s'était passé tranquillement, il nous débita une litanie de souhaits de bon voyage.

Nous traversâmes la ville, en suivant pendant une demi-lieue le cours de la rivière que j'ai fait connaître, et nous tournâmes à cette distance au nord-quart-ouest, en remontant un torrent qui aboutit au Sérini, dont les sources se trouvent quatre milles à l'occident, près d'un village dont il prend le nom. Nous montâmes ensuite une colline qui se projette de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, comme tous les mouvements du terrain dépendant du bassin du Rhédias. La campagne, dépourvue d'arbres, me paraissait peu cultivée et peu susceptible, à cause de sa qualité glaiseuse, d'offrir des ressources en herbe pour les pâturages. En avançant, j'eus bientôt la perspective de la chaîne du Pinde, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre au septentrion, ainsi que de la vallée traversée par l'Haliacmon. Je rattachais mes plans aux croupes du Zigos et du Mavron-Oros, aux flancs âpres du Spiléon et des monts Liacs, qui élevaient leurs masses noirâtres à l'occident. Par un effet particulier de lumière, je distinguais le mont Vasilitza, qui donne naissance au Rhédias, ou Vénético. Je pouvais suivre la chaîne qui le réunit au Smolica, et le contrefort du Gomara qui s'attache, par des ressauts couverts de forêts, au pic sourcilleux de Sanmarina, que des calculs approximatifs placent onze lieues au nord-ouest de Gréveno.

J'avais pour ligne parallèle au Pinde le mont Ber-

mius (1), ou Bourenos, chaîne dépendante du mont Bôra, qui accompagne le fleuve Haliacmon par sa rive gauche, depuis l'Orestide jusqu'auprès de Cojani, dans un développement de quinze lieues d'étendue. Ses sommets, de formes différentes et inégalement dentelés, qui m'avaient déja servi à fixer l'air de vent du confluent du Vénético, avec l'Indgé-Carasou, allaient devenir pour moi des jalons propres à déterminer mes triangulations approximatives, à mesure que j'avançais au nord, et à me reconnaître dans un pays que je parcourais pour la première fois.

J'entrais sur un nouveau plan, car les rivières ne coulaient plus vers le Rhédias; et je foulais probablement le territoire des Élymiotes, qu'Arrien et Thucydide placent au voisinage des Lyncestes (2), lorsque je débouchai dans le canton d'Anasélitzas, après avoir passé le torrent de Goblari (3). Comme dans toute la Turquie, on ne trouve ici que des tracés de route battus par les caravanes, dont les di-

---

(1) Strab., lib. VII, c. 30.

(2) Ἐλιμιῶτις; Arrien en fait une contrée, lib. I. Thucydide la désigne de même, Ἐλειμιῶται, lib. II, p. 169; Cellar., lib. II, c. 13. Il y avait aussi une ville de ce nom, Ἐλίμεια, Strab., *ibid.*, fondée par le héros Élymé, ou par Hélénus, ou par Elyma, roi des Tyrrhènes. Leur pays se trouvait environné par ceux des Lyncestes, des Deuriopes, des habitants de la Pélagonie-Tripolide, des Eordes et des Ératyriens. *Ibid.* Elle est appelée *Elinna* par Tite-Live, lib. XXXI, c. 39. Ἐλίμεια, Steph. Byz.; Ptolem., Ἐλίμα.

(3) Goblari, village de vingt cabanes, situé deux milles à l'occident.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rections changent suivant les saisons. Il arrive même souvent qu'on cesse de suivre tel ou tel chemin, à cause de la chûte d'un pont, ou de quelque accumulation d'eaux, et qu'on prend un détour. D'autres fois, un chemin tombe en désuétude, parce que les stations marquées par les khans sont abandonnées, ou qu'une bourgade dans laquelle on relayait est détruite par la peste, ou par les guerres intestines. Ainsi, comme dans tous les pays d'anarchie, il n'y a rien de stable! Le village d'Archouda (de l'ours), que nous traversâmes (1), offrait encore un de ces tristes exemples du vandalisme. De cent familles dont il se composait, il en restait au plus une vingtaine vivant sous des huttes à peine dignes de donner le couvert aux plus vils animaux; et son plateau n'a d'intérêt que considéré comme le point de départ qui sépare les versants du Rhédias de ceux de l'Haliacmon.

Du village d'Archouda, on marche en plaine pendant une lieue et demie jusqu'à Zourcli, en laissant à droite (2) plusieurs villages, parmi lesquels on remarque Spata et Grévénitza. Vers le Pinde, éloigné de trois lieues par sa base, on découvre des sites ombreux, sans avoir aucun village en vue, à cause de l'usage où sont les paysans de bâtir leurs demeures

---

(1) Archouda, une heure et demie de Gréveno. Une partie de ses torrents conflue avec ceux de Goblari et de Sérini, et les autres se rendent directement à l'Haliacmon.

(2) Une lieue E. S. E. de Zourcli, Spata, sur une butte; une lieue et demie E., Grévénitza, situé à mi-côte; bonnes sources, arbres, culture.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sur des lieux élevés, à portée des sources, et surtout loin des routes fréquentées, qui pourraient leur attirer la visite toujours incommode des Turcs. Un peu avant d'arriver à Zourcli, on aperçoit, huit milles à l'est, sur la rive droite de l'Indgé-Cara-Sou, ou Haliacmon, la ville de Chatista, point de reconnaissance essentiel, vers lequel je reviendrai, lorsque je décrirai ma marche de retour du mont Bôra, vers le midi de la Macédoine.

Un quart de lieue au-delà de Zourcli, on monte un coteau boisé qui aboutit par son revers opposé à une rivière appelée Prémoritza. Le postillon qui précédait notre caravane, tua, en descendant, d'un coup de pistolet chargé à balle, un énorme serpent qu'il dépeça par tronçons et qu'il mit dans son sac (torva), en disant qu'il s'en régalerait à son souper. Les Turcs présents, scandalisés du choix d'un pareil mets, conclurent dans leur sagesse que cet homme ne pouvait être qu'un *athée*, et ils allaient lui faire expier son goût pour l'*anguille de haie* (Όρο-χέλυς), sans mon intervention. Ils voulaient au moins l'obliger à jeter le serpent; et comme il persista à le garder, en disant qu'il avait femme et enfants à nourrir, je ne trouvai de conciliation qu'en lui ordonnant de prendre les devants; et il cessa de faire partie de notre caravane. On continua cependant à parler de l'aventure, on en plaisanta; et comme on apprit que cet homme était Bohémien, l'étonnement qu'on avait cessa; et mes mahométans demeurèrent fermement persuadés qu'il n'y avait qu'un *être de cette caste immonde, un Franc, ou un athée*, qui pussent se repaître

d'un mets aussi abominable (1). La Prémoritza, qui prend ses sources quatre lieues environ à l'occident, dans le mont Rochitar, croupe septentrionale du Smolica, est bordée de peupliers semblables à ceux des îles de la Loire, qu'on appelle Léards, et on voit à la rive gauche le village de Trapézitza, propriété des aïans de Lepsini.

Après avoir guéé le fond limoneux de cette rivière, nous gravîmes un coteau couvert de bois taillis, ayant en vue sur la droite Soubenou et Cripsi, ainsi que Sélitza (2), situé à la rive gauche de l'Indgé-Cara-Sou, qui change ici son nom en celui de Bichlistas, sous lequel il est connu dans sa vallée supérieure, et jusqu'à ses sources (3). Des champs cultivés et des pâturages variaient à chaque pas une scène que les grandes ombres des montagnes et le manque de population rendaient mélancolique. Je ne sais quoi de lugubre semblait répandu dans les airs; et le pays de la riante mythologie paraissait en deuil, malgré les prairies et les moissons qui étaient alors dans tout leur éclat. Les chants des oiseaux étaient plaintifs,

---

(1) Je n'ose parler des aliments impurs dont les Bohémiens font usage; et j'engage le lecteur, s'il peut en soutenir le tableau, à parcourir le chapitre IV, Ire partie de leur Histoire, par Grellman, traduite de l'allemand, et imprimée à Paris (1810).

(2) Sélitza, une heure trois quarts N. E. de Zourcli, bourg turc et grec de cent cinquante familles; vignobles, belle culture, bonnes eaux.

(3) Ainsi l'*Haliacmon* est appelé *Indgé-Cara-Sou*, *Bichlistas*, et suivant Paul Jove, *Asambaba*, t. II, c. 2 et 21; *Pelecas* par Sophianus, et *Platamon* par Mercator.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et le mugissement des troupeaux n'avait point, comme dans nos heureuses contrées, le ton de l'allégresse qui annonce la fin de la journée, lorsque les hommes et les animaux rentrent dans nos fermes.

A une lieue de Trapézitza, nous traversâmes Piliori, village de cinquante familles mahométanes, situé au milieu d'un pays de vignobles. Une lieue à l'est, je voyais Vinia, autre village turc, et le tchiftlik grec de Marchista qui me restait à la même distance au nord-ouest. Ces villages, bien bâtis, occupent des vallées baignées par plusieurs ruisseaux d'eau vive, qu'on traverse dans l'espace de cinq quarts de lieue, qui est la distance entre Piliori et la ville d'Anasélitzas. Nous fîmes ce trajet assez rapidement, à cause de la présence d'une bande de voleurs qui rodaient aux environs, dont l'appréhension donnait une vigueur particulière à nos postillons. Pour moi, je redoutais moins les brigands qu'un loup enragé qui causait alors d'horribles dégâts dans cette contrée où tous les villages étaient en armes pour se défendre. Nous fîmes notre entrée en ville, au bruit d'une musique sauvage, et des bandes de Bohémiens et de Bohémiennes, que l'aïan, qui tenait alors cour plénière pour célébrer ses noces, avait envoyés à ma rencontre, sur l'avis qu'il avait reçu de l'intention où j'étais de le visiter et de parcourir son gouvernement.

La ville de Lepchista, ou Lepsini, que les Grecs appellent Anasélitzas, fut fondée dans le quatorzième siècle, par une colonie Badariote devenue mahométane, que les sultans faisaient succéder aux chrétiens qu'ils avaient massacrés ou traînés en esclavage. Bajazet, surnommé

Ilderim, ou *la foudre* (1), avait, le premier, porté la désolation dans cette contrée; ravagée ensuite par Amurath II, elle attira l'attention de Mahomet II, qui s'occupa, après la prise de Constantinople, de donner une organisation nouvelle à la Grèce désolée. J'ai dit comment il avait institué le sangiac de Romili-Valicy, et les mahométans, que ses successeurs implantèrent dans l'Élymée, y fondèrent une ville nouvelle qui est celle d'Anasélitzas. Sa position au pourtour et sur le sommet pittoresque applati d'un mamelon, lui donne une vue très-étendue sur la campagne. Du haut de ma galerie, je recueillis les aspects et les noms des différents sommets du mont Bermius, en procédant du nord au midi, le long des cours de l'Haliacmon, dont il flanque la rive gauche. Le premier de ces faîtes, dans l'ordre que je viens d'indiquer, est le Sinazigos, qui signale, dans la vallée opposée, Caïlari. Après cette croupe, on compte le Mouritchi, qui s'enfonce à l'orient; le Gerbèna, voisin de Chatista; le Dervèna, et le Bourèno-Vendgia, que j'ai déja mentionné.

(1) Quatrième sultan de la dynastie des Ottomans, fils d'Amurath Ier, monté sur le trône en 1373, ravagea, en 1376, la Hongrie, l'Albanie, la Valachie. Ce fut le même qui gagna sur les chrétiens la célèbre bataille de Nicopolis, la veille de la Saint-Michel de l'année 1395; bataille dans laquelle périt ou fut faite esclave l'élite de la noblesse française, où l'on distinguait le comte de Nevers (fils du duc de Bourgogne) Guy de la Trémouille, Couci, et plusieurs autres chevaliers qui furent accablés par le nombre, sans qu'un seul démentît, ni sur le champ de bataille, ni dans les fers, l'honneur de la France qu'ils représentaient à la face des infidèles.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Le canton d'Anasélitzas, que je crois être l'Élymée des anciens, placé entre le Pinde et le mont Bermius, confine à l'orient avec l'Haliacmon, qui le sépare du territoire de Sarigul (1), au midi, avec la Stymphalide, ou Gréveno, à l'ouest avec Conitza, au nord avec les territoires de Castoria et de Croupitza. Le nombre de ses villages, qu'il serait fastidieux d'énumérer, est de soixante-dix, renfermant dix-sept cents familles, ou huit mille quatre cent soixante individus, chrétiens, mahométans et bohémiens. Dans ce dénombrement, la ville où je me trouvais n'entre que pour une population de mille à douze cents ames, qui sont de la religion turque. Ses beys, car elle est peuplée en grande partie de cette noblesse militaire qui rappelle nos seigneurs féodaux du quinzième siècle, ont la réputation d'être dissipateurs et amis de la table, défauts qui ne sont guère ordinaires aux Turcs. Leur vie entière se passe en festins, ou à la chasse, sans s'inquiéter de thésauriser, et sans penser à l'avenir, qui se reproduit pour eux comme les saisons, en leur donnant les trésors inépuisables des vendanges et des récoltes. Comme on célébrait les noces de l'aïan, je voulus voir un échantillon des fêtes que ces hommes amis du plaisir donnent en pareille occurrence.

J'étais logé dans le sérail; une de mes fenêtres avait vue sur la salle du festin dans laquelle se trouvaient réunis les principaux chefs de la Macédoine, au nombre de plus de deux cents, groupés par quatre autour de tables rondes en cuivre

(1) Sarigul, lac jaune.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

doré, sur lesquelles on leur servait une suite de plats qui ne faisaient que paraître et disparaître. Ils mangeaient, suivant l'usage primitif des hommes, en déchirant les viandes avec les doigts, rapidement et sans parler. De jeunes pages richement vêtus leur servirent ensuite, dans des coupes dorées, du vin à la glace, tandis que des musiciens faisaient retentir le palais et les cours des sons de leurs instruments barbares et de leurs acclamations. Le souper se passait tranquillement, lorsqu'un derviche à moitié nu (1), forçant la porte de la salle, parut au milieu des convives, en criant *hou! hou! Dieu! Dieu!* et en faisant le moulinet avec un bâton, pour écarter ceux qui voulaient le repousser. *Puisse ta femme*, dit-il au chef de la maison, *avoir un homme qui me ressemble!* et il accompagna ce propos brutal d'un geste indécent, qui fit rire l'assemblée. Et sans se faire prier, il saisit une volaille qu'il déchira à belles dents; puis s'élançant sur une table, il arracha un morceau de mouton qu'il mit dans sa chemise, appliqua un soufflet à un des pages, afin de l'avertir de lui donner à boire, dit des injures, et se retira pour aller dormir à l'écurie, sans que personne parût étonné de ce qui venait de se passer.

Le service étant fini, on donna à laver, et les musiciens firent place aux bouffons et à d'impudiques

(1) Ces sortes de derviches peuvent se comparer aux cyniques qu'on voyait *les cheveux épars, sales et sans souliers.*

Τῶν κυνικῶν τρόπον ἔχει, κομῶν, καὶ ῥυπῶν καὶ ἀνυποδητῶν.

ATHEN., lib. IV, c. 17.

Bohémiennes qui exécutèrent, comme les courtisanes d'Athènes aux banquets des philosophes, les danses les plus lascives devant ces graves Musulmans, dont quelques-uns daignaient par-fois leur sourire. Enfin on servit les pipes, qui devaient être suivies du café, lorsque je fus prévenu que l'aïan et la société m'attendaient pour recevoir la visite que j'étais en devoir de leur rendre, d'après l'hospitalité qu'on m'avait accordée.

J'avais fréquenté, depuis plusieurs années, le palais d'Ali pacha. Son luxe, ses ameublements n'avaient pour moi rien d'extraordinaire; mais je ne pus me défendre d'une espèce d'étonnement, en entrant dans un vaste appartement, où deux cents beys m'attendaient en pied (1). A leurs têtes nobles, à leur attitude calme, j'aurais cru me trouver dans une assemblée de sages, si je ne les avais connus pour les mêmes hommes qui venaient d'assister aux scènes des Bohémiennes. L'aïan me donna l'accolade en me pressant contre son cœur; et les assistants me saluèrent à la manière orientale. On fut sobre de paroles, discret dans les questions qu'on m'adressa, et prévenant pour les choses capables de m'intéresser; façon d'agir ra-

(1) Jamais les Turcs ne se lèvent devant un chrétien, quel que soit son rang; mais dans certaines occasions, pour lui faire honneur sans déroger à leur suprématie, ils l'attendent debout; d'autres fois ils s'arrangent de façon à entrer en même temps que lui dans la salle d'audience où ils le reçoivent. Depuis le grand visir jusqu'au dernier des Turcs, il est rare qu'aucun cède sur ce point à un chrétien, et même à un ambassadeur.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rement pratiquée par les Turcs européens, qui sont avides de nouvelles, inquiets et désireux de fouiller dans la pensée. Mais j'avais affaire aux descendants des Bardariotes, enfants des heureuses contrées de l'Asie dont la postérité a conservé les mœurs hospitalières de leurs ancêtres. J'aime à répéter combien les beys macédoniens d'Anasélitzas furent réservés et honnêtes envers un chrétien qui n'avait d'autres titres à leur bienveillance que celui de voyageur, car les recommandations d'Ali pacha étaient à cette époque d'un faible poids auprès d'eux.

Rentré chez moi après cette cérémonie, qui se passa comme toutes celles qui ont lieu chez les Turcs, il fallut me barricader. Les gens du sérail qui avaient vu ma réception venaient, sous prétexte de me complimenter, tendre la main en demandant des étrennes; dès qu'une porte s'entr'ouvrait, nous étions assaillis, et je fus obligé d'entrer en capitulation pour éloigner la foule, à laquelle je fis distribuer de l'argent. J'envoyai en même temps demander secrètement des chevaux pour le lendemain matin, afin d'éviter de nouvelles importunités; et ils me furent envoyés exactement à l'heure que j'avais fixée.

Aux premiers bruissements des cicognes, je me préparais à monter à cheval, lorsque l'aïan me fit remettre par son sécretaire, une écritoire turque en argent, chose qui me surprit, sur-tout quand il me dit qu'il avait ordre de ne rien accepter en échange. Le trait était rare pour un Turc; mais voulant au moins témoigner ma reconnaissance à l'homme qui m'offrait ce présent, je lui donnai quelques séquins,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qu'il retourna pour voir s'ils étaient de poids et de bon aloi, et qu'il empocha sans me remercier.

Au sortir d'Anasélitzas, nous fîmes route au nord-nord-ouest à travers une campagne couverte de moissons, et dans une heure de marche, nous arrivâmes au village de Vaïpès. J'avais en vue le pic et le bourg de San-Marina (1), je distinguais son embranchement avec le Smolica, et la contre-pente appelée Coûla (la tour), qui se déroule pendant trois lieues jusqu'à Kiapha, village autrefois florissant, habité par des Valaques Dassarets, que les guerres civiles et la peste ont presque entièrement détruits.

A une demi-lieue de Vaïpès, nous passâmes une petite rivière formée de la réunion de deux ruisseaux venant du Pinde, qui prend ici le nom de Grammon-Oros (2). On m'indiqua au pied de cette chaîne, et dans ses vallées, une longue série de villages, tous hors de vue, et que je ne saurais par conséquent me permettre de placer sur la carte. Autour de nous, le pays était couvert de blés, de champs de coton, de pois chiches, de lupins et de diverses productions. Je remarquai aussi dans les pâturages, quelques beaux

(1) Vaïpès, une demi-lieue O. du fleuve Haliacmon. Le bourg de San-Marina restant trois lieues et demie O., huit degrés N., dans la partie du Pinde, ou mont Grammos, à laquelle il donne son nom.

(2) La première branche prend ses sources deux lieues au N. N. O.; la seconde, quatre milles N. O., où elle sort du pied des montagnes.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

chevaux, de gros bœufs, et en général des epèces plus fortes et mieux membrées que celles de l'Épire.

Des bords de la rivière appelée Gramoûsi, que nous venions de guéer, on monte insensiblement pendant deux lieues pour arriver à Cherbadèz, village habité par des chrétiens et des Turcs pacifiques occupés du soin des troupeaux et de l'agriculture. De cette hauteur, nous eûmes la première vue de Castoria, que mes Albanais appelaient Castron, et les Turcs, qui adoucissent tous les noms, *Kesterié*. Je voyais, une demi-lieue à droite, Dislapo; un mille et demi au nord, Bobista; trois milles au-delà, Toûri et Coustourachi, villages enveloppés d'arbres et entourés de vignobles, habités par une population mixte de chrétiens et de mahométans Bardariotes, qui sont renommés pour être les paysans les plus doux et les plus hospitaliers de la Macédoine. Le point culminant du mont Grammos me restait cinq lieues environ à l'ouest, et je voyais sa projection moins élevée que celle des monts Liacs se relever vers la Candavie, ou canton de Caulonias, d'où elle envoie des rameaux du côté de l'Illyrie macédonienne, qui aboutissent au Tomoros de Bérat.

La route que nous tenions continuant au-dessus de Cherbadèz, à travers une plaine variée par des mouvements de terrain baignés de ruisseaux qui coulent à l'est, au bout d'une heure et demie de chemin, nous descendîmes sur la rive droite du fleuve Haliacmon, qui vient de l'ouest-nord-ouest. C'est là que finit le canton d'Anasélitzas, et probablement

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΑΓΓΕΛΙΝΟΥ ΚΟΥΡΤΟΥ

l'Élymée, que je place dans cette partie voisine de l'Haliacmon, d'après le témoignage de Tite-Live (1). Nous passâmes le fleuve sur un pont en pierre appelé *Smighi*, ou *confluent*, à cause qu'il reçoit dans cet endroit une rivière qui sort du lac de Castoria.

Nous remontâmes par sa gauche le cours de cet affluent appelé Astréosa (2), ou plutôt Sdrèotza, en prolongeant un coteau calcaire formé de masses bouleversées, qui dépend du mont Saratchina, partie septentrionale du mont Bermius, qu'on verra, par la suite de mes descriptions, être lui-même un des contreforts du Bôra. Après cinq quarts de lieue de chemin, nous passâmes la rivière sur une chaussée en pierre percée de plusieurs arches, et nous nous arrêtâmes un moment à l'ombre d'une futaie de noyers qui se trouve au-dessous du village de Sdréotza. Des jardins bien cultivés, des femmes qui lavaient au bord de la rivière, des bandes d'oies et de canards domestiques qui nageaient dans ses eaux limpides, et dans le lointain, quelques hérons blancs comme la neige, donnaient à cette charmante vallée l'aspect d'un paysage pareil à ceux des bords du Mincio. Les enfants qui nous avaient aperçus vinrent nous apporter des fleurs. Ils ne paraissaient point étonnés de voir un chapeau, et contre l'ordinaire les personnes auxquelles je m'adressais s'empressaient de répondre à mes questions, et de m'offrir leurs services.

Dès que nos chevaux furent un peu reposés, nous

(1) In Elimeam ad Haliacmona fluvium processit.
TIT.-LIV., lib. XLII, c. 53.

(2) Atlas grec de Riga Ἀστρέοσα.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

prîmes notre chemin, pendant trois quarts de lieue, entre la rive droite de la Sdréotza et des haies formées de rosiers sauvages, de genêts, qui exhalaient leurs parfums; et nous nous arrêtâmes à Piacos, ou Doupiari, village situé à peu de distance du lac de Castoria. Jusque là j'avais voyagé comme en pays de connaissance, puisque je pouvais parler aux hommes, et communiquer avec eux, mais ici la scène changeait. J'entrais dans la région des Bulgares, et il fallut recourir à quelques mots esclavons que j'avais appris pendant mon séjour à Raguse, afin de me faire entendre pour adresser quelques questions. On nous donna du poisson du lac, que je trouvai exquis, et du pain de sarrazin qui n'était guère appétissant. J'expédiai ensuite un postillon à Castoria vers l'aïan, pour lui demander un logement; car dans un pays où il n'y a pas d'auberge, il faut s'assurer du gîte et réclamer l'hospitalité, qu'on n'est pas toujours sûr d'obtenir, même en payant largement.

Nous dînâmes, et après avoir fait la *sieste*, comme la chaleur était déja modérée, nous nous mîmes en marche, en remontant le côté occidental du lac encaissé par un coteau rocailleux, duquel on voit jaillir des sources d'eau vive; et au bout de quatre milles de chemin, nous atteignîmes sa partie supérieure. Alors nous dirigeâmes à l'orient, en traversant plusieurs ruisseaux qui, après avoir fait tourner des moulins, servent à l'irrigation d'une quantité de jardins. Enfin un peu en-deça de la porte de la ville, je trouvai un diacre envoyé par l'archevêque, qui me conduisit à la métropole, où mon logement était préparé.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LIV.

Réception. Assemblée des notables. Cérémonies usitées à cette occasion. Ruines de Célétrum. État moderne de Castoria. Description de son lac et des environs. Icthyographie du Goulianos. Restes d'Argos-Oresticum près de Crépéni. Route de Castoria jusqu'au mont Bóra, ou Vitzi. Opinion particulière sur les Hyperboréens. Cours du Vardar-Sarigul, ou Érigon. Route de Castoria à Caïlari. Ruines de Palæo-Chori, anciennement Doberus. Commencement des plaines de l'Émathie.

Néophytos, archevêque de Castoria, qui m'avait accordé l'hospitalité, reçut, dans l'après-midi, la visite de tous les primats grecs de la ville, avec lesquels il me mit en rapport. C'étaient pour la plupart, comme dans les grandes villes de la Romélie, de riches négociants qui avaient des maisons de commerce à Vienne, à Leipsick, à Dresde, et dans plusieurs villes de Russie. Les uns parlaient allemand, d'autres sclave, un petit nombre savait l'italien, et presque tous possédaient dans un grand degré de perfection, le grec littéral, qui fait maintenant la base de l'éducation publique dans les écoles de la Grèce. J'observai que ces marchands, malgré les habitudes contractées à l'étranger, se conformaient, en paraissant devant leur métropo-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

litain, à l'étiquette ancienne d'adoration, qu'ils remplissaient en se prosternant et en s'avançant respectueusement jusqu'à ses pieds, d'où ils ne se relevaient qu'après avoir reçu sa bénédiction et baisé sa main. Après cette cérémonie, chacun prenait successivement place à côté du prélat, qui les traitait en frères; lorsque tout le monde fut réuni, on me prévint qu'on allait s'occuper des affaires de l'éparchie, objet ordinaire des délibérations de cette réunion religieuse et civile, à laquelle un évêque suffragant et les diacres furent admis, en prenant séance au-dessous des notables.

On agita plusieurs questions relatives au trésor de la métropole, dans lequel les chrétiens et les Turcs même placent souvent des fonds à l'intérêt courant de dix et de douze pour cent, qu'on fait valoir par l'entremise des négociants, sous la responsabilité des archevêques et de leurs successeurs, qui sont solidairement responsables des capitaux et intérêts. On appela ensuite plusieurs causes en conciliation; et on m'expliqua comment les chrétiens, dans ces lieux éloignés de la corruption, étaient encore dans l'usage d'évoquer leurs différends particuliers pardevant leurs juges spirituels et leurs pairs laïcs, suivant la parole de l'apôtre, qui leur ordonne d'éviter de porter leurs procès aux tribunaux des *juges infidèles* (1). Les décisions rendues sur les affaires de cette session, qui avaient pour objet des dettes, ou la police de quelques querelles domestiques, me parurent sages et

(1) Epist. B. P. 1, c. 6.

mesurées. Je remarquai que les parties entendaient leurs sentences sans récrimination, et j'en conclus que ces sortes d'assises, présidées par la charité évangélique, valaient bien, dans leur simplicité, celles que nous connaissons. « Vous voyez, me dit l'archevêque, une des institutions qui remontent au siècle « de Constantin: ce monarque et ceux qui lui succédèrent, regardaient comme la plus belle prérogative « de la couronne, celle de rendre la justice à leurs « sujets. Pour nous qu'ils nommaient *leurs ministres*, « il ne nous reste plus du *pouvoir judiciaire* que le « droit de conciliation; mais malgré les vices du cœur « humain, il est rare qu'on appelle de nos décisions « par-devant l'autorité des cadis. »

La séance étant terminée, l'archevêque se retira, en me laissant avec quelques volumes de la Byzantine, ouvrage qu'on trouve dans les métropoles et les principaux couvents de la Grèce, et je ne le revis qu'après le coucher du soleil. On était alors dans le carême des apôtres, qui précède la fête de saint Pierre et de saint Paul; et quoique le maigre fût de rigueur, on avait ordonné de servir de la volaille, et de dresser la table à l'européenne. Cet appareil, dans un pays où l'usage est de manger à la turque, cessa de me surprendre quand je sus que *sa sainteté* avait vécu avec les *Francs* à Constantinople et à Smyrne. On permit, à ma prière, à un évêque suffragant qui se trouvait de passage à la métropole, de prendre place à table avec nous. Mais malgré mes instances, je ne pus faire dispenser les diacres et quelques moines du mont Athos, du service de la-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

quais, qu'ils remplirent en se tenant debout derrière nous. J'appris qu'il en était ainsi, par rapport à eux, dans tous les archevêchés, avant qu'ils parviennent aux fonctions supérieures de l'épiscopat; et cette coutume ne tient pas, comme on pourrait se l'imaginer, à l'obédience ecclésiastique, mais aux mœurs des Orientaux, chez lesquels la domesticité est, dans toutes les classes, le chemin ordinaire de la fortune et des honneurs, s'il peut y avoir des honneurs sous un gouvernement tyrannique.

L'Orestide, dont Castoria est maintenant la capitale, fut anciennement limitée dans sa périphérie par l'Élymée, l'Émathie et l'Éordée. Paul-Émile, après la conquête de la Macédoine, ayant, en vertu des ordres du sénat, divisé les peuples de ce royaume par troupeaux, auxquels il fut défendu de se marier, ni de faire commerce, ou d'acquérir des biens, hors du territoire qui fut assigné à chaque portion de leur population, classa cette contrée dans la troisième région, qu'il comprit entre l'Axius, le Pénée et le mont Bôra au septentrion (1). L'historien qui nous apprend ces particularités des *attentats* du peuple romain, donne, dans une autre partie de ses décades (2), la position

---

(1) Tertia pars facta, quam Axius ab oriente, Peneus amnis ab occasu cingunt : ad septentrionem Bora mons objicitur.

TIT.-LIV., lib. XLV, c. 29.

(2) In Elimeam se recepit; inde impetum in Orestidem fecit, et oppidum Celetrum est aggressus, in Peninsulâ situm. Lacus mœnia cingit; angustis faucibus unum ex continenti iter est.

TIT.-LIV., lib. XXXI, c. 40.

de Célétrum, ville de l'Orestide, située dans une péninsule, communiquant avec la terre-ferme par un col étroit, et environnée d'un lac qui baignait ses remparts. Il décrit si clairement la marche du consul Sulpicius et la position de Philippe, qu'on ne peut méconnaître, au premier aspect du pays, la ville dont il parle, en voyant Castoria (1). Procope, historien peu fidèle et très-ignorant en géographie, laisse également apercevoir qu'il veut parler de Célétrum, lorsqu'il dit que l'empereur Justinien rebâtit une ville de Thessalie, appelée Dioclétianopolis, dans la presqu'île de Castoria, et qu'il l'appela de son nom, Justinianopolis. Mais comment Célétrum avait-elle pris antérieurement le nom de Castoria? Voilà ce que l'historien ne dit pas. C'est par les itinéraires d'Antonin qu'on peut à ce sujet former quelques conjectures vraisemblables, puisqu'on l'y trouve appelée *castra*, *les camps*, ou *châteaux*, dénomination de laquelle les Grecs auront fait Castoria, comme les Albanais en déduisent encore maintenant celle de Castron. Les historiens du Bas-Empire, Cantacuzène, Anne Comnène, Georges Acropolite, ainsi que l'auteur de la Chronique de Janina, ne connaissent Célétrum et n'en parlent que sous le nom de Castoria. Elle se trouve sur la route de toutes les armées des Grecs du Bas-Empire, dans leurs guerres contre les Triballes, ou Bosniaques, et les rois de Servie. L'Acropolite dit qu'il passa de là dans une de ses marches, pour entrer dans l'Albanie,

(1) Procop., *De Ædif.*, lib. IV.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

par Achrida, Prespa et Sidero-Castron (1). Au même chapitre, il rapporte que, pour se rendre à Elbassan, il laissa derrière lui les Serviens, Castoria et Achrida, en faisant ainsi route d'orient en occident (2). Voilà, je pense, une position aussi bien indiquée qu'elle peut l'être; et il ne me reste plus, par l'examen des lieux, qu'à confronter si l'emplacement de Célétrum, tel que Tite-Live le décrit, répond à celui de la moderne Castoria.

Le col de la presqu'île qui l'unit au continent, a huit toises environ de largeur, à son origine, entre les eaux du lac au-dessus desquelles il ne s'élève guères de plus de trois pieds dans sa partie basse, que je crois autrefois avoir été coupée par un fossé; il se resserre encore dans un moindre diamètre, à l'endroit où il est fermé comme il l'était sans doute autrefois, par un mur flanqué de trois tours, dont celle du centre est percée d'une porte qui donne entrée dans la ville. A partir de-là, le terrain, divisé par une arête, va en s'élevant et présente au nord et à l'orient le quartier habité par les Turcs, qui a une fort belle vue sur la partie orientale du lac, au-delà duquel on découvre des villages et des arbres répandus au loin. Au revers occidental et méridional de la Spina, sont distribuées, par îles, les maisons

(1) Ἔπειτα τὴν Ἀλβανίαν κατέλαβον, ἦλθον εἰς Ἀχρίδαν, Πρέσπαν, Σιδηρόκαστρον, etc. G. Acropol, Logot., *Chron.*, c. 67.

(2) Τῆς πρὸς τὸ Ἀλβάνον φερούσης ἡπτόμεν, καὶ δὴ τὰ Σερβία παρέβων καὶ παραμείψας τὴν Καστορίαν, καὶ τὰ περὶ τὴν Ἀχρίδα παρεγλίνας, ἀφικόμεν περὶ τὸ Ἀλβάνον. *Ibid.*

des Grecs, au-dessous desquelles se prolonge, dans la partie basse, voisine du lac, l'*Ovraïo-Machalé* ou *Faubourg des Juifs*, qui sont relégués, comme presque par-tout, dans les fanges. Ces divisions par peuples et par religions, occupent l'entrée de la presqu'île qui s'élève en amphithéâtre, jusqu'au couronnement d'une butte, sur laquelle est bâtie la métropole, d'où l'on jouit d'une vue très-étendue. En face de cette éminence, le terrain s'incline au sud-est, d'où il se relève brusquement pour s'unir à la partie montueuse de l'antique Célétrum, qui était assise sur un entablement de rochers nus et calcaires. Il est probable que la portion de la presqu'île occupée par la ville actuelle, faisait partie des ouvrages militaires de Célétrum, car on s'accorde à dire qu'elle n'est habitée que depuis la conquête des Turcs, qui remonte au commencement du quinzième siècle. En effet, c'est après être entré dans cette partie montueuse qui est hérissée de mamelons, parsemée d'inégalités, entrecoupée de crevasses et comme bouleversée par des commotions souterraines, qu'on commence à suivre les traces des constructions anciennes. Mais quelles ruines retrouve-t-on? décrépites comme la terre qui les porte : on ne voit que des agoras embarrassés de ronces, des thermes renversés, et les soubassements de soixante-dix églises implantées les unes sur les débris des temples, les autres sur des constructions grecques, et toutes détruites de fond en comble. Je ne pus rien démêler d'intéressant au milieu de ces décombres, que l'acropole, espèce de fort quadrangulaire, dont

la maçonnerie atteste le travail des Romains et les restaurations de Justinien. Des chèvres broutaient quelques capriers sauvages qui serpentent entre les masses éboulées de ses remparts; des serpents faisaient entendre leurs sifflements du fond de quelques caveaux funéraires violés sans doute par la cupidité. Je demandai, en vain, à ceux qui m'accompagnaient, comment s'appelait la ville que je voyais. Ils levaient les épaules : qui *sait cela* (Ποίος τὸ ξεύρει); et ils étaient étonnés comment je pouvais m'intéresser à connaître de pareilles choses. Ainsi les habitants de Célétrum et de Justinianopolis (car ces deux villes se sont succédées) ignorent les catastrophes qui ont changé la face des lieux qu'ils habitent; et les archontes et leur archevêque n'en savaient guères plus à cet égard que les pâtres. Ainsi tout passe et tout s'oublie jusqu'aux villes et aux empires sur la scène voluble du monde, et aux lieux où brillèrent les solennités de la religion et les pompes du siècle, règne maintenant le calme effrayant de la solitude et l'oubli profond de ce qui exista.

Une nouvelle ville s'est élevée à côté de Célétrum, Castoria, qui compte maintenant une population de quinze cents familles chrétiennes, turques et juives; et quoique considérable, son église ne paraît dans les annales de l'Orient que vers le quinzième siècle (1). Le

(1) *Episcopi Castoriæ.*

Joasaphat, metropolita. 1564

Hierotheus. . . . . .

Dionysius. . . . . in sæculo XVII

LEQUIEN., *Oriens. Christ.*

métropolitain Néophyte me dit que son trône archiépiscopal avait cessé de relever depuis l'année 1768, de l'exarque autonome de Lychnidus ou Ochrida, qui n'est plus qu'un titre *in partibus* de la daterie du patriarchat de Constantinople. En vertu de ce changement, on lui avait conféré le titre d'exarque de la Bulgarie, église qui formait une juridiction spéciale dans la hiérarchie orthodoxe, avant les changements qui se sont opérés dans l'Illyrie Macédonienne, par suite de l'apostasie de quelques cantons chrétiens et de la suppression du siége de Lychnidus.

Comme j'avais besoin de repos, je ne fis d'abord que quelques promenades en bateau sur le lac, avec l'archevêque qui me donna plusieurs fois à dîner au couvent de saint Anastase. Dans d'autres excursions, nous visitâmes le monastère de la sainte vierge, où les moines nous firent boire des vins cuits du pays, qui ne le cèdent en rien aux meilleures qualités connues. Enfin, dans une de ces courses, nous entrâmes avec notre bateau dans une caverne qui s'avance sous la presqu'île, et un de nos bateliers y prit deux poissons engagés dans une madrague en roseaux, qui l'attaquèrent et lui firent des morsures aux jambes, quoiqu'ils fussent petits comparativement à ceux de la même espèce, que le lac nourrit (1).

---

(1) Celui de ces poissons que j'examinai est appelé *goulianos* par les Grecs, *ïaï* par les Turcs, et *son* par les Bulgares. Sa forme consiste dans les caractères suivants : Tête aplatie et ovalairement arrondie, quatre narines aux bords supérieurs et antérieurs de la bouche. Entre son ouverture et les yeux placés pos-

Nous étions dans la saison où ses eaux pures et limpides, offraient encore une fraîcheur salutaire qui contribua à me rétablir de l'affaiblissement que m'avait occasionné le séjour de Gréveno; mais on me dit qu'elles verdissaient constamment en été, à cause de la floraison des plantes aquatiques, communes aux marais et aux flaques stagnantes, quoique le lac de Castoria ne soit pas dans ce cas. Les paysans nous apportèrent plusieurs fois, dans nos tournées, des écrevisses qu'ils pêchent dans la Sdréotza, ainsi que des perches d'un goût exquis, qu'on prend du côté de Piacos. J'appris que l'air du lac occasionnait des fièvres épidémiques dans la ville et aux environs, sur-tout lorsque l'automne était sec; que ceux qui font usage de ses eaux, doivent les laisser déposer et rafraîchir dans des vases de terre, avant de s'en servir pour boisson, et que pendant l'été, l'usage du poisson occasionnait des diarrhées à ceux qui s'en nourrissent.

---

térieurement, sortent deux antennes charnues implantées au limbe supérieur de la bouche; branchies ouvertes aux parties latérales de la tête, divisées intérieurement en quatre feuillets; langue jaunâtre fixe, quatre bosses ovalaires au pharinx, dents pareilles à celles des chiens de mer; deux petites nageoires au-dessous des branchies; rudiment de nageoire dorsale au tiers supérieur de la longueur du poisson, nageoire abdominale se prolongeant depuis l'ombilic jusqu'à la nageoire caudale, avec laquelle elle se confond; peau lisse, brune, sans écailles et gluante; chair noire, dure, de difficile digestion, et peu estimée, surtout dans les gros goulianos qui pèsent jusque au-delà de deux quintaux, qu'on débite par tranches dans les marchés de la Romélie.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Après avoir entièrement reconnu la presqu'île, je visitai les bords du lac qui me restaient à parcourir, car déja en venant de Piacos à Castoria, j'avais vu une partie de son littoral. En reprenant mon exploration depuis le col de la presqu'île, je suivis vers l'orient, pendant une demi-lieue, en bateau, une rive par-tout inaccessible, qui servit à m'expliquer l'unique passage étroit (*fauces angustæ*), dit Tite-Live (1), qui conduisait à Célétrum, où il n'y avait qu'une seule porte pour entrer, c'est-à-dire celle qu'on voit maintenant, et pour approches que la partie où se trouvent les jardins et les moulins. A l'endroit où le rivage s'abaisse, je vis un tchiftlick composé de dix familles Bulgares; une demi-lieue plus loin, Sédoma; et trois quarts de lieue au nord-ouest, le village de Systévo. Que le lecteur veuille me pardonner l'énumération barbare de ces lieux indignes d'occuper son attention, s'ils ne servaient pas à le guider à travers un pays, où souvent un nom antique, confondu parmi une pareille nomenclature, m'a mis sur la voie pour me conduire à des découvertes historiques! La nature semble s'être complue à embellir cette partie de l'Orestide d'une scène de monticules romantiques, au milieu desquels se présentent les hameaux de Longa et de Tchicovitza, bornés au nord par un ravin profond, réceptacle des torrents de ce versant, qui envoient eurs eaux au lac par ce large canal (2).

---

(1) Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 40.

(2) Le premier de ces villages est distant de trois quarts de

Une gorge de deux milles de longueur, d'orient en occident, qui commence au-dessous de Clandoropina, village célèbre par son monastère de la transfiguration (τῆς μετὰμορφοσεως), aboutit à Photinitza, bâti dans une plaine verdoyante, à l'endroit où le lac reçoit le tribut éphémère d'un torrent. De ce point, en longeant le rivage, on arrive (1) à Mavrovo, bourg de cent cinquante maisons, auprès duquel il se tient (le 25 septembre, v. s.) une foire annuelle appelée *Panégyri-Dobéri*. Les habitants racontent que cette assemblée, qui avait lieu autrefois à Cosmopolis, a été transférée dans la vallée de Castoria, à l'époque où cette ville fut érigée en métropole ecclésiastique, renseignement qui ne permet pas de fixer la date de cette translation. Mais quelle était cette ville appelée Cosmopolis, et d'où venait le nom donné à cette foire? ces deux circonstances me firent soupçonner que je ne devais pas être éloigné de l'antique Doberus, que je me proposai de rechercher, afin d'éclaircir mes doutes. Les marchands de la Bosnie orientale, de la haute Albanie, de la Dassarétie, de la Thessalie, de l'Épire et de la Macédoine, qui ont tenu la foire de Stronga près Ochrida, terminent par celle de Doberi, l'année commerciale de la Romélie, qui

---

lieue de Sédoma, et Tchicovitza d'un quart de lieue de Sédoma. De là à Clandoropina, il y a une demi-lieue.

(1) De Clandoropina à Photinitza E. et O., deux milles; de Photinitza, après avoir doublé un coteau, une demi-lieue S. S. E., Listitza, cinquante familles bulgares et turques; de Listitza à Mavrovo, S. S. E., une demi-lieue.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

s'ouvre au printemps à Mavronoros dans la Stymphalide, près de Gréveno. Cette marche du commerce, qui remonte peut-être aux temps anciens, me donnant, au lieu de ruines, une tradition particulière, je m'appliquai à suivre ce fil, afin de retrouver les villes anciennes. Ainsi en poursuivant mes explorations, je parvins à ressaisir plusieurs particularités essentielles qui, sans cela, m'auraient échappé. Je retrouvai par ce moyen, à un quart de lieue de Mavrovo, Crépéni, qui n'a maintenant qu'une population de huit familles, restes infortunés d'une bourgade de mille habitants, qui avait remplacé Argos-Oresticum (1), dont on voit, à peu de distance, les restes pélasgiques. Comme Oreste, leurs descendants semblent poursuivis par les furies; la peste, la guerre, la famine ont miné ces débris d'une peuplade à laquelle se rattache, par tradition, le souvenir de la suprématie de son origine. Comme les bourgs pourris d'Angleterre, Crépéni a conservé les priviléges de la colonie Argienne; c'est encore le chef-lieu et la résidence des Archontes; et les actes publics du canton de Castoria s'inscrivent toujours sous la rubrique *de Crépéni, chef-lieu de l'Orestide*, dont l'autonomie a survécu au royaume de Macédoine. C'est aussi tout ce qui lui reste de sa splendeur, car les traces d'Argos-Oresticum s'effacent chaque jour; et le

(1) Ἄργος ὀρεστικόν, Strab., lib. VII; Ἄργος, dans l'éparchie de Macédoine, sous un gouverneur; ὑφ' ἡγεμόνα, Const., *Porphyr. Them.*, lib. II, *Them.* ϛ; Steph. Byz.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

temps emporte comme à Célétrum, jusqu'aux vestiges de ses ruines. Je n'ai pu retrouver aucunes inscriptions dans ses ruines, et le petit nombre de médailles que j'y ai vues entre les mains des primats, étaient des monnaies macédoniennes ou romaines, et des espèces courantes du Bas-Empire.

Une lieue au midi de Crépéni, je vis Dralista, et un peu en arrière, dans la montagne, le village de Slimista. C'est là que finit, en face de Piacos, la bordure du lac, et que passe la Sdréotza qui tombe dans l'Haliacmon au pont de Smighi. Le grand diamètre du lac qui fut peut-être dans son origine le cratère d'un volcan, mesuré du nord six degrés ouest, au midi, est évalué à deux heures et demie de Turquie, sur une largeur de sept milles. Ses sondes, dans l'ordre où je les ai prises, varient depuis sept brasses jusqu'à trois pieds fond de vase, et il est probable qu'elles diminueront à cause des alluvions que les torrents ne cessent d'y verser pendant la saison des pluies. Le côté occidental contribue peu à cause de sa nudité à cette accumulation lente; mais la partie du nord-ouest, dominée par un contrefort du mont Vitzi et par la chaîne des monts Sarakina à l'orient, ne cessent de lui envoyer le détritus de leurs coteaux labourés par d'innombrables torrents. C'est par la projection du Sarakina, que le mont Bôra dessine le Bermius; et c'est de ce noyau central que dépend aussi le mont Vitzi qui, par le développement de ses contrepentes, forme la limite orientale de la première vallée de la Macédoine vers l'Épire. On verra se rattacher au même point, les rameaux qui bordent

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

le bassin du Drin, et les berceaux des affluents de l'Axius; car le mont Bôra, antagoniste gigantesque de l'Orbélus, est le point duquel partent les systèmes d'eaux qui abreuvent l'Illyrie Macédonienne, l'Éordée, l'Élymée, la Pélagonie et les vallées aboutissantes au territoire de Pella.

Cette indication générale, que je venais de saisir, et qui se ralliait aux observations déja faites sur l'orographie du Pinde, m'engagea à entrer dans l'examen d'une quantité de détails, qui m'obligèrent de prolonger mon séjour à Castoria. J'y établis, en conséquence, mon quartier, dans l'intention de me porter de plusieurs côtés, pour saisir la physionomie du pays; mais avant tout, je m'appliquai à reconnaître le canton de l'Orestide, qui confine au sud-sud-ouest avec l'Éordée par le territoire de Croupitza, limitrophe de celui de Caulonias. Après avoir visité sa ligne occidentale, je dus prendre le parti de pénétrer au nord jusqu'à Florina, canton de la Pélagonie; enfin je résolus de m'avancer à l'orient vers le Sarigul, territoire compris dans l'Émathie. Comme je croyais pouvoir errer librement dans cet espace, je recueillis mes souvenirs pour découvrir les villes anciennes placées à proximité de mes routes. Je fis, en même temps, mes préparatifs de manière à voyager sans bagage, avec peu de monde, résolu à vivre au hasard, et comme l'étranger prudent, à m'arrêter où commencent les dangers qu'on ne brave jamais impunément dans un voyage de longue haleine.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Ma première excursion fut vers le mont Bôra. Je n'avais pour escorte que deux hommes armés, avec lesquels je m'aventurai en prenant la route de Monastir ou Bitolia, capitale de la Romélie ou Macédoine Cisaxienne, lorsque je partis du village de Longa, situé à la partie supérieure du mont Sarakina. Je ne pouvais plus lier conversation avec les paysans que nous rencontrions, qui sont, la majeure partie, Bulgares ; et cette circonstance me donna presque envie, dès le début, de renoncer à mon entreprise. Mais le premier pas était franchi, on aurait pu interpréter tout autrement mes motifs ; et l'amour-propre, qui nous fait parfois faire bien des sottises, eut, dans cette occasion, quelques succès. Nous descendîmes des hauteurs de Longa, pendant deux milles, jusqu'à Visani, laissant trois quarts de lieue à l'occident, le village de Sistévo. Mon horizon, malgré l'élévation du plateau sur lequel nous nous trouvions, était borné de ce côté, par une lisière de montagnes couvertes de forêts sombres qui se perdent avec leurs créneaux, dans la région des nuages. Je remarquais que les torrents et les ruisseaux portaient leurs cours à l'orient, sans pouvoir connaître vers quel bassin ils se rendaient. Dans ce doute, je marchai durant une lieue, entre les flancs boisés de la gorge appelée Papso Derveni, qui commence presqu'au sortir de Visani ; et à cette distance, me trouvant dans la région moyenne du mont Vitzi, je commençai à distinguer les divers mouvements de ses chaînes latérales. Quoique le

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mois de juin fût déja avancé, ses sommets étaient encore chargés de neiges (1), vers lesquelles les bandes d'ours et de chamois, amis des frimas, se retiraient, à l'approche des bergers Valaques et Bulgares, qui remontaient des vallées de l'Axius et de l'Érigon, dans ses pâturages. De là, nous entrâmes sous les nefs redoutées et redoutables de ses forêts, séjour ordinaire des brigands, qui rendent souvent ce passage funeste aux voyageurs. On hâta le pas pour en sortir ; et dans une demi-heure, nous arrivâmes au gué d'une rivière que les Bulgares appellent Vardar du Sarigul (2), pour le distinguer du Vardar Axius, vers lequel il coule. Cette rivière qui, suivant toute apparence, est l'Érigon des anciens, tire ses sources des glaciers du mont Bôra, situés dans la région que les paysans nomment Baxor, au-dessus des villages de Smourdèz, Presnitza et Chrofilia, dont le plus éloigné est estimé à sept lieues de distance de Castoria (3). Je devais être dans la partie de la Macédoine où se trouvait enclavée la peuplade et la ville des Duriopes ou Deuriopes, qui fut

(1) Les Schypetars, ou Albanais, sont les seuls qui appellent *Bôra* le mont Vitzi, parce qu'il est toujours chargé de frimats, le nom de *Bora* signifiant, en schype, *neige*.

(2) Ἐρίγων, fleuve de Macédoine, cité par Arrien, Ptolémée et Tite-Live, qui le fait descendre de l'Illyrie à travers la Péonie, dans l'Axius. Dans l'Épitôme de Strabon, il est appelé Ῥεγινα, et Sophianus lui donne le nom de *Vistritza*. ORTEL.

(3) *Smourdèz*, trois heures et demie N. N. O. de Castoria; de Smourdèz à Presnitza, deux heures et demie, et une lieue de là à Chrofilia; en tout, sept heures.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

fondée par Philippe, père de Persée. Je commençais a m'orienter; le Vardar de Sarigul, ou Érigon, qui tombe dans l'Axius, coulait devant moi, je pouvais espérer de retrouver la ville de Persée, qui avait fleuri non loin de l'antique Stobi (1); mais de quel côté porter mes pas, à qui m'adresser, dans la sauvage Deuriopie qui n'est plus habitée que par des Bulgares intraitables et à demi sauvages, évalués à cent trente familles, réparties dans les trois hameaux que je viens d'indiquer? Il fallait pousser en avant, mes guides l'exigeaient; et dans une heure de marche, que nous fîmes au pourtour d'une haute montagne, nous découvrîmes le bourg de Machala, composé de cent cinquante familles Turques et chrétiennes, parlant le bulgare. Nous nous trouvions hors de la vallée de l'Érigon, au bord d'une rivière coulant dans la même direction, qui est peut-être l'Osphagus, ayant à droite les plaines de la Pélagonie, qu'on parcourt pendant quatre milles pour arriver à Florina (2).

Je ne pus savoir s'il existait des ruines aux environs de la route que nous avions tenue. On me

---

(1) Δευρίοπος πόλις Μακεδονίας. Strab., l. VII, p. 327. Oppidum in Deuriopo condere instituit. Pæoniæ ea regio est prope Erigonum fluvium, qui ex Illyrico (*) per Pæoniam fluens in Axium amnem editur. Haud procul Stobis, vetere urbe, novam urbem Perseïda, ut his filio majori honos haberetur, appellari jussit. Tit.-Liv., lib. XXXIX, c. 53. Δευρίοπος. Steph. Byz.

(*) On verra ailleurs que le mont Bôra était attribué à l'Illyrie.

(2) Une rivière venant du N. O. coule en-deçà de Florina, d'où l'on compte sept heures de chemin au pas de caravane, jusqu'à Monastir, ou Bitolia, capitale du sangiac de Romélie.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nomma quelques vieilles palanques construites par les Turcs, dans le temps des guerres d'Amurath contre Scanderbeg, et qui sont maintenant abandonnées. Peut-être qu'en faisant des recherches étendues, on parviendrait à trouver des villes Macédoniennes, quoiqu'il soit difficile de croire que le mont Bôra ait jamais été le séjour de la civilisation et des arts. Ses escarpements paraissent plutôt avoir formé, de tout temps, la frontière entre le pays classique et les régions réputées barbares ; qui sait même s'il ne conviendrait pas de placer au-delà de cette montagne, le pays de ces Hyperboréens qui habitaient au nord de la Grèce(1), et que les prêtres de Délos, afin de relever l'importance de leurs offrandes, transportaient dans les régions voisines du pôle, où l'imagination de Pindare (2) plaçait un printemps perpétuel, dans lequel les hommes coulaient une vie de dix siècles, exempts de vieillesse et d'infirmités, livrés tout entiers aux

(1) Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, t. VII, p. 113 et 127; et dans le t. XVIII des mêmes Mémoires, Fréret dit : « Le mont Pindus, qui borne la Thessalie au couchant et au midi, est une branche de la grande montagne qui borne la Grèce au nord, en enveloppant la Macédoine sous le nom de Boras, et en séparant la Péonie de la Dardanie, d'où elle s'avance jusqu'au golfe Adriatique, où elle divise l'Illyrie (macédonienne) de l'Épire, sous le nom d'Acrocéraune.

(2) Le poëte Olen de Lycie, dans une hymne qu'il a faite pour les Achéens, nous apprend que les Hyperboréens étaient une nation qui habitait sous le pôle, et qu'Hercule était venu de là en Achaïe et à Délos. Après Olen, Melanopus a fait un cantique en l'honneur d'Apis et d'Hécargé, où il dit que ces déesses étaient venues du pays des Hyperboréens en Achaïe et à Délos.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

plaisirs et aux fêtes (1)? Sans s'égarer dans les fictions, on pourrait, je pense, prouver que l'Hyperborée des anciens fut la Bosnie, dont les habitants expédiaient les dons adressés à Apollon, par l'Adriatique, d'où ils arrivaient dans l'Épire pour traverser la Grèce et l'Eubée, où ils étaient remis aux habitants de Ténos, qui les présentaient aux autels du dieu de Délos (2). Au reste, j'abandonne mon hypothèse aux érudits, qui savent aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les pays imaginaires de la mythologie, créés par Pindare pour embellir la plus haute poésie que les fils de mémoire aient jamais fait entendre aux mortels.

J'aurais voulu pénétrer à Florina, mais une maladie épidémique qu'on croyait être la peste, nous força de rétrograder vers Machala, village près duquel nous passâmes la nuit dans un khan ouvert à tous les vents, d'où nous rentrâmes le lendemain d'assez bonne heure à Castoria, par la route que nous avions suivie la veille. J'étais furieux contre mes guides qui, non contents de m'avoir fait payer au poids de l'or les moindres services, m'avaient contrarié dans toutes mes recherches. L'un d'eux, qui avait été chef de voleurs, s'était conduit de façon à me mécontenter;

Pour Aristion le Proconésien, il s'est contenté de faire une légère mention des Hyperboréens, quoiqu'il eût pu nous en apprendre plus de particularités qu'un autre, ayant voyagé chez les Issédons. PAUS., lib. V, c. 7.

(1) Pind. Pyth., *od.* X, v. 53; Simonid. cit. par Strab., lib. XV, p. 711; Plin., lib. IV, c. 22.

(2) Voyage d'Anacharsis, *c.* 76.

et je voulus choisir des hommes plus dociles et sur-tout moins exigeants, avant d'entreprendre d'autres excursions. Cette économie, toute juste qu'elle était, manqua pourtant de déconcerter mes projets. Les gens que je congédiais, furent raconter par la ville, *que je demandais les noms des villages par-tout où je passais, que j'écrivais le pays;* et il n'en fallait pas d'avantage pour alarmer un peuple inquiet et soupçonneux. Ce bruit parvint jusqu'à l'Aïan de Castoria que je connaissais, près duquel je trouvai un Turc parlant très-bien français, qui sut en imposer à la malveillance. Cet étranger, qui avait été attaché à la légation d'Ali effendi d'Argos, ambassadeur de Sa Hautesse à Paris, embrassa ma cause comme la sienne propre. J'admirais, sans avoir l'air de rien comprendre, le talent naturel des drogmans, dans sa manière de présenter la question : *Les Francs sont des fous*, disait-il à l'Aïan, *qui courent par vaux et par monts, pour étudier de vieilles pierres, dont vous ne voudriez pas vous servir pour faire de la chaux, et il faut les traiter comme de grands enfants.* Puis, quand il me parlait français, langue qu'il était assuré que personne, excepté moi, n'entendait : *Les Turcs, me disait-il, n'ont pas d'idée de vos sciences; ils vous suspectent, et ils me suspectent moi-même dans ce moment, parce qu'ils ne comprennent pas ce que je vous dis.* Tout en faisant partie double, mon interprète manœuvra si adroitement, qu'il rétablit l'opinion en ma faveur, et j'obtins beaucoup plus que je n'osais espérer. Les chevaux de poste furent mis à ma disposition, je pus agir et demander sans crainte

d'être éconduit; mais ce qui porta mon crédit au plus haut point, ce fut quand on vit le Caïmacan (lieutenant général) du Romili-Valicy, qui se trouvait à Castoria, venir me rendre visite à la métropole, et déclarer que je pouvais librement voyager dans toute l'étendue de son gouvernement. La grâce était trop indéterminée, pour en profiter entièrement, et je n'en usai qu'avec une sage réserve, d'après l'avis de mon ami le conseiller d'ambassade, qui me dit en nous séparant: *Profitez du moment, et méfiez-vous des Turcs.*

Comme cette faveur, qui m'avait été accordée sans réflexion, pouvait m'être ravie par un caprice, je partis le lendemain pour Caïlari. Afin de prouver à mes guides, que je ne conservais aucun ressentiment contre eux, malgré leurs mauvais procédés, je les repris à mon service, persuadé qu'il faut savoir tirer parti, même de ses ennemis. Ces hommes, étonnés de ma conduite, en changèrent aussi avec moi; et au lieu d'être récalcitrants, je les trouvai dociles et empressés à prévenir mes désirs. Ce fut sous ces auspices favorables que nous montâmes en bateau pour nous rendre au village de Mavrovo, où les chevaux de poste avaient été expédiés, pour nous éviter le détour du lac.

Ce village que j'ai déja fait connaître, est situé à l'ouverture d'une vallée, qu'on remonte pour arriver à Vlacho Cleïsoura (1). Cette ville, habitée par cinq

(1) Détails topographiques. Sur la route que nous suivîmes, on laisse, à trois milles de Mavrovo sur la gauche, Gorintzi, situé au

cents familles de Valaques Dassarets, la plupart, réfugiés de Moschopolis, est surnommée par les Grecs, Cosmopolis, sans qu'ils en donnent la raison. Ses habitants croient que la colonie par laquelle elle fut fondée, arriva dans les hauteurs du mont Sarakina, vers le quinzième siècle, temps où les Turcs, qui désolaient la Macédoine, obligèrent les chrétiens à se retirer dans les montagnes les plus inaccessibles pour éviter l'esclavage ou la mort. Depuis cette époque, la population s'est accrue d'une foule de Valaques qu'une sorte d'instinct porte à rechercher les régions froides, voisines des forêts, des pâturages et des eaux glaciales, qui sont leurs délices. On me cita parmi les habitants de cette ville, plusieurs riches marchands et des Kiradgis, qui commençaient alors à fréquenter la route que le commerce venait de se frayer à travers la Bosnie, jusqu'à Costaïnitza (1).

---

milieu des torrents; un mille de là à l'est, Sérilovo; de Sérilovo, deux milles dans la même direction, Comanitzovo, bourg turc et bulgare de cent cinquante feux; au-dessus, dans la montagne, Cholitza; et le monastère des Saints-Anargyres, trois quarts de lieue plus loin; enfin deux lieues au N. O., on découvre Vomvacos.

A gauche, après avoir dépassé Comanitzovo, sont situés à un quart de lieue, Cotori, et en regard, dans la gorge, Bobista; enfin un mille au N. O., Zagoritza.

(1) La route commerciale ouverte à travers la Bosnie, pendant la dernière guerre, pour le transit des cotons de la Macédoine destinés à nos manufactures, fut due aux soins, à la persévérance et à l'habileté de M. David, consul général de France à Travnik, qui sut aplanir des difficultés sans nombre, et se concilier la confiance des Bosniaques, peuple sans contredit le plus barbare de la Turquie d'Europe.

A une demi-lieue au-dessous de Vlachocleïsoura, nous laissâmes à droite le village de Mocréni, pour nous rendre aux ruines d'une ville ancienne que mes guides appelaient Palæochori, d'où j'appris que la foire de Debri fut transférée après sa destruction, à Mavrovo. Cette circonstance me fit réfléchir que les restes de l'enceinte de cette place, qui est entièrement de construction hellénique, pouvaient être ceux de Doberus, ville citée par Hérodote (1), et qu'on trouve mentionnée sous le nom de Diobouŗos, jusqu'au siècle de Constantin Porphyrogenète (2). Je ne remarquai, parmi les décombres, qu'un petit nombre de fragments de colonnes, et les signes d'une destruction fort ancienne. De là nous descendîmes dans les plaines de la Pélagonie, ou Péonie, comme d'Anville les appelle, plaines autrefois habitées par les Bryges, au milieu desquelles on marche pendant une lieue jusqu'à Rachista, et de là durant cinq milles pour arriver à Caïlari, carrefour des chemins qui conduisent de l'Épire à Philippopolis et dans la Bosnie (3).

---

(1) Δόβηρος, Hérod., liv. V, c. 16; Ptolem., lib. III, c. 13, qui l'écrit Δήβορος; Plin., lib. IV, c. 10, appelle ses habitants *Dobrienses;* Thucyd., lib. I; Steph. Byz.

(2) Διόβουρος, Const. Porphyrog., *Them.*, lib. II, c. 2.

(3) De Caïlari à Catranitza, bourg de deux cents feux, quatre heures; une lieue S. E., on voit le village de Gramatico; de là à Ostrovo, situé au nord de l'ancien lac Bégorites, on compte trois lieues; et quatre lieues à l'E. d'Ostrovo, on trouve Vodéna, près duquel coule une rivière venant du lac Lodovo.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LV.

Éordée. Cantons de Bichlistas et de Croupitzas. Sources de l'Haliacmon. Routes entre Castoria et Piassa, anciennement Piaste. Origine et cours de la Dévol. Retour par sa vallée supérieure, et le mont Sarakina à Castoria.

Les parties septentrionales et orientales du canton de Castoria étant relevées aussi exactement que le permettaient deux excursions rapides, je dirigeai mes recherches au nord-ouest et à l'occident, vers l'Éordée, province mixte qui dépendait anciennement de la Macédoine Cisaxienne et de l'Illyrie. Je voulais terminer dans ce voyage, la description de la chaîne du Pinde, à travers la Candavie, et tâcher de pénétrer, s'il était possible, jusque dans la vallée du Drin; mais combien de nouvelles difficultés se présentaient! Ali pacha avait évité de me donner un boïourdi (ordre) pour aller à Ochrida, en disant que je pouvais toujours me mettre en route, qu'il me le ferait parvenir; et comme je devais m'y attendre, il ne me l'avait pas expédié. Il m'avait fermé de la même manière l'entrée de Monastir, route par laquelle, sans m'en douter alors, je devais bientôt voir paraître mon frère, dont l'itinéraire complétera cette partie de mon voyage; enfin d'autres obstacles venaient ajouter à ceux de ma position. Mon Turc protecteur était parti pour Constantinople; le gouverneur de Castoria attendait de moi des présents que je n'avais pas à lui

donner ; il fallait le laisser dans l'espérance, et profiter en hâte des restes d'un crédit chancelant, afin de continuer mes excursions. Comment aurais-je pu me résoudre à quitter la partie, sans examiner les passages des monts Candaviens ? Comment ne pas explorer le grand chemin qui vit tant de fois passer les légions romaines ? J'avais supporté la fatigue, la faim, et bravé les dangers dans les cabanes des Bulgares et dans les caravansérails, qui sont les réceptacles de la peste. Ces idées, loin de m'intimider, enflammaient mon courage ; ainsi je résolus d'opposer l'opiniâtreté à tout ce qui pouvait contrarier mes desseins ; et dès que j'eus, pour la troisième fois, obtenu des chevaux, je m'élançai en aventurier vers l'Éordée, sous la direction de mes guides.

Une lieue à l'occident de Castoria, je reconnus les montagnes de Caulonias, et par les pics du Smolica, la direction de Conitza, dont j'étais éloigné, en style de caravane, de trois *conaks*, ou *logements*, qui font environ vingt-cinq lieues (1). La diaphanéité du ciel me permettait d'embrasser un horizon très-étendu, qui m'offrait les lieux que je connaissais, et ceux vers lesquels je me dirigeais, lorsque, après une demi-lieue

---

(1) Le conak est d'environ huit heures de chemin. Cette manière d'évaluer les distances se rapporte à celle de *journée* employée par Pausanias, quand il dit :

Λιλαία δὲ ἡμέρας μὲν ὁδὸν καὶ ὥρᾳ χειμῶνος ἀπέχει Δελφῶν κατιοῦσι διὰ τοῦ Παρνασσοῦ. Lilée est éloignée d'un *jour de marche* d'hiver de Delphes pour ceux qui prennent le chemin du Parnasse. Lib. X, c. 33.

de marche, nous arrivâmes à l'ouverture de la vallée d'Ormani. Une rivière, qui coule entre le village de ce nom et celui de Zoupanista, se rend à la petite Dévol, que les habitants regardent comme une des branches primitives de l'Haliacmon. Le pays, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, me parut bien cultivé et couvert de vignobles, ce qui me fit présumer qu'on doit trouver un grand nombre de villages au midi de cette vallée.

Après avoir dépassé Ormani, qui n'est éloigné que d'un quart de lieue de Zoupanista, je vis, un mille plus loin, Tiephéni et Sclivéni, d'où coule une rivière qui conflue avec celle que j'avais rencontrée. On m'assura que ces affluents, qui conservent de l'eau pendant toute l'année, roulent, ainsi que l'Haliacmon, des paillettes d'or. La montagne de laquelle ils descendent dépend de la chaîne du mont Sarakina, dans laquelle un géologiste laborieux pourrait faire des recherches intéressantes, en examinant la coupe et le lit des torrents, à défaut de fouilles, qu'il n'est pas possible d'exécuter, et qu'on ne pratiquerait qu'au détriment du peuple, qui serait enfoui dans les mines, si malheureusement on en découvrait d'assez riches pour tenter l'avidité. Au-dessus de Sclivéni, on me fit remarquer un beau monastère dédié à saint Nicolas, patron des Bulgares, qui le représentent toujours dans leurs églises sous le costume d'un guerrier monté à cheval et armé de toutes pièces, attributs dont ils revêtent presque tous les saints, quelle qu'ait été leur condition dans le cours de cette vie mortelle!

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Des hauteurs de Sclivéni, nous commençâmes à descendre au sud-quart-est, en traversant une pente entrecoupée de monticules, qui occupe l'espace compris entre les deux rivières que j'ai indiquées, auxquelles se rendent un grand nombre de ruisseaux innominés. Je relevai dans cet espace, à partir de Sclivéni, au bout d'une lieue de chemin, Tzétéroki, bourgade de cent feux; un mille plus bas, Zélini; et un tiers de lieue au-dessous, Tzourni. Ces bourgs ou villages, que j'avais en vue, sont habités par une population mixte de mahométans Bardariotes et de chrétiens Bulgares, ainsi que Zalécosti, réunion de cent vingt maisons, situé une demi-lieue plus bas au midi. Les chrétiens, opprimés dans l'exercice de leur culte par les Turcs, se sont retirés de Zalécosti depuis quelques années, pour fonder, une demi-lieue plus loin, le village de Galistas, au bord de la branche du fleuve Haliacmon, qui prend sa source dans les monts Cauloniens, au-dessus de Bossigrad.

Nous guéâmes le cours entier de la petite Dévol, avant d'arriver à ce village, en laissant à main gauche, dans la montagne, un tchiftlik de douze familles, qui est la propriété d'un bey de Castoria. Nous avions, dans la même direction, une vallée richement cultivée, et des coteaux boisés, ou couverts par intervalles de ces vignobles qui donnent les vins cuits de la Macédoine, dont les mahométans les plus scrupuleux usent comme médicaments, sous prétexte qu'ils ne sont pas compris dans la classe des boissons défendues par le prophète. Un cadi, qui en était grand amateur, me disait même que si Mahomet avait connu

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ce vin, il aurait fait un verset exprès pour en prescrire l'usage, le créateur n'ayant pas donné une pareille boisson pour le seul plaisir des chrétiens!

Du gué de la petite Dévol, nous employâmes une heure pour arriver au pont de Croupistas, qui est éloigné de deux lieues de celui de Smighi, que j'ai fait connaître. Nous y trouvâmes des Bohémiens, occupés à rechercher les parcelles d'or que le fleuve roule avec son sable. Les uns étaient répandus sur la grève, qu'ils exploitaient en épluchant le limon; d'autres retiraient du fleuve des toisons ou de vieilles couvertures en laine, qu'ils plongent dans son cours pour arrêter les paillettes; quelques-uns lavaient ces précieux oripeaux dans des baquets, et tous étaient occupés d'un métier oiseux qui n'enrichit personne. Mais leur procédé en lui-même attira mon attention, par sa conformité avec celui que décrit Appien (1), en parlant des orpailleurs qui habitaient au voisinage du Caucase. Ceux-ci me dirent qu'ils établissaient leurs ateliers depuis les sources de l'Haliacmon jusqu'à la descente de Phili, au canton de Gréveno, lieu où le fleuve, devenu rapide et profond, ne leur permet plus d'exploiter le

(1) Καὶ οἱ περίοικοι κώδια θέντες ἐς τὸ ῥεῦμα βαθὺ μάλα, το ψῆγμα ἐνισχόμενον... αὐτοῖς ἐκλέγουσι· καὶ τοιοῦτον ἦν ἴσως τὸ χρυσόμαλλον Αἰήτου δέρος. App., *Bell. Mithridatic.*, p. 242.

Les habitants (du Caucase) plongent des toisons dans les ruisseaux, et arrêtent par ce moyen les paillettes d'or qui s'y attachent; et c'est peut-être là ce qui a donné lieu à la fable de la toison d'or d'Æétès.

minéral qu'il roule dans ses sables. Comme je leur demandai ce qu'ils faisaient dans la saison des pluies, ils me répondirent qu'alors ils s'occupaient à creuser des auges en bois (scaphidia), et à tisser des paniers en osier, qu'ils portent dans les villes voisines, où ils vendent leur or réduit en lingots aux orfèvres, et disent la bonne aventure à tout venant.

Il est probable que l'Haliacmon était compris au nombre des mines d'or de la Macédoine (1), et que celles du mont Pangée n'étaient pas les seules exploitées. Il est même vraisemblable qu'au temps de Midas, qui fut chassé par Carnaus de son royaume, on n'avait pas encore ouvert le sein de la terre pour en arracher ce métal, et qu'on se contentait alors, comme dans la Grèce redevenue barbare, d'en recueillir les parcelles que le chrysophore Haliacmon roule sans doute depuis la création du monde (2).

Croupista, d'où nous étions peu éloignés, est situé à onze milles de Castoria. On y compte deux cents familles mahométanes, qui se prétendent issues des premiers conquérants de la Macédoine, et cent fa-

---

(1) La défense d'extraire les métaux d'or et d'argent fut une des conditions imposées par les Romains aux Macédoniens qu'ils avaient subjugués. *Metalla quoque auri atque argenti non exerceri.*

TIT.-LIV., lib. XLV, c. 29.

C'était des mines, voisines du mont Pangée, que Philippe retirait annuellement mille talents en or, estimés à 5,400,000 liv.

DIOD., lib. XVI, p. 413.

(2) On achetait à Athènes, pour la monnaie, de l'or de la Lydie et de quelques autres contrées de l'Asie mineure ainsi que de la Macédoine. THUCYD., lib. IV, c. 105; ARISTOT., t. I, p. 1153.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

milles chrétiennes, auxquelles on a permis d'avoir quelques églises. Comme nous ne traversâmes pas le fleuve pour nous porter sur sa rive droite, je ne saurais dire s'il s'y trouve des antiquités, ni si Croupista est l'ancienne Zapara dépendante du gouvernement militaire de Macédoine, qui comprenait la partie septentrionale de ce royaume voisine de l'Illyrie (1). On m'indiqua, à peu de distance, un varochi (faubourg) fondé par une centaine de familles valaques émigrées de Voschopolis, qui conservent leurs mœurs, et vivent partagées entre le soin des troupeaux, l'agriculture et l'art de faire les tissus grossiers de laine destinés aux vêtements du peuple.

En remontant à l'ouest-nord-ouest du tchiftlik de Zéli, près duquel nous nous étions arrêtés pour dîner avec nos provisions, dans trois quarts d'heure, nous nous trouvâmes au monastère de Tzoûca, fondé sous l'invocation de saint Michel. Nous avions devant nous, au midi, Nestrancé, bourgade bulgare de cent vingt feux, au-dessous de laquelle coule la branche de l'Haliacmon qui prend ses sources au mont Grammos, à la distance d'environ quatre lieues ouest-sud-ouest. L'inclinaison du terrain qui

---

(1) Η' Ἐπαρχία μακεδονίας Β' ὑπό ἡγεμόνα. Πόλεις Η' Στόλοι, Ἄργος, Εὔσραΐον, Πελαγονία, Βάργαλα, Κελενίδιον, Ἁρμονία, Ζάπαρα. CONST., PORPHYR., lib. II, *Them.* 2.

VIIIe province de la seconde Macédoine; gouvernement militaire; huit villes : Stoli, Argos, Eustraion, Pélagonie, Bargala, Célénide, Harmonie, Zapara.

s'élève en face de celui que parcourt la petite Dévol, donne à cette partie du bassin la forme d'un amphithéâtre, qui dégorge ses eaux dans le berceau aurifère de l'Haliacmon. De nombreux villages, la fumée de plusieurs autres que je ne pouvais distinguer, me donnaient l'idée d'une partie du monde éloigné du choc des guerres et des révolutions, où *le bonheur* aurait pu habiter, *si son séjour appartenait à la terre!* Mais hélas! à quels hommes l'a-t-il livrée! Les Turcs que je rencontrais grinçaient les dents en voyant un chapeau, et ne me regardaient qu'avec horreur. « Quel est *ce chien*, ou *cet infidèle*, que vous accompagnez, demandaient-ils à mes guides? *Que ne lui faites-vous, d'un coup de sabre, la barbe par le milieu du corps!* » Je feignais de ne pas entendre ces lâches propos. Les paysans chrétiens, de leur côté, levaient les yeux au ciel, quand ils étaient sûrs de n'être pas vus des gens de mon escorte; ils faisaient des signes de croix pour me dire qu'ils étaient orthodoxes; et s'ils pouvaient me parler à l'écart, c'était pour me demander si quelque *roi chrétien* ne prendrait pas pitié de leurs misères!

Le cours de la branche occidentale de l'Haliacmon nous séparait de Sfétédéla, nom bulgare, qu'on me dit signifier saint Nicolas. Ce village, habité par deux cents familles turques et chrétiennes, est peu éloigné des ruines d'une ville pélasgique, qu'on croit être Pélion, citée par Tite-Live comme une forteresse placée sur la route qui conduisait de Célétrum dans la Dassarétie, et dont l'occupation était favorable pour

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

faire des excursions dans la Macédoine (1). Les moines, qui y ont remplacé les garnisons macédoniennes et romaines, y attirent un concours nombreux de fidèles, auxquels ils montrent, comme étant l'image autotype de saint Nicolas, une sculpture grossière, digne de sortir des ateliers de quelque artiste de l'école de Saint Luc. Cependant les caloyers prétendent tenir cet objet précieux de la piété de Scanderbeg, qui l'avait apporté, dit-on, de Raguse, ville enrichie de nos jours du reliquaire le mieux assorti de la chrétienté. Ils l'exposent à la vénération publique dans un panégyri purement religieux, qui a lieu chaque année au mois de décembre. Un mille et demi à l'occident de Sfétédéla, on découvre Tchétérochi, village de cent familles mahométanes, ennemies déclarées des Turcs de Bossigrad, jadis la terreur de la Macédoine, mais maintenant courbées sous le joug d'Ali pacha. A deux lieues de là, vers l'occident, on m'indiqua Pisidéri et le défilé de ce nom, qui conduit à travers le canton de Caulonias, par Lexovico, au pont d'Ostanitza (2). Je fus vivement tenté de rentrer par cette

(1) Ἔστι δὲ καὶ Πηλίον Ἰλλυρίας πόλεως, ἧς μέμνηται Κουάδρατος.
STEPH. BYZ.

Ab Celetro in Dassaretios processit, urbem Pelion vi cepit... Sita et opportuna urbs erat ad impetus faciendos in Macedoniam.
TIT.-LIV., lib. XXXI, c. 40.

Arrien en parle comme de la place la plus forte de la Macédoine, au temps d'Alexandre-le-Grand.
ARRH., *De Expedit. Alex.*, lib. I.

(2) Épire, c. XVII de ce voyage.

gorge dans l'Épire; mais sur la seule proposition que j'en fis, mes guides déclarèrent qu'ils ne consentiraient ni à m'accompagner, ni à me laisser pénétrer dans cette contrée inhospitalière. Ainsi il fallut pour la seconde fois renoncer à un projet que j'avais à cœur, comme à bien d'autres, par suite de leur mauvaise volonté, pour laquelle je leur dois, depuis que j'ai connu les dangers qui m'environnaient, plus de reconnaissance que de blâme.

Nous poursuivîmes donc notre route vers Bichlistas, éloigné de huit milles; et au tiers de la route, nous passâmes près de Tumbéni, d'où nous eûmes en vue plusieurs villages, desquels on ne put, ou bien on ne voulut pas me dire les noms. La ville de Bichlistas, puisque les Albanais la qualifient de *Casabas*, si on peut donner ce nom à une poignée de maisons en torchis renfermant cinq cents Albanais mahométans, s'élève en terrasses sur le penchant du Pinde, près des sources d'une des branches de l'Haliacmon, qui porte son nom, comme je l'ai dit, jusque par le travers d'Anaselitzas, et au-dessous, celui d'Indgé-Cara-Sou, qu'il tient peut-être de la ville Jénidgé, située non loin de son embouchure. J'aurais désiré finir la journée à cette halte; mais les guides me dirent que la populace y était très-féroce, et que je pourrais y être insulté; enfin ils me donnèrent de si bonnes raisons, que je consentis volontiers à pousser en avant.

Le chemin direct, ou route de poste des Tatares entre Castoria et Bichlistas, duquel j'avais dévié pour observer le cours des eaux, est coté à six lieues et

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

demie pour les courriers (1); et comme on peut en juger, j'avais fait de longs détours. Cette fois, nous ne nous repliâmes qu'à la distance d'un quart de lieue, pour venir passer la nuit au pied des murailles d'un caravansérail, où personne de la compagnie ne fut tenté de loger, à cause de son extrême malpropreté.

On ne parlait que bulgare dans ce cloaque; ainsi je ne pouvais me faire entendre avec ce que je savais de mots, on ne me répondait que par des signes négatifs; et il fallut en passer par ce que voulurent mes guides. Comme ils étaient intéressés à la conservation des chevaux, ils trouvèrent de la paille hachée et de l'orge pour les nourrir. Pour moi, il fallut souper avec quelques morceaux de biscuit que j'avais en réserve, car il n'y avait dans le khan que du pain de maïs chanci et des oignons, qui n'auraient pas même décidé un Pythagoricien affamé à rompre le jeûne. L'appétit, qui assaisonne tout, me fit trouver mon biscuit délicieux, l'eau excellente; et la fatigue de la journée me procura un sommeil si profond, que le soleil commençait à poindre, lorsque je me réveillai, aussi dispos que si j'avais soupé à table d'hôte, et reposé dans la meilleure auberge de France.

Dès qu'on eut bridé les chevaux, car on ne les desselle, ni ne les étrille jamais en voyage, nous nous acheminâmes, en remontant au nord-ouest un terrain libre et ondoyant à cause des collines, jusque par le travers de Bossigrad, restant deux heures et

(1) Savoir : à deux lieues entre Castoria et Sclivéni; trois de ce village à Rapchista, et une heure et demie de Rapchista à Bichlistas.

demie à l'ouest dans la chaîne du Pinde. Nous franchîmes ensuite un coteau boisé d'une demi-lieue de développement; et un mille plus loin, nous passâmes sur un pont en pierre la Dévol, un peu au-dessous de Zapoundgi-Cupressi. Cette rivière, qui prend, comme je le dirai ci-après, ses sources dans le mont Bôra, forme de grandes sinuosités jusqu'à Pias, ou Piassa, d'où elle pénètre dans le vallon de Gortcha, ou Ghéortcha, qu'elle parcourt pour couler vers Elbassan, et de là à travers le Musaché, jusque dans l'Adriatique, où elle se décharge presque parallèlement au fleuve Apsus.

De Zapoundgi-Cupressi, nous employâmes une heure et demie pour arriver à Piassa, bourgade de quatre-vingts familles albanaises, qui occupent vraisemblablement le territoire des Piastes, peuplade macédonienne mentionnée par Étienne de Byzance (1). J'avais dépêché en avant un courrier à Méhémet bey, parent d'Ali pacha de Janina, pour lui demander l'hospitalité et les moyens de continuer mon voyage par Ghéortcha jusqu'à Ochrida. A peine mon exprès était-il parti, que je réfléchis qu'en demandant tant de choses à-la-fois, je pourrais bien n'en obtenir aucune; et l'événement ne tarda pas à justifier que j'avais agi inconsidérément. Arrivé à l'entrée de la ville, je trouvai mon envoyé avec un tchoadar du bey, qui me dit que son maître n'avait pas d'ordre du visir pour me recevoir, et qu'il fallait prendre là-dessus mon parti. Sans paraître déconcerté, je dis au sbirre de retourner vers son chef, pour savoir *si, n'ayant*

(1) Μακεδονικὰ δὲ εἴσιν ἔθνη καὶ οἱ Πιασαί. STEPH. BYZ.

pas ordre de me recevoir, il avait celui de me repousser; que je désirais là-dessus savoir à quoi m'en tenir, pour aviser à ce que je devrais faire. A cette question inattendue, il paraît qu'on délibéra longuement, car il s'était passé près d'une heure, lorsque je vis paraître le médecin du bey, qui m'offrit un logement en ville, en protestant que son maître était très-fâché de ne pouvoir me laisser passer outre. Comme je vis que je n'en pourrais tirer rien de plus, je le fis remercier de son obligeance équivoque, et je songeai à m'éloigner d'un lieu où je ne pouvais recevoir que des affronts (1).

Après avoir délibéré avec mes guides, on résolut de remonter le cours de la Dévol au nord, jusqu'à Bobsouri, village bulgare, où nous vînmes passer la nuit. Nous eûmes trois lieues à faire pour y arriver, en parcourant une vallée solitaire et déserte; on me dit que de là à Doubéni, il y avait trois lieues nord, et que la rivière prend ses sources à Tournovo, une lieue au-dessus dans la même direction. Dans cette traverse, elle reçoit par sa droite les rivières d'Ostima et de Zélovo, villages éloignés entre eux de cinq milles, et de deux lieues environ de Doubéni. Ce furent là les ren-

(1) Méhémet, bey Piassa, n'eut aucun tort personnel dans cette affaire. J'ai su, plus de quatre ans après, d'une personne digne de foi, que si j'avais insisté, il m'aurait laissé passer. Dans ce cas, il avait ordre de me faire assassiner dans les montagnes; et on aurait fait pendre pour se justifier un village entier, s'il l'avait fallu. Sa résistance honnête, car elle le fut, me sauva la vie, et épargna des crimes à celui auquel ils ne coûtent pas de remords, quand sa politique y est intéressée. J'étais déjà, sans m'en douter, le point de mire de ses soupçons!

seignements vagues dont je dus me contenter, puisqu'il n'était pas en mon pouvosr de mieux faire.

Le lendemain de ce jour marqué par des contrariétés de toute espèce, nous partîmes avec la pluie, en dirigeant à l'est-nord-est, le long de la base du mont Sarakina, qui envoie plusieurs ruisseaux à la Dévol; et au bout de deux lieues, je vis à gauche Drénovini, situé dans les flancs d'un contrefort du mont Bôra. De là nous marchâmes trois lieues en montagne pour arriver au village d'Aposchépos, auprès duquel sont les sources de la petite Dévol; et nous eûmes quatre milles à faire ensuite jusqu'à Castoria, où je rentrai avant la nuit.

Mes reconnaissances particulières finissent ainsi, comme on le voit, à Piassa et à la vallée de la Dévol; mais ayant fait voyager dans la suite une personne capable d'observer, qui résida deux ans à Ghéortcha, à Elbassan et à Ochrida, j'ai pu, au moyen de ses plans et de ses recherches, compléter la description de l'Illyrie macédonienne et de la Dassarétie, jusqu'au confluent des deux Drins. Cette conquête géographique faite par l'entremise d'un homme que je n'ose nommer, est cependant loin de me consoler de n'avoir pu explorer moi-même cette partie ignorée et barbare de la Turquie. Je la donne donc comme une suite de renseignements nécessaires aux voyageurs qui pourraient se déterminer, s'ils sont assez protégés, à pénétrer dans un pays aussi sauvage que les solitudes de l'Afrique, sur-tout dans la partie des Dibres et de *Calcandéren*, ou *montagne des Boucliers*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LVI.

Illyrie macédonienne. Dassarétie. Route de Piassa à Ghéortcha. Ruines de Sélasphoros, ou Déavolis. Population des cantons de Dévol et de Ghéortcha. Distances entre cette ville, Moschopolis et Bérat. Coli de Malik. Lac de ce nom. Route jusqu'au lac Lychnidus. Sa périgraphie. Source de Saint-Naum. Ruines d'Achrida. Division, étendue, population de son Sangiac. Cantons de Resné et de Prespa. Lacs de ce nom et de Drénovo. Dénomination des peuplades voisines du confluent des deux Drins. Distances indicatives de la position de Critchovo dans le mont Bóra. Ses rapports avec le Lac-Oulak, ou Arnaoutlik, frontière de Bosnie.

L'Éordée de Tite-Live embrassait une grande partie des cantons de Croupistas et de Bichlistas, à travers lesquels je viens de tracer des itinéraires. Les habitants primitifs, qui furent en partie chassés, antérieurement au siècle de Thucydide (1), avaient fondé des colonies chez les Physques, nation que Ptolémée place dans l'Illyrie macédonienne, où elle fut probablement transférée de la Mygdonie, province voisine de

(1) Thucydid., lib. II, p. 170; Φύσκαι, Ptolem.; *Eordenses*, Plin.; Ἐορδόι, Herodot., lib. VII, c. 185.

l'Axius (1). Ainsi dans la Grèce ancienne, comme dans la Grèce asservie, les hommes furent, dès une haute antiquité, le jouet des conquérants, qui, après les avoir décimés par le fer, les parquaient au gré de leurs caprices, pour peupler les contrées qu'ils voulaient exploiter suivant leurs convenances particulières! Les véritables Éordéens n'existaient plus dès le temps de Paul-Émile; des Lyncestes, des Calliœœnes, des troupeaux de Pénestes esclaves habitaient aux environs de la Candavie, dans les vallées du canton de Caulonias; et le char du vainqueur de Persée roulait sur les cendres ignorées de plusieurs peuplades, et sur les débris d'un grand nombre de villes, lorsqu'il subjugua cette partie de la Grèce. Strabon, qui écrit sa géographie après cette révolution, dit que la voie Egnatienne, commençant à Dyrrachium, passait par Héraclée, traversait le pays des Lyncestes, celui des Éordéens, Édesse et Pella, d'où elle aboutissait à Thessalonique (2); ce qui ne s'accorde pas avec la description de Tite-Live, comme le remarque Cellarius (3). Mais qui nous dira, pour discuter cette critique, comment s'est perdu le nom d'Éordée, qu'on ne retrouve plus cité depuis le temps de Constantin Porphyrogénète (4), et celui même de l'illustre

(1) Suivant Ptolémée, il paraîtrait que les Physques habitaient à l'occident de l'Éordée, ce qui prouverait qu'ils avaient émigré de la Mygdonie.

(2) Strab., lib. VII, p. 223.

(3) Cellar., *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 13.

(4) Ἐορδέα, Constant. Porphyr., *De Them.*, lib. II, c. 2; Ἐορδαῖαι, Steph. Byz; Ἐορδία, Thucyd., lib. II.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

royaume de Macédoine, que ses habitants ignorent maintenant, car les souvenirs de la gloire antique se sont effacés avec l'éclat passager attaché aux plus puissants empires de l'Orient?

Je me trouvais à l'entrée des défilés de la Candavie, lorsque je dus rétrograder de Piassa par la vallée du mont Bôra, vers Castoria. De cette ville, dont je m'éloignais à regret, la distance avec Ghéortcha, nom qui a quelque consonnance avec celui d'Éordéa, le chemin est de dix milles à l'ouest-nord-ouest, partie en plaine, et partie en montagne. Avant de couler devant cette ville, la Dévol, grossie de plusieurs rivières, reçoit, par sa rive gauche, la Donavesti, qui est le Pancasus, ou Panyassus des géographes, comme la Dévol est leur Génusssus. Cette dernière rivière prend sa source au mont Sboké, chaîne très-élevée, que les écrivains du bas Empire appellent *Deabolis montes*, qui se déploie couronnée de pics ombragés de forêts, de l'orient au couchant d'été, parallèlement au mont Saint-Spiridion, par des pentes étagées couvertes de hameaux et de pâturages, qui s'inclinent vers le lac Lychnidus. Ghéortcha, située dans cette vallée, paraît une ville moderne, car on n'y remarque ni aux environs aucune trace d'antiquités. Son voivode, qui relève du Romili-Valicy, est aussi de nouvelle institution; et son archevêque n'est historiquement connu que vers l'année 678, s'il est, comme il le prétend, le successeur des prélats de Gotthia, siége compris dans le catalogue des cent neuf métropoles du patriarchat de

Constantinople (1). Détaché par le schisme, du siége de Rome, duquel il relevait, lorsque l'église ne formait qu'une grande famille, Ghéortcha fut soumis à la discipline de l'exarque d'Achrida, d'où il est rentré sous la hiérarchie immédiate de Constantinople. On compte dans cette ville, déchue de son importance, cinq églises, une mosquée, et en tout treize cents familles, dont les deux tiers sont chrétiennes. La juridiction du métropolitain embrasse l'étendue du canton, ainsi que le Maliki (subdivision des montagnes); et ses revenus, qui consistent en dotations et en redevances, se montent à douze mille piastres. Juge et protecteur des fidèles, il jouissait d'une autorité très-étendue avant que cette contrée fût envahie par Ali pacha, qui l'a démembrée du gouvernement de Romélie, auquel elle reviendra tôt ou tard, parce que l'usurpation ne consacre nulle part le droit de propriété.

Trois quarts de lieue au sud-est de Ghéortcha, dans la croupe inférieure du mont Sboké, on trouve les ruines d'une ville appelée par les habitants, la vieille Dévol, qui a probablement succédé à Sélasphoros, bâtie par les Grecs, déja sujets de Rome, sur les ruines de l'antique Créonium, ouvrage des Pélasges (2); car les vieux murs qu'on voit aux environs,

(1) Banduri, lib. VIII, p. 235.

(2) Ce n'est point sur le lac Lychnidus, mais aux environs du Maliki, qu'il faut chercher Creonium, Κρεώνιον, et Géronte, Γεροῦντα, qui est peut-être la même ville que celle de Gotthia, dont Polybe fait mention.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ΕΥΛΟΓΙΟ ΤΗΣ ΤΕΛΑ
ΛΑΥΡΙΟΤΟΥ

qui sont surmontés de restaurations romaines, présentent à leur base une construction en masses cyclopéennes. Les chrétiens ont bâti dans cette enceinte, et peut-être sur le terrain de quelque temple, l'église qu'ils appellent Analipsis, près d'un ruisseau qui tombe dans la Donavesti, en séparant cette partie de la montagne d'un autre contrefort sur lequel s'élève un monastère dédié au prophète Élie. On porte les revenus de ces deux retraites à huit bourses, ou quatre mille francs, qui servent à entretenir douze religieux consacrés à la prière et au travail des mains. Ce penchant envoie aussi un grand nombre de ruisseaux et de torrents à la Dévol, fleuve impétueux, quand les hivers versent des flots de neige et de pluie dans le désert de la Candavie, mais qui devient guéable dès que l'été commence à se faire sentir.

En regard du monastère d'Analipsis, à une lieue de distance, à cause des inégalités du terrain, est situé le village de Dévol, qui conserve le titre de chef-lieu de canton, quoique réduit au même état que Crépéni, capitale de l'Orestide. J'ignore s'il se trouve des antiquités aux environs; mais c'est encore en son nom que sont régis vingt villages habités par des chrétiens schypetars et bulgares formant six cent soixante-douze familles, ou trois mille trois cent soixante individus. La richesse principale de ces montagnards consiste en troupeaux, dont le beurre, le fromage et les toisons, qu'ils vendent en partie, servent à leur fournir le numéraire avec lequel ils soldent leurs tributs, et le peu d'objets étrangers à leur cru, qui sont nécessaires à leurs besoins. Sur la ligne du village de

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Dévol, on trouve plusieurs hameaux, parmi lesquels celui de Poïani m'est seul connu nominativement; et au bout d'une lieue et demie, on arrive au fleuve Saint-Spiridion, qui emprunte son nom de celui de la montagne dont il sort.

A la rive opposée de la Dévol, deux lieues à l'ouest-nord-ouest de Ghéortcha, on trouve le village de Malik, et trois quarts de lieue plus loin, celui de Caménitza. Le lac Maliki, ou lac des montagnes, comme l'indique sa dénomination schype, est un élargissement du fleuve qui forme une lagune de deux lieues de long sur un mille et demi au plus de diamètre, jusqu'à l'endroit où il s'épanche par une cascade de quatre brasses de hauteur dans le coli des montagnes. C'est à cette distance que finit le villaïéti de Ghéortcha, qui renferme à lui seul deux mille quatre-vingts familles laborieuses. Les productions de cette partie des gorges candaviennes sont le riz et le maïs, qu'on cultive aux bords du lac, qui se dessèche presque entièrement pendant l'été. Le lin qui croît au pied du mont Sboké, le coton qu'on récolte en petite quantité, suffisent aux besoins d'hommes qui vivent, comme au siècle de Rhée, contents des richesses indigènes. C'est pourquoi on dit communément que ce canton ne donne rien et ne consomme rien; et comme on paie peu de redevances, et qu'on ignore toute espèce de luxe, le superflu n'est pas chose nécessaire pour ses habitants. Les femmes, les vieillards et les enfants filent ou tissent les capes qui servent à les habiller. Les paysannes cultivent les champs; leurs maris gardent

les troupeaux; et du prix de la vente de quelques chevaux, de quelques chèvres, ou quelques moutons, on achète des armes, seul objet recherché comme parure chez un peuple libre et guerrier. Les grands propriétaires vivent des produits de leurs terres, et accumulent les épargnes qu'ils font à l'étranger, où ils mènent des compagnies albanaises qui s'enrôlent à prix fixe sous leurs drapeaux, comme le faisaient autrefois chez nous les aventuriers. Telles sont les mœurs des habitants de la Dévol et de Ghéortcha, cantons enclavés dans les déserts de la Candavie (1), où les invasions des barbares refoulèrent sans doute les peuplades qui s'y sont perpétuées jusqu'à ce jour, en conservant la plus belle prérogative de la liberté, celle de se faire respecter, sans manquer aux devoirs envers leur souverain, qu'elles sont toujours prêtes à défendre contre l'étranger! L'Albanais incivilisé des bords du Génussus, avec tous les vices inhérents à la barbarie, chérit son pays. Né pour la guerre, il porte les armes dès sa plus tendre enfance; il les conserve en conduisant ses troupeaux; et quand il laboure, ses armes sont à la tête du champ qu'il cultive. Formé à de longues excursions, familiarisé aux bivouacs, il part au moindre signal, et il suit la première voix qui l'appelle au combat. Il a entendu raconter à ses pères, au coin du foyer rustique, les histoires de leurs guerres; ils lui ont vanté les ri-

(1) Deserta Candaviæ. Senec, *Epist.* 31; *De Bello civili*, l. III, c. 79; Cic., *Orat. de Provinc. Consularib.*, c. 2; *Ep. ad Attic.*, lib. III, *Ep.* 7; Strab., lib. VII, p. 327.

chesses des pays lointains, et la soif de l'or enflamme son imagination. Sans s'informer des distances, sans redouter les climats, il vole indifféremment au-delà du Danube pour servir les hospodars de Valachie, ou vers les sables brûlants de la Lybie, mais toujours dans l'espérance de rentrer parmi les siens, chargé de dépouilles et d'argent qu'il destine à enfouir sans retour dans des montagnes, d'où il ne sort jamais que des hommes et des troupeaux. Mais quel plaisir de se montrer aux siens richement vêtu, de pouvoir garder les troupeaux en veste galonnée! car quelle que soit la fortune d'un Albanais, s'il augmente son luxe, il finit sa vie comme il l'avait commencée, en retournant à la houlette ou à la charrue.

Le versant méridional du Sboké présente, parmi les peuplades qui l'habitent, des mœurs plus pastorales et plus douces. Séjour des Dosques, ou Toxides, les plus beaux et les plus parfaits des Schypetars, une colonie de Valaques Dassarets s'était fixée au milieu d'eux, comme un essaim d'abeilles industrieuses s'établit par-fois dans le creux des rochers, autour desquels mugissent les torrents. Pasteurs vigilants, ouvriers économes, ces Valaques, qui se prétendaient descendus des Romains établis dans la Candavie par Quintus-Maximus, avaient relevé, dans le onzième siècle, sur les ruines de l'antique ville des Mosches, celle de Voschopolis (1); et d'un simple camp de bergers, elle était devenue la métropole commerciale de l'Épire. On y comptait, vers le milieu du

(1) Quatre lieues au S. O. de Ghéortcha.

siècle dernier, près de quarante mille ames; et en 1788, sa population, augmentée d'un tiers, promettait de superbes destinées aux chrétiens de cette partie presque ignorée de la Grèce. Les écoles de Voschopolis florissaient; la civilisation s'annonçait, sous les auspices de la religion et de ses ministres, telle qu'elle parut une fois dans le monde aux bords fortunés du Paraguay; lorsque l'envie et le fanatisme se liguèrent pour détruire l'ouvrage de la sagesse. Les hordes mahométanes de Dágli et de Caulonias donnèrent les premières le signal des malheurs, en commençant à détrousser et à assassiner les caravanes qui fréquentaient le marché de Voschopolis. De leur côté, les beys turcs du Musaché, sous prétexte de secourir les sujets molestés du Grand-Seigneur, mirent garnison dans la ville; et après dix années de dévastations, de rapines et de guerres, Voschopolis disparut de la surface de l'Albanie! Deux cents cabanes, habitées par de pauvres bergers, sont tout ce qui reste de cette ville, que la misère ne tardera peut-être pas à ensevelir au milieu des décombres auxquels on reconnaît encore sa splendeur. L'Apsus, qui parcourt la vallée des Mosches au milieu d'une multitude de villages incendiés, dans un cours de douze lieues jusqu'à Bérat, n'arrose plus que des plaines silencieuses et des tombeaux, tristes monuments de l'anarchie dévorante; et ce n'est qu'en approchant de la rivière de Bitocouchi, qu'on recommence à apercevoir des traces de vie et de culture.

C'est, je pense, à la vallée de l'Apsus, ou Cauloni, et à la décharge du lac Maliki, que dut se terminer

la partie occidentale de l'Éordée, qui confine, par ces deux aboutissants, aux sangiacs de Bérat et d'Elbassan, que j'ai décrits, en traitant de la partie occidentale de l'Illyrie Macédoine. Il me reste maintenant à parler du pachalik d'Ochrida, qui renferme la Dassarétie, partie de la Prévalitaine des Byzantins, et la Dardanie, jusqu'aux rochers de Calcandéren, ou montagnes des Porteurs de boucliers.

Ce n'est plus la terre des demi-dieux, riche en souvenirs, embellie des illusions de la mythologie, ornée de l'intérêt de l'histoire, que j'ai à parcourir. Je n'ai plus à prononcer les noms harmonieux de la Grèce; j'entre dans le royaume de ce Gentius (1) qui ne parut un moment, les armes à la main, devant les Romains, que pour décorer bientôt après la pompe triomphale de son vainqueur! Les poëtes et les historiens de l'antiquité cessent de me guider: il faut, pour me reconnaître, débrouiller le chaos de la Byzantine et des siècles théologiques.

J'aurais aimé, pour varier mes tableaux, à rappeler les lieux témoins de la valeur de Scanderbeg; mais le dernier des héros de la Macédoine n'a pas un seul historien digne de sa gloire, dans lequel on puisse trouver des matériaux capables de se lier à une description.

La Dassarétie, province illyrienne (2), commence

(1) Tit.-Liv., lib. XL, c. 42. Se rendit au préteur Anicius avec sa femme et ses enfants, *ibid.*, lib. XLIV, c. 30, 33; jeté dans les prisons de Rome, *ibid.*, lib. XLV, c. 35; et enchaîné avec son épouse au char du triomphateur, c. 43.

(2) Δασσαρῆται ἔθνος Ἰλλυρίας, Steph. Byz.; Polyb., lib. VIII;

à l'issue septentrionale du défilé de Mocréna, du côté du lac Lychnidus. Une lieue au nord-nord-ouest de Ghéortcha, après avoir traversé la Dévol sur un pont, si on tourne au nord, on ne tarde pas à entrer dans un dervin arrosé par une faible rivière qu'on suit durant une lieue et demie jusqu'au-dessous du village de Panta-Vinia, près duquel on trouve une acropole ruinée, qui est peut-être celle de Sation (1); et presque en face, une lieue à l'occident, on aperçoit le hameau de Mocréna. Au-dessous et au nord de ces deux colonies bulgares, commence un espace libre qui se déploie à la distance de quatre milles jusqu'au lac Lychnidus, dont l'étendue s'annonce comme une Méditerranée, de laquelle on distingue confusément à l'horizon les bords opposés.

De la tête d'un pont jeté presque à la décharge de la Môcra dans le lac, en dirigeant au nord-est, si on on prolonge la courbe des montagnes pendant deux lieues, on arrive à la source de Saint-Naum. Tout auprès, on trouve le monastère bâti sous l'invocation de ce prophète par l'empereur Justinien, qui le dota suivant une bulle d'or (χρύσοβουλλα), en vignobles, champs labourables et moulins; dont les revenus, joints aux produits des troupeaux, s'élèvent maintenant à près de cent bourses, qui servent aux frais du culte, à l'entretien de soixante moines et aux

---

App., *De Bello Illyrico*; Tit.-Liv., lib. XXXVII, c. 34; *ibid.*, XXXI, c. 33; *ibid.*, XLV, c. 26.

(1) Il y avait près du lac Lychnidus une ville de ce nom Σατλουα. Polyb., lib. V; Tit.-Liv., lib. XXVII.

aumônes répandues sur ceux qui réclament les secours de ces pieux hospitaliers. La décharge de la fontaine, sur laquelle il y a un pont, est un de ces fleuves souterrains semblables à l'Arion de Raguse, ou à la fontaine de Vaucluse, que les habitants regardent comme l'origine du lac Lychnidus. En arrière du couvent, on voit un grand village et une tour qui sert de poste à une garde d'Albanais préposés à la police du pays et à l'exaction des péages appelés *courmetis*. Au-dessous du monastère, on passe sur un pont la rivière de Saint-Naum, dans laquelle on pêche une quantité prodigieuse de truites, et on monte la butte sur laquelle exista Lychnidus (1), que Tite-Live place dans l'Illyrie, et Ptolémée dans la Dassarétie (2). Les auteurs qui parlent de cette ville, la representent comme une place importante dès le temps des rois de Macédoine (3), située au carrefour des routes de ce royaume et de l'Illyrie. Strabon laisse entrevoir qu'elle avoisinait plusieurs lacs, circonstance qui s'applique à celui de Maliki, que je viens de faire connaître; au Lychnidus, qui va être l'objet de mon examen; et aux lacs de Prespa et de Drénovo, dont il sera question à la fin de ce chapitre.

---

(1) Tit.-Liv., lib. XLIV, c. 21; Steph. Byz.

(2) Ville de Macédoine dans le pays des Dassarets.
PTOLEM., lib. III, c. 13.

(3) *In excerptis Legationibus*, il est dit qu'on donna à Plevratus Lychnida et Parthus, villes de l'Illyrie appartenantes à Philippe.
POLYB., lib. IX.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Sans oublier son nom ancien de Lychnidus, qu'on trouve cité par Hiérocles le grammairien, qui le joint à celui de métropole (1), dénomination que Vesseling et Paulmier de Grenteménil (2) corrigent, en écrivant Lychnidos; ces auteurs, dis-je, avant lesquels je citerai le Scholiaste de Ptolémée, qui écrivait postérieurement à l'invasion des barbares, y joint la dénomination d'Achrida, empruntée des Bulgares, qui l'avaient probablement dérivée d'Achris, mot du grec qu'on parlait au temps de Justinien, qui signifie une éminence, dénomination parfaitement caractéristique de la position de Lychnidus.

Si l'on peut en croire Christodore (3), cette ville aurait dû sa fondation à Cadmus; mais son autorité ne repose sur aucune tradition connue. Procope, qui ne parle pas des guerres des rois de Macédoine et des Romains, dans lesquelles on voit figurer cette forteresse, ni de l'époque à laquelle elle reçut la foi, qu'on peut approximativement fixer au quatrième siècle de l'église, puisqu'on voit la hiérarchie de ses évêques commencer à Denis, qui siégea au concile de Sardes (4);

---

(1) Λυχνίδος μητρόπολις. C'est ainsi que l'écrit improprement Constant. Porphyrog., *Them.*, lib. II, c. 2; dénomination que le grammairien Hiéroclès avait rectifiée à sa manière.

(2) Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. IV, c. 35.

(3) Λυχνάδον ἣν Φοῖνιξ Κάδμος ἔδειμε πόλιν.
Lychnadus, que le phénicien Cadmus avait fondée.
Le sophiste Malchus et Théoudoric l'écrivent Λυχνηδόν, comme les Grecs modernes.

(4) La liste de ses évêques, que donne le P. Lequien, est de

la place (1) dans le thème de la nouvelle Épire, dont l'étendue comprenait l'Illyrie macédonienne jusqu'à Lissa. Il rapporte ensuite qu'ayant été renversée en même temps que Corinthe par un tremblement de terre arrivé sous le règne de Justin, dont les secousses, qui se renouvelèrent la treizième et la dix-septième année de la guerre des Goths, couvrirent la Grèce entière de ruines (2), elle fut relevée par l'empereur Justinien (3). Mais l'historien étant fort ignorant en géographie, rejette la Justinienne première dans la Dardanie, en disant qu'elle succéda à Taurésium et non pas à Lychnidus. De là le conflit d'opinions entre les savants sur l'emplacement de la Justinienne première, qu'ils croient être Kiustendil (4), sans faire attention que l'Achrida *Justinianæ primæ* était située dans la province de la nouvelle Épire, comme Procope, qui a tout embrouillé, le dit lui-même. Mais s'il faut être en garde contre son érudition, on doit en rabattre sans doute beaucoup de la

---

cinquante, depuis Denis, qui siégea au concile de Sardes, jusqu'à Josaphat, qui vivait en 1721. OR. CHRIST.

(1) Procop., *Liv. des Anecdotes.*

(2) Nicéphor., *Callist.*, lib. XVII, c. 3.

(3) Procop., *De Ædificiis*, lib. IV.

(4) Ce qui semble justifier Procope aux yeux de ceux qui regardent Kiustendil comme la patrie de Justinien, c'est qu'on y a trouvé une inscription par laquelle la flatterie le qualifiait des titres de *Alamanicus*, *Gothicus*, *Francicus*, *Germanicus*, *Anticus*, *Alanicus*, *Vandalicus*, *Africanus;* lui qui payait tribut à la plupart de ces peuples superbes dont on le disait vainqueur, et entre autres à Théodebert, roi des Français.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

magnificence des aquéducs, des temples, du prétoire, des portiques, des places publiques, des bains, des rues, qu'il est, dit-il, impossible d'énumérer; car comment tant de magnificence se serait-elle entièrement éclipsée. On sait que cet historien ne doit être cité qu'avec réserve, et son témoignage en tout doit être suspect. Mais ce qu'on peut apprendre de lui, c'est que la patrie de Justinien fut illustrée par ce monarque dans la personne de ses prélats, des titres d'archevêques métropolitains des Illyriens, des Daces proprement dits, des Daces riverains, de la seconde Mœsie, de la Dardanie, de la Prévalitaine-province, de la seconde Macédoine, et d'une partie de la seconde Pannonie (1). Dans la suite, on ajouta, aux titres canoniques des métropolitains d'Achrida, ceux d'exarques des provinces que je viens d'énumérer, et de toute la Bulgarie, qu'ils ont portés jusqu'à l'extinction de ce trône ecclésiastique autonome. Codinus (2) nous apprend que l'archevêque d'Achrida et celui d'Héraclée du Pont, dont Bysance n'était primitivement qu'un évêché suffragant, avaient le privilége de consacrer le patriarche œcuménique de Constantinople, tant étaient

(1) Decernit Justinianus, ut primæ justinianæ patriæ nostræ, pro tempore sacro sanctus Antistes, non solum metropolitanus, sed etiam archiepiscopus fiat, et cæteræ provinciæ sub ejus sint auctoritate; id est tam ipsa mediterranea Dacia, quam Dacia ripensis, nec non Mœsia secunda, Dardania et Prevalitana provincia, et secunda Macedonia, pars etiam secundæ Pannoniæ.

NOVEL, XI.

(2) Codin., *Lib. de Offic.* Constantinop., c. 20.

considérables les prérogatives du primat de Bulgarie!

Après la mort de Justinien, les Bulgares, au temps de leur roi Mochrus, qui avait fondé une ville sur l'emplacement de Sationa, à l'issue du défilé de Mocréna, changèrent le nom de Lychnidus et de Justinianopolis, sur-tout à cause de la haine qu'ils portaient aux Romains, en celui d'Achrida (1). Mais ce nom fut-il donné à la ville dont il est question, ou à celle qui est maintenant appelée Ochrida par les Grecs, et Ochri par les Turcs? c'est ce que je tâcherai d'éclaircir dans la suite de cette narration. Quant à Lychnidus, à laquelle succéda la ville de Justinien, on ne peut la méconnaître, sous le rapport de sa position, que Cedrenus donne telle qu'on la retrouve de nos jours (2). C'est, dit Malchus, qui paraît avoir copié cet auteur, une place située sur une hauteur, dans une position forte, abondante en sources, et environnée d'un pays fertile en grains (3). Enfin je tire une dernière autorité du témoignage des modernes, qui appellent les ruines de cette ville, Justinianopolis. Mais il ne reste plus de tous ses édifices qu'une enceinte délabrée, bastionnée et crénelée, et quelques débris d'églises. Quant aux médailles découvertes parmi ses décombres, elles

---

(1) Anne Comnène, liv. XII, p. 371, *édit. du Louvre.*

(2) Cedrenus ad annum mundi 6526. *De Basilio imperatore.*

(3) Σταλαίοπλουτος πολὶς ἐπὶ λόφου κειμένη ὑψηλοῦ. Καὶ πρὸς μὲν τὴν Λύχνιδον ἐπελθὼν καὶ πηγῶν ἔνδον πλήρη, καὶ σίτου παρόντος.

MALCH.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sont macédoniennes (1), romaines, et des siècles du Bas-Empire.

Une tour, occupée par un poste de dervendgis, est le seul lieu habité de cette solitude. En descendant de ses hauteurs, après avoir passé sur un pont en pierre une rivière qui vient de la partie de l'est, on laisse à droite, dans l'espace de deux lieues et demie de chemin, deux grands villages; et on voit une belle maison de campagne. Ces délices (chazi) sont la *villa* de Dgéladin bey, gouverneur actuel d'Ochrida pour Ali pacha, son oncle, qui a usurpé, par la violence et l'intrigue, le gouvernement de la Dassarétie. Au-delà de cette maison de plaisance, remarquable sur-tout par la beauté pittoresque de sa situation, on passe encore sur un pont une des rivières qui se rendent au lac; et en tournant de là au nord-ouest pendant deux milles et demi, on arrive à l'entrée de la moderne Ochrida, dont les habitations, disséminées comme celles de toutes les villes albanaises, occupent une surface de trois quarts de lieue d'étendue.

C'est au temps des despotes de Servie, sous le règne de leur roi Samuel, qu'on place traditionnellement la fondation de la nouvelle Ochrida. Elle devait être déja considérable dans le quatorzième siècle, époque à laquelle Scanderbeg défendait l'Albanie et quelques-unes des contrées adjacentes, puisque Barletius dit que ce prince y envoya Smerctius, un de ses

(1) La plus importante de ces médailles porte à l'exergue : ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΠΡΩΤΗΣ. Je n'en connais aucune autonome.

lieutenants (1), pour en prendre la défense. On sait comment elle fut réduite par Amurath, et que sous Bajazet Ier on y rebâtit une citadelle sur le mont Pieria, qui est aujourd'hui le quartier des chrétiens et du gouverneur (2). Enfin, peu d'années après la conquête des Dibres, ou Dardanie, par les Turcs, dont les habitants furent forcés d'embrasser le mahométisme, Ochri, comme le prononcent les indigènes, devint le chef-lieu d'un sangiac, ou pachalik à deux queues, relevant du Séraskier de Romélie, qu'on divise en onze cantons comprenant la Dassarétie, la Dardanie et une partie de la Prévalitaine. Ainsi l'Achrida des Bulgares, comme on le voit par sa position, qui est celle connue de nos jours sous les noms d'Ochrida et d'Ochri, est donc une ville qu'il ne faut pas confondre avec celle de Justinianopolis, qui fut entièrement abandonnée à l'époque de l'invasion des Scytho-Sclaves dans la Macédoine.

---

(1) Barletius, fol. 204.

(2) Piéria; cette montagne était-elle celle des muses? Voici les éclaircissements vagues que nous fournissent les Byzantins sur sa position : *La Bulgarie, proche Salonique, s'appelait autrefois Péonie; sa capitale est Achris.* Cang., p. 284. *Not. in Ann. Comn.* Alexiad. Achris Bulgariæ Macedonicæ metropolis; Πόλις ἑσπέριος ὑπὸ τὴν Πιερίαν τὸ ὄρος κειμένη. *Cette montagne Pieria était près du grand lac, d'où le Drin, ou Drymon, coule au septentrion.*

NICEPH., lib. XVII, c. 28.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Sangiac, ou Drapeau d'Ochrida.

NOMS DES PROVINCES anciennes.	NOMS DES CANTONS modernes.	NOMBRE DES VILLAGES.	AIRS DE VENTS des chefs-lieux pris d'Ochrida.
Dassarétie....	Ochrida.....	Schypetars 60	
	Resné.....	Bulgares.. 25	E. N. E.
	Bogradessi.....	Mirdites.. 18	O. S. O.
	Starova.....	Toxides.. 50	S. O.
Dardanie.....	Stronga.....	Guègues.. 50	N. O.
	Micri-Grûca.....	Mirdites.. 14	O. S. O.
	Dibri-Apano.....	Guègues.. 57	N.
	Dibri-Cato.....	Guègues.. 15	N.
Prévalitaine et Illyrie.....	Mégali-Grûca.....	Mirdites.. 50	S. O.
	Gôra (la montagne).	Mirdites.. 14	S. O.
	Mathis.....	Mirdites..	O.
	Total des villages connus.	 315	

Le sangiac d'Ochrida confine à l'est-nord-est et au midi avec le département spécial du Romili-Valicy; au nord, avec le Drin, qui le sépare du pachalik de Scodra, ou Scutari; au nord-est, il a ses limites avec Calcanderen; et enfin par Starova et Micri-Grûca, il avoisine le territoire de Bérat; et le canton de Mathis le rend frontière d'Elbassan. La capitale de ce département, le plus sauvage et le moins connu sans contredit de la Turquie d'Europe, renferme six mos-

quées, trois églises, un grand nombre de bains, et une population de treize cents familles, dont six cents seulement sont mahométanes. Les villages habités par des chrétiens latins et des Turcs, possèdent quinze cents familles, qui composent, avec celles du chef-lieu, un total de quatorze mille six cents individus, auxquels on pourrait ajouter plus de trois mille Arnaoutes nomades.

Deux lieues à l'occident d'Ochrida, on arrive à la décharge du lac Lychnidus, qui forme le Drin dont le cours se dirige au septentrion, pour se réfléchir à l'occident, en traversant les Dibres, d'où il se rend à la mer, au-dessous d'Alessio (1). A l'issue du lac, on trouve Stronga (2), qu'il divise en deux quartiers réunis par un pont en bois, construit dans l'endroit le plus étroit du goulet. La population de cette ville, dans laquelle il se tient annuellement une foire considérable le 8 de septembre, est de trois mille habitants, dont un cinquième à-peu-près sont mahométans; et son canton, composé de cinquante villages, compte douze cent cinquante familles, ou six mille deux cents individus de race albanaise. Le cours du Drin établit à cette distance, par sa rive droite, la démarcation entre la langue bulgare et celle des Schypetars Guègues qui occupent la Dardanie et la

(1) Lychnidus lacus, unde Drinus fluvius versus septentrionem effluit, deinde versus occidentem deflectens, in Ionium mare se exonerat, ad Illissum castellum.

CEDREN. et CUROPALAT., *Off. Constantinopolitanis.*

(2) Στρόγγυλος. Procop., *De Ædif.*, lib. IV.

la Prévalitaine, ou haute Dardanie, jusqu'au pied du Monténégro, repaire des hordes esclavonnes gouvernées par le Vladica, ou Saint-Évêque.

Les promontoires qui s'avancent dans le lac au midi, ainsi que les bords du Drin, sont garnis de tours habitées par des soldats albanais chargés de la police du canal, et d'exiger les redevances qu'on prélève sur le produit de la pêche. Ainsi chez les peuples barbares, comme parmi les nations civilisées, l'industrie du pauvre est soumise à l'avidité du fisc; et les Turcs, habiles à faire argent de tout, n'ont pas laissé tomber en désuétude les douanes établies par les Césars de Byzance (1), les droits de parcours, ceux de la pêche des fleuves, lacs, et rivières, ainsi que les péages des ponts inventés par la féodalité des barbares, dont ils s'appliquent les profits.

Du quartier occidental de Stronga partent deux chemins qui conduisent, l'un au nord dans les Dibres, et le second en remontant le lac, par sa rive occidentale, au défilé qui donne entrée dans la vallée inférieure de la Dévol, et à Elbassan. En prenant donc sur cette berge la direction méridionale, on laisse à gauche deux grands villages habités par des pêcheurs; et à l'extrémité d'une forêt de six milles d'étendue, on arrive à *Starova de Bogradessi*, village situé sur un plateau cultivé. Trois milles à l'ouest dans la montagne, on montre les ruines d'une for-

(1) Les douaniers sont appelés *telonia* par les auteurs latins. On les trouvait dans tous les ports dès une haute antiquité.

Comment. Æneæ Poliorcet., p. 1696, édit. Amstelod. 1670.

teresse que les habitants appellent la *Vieille-Stronga*, mais qui est plutôt Héraclée, ville par laquelle passait un chemin de communication aboutissant à Barnunte en Macédoine (1).

Au sortir de Starova de Bogradessi, le sentier se bifurque en se dessinant d'une part au bord du lac, et de l'autre, en serpentant sur le flanc des montagnes. Il faut suivre la première de ces routes pour arriver à Bogradessi, petite ville avec château-fort, qui est le chef-lieu d'un des cantons du sangiac d'Ochrida. D'après sa position, elle paraît occuper l'emplacement d'une des stations romaines désignées dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom de *tres tabernæ*, que l'auteur place à XXV. M. P., et son commentateur à XXVIII. M. P. de Lychnidus, ou Justinianopolis (2). Son arrondissement comprend dix-huit villages répandus dans la vallée du Génussus, dont la population, jointe à celle de Bogradessi, est évaluée à huit cent quarante familles, ou quatre mille deux cents individus, la plupart mahométans.

Deux milles au midi de Bogradessi, on traverse une rivière torrentueuse venant de l'ouest, et à deux lieues de là, après avoir prolongé la bordure montueuse du lac, qui se recourbe au sud-sud-est, on trouve Starova, bourg de deux cent cinquante feux entièrement habité par des Turcs albanais. Le territoire de ce canton, qui aboutit au fleuve Saint-Spiridiou, est habité par une population de dix-huit mille

(1) Polyb., *In Fragment.*, p. 995.

(2) Antonini Augusti Pii itinerarium, p. 329.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cinq cents individus, répartis dans cinquante villages disséminés sur les montagnes et dans les vallées de la Dévol. C'est du fond de ces retraites ignorées que sortent les milices arnaoutes, qu'on trouve au service de la plupart des pachas de l'empire ottoman; et plusieurs de ces hommes à demi-sauvages, malgré leur ignorance, sont parvenus à des postes éminents. On citait de mon temps l'exemple encore récent, qui ne sera pas sans doute le dernier dans un pays où une valeur brutale conduit à la plus haute fortune, d'un Turc appelé Souli Starova, qui, deux fois proscrit (*Fermanly*) pour ses brigandages, parvint au poste de Romili-Valicy, et, comme tous les rebelles heureux de la Turquie, mourut puissant et honoré parmi les siens.

Le lac Lychnidus, dont je viens de donner la périphérie, qualifié de vaste par Scymnus (1), est un de ces réservoirs desquels sortent ordinairement les fleuves permanents. Enveloppé d'un bourrelet montueux formé par un contrefort du mont Bôra, et d'une autre part, circonscrit par les dépendances des Pyrénées Candaviennes (2), on peut évaluer sa circonférence à vingt-quatre lieues et demie. Dans cette étendue, son grand diamètre, mesuré du nord au

(1) Scymnus Chius, v. 429; Diodor. Sic., *ad ann.* 3, CV Olymp.

(2) Georges Acropolite, en parlant de la défection du despote Michel, dit qu'il fut repoussé avec les siens dans les Pyrénées qui séparent la nouvelle de la vieille Épire. Ἐπ' αὐτῶν τῶν Πυρρήναίων ὀρῶν.

midi, est de sept lieues sur quatre et demie de largeur, mesurées d'orient en occident. Ses eaux, limpides comme le cristal des fontaines, qui lui méritèrent peut-être le nom de *Lychnis*, ou *transparent*, permettent d'apercevoir, par dix et jusqu'à quatorze brasses, son fond sablonneux. Comme au temps de Strabon (1), ses pêcheries sont si abondantes, qu'on y sale une prodigieuse quantité de truites, qui s'exportent dans les marchés de la Romélie et de l'Épire.

Au sud-ouest du canton de Starova, commence celui de Mégali-Grûca (*le grand défilé*) qui est peut-être le Pylos des itinéraires romains. Son territoire confine au midi avec l'enclave de Malik, et le villaïéti de Cadi pacha, qui dépend du sangiac de Bérat. Molécha, qui est son chef-lieu, était compté au nombre des évêchés suffragants de l'exarque autonome de Bulgarie (2), avant l'apostasie de ses habitants, qui prirent unanimement le turban vers l'année 1766. La population, presque toute turque, est maintenant de trois cents familles, ou quinze cents ames, qui habitent des villages éloignés et répandus jusque dans le mont Dgîrad.

A l'ouest de Bogradessi, se trouve en seconde ligne, le villaïéti de Micri-Grûca (*petit défilé*), qui confine avec le mont Dgîrad, Stronga et Elbassan. Sa population, comprise dans quatorze villages principaux, car il y en a plusieurs dans les montagnes qui forment des *pharès* libres, est portée à trois cent cinquante

(1) Strab., lib. VII, p. 327.

(2) Oriens Christianus.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

familles, ou dix-sept cent cinquante individus. Cette contrée de l'Albanie Guègue, comme celle des montagnes, abonde en pâturages; on nourrit dans ses vallées des chevaux vigoureux, qui sont la monture ordinaire de la cavalerie légère albanaise, si on peut donner ce nom à des bandes mal équipées. On en tire pour le commerce extérieur qui aboutit à Durazzo, des fromages, du miel, de la cire, des peaux de lièvres, de blaireaux, et des laines, qui s'exportent particulièrement à Ancône, aux approches de la foire de Sinigaglia. Telles sont les parties occidentales du sangiac d'Ochrida, où le voyageur chercherait probablement en vain des traces d'antiquité, car les Grecs et les Romains ne furent jamais que de passage, ou campés sur cette terre inhospitalière et barbare.

Le Drin, qui sort au septentrion du lac Lychnidus, entre dans une vallée connue, dès la plus haute antiquité, sous le nom de Dardanie (1), et maintenant appelée pays des Dibrans, voisins des Scodrians, qui sont probablement la postérité des Scordisques issus des Galates (2). On croit que la dénomination de Dibre vient de l'esclavon *dobro*, *bon*, qui lui a été donnée à cause de la fertilité de son territoire. Sous ce rapport, la même abondance y règne de nos jours; et cette contrée, ainsi que le dit Barletius, historien de Scanderbeg, qui y avait voyagé, est encore divisée en haute et basse Dibre (3), appelées par les

(1) Dardania. Oros. Ptolem. Mysia dicitur a Wolfg. *Vid.* Ortel.

(2) Tit.-Liv., lib. XL, c. 57, 58.

(3) Duas namque Dibras regio habet illa, sicut natura, ita

Schypetars *Dibre Sipre* (Dibre supérieure), et *Dibre Post* (ou Dibre inférieure). Après avoir coulé pendant cinq lieues à travers le villaïéti de Stronga, le Drin entre dans le canton de la haute Dibre, en formant par sa rive gauche la frontière orientale du canton de Mathis, ou Madias, qui est en partie habité par les chrétiens latins appelés Mardaïtes, ou Mirdites, que je ferai connaître en parlant des Schypetars en général (1).

A sept lieues de Stronga, le Drin, augmenté d'une quantité considérable de rivières, de sources et de torrents, arrive, en parcourant la vallée de Modrissa, au-dessous de la haute Dibre, ville habitée par deux mille familles de Schypetars guerriers et marchands. Le canton, qui ressort du tribunal de son cadi, comprend cinquante-sept villages renfermant, avec la population de la ville, vingt-un mille quatre cents individus, parmi lesquels on compte trois mille

---

etiam hominum distinctione sejunctas : et alteram vero inferiorem, alteram superiorem Epiri accolæ vocant. Inferior plana fere tota est, frugiferis circumdata campis, et rerum omnium fertilibus. Albani et Epirotæ incolunt loca. Superior Dibra montuosa et aspera, ferax tamen. BARLET., *In Vitâ Scanderb.*

(1) Au sud-ouest de ce canton, se range celui de Gôra, qui embrasse les montagnes de Gozagni, chaîne dont les pentes accompagnent la rive gauche du fleuve Mathis, jusqu'à son confluent avec l'Orochée, qui coule au-dessous d'Orocher, capitale des Mirdites, éloignée de cinq lieues de Croie. La population de ce villaïéti, qui reste à décrire, comprend quinze chefs-lieux, sur lesquels on n'a pas de données, parce que leurs habitants belliqueux ne paient ni tributs, ni cens, et ne dépendent que de Dieu et des lois qu'ils se sont données.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

hommes capables de porter les armes à l'extérieur, et environ huit mille combattants pour les foyers ; car dans cette contrée, tout homme, et même les femmes, deviennent autant de soldats, quand leur indépendance est menacée.

Huit lieues au nord de la haute Dibre, est située la ville de la basse Dibre (*Dibre Post*), dont la population est de sept cents familles. Celle du canton, répartie dans quarante-trois villages, est portée à dix-sept cent quarante, ce qui fait en tout douze mille deux cents individus chrétiens du rit catholique et mahométans. Le pays, comme le dit Barletius, est plat, rempli d'excellents pâturages, abondant en chevaux, en bestiaux, en grains et fruits de toute espèce.

Chaque canton des Albanies a sa direction particulière vers laquelle il porte ses migrations. Les uns envoient l'exubérance de leur population guerrière vers le Danube ; d'autres, du côté de Constantinople et dans l'Asie mineure. Les Dulcignotes passent spécialement dans les régences de Tripoli et de Tunis ; les Dibrans, plus féroces, forment la soldatesque d'Alger ; et c'est vers cette partie barbare de l'Afrique qu'ils s'acheminent au sortir de l'enfance (1). Aussi il n'est pas rare de rencontrer à l'extrémité rouillée de l'Europe que je décris, des hommes parlant la langue franque, vêtus à la barbaresque, qui connaissent les principaux ports de la Méditerranée, et de trouver un accès plus facile auprès d'eux que dans la partie

(1) *L'avant dernier dey d'Alger, qui a si courageusement résisté à l'amiral Exmouth, était un aventurier de la basse Dibre.*

montueuse de la Dardanie. C'est à l'extrémité septentrionale du territoire de la basse Dibre que finit le sangiac d'Ochrida et le gouvernement du Romili-Valicy.

Pour terminer le trait descriptif de la Dardanie, je dois faire mention du canton de Plécha, relevant du sangiac de Scodra, qui renferme soixante villages habités par quinze cents familles mahométanes ou chrétiennes du rit latin. Son territoire, qui couvre les deux rives du Drin, confine au nord-ouest avec l'évêché d'Alessio, ou Leschi; à l'occident, avec l'enclave des Mirdites autonomes, et au nord-est, avec le pays des Colasciniens; brigands disséminés par *clans*, dans la chaîne des monts Ibaliens, où ils sont subordonnés à des *cnèz*, ou *comtes*.

A l'orient de cette enclave peu connue, se placent les sangiacs de Prirsend et de Calcanderen (1), qui sont séparés du gouvernement de Bosnie par le *Lac-oulac*, ou Arnaoutlik, pays sauvage, dont les habitants parlant l'esclavon, adonnés au brigandage, descendent par bandes jusques dans les plaines de Cossovo, pour attaquer les caravanes.

Au midi de Calcanderen, sangiac qui ne compte que cent dix villages habités par cinq mille familles presque toutes mahométanes, on trouve Costèvar, canton suffragant, qui lui est égal en population; et enfin Critchovo, place éloignée de treize lieues de Monastir, d'Ochrida et de Calcanderen. Cette ville est le chef-lieu d'un sangiac à deux queues, duquel

(1) Montagnes des porteurs de boucliers, ou Tavasbars.

relèvent cent villages renfermant vingt-sept mille cinq cents habitants parlant le bulgare, qui sont presque tous mahométans. Son territoire, dans une étendue qui m'est inconnue, confine au midi avec celui de Resné, ou Resnia, dernier villaïéti du Mansoub d'Ochrida.

Le vallon à l'origine duquel commence le canton de Resné, s'ouvre circulairement au penchant méridional du mont Bôra, qui enveloppe, par une contre-pente elliptique partant de son centre, le rivage oriental du lac Lychnidus. Pour pénétrer dans cet étage, qui fut peut-être le séjour des Penestes, en partant d'une ligne moyenne entre Justinianopolis et Ochrida, quatre lieues à l'orient au-delà des montagnes, on trouve Prespa, ville de six cents familles mahométanes et chrétiennes, de race bulgare. Dans la vallée qui se prolonge au midi, on voit vingt-six villages entremêlés de groupes d'arbres, environnés de champs, de prairies et de vignobles, qui fournissent aux besoins de sept à huit mille paysans robustes et dignes d'être heureux. Les deux sexes, également favorisés par la nature, ont quelque chose des peuples du nord dans leur physionomie, dans la carnation colorée, et la chevelure, qui est généralement de couleur châtain, et quelquefois blonde.

Huit milles au sud de Resné, en prolongeant le cours de la rivière qui descend du mont Bôra, on arrive à Prespa (1), archevêché et chef-lieu de canton.

(1) Ce prélat prend les titres de métropolitain d'Achrida et de Prespa, et celui qui vit actuellement est un nommé Calli-

La ville, située à peu de distance d'un lac de deux lieues de longueur sur quatre milles de diamètre, renferme trois cents familles chrétiennes et environ cent autres qui professent la religion mahométane. Au milieu du lac on voit quatre îlots et une île qui s'élève en forme de cône, couronnée par une église et un monastère dédiés aux archanges, chefs de la milice céleste.

A deux cents toises, au midi du lac de Prespa, on en trouve un second appelé Drénovo, dont le grand diamètre est de trois milles sur un et demi de rayon. Ses eaux, qui émanent sans doute du lac supérieur par un canal souterrain, coulent par une rivière de dix milles environ d'étendue, dans la Devol, ou Genussus, avec lequel elles confluent avant l'entrée de ce fleuve dans la vallée de Ghèortcha. Comme les affluents augmentent considérablement la quantité des eaux dans la saison des pluies, les lacs que je viens de nommer ne forment à cette époque qu'une masse commune, et ce n'est qu'au mois d'avril qu'ils se divisent en deux bassins séparés. Les paysans peu habiles à observer, croient que celui de Prespa absorbe ses eaux, qui reparaissent à la source de Saint-Naum, d'où elles se déchargent dans le lac Lychnidus, cherchant, comme on voit, fort loin, l'explication d'un phénomène naturel qui se passe sous leurs yeux.

On compte, dans la vallée de Prespa, quarante-six

---

nique. Ὁ Πανιερώτατος καὶ Θεοπρόβλητος ἅγιος Ἀχρίδων καὶ Πρεσπῶν κύριος Καλλίνικος.

villages bulgares habités par deux mille trois cents familles, ou onze mille cinq cents individus.

Drénovo, bourgade de trois cent vingt-quatre feux, a dans sa dépendance, autour du lac et sur les bords de la rivière qui en sort, huit villages renfermant, d'après le dénombrement des papas, seize cent vingt individus. Ces paysans, ainsi que les riverains du lac de Prespa, indépendamment des produits de l'agriculture et de leurs troupeaux, retirent probablement, comme au temps de Strabon (qui ne parle pas seulement d'un, mais de plusieurs lacs situés aux environs de Lychnidus), des bénéfices considérables de la pêche, surtout par la salaison d'une grande quantité de carpes et d'anguilles, qu'on exporte dans les marchés de la Romélie et de l'Albanie.

C'est à la Devol, dont la rivière de Resné, qui descend du mont Bôra, est une des sources, que je termine la description de la partie septentrionale de l'Illyrie grecque, qui complète à grands points, avec ce que j'ai dit dans la première partie de ce voyage (1), la topographie entière du royaume de Macédoine.

(1) T. I, c. 22, 23 et 24 de ce voyage.

CHAPITRE LVII.

Départ de Castoria. Note sur les Bardariotes. Route sur la rive gauche de l'Haliacmon. Arrivée à Chatista; origine de cette ville; sa description. Ruines de Galadré, dans le mont Bermius. Itinéraire par distances de Chatista à Cojani. Route entre cette ville et Larisse. Autre route par Verria jusqu'à l'Axius, ou Vardar. Retour à Gréveno.

Après avoir mis en ordre mes notes, et voyant qu'il n'était pas possible de faire d'autres excursions aux environs de Castoria, je songeai à quitter cette ville. Le temps fugitif de la faveur était passé; et comme je n'avais pas de présents à donner à l'aïan, je m'estimai heureux d'obtenir des chevaux de poste, et de pouvoir diriger ma route de retour vers Chatista.

Je venais de faire des conquêtes géographiques en explorant un pays nouveau pour la science, et en retrouvant au milieu de la poussière de quelques villes anciennes, les Guèbres Bardariotes, qui sont établis dans la Macédoine depuis le huitième siècle de notre ère (1), et je m'éloignais en méditant d'au-

(1) L'établissement des Bardariotes sur l'Axius, qui de leur nom est maintenant appelé Bardar, ou Vardar, paraît dater du règne de l'empereur Théophile (829, 842). Quatorze mille Perses, selon Léon le grammairien (ad calcem Theophanis, p. 450. A. Περσῶν χιλιάδων ιδ'), ou trente mille, selon Zonare

tres découvertes. Plein d'espérances, je revins jusqu'au pont de Smighi, d'où je marchai pendant quatre lieues en suivant la base verdoyante du mont Bermius, jusqu'au bourg de Bogotzico, où nous nous refugiâmes aux approches d'un orage qui commençait à éclater. J'appris des habitants, qui sont d'origine bardariote, mais restés chrétiens, que de père en fils tous sont maçons et exercent leur métier à Constantinople et dans les principales villes de l'em-

---

(II 151 B.), avaient quitté leur pays pour échapper aux mahométans. Ces hommes, qui avaient les vices des fanatiques et des troupes mercenaires, ayant été reçus dans l'empire grec, voulurent se révolter contre le souverain dans l'armée duquel ils servaient, et placer sur le trône de Constantinople leur chef Théophobe, descendant des Sassanides, qui était chrétien et élevé dans le palais de Byzance. Théophobe déconcerta leurs projets, en se réfugiant dans le camp de l'empereur; et celui-ci accorda une amnistie aux rebelles; mais il dispersa leur armée trop nombreuse pour la tranquillité de l'état : Οὓς διένειμεν, ἐν τοῖς θέμασι καταασχηνώσας, dit Léon le grammairien (loc. citat.), καὶ εἰς τούρμας ἀποκαταστήσας οἱ (peut-être faut-il lire αἳ) μέχρι τοῦ νῦν λέγοντας Περσῶν. Le père Goar traduit : *Quibus per turmas divisis in diversis regionibus assignavit habitationes, qui usque hodie Persarum turmæ appellantur.* Le même auteur, dans ses Notes sur Codin (De Off. Aulæ Constantinopolitanæ, édit. Paris 1648, fol., p. 75, c. Βαρδαριῶται), dit que les Vardariotes étaient Persans d'origine : *Persarum antiquum genus a Theophilo imperatore circa Bardarium Macedoniæ fluvium, Ἄξιον prius dictum, ex Zonara translatum a fluvio nomen accepit.* Zonare donne ensuite d'autres détails (II. 151. B.) : Καὶ οἱ Πέρσαι δὲ συγγνώμης πάντες ἠξίωντο, καὶ οὐδέν τι αὐτοῖς ἐπενήνεκτο ἕτερον, ἢ οὐχ ὁμοῦ πάντες εἶναι εἴασαν, ἀλλ' ἐς μυριάδας συναγόμενοι τρεῖς διηρέθησαν, καὶ διεσπάρησαν, καὶ ἑκάστῳ θέματι χιλιάδες δύο ἀπενεμήθησαν, ὥστε τοῖς τῶν θεμάτων στρατηγοῖς

pire, où ils sont parfois appelés en vertu d'ordres supérieurs, comme les souterrazzis de la Londgiaria. Plusieurs d'entre eux, à cause de leurs voyages, parlaient différentes langues, et mon hôtesse, femme d'un *mastoras* (*maçon*), me fit la conversation en français, qu'elle avait appris dans une maison de Pera-lez-Constantinople, où elle avait été bonne d'enfants avant d'être l'épouse d'un Macédonien.

Il fallut quitter Bogotzico avant la fin de la pluie,

καὶ ὑποχεῖσθαι καὶ πείθεσθαι. *Le pardon fut accordé à tous les Perses*, et on ne leur infligea d'autre peine que de *ne former plus un corps. Comme ils étaient trente mille, ils furent divisés par deux mille, et répartis dans les provinces, avec ordre d'être soumis et d'obéir aux préteurs.*

On serait, d'après cela, embarrassé d'expliquer comment ces trente mille Guèbres, qui avaient pour évêque le prélat de Poliana (aujourd'hui Cogliana, ville ruinée voisine de Cara-Verria), suffragant de Thessalonique (Oriens Christianus), parlaient le turc tartare, puisque j'ai vu des fragments des évangiles traduits dans cette langue pour leur usage, lorsqu'ils étaient chrétiens? Mais cela s'explique : la langue des Sassanides, dont ils descendaient, était le Pehlvi, je le sais; mais Codin (p. 56) dit que les Bardariotes adressaient leurs félicitations à l'empereur en langue turque ou bien en persan; et il rapporte que dans une fête : Μετὰ γοῦν τὸ πάντας τοῦ παλατίου πολυχρονίσαι κατὰ τὴν τάξιν αὐτῶν, μέχρι καὶ τῶν Βαρδαριωτῶν, κατὰ τὸν πάτριον καὶ τούτων φωνὴν (*leg.* φωνὴν) εἰσέρχονται καὶ οἱ ψάλται. Ne pourrait-on pas dire plus raisonnablement encore que ces *trente mille guerriers* provenaient des tribus turcomanes, qui, tout en adoptant le culte du feu et la religion des Perses, pouvaient cependant avoir conservé leur langue, car les mots Πέρσαι, Περσιςί, Ἀραβιςί, Τουρκιςί sont synonymes pour les Byzantins, qui ont écrit sans critique, ni discernement.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et nous traversâmes des vignobles qui s'étendent jusqu'à un carrefour éloigné d'une demi-lieue. Je vis là une grande croix plantée à l'intersection du chemin que nous suivions, avec un autre sentier qui traverse la montagne à l'est, où il aboutit à deux villages dont j'ignore les noms. Nous entrâmes ensuite dans une autre sinuosité formée par le retrait des montagnes qui envoient plusieurs ruisseaux au fleuve, et au milieu de ce demi-cercle, je vis une chapelle dédiée à saint Michel, devant laquelle il y avait un tronc attaché à un poteau dans lequel nous déposâmes notre offrande. Les Turcs et nos guides m'assurèrent que jamais personne n'attentait à ce trésor des aumônes, et que les Albanais-mahométans les plus avides le respectaient; chose qui prouve que l'empire de la religion est plus puissant parmi les barbares que chez les nations civilisées, où le sanctuaire même n'est pas toujours à l'abri de la cupidité sacrilège. Le terrain que nous parcourions, qui est entrecoupé de torrents d'un fond rouge, était alors couvert de moissons, et à une lieue et demie de Bogotzico, après avoir franchi plusieurs croupes du mont Bermius, nous arrivâmes à la rivière de Sadovo, dont les sources existent deux lieues et demie à l'orient dans la région culminante de la montagne.

Des bords de cette rivière, sur laquelle il y a deux moulins, nous fîmes une demi-lieue pour arriver au-dessous de Drènovo, village de quarante familles chrétiennes, dont les demeures sont situées auprès de plusieurs sources d'eaux vives qui s'épanchent par deux ruisseaux distincts dans le fleuve

Haliacmon; et une demi-lieue plus loin, nous vîmes Pélica, d'où descend un ruisseau qui se rend au fleuve. Au-delà du contre-fort qui encaisse sa rive gauche, s'ouvre à l'est-nord-est, dans les flancs du mont Sinazigos (dénomination que prend ici le Bermius), une gorge de trois lieues et demie de profondeur, qui s'élève jusques dans la région des sommets, desquels coule un autre ruisseau tributaire de l'Haliacmon. A sa droite, on remarque le village de Sadovo, et un tchiftlik situé au bord d'un torrent qui descend de la montagne appelée Mouritchi. Nous guéâmes par le travers de ces deux villages le cours réuni des rivières, et un mille au-delà nous laissâmes à gauche Sélitza, bourg de trois cents familles grecques réunies, à titre de tchiftlik, aux domaines du visir Ali pacha de Janina.

Au-dessous de ce bourg, nous passâmes à gué la Vilaine, rivière du mont Mouritchi, que nous suivîmes par sa rive gauche durant une lieue et demie, jusqu'à sa décharge dans l'Haliacmon. A une lieue de ce confluent, après avoir parcouru un terrain saccadé, on passe un ruisseau qui vient du mont Bourenos; et après une montée rapide d'une demi-heure, on arrive à Chatista. Mon étonnement fut grand, en traversant le bazard orné de belles boutiques, de trouver des maisons bien bâties, de jouir du spectacle d'une ville entièrement grecque ayant un air d'aisance et de propreté, qu'on ne trouve nulle autre part dans la Turquie. Je ne fus pas moins enchanté de l'accueil obligeant que me firent les archontes, parmi lesquels je trouvai un de mes compatriotes, homme

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

instruit et rempli d'amabilité, qui s'était identifié dans le pays sans perdre de vue sa patrie. On m'assigna le logement dans la maison de ville, pied à terre ordinaire des envoyés de la Porte ottomane qui parcourent la Macédoine, et ce fut de là que je poursuivis tranquillement le cours de mes observations.

Chatista (Σίατιζα), que dom Vaissette (1), dans sa géographie, appelle Sisanii, le père Lequien (2), Sisanium, et l'auteur moderne de la nomenclature des éparchies grecques, Sizanion, fut fondée vers le douzième siècle, par des bergers valaques. Attirés et retenus ensuite par l'étendue et la bonté des parcours du mont Bermius, la colonie primitive donna à son établissement le nom de *Buono*, *Bon*, à cause de la qualité des eaux d'une fontaine près de laquelle elle planta ses tentes. Les habitants qui racontent cette histoire, disent que la population ayant augmenté, on fonda la ville basse, qui fut appelée *Gérania*, ou *la Bleue*, et que le nom de *Chatir-Tente* resta à la partie haute située près de *la source bonne*. Mais ces noms ne furent pas, à ce qu'il paraît, adoptés par les métropoles valaques, qui lui donnèrent celui de Tiritza, à cause de ses fromages, et dans la suite on fit, de *Chatir* et de *Tiritza*, la dénomination de Chatista, qu'elle porte maintenant dans la Macédoine. Ce fut sur ces particularités que rou-

---

(1) Géograph., t. II, édit. in-12.

(2) Il ne fait mention que d'un seul de ses évêques.
. . . . . Episcopus Sisanii, anno 1576. Or. Christ.

lèrent mes entretiens avec les archontes, qui se glorifiaient de posséder dans leur ville une métropole érigée depuis l'extinction de l'exarchat d'Ochrida, et d'avoir un archevêque recommandable par ses vertus, auquel ils donnaient le surnom de *Spanos*, ou *imberbe*, parce que la nature l'avait privé de ce signe de virilité. Mais personne ne put me dire ce qu'était devenue la population valaque de Chatista, ni comment elle avait été remplacée par des Grecs; et on se regarda quand je fis cette question.

Chatista, bâtie dans la moyenne région du mont Bermius, au penchant d'un ressaut entouré de quatre mamelons sur lesquels s'élèvent des églises environnées d'arbres, et divisée comme dans son origine, renferme sept cents maisons et quelques centaines de cabanes aux extrémités. La partie haute s'étage au penchant méridional de la montagne; et la partie basse, qui a retenu le nom de *Gerania*, est bâtie au pourtour d'un entonnoir demi-circulaire, dans lequel coulent les eaux de *la bonne fontaine :* ainsi ce qui fut primitivement se retrouve encore à-peu-près dans les noms, et le temps n'a fait ici que perfectionner au lieu de détruire. Les habitants prétendent que l'évêché de Selitzas, qu'ils appelent Sizanion, fut transféré dans le seizième siècle à Chatista. Le métropolitain fut à cette époque leur seul chef; mais son autorité ne s'étend plus guères qu'au spirituel sur les habitants divisés en quinze éphimeries desservies par autant de papas qui achètent leur charge à vie. Quant au temporel, les affaires d'administration, telles que le paiement du caratch et des redevances, s'acquittent à

Sarigul; et, par une combinaison étrange qui n'est pas sans exemple, le contentieux ressort au tribunal d'Alassona, ville distante de dix-huit lieues. Il résulte de cet éloignement heureux pour les chrétiens, qui ne peuvent jamais trop desirer d'être séparés du contact des Turcs, qu'ils portent la plupart de leurs causes au tribunal paternel de leur archevêque; et ce prélat, par ses vertus conciliatrices, maintenait une union toute particulière entre les chrétiens. La plupart de ses ouailles étaient, à la vérité, des marchands qui, ayant fréquenté Vienne, Leipsick et l'Allemagne, semblent avoir pris quelque chose de la franchise germanique, et perdu ce que l'esprit grec a d'astucieux. Aussi Chatista était le séjour de la paix; son école, une source pure de morale, et cette excellente peuplade, un exemple d'union qu'on peut proposer aux autres habitants de l'Orient.

Le vêtement des hommes est la cape pour les pauvres, et l'habit à la longue, avec un énorme calpac, est la livrée des riches. Quant aux femmes, je ne saurais dire où elles ont pris des modèles pour se défigurer sous le travestissement qu'elles portent. Si l'étranger est frappé de l'extravagance des dolmans à queue d'hirondelle, des cheveux épars et du petit bonnet de galérien avec lesquels les femmes de Péra se croient les plus avenantes du monde; pour se faire une idée de l'extravagance des modes, il faut voir les Macédoniennes de Chatista couvertes d'une housse de velours galonnée et brodée avec de petits morceaux d'étoffe représentant divers objets. Parfois un pont chinois forme le dos entier d'une de

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ces robes, ou bien ce sont des cyprès, des kiosques, et toujours quelques objets d'une grande dimension, de manière qu'un arbre et quelques maisons habillent convenablement une dame; et nos paravents seraient pour elles une bonne fortune. Comme les Juives, elles cachent leurs cheveux avec un bandeau de mousseline auquel est attaché un bonnet rouge en forme de rescille garni de sequins et de colifichets, qui tombe au-dessous des reins. Dans cet équipage bizarre, il n'est pas douteux (tant l'empire de la mode est puissant) qu'elles ne se trouvent très-élégantes, puisqu'elles disputent entre elles à qui aura le plus long bonnet, et j'en ai vu qui leur descendaient jusqu'aux talons. Comme dans tout l'Orient, une femme grecque ne se croirait pas parée sans le rouge et le blanc dont elles se recrépissent le cou et la figure, en y mêlant un cirage qui fait qu'on peut se mirer dans l'éclat de leurs charmes. On sème à travers tant d'appas, comme sur un autre empyrée, en guise de mouches, des étoiles faites de follicules d'or; et il n'est pas de grande dame qui n'ait parmi ses ustensiles de toilette, à côté des pots de céruse et de carmin, un livret d'or pour s'enluminer la figure.

On vante dans toute la Macédoine les pâtisseries, et sur-tout les *pites*, espèce de gâteaux feuilletés, de Chatista, dont on fait des envois jusques dans l'Épire. Ses vins sont également renommés, et ce sont, à mon avis, les meilleurs de la Macédoine.

La chaîne supérieure de montagnes, éloignée de trois quarts de lieue est-sud-est de Chatista, est ap-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

pelé Gerbéna. Ses vallées, qui abondent en pâturages, sont remplies de cerfs, de chevreuils, de gibier de plusieurs espèces, et de bartavelles d'un fumet exquis. Au-delà de cette première ligne, on voit se déployer celle du mont Bourenos, au revers duquel à une lieue et demie de distance, on trouve les ruines d'une ville hellénique, que je crois être la Galadrée de Tzetzès (1), qu'il place dans la Macédoine, et qui, je pense, n'a été vue d'aucun voyageur. Je partis de cette ruine pour mesurer les rapports de distances entre Vendgia et Galéos, village qui servit à reconnaître ma position. Je venais de ressaisir un fil indicateur qui m'apprenait que je me trouvais dans la Piérie (2), partie centrale de la Macédoine, puisque Lycophron donne l'épithète de *lion de Galadrée* à Alexandre-le-Grand (3); et quoique ma curiosité ne trouvât aucun aliment dans ces ruines, je fus ravi d'une découverte à laquelle j'étais loin de m'attendre, car je marchais au hasard. Les paysans, de leur côté, me dessillèrent les yeux, en m'apportant des monnaies d'Alexandre, de Philippe, de Démétrius, qui me prouvèrent que je foulais une terre consacrée par les arts. Mais je ne pus lui donner qu'un coup-d'œil, et j'estimai à vue de pays, qu'entre

---

(1) Chaladra. Tzetzès.

(2) Γαλάδραι πόλις Μακεδονίας εν Πιερίᾳ. Steph. Byz.

Χαλαδρα.... ἀφ' ἧς ὅλην τὴν Μακεδονίαν φησίν. Chaladra, ville capitale de Macédoine. Tzetzes, *apud Lycophron*, v. 1444.

(3) Χαραδραῖος λέων, lion de Charadrée. *Id.*, v. 1441, et Polyb. lib. III. Galadraïcum, Γαλαδραϊκον.

Galéos et Vendgia, villages de cent familles turques, il y a trois heures de chemin a l'orient de Chatista, et quatre et demie jusqu'a Caraïani, ville voisine de Poliana, aujourd'hui Cogliana, évêché des Bardariotes, suffragant de Salonique, dont on ne trouve plus que les ruines.

Cette première excursion ayant relevé mon courage, je résolus de tenter d'autres explorations, et je parvins à connaître les routes qui aboutissent au Vardar et à Larisse dans la Thessalie, voies qui servent à faciliter l'intelligence de Tite-Live, et à expliquer, quand je décrirai la Thessalie, une partie du troisième livre des commentaires de César.

Pour arriver à l'embranchement de cette double voie, on marche, au sortir de Chatista, pendant une lieue au midi, sur le flanc du mont Bourenos, à travers un terrain rocailleux couvert de vignobles, sans avoir aucuns villages en vue. On éprouve des émotions presque à chaque pas qu'on fait sur le territoire classique; quoique dans le désert, je voyais des objets marqués par d'imposants souvenirs; je marchais entouré de tant de souvenirs, que mon imagination même ne pouvait suffire pour comprendre comment tant d'événements mémorables ont pu se succéder sur un aussi petit espace? A la distance où j'étais arrivé, on entre dans le défilé de Caraïani, qui fut autrefois la route de Pella, sentier maintenant dangereux, à l'ouverture duquel on trouve un poste militaire. Ce *dervin* solitaire, enveloppé de montagnes nues et calcaires, dans lequel on marche pendant deux lieues, est par-tout d'un accès commode pour les

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

caravanes qui font le commerce entre la Macédoine Cisaxienne et la Thessalie. En débouchant de ses sinuosités, on descend dans la plaine de Caraïani, vaste campagne dépouillée d'arbres et dépourvue d'eau, qu'on traverse pendant deux lieues, sans apercevoir autre chose que quelques villages isolés à de grandes distances. Mais en approchant de Cojani, la scène change, le tableau s'anime et se meuble d'une multitude de hameaux peuplés par des mahométans *Coniarides* (1), qui vivent dans la simplicité de l'âge d'or, contents de leurs fruits, contents de leurs troupeaux, satisfaits de leurs cabanes, et ne demandant au ciel que ses douces influences et des jours de paix.

Pour faire connaître, avant de passer outre, le versant oriental du mont Bermius, il me suffira de dire qu'à une lieue de l'entrée du défilé dont j'ai parlé, si on remonte au nord-nord-est, on trouve Bagna, bourg de cent vingt familles chrétiennes, et trois lieues au-dessus la rivière appelée *Brouto*. Au-delà de cette rivière, dans la direction un peu rapprochée de l'Orient, à trois lieues de ses bords, on entre à Florina, point auquel viendront se rattacher d'autres reconnaissances.

Cojani, ville de deux mille cinq cents habitants, n'a rien de remarquable sous le rapport de l'antiquité. Quatre lieues de là, en tournant au sud-sud-ouest, on passe à Vanitchés, séjour de deux cents familles bulgares, qui sont la plupart kiradgis ou

(1) Colonies asiatiques d'Iconium transportées dans la Macédoine et la Thessalie par Soliman-le-Grand.

loueurs de chevaux pour le transport des marchandises; et un mille au-dessous, on traverse l'Indgé-Carasou en bac pour gravir le sentier raboteux des coteaux escarpés, qui s'étagent durant une lieue de chemin, jusqu'à Servia, évêché suffragant de Thessalonique (1), et chef-lieu de canton du sangiac de Monastir, qui comprend trente villages bulgares dont la population est évaluée à cinq mille ames. On laisse à gauche, dans la partie de l'est-sud-est, le canton de Delvendos, territoire antique des Bottiéens, qui faisaient partie de la Piérie (2), et Delvendos, bourgade de trois cents feux, de laquelle relèvent neuf villages bulgares situés entre la rive droite de l'Haliacmon et le mont Olympe. Ce serait vers l'embouchure de ce fleuve, qui porte son cours à l'orient et à l'est-nord-est pour se rendre au golfe Thermaïque, qu'il faudrait déterminer le gisement des ruines de Dium (3), d'où l'on pourrait, en remontant pendant vingt stades ou deux milles et demi du côté du mont Olympe, rechercher le lieu où fut érigée la colonne funéraire surmontée d'une urne, qui renfermait, au

---

(1) Servia aut Serbia. Serviorum civitatis episcopum neminem reperi Damiano antiquiorem qui circa annum 1720 sedebat. Damiano di Servo. OR. CHRIST.

(2) Piérie. Cette dénomination est vaguement appliquée à plusieurs contrées de la Grèce. Il y avait, comme je l'ai dit, une montagne de ce nom près du lac Lychnidus. *V.* Ptolem., lib. III, c. 13; Tit.-Liv., lib. XXXIX, l. 26; XLIV, c. 43; Plin., lib. IV, c. 10; Schol., *In Argonaut.*, v. 31, lib. I; Steph. Byz.

(3) Thucyd., lib. IV.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dire des habitants, les cendres d'Orphée (1). J'ai toujours regretté de n'avoir pu faire ces explorations, que des indications presque positives m'auraient grandement facilitées. J'aurais peut-être exhumé de cette partie ignorée de la Macédoine, le stade, où, comme dans le Péloponèse, les Macédoniens célébraient des jeux olympiques (2) qui sans doute avaient accumulé dans ce coin du monde, des trophées, des consécrations, des monuments, des statues, et des objets d'autant plus précieux à retrouver, qu'ils sont entièrement inconnus des savants.

Servia peut être considérée comme la limite naturelle de la Macédoine et de la Thessalie, plutôt que le cours de l'Haliacmon, adopté par les anciens pour ligne de séparation entre ces deux provinces. Il faut descendre de là pendant une lieue et demie pour arriver au défilé du Saranta-Poros. Ce chemin, qui était sans doute autrefois très-fréquenté, fut celui par lequel, après avoir franchi les monts Candaviens, traversé l'Élimée, passé le Rhedias, Pompée pénétra dans la Thessalie pour disputer à César les restes de la liberté expirante de Rome. Le Saranta-Poros, qui est probablement le Titarèse, arrose cette gorge dangereuse, en coulant à travers les rochers et les bois qui brisent et voilent le cours de ses eaux écumantes, dans un trajet de deux lieues. Après avoir passé cette rivière, qui se recourbe au midi, on descend en

(1) Pausan., lib. IX, c. 30, p. 769.

(2) Δῖον. ἔστι καὶ Μακεδονίας ἔνθα τὸν Ὀλυμπιακὸν ἀγῶνα ἐτέλουν. Steph. Byz.

plaine et on arrive, dans quatre heures de marche, à Alassona (1), que le cours du Saranta-Poros enveloppe au midi. De là à Tcheritchani, toujours en plaine, on compte trois heures, deux jusqu'à Tournovo, et trois entre cette ville et Larisse. Cette route est celle des caravanes; mais comme elle est souvent noyée en hiver, elles sont obligées de gravir alors le mont Milonas, et ce détour ralonge le chemin d'une lieue environ pour gagner le pont du Penée, construit en face de Larisse.

De Cojani, d'où j'ai détourné l'attention du lecteur pour indiquer une route historique qui aboutit au fond du bassin de la Thessalie, si on tourne à l'est quelques degrés sud, après avoir parcouru une plaine de deux lieues, on trouve Salinaria, village turc de cinquante feux; et une lieue au-delà dans la même direction, deux belles fontaines revêtues en maçonnerie. Les voyageurs s'arrêtent ordinairement à cette halte, avant de monter le coteau boisé de Dédéléri, village mahométan (2) assis sur le penchant d'une colline verdoyante.

---

(1) Ὁλοσσών, ville de la Magnésie, Hom., *Il.* 2, v. 739; Eustat., Strab., lib. IX, p. 440.

Église de Démonico et d'Élassone.

Siméon, au synode de Photius, 867.
Grégoire destitué par le patriarche Joasaphat.
Damascenus. . . . .
Arsenius, accompagnant le patriarche Jérémie II en Moscovie.
Athanasius. . . . . 1721.

(2) Une lieue de distance de Salinaria.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Une vallée de quatre lieues d'étendue, couverte de villages peuplés par des Turcs Coniarides, s'étend depuis Dédéléri jusqu'au mont Xéro-Livado, au pied duquel on trouve les restes d'un grand village situé à l'entrée d'un défilé de trois quarts de lieue, couvert de bois et très-étroit; qui aboutit à Verria, ville unanimement regardée comme l'ancienne Béroé (1). La mythologie fait remonter son origine aux époques riches en fictions, qui lui donnent pour fondateurs Phéron, ou, selon d'autres, Béroé, fille de Macédon. Strabon (2) dit qu'elle était située au penchant du mont Bermius; Pline (3) lui assigne le second rang parmi les villes de la Macédoine; et Ptolémée (4) la place dans l'Émathie, distinction qui n'existait plus dès le siècle de Constantin Porphyrogénète, par lequel elle est classée dans le thême de la préfecture macédonienne. Ces titres, ces illustrations ont disparu; mais le souvenir du passage de l'apôtre vit encore parmi les descendants des chrétiens qui reçurent de saint Paul (5) les premières semences de cette religion divine, seul héritage et dernière consolation des peuples d'une contrée autrefois libre et florissante. La moderne Béroé, que les Grecs nomment Veria (Βεροια), et les Turcs *Cara-*

(1) Βέροια, etc. Steph. Byz.

(2) Strab., lib. VII, p. 330.

(3) Plin., *Hist.*, lib. IV, c. 10.

(4) Ptolem., lib. III, c. 13.

(5) Const. Porphyrog., *Them.*, lib. II; Act. Apostol., c. 17, vers. 12.

veria, ou *Carapheria*, chef-lieu d'un métropolitain (1) et d'un cadi, ne compte plus maintenant que deux mille cinq cents habitants. L'extrémité du mont Bermius, sur lequel elle est située, est le point de partage de deux rivières qui s'épanchent, l'une par le défilé de Xéro-Livado, vers Niagousta (ΝΑΟΥΣΗ), et l'autre, par un versant opposé, dans l'Haliacmon.

Je n'ai pu recueillir que par distances le restant du chemin jusqu'au pont du Vardar, auquel se réunit un itinéraire tracé en sens inverse depuis Salonique jusqu'à Pella, dont la description fera le sujet d'un des chapitres suivants (2).

Après avoir pris les renseignements qui m'étaient nécessaires sur la partie de la Macédoine qui confine avec le mont Olympe, je partis de Chatista, afin de rentrer dans l'Épire, en remontant le Rhédias, ou Vénético jusqu'à ses sources dans le Pinde. D'après ce plan, mon chemin me conduisait de nouveau par Gréveno; et nous partîmes, en laissant à gauche le sentier de Cojani, pour traverser les vastes vignobles qui couvrent la rive gauche de l'Haliacmon. Je vis, au bout d'une lieue et un quart de chemin, Janco, village de quatre-vingts familles turques bardariotes, situé à sa rive droite; et une lieue plus bas,

---

(1) Église de Berrhéa est comptée parmi les métropoles de l'orient avant l'année 347. *V.* Or. Christ.

(2) Une lieue et demie de la rivière de Caraveria, Lachana village de quarante familles bulgares; quatre lieues et demie de là jusqu'au pont du Vardar, khan, poste de dervendgis, lieu de péage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nous passâmes le fleuve sur un pont en pierre de cinq arches d'inégale grandeur. Une longue inscription turque porte qu'il fut construit par un romili-valicy, en action de grace de ce qu'une de ses femmes avait été miraculeusement sauvée des eaux de l'Haliacmon, dans lequel elle était tombée; aussi ne lui donne-t-on maintenant d'autre nom que celui de pont du Pacha.

A peu de distance, notre caravane s'arrêta au khan de Gréveno, et presque en face, je vis rassemblés dans une grande caverne une bande de Bohémiens orpailleurs occupés à faire le triage des paillettes d'or qu'ils avaient ramassées dans le fleuve. Quoique fort réservés, je recueillis de leurs aveux des documents assez précis pour me permettre de croire qu'on pourrait, avec quelques soins, retrouver les mines dont les eaux de l'Haliacmon entraînent avec elles un détritus très-considérable. Enfin du pont du Pacha, nous mîmes quatre heures pour arriver à Gréveno, où, cette fois, je résolus de ne séjourner que le temps nécessaire pour obtenir des chevaux de poste et des guides capables de me conduire dans l'Épire, en parcourant une route qui n'est connue et fréquentée que par les Grecs du pays.

CHAPITRE LVIII.

Départ de Gréveno. Emplacement de Maroneia. Reconnaissance du cours et des sources du Rhédias, ou Venetico. Voie romaine appelée Vasiliki-Strada, ou route Royale. Sa direction vers Apollonie. Détails sur le plateau supérieur du Pinde compris entre la Macédoine et la Perrhébie.

Le maître des postes de Gréveno, qui ne s'était pas corrigé malgré la leçon qu'il avait reçue à mon passage par cette ville, ayant tardé à nous envoyer les chevaux, nous ne pûmes nous mettre en route qu'à huit heures du matin, moment où la chaleur commençait à se faire sentir. On partit, ce qui est le point capital en Turquie, car du reste une fois en chemin, il faut nécessairement gagner du terrain pour arriver aux logements toujours placés à des distances considérables. Mes guides, qui étaient Grecs, après avoir chargé et rechargé les chevaux de bagages, en blasphémant tous les saints de la légende, demandèrent la bénédiction à leur archevêque, et prirent la tête de la caravane, qui s'était grossie de plusieurs marchands, que des affaires de commerce appelaient à Périvoli et à Avdéla. La colonne étant en mouvement, les postillons se retournèrent pour nous souhaiter *la bonne heure* (καλὴ ὥρα), et ils entonnèrent la chanson ordinaire des caravanes (1). On fit route à l'ouest

(1) Bernard de Montfaucon, p. 221, rapporte qu'il y avait

demi-quart sud pendant un mille, entre deux collines couvertes de bois taillis, qui aboutissent au renflement des terres dont l'exhaussement encaisse la rive droite du Rhédias. Nous parcourûmes pendant une heure et un quart cette avant-scène des Haliacmonts, au milieu des futaies de chênes répandus par bouquets, qui se groupent vers Mavronéos, ville appelée Maroneia par Constantin Porphyrogénète (1). A droite, presque parallèlement, se présentait Mavronoros, village connu par la foire annuelle qui s'y tient. Plus loin, j'apercevais Dovrani, et inférieurement Dervèna, pauvres villages peuplés d'ilotes chrétiens, entre lesquels coule le torrent qui passe à Gréveno. Six milles au nord-ouest, je découvrais les rochers appelés les *Deux-Frères*, placés comme deux cippes, servant à signaler l'entrée du grand défilé du Pinde au-delà du Rhédias.

En quittant Mavronéos nous entrâmes dans une gorge peu profonde, où l'on trouve une fontaine et une rivière qui se recourbe au sud-ouest pour confluer avec le Venetico. Un demi-mille plus loin, on laisse à gauche une vallée et on entre dans une forêt d'une lieue d'étendue, au débouché de laquelle on arrive au Rhédias, qui coule entre des rives argil-

---

très-anciennement des chansons des mariniers, des meuniers et des caravaneurs. Philostorgius, l. II, c. 2, dit qu'Arius s'était servi de ce moyen, afin de propager ses erreurs : Ἄσματα τὲ ναυτίκα καὶ ἐπιμύλια καὶ ὁδοιπορίκα γράψας καὶ τοῖ αὐθις ἕτερα συντεθέντα εἰς μελῳδίαι ἐκτεῖναι ἃ ἐνόμιζεν ἑκάστοις ἁρμόζειν.

(1) Μαρώνεια. Const. Porphyrog., *Them.* II, lib. II.

leuses. Comme il y avait alors peu d'eau, nous pûmes le passer à gué (1), et nous mîmes une demi-heure pour monter à Tista, en suivant une voie antique que les paysans appellent route royale (*vasiliki strada*). Cette partie délabrée d'un chemin de construction romaine, appartient à la voie indiquée dans les tables théodosiennes, qui, d'Apollonie et de Byllis, comme le porte l'inscription citée dans ce voyage (2), remontait la vallée de l'Aoüs par Fourca, Conitza et Avdéla, d'où elle descendait à travers la Stymphalide, vers Tricala dans l'Éstiotie.

Tista, où nous mîmes pied à terre pour dîner, est bâti dans la moyenne région du mont Spileon (3); j'avais trois quarts de lieue au sud-est un monastère, au-delà duquel on m'indiqua, à la rive droite du Rhédias, les ruines d'une ville macédonienne, et au nord, à la même distance, Visino, dont la population mahométane se prétend issue des conquérants de la Macédoine. Devant nous, à l'orient, coulaient les eaux d'une multitude de sources qui se rendent au Venetico après avoir fait tourner plusieurs moulins. Je calculai approximativement que la hauteur du mont Spileon est d'environ dix-huit cents pieds, ainsi que sa chaîne qui se prolonge au midi comme

---

(1) En hiver, les caravanes font un détour d'une demi-lieue par Visino, où elles passent le Rhédias sur un pont en pierre d'une seule arche, qui est de construction romaine.

(2) T. I, ch. XXI de ce voyage.

(3) Montagne des Cavernes.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

un rempart flanqué de tours enlacées par des festons de sapins.

Au sortir de Tista, nous reprîmes le tracé de la route royale, construite, dit-on, par Trajan, que nous suivîmes pendant un quart de lieue, sous des nefs majestueuses de pins. Bientôt après, en nous élevant dans le Pinde, nous entrâmes dans la zone des sapins, où je vis les restes des feux allumés par les Valaques, qui remontaient alors dans leurs stations d'été. On aurait pu compter par les foyers le nombre des peuplades, leurs haltes, les directions qu'elles suivent, tant l'ordre d'habitude est invariable dans leurs marches. Mes guides me nommaient les défilés qu'elles prennent pour se répandre dans leurs parcours, qui embrassent l'étendue entière des plateaux supérieurs du Pinde.

A une lieue de Tista, nous prîmes le défilé qui s'ouvre entre le Spileon et les Haliacmonts, dans lequel nous marchâmes jusques par le travers de Lavden (1), village restant une demi-lieue au nord-ouest, sur le penchant d'une montagne couverte de hêtres et de sapins. Je distinguais, une demi-lieue au nord, Chercagna, et dans l'ouest, à pareille distance, Voidinico, bourgade de cent familles albanaises et bohémiennes, qui possède des usines dans lesquelles on fabrique des batteries de fusils et de pistolets, ainsi que des clous pour ferrer les chevaux. Des rivières qui descendent de tous les villages que je viens d'énumérer, confluent avec le Venetico par sa rive

(1) Lavden. Le défilé a un mille et demi d'étendue.

droite, et une seule par sa gauche, après avoir fait mouvoir des moulins entourés de forêts profondes qui se déploient à des distances considérables.

De l'entrée du vallon de Lavden sur lequel je plongeais, nous montâmes pendant une heure pour arriver à l'ouverture d'une autre gorge qui se prolonge du nord au midi, entre les flancs occidentaux du mont Spileon et le versant oriental des Haliacmonts. Nous rencontrâmes plusieurs paysans qui prenaient ce chemin pour se rendre à Crania (1), situé au bord de la Milias, près de la route commerciale de Mezzovo à Gréveno. Nous n'avions aucuns villages en vue dans cette vallée, mais des camps de Valaques établis le long de la rivière qui la traverse dans un cours d'une lieue et demie. Nous n'eûmes de cette hauteur qu'un détour à faire et une descente d'un demi-mille pour arriver au monastère de la Sainte-Trinité, près duquel on trouve une fontaine bien entretenue; des femmes y remplissaient leurs barils, et comme on leur demanda si nous pouvions loger au couvent, elles répondirent que les *bons pères* qui l'habitaient avaient été mangés par les ours, et qu'il n'était plus habité. Il fallut, en conséquence, pousser en avant. A peu de distance, nous vîmes l'image de la sainte Vierge incrustée dans une colonne; un demi-mille plus loin, nous passâmes le Rhedias sur un pont en pierre orné à ses angles de quatre chênes d'une prodigieuse grosseur. De cette halte ordinaire des voyageurs, je relevai, une lieue

(1) T. 2, c. LI de ce voyage.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

au nord-ouest dans les Haliacmonts, Smixi, bourg valaque de trois cents feux, et en regard à l'occident, Avdéla, colonie égale en population. Un quart de lieue au-dessous de leurs versants, qui se communiquent par des ponts jetés entre les contre-forts, nous passâmes de nouveau le Venetico, et les marchands qui nous avaient suivis jusques-là nous quittèrent pour se rendre dans les établissements valaques. Le dernier pont du Venetico, que nous rencontrâmes bientôt après, est établi au-dessus du confluent de quatre rivières formées par ses sources, qui sont éloignées d'environ quatre milles les unes des autres. Au-delà nous serrâmes les montagnes que nous avions sur la gauche, en nous élevant par un talus couvert de spath micaceux, que les rayons du soleil faisaient briller comme des pierres précieuses, et dans un quart d'heure nous atteignîmes Perivoli, où nous prîmes notre logement jusqu'au lendemain dans la maison du *proestos*, ou *syndic*, qui nous accueillit de la plus mauvaise grace du monde.

Perivoli, bourg de trois cent cinq familles valaques, venait de recevoir sa population d'été, qui s'y trouvait réunie depuis une quinzaine de jours. La végétation commençait à se montrer sur ses coteaux; les cormiers et les micocouliers développaient leur feuilles, et les rossignols que j'avais entendus dans les bosquets de l'Amphilochie, trois mois avant, recommençaient ici leurs concerts pour célébrer le printemps; les fleurs alpines du Pinde sortaient du sein des glaciers; chaque jour produisait rapidement des merveilles, auquel le jour suivant en ajoutait de nouvelles. Les

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

coteaux et les vallons s'embellissaient, et les neiges qui avoisinaient encore les sources du Rhedias ne devaient plus tarder à se dissoudre. L'air était cependant encore vif, et comme au temps des équinoxes, où le printemps lutte contre les derniers froids de l'hiver, nous éprouvâmes, après le coucher du soleil, un orage mêlé de grêle et de neige qui blanchit encore les pics les plus élevés des Haliacmonts. Les primats, qui vinrent après souper me rendre visite, me racontèrent que Perivoli appartient au vacouf du Kitab-hané de Constantinople, et qu'Avdéla et Smixi sont compris pour les taxes avec Gréveno, qui relève du sangiac du Romili-Valicy. Cet ordre est établi antérieurement au temps de la conquête, qui n'a changé que l'application des tributs; car avant cette époque, au lieu de verser au trésorier du Kitab-hané, Perivoli était une des dotations de l'église de Sainte-Sophie, et les autres villages rendaient à César leurs redevances, par l'entremise du préfet du thême de la Macédoine.

Mon dessein n'étant pas de m'arrêter à Perivoli, nous partîmes au point du jour avec un détachement de piqueurs qui se mettaient en marche pour aller à la chasse aux ours, et nous eûmes leur compagnie jusqu'au dernier ressaut du Pinde (1), d'où ils se dirigèrent vers le Mavronoros. Pour nous, nous entrâmes sur un plateau découvert qui me permit de prendre

(1) A une demi-lieue de Périvoli, se trouve le dernier ressaut du bassin de la Macédoine.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ ΑΥΞΩΝ

le gisement du Tchépel-Ovo (1), point culminant de la Perrhébie, et nous descendîmes ensuite, pendant une demi-lieue, à travers un bois de pins traversé par une rivière qui s'enfonce dans une gorge couverte de forêts ténébreuses. Laissant à droite cette vallée, nous mîmes une demi-heure à franchir un rameau du Mavronoros, et nous trouvâmes à pareille distance une seconde rivière, qui conflue au nord-ouest avec la première pour se rendre à l'Aoüs. Ainsi, en coupant d'orient en occident la ligne des montagnes, je rentrais des versants de la Macédoine dans ceux qui épanchent leurs eaux dans l'Adriatique. A cette distance, le Smolica me restait sept lieues au nord par son sommet; vers la Thessalie je considérai de nouveau la direction des faîtes gracieusement arrondis du Mavronoros, et je vis, d'après mes reconnaissances faites depuis la hauteur de Piassa, que la direction générale de la chaîne Pindique se projette du nord-ouest au sud-est. Malgré l'aridité de quelques pics, je pus aussi me convaincre que tous furent autrefois couverts de terre végétale, tant à cause de parties qui existent encore dans leurs encaissements, que des arbres dont leurs étages sont garnis jusques dans les plus hautes régions.

Des bords de la rivière, nous descendîmes pendant une demi-lieue, en laissant à gauche une montagne qui s'élève dans l'angle des deux affluents de

(1) Tchépel-Ovo, montagne remplie de glaciers, restant six lieues au N. O. C'est le point auquel j'ai rattaché mes topographies du côté de Conitza.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la Voïoussa, que nous venions de passer, et nous traversâmes un coteau sillonné de plusieurs ruisseaux, qui finit à Boboussa, premier village du canton de Zagori, dont la distance avec Perivoli se trouve cotée sur la carte. Malgré l'encaissement de ce village, j'y vis une population forte, vigoureuse, sans goîtres, malgré l'usage des eaux de neige fondue, et bien différente des Savoyards, qui vivent dans de pareilles positions. Quoique les maisons n'aient plus ici l'élégance de celles des villages de la Macédoine, je remarquai que toutes étaient environnées de jardins remplis de végétaux, et d'une quantité considérable de rosiers. L'Aoüs, qui coule au-dessous des habitations, murmurait au fond d'un lit profond, rempli des débris des montagnes, parmi lesquels je vis des silex marbrés et des fragments de granit cendré. Comme son cours était peu rapide, nous le guéâmes pour prendre le grand défilé de Zagori, dans lequel nous fûmes engagés pendant six milles avant de pouvoir sortir des forêts de cèdres et de sapins, qui s'éclaircissent en approchant des sources de la branche lacmique de l'Inachus, dont le cours traverse la Perrhébie d'occident en orient, ainsi que je l'ai dit au chapitre quarante-deuxième des topographies de l'Épire.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LIX.

Route de Salonique à Pella. Cours de l'Echedorus. Tekeli, Lapra, Harabli. Pont de l'Axius, ou Vardar. Sarili. Tumulus répandus dans la plaine. Lac Lydias. Arrivée à Palatitza, anciennement Pella, capitale du royaume de Macédoine. Ruines de cette ville, partie appelée Pella. Tumulus, situé sur la route de Jenidgé; sa description; position de Jenidgé. Retour à Salonique.

La peste qui avait désolé Constantinople depuis 1814 ayant ralenti ses ravages, M. Barbié du Bocage, fils aîné du géographe à qui nous devons les cartes du Jeune Anacharsis, quitta Salonique, dans l'intention de rechercher et de décrire les ruines de Pella.

« Nous partîmes, dit-il, de Thessalonique le 15 février 1817, par un temps froid, en prenant la porte du Vardar, située au nord de la ville, et nous suivîmes la route de Jenidgé, qui passe au pied des collines de Pella. A droite en dehors des remparts, sur un des flancs de la montagne qui sert d'appui à la ville, nous prolongeâmes par sa base un cimetière turc hérissé de colonnes sépulchrales. Les torrents rapides qui coulent à travers ce coteau après avoir balayé sa surface, emportent avec leurs eaux les débris des corps en putréfaction qui, croupissant dans une mare située près de la porte du Vardar, causent par leurs exhalaisons des épidémies aussi dange-

reuses que la peste. En vain on connaît les effets délétères de ce cloaque; en vain on a vu les avalanches rouler des milliers de cadavres à demi-dévorés dans la tombe, comme cela arriva en 1790, à la suite des pluies de l'automne; en vain on se rappelle qu'à cette époque plus de la moitié de la population périt victime de cet événement, qui avait empoisonné l'atmosphère, les Turcs continuent à encombrer de leurs morts ce lieu de désolation et d'effroi.

Après un quart-d'heure de marche, on entre dans une route bordée de haies de roseaux qui servent de clôture à des jardins marécageux, la plupart plantés de vignobles, de figuiers et de platanes, à l'ombre desquels les habitants de Salonique aiment à se promener, quoique exposés au danger de gagner des fièvres, dont les étrangers sur-tout ne peuvent guérir qu'en quittant le pays. Malgré les avis justifiés par l'événement, l'expérience n'empêche pas qu'on ne fréquente ces méphytiques bosquets, et sur-tout le *Bech-Tchinar* (1), lieu embelli de kiosques par Ismaël bey de Serrès, lorsqu'il était gouverneur de la capitale moderne de la Macédoine transaxienne.

Arman, ou plutôt Orman-Keui (2), qu'on aperçoit à droite à une lieue et demie de Salonique, est un des villages concédés par Amurath II à la famille Gavrinos, issue du conquérant de la Macédoine, qui

(1) Bech-Tchinar; les cinq platanes sont maintenant abattus, mais le nom est resté au lieu où ils étaient plantés.

(2) Orman-Kéui, village de la forêt.

existe encore dans une lignée faible et indigne du nom de celui qui fit son illustration (1).

Arrivés dans la plaine, comme le vent du nord soufflait avec violence, nous doublâmes le pas pour nous diriger vers le khan de Tekeli. Dans le chemin que nous fîmes, nous traversâmes pendant un quart des lieue des landes arrosées par un ruisseau dérivé de l'Échedorus, qu'on coupe à trois lieues de distance de la mer, pour le service d'un moulin à poudre. Comme on était en hiver, ses eaux plus abondantes couvraient alors la plaine, dans laquelle elles forment des marais. En dehors des inondations, on voit des terrains cultivés et des pâturages couverts de troupeaux, sur-tout dans la saison où les neiges forcent les bergers d'abandonner les montagnes. Après avoir cotoyé ces grandes lagunes, nous parvînmes au lit naturel de l'Échedorus, qui ne verse plus comme autrefois ses eaux dans le canal de l'Axius. La quantité de limon ayant depuis long-temps obstrué son berceau primitif, il s'est frayé un nouveau cours vers la mer, dans laquelle il tombe deux lieues au-dessous de Salonique, et les attérissements qu'il accumule font présumer qu'il prendra peut-être un jour une direction différente. Les fondrières qui bordent ses

(1) Il n'existe plus aujourd'hui que deux rejetons de cette grande famille, qui n'ont qu'un seul héritier de leurs trésors et de leurs vastes domaines. L'aîné de ces deux frères, Sour Achmet bey, est le père de cet enfant. Le second frère, Selim bey, plongé dans la dévotion et entièrement retiré du monde, mène une vie toute contemplative, qu'il passe à commenter le Coran, et à composer des amulettes cabalistiques.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rives obligèrent nos guides à chercher un gué, que nous trouvâmes en suivant la trace des roues des chariots dont les paysans se servent pour transporter leurs denrées. Enfin, après l'avoir traversé, ainsi que deux petites rivières, nous arrivâmes à Tékeli, premier *menzil-hané* ou *poste*, éloigné de deux lieues et demie de Salonique. Il paraîtrait, d'après la carte de Danville, basée sur l'itinéraire de Jérusalem, que le lieu où nous nous trouvions est la station appelée *ad decimum*. Les habitants, qui ignorent cette particularité, ont une grande vénération pour les restes d'une mosquée annexée à un teké ou couvent de derviches dont le nom sera resté à ce village. C'est maintenant le rendez-vous de chasse des Turcs et des Francs de Salonique, qui trouvent aux environs une grande quantité de lièvres et de gibier de toute espèce.

Après avoir pris notre repas, nous remontâmes à cheval, et bientôt nous passâmes un ruisseau fangeux, en laissant à droite les villages de Lapra (1) et d'Harabli (2), remarquables par un petit bois à l'entrée duquel on voit un tepé ou tumulus (3) qui n'a

---

(1) Lapra. Je crois que le nom de ce village est dérivé du mot schype, *leporé*, qui désigne un lieu abondant en lièvres.

(2) *Harabli*, mot arabe qui signifie *ruines*. Les auteurs anciens semblent placer dans cet endroit l'ancienne ville de Loctès.

(3) Ces tumulus, que les Turcs appellent *tepé*, sont communs dans toutes les parties de la Macédoine et de la Thessalie, par lesquelles passèrent autrefois les armées gauloises, lors de leurs invasions dans la Grèce; et ils ressemblent en tous points à ceux

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

été fouillé par personne; et au-delà on découvre les hauteurs de Daoudbal, placé dans un pays sain qui a engagé plusieurs Turcs riches à y bâtir des maisons de campagne. Sa distance de Salonique, qui n'est que de trois lieues et demie, permet aux Européens fixés dans cette ville, de s'y rendre pour rétablir leur santé ou pour se soustraire au mauvais air pendant la saison des fièvres. Dans le restant de la route qui traverse la plaine jusqu'au Vardar, on aperçoit plusieurs autres villages dont je ne pus parvenir à connaître les noms.

Le pont qui venait d'être refait à neuf, quoique en bois, me parut élégant et solide, ce qui me fit penser que sa construction avait été dirigée par quelque ingénieur plus habile que ne le sont les Turcs. J'y comptai soixante-onze arches, dont vingt-huit sont appuyées à une île qui disparaît dans les grandes crues. Deux pavillons situés aux extrémités lui servent d'ornement, et une porte en charpente placée au milieu, qu'on peut fermer, en fait une espèce de filet dans lequel on prend les voleurs qui cherchent à passer des terres du Romili-Valicy dans le sangiac de Salonique, et réciproquement de cette province dans la Macédoine cisaxienne. Une spina, ou arête, qui le divise dans sa longueur, indique le chemin que les voitures doivent suivre pour passer d'une rive du fleuve à l'autre sans se croiser. Nous vîmes

---

qu'on voit dans la Troade. Il en existe plusieurs derrière la ville de Salonique, qu'on pourrait fouiller sans être aperçu, ni inquiété.

plusieurs de ces chariots employés à transporter les vins de Niagousta (ΝΑΟΥΣΗ) (1), et j'appris que la restauration du pont était due aux soins d'Ismaël, bey de Serrès, dont la famille a joué pendant ces dernières années un rôle considérable dans la Macédoine.

Au sortir de ce pont, nous entrâmes dans une plaine où l'on voit un khan que nous passâmes sans nous y arrêter, en traversant un pays couvert de tumulus funéraires, qui s'étend jusqu'à Sarili, où le janissaire qui nous avait devancés nous attendait au khan, dans lequel nous fûmes hébergés pêle-mêle avec nos chevaux dans une écurie.

Sarili (2), que je vis le lendemain, est un village peu considérable situé sur la route qui conduit à Jenidgé-Vardar, place de commerce, renommée surtout à cause de ses tabacs à fumer, qu'on regarde comme les meilleurs de la Macédoine. Comme nous n'avions rien à voir ni à rechercher dans le lieu où nous nous trouvions, et que je ne pus même apprendre comment s'appelaient les villages que nous avions en vue, nous partîmes en dirigeant au midi, vers une rivière qui coule du nord au sud vers le lac Lydias (3). Au-delà d'un pont sur lequel nous

---

(1) Niagosta; les Grecs écrivent Νάουσα, ville située à vingt-deux heures de Salonique, fait un commerce considérable en vins.

(2) Sarili, le jaunâtre; sa population est bulgare.

(3) Αυδίας. Fluvius est qui agrum macedonicum et bottiæicum disterminat. Ptolem., Herodot., Strab., *Epitom.*; Æschin., *Orat.*, citat. ab Ortel.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la passâmes, je vis près du chemin un cimetière turc couvert de cippes formés des colonnes tirées des ruines de Pella; et après avoir contourné plusieurs coteaux, je m'arrêtai devant deux tumulus de forme oblongue, dont le plus grand, que je mesurai, a cinquante-trois pieds de long sur quatre de large par sa base, et trente-trois de hauteur perpendiculaire; et aussitôt que nous l'eûmes dépassé, nous commençâmes à marcher sur le territoire de Pella, qu'Hérodote (1) place dans la Bottiéie, à l'extrémité de l'Émathie. A droite se déploient de vastes campagnes, dans lesquelles les Bulgares, avec leurs charrues attelées de buffles, étaient occupés à tracer des sillons aussi étendus que l'espace qui se présentait devant eux, de sorte que les laboureurs nombreux paraissaient alignés et travailler dans un même champ. A gauche, et presque devant nous, jusqu'à la mer, nous étions entourés de marais et de lacs, lorsque après avoir doublé quelques collines, nous eûmes connaissance de Pella.

La capitale des rois de Macédoine ne se présente point dans sa désolation aux regards du voyageur, telle qu'Athènes ou Corinthe, avec les débris de sa splendeur antique. On la devine plutôt qu'on ne reconnaît sa physionomie, à sa position sur une éminence qui s'incline au couchant d'hiver et par les marais qui l'environnent; mais on cherche en vain ses remparts, sa citadelle, les digues destinées à dé-

(1) *Hérodot.*, lib. VII, c. 123. Il faudrait rechercher entre cette ville et Sarili, les ruines d'Ichné.

fendre des inondations les temples, les édifices et les monuments de sa grandeur passée (1); les barbares, les Romains et le temps ont tout effacé!

On sait que Pella dut son illustration à Philippe (2), que des raisons puissantes déterminèrent sans doute à fixer le siége de son empire dans un lieu mal-sain, mais d'un accès difficile. Augmentée par Alexandre et ses successeurs, elle s'était élevée à un haut degré de puissance avant d'être prise et saccagée par les Gaulois, fléaux précurseurs des Romains, qui la renversèrent après la conquête de la Macédoine. Peu éloignée du Lydias et de l'Axius, elle dominait le Delta compris entre ces fleuves, et elle aurait sans doute attiré vers elle le commerce, si Thessalonique, qui n'est éloignée que de sept lieues, n'avait pas offert un hâvre commode et plus propice à l'abord des vaisseaux. On peut donc croire que c'était sous le rapport de sa position, et à cause de la difficulté des approches, qu'elle avait été choisie pour devenir la

---

(1) .....Pellam pervenit, consul, quam non sine causa delectam esse regiam advertit. Sita est in tumulo vergente in occidentem hibernum : cingunt paludes inexsuperabilis altitudinis, æstate et hieme; quas restagnantes faciunt lacus. In ipsa palude qua proxima urbi est, velut insula, arx eminet, aggeri operis ingentis imposita : qui et murum sustineat, et humore circumfusæ paludis nihil lædatur. Muro urbis conjuncta procul videtur : divisa est intermurali amni, et eadem ponte juncta : ut nec, oppugnante externo aditum ab ullâ parte habeat : nec si quem ibi rex includat, ullum nisi per facillimæ custodiæ pontem, effugium. TIT.-LIV., lib. XLIV, c. 46.

(2) Strab., *Epitom.*, lib. VII.

métropole de la Macédoine, plutôt que sous des considérations commerciales, étrangères aux vues des souverains, qui ne les comptaient que comme des moyens secondaires de puissance et de prospérité. Le cours des eaux, le gisement des terrains qui se trouvent, à quelques variantes près, comme Danville les a indiqués sur sa carte, expliquent aux yeux les descriptions qui nous ont été transmises par les anciens. Je distinguais le cours principal de l'Axius, qui, après avoir versé une partie de ses eaux dans le lac Lydias, se rend directement à la mer, en déposant ses vases vers le cap Bernous (1). Je voyais les bateaux pêcheurs remonter son canal jusqu'au pont de Colakia (2), lorsque mes yeux fatigués s'arrêtèrent sur le malheureux village d'Allah-Kilissa (3) ou Palatitza (4).... Soixante cabanes habitées par des

(1) L'Axius, après avoir fourni des eaux au lac Lydias, poursuit son cours directement à la mer, et dépose ses vases le long du cap Bernous. Cette entrée se comble au point qu'on peut prévoir qu'il viendra un temps où le fond du golfe de Salonique ne formera qu'un grand lac. Aujourd'hui même, on ne trouve plus que seize brasses d'eau dans cette partie de l'impasse, et les bâtiments qui veulent gagner la rade sont obligés de suivre la côte de la Thessalie, pour éviter les bas-fonds du promontoire, qui s'avance trois quarts de lieue en mer.

(2) Colakia, pont en bois près de l'embouchure du Vardar, prend son nom d'un village situé à peu de distance, qui est de la juridiction de l'évêque de Campanias, suffragant de Salonique, dont la résidence est à *Capso-Chori*.

(3) Allah-Kilissa, Allah-Hissar, la tour de Dieu.

(4) Palatitza, les petits palais.

Bulgares, une tourelle renfermant une garnison de douze Albanais commandés par un soubachi, voilà ce qui reste de Pella, de sa gloire; voilà la population et les forces militaires qui ont succédé aux Macédoniens! Un mahométan commande, le fouet à la main, dans la ville qui vit naître Alexandre; et le sol paternel de ce monarque, dont la puissance s'étendit depuis les bords de l'Adriatique jusqu'aux rives de l'Indus, est la propriété d'Achmet, fils d'Ismaël, bey de Serrès!

Si la désolation et les destinées de Pella font naître des réflexions douloureuses sur l'inconstance de la fortune et les vanités des empires du monde, la barbarie de ses modernes habitants n'est pas moins capable d'exciter les regrets du voyageur, qui retrouve en eux tout ce que la xénélasie et l'ignorance ont d'odieux et de repoussant. Malgré les ordres du commandant de Palatitza, ce ne fut qu'après une vive altercation, et l'argent à la main, qu'on nous reçut dans une chaumière, où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour y déposer nos bagages. Bientôt après, nous en sortîmes pour parcourir le terrain sur lequel était Pella, en nous dirigeant vers une église bâtie en pierre, qui est dédiée à saint Paul, que les Grecs surnomment le saint apôtre. Les enfants, attirés par la singularité du vêtement européen, nous suivaient comme des objets de curiosité, tandis que des chiens féroces, non moins étonnés sans doute de voir des étrangers, nous relançaient avec fureur. Cependant quelques personnes accoutumées à voir des Francs à Salonique, nous accostèrent pour nous vendre

des médailles et des petites figures en terre cuite. Nous parcourûmes, entourés de ces brocanteurs, un grand terrain couvert de tombeaux, de débris formés de briques et de tuiles, jusqu'à la fontaine du village, sur laquelle je lus les deux mots suivants, seuls restes d'une inscription mutilée : ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΜΕΓΑΚΛΕΟΥΣ. En descendant à l'occident, je relevai le gisement de Pella, tel qu'il est décrit par Tite-Live, au penchant d'une double colline. Les restes de remparts construits en très-grosses pierres, qui couronnent le plus élevé de ces coteaux, me portèrent à croire que la citadelle avait dû exister dans cette partie supérieure de la place; et en descendant au midi, je suivis l'alignement d'un autre mur d'enceinte, que les habitants désignent maintenant sous le nom particulier de Pella. Sa direction aboutit à un bassin carré de construction turque, dont le revêtement a pour base une *substruction* hellénique, qui déborde de tous côtés son enceinte. Je remarquai dans le lac Lydias, aujourd'hui Jenidgé, la décharge de la rivière qui vient de cette ville; celles de la rivière de Niagousta, et de plusieurs sources; et n'ayant plus rien à voir près des lacs ni dans une ville où il reste sans doute une mine précieuse d'antiquités à exploiter, si on pouvait y faire des fouilles, nous retournâmes vers la cabane bulgare, où nos janissaires avaient préparé le repas ordinaire des voyageurs, le pilaf, mets très-estimé des Orientaux.

Dans l'après-midi, je dirigeai mes recherches du côté de Jenidgé, ville considérable, et renommée à cause de ses tabacs, qui est éloignée à peu près d'une

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lieue de Pella. Je vis, à l'entrée de la route qui passe à peu de distance de la fontaine que j'ai indiquée, un tumulus ouvert, dans lequel j'entrai afin d'en connaître l'objet, la forme et les dimensions, et de savoir enfin si ces tertres furent, comme on l'a prétendu, des buttes sur lesquelles les Turcs arboraient l'oriflamme de leurs armées, ou bien des tombeaux antiques (1).

Lorsque nous eûmes terminé notre visite dans l'intérieur du tumulus, nous retournâmes à Salonique par le chemin que nous avions suivi les jours précédents.

---

(1) Le tumulus de Pella, dans lequel nous pénétrâmes par un trou pratiqué au midi, présente une galerie de vingt-neuf pieds quatre pouces de longueur sur six pieds huit pouces de largeur, qui aboutit à deux salles carrées et parallèles, dont l'une est presque détruite par le trou servant d'entrée, et l'autre par une ouverture pratiquée au centre d'un mur épais.

Nous continuâmes à descendre vers un second corridor, par une pente rapide tracée sous une voûte qui aboutit à une galerie horizontale de cinquante-trois pieds quatre pouces sur dix pieds huit pouces de largeur, où nous vîmes deux niches qui ne nous laissèrent plus de doutes que les galeries et les caveaux surmontés de buttes en terre étaient des lieux consacrés aux sépultures.

Une troisième passe nous donna entrée dans une dernière salle voûtée en cintre de treize pieds quatre pouces sur douze de diamètre de l'est à l'ouest. Comme ces souterrains avaient été visités, nous n'y fîmes aucune découverte; mais il est probable qu'en fouillant ceux qui sont restés intacts, on y ferait quelques découvertes importantes.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LX.

Itinéraire depuis les frontières de la Dalmatie, à travers la Bosnie et la Macédoine, jusqu'à Mezzovo dans le Pinde. Route depuis la Cettina jusqu'à Travnik. Passage du mont Prolog. Livno. Snitza, ou Svitza. Kouprès. Scopia. Travnik. Situation de cette ville.

Avant de décrire les parties septentrionales de la Macédoine, il convient de faire connaître par quelle voie mon frère arriva dans cette province. Parti de Paris au mois de décembre 1806, il avait, pour me rejoindre à Janina, traversé l'Italie et parcouru une grande partie des provinces illyriennes, lorsqu'il rencontra à Zara M. David, nommé consul général de France à Travnik en Bosnie, avec lequel il entra en Turquie (1).

Le mont Prolog, qui borne à quelque distance la Cettina, qu'on passe en bateau au-dessus de Sign, forme du côté de la Turquie une suite de collines qui s'élèvent par étages jusqu'à sa sommité, ce qui rend cettte pente assez douce; mais à peine le voyageur a-t-il atteint l'endroit appelé *la Torre* (2), qu'il

(1) Les matériaux de ce chapitre qui manquait au journal de mon frère, m'ont été fournis par M. David, qui a fait plusieurs fois cette route.

(2) De Sign à Cettina, on compte quatre milles, et du bord de cette rivière, quatre et demi jusqu'à la *Torre*, ou *Tour*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

aperçoit un pays dans lequel il faut, pour ainsi dire, descendre comme dans un abyme. Ce versant si rapide est couvert de bois et de rochers, à travers lesquels les chevaux passent avec peine pour descendre dans la plaine de Livno, baignée par des ruisseaux, dont les eaux réunies forment une petite rivière qui circule entre des pâturages couverts de troupeaux. Un khan, qu'on y trouve (1), est la dernière station des voyageurs qui passent en Dalmatie. A l'opposé, le vallon est cultivé; son centre est entièrement marécageux, et au pourtour des coteaux, on aperçoit plusieurs villages chrétiens. Au nord-est, à trois lieues de distance du Prolog, on découvre Livno, petite ville bâtie en amphithéâtre sur un des rochers les plus âpres des montagnes, d'où sort une source abondante qui se dirige, avec la rivière que j'ai indiquée, vers Ocrikan, situé au nord-ouest. La ville vers laquelle on marche, entourée de murs flanqués de quelques tours garnies de vieux canons, est regardée par ses habitants, qui forment une population turque de six ou sept mille âmes, comme une place inexpugnable. Farouches, et ennemis implacables des chrétiens, peut-être parce qu'ils en sont voisins, ils ne permettent pas que les Dalmates pénètrent dans cette enceinte, et ils ont si souvent maltraité ceux qui s'y sont hasardés, que le commerce des grains

(1) Les khans de la Bosnie sont de vastes granges au-dessus desquelles on a bâti des cellules, meublées d'un tapis grossier, et échauffées par un poële que la température froide du climat rend très-nécessaire.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et des bestiaux se fait maintenant à la frontière.

On découvre de Livno le prolongement de sa plaine, qui se déploie en suivant à l'orient la chaîne des monts Bébii, dont la projection court vers Duvno, ville de l'Herzégovine. Dans la route de Travnik, si on se dirige toujours au nord-est, après avoir franchi les ressauts qui dominent Livno, et parcouru durant quatre lieues un pays aride, on descend à Snitza, ou Svitza, grand village situé au fond d'une gorge arrosée par une rivière. Il y a là un khan qui est le meilleur de toute la route, où les Turcs, plus hospitaliers que les Bosniaques en général, qui entrent en fureur à la vue seule d'un chapeau, reçoivent les étrangers avec égards.

A une heure de distance de Snitza, commence une autre plaine un peu moins vaste et moins fertile que celle de Livno, quoique couverte d'herbages, qui est le rendez-vous des nombreux troupeaux qu'on conduit en Dalmatie. Il n'y a d'habitations qu'aux extrémités de cette vallée, dont le principal village est celui de Kuprès (1), qui donne son nom à cette contrée, avec une palanque entourée de palissades à travers lesquelles on voit quelques petites pièces de canon posées sur des pierres, au sommet de tours à moitié écroulées. Le khan des voyageurs est en dehors de ce prétendu fort dans lequel il ne leur est pas plus permis d'entrer qu'à Livno. Kuprès et ses dépendances sont gouvernées par un capitaine peu riche et puissant,

(1) Kuprès; on prononce Couprès, mot qui signifie *pont*. Cette bourgade est éloignée de huit milles de Snitza.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qui est vassal du pacha de Scopia. La campagne, couverte de neiges jusqu'à la fin d'avril, à cause de l'élévation de son plateau, est sujette en hiver aux effets de la tourmente, sur-tout quand le redoutable bora se fait sentir. Il se passe peu d'années sans que des hommes et des bestiaux ne soient engloutis sous les neiges dont le vent forme des tourbillons; et même en temps calme, il faut se diriger sur l'alignement des jalons plantés pour indiquer aux caravanes le chemin qu'elles doivent tenir. On y rencontre fréquemment des cabanes de bois couvertes d'écorces d'arbres, posées sur des roues que traîne d'un lieu à l'autre un attelage de dix à douze bœufs, tandis que toute la famille suit à pied son habitation ambulante. Ces sortes de demeures tartares sont dans la Bosnie celles des Zingari, ou Bohémiens, qui professent une espèce de mahométisme, se livrent à différents métiers, et aussi pauvres que méprisés, vivent sans patrie et sans résidence fixe.

En quittant Kuprès, on monte une colline boisée, du haut de laquelle on domine un grand et sombre tableau qui charme et surprend les regards. C'est une vaste forêt de sapins, de mélésiers et d'arbres verts qui couvre de hautes montagnes et descend dans leurs étroits vallons, où l'on voit dans les espaces libres plusieurs plantes des Hautes-Alpes, et notamment la camomille double. Un chemin assez large parcourt la pente orientale de ces montagnes, et au milieu des bois qu'il traverse, on trouve un kiosque et un abreuvoir dans lequel l'eau est apportée par des canaux de bois posés à quelques pouces au-des-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sous du sol. A peu de distance, on rencontre une cabane construite avec des troncs d'arbres, habitée par un poste de Pandours qui donnent des escortes aux voyageurs, ainsi que cela se pratique dans le mont Prolog et aux défilés regardés comme dangereux.

Après deux heures de marche, on plonge sur la riche vallée de Scopia, qui présente de tous côtés des champs cultivés et des habitations nombreuses (1). Le Verbaz, qui coule au pied de la chaîne orientale des montagnes, reçoit une foule de ruisseaux dont les eaux fertilisent ce plateau, qu'on trouve d'autant plus gracieux, que ses sites forment un contraste frappant avec la profonde épaisseur des forêts qu'on vient de traverser.

Sur les derniers mamelons de la chaîne occidentale, on aperçoit Prussatz, place autrefois fortifiée, qui fut le dernier boulevard dans lequel les Bosniaques se défendirent long-temps contre les Turcs. Elle domine au loin la vallée du Verbaz, qu'on passe deux lieues plus loin au nord, sur un pont en pierre de trois arches, pour entrer à Scopia, résidence d'un gouverneur, auquel la Porte donne dans ses firmans le titre de pacha de Clissa (2). La situation de cette ville près du Verbaz, à l'entrée d'une vallée qui conduit à Travnik, aurait dû lui donner

(1) Le Verbaz prend sa source dans la chaîne des monts Radissa, et se rend à la Save, qui se décharge dans le Danube.

(2) Forteresse de la Dalmatie voisine de Spalatro, appartenant à l'empereur d'Autriche. On voit ainsi que la Porte, qui ne renonce jamais à ses droits, a des pachas *in partibus*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

une grande importance. Cependant, malgré sa position, sa population n'est que de cinq mille ames, parmi lesquelles on compte les deux tiers de chrétiens des rits grec et latin. Le khan est dans la ville même, parce qu'elle n'a ni murs, ni fortifications; et quoique sale comme tous les gîtes de cette espèce, les Turcs qui le tiennent y étant hospitaliers et polis, on s'y trouve plus à son aise qu'ailleurs.

De Scopia, le chemin qui conduit à Travnik traverse une étroite et profonde vallée, plus boisée que cultivée, dans laquelle coule une rivière qu'on passe plusieurs fois à gué pendant une route de trois lieues. A cette distance, on franchit une montagne couverte de beaux arbres, pour entrer dans une gorge à-peu-près semblable, arrosée par la Lassova, qui descend du mont Secca; et au bout de deux lieues, on arrive à Travnik. Cette ville, qui est la résidence du visir de Bosnie, resserrée entre deux montagnes, ne se voit qu'au moment où l'on y entre. Le sérail, ou palais du pacha, situé sur le bord de la rivière, est un vaste bâtiment en bois sans architecture et d'une construction fort grossière. La cour, remplie de fumier, est entourée d'écuries au-dessus desquelles tourne une galerie qui conduit à plusieurs cellules, dans lesquelles logent les gens du satrape, qui y sont entassés. Dans un des angles et sur une des façades, se trouvent le divan, et plusieurs appartements pour le visir, et l'ensemble de cet édifice a la coupe d'une grande auberge de Suisse ou d'Allemagne; mais les toits, construits en planches, noircis par la fumée et la moisissure, ont une couleur d'ardoise

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qui donne à cette masse incohérente la couleur lugubre d'une demeure habitée par une horde de Tartares nouvellement sortis de leurs forêts.

Travnik, comme toutes les villes turques, vue dans son ensemble, des hauteurs qui la dominent, est, surtout en été, pittoresque et agréable. De grands arbres qui s'élèvent autour des toits bleuâtres des maisons, des minarets qui élancent dans les airs leurs pinacles dorés, un château délabré servant de prison d'état, des quartiers groupés par étages, des eaux tombant de toutes parts, présentent des points de vue charmants et vraiment romantiques. Mais aussitôt qu'on pénètre dans ses rues mal pavées et fangeuses; dès qu'on voit de près ses maisons de bois mal construites, leurs fenêtres fermées de doubles grilles comme celles des prisons, le charme cesse, et de tristes réalités font place à d'agréables illusions.

Près de Travnik, un village nommé Dolaz, qui semble former un de ses faubourgs, est la résidence de mille à douze cents chrétiens latins, qui exercent différents métiers dans la ville, et la situation dans laquelle il se trouve serait excellente, s'il n'était pas dépourvu d'eau. Cependant, comme c'est le seul lieu habitable pour eux, à cause du fanatisme des mahométans, ils remontent chaque soir vers ces habitations, qui sont fort propres. Un peu plus loin, on voit un autre village habité par des chrétiens orthodoxes, qui, après avoir été marchands et plus souvent voleurs de grand chemin, reviennent cultiver leurs terres, quand il ont assez gagné dans l'une ou dans l'autre de ces deux professions.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Au-dessous de ces deux villages, la Lassova entre dans une plaine qui conduit à Bosna-Serail, d'où elle passe dans une vallée latérale où l'on trouve Guècia-Gôra (1), village habité par des chrétiens latins, chez lesquels les franciscains ont une mission relevant du couvent de Sojnitza, résidence du vicaire apostolique. C'est de cette retraite que sortent les religieux qui célèbrent la messe et administrent les sacrements dans tout le canton de Travnik.

Comme la Bosnie ne fut jamais qu'un lieu de possage des Romains, on ne trouve, ni sur la route que je viens de décrire, ni aux environs de Travnik, aucunes traces d'antiquité. Les Triballes, les Pannoniens, toujours barbares, vivaient probablement sous des tentes, et passagers comme ces hordes nomades qui n'appartiennent à la terre que pour la durée de leur vie, ils n'ont laissé de souvenirs que dans quelques romances pareilles aux poésies herses, où l'on retrouve des souvenirs confus de leurs batailles, des clairs de lune, de larges boucliers, et des palissades de bataillons, qui font les délices des amateurs du Pathos d'Ossian.

---

(1) Village dépendant de la banlieue de Travnik.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LXI.

Itinéraire de M. H. Pouqueville, depuis Travnik jusqu'à Guilan, frontière de la Macédoine.

La neige couvrait la terre depuis plusieurs mois, et elle tombait en abondance, lorsque je me disposai à quitter Travnik pour me rendre à Janina. La saison était rude, les routes dangereuses; et quoique vêtu à la turque, comme j'ignorais la langue du pays que je devais traverser, le costume turc pouvait seul me mettre à l'abri d'un peuple féroce. M. David me voyait partir à regret, et j'aurais cédé aux instances de cet excellent ami, qui m'engageait à rester près de lui jusqu'au printemps, si le desir de revoir mon frère ne l'avait emporté sur toutes les considérations possibles.

Il fut arrêté que je me mettrais en route le 1er mars au matin. Mehemet-Choreb, pacha, alors visir de Bosnie, et depuis capitan-pacha, m'avait muni d'un firman du sultan Selim, afin de me faire respecter sur la route. A ce diplôme souverain, il joignit un boïourdi autographe par lequel il était ordonné aux commandants des villes situées sur ma route, *de me traiter avec respect, de fournir avec abondance à tous mes besoins, de me loger, et défrayer, sans recevoir aucune gratification;* et la conclusion de cet ordre pompeux, qui était *l'expression de sa volonté absolue,* portait la menace *de peine capitale envers les contrevenants.* Il avait en même temps chargé un

tatare fidèle de m'accompagner, et *de me remettre bien portant* entre les bras de mon frère, duquel il devait lui rapporter un certificat des bons services qu'il m'aurait rendus.

La voix du muezzin venait à peine d'appeler les musulmans à la prière de l'aurore, que j'étais déja sur pied, m'imaginant que l'heure fixée pour le départ était celle à laquelle on partait. Cependant le jour parut; il se passa une heure, il s'en écoula une autre, lorsque le tatare arriva, et, du ton d'un homme qu'on aurait fait attendre depuis long-temps, demanda si les bagages étaient prêts, si tout était arrangé, parce qu'il fallait sur-le-champ se mettre en route. Je lui fis répondre par un domestique morlaque, qu'on l'attendait depuis le matin; et aussitôt on s'empressa de descendre les charges dans la cour. Je me disposais moi-même à sortir, lorsqu'on m'avertit que mon homme était retourné en ville, et que les chevaux n'avaient pas encore paru.

Je compris par ce retard, que si on en usait ainsi dans la capitale et sous les yeux du maître, à quelles contrariétés je devais m'attendre loin du centre de l'autorité. Je vins, en faisant ces réflexions, me rasseoir auprès du feu, résigné à mon sort, comme un homme qui allait dépendre de la volonté de gens desquels il ne pouvait pas se faire entendre, puisque j'ignorais la langue du pays; lorsqu'à onze heures, les chevaux, le tatare et sa suite arrivèrent avec fracas; alors on chargea précipitamment, et nous partîmes.

Travnik, que j'ai entrevu couvert de neiges, et

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

presque à travers les grilles de mes fenêtres (le visir ayant fait prier le consul de sortir le plus rarement possible, jusqu'à ce qu'il eût pu calmer les inquiétudes occasionnées par notre arrivée); Travnik, dis-je, me parut une ville, comme toutes celles de Turquie que j'ai vues dans la suite, pittoresque et malpropre, entourée de cimetières, et habitée par un peuple féroce couvert de la livrée de la misère.

Ire Poste. — *Route E. S. E., 8 heures de chemin.*

En contournant, au sortir de la ville, le rivage ombreux de la Lassova, mes tatares me montrèrent, non loin des fourches patibulaires (ornement accoutumé de la résidence des visirs), un tombeau éclairé par quelques lampes, qu'ils me dirent être celui d'un de leurs sultans. Nous entrâmes ensuite dans une plaine de quatre lieues de diamètre, baignée par la même rivière, qui se détourne à l'est au-dessous de Bussovatz, et dans quatre heures de marche, nous arrivâmes à Iacovatz, ou Jovtza, village et menzil-hané, ou poste, où l'on prend des chevaux pour les routes de Constantinople et de l'Herzégovine. Son bassin, enveloppé de montagnes boisées, est arrosé par plusieurs ruisseaux tributaires de la Lassova, qui, après avoir traversé Travnik et Bussovatz, tombe dans la Bosna.

IIe Poste. — *De Jovtza à Seraglio E., 8 heures.*

De Jovtza pour se rendre à Seraglio, ou Bosna-Serail, on traverse encore une fois la Lassova, et

on entre dans une vallée étroite couverte d'arbres, qui aboutit au mont Longovi, des flancs duquel tombe une rivière dont le cours se dirige vers la Bosna. Nous employâmes une heure et demie à franchir cette montagne; et à une demi-lieue de sa base, nous entrâmes dans la plaine de Seraglio, ville qui s'annonce avec la magnificence sauvage de la capitale de la Bosnie, par le nombre de ses villages, de ses troupeaux, et l'affluence des caravanes qui fréquentent son bazard. Après avoir passé plusieurs fois, pendant trois lieues de chemin, une rivière qui est, je crois, la Bosna, nous prîmes une chaussée pavée et en mauvais état, qu'on suit jusqu'à l'entrée de la ville. Seraglio, ou Bosna-Serail, bâti au penchant des montagnes qui se rattachent dans le lointain à la chaîne du Prolog, entre des monticules et en plaine, offre, vue de loin, le coup-d'œil le plus enchanteur. Mais à mesure qu'on approche, le charme disparaît, et au tableau le plus riant succède celui de la malpropreté et de la misère. Quoiqu'il fît encore très-froid, le dégel qui commençait contribuait à augmenter la fange de la ville, et je vis, dans les rues que nous traversâmes, des bœufs et des chevaux crevés, dont les cadavres exhalaient une odeur insupportable, sans que les Turcs eussent l'air d'en être incommodés.

Seraglio, dont le prince Eugène canonna inutilement le château pendant la guerre qui se termina par la paix de Passarowitz, est, après Andrinople, une des métropoles la plus importante et la plus séditieuse de la Turquie d'Europe. Sa population,

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

que les gens du pays portent à quatre-vingt mille ames, calcul que je crois exagéré, est renommée par sa turbulence (1); ce qui n'empêche pas son commerce d'être considérable. Comme le voisinage des Français faisait fermenter les têtes bosniaques, qui se croyaient à la veille d'une invasion, je me gardai bien de faire usage du boïourdi du visir pour réclamer le logement, et mon tatare ne l'exhiba qu'afin d'obtenir des chevaux de poste. Ainsi nous logeâmes dans un khan, sans oser en sortir; et dès que le jour parut, nous nous hâtâmes de partir.

---

(1) Bosna-Serrail, capitale du royaume de Bosnie, est située à cinq journées de caravane des frontières de la Dalmatie, et à seize heures de distance de Travnik. Sa population varie entre quarante et cinquante mille ames. C'est la résidence du mollah, ou grand-juge de la province, de l'aga des janissaires, et de l'archevêque grec. C'était autrefois celle des visirs; mais un de ces satrapes ayant fait décapiter une partie des principaux seigneurs de la ville, les habitants obtinrent qu'à l'avenir ils ne résideraient plus parmi eux. On bâtit en conséquence pour eux un palais à deux journées de Seraglio, dans un village appelé Travnik, qui est devenu la petite ville de ce nom. Mais quand un pacha vient gouverner le sangiac, il passe ordinairement par la capitale, où il a le droit de demeurer trois jours, pendant lesquels il reçoit l'hommage des grands, et donne l'investiture de la pelisse aux différentes autorités. Seraglio fournit à toute la Romélie des ustensiles en cuivre doré et étamé, des cuirs et plusieurs autres articles d'une grande consommation. (*Note communiquée par* M. P. David, consul général de France.)

Quiclet, qui y passa en 1658, dit qu'on y comptait cent une mosquées, cent soixante-neuf fontaines, des bains, de vastes bazards, etc. Deshayes, *Voyage de Constantinople.*

IIIe POSTE. — 9 *heures E. S. E. de Seraglio à Pratza.*

En quittant Seraglio, on gravit une colline couverte de vastes cimetières, en laissant à gauche son château-fort, bâti au sommet d'une montagne très-élevée; et après une demi-heure de marche, on descend brusquement jusqu'au bord d'un abyme dans lequel serpente la rivière appelée Migliasca, qui prend ses sources dans le mont Ivan. On suit péniblement, l'espace d'une lieue, sa rive dangereuse; et après l'avoir passée sur un pont en pierre d'une seule arche, on tourne au nord pour franchir des montagnes arides, au-delà desquelles j'aperçus des pics éloignés couverts de sapins. Nous ne tardâmes pas à descendre de ces hauteurs; et après avoir doublé un contrefort, nous entrâmes, au bout de quatre heures, dans le bassin de la Drina, territoire couvert, pendant quatre autres lieues, de villages, de champs et de prairies. A son extrémité, nous traversâmes un bois de pins d'un quart de lieue de diamètre, et à deux milles de sa lisière, nous arrivâmes à Pratza, village situé au fond d'un vallon boisé, où l'on ne trouve qu'un caravanserail et sept ou huit maisons bâties au bord d'une rivière qui se rend à la Drina.

IVe POSTE. — 8 *heures S. E. de Pratza à Tchaïnitza.*

De Pratza, après avoir guéé trois fois, dans deux milles de chemin, la rivière qui coule vers Tchélebi-Bazard, on met trois heures à franchir les ressauts d'une montagne escarpée, dont la descente est extrêmement rapide. Arrivé à sa base, on a

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

devant soi une plaine de trois milles, qui se termine à la Drina, qu'on traverse sur un pont en bois et en très-mauvais état, à la tête duquel on voit le beau village de Gorousdé. Au-delà de la rivière, on parcourt une plaine fort bien cultivée d'une demi-lieue, et on entre dans une forêt entrecoupée de collines, qui s'étend jusqu'à la palanque démantelée de Goradja. On fait, à partir de là, six milles à travers les montagnes; et, après être descendu l'espace d'une demi-lieue, on trouve le khan de Tchaïnitza, station ordinaire des caravanes, que nous dépassâmes, afin de monter à la ville, où notre logement était marqué. Les chefs de cette bourgade, qui se compose de deux cents familles turques, informés par mon tatare de l'arrivée d'un Français, vinrent me rendre visite; et j'en reçus des amitiés auxquelles je répondis par quelques petits cadeaux, qu'ils reçurent avec plaisir.

Ve Poste. — *E. S. E.*, 8 *heures de Tchaïnitza à Tastligé.*

Au sortir de Tchaïnitza, on gravit pendant une lieue les montagnes qui dominent son bassin, et on fait près de neuf milles dans un sentier saccadé, tracé entre les ondulations des chaînes qui se déploient au loin, couronnées de forêts. On descend ensuite dans la vallée de Tastligé, dont la largeur est d'une demi-lieue; et après l'avoir traversée, on prend une chaussée rapide garnie de garde-fous, pour monter à la ville, qui est située dans une haute région. Tastligé, séjour de quatre cents familles turques, plonge

du nord-ouest sur un bassin traversé par une rivière qui tombe dans la Lim, au-dessous de Priépol. Je vis, en parcourant les rues, une inscription latine sur la fontaine du bazard, que la crainte de me compromettre au milieu d'un peuple soupçonneux m'empêcha de copier.

VIe POSTE. — *E.*, 12 *heures de Tastligé à Priépol.*

On marche dans la chaîne des montagnes qui séparent la Drina de la Lim, par un chemin enveloppé de forêts et entrecoupé de torrents, qui se partagent entre ces deux rivières tributaires de la Save. A mi-chemin, nous fîmes halte au kiosque de Strana, où nous trouvâmes ce qu'il fallait pour allumer du feu, un sac rempli de café moulu, une cafetière, et personne pour nous servir. Mes tatares, qui connaissaient cette halte, se mirent aussitôt à nous faire du café à raison d'une tasse par personne, et ils en déposèrent le prix dans un tronc servant de comptoir. Je sus que personne ne faisait tort au propriétaire, qui s'abandonne, avec une sécurité digne de l'âge d'or, à la bonne foi des passants. On me dit que cet homme bienfaisant venait de temps en temps renouveler les provisions, prendre son argent; et il est probable qu'il trouve son compte à soutenir ce café, puisqu'il est connu et respecté de tous les voyageurs, qui en parlent comme d'un établissement d'ancienne date.

Priépol, qu'on trouve à six lieues de Strana, après avoir franchi des montagnes épouvantables couvertes de forêts, est situé dans une position agréable, à la

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

rive droite de la Lim (1). Ses maisons, au nombre de cinq cents, sont environnées de vergers délicieux, et son horizon est borné à peu de distance par des montagnes sévères. Les agas vinrent encore me faire visite, ils me présentèrent leurs pipes pour fumer; et autant que je pus comprendre leur conversation, elle roula sur la guerre des Serviens, contre lesquels ils paraissaient extrêmement animés.

VIIe POSTE. — *E. S. E.*, 10 *heures de Priépol à Siénitza.*

Aux portes de Priépol, on traverse un torrent considérable qui se rend à la Lim, et on monte immédiatement pendant une demi-heure, une colline noirâtre couverte de bois taillis. A gauche, au fond d'un vallon, on voit les ruines d'un grand couvent incendié par les Turcs, et au-delà, dans la même direction, une forteresse ruinée qui couronne une montagne à pic, dont la base est contournée par un affreux précipice. Au bout d'une heure de marche sur le versant que nous suivions, nous arrivâmes à une forêt de pins, à laquelle on venait de mettre le feu par ordre de Malik, pacha de Pristina, afin d'en chasser les brigands auxquels elle servait de repaire. En évitant la lisière sur laquelle les vents étendaient des torrents de flamme et de fumée, dont le bruit, semblable au roulement des vagues, retentissait au loin, nous continuâmes notre route pendant

(1) La Lim tombe dans la Drina, au-dessous de Rachigrad.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

six lieues, en montant insensiblement une chaîne sourcilleuse, sur le plein sommet de laquelle nous fîmes une lieue et deux autres pour descendre à Siénitza. Cette ville, située au milieu d'une plaine fangeuse et remplie de flaques d'eau qu'on traverse sur une chaussée pavée fort étroite, renferme neuf mosquées et sept cents maisons, divisées en îles formées par l'Orasca, qui traîne ses eaux croupissantes vers Jéni-Bazard.

VIIIe POSTE. — *E. demi-quart S.*, 10 *heures de Siénitza à Jeni-Bazard.*

De Siénitza, on suit pendant deux lieues la plaine boueuse dans laquelle cette ville est bâtie, et on passe à cette distance, sur un pont en pierre, délabré, sa rivière, dont on prolonge la rive gauche pendant six milles. On ne voit dans toute cette étendue ni arbres, ni buissons, mais une campagne nue, des coteaux arides, et une plaine aussi dangereuse, à cause de la tourmente, que celle de Cuprès près de Livno. Malgré les signes sauveurs plantés de distance en distance, il ne se passe guère d'années sans que des voyageurs et des caravanes entières ne soient engloutis sous les tourbillons de neige, lorsque l'aquilon déferle sur cette contrée malheureuse. Après cinq heures de fatigues depuis Siénitza, nous trouvâmes un khan adossé à nne palanque, qui a une faible garnison; et à une lieue de cette station, nous revîmes la rivière qui s'engouffre dans une gorge étroite de quatre lieues de longueur, à l'extrémité de laquelle on arrive à Jéni-Bazard.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

La position de cette place au fond du vallon, et ses maisons jetées en amphithéâtre sur le penchant des coteaux, me firent croire un moment que j'entrais dans une ville de l'Europe civilisée. Mais quand j'eus passé l'Orasca, mes illusions se dissipèrent; et arrivé au château qui commande la ville, je frémis en voyant ses créneaux chargés d'une multitude de têtes humaines, que les Bosniaques avaient exposées comme des trophées de leurs victoires sur les Serviens. Des myriades de corbeaux dévoraient ces restes hideux, en poussant de sinistres croassements; et mes tatares s'exhalèrent à cette vue en imprécations contre leurs ennemis vaincus. Pour moi, je me hâtai de m'éloigner de ce charnier dont l'enceinte, palissadée et flanquée de quatre bastions défendus par un fossé sec, ne mériterait pas même l'attention d'un régiment de troupes légères; le restant de la ville, qui compte une population de douze mille ames, est ouvert et sans défense.

Comme on me donna le logement par billet, je ne pus me dispenser d'envoyer un de mes tatares complimenter le gouverneur Méhémet, pacha à deux queues, suffragant du visir de Travnik. Son Excellence voulut bien, à son tour, reconnaître cette politesse, en m'envoyant un de ses officiers, qui me dit les choses les plus honnêtes de la part de son maître, par lequel il était chargé de s'informer des particularités de mon voyage, article sur lequel la difficulté de la langue me permit peu de le satisfaire. Il me dit que la route de Bagnisca était très-dangereuse; et il finit par m'offrir deux pistolets

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

montés en vermeil qu'il portait à sa ceinture, en m'assurant que je serais dans le cas d'en avoir besoin pour ma défense. Je savais déja par expérience qu'un Turc, quel qu'il soit, n'offre jamais un présent que pour en obtenir un plus considérable. Je fis donc répondre à l'officier du pacha, que n'ayant apporté aucune chose précieuse de France pour lui offrir en échange, je ne me permettrais pas d'accepter son cadeau. Alors il remit tranquillement ses armes à sa ceinture, et me quitta, en disant qu'il reviendrait bientôt accompagné du souper que son maître avait ordonné de m'apporter du sérail; mais je ne revis ni cet homme, ni le souper, sur lequel heureusement je ne comptais pas.

Le lendemain il fallut attendre les chevaux, et je n'eus pas lieu d'en être fâché, puisque ce retard me fournit l'occasion de sauver un soldat russe des mains de la populace qui voulait le massacrer. A la faveur de mon travestissement, je me précipitai au milieu d'une horde de fanatiques qui levaient les poignards sur ce malheureux; je l'arrachai de leurs mains, et j'envoyai représenter au pacha, par un morlaque avec lequel j'avais langue, combien il était affreux de laisser assassiner un prisonnier de guerre sans défense. Son excellence me fit répondre qu'elle le prenait sous sa protection immédiate, et que je pouvais partir tranquillement.

IXe Poste. — *S. S. E., 9 heures de Jéni-Bazard à Bagnisca, ou Bagno.*

Au sortir de Jéni-Bazard, je trouvai une escorte de pandours, que le pacha avait expédiés pour m'ac-

compagner jusqu'au-delà des forêts. Nous gravîmes aussitôt pendant une lieue un versant dont les eaux s'épanchent dans l'Ibar, rivière qui conflue avec l'Orasca, pour se porter à la Morave. Nous tournâmes ensuite à l'ouest l'espace d'une lieue et demie, afin de prendre le penchant des montagnes qui aboutit au khan du Dervin. En rabattant de là au midi, nous fîmes route dans cet air de vent pendant quatre lieues, entre des sommets scabreux couverts de forêts qui semblaient se perdre dans les nues; et nous descendîmes, par une pente dangereuse d'une lieue de développement, dans un vallon, où, après avoir longé l'espace d'une demi-lieue la frontière de la Servie, nous arrivâmes à Bagno, ou Bagnisca. Ce village, qui n'a que quarante ou cinquante maisons, offrait les traces récentes de la guerre qui embrasait alors la Servie et la Bosnie. J'y vis un couvent grec, une mosquée et quelques édifices récemment et réciproquement brûlés par les partis qui luttaient depuis plusieurs années au milieu des succès et des revers. Malgré le fanatisme des habitants, qui sont les plus féroces de la Bosnie, je n'y fus pas aussi mal reçu que je m'y attendais.

Xe Poste. — *S. E., 4 heures de Bagnisca à Voutchitern.*

Après avoir passé la rivière torrentueuse de Bagnisca (1), qui interrompt souvent les communica-

(1) La distance entre Jéni-Bazard et Pristina, qui se trouve

tions entre les quartiers du village situés sur ses rives, on marche à travers des coteaux cultivés; et au bout d'une lieue, on se trouve au pied d'une grande et vieille forteresse appelée Mitrovisca, bâtie sur une montagne qu'on laisse à droite; et à une demi-lieue de là, nous arrivâmes à la Mitrovitza, sur laquelle on voit les débris d'un pont de dix arches. Je mesurais de l'œil avec inquiétude le cours rapide de la rivière, lorsque mes tatares me firent signe de mettre pied à terre. Ils chargèrent un araba, ou charrette élevée, de nos bagages et des selles de nos chevaux; auquel on attela des buffles pour le traîner à travers le fleuve. Pour moi, on m'attacha, les yeux bandés, sur un de ces animaux, et les tatares ainsi que nos postillons ayant affourché une semblable monture, s'élancèrent avec moi dans la Mitrovitza, en me faisant entendre de ne pas toucher à mon bandeau, dans la crainte d'être ébloui par le courant, si je venais à le fixer. J'avoue que je ne fus pas entièrement docile à cette instruction; je soulevai le schal pour voir où je me trouvais, en m'abandonnant à l'instinct de l'animal, qui, après avoir dérivé fort loin, prit terre de l'autre côté de la rivière, où des paysans nous attendaient. La charrette et nos chevaux étant également arrivés, on les sella, on rechargea les bagages,

---

évaluée ici à dix-huit heures, n'est cotée qu'à seize dans les itinéraires des courriers; savoir, huit heures de Jéni-Bazard et Bagnisca; deux heures de Bagnisca à Mitrovitza; deux heures entre ce bourg et Voutchitern, et quatre heures depuis cette ville jusqu'à Pristina.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et quoique mouillés jusqu'aux épaules, nous nous remîmes en route.

La journée était calme, et la température douce, car sans cela j'aurais succombé. Nous traversâmes Mitrovitza, bourg de trois cent cinquante familles, chef-lieu d'un canton riche en froment, vin et chanvre, et nous guéâmes une petite rivière au sortir de sa dernière rue. A peu de distance, nous en passâmes une seconde, et à une demi-lieue de ses bords, les guides me dirent que nous étions sur les terres de la Romélie, province dont le sangiac à deux queues de Pristina fait partie. Nous eûmes, depuis la frontière, deux lieues et demie de chemin à parcourir entre des coteaux cultivés, pour arriver à Voutchitern, ville de quatre cents familles mahométanes, alors gouvernée par Achmet, voivode dépendant du pacha de Pristina.

XIe POSTE. — *S. E.*, 5 *heures de Voutchitern à Pristina.*

Nous quittâmes Voutchitern dès que nous eûmes obtenu nos chevaux et pris une tasse de café, et nous dirigeâmes au sud-est en plaine l'espace de deux heures de chemin. C'était le jour des dangers; nous dûmes encore passer la grande rivière de Schitnitza sur un pont en bois en si mauvais état, que nous fûmes en danger de périr. Au-delà, nous entrâmes dans la vaste plaine de Cossovo, célèbre par la victoire qu'Amurath Ier remporta sur les forces réunies de Lazare, despote de Servie; de Marc, prince de Bulgarie; et de quelques-uns des principaux seigneurs

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de l'Albanie. Elle était, au moment où je la vis, couverte d'une immense quantité de troupeaux et de camps volants de Bohémiens. A six milles de la rivière, mes guides me montrèrent le tombeau de sultan Amurath, qui, le jour même de sa victoire sur les chrétiens, fut assassiné d'un coup de poignard par un Servien attaché au service du despote Lazare (1). On voit, dans l'intérieur de ce monument funéraire, quelques lampes allumées, dont l'entretien est confié à des derviches qui habitent un teké bâti dans une enceinte murée et environnée d'un bois, asyle mélancolique du silence.

Laissant à droite le tombeau de sultan Amurath, nous fîmes un mille en montant la pente douce d'un coteau, jusqu'à des tombeaux, parmi lesquels mes guides m'indiquèrent celui du chrétien qu'ils nomment le Bayractar (porte-enseigne), qui donna la mort à l'empereur Mahométan. Nous descendîmes

---

(1) Cette bataille, qui fut suivie de la mort d'Amurath, se donna en 1373, la vingt-troisième année du règne de ce prince. Chalcocondyle appelle cette plaine *Cosobus*. Bonfinius dit qu'elle est située entre la Rascie et la Bulgarie, et qu'elle est traversée par la Schitnitza. Jo. Leunclav., *Pand. Hist. Turc.*, p. 134. Luccar. en parle dans les termes suivants : « Murat re de Turchi penetrò in campo di merula, che i Tedeschi chiamano *Amseveld*, gli Ungari *Rigomezen*, e gli Turchi *Cossovo*, che significa *campo di oche;* ed alle rive del fiume *Sitnizza*, ruppe ed ammazzò Lazzaro conte di Servia, tradendolo Vuk-Brancovich suo genero. Nondimeno in questo luogo restò morto esso Murat, da Milosc Kobilich barone di Tientiskte in Helmo (Herzegovine). »

Lucc., lib. II, p. 73.

pendant un quart de lieue; et après avoir doublé un coteau, nous découvrîmes Pristina, où nous entrâmes dans dix minutes. Les tatares, qui avaient voyagé de conserve avec nous, nous quittèrent dans cet endroit, pour continuer leur route vers Constantinople.

Pristina est une ville de quinze cents feux. Ses rues fangeuses, son commerce peu étendu, la misère de ses habitants, et le gouvernement du sanguinaire Malik pacha, qui y commandait alors, y répandaient un caractère particulier de deuil et de terreur. Je ne crus pas convenable de rendre visite à cet Arnaoute, ennemi juré des chrétiens, qui était rentré depuis quelques jours dans son antre, après une expédition contre les Kersales, voleurs les plus fameux de la Romélie. Des ouvriers étaient occupés par ses ordres à retrancher la ville qu'on croyait menacée par les Russes. Les paysans, qui travaillaient par corvée, terminaient un fossé sec de dix pieds de large sur six de profondeur, derrière lequel on élevait un rempart en fagots d'épine plantés verticalement et assujettis par des pieux. Les Turcs, en admiration devant *ce chef-d'œuvre*, me demandèrent si la place, ainsi fortifiée, n'était pas imprenable; et je répondis de manière à contenter ces grands enfants barbus.

XIIe Poste. — *E. S. E.*, 8 *heures de Pristina à Guilan.*

Dans une marche pénible de quatre-vingt-onze heures depuis Travnik, j'avais éprouvé des fatigues et des contrariétés sans nombre. Malgré les firmans du grand-seigneur et du visir dont j'étais

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

muni, et l'argent que je distribuais largement, dans quelques endroits on m'avait refusé du pain, et partout nous n'avions obtenu des chevaux de poste qu'avec de grandes difficultés. Pour cette fois je manquai de rester à Pristina, et ce ne fut qu'après de vives altercations que nous pûmes sortir de cette ville.

Pendant deux lieues nous marchâmes dans une campagne couverte de bois taillis et de vignobles, qui se termine par une grande plaine cultivée. A quatre lieues de Pristina, nous commençâmes à gravir le lit d'un torrent obstrué par des milliers d'arbres; et à une lieue de là nous entrâmes dans l'empire de la mort. Békir pacha, pour atteindre les haïdouts (brigands), avait mis le feu à d'immenses forêts dont une partie était réduite en cendres, tandis que l'autre brûlait encore; de sorte que nous marchâmes pendant trois lieues au milieu d'un incendie qui s'était arrêté à peu de distance de la ville de Guilan, ou Hilan.

Par je ne sais quelle combinaison, on me conduisit directement au palais de Mustapha bey, frère de Malik pacha, qui était gouverneur de cette place. Je vis dans les cours des voyageurs dévalisés par les voleurs, qui avaient assassiné quelques jours avant des marchands aux portes même de la ville, misérable assemblage de deux à trois cents maisons, dont les habitants tremblaient au seul nom des *haïdouts*.

Le sérail de Son Altesse était une miniature de celui de Travnik. Deux avenues de fumiers conduisaient de la porte extérieure des cours jusqu'au bas de l'escalier qui aboutit à la salle de réception, éclairée par des fenêtres closes avec des feuilles

de papier huilé. Comme j'étais extrêmement harassé, et qu'on savait que je n'étais pas chargé de présents, je fus dispensé de la visite de cérémonie, et introduit sans préambule dans un appartement dont les décorations bizarres attirèrent bien moins mon attention que la nombreuse compagnie qui le remplissait.

Sur un large sopha qui entourait ce salon, étaient accroupies plus de trente personnes de physionomies et de costumes différents, qui semblaient frappées d'immobilité. C'étaient pour la plupart des derviches hideux nouvellement arrivés de la Mèque; des calenders aux bonnets pointus, en possession de raconter les histoires des Mille et une Nuits, et de deviner les sorts; des faquirs persans, auxquels on attribue le pouvoir d'enchanter les serpents, dont les arcs et les carquois étaient suspendus aux crochets qui garnissent les murailles. Mais celui qui semblait fixer l'attention était un scribe habile à dessiner le *toura*, ou chiffre du pacha, en tête des papiers sur lesquels il expédie ses commandements. Ma présence ne parut pas faire la moindre impression dans cette grave assemblée, car aucun des individus ne porta les regards de mon côté. Mon tatare lui-même, qui était sans doute honteux de conduire un chrétien, après m'avoir fait jeter un petit matelas dans l'angle du sopha, près d'un feu qui me fit grand plaisir, alla se prosterner aux pieds d'un homme assis en face de moi, dans l'angle opposé du divan. A l'ampleur de sa coiffure, à la couleur verte de son turban, je reconnus que c'était un ouléma (homme

de loi), et de plus, un descendant du prophète. Je crus deviner qu'il se faisait raconter tout ce qu'on savait à mon sujet; car j'entendis répéter les mots de *djaour, infidèle*, et de *Travnik*, qui étaient pour moi des signaux de reconnaissance à travers la conversation, après quoi on lui déroula mes firmans et mes boïourdis. Tandis qu'il en prenait lecture, j'examinais cette tête unique en laideur, dont la difformité était encore augmentée par la privation d'un œil, lorsque se tournant vers moi, *sa sagesse* (c'était son titre) me fit un salut accompagné d'un sourire qui acheva de le défigurer. Puis d'un geste, il congédia le tatare, qui passa chez le bey pour lui remettre les dépêches du visir de Travnik, et lui donner des renseignements sur mon compte.

J'allais m'assoupir-à demi-asphyxié par la fumée des pipes qui formait un nuage épais dans le salon, lorsque mon tatare, suivi d'un juif déguenillé, vint me ranimer. L'Israélite me dit, en mauvais vénitien, qu'il était envoyé par le bey, dont il était l'Esculape, afin de s'informer de ma santé, et de savoir ce que je desirais pour mon souper. « Mon maître, dit-il, dont vous voyez la magnificence, veut que vous soyez traité comme son frère; ainsi vous pouvez ordonner et disposer de tout ce qui vous plaira. » Puis, prenant le ton confidentiel, il ne me laissa pas ignorer que son altesse me traitait avec une distinction toute particulière; que tout récemment elle avait refusé de loger un général français qui se rendait avec un détachement de soldats à Janina. Ce récit me frappa.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Quels étaient ces Français, d'où venaient-ils, qu'allaient-ils faire à Janina? voilà sur quoi l'Hébreu ne sut, ou ne voulut pas me répondre.

Comme le soleil était encore sur l'horizon, ce juif, faisant les fonctions de gentilhomme de cour, voulant, à ce qu'il prétendait, *m'enchanter*, offrit de me montrer les beautés du palais et du parc, ce que j'acceptai pour m'éloigner un moment de la société dans laquelle je me trouvais.

J'ai donné le coup-d'œil d'entrée du palais du prince de Guilan, auquel la salle de réception répondait admirablement, ce qui me dispense de parler de ses ameublements; mais qu'on me pardonne de m'arrêter un moment devant les peintures à fresque qui décoraient un long corridor traversé par des solives appuyées sur des perches. Indépendamment de la ville de Constantinople, qu'on trouve représentée dans tous les sérails de l'Orient, sous la forme d'un amas de maisons et de minarets, ayant pour fond la mer, des vaisseaux et des poissons, car il faut que tout entre dans la composition de ces sortes de tableaux, on voyait une quantité de ponts jetés sur des rivières, des cyprès, des pavillons, et des cimetières. D'un autre côté, l'artiste avait peint des fontaines, des chevaux, des bœufs et des lacs, avec ce talent que tout Paris admira dans les dessins de la tapisserie de la reine Mathilde, qui fut exposée en 1803 dans la galerie royale du Louvre. Mais le génie de l'artiste semblait avoir réservé toute la finesse de ses pinceaux pour exécuter une scène entière de son imagination. C'étaient deux cigognes aux prises, se battant à coups

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de dgerid (espèce de javelot), entourées de chevaux, d'ânes et de mulets, qui paraissaient être les juges du camp. A travers cette rare composition, on remarquait des fruits et des fleurs imaginaires, une longue suite de versets de l'Alcoran, des devises coloriées écrites en turc et en persan, ainsi que des chiffres cabalistiques qui n'étaient pas la partie la moins baroque de cette galerie orientale.

Comme le jour baissait, je demandai à voir le parc, et j'y étais, sans m'en douter, depuis un moment. Comment m'y serais-je en effet reconnu? c'était un champ labouré ensemencé d'orge et ceint d'une haie d'épines. Je ne pus cacher ma surprise. Le juif, qui n'en comprenait pas la cause, me dit, en souriant mystérieusement, comme s'il eût voulu me charmer de plus en plus : *Adesso, adesso, vedrà la vostra signoria; à présent votre seigneurie va voir.* En effet, après m'avoir fait passer entre quelques halliers qui commençaient à se couvrir de feuilles, j'aperçus une espèce de colombier couvert en chaume, qui était le kiosque *merveilleux* dans lequel le bey vient *ruminer* et reposer son indolence pendant les chaleurs de l'été.

Mon *cicerone* voulait m'engager à monter à ce pavillon; mais la voix du muezzin, qui annonçait la quatrième prière, nous fit quitter le parc; et je regagnai le selamlik, dans lequel je retrouvai les mêmes personnes dans les mêmes attitudes où je les avais laissées. Peu après, mon tatare, suivi de plusieurs domestiques, parut, apportant mon souper, qui se composait d'une jatte de lait aigre, de trois œufs nageant

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dans un plat de beurre, de *trachana*, espèce de pâte fermentée, d'un morceau de viande rôtie que le juif me présenta dans la paume de sa main, et d'un pain de froment cuit sous la cendre. Comme la fatigue m'avait ôté l'appétit, et que ces mets étaient peu propres à l'exciter, je n'y touchai *presque que des yeux*, et le festin, pour lequel le bey n'avait pas fait grand frais, resta à-peu-près intact.

J'allais m'étendre pour dormir sur mon sopha, quand l'ouléma borgne, qui avait mangé avec la voracité d'un derviche, dans la compagnie de ses confrères les faquirs et les calenders, daigna m'adresser la parole par l'intermédiaire du trucheman israélite. *Sa sagesse* entama la conversation, en me demandant comment j'avais trouvé le sérail du bey et son parc; si nous avions d'aussi belles choses en France? Ma réponse ayant été satisfaisante pour l'orgueil musulman, *sa sagesse* voulut savoir si nous avions en France des arbres, des fontaines et du pain; enfin s'il était vrai que Bonaparte fût un grand astrologue. Tant de questions, jointes à la lassitude qui m'accablait, ayant hâté le moment de mon sommeil, je fus dispensé de répondre à ces demandes niaises et oiseuses.

Le lendemain, je quittai Guilan, non sans avoir vidé ma bourse; car ici, comme dans tous les gîtes où j'étais descendu depuis Travnik, chacun tendit la main, et la position dans laquelle je me trouvais, ne me permettait pas de faire des mécontents.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LXII.

Suite de l'itinéraire depuis Guilan, à travers la Macédoine et le Pinde, jusqu'à Janina. Note indicative de la marche d'un détachement de canonniers français, depuis Raguse jusqu'à Tchaïnitza.

XIIIe Poste. — *E. S. E.*, 10 *heures de Guilan à Coumanova.*

Je trouvai, à la sortie de Guilan, une escorte de quinze cavaliers, que Moustapha bey avait jugé à propos de me donner, pour traverser le mont Orbélus, qui était alors infesté de brigands arnaoutes.

Pendant une heure et demie de marche, nous parcourûmes une plaine cultivée et couverte d'arbres fruitiers, à l'extrémité de laquelle nous commençâmes à nous élever dans les ressauts de la montagne, que les habitants appellent Glubotin. Là recommençait le tableau de deuil et de désolation que j'avais eu sous les yeux les jours précédents! Tout était brûlé, ou en feu; des pans de forêts s'écroulaient avec fracas, tandis que d'autres régions commençaient à s'embraser. Mon escorte s'arrêta pour se préparer au combat; on visita les armes, on serra les sangles des chevaux, et chacun s'étant remis en selle, nous nous avançâmes, prêts à recevoir les voleurs, ou à les attaquer, s'ils nous avaient disputé le passage. Nous défilâmes, durant sept heures de chemin, dans

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

cette attitude, d'abord en gravissant la montagne pendant six milles jusqu'aux sources de l'Axius, ou Vardar, et en descendant ensuite l'espace de cinq lieues la vallée que ce fleuve parcourt avant de déboucher dans la Macédoine. Il m'est difficile de trouver des expressions pour peindre la physionomie de cette contrée sauvage et dévastée, où tout *est ennemi et cruel.* Nous voyagions entourés de feux, de torrents débordés; et de distance en distance, aux endroits où la gorge s'élargit, nous vîmes des camps d'Arnaoutes, contre lesquels nous échangeâmes quelques coups de fusil, qui heureusement n'atteignirent personne de notre caravane. Enfin une lieue avant d'arriver à la poste, la vallée, qui s'ouvre, nous laissa apercevoir Coumanova, située dans un coude dépouillé d'arbres. Les montagnes voisines, nues et calcinées, n'offrent dans le lointain qu'un rideau de tristesse; et le Vardar, qui s'enfonce entre ses rives, semble fuir en se précipitant de ces lieux agrestes. La ville, qui consiste en trois cents maisons, était alors commandée par Mahmoud bey, lieutenant du Romili-Valicy. On me dit que les habitants, qui sont propriétaires de nombreux troupeaux, exportent leurs laines à Salonique, et vendent l'excédant de leur bétail aux bouchers de Sophia et d'Andrinople.

XIVe Poste. — *S. S. E.*, 10 *heures de Coumanova à Tchiouperli.*

En dehors de Coumanova, où je passai la nuit, commence une plaine cultivée entre montagnes, que

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nous traversâmes, en passant et repassant plusieurs fois le Vardar. Nous franchîmes ensuite de grands coteaux; et dans un chemin de deux lieues, je vis trois villages bulgares, et le bourg de Cratova, bâti en montagne sur la rive gauche du fleuve. Enfin au bout de quatre lieues, j'arrivai au Khan-Capelan (Khan-du-Tigre), situé dans un pays fertile environné d'arbres, sur le bord d'une rivière qui se rend au Vardar. Après l'avoir passée sur un pont en bois, et guéé plusieurs torrents qui coulent dans la même direction, nous mîmes trois heures à contourner une montagne couverte de vignobles à sa base; et par une descente rapide, nous entrâmes dans la plaine de Tchiouperli. Comme la route ne présentait plus d'obstacles, nous marchions rapidement vers la ville, lorsque je crus distinguer dans un cimetière qui couronne une hauteur, deux hommes vêtus à l'européenne. Curieux de savoir qui ce pouvait être, je poussai rapidement mon cheval, et je reconnus deux jeunes militaires français assis sur un tombeau, appuyés sur leurs fusils armés de baïonnettes. Pour approcher d'eux, je me frayai le passage à travers une troupe d'enfants turcs qui les accablaient d'injures qu'heureusement ils ne comprenaient pas. Soit que ces soldats eussent remarqué mon empressement, ou que mes traits fussent différents de ceux des personnes qui m'accompagnaient, car rien ne me distinguait pour l'habillement, ils se levèrent précipitamment, et me demandèrent si je n'étais pas le frère du consul de Janina. D'après ma réponse, ils me

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

prièrent de me rendre au khan où se trouvait leur commandant, qui avait appris dans la matinée que je tenais la route sur laquelle il les avait placés en védettes pour m'attendre et m'inviter à le venir voir. Je quittai ces soldats, en leur promettant de me rendre le plutôt que je pourrais auprès de leur chef, qu'ils me dirent être très-malade. J'entrai aussitôt en ville; et au détour d'une rue, je trouvai un des postillons que j'avais expédiés en avant, qui nous conduisit au logement qu'on m'avait destiné. A peine y étais-je entré, que je vis paraître M. Ponceton, capitaine d'artillerie, accompagné d'un tatare, qui venait me renouveler l'invitation de son colonel; et quoique brisé de fatigue, je déférai aussitôt à sa demande. Chemin faisant, les Turcs nous saluèrent par un torrent d'injures, et en nous lançant des pierres, dont une assez grosse atteignit le capitaine entre les épaules. Les tatares qui nous accompagnaient nous engagèrent à retenir notre colère, et j'en sentais trop la nécessité pour ne pas suivre leur avis; car que faire contre une populace que la vue des chrétiens avait mise en fureur. Nous continuâmes donc notre route au milieu des cris et en esquivant comme nous pûmes les pierres qui pleuvaient de toutes parts.

Arrivé au khan, j'y trouvai les Français assiégés; les portes, qu'on avait fait fermer et traverser de chaînes étaient assaillies par un attroupement de quatre à cinq cents fanatiques qui cherchaient à les briser, en poussant des hurlements épouvantables. Comme il fallait se faire jour à travers cette horde, nos tatares fondirent sur les plus mutins; et la vue de leurs poi-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

guards fut suffisante pour dissiper cette multitude que l'impunité seule enhardissait.

Le colonel Nicole, que je trouvai couché par terre, les jambes enflées et couvertes d'ulcères, était beaucoup moins occupé de ses souffrances, qu'à calmer la colère des soldats, qui, ayant été maltraités par la populace, voulaient à toute force se venger des coups qu'ils avaient reçus. Je me joignis à lui et au capitaine, pour leur représenter qu'il était de la dernière témérité d'engager une lutte contre toute une ville insurgée; que le premier coup de fusil tiré sur les Turcs entraînerait infailliblement notre perte; qu'il fallait souffrir, pour se faire gloire un jour d'un courage bien supérieur à une bravoure aveugle. Au nom de *gloire*, qui retentit toujours efficacement dans le cœur d'un Français, les esprits se calmèrent. Je conseillai cependant au capitaine Ponceton, qui commandait le détachement, de tenir les portes constamment fermées; car il était difficile, malgré la bonne discipline de ces excellents militaires, de compter sur leur longanimité.

Lorsque le calme fut rétabli, je demandai au colonel Nicole où il allait et quel était l'objet de son voyage? et comme il me dit que c'était sur la demande d'Ali pacha qu'on l'expédiait avec ses artilleurs à Janina, je ne pus m'empêcher de me récrier sur l'inconséquence d'une pareille démarche. Je compris dans mes reproches secrets le consul-général mon frère; mais j'appris dans la suite qu'il n'avait pas été consulté, et que cette affaire avait été négociée à son insu, comme toutes les intrigues

qui étaient dans ce temps à l'ordre du jour (1).

Après avoir calmé les esprits, j'envoyai chez le commandant de la ville, pour lui faire des représentations énergiques, relativement à la sûreté des Fran-

(1) La route des canonniers, depuis Raguse jusqu'à Tchaïnitza, qui se rattache à mon itinéraire à travers la Bosnie, fut la suivante :

Départ, le 14 février 1807. De Raguse à Bergat, 2 heures, et autant de là jusqu'à Ivan-Kiralovich; d'Ivan-Kiralovich à Slano, 9 h., village de trois maisons; une demi-h. de Slano, à sa rivière qu'on passe en bac; route N., 1 h. et demie en montagne, vallon de Gloubigné; 2 h. et demie N. E., Jabitza; 3 h., Yvicha; de Gloubigné à Stolatz N., 4 h., rivière qui coule vers la Narenta, montagne d'une h. de développement; une demi-h. N., Palanca-Troussina; une demi-h. de descente, vallon de trois quarts d'h.; Novesign, entrepôt de Mostar; Lioubovich, 2 h. N. O.; de Novesign à Dobropoli, 6 h. N., lac de Dobritza, source de la Moraca, qui se rend au lac de Zenta, ou Labéatis; de Dobropoli N. E., 2 h., Gasco; 1 h. et demie, Mialich, résidence des juges de la province; de Mialich au khan de Verba, 2 h. et demie, mont Chemerno, source de la Zem, qui se rend au lac de Scutari; de la Narenta, qui tombe dans l'Adriatique; du Drin blanc, qui conflue avec le Drin noir, et de la Drina, qui se mêle avec la Save, près de Schabatz. Du khan de Verba au point culminant du Chémerno, faîte supérieur des monts Ardiens, 2 h. N. E., route de cent toises de long sur six pieds de large, taillée au ciseau en escaliers dans le roc, avec une demi-voûte; 1 h., rivière Drina; 1 h. au-delà, tombeaux des voyageurs assassinés par les Monténégrins; 1 h. E. N. E., on repasse la Drina, sur un pont en bois; 1 h. et demie N. E., khan et village de Kintista; de ce khan E. N. E., 5 h. et demie, Fotchia, sur le Drin blanc, dix mille habitants, quinze mosquées; de Fotchia E., montagne de 3 h., direction N.; 1 h. E., forêt de 1 h. et demie; plaine, une demi-h., Tchaïnitza.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

çais. Cette démarche amena des explications : il demanda à voir les firmans; et comme j'éludai de le satisfaire, il envoya un de ses officiers dont la présence suffit pour rétablir l'ordre. J'engageai ensuite le colonel Nicole à quitter avant le jour cette ville inhospitalière, et à faire reposer sa troupe dans des khans situés loin des lieux habités. Je lui promis en même temps de partir, dès que j'aurais pris un peu de repos, et de faire diligence pour arriver promptement à Janina, afin d'informer Ali pacha de ce qui se passait. Après cette entrevue, je regagnai mon logement, et j'observai sur mon chemin que la tranquillité était heureusement rétablie.

Tchiouperli, que les Turcs prononcent Kuprulu (le pont), située sur l'emplacement de Bylazora, est une ville de deux mille maisons bâties en amphithéâtre au penchant des deux rives de l'Axius, qui divise la Macédoine du nord au midi. Comme je n'étais pas dans une position favorable à rechercher les antiquités, je dus me contenter d'apprendre que cette place est le point central des routes du commerce de la Bosnie, de la haute Albanie (1) et des

---

(1) *Route des caravanes entre Salonique et Scutari d'Albanie.*

	Lieues de 20 au degré.
De Salonique à Kelkétz	9
De Kelkétz à Doïran	6
De Doïran à Stroumdgia	12
De Stroumdgia à Stip	8
De Stip à Kuprulu, ou Tchiouperli	18
	53

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

provinces situées à l'orient de l'Axius. Ce fut là tout ce que je pus savoir; et comme les chevaux me furent fournis dès le soir, je me mis en route vers minuit.

XVe Poste. — *S. S. O.*, 11 *heures de Tchiouperli à Prélépé.*

En quittant Tchiouperli, on suit pendant plus d'une heure, une route large et commode; et à une demi-lieue de là, on passe à gué plusieurs rivières qui se rendent au Vardar; enfin on monte ensuite pendant près de quatre heures pour arriver au khan de Babouna, ou Visir-Khan. Malgré l'obscurité de la nuit, je pus distinguer que le pays à travers lequel nous avions voyagé est en partie couvert de culture et de forêts. Le caravansérail où nous fîmes halte, afin de laisser reposer nos chevaux, est situé à la distance que Danville indique sous la rubrique appelée *ad fines*, aux confins de la Péonie et de la Pélagonie.

Le soleil venait de se lever quand nous partîmes du khan de Babouna, d'où nous fîmes cinq lieues entre des montagnes tour-à-tour cultivées et couvertes d'arbres. Nous descendîmes de là pendant une demi-heure, et nous marchâmes ensuite l'espace d'un mille

---

	Lieues de 20 au degré.
Report	53
De Kuprulu à Skiup	10
De Skiup à Calcandéren	8
De Calcandéren à Prisdérend	10
De Prisdérend, pendant trois jours dans un désert, jusqu'à Scutari	34
Total des lieues	115

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et demi, dans une vaste et riche plaine pour arriver à Prélépé (1). Cette ville, qui se rapporte assez bien à la position que Danville appelle *ad præsidium*, et dont il est souvent fait mention par les historiens du Bas-Empire, présente un aspect délabré et misérable, quoique sa population soit évaluée de mille à onze cents familles mahométanes et chrétiennes. Malgré son peu d'apparence, on y fait un commerce considérable en grains, laines, moutons; et la foire qui s'y tient annuellement est une des plus considérables de la Romélie. C'est en remontant au nord-ouest qu'on découvre une ville ruinée appelée *Marco-Crale-Palanca*. Comme je me trouvais là sur les terres immédiatement soumises à l'autorité d'Ali pacha (car il n'y avait pas de romili-valici établi à Monastir), je commençai à respirer; et en disant que je me rendais à Janina, j'obtins tout ce que je demandai.

XVIe POSTE.—*S.*, 8 *heures de Prélépé à Monastir.*

De Prélépé à Monastir, ou Bitolia, il y a huit lieues

(1) *Itinéraire des caravanes traversant de Scutari en Albanie, par Monastir et Prélépé jusqu'à Salonique.*

	Lieues de 20 au degré.
Ce Scutari à Elbassan.	18
D'Elbassan à Monastir.	16
De Monastir à Prélépé	8
De Prélépé à Cafadar.	8
De Cafadar à Démir-Capi.	8
De Démir-Capi à Coumlé-Keu	10
De Coumlé-Keu à Avret-Hissar.	12
D'Avret-Hissar à Salonique.	12
TOTAL des lieues	92

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de chemin. Dans cette route, on parcourt des plaines luxuriantes couvertes de moissons, de vastes prairies remplies de trèfle, des plateaux abondants en pâturages inépuisables, où paissent d'innombrables troupeaux de bœufs, de chevaux et de menu bétail. Quelques rivières et de grandes flaques d'eau qui ne tarissent jamais, entretiennent et doublent de toutes parts la fertilité par la succession de plusieurs récoltes, dans ces riches campagnes, auxquelles il ne manque pour les embellir, que des arbres, ornement de la nature, et un gouvernement capable de protéger les cultivateurs. La ville de Monastir, qui compte quinze mille habitants, chrétiens, turcs et juifs, est traversée par une rivière dont la source principale existe dans le mont Dovletgic. C'est sur les bords de cet affluent du Vardar, en remontant au nord-ouest, qu'on découvrirait l'emplacement de *Stobi* (1), d'où les modernes ont probablement dérivé celui de Bitolia, qu'ils donnent concurremment avec le nom de Monastir, à la capitale moderne de la Macédoine cisaxienne. Le blé, le maïs et les autres grains sont toujours à très-bas prix dans son marché, à cause de la difficulté des débouchés, d'où l'on exporte une grande quantité de laines, de cotons, de peaux d'agneaux, de buffles et de chevaux, qui passent, par le moyen des caravanes, en Hongrie.

Il n'y avait pas, comme je viens de le dire, de

(1) Tit.-Liv., lib. XL, c. 21.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

romili-valici à Monastir, et Ali pacha y commandait depuis plusieurs années. C'était, à la vérité, plutôt par ses intrigues qu'en vertu d'une cession de la Porte, qui continuait à y nommer des séraskiers *in partibus*, auxquels la prudence ne permettait pas alors de s'établir dans une ville livrée aux partisans et aux embûches du satrape de Janina. L'archevêque, qui prend le titre de métropolitain de Bitolia, est, après le séraskier, le personnage le plus riche et le plus puissant de la ville. Les juifs, qui y sont très-nombreux et pauvres, y professent leur religion dans toute sa latitude primitive, épousant simultanément, comme les Turcs, plusieurs femmes, et vivant aussi libres qu'ils peuvent le desirer.

XVIIe Poste. — *S. O., 6 heures ½ de Monastir à Florina.*

Nous marchâmes, comme le jour précédent, à travers les riches plaines de la Romélie, ayant en vue, pendant six lieues, des villages épars sur des monticules, et des herbages remplis de nombreux troupeaux, qui s'étendent jusqu'à *Fouroun*, ou Florina. Au-dessous de cette ville, qui doit être peu éloignée de l'ancienne Scurium, coule une rivière qui tarit en été; le pays et les coteaux voisins abondent en blé, vins et cotons. Quoique la population ne soit que de sept cents familles chrétiennes et mahométanes, son bazard est un des plus fréquentés de la province. Chaque dimanche, qui est le jour du marché, on y voit arriver des caravanes de Castoria, de

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Monastir, de Chatista et de Cojani. Ce commerce fait que le cadi et l'aïan sont fort riches, tant à cause des droits qu'ils perçoivent sur les marchandises, que des avanies dont ils savent tirer un parti avantageux.

XVIIIe Poste. — *S. O.*, 10 *heures* $\frac{1}{2}$ *de Florina à Caïlari.*

La montagne sur laquelle se déploie la ville de Florina, se rattache dans le lointain aux chaînes qui dominent les environs de Castoria. Après avoir passé la rivière qui fait un coude au sud-est, nous vîmes un village ruiné, au milieu duquel des bergers avaient établi leurs tentes. A peu de distance, j'aperçus un cerf paissant tranquillement au milieu d'un troupeau de chèvres gardé par des Bulgares, tant est grand sur cette terre solitaire l'état de paix qui existe entre l'homme et les animaux. Après trois lieues de marche, nous passâmes une rivière appelée Bruto, que je crois être l'Érigon, qui, après avoir reçu les eaux de Florina, se rend au Vardar. De là nous fîmes encore trois lieues en plaine entre des coteaux jusqu'à Bagna, village de cent vingt familles bulgares, qui envoie plusieurs ruisseaux à l'Érigon; et à une lieue au-delà, nous entrâmes dans un défilé que les gens du pays appellent Bogazi, dans lequel nous marchâmes pendant une heure et demie. A un mille de son débouché, nous passâmes entre Alban-Keu et Culguilar, villages qui réunissent une population de deux cents familles bulgares. Enfin, à huit milles de cette halte

ordinaire des caravanes, nous arrivâmes à Caïlari, bourgade de deux cents feux, que les tatares appellent Sarigiorla et Caraianina. La population de ce chef-lieu du canton de Sarigul, passe pour être la plus douce et la plus hospitalière de la Romélie. Comme je trouvai dans le khan où j'étais descendu, un tatare d'Ali pacha qui se rendait à Janina, je le chargeai d'une lettre pour mon frère, par laquelle je l'informais de mon arrivée en Turquie, et de l'apparition du détachement commandé par le colonel Nicole.

XIXe Poste. — *O. S. O., 12 heures de Caïlari à Gréveno.*

Au sortir de Caïlari, on marche une lieue et demie en plaine, et on gravit ensuite pendant trois heures le mont Bourinos, dont le développement est d'une lieue et demie jusqu'à Chatista et Gréveno fut le terme de cette journée de marche. Je me dispenserais de rapporter le reste de cet itinéraire, s'il n'était pas nécessaire de faire connaître aux voyageurs les dangers qu'on éprouve en hiver au passage du Pinde, lorsque cette montagne se trouve encombrée par les neiges.

XXe Poste. — *O. S. O., 22 heures de Gréveno à Janina.*

De Gréveno au pont jeté sur le Vénético, près de son confluent avec la Milias, nous fîmes quatre lieues

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

au milieu des forêts de pins et de sapins, pour gagner le khan de Milias, situé dans la haute région du Pinde. La neige et la *tourmente* nous ayant obligé d'y chercher un abri, semblaient conjurés pour nous retenir au terme de notre voyage. Deux jours entiers s'étaient succédés, sans nous permettre d'entrevoir le moment où nous pourrions quitter un gîte dans lequel on nous avait refusé, en payant, jusqu'à une poignée de paille pour coucher. Je commençais à désespérer, et mes tatares, non moins inquiets, semblaient accablés, lorsque vers le milieu de la troisième nuit, nous fûmes réveillés par les cris d'une cinquantaine de Valaques, qui frappèrent à la porte, en demandant *le frère du consul*, qu'ils avaient ordre de transporter avec *les gens de sa suite* au-delà des montagnes, *par commandement* exprès du visir Ali pacha. A ce nom redouté, les gens du caravanserail qui nous avaient maltraités, se jetèrent à mes pieds en demandant grace, car ils se regardaient déja comme pendus; mes tatares, de leur côté, se ranimant, tombèrent sur eux à coups de fouet, et l'hôtellerie fut jusqu'au jour dans la plus grande confusion; pour moi, je me contentai de faire venir ces gens à pied avec les traqueurs, jusqu'à Mezzovo.

Le lendemain nous prîmes la route de Janina, que j'aperçus pour la première fois des hauteurs du mont Mitchikeli. Je touchais au terme de mon long voyage; nous avancions rapidement, lorsqu'après avoir doublé la butte de Castritza, je vis un Français, montant un cheval superbe et vigoureux,

qui s'avançait vers nous. Ce ne pouvait être que mon frère, mon cœur me le disait; c'était lui : je me précipitai entre ses bras. Fatigues, dangers, peines, tout fut oublié; et ce jour de notre réunion est encore dans mon souvenir un des plus heureux de ma vie!



ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

SCHYPETARS, ou ALBANAIS.

CHAPITRE LXIII.

Essai sur les Schypetars, vulgairement appelés Albanais et Arnaoutes. Opinions diverses relativement à leur origine. Aperçu approximatif sur le temps de leur arrivée dans la Grèce. Mentionnés par Ptolémée et par Pline. Désignés comme Asiatiques du Caucase. Leurs divisions principales, en Guègues, Mirdites, Toxides, Japys et Chamis.

Avant de poursuivre la narration des parties de mon voyage, qui vont m'éloigner de l'Épire et de la Macédoine, il est à propos de faire connaître les Albanais qui habitent ces provinces, et dont nous retrouverons des tribus nombreuses dans le Péloponèse, à Athènes, et dans quelques îles de la mer Égée.

Le nom de Schypetars est presque nouveau dans la géographie de l'Europe (1); et ceux qui ont écrit sur cette nation apprendront peut-être pour la première fois, que c'est la dénomination générique des

(1) Dom Vaissette de la congrégation de Saint-Maur, dans sa géographie ecclésiastique, donne le nom de Schypetars aux Albanais.

Albanais, dont la force inaperçue et toujours croissante, tend à couvrir la Grèce d'une nouvelle race d'habitants.

Comment ce peuple se trouve-t-il dans l'Europe? Étranger à la terre classique, par son langage, par ses mœurs, et par sa physionomie, comment a-t-il échappé aux observations des voyageurs? Les Schypetars sont-ils Aborigènes de cette partie de l'empire ottoman connue de nos jours sous le nom d'Albanie? Descendent-ils des Colches, qui s'attachèrent à la poursuite de Jason, après son expédition dans leur pays (1)? Seraient-ils, dans cette hypothèse, la postérité des Schetechips ou Albaniens, qui habitaient au voisinage de la mer Caspienne (2)? Voilà les questions sommaires que je crois utile de résoudre d'une manière sinon évidente, au moins plausible, avant d'exposer les observations que j'ai recueillies pendant un séjour de dix années au milieu des diverses peuplades de l'Albanie.

Affirmer que les Schypetars sont indigènes dans la Grèce, me paraît une assertion erronée. En vain ceux qui soutiennent cette proposition prétendent que les Macédoniens parlaient une langue différente de celle des Grecs (3), il faudrait, pour reconnaître les soldats

(1) Hist. de l'Établiss. des Col. grec., par R. Rochette, t. II, p. 198.

(2) Les *Schetechips*, les *Caspiens*, les *Kutks* ou *destructeurs*, les *Turasbars*, ou *porteurs de boucliers épais*, les *Albans*, les *Huns*, les *Amazones*, les *Légisdens*, les *Alains*, ou *Albaniens*, sont placés par les géographes arméniens entre le 42° et le 45° lat., 66° et 68° long.

(3) Ce dialecte était grec, comme l'idiôme des Lacons; les

de Philippe dans les Schypetars, d'autres preuves que le passage suivant, de Plutarque, sur lequel un écrivain moderne (1) fonde son système : *Alexandre est né le sixième jour du mois Hécatombéon, que les Macédoniens appellent Loos.* Ce mot de *Loos* se retrouve bien encore altéré dans l'idiome des Albanais, pour désigner le mois des hécatombes ou juillet, qu'ils appellent *Loonari* et *Alonar;* mais il me semble que cette dénomination dérive plutôt du verbe grec *alonizo*, qui signifie *fouler*, par laquelle on désigne le mois de juillet, à cause que c'est celui du *foulage* des grains, qu'on sépare de la paille sur des aires au milieu des campagnes (2). Le passage suivant, sans être concluant, soulèverait plutôt un coin du voile des siècles : *Achille* (3), dit le même auteur, *reçut en Épire les honneurs divins, et dans le langage du pays il était appelé Aspete.* Le nom d'*Aspete* se retrouve

médailles macédoniennes ont toutes des inscriptions grecques, d'où je conclus que les Schypetars ne peuvent être issus des Macédoniens.

(1) Ange-Masci, Traité de la nation albanaise.

(2) Le moment de fouler les grains est annoncé par des criées publiques dans chaque village, et l'heure où il commence est indiquée chaque jour, afin que le préposé du fisc, chargé de prélever en nature la dîme des grains, se trouve au battage, et puisse surveiller toutes les aires dans une certaine étendue de pays. Aussi ce mois est d'un intérêt si général pour le cultivateur, qu'on ne le connaît que sous le nom d'*alonari*. Celui des vendanges, qui se font du 13 septembre au 13 octobre, est aussi appelé *Teritzi*, de *terpo*, *tourner*, *danser*, parce qu'on presse alors le raisin.

(3) Achille vivait environ 1184 ou 1270 ans avant J.-C.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

aussi dans la langue des Schypetars ; ils le prononcent, à la vérité, *Ichpeïte;* voilà la seule différence, car il signifie parmi eux, comme aux temps antiques, ὠκυπος, *homme aux pieds légers;* épithète qu'Homère donne au héros de l'Iliade. Il est encore en usage pour désigner par *Aspate* (1) et *Spache*, un de ces couriers à pied dont on se sert pour la correspondance privée dans la Turquie d'Europe ; et ces piétons sont presque tous, dans la Romélie, de la peuplade des Dibres, appelée *Paske* et *Spache* (2). Que conjecturer de ces documents ? Qu'il y avait originairement dans l'Épire un peuple différent des Grecs ? Je suis loin de tirer cette conséquence, toute naturelle qu'elle paraisse, et de dire qu'Achille était un Scythe, auquel ses compatriotes rendirent des honneurs divins ; et quand cela serait prouvé, je n'en conclurais pas que les Albanais fussent Macédoniens.

---

(1) Procope, lib. II, nous apprend qu'il y avait une nation nombreuse de la Perse appelée Aspétiane ; mais il serait difficile d'en conclure que les Albanais en descendent, quoiqu'il y ait encore une tribu appelée Aspate dans les Dibres.

(2) Ces coureurs à pied, dont je me suis servi pendant dix ans pour ma correspondance entre Janina et Salonique, et que j'ai souvent envoyés jusqu'à Constantinople, portent une petite sonnette attachée à la jambe, afin de se faire reconnaître des embuscades de voleurs qui les respectent. Leur équipage consiste en un havresac, où ils renferment les lettres qu'ils roulent dans une toile cirée. Ils ont pour leurs provisions un *torva*, ou sac en crin, dans lequel ils conservent un morceau de pain de maïs et des oignons pour leur nourriture, et enfin un long bâton pour se défendre contre les chiens des bergers. Les Grecs ont leur *pezodromi*, qui font le même service.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Peu de temps après l'expédition de Jason dans la Colchide, où il établit des colonies grecques (1), on vit des essaims de barbares sortir du fond de la Tartarie et des environs de la mer Hyrcanienne, les uns pour passer dans l'Italie, et les autres pour s'avancer à l'occident, en contournant le Pont-Euxin, où l'on perd leurs traces vers les frontières de la Dacie (2). Vers ce temps, on remarque des habitants de la Colchide, attachés à la poursuite de celui qui avait pénétré dans leur pays, former des établissements dans la Crète, en Italie et au fond du golfe Adriatique, et fonder enfin Colchinium sur les cotes de l'Illyrie macédonienne. Voilà, ce me semble, la période à laquelle on peut rapporter l'arrivée des Schypetars Albans, ou Albaniens, qui demeurèrent confondus avec les Illyriens, et tour à tour sujets ou ennemis des rois de Macédoine, suivant les vicissitudes de la fortune et des temps. Pendant une longue suite de siècles, les Albanais restent comme oubliés, lorsque Thucydide, en parlant de l'expédition de Sitalce, roi des Thraces, contre Perdiccas, renouvelle leur souvenir, en indiquant le lieu de rassemblement de ces *barbares* à Dobero, où ils s'organisaient pour fondre, du haut de leurs montagnes, sur la Macédoine transaxienne (3). On reconnaît à ce trait l'existence oubliée des Schypetars,

(1) 1350 ans avant J.-C.

(2) *V.* la carte, *Occiduæ migrationes*, etc., par Petit Radel. 1814.

(3) Thucydide, lib. VIII, après avoir parlé des Albanais, nomme les Skirtones (Σκιρτώνες), mot qu'on peut traduire par *sauteurs*, qui qualifie parfaitement l'agilité de ce peuple de mon-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

que Ptolémée nous montre, dans le deuxième siècle, sous le nom d'Albanais, au bord du fleuve *Scombi*, maintenant appelé *Tobi*, habitants dans la ville d'*Albanopolis* (*Elbassan*), où leur postérité s'est perpétuée jusqu'à ce jour (1). Il nous apprend en quelque sorte le nom des Schypetars, auxquels il donne celui de Skirtones, dont il place les tribus à la frontière de la Macédoine, du côté du Labeatis, lac qu'il ne nomme pas (2). Pline donne à ce même peuple, qu'il divise en douze tribus, le nom de *Scirtari*, sans entrer dans aucun détail (3); et il indique dans leur voisinage Dulcigno ou Colchinium, qui eut pour fondateurs une colonie de Colchos. Après le témoignage de ces deux écrivains, on cesse encore d'entendre parler de ces hordes. Les Schypetars, qui suivirent sans doute le sort du royaume de Macédoine, restent confondus et enveloppés dans la dénomination générique de Macédoniens et d'Illyriens, suivant la volonté des conquérants, toujours occupés de démarcations topographiques pareilles à celles qui se reproduisent de nos jours sur la carte. Mais étrangers à ces distributions

---

tagnards, que les Turcs appellent *chèvres de montagne;* mais je pense que Ptolémée l'emploie ici comme synonyme de Schypetars.

(1) Ἀλβάνων, Ἀλβανόπολις. PTOLEM., liv. III, c. 13.

(2) Le lac Labéatis, dont Ptolémée ne parle pas, est maintenant appelé Zenta, situé au pachalik de Scodra, ou Scutari, dans le canton de Zadrima.

(3) Plin., lib III, c. 22. En rapprochant la consonnance, Scyrtars et Schypetars se ressemblent, et l'on dit maintenant indifféremment l'un ou l'autre.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de pays, les Albanais, du haut de leurs montagnes, assistent à la chûte des empires; et sous quelque nom qu'on les désigne, ils semblent défier les maîtres éphémères du monde, qui peuvent à leur gré tracer des frontières et envahir des provinces, mais auxquels l'irrésistible puissance de Dieu ne permet pas plus d'effacer le type des nations, que d'aplanir les montagnes et de détourner le cours des fleuves. Les Albanais sont reconnus après la tourmente; ils reparaissent comme ces caractères gravés sur les rochers que les flots de la mer baignent, sans pouvoir les détruire; et Magius Patavinus, en annonçant leur *origine asiatique*, les proclame *enfants du Caucase* (1).

Cette opinion avait été avant lui celle d'Æneas Sylvius; et il serait sans doute à desirer, comme l'observe Paulmier, que ces auteurs eussent indiqué les sources où ils ont puisé un renseignement de cette importance. Je l'ignore comme lui, mais nous allons voir la confirmation de ce qu'ils avancent tous deux, dans quelques homonymies des différentes peuplades des Schypetars établies dans l'Illyrie macédonienne et

---

(1) Albania dicitur ab Albanis populis asiaticis, qui a Tartaris expulsi istic consederunt. Mais à quelle époque? Un auteur plus moderne nous laisse dans le même doute, quand il dit : *Albania prese nome dagli Albani d'Asia, che scacciati da Tartari vi vennero in questa parte di Macedonia, che situata fra il fiume Boiana che Plinio domanda Burana, la Cimara o scogli di Acrocerauni, mar Ionio e le montagne Camoli e Statci. Ma sotto nome d'Albania scorre ancora Epiro, paese che commincia di Vallonia dagli antichi detta Avlon navale, sino al golfo di l'Arta o Ambracia, dove abitano Chaoni e Tesproti popoli feroci.* Lucar., lib. III, p. 86.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dans l'Épire, avec celles des hordes qui ont vécu entre les Palus Méotides, la mer Caspienne, et dans la région qui s'étend depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Arménie (1).

Les Schypetars, appelés Albanais par les Européens, Arvanités par les Grecs, Arnaoutes par les Turcs et les Arabes des régences barbaresques de l'Afrique, ne se connaissent pas entre eux sous ces dénominations. Schetechips, ou Schypetars d'origine, comme je l'ai observé, ils forment quatre familles issues d'une même origine; savoir, les Guêgues et les Mirdites, les Toxides, les Japys et les Chamides.

Je sais qu'il n'y a pas de faits pour confronter positivement les peuplades de l'orient et de l'occident, dont je vais donner l'énumération; mais éclairé par l'histoire et sans violenter les mots, on peut reconnaître dans les Guègues, les Gosks, ou Gogs, que les géographes arméniens placent entre le quarante-deux et le quarante-troisième parallèle, par le soixante-troisième degré de longitude. Les Mirdites, dans cette confrontation de dénominations, rappellent à leur tour les Mardaïtes, dont l'étymologie, dans la langue schype comme dans le persan moderne, signifie *les braves*. Les Toxides ou archers, seront les Lezgisdans, ou

(1) Je préviens le lecteur que je donne ces sortes de rapprochements et ceux qui suivront, d'après les géographes arméniens, sans y ajouter une confiance absolue. Je conçois combien il reste de vague dans certaines applications, et les érudits sauront assez distinguer ce qui est historique de ce qui n'est que tradition, sans que j'entre dans des détails de critique qui ne sont pas du ressort d'un voyageur.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sagittaires des bords de la mer Hyrcanienne, ou les Dosques (1); les Chamis, une colonie des Schumiks (2); et les Japys de l'Acroceraune, issus de la Japygie, un essaim dont on retrouve une homonymie sur la côte voisine de l'Italie. De cette division principale des Schypetars en quatre grandes familles (car les Mirdites et les Guègues parlent un même idiome), dérivent une quantité de branches collatérales, que je ferai connaître successivement à mesure que j'avancerai dans ma narration. On verra, en conséquence, reparaître au voisinage de l'Adriatique plusieurs tribus de ces trois cents nations de langues diverses, que Timosthènes, cité par Pline, range aux environs des Palus Méotides, du Pont-Euxin, et sur le plateau de la petite Tartarie (3), jusqu'à la mer Caspienne.

---

(1) Δάσκοι. Strab., lib. X, p. 495.

(2) Schumiks, 63° et 64° long., 46° et 47° lat.

(3) Timosthènes, cité par Pline, dit que trois cents nations, parlant (suivant Strabon) trente-neuf langues différentes, fréquentaient le marché de Dioscuriade, ville de la Colchide, où les Romains employaient pour leurs affaires le ministère de cent trente interprètes. *Hist. Nat.*, liv. VI, c. 5.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LXIV.

Division des Schypetars par langues. Première langue, peuplades diverses des Gogs, ou Guègues; leur origine; Mardaïtes, ou Mirdites. Seconde langue, Lezgisdans, Dosques, ou Toxides. Troisième langue, Japyges, appelés maintenant Japys. Quatrième langue, Schumiks, ou Chamis.

Les Grecs divisaient leur langue harmonieuse en quatre dialectes, qu'ils rapportaient aux Doriens, aux Ioniens, aux Éoliens et aux Athéniens, sans doute comme dérivant des peuplades-mères de leur nation. On sait que la France désignait anciennement aussi le nord et le midi de son territoire, en *langue-d'oui* et en *langue-d'oc;* et comme si rien ne devait se perdre sur la terre, on trouve cette distinction de peuple et de topographie chez les Schypetars, établie par les dialectes. Étrangers aux démarcations qui ont fait tour-à-tour de leur pays des thèmes, des éparchies, des préfectures, des provinces consulaires, des mansoubs ou pachaliks, ils semblent avoir oublié et peut-être ignoré ces dénominations de l'autorité, pour ne se classer que par langues, qui forment la Guégaria, la Toskaria, la Japouria et la Chamouria, idiomes dont la racine commune porte dans ses rhythmes et dans ses variantes un caractère qui est devenu le type distinctif des pays habités par les quatre grandes tribus desquelles dérivent toutes

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

les hordes que je ferai connaître. Ainsi se classaient probablement, dès les premiers âges du monde, ces trois cents peuplades parlant seize et suivant d'autres, trente-neuf langues différentes (1), établies entre la mer Hyrcanienne et les Palus Méotides, que les anciens comprenaient sous la dénomination générique de Scythes et de Celto-Scythes, comme les Albanais de nos jours se connaissent entre eux, dans toutes les provinces, sous celle de Schypetars.

Je n'entreprendrai pas de remonter aux oracles de la prophétie, pour discuter si les Guègues sont issus des tribus de Gog; il suffit de savoir qu'il existait des Gogues au voisinage de la mer Caspienne, afin de baser ma première homonymie. J'ajouterai que du nom de Gogs ou Gogues, qui s'écrivait peut-être Kogs, a pu dériver celui de Guègues, sous lequel ils sont maintenant connus.

La première langue, ou Guégaria, s'étend depuis Budua, frontière de Cataro, en contournant le Monténéro (2), jusqu'aux limites de l'Herzégovine, et au midi jusqu'à la ligne du Drin. Là se trouvent, dans la partie littorale de l'Adriatique, appelée Kraïna, Antivari, fondé par les Antibarriens asiatiques (3); Dulcigno, qui dut son origine à une colonie de

---

(1) Ptolémée, liv. VI; Strab., lib. XI, p. 498; Ælian. Var., *Hist.*, liv. 2.

(2) En esclavon, *Czerna-Góra*; en turc, *Cara-Dag*, la montagne noire; en schype, *Mail-Zèze*.

(3) Antibarani. Mela, *De Sit. Orb.*, lib. I, c. 2, édit. Ald.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Colchos (1); les Zogs (2), qui ont donné leur nom à un lac du pays, les Murdes, et les Chiscangs, voisins du lac Labeatis.

En remontant à l'est de ce canton, on entre sur les terres du Zadrima, dont Scutari, ou Scodra, est le chef-lieu, dans lequel on énumère les Bardi, les Koutchioti (3), les Leporosches (4), les Mousselims, tribu de Mossul, les Boukmirs (5), les Dardes (6), les Drivastes, qui sont un amas de brigands Rasciens, et les Grouémirs (7).

A l'orient et au nord du Zadrima, entre la Boliana et le Zem, qui tombe dans le lac Labeatis, sont situés les Poulati, les Chôti, chez lesquels on trouve les peuplades des Mogouls, des Castrati, des Bogous, des Siwans ou Soans, et plus à l'ouest les Pascoli, que les Turcs appellent Kolbans, ou pasteurs. Dans l'intervalle, entre la Moraca et la Tàra, rivières qui, réunies à la Limi, forment le cours du Zem, habitent les Scodrans (8), les Panâni, ou Pannoniens, qui confinent avec les Colasciniens, montagnards féroces, dont les

---

(1) Dulcigno, Olchinium, Colchinium. Ptolém., Tit.-Liv., lib. XLV, c. 26.

(2) *Zogs*, en langue schype, *poulets*. Je passe sous silence les *Murdes*, les *Chiscangs*, dont je n'entends pas la signification.

(3) Koutchioti, les *oiseleurs*.

(4) Leporosches, *mangeurs de lièvres*.

(5) Boukmirs, *bon pain*.

(6) Dardes Δάαι τοιχάδαι. Strab., p. 304, 511 et 515.

(7) Gruémirs, *belles femmes*.

(8) Scodrans, dans la partie nord du Monténégro.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

bandes désolent souvent l'Herzégovine et la Bosnie (1). Enfin la chaîne de séparation entre les rivières qui coulent dans le lac de Zenta et les affluents du Drin, est peuplée par les Clementi, mission catholique dont l'évêque, nommé par le saint-siége, réside à Saba, ou Sarda (2). Telles sont les peuplades principales de la Guégaria, dont les noms s'accordent avec ceux de quelques nations du Caucase.

La seconde division de la langue guègue comprend les *Mirdites*, ou *braves*, qui forment la grande majorité de la population du pachalik de Croïa. Comment ce peuple intrépide, les *Mardaïtes*, n'ont-ils pas été aperçus dans ce coin de l'Europe où ils vivent depuis tant de siècles, fidèles à la religion de leurs pères, soumis à l'église romaine, visités par les missionnaires de la Propagande? et pourquoi personne, si ce n'est Cantelli, dans sa carte, n'en a-t-il parlé (3)? Comment s'est-il fait que les historiens de Scanderbeg n'aient pas nommé les Mirdites, qui battirent tant de fois Amurath et les mahométans? La chose paraîtrait inexplicable, si on ne savait dans quel esprit ont été rédigées ces vieilles

(1) Colasciniens. *V.* c. LXIII de ce voyage.

(2) Les missionnaires actuels que j'ai consultés disent que cette ville est l'ancienne Ardes. Il s'y trouve des ruines romaines, qui me portent à croire que ce sont celles de la capitale dont il est fait mention par Polybe, qui nomme les Ardéens Ἀρδυάιοι, dans son récit de l'expédition de C. Fulvius contre les Illyriens.

Lib. II. *Vide* Steph. Byz. Pacat. Théodos. *Panegyr.*

(3) *V.* Carte de Cantelli.

chroniques, où l'on donnait tout aux fables chevaleresques de quelques champions bardés de fer, et grands pourfendeurs d'hommes, sans penser aux soldats qui firent leur gloire! On avait perdu de vue les bons modèles dans le genre de l'histoire; et les capucins du collége de Loretto, depuis cette époque, n'ont vu dans les Mirdites que des faibles à soutenir dans le sentier de la foi, sans s'occuper de leur origine ni de leur histoire. Je vais donc tâcher de remplir cette lacune qui manque au récit des migrations d'un peuple connu de l'Asie, dont la postérité habite aux portes de l'Europe, avec laquelle elle a eu de fréquentes communications, et faire reconnaître les *Mardes* dans les Albanais du fleuve Mathis.

En puisant aux sources de l'antiquité, on peut présenter les parties les plus intéressantes des annales du monde. La mythologie, qui prend le genre humain au moment de la formation des sociétés, signale en quelque sorte le départ des peuples du Caucase, que l'histoire nous montre ensuite, depuis trois mille ans, circulant autour des mers intérieures; s'avançant sous les mêmes latitudes, en s'éloignant des portes de l'aurore, sans cesser de voir le soleil se lever pour eux dans les mêmes points de l'horizon; suivant les grandes chaînes des montagnes, et vivant dans des lieux agrestes, où ils ont conservé le type primitif de leurs mœurs sauvages. Dans cet ébranlement successif de l'Orient, le savant Anquetil Duperron s'empare des Mardaïtes, trois cent trente ans antérieurement à l'ère chrétienne, au moment où ces Scythes

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

quittent le zénith du soixante-neuvième degré de longitude (1), et il suit leur marche jusqu'au milieu du seizième siècle. Dans cette période, qui est à peu près de neuf cents ans, il nomme les Antibaranis, que je retrouve à Antivari, les Mathi-Antibaranis, ou Antivariens du fleuve Mathis, région habitée par les Mirdites et par les Ibalis; et enfin, les Tibaranis, ou Dibrans, au nord desquels sont établies les peuplades schypes des Spassis, que je crois être les Pasks (2), et celles des Kalkanderens, ou Tavasbars (3). Ainsi, autour des Mirdites se trouvent comme groupées huit peuplades de Schypetars, que leurs homonymies rattachent aux nations Mardes, qui étaient Scythes d'origine (4); et il est probable qu'on pourrait en découvrir un plus grand nombre, si ce pays était examiné en détail par un voyageur capable d'en saisir toutes les nuances.

Chez une nation qui a oublié jusqu'aux traditions,

---

(1) *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XLV, p. 93 et suiv.

Danville, *orbis veteribus notus*, semble avoir deviné les Schypetars Mardaïtes, quand il dit : « La même inclination au brigandage fait retrouver des *Mardi* en plusieurs cantons de l'Orient. » Que n'a-t-il indiqué ces cantons? Je pense qu'il avait lu la carte de Cantelli; mais faisait-elle alors autorité?

(2) Pask, par le 67° long., entre les 45° et 46° lat.

(3) Tavasbars, porteurs de boucliers épais. Kalkandéren, en schype, signifie la vallée des boucliers, et c'est le nom de la contrée qui sépare la Bosnie de l'Albanie, où habitent les Schypetars Laks-Coulaks, ou *gens vivants dans des cabanes*.

(4) Plin., *Hist. Nat.*, lib. VI, c. 16.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

il n'est pas aussi facile de suivre les traces de son histoire; disons-mieux, la chose est impraticable; ainsi on ne peut déterminer au juste l'époque de l'arrivée des hordes que je viens d'énumérer dans l'Illyrie macédonienne. Le savant académicien (1) qui suit les migrations des Mardaïtes jusques entre le septième et le huitième siècle, nous fait voir leurs guerriers dans le Liban, comme un jour l'histoire représentera les Albanais Schypetars dans l'Égypte et dans l'Arabie, où leurs hordes combattent maintenant sous les ordres de Méhémet-Ali pacha, contre les Wahabites (2). Ne pourrait-on pas présumer que Justinien Rhinocete, qui rappela douze mille de ces braves de la Syrie, les porta à l'extrémité occidentale de son empire, dans l'Illyrie, où ils existent maintenant? Le pays des Mirdites, dont Oross, ou Orocher est le chef-lieu et la résidence de leur *prink* ou *prince* (car ils sont autonomes), comprend les affluents et la rive droite du fleuve Matis, ou Matia. Dans ces vallées, habitent les peuplades des Latchi, ou Lazes, nation Mingrelienne, des Sumagnis, et des Grèchis, homonymie des Grisks,

(1) Anquetil Duperron, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. L, p. 1 et suiv.

(2) Depuis l'évacuation de l'Égypte par les Français, les Schypetars, attirés par l'espoir du butin, se sont portés en foule dans ce royaume. Ce furent eux qui vainquirent les Anglais au combat d'Abou-Menouf en 1807. Les Toxides à cette affaire étaient commandés par Omer bey Brioni de Berat. Depuis ce temps, les Chamides y sont passés par détachements considérables, et tous servent maintenant sous les drapeaux de Méhémet Ali, nouveau soudan de Memphis.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

peuplade du Tanaïs, qui sont les dernières familles des Guègues vers le lac Lychnidus.

Au midi de la Guégaria, sur le versant des montagnes qui envoient leurs eaux à l'Adriatique, commence à la rive droite du Génussus, la Toskaria, qui est la seconde division par langues de l'Albanie. Chardin, dans son Voyage en Perse, rapporte qu'étant arrivé dans la Mingrelie; il y trouva une nation appelée Toxide, conformité absolue de dénomination avec celle des Toxides du Musaché; et il est probable que, dans les deux différentes parties de l'ancien hémisphère où ils habitent, elle a été donnée par les Grecs à une nation de *porteurs d'arcs*, originaire des bords de l'Étil. C'est sur la ligne de ce fleuve, en descendant du quarante-quatrième ou quarante-sixième degré de latitude, entre le soixante-sixième et le soixante-huitième de longitude, que sont échelonnés les Albans, les Huns, les Albaniens, qui sont surnommés Alains, et les Lezgisdans, placés au défilé du Schirovan en Albanie. Les Lezgisdans, dont le nom répond à celui de sagittaires, ne sont-ils pas, suivant toute apparence, les mêmes que les Toxides, nom dérivé du grec, et qui signifie *archers?* Or, on sait que les Albanais excellèrent de tout temps, aussi bien que les Scythes, dans le maniement des armes de jet, que le fusil, dont ils se servent encore avec une grande adresse, a remplacées depuis la découverte de la poudre; voilà jusqu'où je peux développer mes conjectures sur cette langue.

Berat, que les écrivains de la Byzantine appellent

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Pulchériopolis; Sozomènes, Beryttos (1); les Sclaves, Beligrad; et les Turcs, Arnaout-Beligrad, pour la distinguer de Belgrade du Danube, est le chef-lieu actuel de la Toskaria, qui comprend le Musaché (*Moschica regio* (2), ou *Nouvelle-Epire*). Les historiens de Scanderbeg et un petit nombre des chroniqueurs des derniers temps du Bas-Empire, sont les seuls qui ont désigné la Taulantie sous ce nom asiatique; je retrouve donc chez les Musachéens, les Mosches et une ville appelée simultanément Moschopolis par les Albanais, et Voschopolis par les Valaques du Pinde. Au sud-est de cette région, j'aperçois encore une similitude de nom avec les Géorgiens de l'Ibérie, dans les Gheurgis, qui sont les habitants de Ghéortcha. Je n'ai pas de pareils rapprochements à faire à l'égard des Tomorites ou habitants du Tmoros, chaîne improprement attribuée aux monts Cérauniens (3); mais peut-être les Cauloniens descendent-ils des Candusiens, peuple de l'Hyrcanie (4). Je ne vois les Dévoliens (5), les Parthiniens, voisins d'Elbassan (6); les Skrapariotes, les Pogoniotes, habitants du canton

---

(1) Βήρυττος. Sozomenes, lib. II, c. 3, et *in lege juris*, 7. §. *de Censibus*.

(2) Moschica regio. Il y avait un temple bâti par Phryxus avant l'expédition des Argonautes. STRAB., lib. XI, p. 498.

(3) Stritter. Bulgar, c. 12.

(4) Anonyme de Ravenne, p. 755.

(5) Οἱ τὲ τὰς Διαβόλεας νεμόμενοι Ἀλβανοὶ νομάδες. CANTACUZ., lib. II, c. 55.

(6) Cantacuz., lib. II, c. 32.

de Pogoniani (1), et les Libisdiotes (2), tous de langue toxide, mentionnés que par les Byzantins; et je m'abstiens, faute d'objet de comparaison, de former des hypothèses que j'ai peut-être déja trop étendues.

Deux opinions se présentent au sujet des habitants de la Japouria, qui est la troisième langue des Schypetars. Descendent-ils des Iazyges, que nous perdons de vue dans leur marche par terre auprès du Pruth, où ils paraissent s'être mêlés avec les Daces et les colonies romaines qui, sous Trajan, fondèrent la ville de Jassi? La chose n'est pas probable; et une explication toute naturelle se présente à l'observateur. L'homonymie de la Japygie d'Épire se trouve en vue des terres de l'Acrocéraune, sur le continent de l'Italie, où les Japyges furent connus dès la plus haute antiquité (3). Les peuples de cette contrée, suivant Magius Patavinus, avaient donné naissance aux Épirotes appelés Albanais, et ils tiraient eux-mêmes leur origine des anciens Albans sortis de la Colchide (4). Cette opinion, fondée sur d'anciennes traditions, négligée

(1) *Id.*, lib. III, c. 12. Des Gérides étaient sortis les Avares et les *longues barbes*, ou Lombards, *Hist.*, Miscell. XIV, et sans doute les *Barbus*, ou *Pogonianéens*.

(2) Libisdiotes, peuplade située dans le vallon de Janina, au bord du lac Libisdas, ou Lapchistas.

(3) Virgile dit qu'Argyripe est bâti sur le mont Gargan (monte S. Angelo), dans les champs de la Iapygie. *Æneid.*, XI, v. 247. Strabon place positivement les Iapodes (Ιαπόδες) à l'extrémité de l'Illyrie. Lib. VII, p. 217 et 218. Anton. Liberal., *Mét.*, c. 31.

(4) Epirotæ qui et Albani appellati sunt ex Albanis priscis et nobilibus Italiæ populis, qui Colchidis etiam portionem incoluerunt originem traxisse dicuntur. MAG. PATAV.

par Barletius, se trouve reproduite dans les écrits d'un de ces chevaliers, honneur de la France, dont le récit mérite d'être rapporté : « *On dit que les Épirotes, qui sont aussi parlés Albanois, descendirent jadis de ces nobles et anciens peuples d'Italie, qui pareillement tindrent certaine portion de la Colchide : de laquelle si quelqu'un disoit que le langage albanois ou épirotien fust dérivé, peut-estre, selon mon jugement, ne seroit-ce à lui mal opiné : attendu que Strabon a escrit qu'il y a là seize langues en usage : joint aussi que le pape Pie II, homme très-docte ès-droits divin et humain, et aucuns modernes qui ont suivi Troge Pompée, sont presque de cette opinion. Et de fait, dit Troge Pompée, que la source des Albanois est d'origine italienne; assurant que les Albanois suivirent Hercule au partir d'Italie, après avoir tenu pendant un espace de temps dans le mont Alban les troupeaux de Géryon, par lui amenés en cette province, alléché de la fertilité des herbages. De ceux-ci sont issus les Albanois : desquels partie fait sa demeure au Péloponèse, partie en Macédoine, ou bien Albanie ou Épire* (1). »

Si cette migration, comme je le présume, est exacte, il faut en conclure que les Japys, ramenés dans l'Épire par Hercule, sont établis dans les monts Acrocérauniens, plus de douze cent cinquante ans

(1) Duplessis, *Hist. de G. Castriot*, l. II. L'autorité de cet écrivain n'est guère plus imposante que celle de l'archevêque Turpin; mais comme elle s'accorde avec celles d'Æneas Sylvius, de Magius Patavinus, de Lucari, et l'opinion générale des Schypetars, j'ai cru convenable de la citer.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

avant l'ère vulgaire (1). Comme tous les peuples, les Schypetars auraient donné des noms empruntés de leurs pays primitifs, à différents lieux de celui où ils s'établirent. Ainsi les Chimariotes ou habitants *des torrents* (2), seraient les homonymes des Gispiks, ou *bruits d'eau* (3), et le val d'Aorso rappellerait les Aorses (4), vallée où fleurit Oricum et Palæste, *lieu consacré aux Furies* (5), qui vit le débarquement des légions de César; les Arberi, ou Abari, qui habitent aux sources du faux Simoïs, seraient la postérité des Avares, tribu des Gérides; et les Skruélés (6) ou *têtes nues*, qui donnent maintenant leur nom à la chaîne orientale de l'Acrocéraune, ces Scythes qui, au rapport de Quinte-Curce (7), n'avaient pour coiffure que la fronde avec laquelle ils combattaient leurs ennemis. Je ne hasarderai aucuns rapprochements sur les Taulantiens, qui sont les Caninotes de Canteli; mais si je passe à l'orient des Avares, dans la vallée que baigne le Celydnus, j'y vois les Argyrines, aujourd'hui appelés Argyro-Castrites, peuplade parlant le schype, qu'Étienne de Byzance

---

(1) La naissance d'Hercule, fils d'Alcmène, étant rapportée à l'an 1289 avant J.-C. *Rationarii Temporum*, lib. I.

(2) Χίμαρρα, signifie le pays des torrents.

(3) Gispiks, 43° lat., 66° long.

(4) *V.* Carte. *Ex Tentamine.* PETIT RADEL.

(5) Ovid., *Fast.*, lib. IV. *Bell. Civil.*, lib. III.

(6) *Voyez* c. 21, t. I de ce voyage.

(7) Fundâ vinciunt frontem, hoc et ornamentum capitis et telum est. QUINT.-CURC.

range au nombre des nations épirotes (1). Ce fut dans la vallée qu'elle habite que les Étoliens, conduits par Nirée et Thoas, s'établirent, au retour de l'expédition de Troie, parmi les *Argyrines*, que Callimaque, cité par Strabon, et le Scholiaste de Lycophron qualifient *de barbares* (2). Entre les Argyro-Castrites et les Avares, je retrouve (3) les Kardouchi, ou Cardikiotes; et à Ducates, résidence ancienne de l'évêque de Byllis, les descendants des Pélasges Myrmidons de la suite de Néoptolème, fondateurs primitifs de cette ville, auxquels Michel Doucas, de la famille des Paléologues, a donné son nom. Telles sont les principales peuplades des Schypetars existantes aujourd'hui dans la Japygie, ou Japourie, canton qui relève des sangiacs de Berat et de Delvino.

La langue des Schumiks, ou Chamis, ne comprend que les Massarakiéns, les Aïdonites, ou peuple de Pluton, habitants des bords de l'Achéron; les Souliotes et les Parguinotes, qu'on voit paraître entre le quatorzième et le quinzième siècle, sur les rochers de la Cestrine, dans la région peuplée autrefois des Pélasges, *Selles* d'origine, dont les ancêtres habitaient aux environs de Dodone.

Il est probable que les nations dont je viens d'énu-

---

(1) Steph. Byz. *V.* Ἀργύρινοι, et l'*Hist. de l'Établiss. des Col. Grec.*, t. II, c. 10, p. 372.

(2) Callim., *Frag.*, c. IV., cit. par R. Rochette, not. 2, t. III, c. 10, p. 373, *Hist. de l'Établiss. des Colo. Grec.*

(3) Καρδοῦχοι. Xénophon, *Exped. de Cyrus*, lib. VII, p. 333, aujourd'hui Cardiki.

mérer la longue série vivaient confondues avec les Grecs dans l'Illyrie et dans l'Épire, lorsque après le débordement de Patzinaki, ou Botzinaki dans la Triballie, à laquelle ils donnèrent le nom (1) de Bosnie, parurent à l'orient de nouveaux barbares destinés à changer la face de la Grèce. Déja on avait vu les Vandales conduits par Gizeric, et les hordes d'Alaric dévaster la terre classique (2); les Goths, envoyés par Totila, désoler l'Épire (3), lorsque les Scytho-Sclaves, franchissant le Danube, inondèrent la Macédoine, l'Épire, le Péloponèse et toute la Grèce, où ils étaient établis vers le milieu du dixième siècle. C'est peu après cette époque de désastres qu'on parle des Albanais dans la Morée, aux lieux où ils existent encore; à Bardounia, que Laonicus appelle Barbo-Stenis; à Lala, du mont Pholöé; dans la Sicyonie, la Corinthie et l'Attique. On ne sait comment les Scytho-Sclaves, qui parlaient l'esclavon, abandonnèrent ces contrées; leur retraite se perd au milieu de la confusion; ils ne laissent que des traces de leur invasion, dans les dénominations de Voda, appliquée au mont Panachaïcos, à cause des eaux abondantes qu'il verse du côté de Patras; de Zagora, donnée au Pélion de Thessalie, et de Zagori, appliquée à la Perrhébie d'Épire. On est surpris de n'apercevoir

(1) 899 depuis J.-C., sont refoulés de la Valachie, où ils étaient établis, par les Uzes.

(2) De 474 à 478 depuis J.-C. Stritter, *Vandal.*, c. 5.

(3) En 552, les Goths, expédiés avec trois cents vaisseaux par Totila, ravagent Corcyre, Syvota, le pays de Dodone, Nicopolis, Anchisus (Onchesme). Stritter, *Gothic.*, c. VIII.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

que dans le lointain leur nombreuse population répandue depuis la Theïsse jusqu'aux bouches de Cataro, tandis que les Schypetars, qui leur sont étrangers par le langage, se relèvent sur les débris de la Grèce, qu'ils semblent destinés à couvrir d'une population supérieure en énergie aux Grecs, qui disparaissent et s'éteignent en détail.

Il fallait sans doute cette vigueur qui prend sa source dans la barbarie, pour que les Albanais débarrassés, on ne sait comment, des Scytho-Sclaves, résistassent à de nouveaux barbares sortis de l'Orient, qui étaient destinés à changer la face de l'empire, et peu s'en est fallu, celle du monde entier, lorsque les Turcs, descendus du Caucase, maîtres de l'Asie mineure et de la Thrace, se précipitèrent sur la Grèce, qu'ils trouvèrent divisée par le schisme. Bajazet, vainqueur des Albanais, leur commanda, à la vérité, d'embrasser la religion du prophète; mais si les habitants de la plaine obéirent, les Mirdites, inébranlables, firent tête à l'orage, et sont restés fidèles à l'unité de l'église. Les orthodoxes qui purent gagner les montagnes, se replièrent vers les cantons de la Chimère, de Souli, de Parga; et ceux que les rochers ne purent défendre, passèrent dans le Péloponèse. Mais bientôt harcelés et poursuivis par les Turcs, les uns gagnèrent le mont Géranien, et les autres durent chercher un asile dans les îles d'Hydra, de Spezzia, de Poros et de Salamine, où nous voyons maintenant leurs colonies florissantes. D'un autre côté, les Schypetars, devenus mahométans par force, ne tardèrent pas à s'accommoder d'un culte favorable aux

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

passions humaines. Sous Bajazet, ils prennent rang dans les *ortas*, ou *hordes* des janissaires, ils paraissent dans tous les démêlés sanglants de ce règne, ils figurent successivement, mais toujours en corps de nation, à la bataille de Varna, à la journée de Cossovo (1); et depuis ce temps, on les rencontre comme volontaires soudoyés dans toutes les satrapies de l'empire ottoman.

Tels sont les considérations et les rapprochements sommaires que j'ai cru à propos d'exposer sur cette nation, avant de parler de ses mœurs et de livrer aux savants assez de matériaux pour juger à quels peuples en particulier, les Schypetars appartiennent par leurs idiômes.

CHAPITRE LXV.

Caractère physique des Schypetars, ou Albanais et des femmes albanaises.

Les Guègues sont regardés comme les plus sauvages des habitants de l'Albanie. Enfants belliqueux du Caucase, une structure athlétique, des yeux noirs, un nez régulier, des dents fortes et courtes, une barbe épaisse, un luxe de vigueur et de santé, annoncent qu'ils sont de la race primitive des hommes dont l'Asie fut le berceau. Brunis par le soleil et par le poids du jour, à cause de leur vie pastorale ou

(1) Stritter, *Servicorum*, c. 17; *Vlachicorum*, c. 2.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

guerrière, qui les oblige de vivre en plein air, ils ont le teint basané des Grecs, dont ils different par la force musculaire, par la fermeté des chairs et le développement de la charpente osseuse, qui leur donne le type des Circassiens, dans une taille moyenne de cinq pieds et demi, stature commune de cette nation féroce et robuste. Les vêtements rouges dont ils se drapent, les armes dont ils sont chargés; l'épaisseur de leurs moustaches, la villosité de leur poitrine, rehaussent l'éclat de leurs masses de cavalerie ou de leurs hordes aux jours meurtriers des combats.

Les Mirdites et les tribus des chrétiens latins répandus dans les vallées et au milieu des montagnes voisines des deux Drins, avec des formes moins prononcées, quoique robustes, mais plus nobles, plus dégagés, ont quelque chose de sévère et de mélancolique dans les traits. Soumis sans être esclaves, ils portent sur leur front les traces de la gloire des soldats de Scanderbeg; et sujets aussi fidèles que guerriers intrépides, ils ne souffrent ni le mépris, ni les empiétements, ni les insultes de la tyrannie. Le vêtement des chevaliers français du temps des croisades est le costume de ces Mardes illyriens, que la foi de Jésus-Christ console et soutient dans l'état précaire où ils sont réduits. Une saie blanche à la Tancrède, qui tombe jusqu'aux genoux (1), serrée autour des reins avec une ceinture, est leur vêtement, et un

(1) En parlant des Mardes, Quinte-Curce dit : *Vestis super genua est, comæ proeminent hirtæ.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

camail noir attaché sur leurs épaules, dont ils agrafent le collet en forme de capuchon, sert en hiver et dans les mauvais temps à couvrir leur tête, qui n'est abritée que par une étroite calotte en feutre, tandis que leur front bronzé et luisant réfléchit les rayons du soleil comme un talc sombre. Un cothurne de bure et des soques enlacées autour du pied et des malléoles, complètent ce costume simple et commode d'un peuple tout entier adonné au métier des armes, et dont les besoins ne se sont pas encore étendus jusqu'à l'usage des chemises.

Les Toxides se présentent sous un aspect moins sauvage que les peuplades de la Guégaria. Plus immédiatement soumis à l'autorité, moins libres, mais riches, l'aisance dont ils jouissent a modifié avantageusement les dons naturels du sang géorgien qui coule dans leurs veines. Grands et agiles, leur taille est svelte, leur démarche facile, et leurs traits assez réguliers, sont animés par un regard fin et même doucereux. Des yeux bleus, un front petit, une chevelure fauve, un nez romain sans courbure, un cou délié, un tempérament sanguin, constituent le fond de leur caractère physique parmi les Albanais, dont ils sont la plus belle peuplade. Dans leur habillement, on retrouve l'ancien costume héroïque : chaussure, cothurne, chlamyde, toge, ceinture, cotte tombant aux genoux ; et s'ils couvraient leur tête d'un casque, si des panaches se mêlaient aux ondes de leurs belles chevelures, on les prendrait pour les soldats d'Achille et de Pyrrhus (καρηκομόωντες Ἀχαίοι).

Les Japys, habitants des montagnes sourcilleuses

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de l'Acrocéraune et des rivages dangereux de cette partie de l'Adriatique, ont le caractère de la férocité empreint dans tous les traits. Rebut des Albanais, race impie des Sisyphes et des brigands qui ne vivent que pour désoler la terre, ils forment une caste séparée. Petits, maigres, rabougris, hideux, malpropres, on peut dire d'eux, à plus juste titre que des Dardaniens, qu'ils ne sont lavés que trois fois dans leur vie (1); leur taille commune est d'environ de cinq pieds. Vieux dès l'enfance, ils ont le teint de leurs rochers haves et calcinés par le temps. Leurs mouvements sont convulsifs, leur regard est sinistre, et du fond d'une poitrine débile, ils n'exhalent que des sons grêles et glapissants. Uniquement adonnés au vol, ils marchent dans les ténèbres; et leur œil distingue, malgré l'obscurité, la proie qu'ils desirent, qualité qui les fait rechercher plus que leur bravoure dans les guerres de parti, où ils causent, par leur dextérité, des dommages considérables à l'ennemi. Les vêtements des Japys sont semblables pour la coupe à ceux des Toxides, mais de couleurs sombres; et leur saleté, regardée comme une marque de bravoure, fait qu'ils pourrissent sur leurs corps le linge grossier de leurs chemises et la bure dont ils s'habillent. Un fech ou calotte rouge, auquel pendent quelques tresses de soie qui tombent sur le cou, est leur coiffure distinctive. Après cette peuplade, figurent les

(1) A leur naissance, la veille de leur mariage, et à la mort; ce qui prouve que les ablutions funéraires remontent à une haute antiquité.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Chimariotes, moins barbares, voisins de Port-Panorme; les Argyro-Castrites, dont les habits égalent en blancheur la neige des montagnes de la Chaonie; les Cardikiotes, renommés par leur bravoure, et à jamais célèbres par leurs malheurs.

La beauté reprend son empire sous un ciel plus clément. Aux bords de la mer Ionienne, au milieu des sites enchanteurs de la Thesprotie, dans les bocages toujours verts que la Thyamis embrasse dans son cours sinueux, vivent les Chamis. Jadis fortunés au sein de leur anarchie, on les reconnaissait à leurs cheveux blonds ou châtains, à la vivacité de leurs traits, à la douce mélancolie de leurs yeux, à la délicatesse de leur peau, et on les citait comme les plus polis et les plus généreux des Schypetars. Adonnés au commerce, braves dans les orages politiques qui les divisaient, ils s'avançaient vers la civilisation. Leurs demeures élégantes et propres, leurs villages disséminés sur des plateaux romantiques, offraient, au milieu d'un peuple armé, l'image de la vie patriarchale. Libres, sans lois, exempts de tributs, ne reconnaissant de maître que Dieu, auquel ils offraient leurs prières dans l'église et dans la mosquée, les fruits de leurs champs surpassaient leurs besoins. Tant de bonheur ne pouvait durer sur la terre; et le voyageur qui reverra ceux des Chamis échappés au glaive du satrape de Janina, et aux ravages de la peste, reconnaîtra difficilement ces beaux hommes, diaprés de broderies en or, couverts d'un costume éclatant, et chargés d'armes précieuses, qui semblaient être une

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

colonie des soldats de Pyrrhus, riches du butin de Troie, nouvellement débarqués dans l'Épire.

Les femmes, moitié la meilleure du genre humain, esclaves chez les peuples barbares, considérées comme des êtres destinés à la reproduction par les Orientaux, se nuancent parmi les Schypetars, suivant le caractère des hordes auxquelles elles appartiennent. Armigères chez les Albanais des bords du Drin, un regard fier, une démarche altière disent qu'elles sont les compagnes et les mères de ces hommes endurcis à la fatigue, accoutumés aux dangers, et qui bravent d'autant plus volontiers la mort, que les plaisirs de la vie leur sont inconnus (1). Dans leurs voyages, la ceinture chargée de pistolets, escortées par des dogues terribles soumis à leur voix, on les prendrait pour Diane, ou ses compagnes; et plus d'un Actéon paierait la peine due à sa témérité, s'il osait les approcher. Ainsi, jusque dans un sexe destiné aux plus douces occupations de la famille, a passé le goût d'un peuple qui semble ne pouvoir vivre sans armes (2). On les voit dans les combats, quand le foyer paternel est menacé, nouvelles amazones, prendre place dans les rangs des guerriers, et les exciter au carnage. Chrétiennes ou mahométanes, aucunes ne portent le voile inventé par la jalousie orientale; belles de pudeur et

(1) Et minus mortem timet, qui minus deliciarum novit in vitâ. VEGET.

(2) Ferax gens, nullam vitam rati sine armis. Ceci peut s'appliquer aux Albanais. Liv. XXXIV, c. 17.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de chasteté, c'est en donnant une nombreuse famille à leurs époux, qu'elles excitent leur amour et qu'elles s'attachent à jamais leur cœur et leur affection.

Les Toxides, modestes et réservées, font l'ornement des harems, qu'elles embellissent. Que la Géorgie et la Circassie cessent de vanter les charmes de leurs odalisques! le Musaché et les vallées du Tomoros possèdent des trésors de beauté dignes des couronnes de l'amour. De grands yeux bleus animés d'un feu céleste, des cheveux blonds ou châtains bouclés comme ceux des Graces, un nez délicat, une bouche suave, la gentillesse de nos aimables Françaises, sont les dons des femmes de la Toskaria. A leur taille svelte, à la délicatesse de leurs pieds, on les prendrait pour des divinités antiques, ou pour ces nymphes dont le prophète orna le paradis promis aux élus; tout retrace enfin parmi elles les modèles de la beauté dont notre école nous donne des tableaux, depuis la régénération de la peinture.

Les femmes de l'Acrocéraune, esclaves des Japyges barbares, condamnées au travail, abruties, dégradées, flétries par l'intempérie des saisons et par la dureté de leur condition; hâlées par la réverbération d'un soleil brûlant qui embrase les rochers où elles sont errantes, n'ont ni traits, ni graces. Leur physionomie devient presque hideuse chez les Arbéris, ou Avares, qui touchent au golfe de la Vallone. Une peau noire et huileuse, un sein flasque, des cheveux rudes et lisses, en font des objets presque dégoûtants. Compagnes des Dardaniens, elles vivent avec eux dans une communauté de misère, ne con-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

naissant que des délassements rustiques, et pour plaisirs, la natation, dans laquelle elles peuvent défier les plus intrépides plongeurs.

Les Chamides thesprotes ont l'angle facial grec, de grands yeux noirs et une longue chevelure châtain. Leur peau délicate, quoique brune, la projection d'un col du plus beau galbe, un port voluptueux, le pied fin et délicat des Albanaises, sont les caractères généraux de leur beauté, qu'on voit encore briller parmi les Parguinotes, et qui ne se trouve plus chez les Souliotes, soumises, comme les Acrocérauniennes, aux travaux accablants de la campagne. Ainsi la beauté n'est spécialement départie qu'aux femmes albanaises du Tomoros et de la Thesprotie. Mais combien cet éclat fugitif leur est chèrement revendiqué! Pareilles aux roses de leurs solitudes, leur durée est éphémère. Mariées à douze ans, mères avant l'âge, les rides de la vieillesse sont empreintes sur le front d'une femme de vingt-cinq ans. Son teint fané, le ton mou de ses chairs annoncent qu'elle a été prématurée, en devançant la saison maternelle de la vie. Cinq lustres ont été pour elle le cours entier de son empire..... Elle ne peut plus espérer de plaire. Elle se résigne au chagrin d'être délaissée! Le dégoût naît de l'abandon; elle néglige le soin de sa parure; et si la mort lui enlève ses enfants, elle se consume rapidement et ne tarde pas à les suivre au tombeau. Cette sensibilité exquise, aggravée par une mélancolie naturelle que les plaisirs de nos sociétés, qui leur sont inconnus, ne peuvent distraire, est plus active encore chez les Albanaises

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mahométanes, auxquelles l'absence de toute morale religieuse laisse à peine entrevoir les consolations d'un avenir au-delà du terme de la vie (1). Uniquement élevées par la volupté, qui rapporte leur éducation tout entière aux plaisirs, les passions exercent de bonne heure sur elles leur action puissante. Données sans aimer et sans être aimées à un époux absolu, leur vie se passe à supplanter, ou à combattre des rivales; et leur imagination, portée vers un objet unique, est sans cesse en activité. La beauté, qui passe avec rapidité, les avertit chaque jour du déclin de leur pouvoir; et si la fécondité, qui peut seule en maintenir la durée, ne répond pas à leurs souhaits, le desir d'être mères les porte aux plus dangereuses tentatives. De là vient cet emploi commun des philtres, causes trop ordinaires des consomptions utérines, qui moissonnent les plus belles femmes au printemps de leur vie.

Les femmes Guègues, dont j'ai fait connaître le caractère, sont exemptes de ces calamités, et les paysanes chrétiennes y sont entièrement étrangères. Plus rapprochées de la nature, peu empressées de plaire à leurs époux, elles ne demandent au Ciel que le bonheur d'être mères. Elles n'ont connu des passions que l'influence qui conduit au but de la nature, et leur ame se concentre exclusivement dans les détails de leur administration domestique. Levées avant

(1) On sait à quelles conditions Mahomet promet le paradis aux femmes, et les docteurs de sa théologie ne leur accordent pas en général le don de l'ame immortelle.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

l'aurore, elles filent la laine destinée aux vêtements de la famille, ou elles vaquent au service de la maison ; et leurs occupations toutes pénibles, après des jours employés au travail des champs, finissent lorsque tout repose dans la maison. La mahométane et la femme opulente de la Thesprotie reposent dans le gynécon (1), sur une estrade parfumée; et la paysane, comme au siècle de Rhée, dort sur la natte de paille, enveloppée d'une grossière couverture de laine, à côté de son époux, rassasié de pain de maïs, ou de gland de Chaonie (2). Tels sont les traits physiques généraux des Albanais et des femmes Albanaises, qui varient selon les peuplades auxquelles elles appartiennent, et d'après les différentes conditions de leur naissance. Il me reste à examiner les Schypetars sous l'influence de la religion, pour les suivre dans la chaîne de l'ordre moral et civil.

---

(1) Gynécon, ou harem, est l'appartement des femmes; l'époux seul y est admis comme dans le sanctuaire où la famille se reproduit.

(2) Le gland doux de la Chaonie, qu'on fait cuire comme des châtaignes, est encore en usage dans quelques tribus albanaises. C'est à ce fruit, qui n'est pas la faine, que Virgile fait allusion :

> .....Alma Ceres, vestro si munere tellus
> Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ.
>
> *Georg.*, lib. I, v. 7 et 8.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LXVI.

Les Scyhpetars, considérés sous l'influence de la religion en général. Mœurs des Mirdites latins, dirigés par les missionnaires catholiques. Administration composée de deux éphores, ou Prinks (princes). Mœurs des Schypetars orthodoxes et mahométans. Diverses tribus albanaises. Comparaison.

L'aspect libre du ciel, l'action d'un air vif et pur, qui influent d'une manière générale et puissante sur les peuples des montagnes, paraissent avoir donné une organisation particulièrement énergique aux Albanais. Il est probable que les tribus du Caucase, dont ils descendent en quittant leurs déserts pour se rapprocher des Grecs et se mêler avec eux, durent, en prenant de leur civilisation ce qui pouvait améliorer leur sort, sans se laisser amollir par les arts, gagner et se trouver dans une condition meilleure que celle de l'état de nature auquel ils étaient originairement réduits (1). Il est probable qu'ils entrèrent alors dans la vie sociale, en adoptant la théo-

(1) L'homme gagne, en s'éloignant de l'état de nature, non seulement sous le rapport des commodités et du bonheur de la vie, mais encore sous celui de la longévité. Je pourrais citer à l'appui de mon assertion des tableaux, mais l'espace d'un voyage n'admet ces sortes de cadastres que quand on manque de matériaux d'un ordre supérieur.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

logie des divinités mythologiques. La doctrine religieuse du temps leur montra les Champs-Élysées, séjour d'une autre vie pour les justes, et le Tartare réservé aux coupables, lieu de peines éternelles, dont Socrate mourant ne parle à ses disciples que comme d'un objet de doute. Ces emblêmes étaient peu propres à polir les mœurs de barbares tels que les Schypetars; mais quand le secret de l'éternité fut révélé à l'église de Corinthe, lorsque le *dieu inconnu*, auquel les Athéniens avaient élevé des autels sur le chemin du Pirée, comme s'ils l'eussent attendu du côté de la mer, fut annoncé aux peuples de la terre, un changement aussi prodigieux qu'inattendu s'opéra dans les mœurs. Des peuplades encore demi-sauvages et indomptées devinrent curieuses d'entendre la *bonne nouvelle!* Elle retentit enfin dans les montagnes de l'Illyrie, et les Schypetars, en recevant, avec la parole de l'*évangile*, la régénération de la coulpe dans les eaux du baptême, s'enorgueillirent de courber leurs fronts indomptés devant la croix. Ce changement mémorable de religion ne devait s'opérer chez un peuple indépendant et superbe que par des moyens extraordinaires. Aussi l'église albanaise le rapporte-t-elle au siècle de Néron, lorsque, par ordre de l'empereur, on brûlait les chrétiens à Rome (1), comme des torches enduites de poix pour

(1) « Aux supplices des chrétiens, dit Tacite, on ajoutait la « dérision. On les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire « dévorer par les chiens; on les attachait en croix, ou l'on en- « duisait leurs corps de résine, et l'on s'en servait la nuit comme

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

éclairer les rues et les fêtes publiques ! Les proscrits, qui voyaient les supplices de leurs évêques, de leurs frères, et les églises profanées, se réfugièrent avec les saintes écritures dans les montagnes de l'Illyrie macédonienne (qui, pour cela peut-être, reçut le nom de *Macedonia salutaris*) (1), où les semences de la parole divine furent déposées dans un sol fertile. Après cette révolution, qui améliora les mœurs, les Mirdites prirent une direction à part. Soumis aux Césars de Bysance, ils furent les plus fermes appuis du trône, aussi long-temps que le monarque respecta les *droits imprescriptibles* de leurs consciences. Mais quand le schisme vint troubler l'église, lorsqu'une ambition fatale à l'un et l'autre parti, sépara Rome de Constantinople, sans se perdre dans les divagations de l'école, sans vouloir éclaircir les prétentions d'une prééminence vraie ou fausse, les Albanais de l'Illyrie macédonienne s'attachèrent par sentiment à l'occident, d'où la foi avait été apportée à leurs ancêtres. Ils restèrent en un mot ce qu'ils

---

« de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jar-
« dins pour ce spectacle; et, dans le même temps, il donnait
« des jeux au cirque, se mêlant parmi le peuple, en habit de
« cocher, ou conduisant des chars. Aussi, quoique coupables
« et dignes des derniers supplices (l'historien romain parle ici
en homme prévenu injustement contre les chrétiens), on se
« sentit ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient im-
« molées moins au bien public qu'aux passe-temps d'un barbare. »

TACITE, *Annales*, liv. XV; trad. de Dureau de la Malle.

(1) Paulmier l'appelle Macédoine libre.

Græc. Antiq., lib. I, c. 14, p. 85.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

avaient été, et on commença à les appeler *Latins*, à cause de l'église à laquelle ils demeurèrent fidèles. En vain on employa, pour les détacher de sa communion, les suggestions, les promesses et la force de l'autorité, toutes les entreprises, jusqu'à celles des Cantacuzène et des Paléologue, méditées sous le spécieux prétexte de répression de brigandages, et de redevances de tribus, prouvent qu'on ne put jamais parvenir à les soumettre. Cette période indéterminée fut celle où les Mirdites cessèrent tous rapports avec les tribus schismatiques; et de cette séparation, bientôt devenue plus générale par l'arrivée des mahométans, dérivèrent peut-être les dialectes de la langue schype, qui, comme tous les patois d'un même idiôme, paraissent être le résultat de l'isolement de peuplades, plutôt que celui de nations d'origine différente.

L'indépendance religieuse des Mirdites, fixée après une série d'événements qui tenaient aux commotions de l'Orient, valut en conséquence à la Prévalitaine et à la Macédoine illyrienne, des franchises qui, comme toutes les lois d'exception, durent être dans l'intérêt de l'état. Mais la liberté de conscience que ces Schypetars avaient obtenue par leur résistance, quand elle aurait dû leur être accordée au nom du Ciel, par la puissance qui en général n'a de droits qu'à la protection de tous les cultes, les fit toujours regarder comme des sujets à moitié rebelles. On voyait à la cour de Constantinople d'un œil d'envie, qu'un pontife étranger nommât aux siéges archiépiscopaux et aux évêchés de la haute Albanie, à l'exception du Monténégro, qui avait adhéré au parti de l'église d'Orient;

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et les Latins n'étaient respectés que parce qu'ils se montraient dans une attitude guerrière. Fiers d'avoir conservé leur religion, les Guègues et les Mirdites, unis par les liens de la valeur et de la charité, déployaient avec une noble simplicité, la majesté du culte catholique dans les villes de la haute Albanie. Saint Serge et saint Bacchus avaient une vaste cathédrale à Scutari; la Vierge d'Orocher était la patrone des Mardaïtes, du fleuve Mathis; saint Roch était invoqué comme le protecteur d'Épidamne, et l'Acrolisse possédait une église miraculeuse dédiée à saint Alexandre. Tout présageait des jours de paix aux chrétiens, lorsqu'un orage formé dans l'Orient vint éclater sur l'Albanie! Les Turcs, maîtres de la Thrace, eurent à peine passé l'Axius, qu'on apprit au centre des missions latines, leur arrivée dans les Dibres, par l'incendie des villes et des villages; et il fallut le courage des Mirdites pour arrêter ces hordes sanguinaires au pied de leurs montagnes. Des tribus entières, enveloppées par le débordement des barbares, les villes sur-tout durent se soumettre et choisir entre la mort, l'esclavage, ou la honte d'abjurer leur religion. Plusieurs choisirent ce parti; et comme la tourmente dura pendant plusieurs années, l'apostasie aurait été générale, sans le secours de Georges Castriot, plus connu sous le nom de Scanderbeg, qui brisa ses fers pour accourir au secours des Latins. Alors les événements prirent une face nouvelle : au nom du nouvel Alexandre (1),

(1) Georges Castriot n'est connu dans la haute Albanie que

se réveillèrent les souvenirs de la gloire antique, qui enflamma d'une ardeur incomparable les chrétiens consternés; et le rocher de Croïe fut le terme des ravages du féroce Amurath. Cependant, après la mort du dernier des héros chrétiens de la Grèce, les affaires des Mirdites prirent une tournure fâcheuse. C'étaient toujours les mêmes hommes qu'au temps de Scanderbeg, mais harcelés par les Guègues devenus mahométans, et de frères unis naguères par la religion, ennemis fanatiques et implacables, ils parurent douter de leur existence. Ceux de leurs compatriotes qui avaient servi dans les Abruzzes, lorsqu'en 1461 Ferdinand avait donné à Castriot l'investiture de la terre de *Saint-Pierre in Galatina*, avaient laissé dans le souvenir des Mirdites le récit de l'intérêt que les princes chrétiens et le pape prenaient à leur existence; et des hommes continuellement exposés à la fureur des Turcs, portèrent leurs vues au-delà de l'Adriatique, pour implorer l'assistance de la chrétienté. Mais les temps étaient changés, et la ferveur des croisades était éteinte. Les rois de Naples n'offrirent aux Mirdites qu'un asile, en cas de malheur, dans les terres de l'ancienne Japygie; et Emmanuel Ier, duc de Savoie, auquel ils voulurent faire hommage de leur pays pour les couvrir de son pavillon, ne pa-

---

sous le nom de Scanderbeg, ou le bey Alexandre; il tenait ce titre de bey (duquel était dérivé le nom de *bers*, ou *baron* de nos anciens historiographes), du sultan à la cour duquel il avait été élevé comme otage, de la même manière que les Romains formaient les fils des rois tributaires de l'empire.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

raît pas avoir fait attention à leur demande (1). Mais une armée d'une nature toute divine, composée de soldats invincibles, devait leur apporter des secours plus efficaces que ceux de leur alliance avec des princes accoutumés à se conduire d'après les vues d'une politique abstraite. Le père commun des fidèles, dont la dynastie, comme l'église militante, sera éternelle, avait inutilement appelé, par l'organe de Paul II, l'attention des princes chrétiens sur les dangers des Albanais, quand ses successeurs, animés de l'esprit de charité, envoyèrent des secours apostoliques dans la haute Albanie, afin de conforter et de soutenir les fidèles. Les soldats évangéliques qui parurent les premiers sur cette terre arrosée du sang des chrétiens, trouvèrent un peuple que la persécution avait exaspéré et rendu féroce, retranché dans les montagnes, vivant au milieu des forêts, où il n'avait que des cavernes et des tentes pour habitations. C'était à-peu-près l'état où les peuplades de la Dévol avaient été réduites, lorsque Andronic eut relancé les Albanais dans les Alpes de la Candavie (2); mais la tourmente et les haines étaient beaucoup plus violentes lorsque les premiers missionnaires arrivèrent dans la vallée de la Matia. Il

(1) Les Albanais, dans leur requête, qui est de 1592, adressée à Charles Emmanuel Ier, dit le Grand, duc de Savoie, prennent le titre de Macédoniens.

(3) *Voyez* Cantacuzène, lib. II, c. 32; lib. I, c. 55; Laonicus Chalcondyle, lib. VIII. Paulmier dit à ce sujet que le nom d'Albanie vient d'*Alpes*, ou *Albes*, *blanches*; à cause qu'elles étaient

était difficile de faire entendre aux Mirdites qu'ils devaient être les sujets respectueux d'un monarque au nom duquel on avait égorgé leurs familles, renversé leurs églises et brûlé leurs villages. Il fallait une vertu surnaturelle pour les engager à ne voir dans les Turcs que les enfants d'un même Dieu. Cependant la soumission au prince fut consentie; mais une nation qui avait vaillamment fait tête à des ennemis dont elle avait à craindre la perfidie reconnue, ne voulut pas déposer les armes, qui étaient sa seule garantie. Les Mirdites prirent donc le parti qu'on devait attendre de pareils hommes: ils se soumirent en restant armés; et leur courage les maintint dans le *droit de propriété*, que les lois turques dénient aux chrétiens. Terribles dans les combats, vindicatifs par tempérament, justes jusqu'à l'inflexibilité, acceptant le martyre sans le chercher, ils restèrent en même temps dans un état de guerre continuel vis-à-vis des mahométans. Retranchés sur le droit naturel, ils voulurent non seulement que *le sol paternel leur appartînt*, *mais que leurs personnes libres fussent affranchies de la capitation; que leur culte fût respecté, et qu'ils pussent avoir chez eux des églises.* A ces conditions, qui furent accordées par le sultan dans l'intention *de les violer*, ils se déclarèrent ses sujets, et s'engagèrent à le servir de leurs bras et à leurs frais dans les guerres étrangères. Ces principes étant consacrés, toute in-

---

chargées de neiges; et de là dériverait le nom d'Albanie; mais cela est tout-à-fait conjectural, puisque les neiges ne sont pas permanentes dans la Candavie. PALM., lib. I, c. 14.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

fraction de la part des Turcs devint un motif de courir aux armes; et les occasions ne manquèrent pas. Une injuste agression était hautement poursuivie et vengée, sans recourir à des tribunaux fallacieux composés de mahométans; un chrétien assassiné occasionnait de sanglantes représailles, et le meurtre d'un missionnaire causa plus d'une guerre sacrée (1). En vain les religieux prêchaient la paix, le fanatisme opposé au fanatisme voulait du sang; et son effusion tourna cette fois à l'avantage de la bonne cause. Les mahométans, dans ces guerres auxquelles ils donnaient lieu par quelque violence, ayant toujours pour résultats des désavantages, cessèrent d'attaquer les Mirdites, pour reverser leur haine sur les chrétiens des villes et des villages établis dans les plaines.

Vers le milieu du seizième siècle (2), les Mirdites, moins harcelés par les implacables ennemis du nom chrétien, tournèrent leurs vues vers les idées premières de l'ordre social. Ils savaient que le défaut d'ensemble qui avait souvent paralysé leurs opéra-

(1) En 1804, des Guègues mahométans de Scutari, pendirent, par partie de plaisir, un capucin. Les Latins, informés de cette atrocité, usèrent de représailles envers cinq Turcs, qu'on trouva pendus aux portes de la ville, avec une lettre adressée au visir portant ces mots : *Cinq pour un, et si pareil crime arrive, ta tête en répondra.* Le satrape, tremblant, envoya des présents aux Mirdites, et ne parvint pas sans peine à les calmer.

(2) Tout ce qui est étranger aux faits tirés de l'histoire est le résultat de mes recherches et de mes observations faites sur les lieux.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

tions, venait de l'absence d'un point central, d'où devait partir la direction des affaires. Leurs vieillards étaient souvent divisés dans les conseils des villages, et ils résolurent de se donner des chefs, ou polémarques, qu'ils appellèrent prinks, ou princes. Le premier qu'ils élurent fut un des descendants de la famille des Lech (Alexandre) nommé Zacharie, dont parlent les historiens de Scanderbeg; et ils déclarèrent que sa lignée, par ordre *de primogéniture*, continuerait à les commander *dans le pays et à la guerre;* ils donnèrent ensuite un collègue à ce chef, dans la personne des abbés mitrés d'Orocher, qui furent déclarés les seconds magistrats de la nation. Cette décision spontanée, comme toutes les inspirations qui constituent les états naissants, valut aux Mirdites plus de considération de la part des Turcs, et un repos intérieur qu'ils n'avaient pas encore connu. On ne tarda pas même à en éprouver d'autres avantages : les satrapes commencèrent à établir des rapports avec l'abbé mitré d'Orocher, et ils s'humanisèrent jusqu'à contracter des capitulations avec le prink Lechi, pour obtenir des soldats qu'on voit maintenant à la solde des pachas de l'Albanie, et dans les armées du grand-seigneur, quand ils en sont légalement requis.

Ces mercenaires conservent dans cet état de servitude qu'ils contractent volontairement, leur caractère national. Ils ne s'engagent jamais que sous le commandement de leur prink ou de quelqu'un de sa famille, à prix fixe, pour un temps déterminé, em-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

menant avec eux leur aumônier, qui exerce librement les fonctions de son ministère, ainsi que je l'ai vu pratiquer à Janina, où, depuis plusieurs années, Ali pacha tient un corps de cinq cents Mirdites à son service. Si la durée de la capitulation militaire avec les éphores d'Orocher est pour un bail de plusieurs années, ils expédient au terme de douze mois d'autres soldats pour relever ceux qui, passé ce temps, doivent rentrer dans leur pays. Il résulte de là, que les Mirdites ne perdent jamais de vue leur patrie; et, soit instinct ou calcul, ils font tout pour ne pas affaiblir leur caractère national. Fiers et calmes, braves et paisibles, vivant en famille sans xénélasie, affables et réservés, on les voit toujours simples, toujours unis, et rassemblés sous les yeux de leur chef. Différents des autres Albanais, leurs plaisirs ne s'annoncent ni par les sons de la lyre, ni par des éclats bruyants; à peine entend-on dans leurs camps quelques chants mélancoliques qui expriment la tristesse naturelle de l'homme. Leurs jeux sont la lutte, la course, la saltation et le disque, auquel ils s'exercent avec des pavés d'un grand poids, qu'ils lancent à des distances indiquées. Accoutumés à la sobriété, buvant peu de vin, rarement il s'élève entre eux des rixes et des batteries. Mais autant ils sont doux, autant ils sont implacables dans la vengeance; une injure veut satisfaction, et n'admet point d'excuse; le sang demande du sang. En vain les religieux leur donnent pour exemple l'Homme-Dieu pardonnant à ses ennemis; cette morale n'est pas entendue. Heureux quand on peut tempérer la loi du talion par le rachat du

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

sang; alors les représailles cessent, on dresse un acte pardevant les juges, portant que, moyennant une somme convenue, toute vengeance a cessé; et jamais une pareille convention n'est éludée. Si cet accord n'a pas lieu, la satisfaction se poursuit à outrance; on passe des mois entiers à observer son ennemi pour le surprendre, car la querelle ne se vide jamais par un duel, ni en champ clos; on épie ses démarches; et plus la poursuite est pénible, plus on jouit du résultat quand on lui a donné la mort. Quoique chrétiens, le mot de pardon ne peut jamais sortir de leur bouche; ils ne cèdent pas même à cette heure où les considérations humaines s'évanouissent pour nous! *Si je meurs*, disait un Mirdite blessé dangereusement, à son ennemi avec lequel les missionnaires croyaient l'avoir réconcilié; *si je meurs, je te pardonne, oui;....* et se levant brusquement en portant la main vers ses armes : *mais si je vis, je te tuerai.* La violence ouvrant ses plaies, il expira, la colère dans les yeux, en proférant ces paroles (1).

Si le sang implacable et bouillant de l'homme du Caucase se reconnaît à la soif de la vengeance qui dévore le Mirdite, des vertus tempèrent cette imperfection d'une nature sauvage. A côté du penchant

(1) Ces paroles sont la traduction affaiblie de celles que les missionnaires me rapportaient en frémissant; les voici : *Se morrò, ti perdono, si... ma se viverò, ti lamperò.* Les bons religieux parlaient le langage du chrétien à un guerrier dont les principes consistent à ne se réconcilier qu'en versant le sang de son ennemi.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

aux ressentiments, on remarque la plus grande indulgence pour les mauvaises actions des hommes, qu'on n'attribue jamais à la dépravation du cœur, mais à la folie et à l'égarement de l'esprit; on les trouve enfin dans toutes leurs actions amis sincères, ennemis sans fard; et les vertus, ainsi que les vices, paraissent chez eux sous leurs véritables couleurs.

Dans les autres tribus latines, et sur-tout dans les villes, les catholiques, exposés aux persécutions des mahométans, retrempent encore leur courage dans l'assistance des missionnaires, qui sont leurs consolateurs et souvent même les avocats des chrétiens de la plaine, dont ils prennent la défense jusque auprès des tribunaux des infidèles, devant lesquels ils ne craignent pas de comparaître pour la cause de ceux dont le salut est confié à leur sollicitude. C'est dans ces occasions, comme dans l'accomplissement de leurs devoirs, qu'ils déploient toute la sainteté de leur apostolat. Exempts de vues temporelles, ils suppléent par la ferveur au nombre; et dans les jours désastreux des épidémies, ils semblent se multiplier. Privés d'églises et d'oratoires, par-tout où dominent les mahométans, qui n'ont de tolérance que la réputation, ils se transportent dans la solitude pour prier. C'est au milieu des campagnes, sous les nefs des bois, qu'ils célèbrent les saints mystères dans toutes les saisons, sous un pavillon qu'on dresse en plein air. L'inconstance des étés et des hivers, les distances ne ralentissent ni leur zèle, ni celui des fidèles; et comme aux premiers jours du monde, *les princes des sacrifices* offrent, à la face du ciel, leurs

prières au dieu qui bénit les moissons et les humbles cabanes. Mais c'est sur-tout dans l'office divin, à la lecture de l'évangile et au chant du symbole des apôtres, récités en langue schype, que les Albanais semblent pénétrés de la parole éternelle. Les cœurs sont ouverts à la puissance de la grace, et il est bien rare que la cérémonie religieuse ait lieu sans être mêlée de larmes, lorsqu'ils entendent la promesse faite aux chrétiens de l'éternité du royaume de J.-C. : *Cujus regni non erit finis !*

Les missions, si utiles et si dévouées de la haute Albanie, ont traversé tous les orages; et dans l'absence du souverain pontife, malgré la tourmente qui agitait l'Europe, elles se sont soutenues. Les colléges établis à Fermo et à Lorette, où se formaient leurs prêtres, furent remplacés par quelques maisons établies à Corbina et au bourg d'Orocher, qui ont fourni des ministres que les aumônes de l'Espagne, versées par un consul établi jusqu'en 1804 à Scutari (1),

(1) Jusqu'en 1804, l'Espagne avait entretenu à Scutari un consul, afin de donner assistance aux missionnaires, et il est à desirer qu'un poste aussi éminemment utile soit rétabli. Le temps est arrivé où toutes les puissances chrétiennes doivent réclamer hautement la liberté de conscience et de leur culte dans l'Orient; la religion et l'honneur leur imposent ce devoir. Il faut, *sans arracher la cité sainte au mahométan*, exiger que la garde du saint tombeau soit protégée par les rois chrétiens, qui établiraient des consuls à Jérusalem chargés de défendre le texte des *capitulations existantes;* et cette mesure, qui est conforme à l'intérêt même des Turcs, rendrait un lustre nouveau à la terre de régénération.

n'alimentent plus, à la vérité, mais auxquelles les fidèles ont trouvé, malgré leur indigence, le moyen de suppléer pour les besoins du culte. Ainsi l'église militante se soutient au milieu des infidèles; et il est probable qu'elle attirera l'attention du collége de la propagande, si le tableau suivant, tout incomplet qu'il est, parvient à sa connaissance.

État des quatorze Missions latines dans la Haute-Albanie, en 1814.

ARCHEVÊCHÉS.	ÉVÊCHÉS suffragants.	LIEUX des RÉSIDENCES	NOMBRE des MISSIONNAIRES	POPULATION catholique.	OBSERVATIONS.
Durazzo. . .	.....	Corbina..	Séculiers 14	Inconnue	La propagande instituée par Grégoire XV doit s'assembler un lundi de chaque mois en présence du pape pour délibérer. Elle se compose de plusieurs cardinaux, d'un protonotaire apostolique, du secrétaire-d'état, d'un juge référendaire de l'une et l'autre signature, de l'assesseur du St.-office et du secrétaire de la congrégation. Son palais, situé à l'extrémité de la place d'Espagne, est destiné aux néophytes étrangers et aux évêques *in partibus*. On y a aussi établi une imprimerie en toutes sortes de langues étrangères pour des livres d'église et de prières, selon l'usage romain.
Suffragants.	Scutari. .	*id.*	*Id.* . . . 47	45,000.	
	Saba . . .	Sarda. . ,	*Id.* . . . 63	50,000.	
	Alessio. .	Orocher..	*Id.* . . . 35	55,000.	
	Antivari..	*id.*	2 capucins et 4 séculiers. . .	Inconnue	
Servia. . . .	.....	Jacovo. .	 13	Inconnue	
Suffragant..	Poulati. .	*id.*	3 capucins et 5 séculiers. . .	Inconnue	

On ne pourra contester, d'après les faits dont je viens d'entretenir les lecteurs, que la religion catholique, sans rendre les Mirdites parfaits, n'ait au moins eu une influence avantageuse sur leurs mœurs. L'évangile aurait sans doute également profité, parmi les Schypetars orthodoxes, des autres langues; mais confié à des ministres peu éclairés, ses semences n'ont

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

fructifié qu'à travers un sol pierreux et aride. Les chimariotes, tantôt unis à la communion romaine, et tantôt séparés de son unité, suivant leurs intérêts, font maintenant partie de l'église grecque, et ne sont pas moins connus par leur versatilité, que par la légèreté, indice de l'humeur capricieuse qui les caractérise au plus haut degré. Les Arbéris et les Ducatiotes, chrétiens ou mahométans, peuvent être regardés comme des barbares sans culte et sans foi; et on est étonné comment une pareille peuplade existe aux portes de l'Europe civilisée. C'est parmi eux qu'on trouve ces unions étranges entre les chrétiens et les Turcs, ces coutumes qui ne font consister le culte que dans de vaines pratiques, et enfin l'absence de toute morale religieuse, dont le brigandage, l'impudicité et des goûts révoltants, sont les tristes et déplorables conséquences. Les Souliotes et les chrétiens du Chamouri, dont je ferai connaître la gloire et les malheurs, ont prouvé, par leur dévouement héroïque, qu'ils étaient dignes d'être chrétiens; et les nommer, c'est les rappeler comme les derniers des braves et des martyrs généreux de l'Épire. Ainsi, à quelques exceptions près, les Schypetars chrétiens de toutes les tribus sont supérieurs, par les qualités morales, à ceux de leurs compatriotes des mêmes langues qui ont embrassé l'islamisme.

Mahomet, en bâtissant la première mosquée sur *un terrain usurpé à un orphelin*, consacra comme principe la violation de la propriété; maxime dont ses sectateurs firent une si cruelle application dans les plus belles contrées de l'ancien continent, où nous

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

les voyons établis, non-seulement en maîtres du domaine public, mais encore des biens des particuliers. Il ne suffisait pas à ces barbares, lorsqu'ils envahissaient les royaumes et les provinces, de se baigner dans le sang de leurs habitants, d'en faire des esclaves; ils en voulaient à leur religion, qu'ils cherchaient à détruire par la double action de la violence et de la séduction. Ce moyen ébranla quelques ames timides ou égoïstes, qui se rangèrent du côté du vainqueur, en s'associant à ses dogmes, et d'autant plus à la fureur de sa haine, qu'ils ne pouvaient éviter les reproches et le mépris de ceux dont ils cessaient d'être les co-religionnaires. Il résulta de ce déchirement une haine générale entre les Turcs et les chrétiens, qui ne virent dans les rangs opposés que des ennemis secrets d'une part, et de l'autre, que les tyrans des enfants de J.-C. Les mahométans, qui ont un ordre de principes à eux, ne se croyant tenus à l'observation d'aucun engagement contracté avec les *infidèles* (dénomination sous laquelle ils rangent tous ceux qui sont étrangers à leur secte), mirent en pratique dans leurs rapports, le mensonge, la déloyauté, et tout ce qui est contraire au droit naturel. D'après leurs idées religieuses, ils regardèrent le meurtre d'un chrétien comme une œuvre méritoire aux yeux de la divinité (1); le rapt des femmes, comme un privi-

(1) En 1807, des hadgis, ou pélerins mahométans, qui revenaient de la Mecque, avaient fait vœu, dans une tempête, de massacrer les premiers chrétiens qui se présenteraient au lieu de leur débarquement. Arrivés à la Vallone, ils chargèrent les doua-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lége de leur suprématie; et sans remords, ils se crurent permis tous les attentats contre des hommes qui rejetaient *l'apostolat impur de leur faux prophète*. Il ne faut donc pas s'étonner, d'après de pareils principes, si le caractère des Schypetars mahométans, entièrement livrés à leurs passions, est dissolu, faux, cruel et féroce. De là ces ravages, ces sévices outrés envers les chrétiens infortunés, qui se trouvèrent en nombre inférieur pour se défendre. Mais il ne s'agit pas malheureusement ici du passé : comme chez les Romains, si le seigneur turc d'un village, est assassiné au milieu de ses raïas, quoique le coupable soit connu, tous les vassaux n'en portent pas moins le châtiment. A la vérité, une illustre assemblée, comme l'aréopage romain, n'ordonne pas, par un sénatus-consulte, que, pour satisfaire aux mânes d'un autre Pedanius, dont le meurtrier était désigné, les esclaves soient mis à mort. Il faut dire à l'honneur du divan, qu'il ne consacre pas ces vengeances, et que les Turcs, qui ont plus d'un trait de ressemblance avec les pères Conscrits, leur sont préférables, quand il s'agit de respecter les droits de l'humanité (1).

---

niers avec fureur, tuèrent des femmes, des vieillards, des enfants; et ce ne fut qu'en assommant ces bêtes furieuses qu'on mit fin à leurs excès.

(1) La condition des esclaves chez les Romains, peuple dont les écrivains même de nos jours semblent respecter les attentats, était affreuse. Ils leur faisaient labourer la terre enchaînés; on ne leur accordait pour se reposer qu'une baugе pareille aux forts des bêtes sauvages! Il faut lire l'histoire pour être révolté

Je me résume dans l'ordre des faits que j'ai exposés, pour dire qu'anciennement les Schypetars, modelés sur les Grecs, durent participer à leurs vertus et à leurs vices. J'ai fait voir les chrétiens latins zélés, fervents, probes, loyaux, vindicatifs et superbes; les orthodoxes, volubles, inconstants et dissolus. Chez les Schypetars mahométans, je n'ai trouvé que des hommes cruels, altiers et dédaigneux par fanatisme, traîtres, avides, menteurs et sans foi dans leurs conventions. Les catholiques n'ont qu'un vice capital, la vengeance, qui résulte peut-être de l'absence des lois, plutôt encore que de leur tempérament; mais

---

des outrages faits à l'humanité; en voyant les esclaves devenus vieux, vendus, noyés ou jetés dans les étangs pour servir de pâture aux poissons; d'autres mis à mort pour avoir brisé une coupe; égorgés sur le moindre soupçon, ou par partie de plaisir, ainsi que le fit Flaminius, qui était regardé comme homme de bien, et des bandes entières obligées de s'entretuer dans les jeux du Cirque pour amuser un peuple cruel! On ne voit pas que le vertueux Caton, le sage Antonin, ni Tite, l'amour du genre humain, aient réclamé ou sévi contre ces atrocités!.... Et nous méconnaîtrions l'influence de la religion sur les mœurs! et nous ne sommes pas prosternés devant nos rois paternels! et on ose crier au despotisme! Où existe-t-il dans l'Europe chrétienne?.... chez les Spartiates, qui ne furent jamais que des brigands sans pitié, les Ilotes étaient condamnés aux travaux les plus vils. Ils devaient porter un bonnet de peau de chien et un habit de peaux d'animaux immondes. Tous les ans, chaque individu recevait un certain nombre de coups pour lui rappeler qu'il était esclave. Si quelqu'un d'eux était distingué par les qualités du corps ou de l'esprit, on le faisait mourir, et on infligeait une amende au maître qui avait négligé de le mutiler, ou de l'abrutir dans sa jeunesse. ATHAN., *Deipnosoph.*, lib. XIV, c. 21.

ils respectent leur parole. Les Albanais du rit grec, accoutumés à la facile indulgence de leurs ministres, avec lesquels ils traitent du pardon de leurs crimes, se croient lavés par une absolution qui les réconcilie avec le Ciel! De pareilles mœurs, malgré leur irrégularité, supposent dans les esprits une arrière pensée des récompenses et des peines de la vie future; mais chez le Schypetar mahométan, il n'existe rien de pareil. Il est, dans ses idées, *le maître de la terre habitable, le prince de tous les hommes qui ne sont pas de sa religion; et comme il n'adore l'Eternel ni en esprit, ni en vérité,* criminel sans pudeur, il ignore le repentir. Les Albanais chrétiens déplorent les malheurs de la faiblesse humaine; ils s'en accusent devant le père des miséricordes; le mahométan, au contraire, s'en fait honneur. Un visir de Scutari égorge, au milieu d'une fête, des officiers autrichiens conviés au banquet de l'amitié, et il se glorifie de son crime, comme d'une prouesse (1). Ali pacha érige un marbre sur lequel il fait inscrire l'année, le mois et le jour où *six cent soixante-douze Turcs,* auxquels il avait accordé une capitulation, furent égorgés par son ordre et sous ses yeux, aux bords du Célydnus. Il raconte à l'étranger la longue série des assassinats qui lui ont assuré le pouvoir, et son ame n'en paraît pas émue! Je dirai donc sans crainte, que la religion

(1) C'est la tête de ce même visir que le Vladika, ou saint évêque du Monténégro, conserve comme un trophée; mais il ne dit pas que Cara-Moustapha lui fut livré par la trahison de son frère, qui lui succéda au poste de pacha de Scutari.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

chrétienne a tempéré les mœurs sauvages des Albanais; que le mahométisme les a portées au dernier point de dépravation; que les Schypetars restés fidèles à la foi de J.-C. ont des vices, et que ceux qui ont embrassé l'islamisme n'ont ni vertus, ni conscience.

CHAPITRE LXVII.

Caractère et mœurs des Schypetars dans l'ordre social; dispositions particulières de leurs bourgs et de leurs villages; leurs divisions en partis ou pharès. Guerres civiles; femmes albanaises médiatrices pour traiter la paix. Noblesse albanaise. Législation particulière des Japys; leurs conseils ou aréopages. Manière de se gouverner.

On a vu les Schypetars sous l'influence des religions qu'ils professent, tels que doivent être des hommes presque étrangers à la civilisation; et mon but, après avoir jeté un coup-d'œil sur ce qu'ils furent dans tous les temps, est maintenant de les faire connaître tels que je les ai observés.

Le Scholiaste de Denis Périégète, en parlant des Mardes, que j'appelle les Mirdites, dit qu'ils sont *voleurs* et *habiles archers* (1); et les historiens nous

(1) Ληϛάι καὶ τοξόται ἄνδρες.
Eustat. sur le vers 1019, ed. Oxon. 1697.

représentent les Scythes du Caucase, desquels descendent les Schypetars, sous les mêmes traits. Ces habitants des bords de la mer, comme les Albanais actuels des plages du golfe de Volo, s'adonnaient à la piraterie, cachant au retour de leurs expéditions, comme ceux-ci à l'approche du capitan-pacha, leurs barques dans les bois; courant le pays à pied, de nuit et de jour; emmenant des esclaves, qu'ils laissaient aisément racheter; vivant de leur chasse ou de leurs brigandages (1); et en cela les Schypetars sont encore parfaitement les mêmes hommes; tous sont aussi adonnés à une vie dure et accoutumés au pillage (2); vigoureux, robustes, et d'un regard fier (3). Tels sont les traits généraux répétés à-peu-près sur tous les tons, qu'on trouve épars dans les notions qui nous sont parvenues relativement aux peuplades du Caucase.

Suidas entre dans des détails plus particuliers au sujet des Mardaïtes (4), et il nous donne leur caractère physique et moral, définition que Strabon appelle *idea* (ἰδέα); en les représentant comme un peuple adonné tout entier au brigandage, incapable de reconnaissance pour les bienfaits, et d'être assez

---

(1) *V.* Mémoires de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres, t. XLV; par Anquetil Duperron.

(2) Cultu vitæ aspera et latrociniis assueta.

QUINT.-CURT., lib. VI, c. 5.

(3) Dura corpora, stricti artus, minax vultus, major animi vigor. TACIT.

(4) *Voyez* ce lexicographe, art. 1 et 2 Μάρδοι· ἔθνος τὸ πᾶν λῃστικόν, etc., etc.

effrayé par les maux, pour l'empêcher, une fois délivré de la crainte, de reprendre ce qu'il voulait envahir. Mais peut-être ce jugement était-il trop sévère, puisque Strabon affirme que parmi ces Scythes, il y avait des *dahes* ou pasteurs, comme dans la haute Albanie, près des brigands du Monténéro, on trouve les Pascoli, qui s'occupaient du soin des troupeaux (1); d'autres peuplades uniquement adonnées à la chasse, ainsi que les Leporosches dont j'ai parlé; et que d'autres étaient agriculteurs (Γεωργικοί), conditions qui supposent des mœurs sociales. Il est donc vraisemblable que les écrivains ont donné une signification trop étendue au titre de Λησαί ou *voleurs*, qu'ils appliquent sans distinction à tout un peuple. Les Mardaïtes, comme les Schypetars modernes que la tyrannie n'a pas encore atteints, étaient pauvres, braves, libres, et en guerre avec tout ce qui les entourait, par instinct et pour leur conservation. Le désert était leur domaine, comme il est celui des Arabes errants dans les solitudes de l'Afrique. Comme ceux-ci, ils fondaient sur l'étranger armé avec la rapidité du vent qui soulève les dunes de sable; ils se glissaient entre les rochers, parmi les arbres, et, sans les apercevoir, l'ennemi était percé de leurs traits. Pourquoi Arrien et Quinte-Curce blâment-ils ce genre de guerre d'un peuple qui usait de ses moyens naturels contre le dévastateur de l'Asie; et quel était le voleur, d'eux ou d'Alexandre? Le héros grec, qu'ils tâchent d'égaler aux dieux, était-il le vainqueur du Granique et d'Ar-

(1) Strab., lib. XV, p. 727.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

belles, quand il jurait d'exterminer tout un peuple, parce qu'un Scythe lui avait volé Bucéphale? Les Mardaïtes, non moins braves que les Macédoniens, mais plus sages que leur roi, lui renvoient son cheval avec des présents; à ce trait, on peut dire de quel côté était la modération et la générosité, et il n'est pas difficile de deviner dans quels rangs se trouvaient *les brigands* et *les véritables héros* (1). Il faut donc être en garde contre les rapports des historiens, pour juger un peuple d'après eux, et s'en rapporter moins à leur opinion qu'aux traits physionomiques qui percent dans leurs écrits, malgré les couleurs dont ils se servent pour déguiser leurs préventions. Cette marche sert en même temps à tirer d'autres conséquences que celle de Suidas, qui déduit le *manque de foi* dont il accuse les Mardaïtes, de *leur pauvreté*, tandis qu'Arrien en fait dériver *leur bravoure;* car on pourrait dire avec plus de raison, qu'étant pauvres ils étaient vertueux, dans l'acception des Romains, qui rapportaient ce mot à l'amour exclusif de la patrie!

Le Schypetar de l'Illyrie macédonienne et de l'Épire, est le Marde vicieux, intrépide et ami de ses montagnes, qu'on traite aussi de brigand. Adonné dès l'enfance à une vie vagabonde, ennemi de l'ordre et de la subordination, il ne semble né que pour

---

(1) La fortune avait égaré la raison d'Alexandre; ce n'était plus, comme aux jours de ses premières victoires, le fils de Philippe, mais celui d'Ammon, et sa conduite justifie le jugement que Sénèque porte de lui : *Vesanus adolescens, a pueritiâ latro, gentiumque vastator.* *De Benef.*, lib. I, c. 13.

consommer et détruire. L'état errant et précaire des peuples de montagne, en le mettant aux prises avec les besoins, dut en faire originairement un chasseur, et, suivant les circonstances, un voleur ou un guerrier. Mais quand les peuplades se rapprochèrent; quand elles eurent transformé leurs camps mobiles en villages; lorsque des bourgades furent bâties et peuplées d'Albanais, d'autres intérêts s'établirent sans changer totalement les mœurs. On vit toujours une nation rapace et avide, des hommes insensibles et durs comme les sauvages qui laissent mourir leur semblable de faim à la porte de leurs huttes, ou vendant comme esclave l'étranger que le malheur pousse sur le rivage de leur inhospitalière Tauride. Mais de pareilles coutumes ont-elles quelque chose d'extraordinaire chez des barbares, quand le droit de naufrage, celui d'aubaine, et l'armement en course, existent encore parmi les nations civilisées de l'Europe? Les Schypetars, qui n'ont ni écrivains, ni artifices pour cacher leurs vices et leurs défauts, se montrent à découvert, volubles, toujours prêts à changer de parti, à servir ou à trahir un maître, selon leurs intérêts; et les serments les plus solennels ne peuvent les attacher au sort de celui qui n'aurait pour lui que la justice et l'infortune (1). Cependant la plus grande perversité est dans les chefs; de là vient le chaos de cette politique d'intrigues qui ressemble aux basses manœuvres des filoux, les alliances fondées sur l'avarice et la vengeance, ces confédéra-

(1) Venalesque manus, ibi fas, ubi maxima merces.

tions sans unanimité et sans vie, et leurs liaisons vides d'amitié et de principes, aussi éphémères que leurs résolutions.

De ces défauts, qui dérivent de l'anarchie, il résulte qu'il ne peut y avoir parmi les Schypetars ni unanimité, ni ensemble, si ce n'est dans le cas où le foyer et l'autel sont menacés par un ennemi étranger. Mais comme on n'a rien à craindre de semblable, chaque canton libre se compose de villages indépendants, et ces hameaux, de pharès ou partis (1), qui reçoivent volontairement l'impulsion d'un ou de plusieurs chefs que chacun d'eux se choisit. Une phara se forme à son tour d'une famille; et dans ce système, les plus nombreuses ou les plus opulentes, sont toujours les plus puissantes, en raison du nombre d'hommes qui lui appartiennent, ou qu'elles peuvent soudoyer. Cet ordre, si on peut lui donner ce nom, n'a donc pas la simplicité de la monarchie paternelle des Arabes, mais plutôt une analogie avec les turbulentes associations des sauvages de l'Amérique, parce que les haines tiennent toujours non-seulement les pharès, mais les familles et souvent même les individus qui en font partie, dans la défiance, et, à proprement parler, dans un état d'hos-

(1) Phara; cette division répond à la Mora des Spartiates. Les grandes pharès ont leurs polémarques, et ces chefs leurs boulouk-bachis, ou commandants de peloton. Mais les subdivisions sont loin d'être déterminées comme chez les anciens. *V.* Xénoph., *De Rep. Laced.*, p. 686; Thucyd, liv. V, c. 65; Harpocr., *In* Μόρων; Maussac, *Ibid.*; Meurs., *Lect. Attic.*, lib. I, c. 16; etc.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

tilité permanente. Par suite de cette habitude des esprits, qui les rend nécessairement inquiets et soupçonneux, il arrive que les bourgades et les villages albanais ont dans leur construction une forme particulière et distinctive des autres hameaux. Chaque maison est crénelée, ou bien percée de meurtrières masquées par un enduit extérieur, et toujours isolée, hors de la portée d'une autre habitation. Les familles d'un même parti, ou d'une souche commune, en s'éloignant comme par branches collatérales du chef dont elles descendent, forment par échelons des quartiers autour d'un mamelon, ou sur un plateau escarpé, de manière à pouvoir se secourir, sans cesser d'être en garde contre les entreprises des gens de leur *phara*. Ainsi comme à Sparte, au temps des Dioscures, une ville est une suite de villages habités par des individus retranchés dans leurs tristes demeures, où ils se barricadent dès qu'il est nuit, dans la crainte d'une surprise. Ainsi la liberté d'un peuple dans l'état de nature, comme on peut en juger par celle des Schypetars, n'est que gêne, privations, alarmes et crainte de ce qui l'approche et l'environne. Peut-on en effet trouver une condition plus pénible que celle d'habitants d'une même ville, ou d'un village, qui se constituent volontairement prisonniers dans leurs maisons, pour être indépendants? Cependant cette vie remplie de dangers, a pour eux des charmes incomparables; ils sont esclaves, et ne peuvent concevoir comment un homme obéit à un autre. Ils se glorifient des chaînes qu'ils se sont données, des dangers dont ils

sont la cause; et j'ai connu un aga de Lexovico, qui se vantait de n'avoir pas osé passer depuis dix ans dans un quartier de la ville (qu'on voyait à travers les grilles de sa fenêtre), où il aurait été assassiné par ses ennemis, qu'il désespérait, par sa constance à se tenir sur ses gardes et à vivre claquemuré. Des pharès entières ont souvent des inimitiés implacables; elles ne passent que de nuit et furtivement dans certaines rues. Chaque circonscription a ses puits, ses citernes, ses fours et son marché à part, et on se dispense d'aller à l'église ou à la mosquée, pour n'y pas rencontrer un ennemi. Cet état malheureux est uniquement propre à la cité; les soins de l'agriculture et des troupeaux ne souffrent que très-rarement des effets de la discorde; car hors des bourgs et des villages, chaque tribu vit en paix, vaque à ses occupations, et on ne se bat que dans ses foyers. Ainsi, j'ai vu les moissonneurs faire tranquillement la récolte, dans la vallée de Drynopolis, tant que le jour durait, et se fusiller après souper, lorsqu'ils étaient rentrés en ville; danser aux jours du bayram, chômer les panegyris, et passer des fêtes au combat, traitant la chose aussi légèrement qu'une partie de chasse ou un passe-temps.

La guerre peut éclater entre deux maisons d'une même phara, ou de quartier contre quartier, sans que les autres y prennent part. Mais si un village ou une ville entre en guerre contre une ville ou quelque autre hameau, la chose prend un caractère sérieux. Ces querelles, comme aux siècles homériques, arrivent pour l'enlèvement d'un Adonis, pour le vol de quelques chèvres, très-souvent à cause des li-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mites des parcours ; et comme les différends ne peuvent se terminer par l'organe des lois, qui n'existent pas chez un peuple anarchique, on a recours à la voie des armes. Alors on s'assemble, on délibère, les haines privées s'ajournent dans les factions ; et quand on doit marcher contre une peuplade entière, on se prévient de part et d'autre, non par le ministère de *hérauts porteurs de caducées*, mais en chargeant *un passant ou un muletier* d'annoncer qu'on s'attaquera dans tel temps. Il est difficile de s'imaginer en pareil cas combien d'intrigues on emploie et à quels moyens on a recours pour augmenter le nombre de ses partisans et pour débaucher ceux des autres. C'est après s'être bien assuré de l'infériorité des forces d'un ennemi qu'on marche contre lui ; sans cela chacun reste chez soi, en disant *qu'on est en guerre*, et on ne pense qu'à se dérober réciproquement quelques moutons. Si on entre en campagne, c'est en tâtonnant ; on cherche à s'emparer d'un défilé pour se rendre maîtres des communications ; on regarde comme une prise d'avant-postes l'incendie des moulins, qui prive un village de ses farines ; et le triomphe est marquant si on peut occuper des hauteurs assez rapprochées de l'ennemi pour l'insulter, *en lui chantant des injures*. Dans ces actions, on serait surpris de voir avec quelle sagacité les Schypetars savent choisir leurs positions, qui sont ou des rochers derrière lesquels ils s'établissent, ou des plateaux difficiles à tourner, pourvus d'eaux et de bois, d'où ils peuvent à volonté fondre sur l'ennemi, ou se retirer au besoin. Un village situé dans une pareille position (et ils sont

presque tous bâtis dans des lieux escarpés) coûte souvent des siéges aussi longs, et sans doute aussi bien conduits que celui de Troie. Il faut avoir assisté à ces journées de l'antiquité pour y croire; il faut voir les héros de la Grèce moderne embusqués sans se retrancher, se provoquer, s'insulter, attendre qu'un homme se présente pour tirer, et s'enfuir quand ils ont du pire, pour bien comprendre les combats décrits dans l'Iliade. Il faut sur-tout entendre chacun se vanter après une action, assister aux festins où l'on mange les agneaux volés, qui sont rôtis en plein air, et parfumés d'origan, pour jouir des scènes que la poésie a si brillamment parées de la richesse de ses couleurs. Rien n'a changé à cet égard sur la terre des demi-dieux et des héros; et si on labourait les champs d'Ilium tandis que les Grecs assiégeaient la capitale de Priam; si les Troyens, de leur côté, vendangeaient sur les coteaux du mont Ida pendant le blocus, il arrive souvent aux Albanais de lever un siége à la veille du succès, pour aller ensemencer leurs terres, faucher leurs prés, ou bien chercher dans leurs familles des provisions qui leur manquent. Telles sont les guerres ordinaires des peuplades, qui donnent peut-être, plus qu'on le pense, la juste mesure de celles des temps héroïques.

Cependant il arrive parfois qu'une ville ou un canton, conduits par leurs agas ou seigneurs, mettent en campagne une armée de deux ou trois mille hommes, forces non moins redoutables pour le temps, que celles de Sparte contre Messène. Alors la guerre prend un caractère analogue à un pareil dé-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

veloppement de moyens militaires. On ne voit point à la tête de la colonne s'élever les drapeaux ; car c'est une querelle civile qu'on va vider entre frères ; et l'étendard ne s'arbore que contre un ennemi extérieur. On a ses jours de marche fixes, on campe, on établit des signaux de nuit ; et quand on est parvenu en face de l'ennemi, on se tapit derrière une muraille en pierres, si on ne peut pas choisir un poste flanqué de rochers. Des partis se détachent pour fourrager et faire des esclaves ; d'autres tâchent de reconnaître la position de l'ennemi ; et après plusieurs escarmouches, on pense à engager une affaire générale. Pour cela on choisit un beau jour, on s'avance en se traînant comme un chasseur qui craint d'effrayer le gibier qu'il poursuit ; et sans observer d'ordre ni de tactique, on se lève brusquement en poussant de grands cris, afin d'épouvanter l'ennemi. Si celui-ci reste dans ses lignes, on le provoque par des chants injurieux, ou par des postures indécentes ; on le menace de brûler ses villages, de traîner en esclavage ses femmes et ses enfants! Alors il est rare que les esprits aigris n'engagent pas une action générale, qui, pour dix hommes tués de part et d'autre, est regardée comme une bataille dont on parle vingt lieues à la ronde. Après une lutte aussi mémorable, on conclut des trèves (1) afin d'enterrer les morts, et de leur ériger des tombeaux en maçonnerie solide avec des inscriptions pompeuses.

---

(1) Les Albanais appellent ces trèves *ἀναχωμα* ; les Grecs, *ἐκεχειρια*, et les Turcs, *mouchaveré*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

S'il arrive qu'on se rencontre à l'improviste; qu'à la chûte d'un brouillard un parti se heurte par hasard contre un autre; après le premier feu, on s'attaque au sabre et au poignard, on se saisit corps à corps. Mais un cri se fait entendre : *nou vras, ne tue pas;* la fureur tombe, on se sépare, et chacun relève ses blessés et ses morts. La même philantropie ne préside pas aux succès, lorsque par surprise, ou bien après de longs efforts, on emporte un village; il faut du sang à la fureur! Après avoir fait tomber des têtes, le peuple est traîné en esclavage; et les maisons, abandonnées au pillage, sont ensuite livrées aux flammes.

Ces guerres amènent rarement cependant des résultats assez décisifs pour que le vainqueur puisse obtenir la paix d'un canton offensé. C'est après de longs blocus, à la suite des ravages, lorsque les troupeaux ont été enlevés par un parti maître de la campagne, et lorsque la disette se fait sentir dans les familles; qu'on pense à traiter. L'Albanais, trop fier pour s'abaisser, confie alors le soin du *salut public* à la médiation des femmes. Les Albanaises les plus recommandables qui, tiennent aux premières familles, reçoivent la mission importante de négocier un rapprochement; et la plus belle moitié du genre humain est destinée, chez ces demi-sauvages, à tempérer l'âpreté de leurs passions brûlantes.

Ambassadrices de paix, les Albanaises, investies du respect public, traversent, sans danger et sans crainte, les hordes belligérantes; et il n'y a pas d'exemple d'une insulte faite au caractère auguste

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

de leur sexe. Elles n'abordent point un superbe ennemi; la sévérité des mœurs interdit une telle communication; et c'est dans les harems des chefs de parti que s'établissent les négociations. Si la nature a mis dans le cœur des femmes une secrète rivalité, elle leur a donné, avec la douceur, un langage commun et mystérieux pour déplorer les malheurs domestiques. Des larmes éloquentes coulent de leurs yeux; au lieu d'établir des discussions insidieuses, elles pleurent, elles déplorent les communes misères de leurs familles, elles gémissent sur le sort de ceux qui ont péri, de ces hommes qui étaient presque tous leurs frères ou leurs parents, car les liens de la consanguinité sont très-étendus parmi les Schypetars. Elles s'entendent comme ces ames innées de Platon, qui sont destinées à s'aimer sous toutes les formes de la reproduction humaine. Animées d'un même intérêt, elles desirent la paix, qui doit conserver et leur rendre des époux, des fils, des frères et le bonheur; et coalisées par ces sentiments, les Albanaises deviennent, par le plus tendre penchant, autant de ministres pacificateurs. Elles font agir auprès de leurs époux irrités, leurs enfants, leurs filles embellies par les prières timides; et ces négociations, dignes de la plus haute civilisation, manquent rarement leur effet. Les haines les plus envenimées se calment à la voix de la piété filiale; et les différends restent *suspendus*, sans être *terminés*, l'idée des Schypetars étant que la paix ou la guerre *sont des bienfaits ou des calamités temporaires.*

Telles étaient les mœurs des Schypetars thesprotes

et chaoniens jusqu'en 1813, temps où Ali pacha a réduit toutes les tribus sous son autorité; et telles elles se reproduiront, lorsque son pouvoir cessera sur un peuple immuable, que la crainte comprime, mais dont elle ne peut effacer le caractère! Mais on demandera sans doute comment, dans cette partie de l'Épire, les Albanais se sont trouvés, au sein même de l'anarchie, sous l'empire de la féodalité, et d'où leur vient cette forme particulière du gouvernement gothique? La solution de cette question pourrait se prendre dans la marche de l'ordre social, qui conduit un peuple anarchique à obéir aux plus braves, et, quand le droit de propriété est fixé, aux plus riches, parce qu'ils peuvent solder des hommes de guerre, ou leur concéder des terrains usurpés, à titre de redevance. Mais si on se rappelle que les Normands et les barons napolitains ont fondé des villes dans le Chamouri et dans le Musaché, où ils ont long-temps commandé, il est assez simple de penser que les chefs albanais, en succédant aux paladins, prirent de leurs usages ceux qui s'adaptaient le mieux à leur convenance. De là, mais seulement parmi les Schypetars mahométans légalement habiles à posséder, viennent les beys, qui constituent cette espèce de noblesse que Plutarque nomme *vertu de race* (ἀρετὴ γένους)! Cette race est ici, comme partout, le sujet et la matière d'une caste exclusive, un don de lignée, qui fait qu'un bey riche ou pauvre, logeant dans un colombier, gardant ses moutons à cheval, armé de toutes pièces, afin de ne pas déroger du titre de *cavalier*, se croit supérieur au visir et à tous les hommes.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Cette morgue d'une vertu qui n'est pas du propre de l'individu, d'une qualité émanée du hasard, et, au dire de Charron, *par chétifs instruments* (1), est d'autant plus remarquable parmi ces barbares, que les Turcs, auxquels ils sont soumis, n'accordent de considération qu'à la personne revêtue du pouvoir. Chez les Guègues, parmi les Toxides, dans le Chamouri, la qualité de noble a la plus grande influence dans les rapports sociaux, où l'on distingue les *gens de bien* des *gens de bonne famille*, qui ne sont pas toujours les plus estimables. Les beys n'ont cependant, pour se reconnaître, ni titres, ni chartriers, ni blasons, ni insignes, ni priviléges; et leur noblesse ne les exempte pas des avanies d'un satrape roturier, qui les soumet à la bastonnade, et les fait, quand il veut et sans procédure, attacher à la potence.

La Iapourie et les cantons libres de l'Acrocéraune, qui sont habités par des chrétiens orthodoxes, se rapprochent d'un gouvernement moitié patriarchal et démocratique. Les bourgs et les villages divisés en pharès élisent, dans le sein de chaque tribu, une et plus souvent deux personnes considérées pour leur probité, auxquelles on remet le soin de juger les différends privés, et de traiter ce qui peut avoir rapport avec les autres pharès. Ces magistrats, qui prennent le nom de *gérontes*, ou *vieillards*, tiennent leurs sessions privées, et leurs délibérations secrètes, avec la condition de faire part de leurs décisions à la tribu dont ils sont les juges et les représentants. Celle-ci ne peut

(1) Ab utero, conceptu et partu. *Osée.* 9.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

appeler des sentences pour dettes, redressement de dommages et de police, mais elle doit approuver ou rejeter les résolutions qui ont pour objet la paix ou la guerre.

S'il arrive, dans un bourg ou dans un village, que deux familles de pharès différentes prennent les armes et commencent la guerre pour vider une querelle, les gérontes des autres tribus s'assemblent pour connaître les causes d'un mouvement qui trouble la tranquillité, et l'information s'appelle, *enquête en scandale.* Ils appellent alors à leur conseil les gérontes des factions belligérantes, afin de connaître le motif de la guerre; ils donnent leur avis en conciliation *verbalement,* en signifiant aux députés qu'en cas de non acceptation, ils seront soumis au jugement général des primats du village; mais ce protocole est plutôt de forme que de rigueur. Après cette *admonestation*, les gérontes se retirent vers les parties hostiles de leur phara, auxquelles ils font part de l'avis du premier synode. On en discute les propositions; et si elles sont rejetées, si le recours au jugement du grand conseil, composé de tous les primats, n'est pas accepté, la guerre, qui a commencé, devient avouée, et se poursuit aux risques et périls des dissidents.

Quand les querelles se propagent et deviennent communes à plusieurs pharès, si elles en appellent au conseil-général des gérontes, et que leur arbitrage soit accepté, chacun expose, par l'entremise de ses députés, les motifs qui ont engagé sa tribu à prendre les armes; et les vieillards entrent en *conclave* pour délibérer sans témoins. Souvent plusieurs jours se

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

passent avant qu'on ait trouvé les moyens de conciliation; et quand on y est parvenu, la décision est donnée *par écrit* pour être communiquée aux phares guerroyantes, afin d'en délibérer. Si une d'elles ou toutes ensemble, ne sont pas satisfaites de la résolution de la diète locale, elles peuvent protester et demander des assesseurs de leur village ou des villages voisins; ce qui leur est octroyé comme tribunal en dernier ressort. Mais après la résolution appelée *décret* (ψήφισμα) (1), si un parti ou tous refusent d'y déférer, le village qui est le théâtre de la guerre et les villages voisins s'unissent contre les récalcitrants, et les obligent, par la voie des armes, à se soumettre à l'arbitrage public. C'est de cette manière que se terminent les querelles intestines. Pour ce qui est des guerres unanimes de cantons ou de villages entiers, ainsi que des ligues, elles ne se résolvent que dans le sénat, composé de tous les gérontes. Dans tous les cas, c'est à tort que M. Masci a voulu transporter les mœurs des Germains dans les aréopages des Schypetars; on n'y agite pas les armes en signe d'approbation, on n'y délibère point au milieu des festins, mais après des discours prolixes et bruyants, et au milieu d'intrigues ténébreuses, qui surpassent les détours les plus insidieux de la chicane, et les trames les plus odieuses de la ruse et de la perfidie.

(1) En schype, ils appellent ce décret *ashama*, ou *traité*, mot dérivé du turc pour signifier une convention publique tendante à établir la paix.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LXVIII.

Mœurs privées, coutumes et usages des Schypetars.

Le vol et les larcins sont traités avec une facile indulgence par un peuple chez qui *le brigandage est considéré comme une partie de l'industrie nationale* (1). Les Albanais des Dibres, accoutumés à infester les routes de la Bosnie et de la Romélie, sont estimés parmi leurs compatriotes, en raison du butin qu'ils rapportent dans leurs foyers. Quoique moins libres, les Schypetars épirotes exercent aussi ce métier. J'ai vu à Prémiti un Toxide qui ne manquait jamais de faire ses campagnes annuelles (qu'on appelle *courbéta*, ou *corvée*) au-délà du Vardar; et connu pour un voleur fameux, il était le coryphée de son quartier. Les idées reçues à cet égard sont qu'un individu qui ne lèse pas directement ses voisins ou l'autorité

(1) Grotius remarque que cette manière d'envisager le vol était ordinaire dans la Grèce, *Droit de la Guerre*, liv. II, c. 15, n. 5. Thucydide nous apprend qu'on demandait aux étrangers, sans les offenser, s'ils étaient *brigands* ou *pirates*. On trouve de pareils exemples dans Homère. Les Lacédémoniens, qui ne valaient peut-être pas les Schypetars, approuvaient le vol comme propre à former les jeunes gens à l'adresse et à la vigilance. A Gell., lib. II, c. 18. Epicure soutenait qu'il n'y avait point de mal à voler, mais à se laisser prendre, Arr., *In Epict.*, lib. III, c. 7, p. 278. La Sorbonne, plus réservée, avait décidé ce cas de conscience dans le sens d'Épicure, en faveur des contrebandiers, contre les fermiers généraux et les maltôtiers.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

locale, et qui paie de sa personne, n'a usé que de ses droits naturels. Aussi la carrière du vol public est-elle regardée comme celle des premières armes d'un Albanais, et lorsqu'on est heureux, c'est le chemin pour parvenir aux premières dignités de l'empire, lorsqu'on joint à ce titre celui de mahométan. C'était la voie qui, dans ces derniers temps, avait élevé Passevend Oglou au pachalik de Vidin; Ismael, bey de Serrès, qui ne voulut jamais de titres publics, au commandement de la Macédoine transaxienne, que ses fils n'ont pas su conserver. J'en avais, dans mes rapports particuliers, un exemple plus direct, en entendant Ali pacha de Janina, me raconter comment, de chef de bande, il était devenu visir! Il s'extasiait, lorsqu'il croyait voir revivre ses inclinations dans un de ses petits-fils dont il croyait faire le plus bel éloge, en disant que ce jeune rejeton du crime serait, *comme son grand-père, un brave voleur, qui dévorerait ses frères et ses voisins.*

Cette opposition avec nos principes pourrait être révoquée en doute, si on ne savait pas que le barbare, ou le méchant, *n'est qu'un grand enfant* (1). La maturité de l'âge dérive *de la civilisation*, comme la sagesse, *de la crainte de Dieu;* et c'est à la morale religieuse et civile que la société doit sa supériorité et son bonheur. La vie de l'Albanais, abandonné comme une plante sauvage, ne commence qu'à l'époque des passions; et les préjugés du foyer paternel le suivent jusqu'au tombeau. Élevé dans l'er-

(1) Vir malus, puer magnus. HOBBES.

reur de ses capricieuses volontés, il essaie ses premières forces contre sa mère, en l'accablant d'injures et de mauvais traitements, dès qu'elle le contrarie; et parvenu au développement de sa vigueur, s'il peut impunément abuser d'une brutale supériorité, il est rare qu'il n'en fasse pas usage contre l'auteur de ses jours. Par une conséquence naturelle de cette immoralité, le parricide, le meurtre d'un frère, l'empoisonnement domestique, sont considérés avec une coupable indifférence. Cependant si le scandale devient public, le coupable est forcé de s'éloigner; mais au bout de quelque temps son crime ne manque pas de tomber en désuétude! Tel est en peu de mots le tableau de cet état de nature épouvantable, où l'anarchie effrénée donne naissance au despotisme le plus cruel du fort contre le faible! Là, on voit le fils armé contre son père, un père dénaturé donnant la mort à ses enfants, et, par l'impunité des crimes, l'homme sans entrailles s'accoutumer aux forfaits. Mais si les délits sont excusés parmi les hommes, toute la sévérité est reversée contre les femmes. Créatures innocentes et asservies, pour la moindre faute, sur un simple soupçon, sans enquête, sans même être entendues, un époux, et, dans son absence, des frères ou des beaux-frères, peuvent disposer de leur vie (1).

(1) Les Albanais des îles d'Hydra et de la Spezzia, qui ont une navigation considérable, et dont on pourrait attendre des mœurs plus policées que de ceux de l'Épire, ne sont pas moins féroces envers les femmes! Au mois de juin 1816, le capitaine D.....i de la Spezzia, revenant d'un voyage dans la mer

Êtres infortunés, jamais une douce parole ne sécha leurs larmes; dès l'enfance, maltraitées par leurs frères, et toute la longue durée de leur vie, esclaves avilies, elles ne sont considérées par les barbares que comme des espèces destinées à la reproduction.

L'amour, comme on peut se l'imaginer, ne préside donc jamais à l'hymen des Albanais, qui n'est réglé que par les vues particulières des parents. Les jeunes filles, séparées de la société, soumises à la plus rigoureuse surveillance par l'importance qu'on attache à l'idée mystique de la virginité, ne doivent et ne peuvent avoir aucune espèce d'instruction, même dans les familles aisées. On fiance au berceau les enfants des deux sexes, sans leur permettre de se

---

Noire, apprend, par des bruits vagues, que sa bru avait reçu chez elle un de ses parents pendant l'absence de son fils. Sans autre information, il fonde ses soupçons; et aussi furieux que dissimulé, il engage sa fille à venir passer quelques jours chez lui à la campagne. Elle s'embarque pour se rendre à cette partie de plaisir, sous les auspices de son beau-père, qui lui demande avec instances de prendre avec elle sa jeune fille âgée de quatre ans. On traverse le canal qui sépare Hydra du Péloponèse; et en mettant pied à terre, le féroce Albanais fait égorger sa bru enceinte de six mois, et la victime sans tache qu'elle avait conduite avec elle. D.....i retourne aussitôt après ce double assassinat à la Spezzia; il publie son action, et il reçoit les hommages et les félicitations de ses compatriotes.

Ce crime épouvantable avait été précédé un an auparavant par un autre forfait des frères *****, qui, pour un motif aussi vague, avaient eux-mêmes tranché la tête de leur sœur, sur la voie publique, où ils l'avaient conduite à la promenade..... Et le ciel n'a pas encore tonné sur ces infâmes!

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

voir et de se connaître dans les jours de leur innocence, ni lorsqu'ils croissent en âge. Il arrive même fréquemment que les fiancés ignorent qu'ils sont promis, une pareille disposition étant l'affaire et le secret de leurs parents, qui les en instruisent lorsque bon leur semble. Quand ce temps est arrivé, et c'est ordinairement à l'époque de douze ans pour les filles, et de quinze pour les garçons, le père du futur députe un de ses parents vers celui de la fiancée (1), afin de requérir la conclusion du mariage. Si la demande est acceptée, le proxenète remet alors au père de la fille un anneau comme gage d'alliance, et il stipule la dot que l'époux donnera à celle qu'il obtient. Les personnes riches traitent cette dot en denrées, ou en bestiaux, et les gens du peuple en argent comptant. Cent chèvres, autant de moutons, deux mulets, quelques paires d'ânes, qu'on donne dans ce cas, sont regardés comme une magnificence; et les chanteuses de profession ne manquent pas de célébrer une pareille munificence dans l'épithalame. La cérémonie du mariage ayant eu lieu, la femme est conduite à la maison de son époux, qui la voit pour la première fois. Elle se prosterne à son aspect pour lui baiser la main, et elle dépose à ses pieds un sac et une corde, pour exprimer qu'elle est destinée à porter les fardeaux, et à conserver les provisions du ménage. Le jour qui la livre ainsi à un maître absolu, le jour du mariage, est cependant sa fête, et l'unique fête de sa carrière

(1) Les Grecs lui donnent le nom de Νύμφη, et les Albanais, celui de *Vahëssa* et de *Nouse*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mortelle. Couronnée de fleurs éphémères, parée de ses habits nuptiaux, elle préside au banquet des femmes; et la poésie des sauvages, non moins mensongère que celle des courtisans, célèbre des charmes qu'elle n'a pas, et lui promet un bonheur qu'elle ne connaîtra jamais! Mais à peine cette journée de triomphe est-elle finie, que les peines commencent, pour ne finir qu'avec sa vie. Cependant il est d'usage que la nouvelle épouse, pendant les premiers mois de son mariage, conserve encore quelques prérogatives. Après l'avoir initiée aux détails du ménage, lorsqu'on lui a fait connaître le puits ou la fontaine où elle doit puiser l'eau, la forêt où elle ira à l'avenir couper le bois qu'elle doit apporter sur ses épaules, elle a le droit, pendant le cours d'une lune, de traverser le village, la quenouille au côté, montée sur un âne, le front ceint du flammeum, ou voile écarlate, pour vaquer à ses travaux. Mais passé ce temps, les prérogatives cessent; et après avoir déposé le bandeau nuptial, elle n'est plus admise à la table de son époux, qu'aux fêtes solennelles de l'année, et n'a, pour se nourrir avec la famille, que les débris de son repas. Dans les voyages, le dos chargé du berceau qui renferme le nouveau né, elle suit à pied son mari, dont elle porte aussi le fusil sur l'épaule, tandis que celui-ci, accroupi sur son mulet, fume et rumine tranquillement. Le maître impérieux ne daigne pas abaisser un regard sur sa compagne haletante, baignée de sueur; et cette femme, qui croit sa condition juste, s'irriterait d'être l'objet de la compassion de

l'étranger qui plaindrait son malheur. Il en est de même, quand on s'interpose pour les empêcher d'être battues; et elles crient à l'indifférence, lorsqu'un mari les néglige au point de ne pas les corriger, en leur administrant des châtiments corporels.

Cependant ces femmes opprimées conservent encore dans leur condition quelques sentiments tendres. Elles entourent le berceau des plus douces sollicitudes de la maternité; c'est aux roucoulements de leur voix amoureuse que s'endort le nourrisson, charmé de leurs nénies (1); et c'est par des baisers qu'il est caressé à son réveil! Elles épient les sons de sa bouche enfantine; elles saisissent son premier regard, et elles tremblent au premier pas chancelant qu'il forme sur l'aire où il reçut la vie et le jour. Elles aiment aussi leurs maris; la crainte qu'ils leur inspirent ne peut éteindre chez elles l'amour qu'on doit au chef de la maison. Comme l'Albanais est voyageur, par instinct et par nécessité, on ne le laisse pas partir pour ses longues excursions, sans coudre dans ses vêtements, ou sans lui faire porter quelques objets à l'usage de l'épouse, comme souvenir et comme préservatif, dans l'idée que *la femme est toujours le bon génie de l'homme.*

Combien sont cruelles ces séparations, qui privent une famille de son appui naturel! Si l'Albanais passe à l'étranger, quand il est éloigné, on consulte

---

(1) Cette chanson des berceuses commence à chaque vers par le mot *Nènè, mere.* Stace l'appelle un long récitatif qui porte au sommeil : *Longa somnum suadere querela.* *Theb.*, lib. V, v. 616.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

les devins, on interroge les sorts, pour savoir ce qu'il fait et où il se trouve. Durant les longues veillées de l'hiver, si la lampe pétille, si des champignons ignés se forment autour de la mêche, on en tire des présages favorables. Mais on s'alarme des aboiements prolongés des chiens pendant la nuit: leur maître souffre, ils répondent à ses gémissements; *vongaï*, disent les femmes; elles se frappent la poitrine, et elles improvisent des chants lugubres entrecoupés de sanglots.

Le voluble Albanais éprouve de son côté le veuvage du cœur, dans ses campagnes d'outre-mer. Des sables brûlants de Memphis, il porte un regard inquiet vers ses montagnes. Il se rappelle les glaciers du Pinde et du Tomoros; et il ne supporte sa condition, que soutenu par l'espérance de revoir les bosquets, les fraîches vallées où il passa son enfance; et il n'oublie jamais sa patrie, quelque amour que son ame avide ait pour les richesses. Tout devient pour lui, dans l'absence, présage heureux ou malheureux; et il ne respire, et ne vit qu'entouré des souvenirs et des illusions de son pays. C'est alors qu'il baise avec émotion une lettre venant de sa chère patrie; avec quel secret plaisir il contemple de temps en temps le sequin qu'il a détaché du bonnet de sa fille, pour le porter comme talisman (1).... Mais je crois revoir ces scènes de nuit qui occupent sa turbulente activité dans ses foyers. Chargé d'amulettes, le Schypetar a profité de

(1) Les enfants des deux sexes portent une calotte garnie de sequins et de pièces de monnaie; et souvent la dot d'une paysane est attachée à cette espèce de coiffure.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

l'obscurité d'une longue nuit d'hiver pour exercer son industrie. Il a entendu le bêlement des troupeaux parqués en plein air; il rôde autour des bergeries; il attend que le feu des bivouacs s'assoupisse; c'est le moment où les pasteurs fatigués ont cessé de veiller. Les astres ont marqué le milieu de la nuit dans le ciel; il se glisse en rampant jusqu'aux avant-postes où les chiens terribles sont embusqués; il les charme en leur jetant un appât imprégné d'opium, avec lequel il les endort; et quand toute surveillance a cessé, il fond sur sa proie, comme un loup avide de carnage. Maître de son butin, le Iapys charge sur ses épaules un agneau dont il brise la trachée artère avec ses dents, pour l'empêcher de bêler et de donner l'éveil; il fuit, il regagne sa demeure, souvent éloignée de plusieurs lieues, car il commet toujours ses vols au loin; et bientôt il oublie, dans un festin où la bête est mangée, les fatigues de la nuit orageuse qu'il a bravée. Ces sortes d'entreprises se renouvellent sur-tout aux approches des grandes fêtes, pendant lesquelles les plus pauvres montagnards passent le temps en festins. C'est aussi de cette manière que les voleurs pourvoient à leurs approvisionnements; et il est même des cérémonies, comme celle de couper les premiers cheveux d'un adulte (1), dans

(1) Au huitième siècle, les gens de qualité faisaient couper les premiers cheveux de leurs enfants par des personnes distinguées qui en devenaient ainsi comme les parrains. Cette coutume, qui remonte à des temps plus anciens, subsiste dans toute sa force chez les Schypetars mahométans, qui choisissent même pour cette

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

lesquelles il est de précepte que les conviés soient régalés aux dépens d'autrui. Il faut qu'un chevreau, ou bien un mouton dérobé, figurent sur la table, dans cette cérémonie, pour apprendre à celui qui reçoit les pistolets, symbole de la robe virile chez un peuple armé, que sa carrière est le brigandage; son métier, celui de la guerre; et qu'il est honorable de vivre de butin et de proie. Après cette initiation, le Schypetar est admis comme soldat dans les pharès; et il peut briguer du service où bon lui semble. Il prend alors part aux jeux militaires, qui sont le chant accompagné de la lyre, le disque et la lutte, délassements antiques des héros. Aussi, dans les camps, on voit chaque soir le chef d'une phara assis à la porte de sa tente sur un tapis, ayant son favori en regard, frapper sa lyre perçante d'une plume agile, et comme Achille aux rivages troyens, charmer un nouveau Patrocle, qui est son écuyer. L'enfant de l'Acrocéraune et du Pinde chante alors les actions des guerriers, et la mort de ses amis. Les beys se réservent, dans les solennités, le droit d'égorger les agneaux, de les déshabiller, de découper les viandes; et plus d'un divin Automédon, plus d'un Ménoetiades, égal aux dieux, compagnons de leur seigneur, s'honorent de tourner la broche et de va-

---

cérémonie, des compères parmi les chrétiens. Ainsi ce fut Hiérotéos, archevêque de Janina, qui la pratiqua de mon temps sur Salik pacha, troisième fils d'Ali, visir de Janina, dont il était à ce titre le *Nonos*, ou *parrain* de la chevelure.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

quer aux soins de la cuisine (1). Par suite de ces usages, j'ai vu le frère naturel d'Ali pacha, Jousouf Arabe, surnommé l'*Hémovore* (2), saigner lui-même les moutons, réclamer l'honneur de préparer mon souper, et quoique très-âgé, jouer de la lyre après le repas pour faire danser ses soldats.

De pareilles coutumes, qui sont générales chez les Schypetars, et sur-tout le plaisir qu'ils montrent à verser le sang, attestent une férocité caractéristique? Hélas! que ne se borne-t-elle, cette soif du sang, à verser celui des animaux destinés à la nourriture de l'homme; mais elle s'étend trop souvent sur son semblable. La rage de l'Albanais poursuit ses victimes jusque dans les bras de la mort, et la terre classique, qui ne nourrit plus les talents, semble à cet égard peuplée par ses habitants primitifs. Le fils de Thétis et de Pélée (3) accomplissait la volonté de Jupiter, *en faisant servir de pâture aux chiens et aux oiseaux du ciel, les corps des héros dont il envoyait les ames dans les enfers;* Ali pacha, dont le dieu inspirateur est la vengeance, ordonne que six cent soixante-douze mahométans, égorgés dans le caravansérail de Chendria, restent privés de sépulture. Achille sacrifie l'armée à son ressentiment; le Schypetar divinise la vengeance, fille des Euménides (4), plus terrible que

---

(1) *V. Iliad.*, lib. IX, depuis le vers 185 jusqu'au vers 225.

(2) Αἱμοβώρος, *buveur de sang.*

(3) *V. Iliad.*, lib. I, depuis le vers 1 jusqu'au vers 5.

(4) Hésiode la dit fille des ténèbres. Ἡ Νέμεσις νυκτὸς θυγάτηρ.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la colère; il la poursuit contre un ennemi; et s'il ne peut l'atteindre, s'il meurt avant d'être satisfait, il en lègue le soin dans un testament authentique à ses fils et à leur postérité. Rien ne meurt que l'homme sur ce sol volcanique, séjour des passions brûlantes qui s'y reproduisent avec la vie! Que ne se tournent-elles vers un plus noble but! que ne forment-elles, non ces héros qui déshonorèrent l'humanité par leurs vices, mais les Praxitèles, les Platons, ou d'autres Léonidas, pour y rappeler les sciences et la gloire, qui furent son partage antique!

J'arrive au dernier période de l'homme, lorsque la terre qui l'a nourri s'ouvre pour le recevoir dans son sein; et je retrouve, dans les mœurs des Schypetars, les coutumes que Rome avait empruntées de la Grèce, qui les tenait peut-être des Égyptiens. Dès qu'un Albanais a rendu le dernier soupir, les parents et les amis, rassemblés dans la maison, poussent d'affreux hurlements, en se frappant les cuisses, tandis que les femmes s'arrachent les cheveux et se roulent par terre, en faisant retentir les airs de cris perçants. Après ce premier mouvement, qui tient du délire (1), on lave

---

Epigr. Homère la présente sous la forme d'une vieille accablée de maux et d'années, γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν. *Ilias* Γ.

(1) Chez les Schypetars mahométans et chrétiens, l'usage est de laver les corps morts. On gémit, on crie, pour exprimer la douleur, ou pour rappeler le mort à la vie; et on paie pour ce service, des femmes autrefois appelées *præficæ*, qui donnent le mode et la cadence aux éjulations. Les pleurs et les cris recommencent le troisième jour chez les chrétiens, en mémoire de la résurrection de J.-C.; le neuvième, à cause de son apparition;

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

le cadavre, que l'on pare de ses plus riches habits et de ses armes, pour le déposer sur une natte; et il reste confié à la garde des femmes, tandis que les hommes se retirent à l'écart pour pleurer. Celles-ci, comme anéanties par la vue de celui dont elles vont bientôt se séparer, après être restées plongées dans la douleur, sont ranimées par l'épouse, qui entonne l'éloge funèbre du mort. Sa naissance, sa condition, son âge, sa beauté, ses qualités, ses actions, sont le texte du récitatif mesuré qu'elle psalmodie, et dont chaque période est soutenue par les chœurs de pleureuses, qui donnent le mode, la cadence et la mesure. La force des idées, l'exactitude de la rime, le ton éminemment tragique, semblent animer l'inspirée et électriser ses compagnes, qui s'ensanglantent la figure avec leurs ongles, et se frappent la poitrine avec violence.

A cette femme épuisée de douleur, qui succombe comme la pythonisse fatiguée du dieu qui remplit son sein, succède la fille bien aimée, ou la plus proche parente du mort, qui prend pour texte de son élucubration une des qualités du défunt, dont elle forme une élégie rimée. Enfin toutes se remplacent successivement; et ces hymnes, mêlés d'éjulations la-

---

et le quarantième, en commémoration de son ascension. Les Albanais, qui suivent la religion mahométane, disent que l'éjulation du troisième jour a lieu parce que le mort a perdu entièrement ses traits; le neuvième, à cause du commencement de la dissolution du cadavre, et le quarantième, parce qu'alors le cœur lui-même périt.

mentables, durent jusqu'au moment des funérailles, qu'on célèbre suivant les rites religieux du culte auquel le Scythe des montagnes appartenait.

CHAPITRE LXIX.

Diététique, habitudes, travaux et longévité des Schypetars, dans la vie privée.

Le Schypetar est généralement sobre ; et cette qualité, imposée par la nécessité aux tribus qui habitent des montagnes stériles, devient chez les Mirdites et les Toxides établis dans les vallées fertiles de la moyenne Albanie, la conséquence de leur aversion pour l'agriculture, et du goût dominant qu'ils ont pour le métier des armes (1). Un morceau de pain de maïs, du fromage, des olives, des oignons, rarement de la viande ; voilà la nourriture du peuple, que les gens riches varient parfois du produit de leur chasse, et de quelques pâtisseries enduites de miel. Comme les femmes et les chrétiens attachés aux tchiftliks sont les seuls qui s'adonnent à la culture, on ne sème guère que la quantité de grains nécessaire aux besoins de la vie. Le jardinage est pres-

(1) A la guerre, ils ne mangent, comme les Grecs le faisaient, que de l'ail et du fromage.

Ἥδομαι ἥδομαι
Κρόμυος ἀπαλαγμένος
Τυροῦ τε καὶ κρομμύων.

Comédie de la Paix (chœur), v. 1126 et seq.

que entièrement négligé par suite de l'incurie ; et à l'exception de quelques plantes potagères communes, on a peu de ressources en ce genre. Le peuple, dans les jours d'abstinence, se nourrit d'herbes sauvages bouillies, avec un simple assaisonnement d'huile, de vinaigre et de sel. Cependant, si la paresse n'était pas prédominante, on aimerait à faire bonne chère. Les chrétiens, qui se ménagent quelquefois des morceaux fins à leur manière, pour célébrer leurs fêtes, engraissent ordinairement, pour celles de Noël, des cochons qu'on tient resserrés dans des bauges, où ils prennent un développement considérable par la nourriture qu'on leur donne, autant que par le défaut de mouvement, qui ne leur laisse faire aucune déperdition de substance. Les mahométans excellent dans l'art d'engraisser les oies, qu'ils clouent par une patte pour les priver de l'exercice, en leur donnant à manger, et très-peu à boire ; ainsi l'homme est par-tout le même ; mais chez les Albanais, la sensualité ne se porte guères plus loin. Les mets sont simples : un agneau ou un chevreau, rôtis en entier, sont des morceaux de roi ; une tête de mouton cuite au four est regardée comme un plat friand, ainsi qu'une carpe et une truite préparées de cette manière. Le four public est toujours chaud ; c'est la cuisine des riches et des pauvres, qui peuvent à toute heure y porter leur pain, leur plat de viande, de poisson, de légumes, d'oignons, et tous les ragoûts qu'ils veulent faire cuire. C'est aussi le rendez-vous des commères, qui recensent les gestes du quartier, et qui s'y racontent, sous le sceau du secret, les grandes

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nouvelles de leurs coteries. Aussi le possesseur d'un pareil établissement, comme on peut le croire, est un officier de bouche fort important, et sur-tout très au courant des caquets de ses pratiques.

Mais ce n'est guère que dans les villes où l'on jouit d'un pareil avantage pour la cuisine; car les paysans ont dans leur maison un petit four en terre; et souvent ils se contentent de cuire le pain sous la cendre, et sans le faire lever. Le Schypetar perd tout-à-fait ces ressources quand il voyage; alors il se contente d'un pain de maïs mal cuit, qu'il achète à la porte des caravanserails; et pour boisson, de l'eau des sources et des rivières. C'est un luxe, quand il se permet de faire la dépense d'une salade d'olives ou d'oignons; il ne fait presque jamais qu'un seul repas par jour; et sans la pipe, qui lui procure une sorte d'ivresse, on ne pourrait pas croire comment il supporterait, avec ce régime, des marches longues et pénibles. Parfois il se trouve réduit aux plus cruelles privations; alors il se serre fortement le ventre avec la large ceinture dans laquelle il porte ses pistolets et son poignard; cette compression semble apaiser la faim; et comme il peut alors dormir, il puise une vigueur nouvelle dans le repos. Mais si l'Albanais est résigné dans la détresse; s'il est frugal par nécessité; quand il trouve l'occasion de manger *gratis* (*bèdchava*), sa voracité surpasse alors de beaucoup la sobriété forcée dont je viens de parler. J'ai vu souvent deux convives de cette espèce dévorer dans un seul repas une chèvre du poids de vingt livres, manger comme entremets plusieurs douzaines d'œufs durs, s'échauffer

d'ail, boire et s'endormir sur la table, plutôt que de la quitter en y laissant quelques débris. Qu'on ne pense pas qu'un pareil excès est causé par la diète; les mêmes hommes se gorgent tant qu'ils ont quelque chose, et ne cessent de manger que quand la sueur leur monte au front. J'en conclus que la sobriété est forcée chez les Schypetars, et, comme parmi les sauvages, que la voracité leur est naturelle.

Dans la vie privée, l'Albanais se lève avec l'aurore, et son premier besoin est la pipe. Le pasteur, qui bivouaque sur les plateaux des montagnes, devance le jour pour conduire ses troupeaux dans les pâturages; tandis que le propriétaire, suivant sa condition, se livre à la chasse, reste accroupi à la tête du champ que sa femme et ses enfants labourent, ensemencent, ou moissonnent, selon la saison de l'emblavement ou de la récolte. Usurpant les droits de la ménagère, le berger trait ses chèvres, presse le lait dont il extrait le beurre et les fromages qu'on conserve dans des outres; et il occupe par ces travaux, les loisirs de sa solitude. Le guerrier dédaigneux croirait déroger par le travail des mains; il attend tout de sa famille; hautain, taciturne, il tient à la main le bâton du commandement; il exige les soins, les services et les secours de ceux qui dépendent de lui; et il n'entre dans les détails domestiques, que pour troquer ou vendre l'excédant des produits. Il charge sa femme d'un sac rempli de denrées qu'elle porte au marché; il est le seul maître du pécule, et le détenteur des clefs sous lesquelles on renferme les objets de quelque valeur. Son occupation unique est

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

d'entretenir ses armes, de pourvoir au soin de sa chaussure, à la confection de ses cartouches, à la conservation de ses munitions de guerre ; et il passe le reste de son temps à fumer et à végéter. L'Acrocéraunien porte au loin ses regards sur les mers, pour découvrir les vaisseaux qui excitent sa cupidité ; et l'habitant de Ducatès trompe par des feux, la science du pilote, afin de l'attirer au milieu des brisants. Au signal d'un naufrage provoqué par leur ruse, ou par le courroux des mers, ces perfides montagnards fondent sur les débris du vaisseau échoué au bord de l'Acrocéraune, ils enchaînent les malheureux que la tempête a épargnés, ils pillent et ils s'attribuent la propriété de l'infortuné, par un principe appelé droit de naufrage chez les peuples policés, et qui n'est par-tout qu'un brigandage illégal.

Le travail de la famille et la rapine constituent donc les moyens d'existence des Schypetars, jusque dans leur vie privée ; et comme le cercle de leurs besoins est peu étendu, ils ne consomment guères que les productions de leur cru. Les grandes époques de la nature sont marquées à cet effet par des fêtes ; et la tonte des troupeaux, qui est la première récolte, s'annonce sous ces auspices. On coupe aussi le poil des chèvres, ainsi qu'on le pratiquait, suivant Aristote, dans la Cilicie ; et de leur dépouille on fabrique des abats qui servent, comme dans l'antiquité, aux vêtements des matelots, des soldats et des paysans. Ces sayons sont le vêtement de durée à l'usage des Albanais, qui ne redoutent avec cette étoffe, ni les rochers, ni les halliers. C'est leur chlamyde, leur

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

manteau, leur guérite dans les embuscades, leur lit, en un mot, leur vêtement et leur maison portative. Comme chez les Hébreux, la tunique en poil de chèvre est aussi le signe du deuil et de l'infortune; l'étiquette veut qu'on se présente la cape sur le dos devant son seigneur, et qu'on s'en couvre pendant la durée du temps qu'on pleure un parent ou un ami. Robe virile, ornement du soldat, abri du pasteur, la cape remplace enfin la haire et le cilice, chez les caloyers chrétiens qui se consacrent à la retraite et à la pénitence.

L'étoffe de cette bure épaisse est l'ouvrage des Albanaises. Elles fabriquent aussi les toiles de coton destinées aux besoins du ménage, qui, par leur contexture, leur servent en même temps de chemise et de robe. C'est à ces travaux, et à quelques tricots, que se borne l'industrie nationale, qui suffit à un peuple étranger aux besoins; et comme le montagnard, une fois pourvu d'armes, les transmet à ses enfants; comme il achète peu de choses de l'extérieur, et quand cela arrive, par échange; les salaires acquis au service étranger, les épargnes, le produit des excursions, sont mis en réserve, pour les posséder à la manière de l'avare, sans en jouir. Un pareil pays n'offre donc ni production, ni consommation, et doit par conséquent rester anarchique, barbare et malheureux.

Les Schypetars sont loin de juger leur condition d'une manière aussi défavorable, quoiqu'ils aient des objets de comparaison, à cause de leurs voyages lointains. Les uns ont parcouru l'Egypte; un grand nombre ont vu Constantinople; presque tous les Chi-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

mariotes ont servi dans le royaume de Naples; et l'expatriation, loin de tempérer leurs mœurs, paraît les fortifier dans la barbarie; car rentrés dans leurs montagnes, ils redeviennent Albanais. D'où vient cet endurcissement, si ce n'est de l'attrait pour une vie dans laquelle ils ne voient que le droit d'être libres? Mais on peut juger, par ce que j'ai dit, à quel prix ils jouissent de la liberté, et si elle mérite ce nom. On pourrait peut-être penser qu'ils éprouvent moins de besoins, qu'ils sont exposés à moins d'incommodités que l'homme des sociétés civilisées; et ce serait encore une erreur. S'ils connaissent peu ces maladies honteuses qu'un autre hémisphère a versé dans la vieille Europe; si les cancers, fléau de la beauté; les scrophules, maladie des grandes villes; les vapeurs, filles des boudoirs et des romans, leur sont étrangers, ils paient leur dette à la nature par d'autres infirmités. La folie, la cécité, l'épilepsie, les fièvres, les ophtalmies; la peste, qui surpasse tous les fléaux, forment pour eux une épouvantable compensation dans la balance des maux? L'habitude de vivre en plein air, le défaut d'une nourriture abondante et substantielle, donnent à l'adolescence un air de vieillesse. Les rides sillonnent le front d'un homme de vingt-cinq ans; sa barbe est blanche à trente-cinq, tandis que des cheveux noirs ombragent encore ses épaules. La vieillesse s'annonce avec les neuf lustres de l'âge; et le terme moyen de la vie ne dépasse guères soixante ans, dans la classe commune des hommes; car, comme presque dans tous les pays, les gens aisés vivent plus long-temps que les paysans

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

livrés à la fatigue et aux travaux. Je pourrais suivre l'Albanais dans les détails des privations auxquelles il est condamné, par le manque des jouissances du cœur; mais je me hâte de conclure, en disant que quelque malheureuse que soit la condition de l'homme civilisé, son sort est préférable à celui du sauvage. Il serait à desirer de savoir ensuite, par des observations exactes, si la vie n'est pas plus courte chez les hommes rapprochés de l'état de nature, que parmi nos paysans; si les artisans ne vivent pas plus que les laboureurs, pour arriver à l'autre extrémité du cercle, où commence l'excès des jouissances, et rapprocher ainsi la barbarie du luxe de la civilisation, par la comparaison de la longévité des nations dans les diverses classes de la société.

CHAPITRE LXX.

Colonies et milices albanaises, répandues dans la Turquie d'Europe et à l'étranger.

On a vu, par ce qui précède, comment les Schypetars, sortis du Caucase, fixés dans la Grèce sous les parallèles de leur pays natal, initiés au culte mythologique par leur implantation au milieu des Grecs, embrassèrent la religion chrétienne, se divisèrent par le schisme, et devinrent, par l'apostasie d'un grand nombre, au lieu d'un peuple de frères, des ennemis fanatiques et irréconciliables. Après ces crises religieuses, qui eurent une influence marquée sur les mœurs, il reste à indiquer leurs principales émigra-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

tions, leurs colonies, et la direction que suivirent des hommes toujours belliqueux, auxquels une activité naturelle donna des impulsions particulières.

Niger et Castaldus ont tous deux raison, lorsqu'ils désignent le Musaché et le canton de Tomoros comme le pays des Albanais; mais ils n'indiquaient par là que celui de la langue des Toxides. Avant ce temps, les Schypetars étaient répandus dans la Prévalitaine; et, suivant Cantacuzène (1), après avoir envahi l'Épire, ils s'étaient avancés, depuis 1348 jusqu'en 1410, de proche en proche, dans l'Acarnanie, où ils étaient établis. Les fragments publiés par Stritter, nous les montrent à cette époque, aux prises avec les Bulgares, qu'il confond avec les Valaques, sur les bords de l'Acheloüs. On les perd ensuite de vue, jusqu'au moment où Chalcondyle parle de leur passage dans la Morée (2), où ils étaient ap-

(1) Cantacuzène, lib. I, c. 12.

(2) Chalcondyle, lib. VIII. *Voyez* une partie de ce livre. Coriolan Cepion, dans son Histoire de Venise, *ab urb. condit. Venet.*, ad annum 1375, parle des Albanais, qu'il appelle Épirotes, établis en Morée, en ces termes : « Per omnes urbes Peloponesi quæ Venetorum sociæ ac subditæ sunt, habent Veneti mercenarios equites natione Epirotas, quos græco verbo *Stratiotas* vocant, viros magni animi et ad omne facinus peragendum paratos, qui crebris excursionibus, totam illam partem Peloponesi, quæ Othomanis subjecta est, devastantes, fere ad solitudinem redegerunt. Hæc gens, natura ipsa hoc illi tribuente, et rapacissima, magisque ad prædam quam ad prælium apta atque instructa..... Præ ceteris pollent qui Neapolim civitatem Peloponesi in Argio agro sitam habitant.

Lib. III, p. 44, *Argentorati* 1611.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

pelés comme auxiliaires par les Grecs, lorsque les Turcs, commandés par les lieutenants de Mahomet II, menaçaient ce royaume. Malgré ce secours, il paraît que les Grecs délibéraient pour quitter leur pays, qu'ils étaient près d'abandonner, lorsque le sultan, ajournant ses projets, conclut avec eux un traité. Le départ fut en conséquence suspendu; mais à peine débarrassés de ces alarmes, les Moraïtes tombèrent bientôt dans un autre danger. Les alliés belliqueux qu'ils avaient appelés à leur défense, prévoyant que les projets des Turcs n'étaient que différés, résolurent, à la persuasion d'un de leurs chefs appelé Pierre-le-Boiteux, de ne plus obéir à des princes pusillanimes, mais de prévenir les mahométans dans leur conquête, en se rendant maîtres du Péloponèse. Le même historien ajoute, que les mercenaires Albanais, tournant alors leurs armes contre les naturels, ravageaient les villes, enlevaient les Grecs, qu'ils faisaient esclaves, et par les renforts qu'ils recevaient, allaient devenir les maîtres du pays, si ses habitants n'eussent volontairement cédé la presqu'île au grand-seigneur. Turachan, son visir, parut donc comme un libérateur dans la Morée; vainqueur des Schypetars, il les chassa du plat pays, en les relançant dans le Taygète et dans le mont Pholoé, où ils fondèrent les villes de Bardounia, au défilé des portes que Chalcondyle appelle Barbo-Stenis; et Lala, dans le mont Pholoé. C'est donc à l'année 1450 qu'il faut rapporter l'implantation permanente des Schypetars dans la Morée; et il n'est pas douteux que ces bandes, qui étaient destinées à combattre contre les Turcs, n'a-

vaient pas encore embrassé le mahométisme ; car sans cela, comment se seraient-ils trouvés à la solde des Grecs ? comment nommerait-on un de leurs chefs Pierre-le-Boiteux ? Je dirai, en traitant de la Morée, comment dut s'opérer le scandale de l'apostasie ; car je n'ai que des données approximatives sur cet événement, non plus que sur les colonies albaniases de l'Attique.

Après leur défaite, rejetés dans les montagnes, les Albanais se retrouvent au sein de leur élément primitif ; ils y vivent en corps de nation, et ils impriment au pays même où leurs hordes se retranchent, les dénominations nationales que le temps n'effacera peut-être jamais. Ainsi L. Petit Radel fait observer que sous le nom de Palasgan, de Paphlagan, et autres, les Pélasges désignèrent toujours le sol qu'ils habitèrent ; de même aussi les Albanais errants, dont le pays est appelé Arvanitia, nomment leurs cantons ou colonies, *Arvanita Choria*, *Arnaoutlik*, partout où ils s'établissent. Les noms d'*Albanie* furent ainsi donnés par ces nouveaux habitants aux montagnes poétiques du Péloponèse, déja dépouillées des illusions mythologiques qui en avaient fait les délices et le plus grand charme. Mais tandis que les Schypetars s'établissaient au midi de la Grèce, d'autres peuplades, comme par un instinct naturel, recherchaient le territoire de l'Iapygie, qui avait été le séjour de leurs ancêtres. Sous le règne de Scanderbeg, une colonie s'était établie, en 1461, dans l'Apouille ; et cet essaim précurseur, après la mort de ce chef, fut suivi, en 1467, de hordes nom-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

breuses, qui, cédant à la nécessité, fuyaient devant les mahométans, auxquels ils avaient inutilement opposé toutes les ressources de la valeur et du courage. Ces temps malheureux sont déplorés, dans une lettre adressée à Philippe, duc de Bourgogne, par le pape Paul II (1), qui, joignant l'autorité à l'exemple, étendit sa charité paternelle sur les Albanais, en leur envoyant des missionnaires, afin de les soutenir et de les fortifier contre l'ennemi de la foi. La cour de Naples se montra également compatissante pour ces infortunés, qui débarquaient sur ses côtes, quelquefois par troupes entières, ayant un chef à leur tête, mais plus souvent en petit nombre; et dont les émigrations durèrent depuis 1478 jusqu'en 1532. Après ce temps, on ne vit plus paraître que de loin en loin quelques barques chargées de fugitifs; et tout versement de population albanaise dans la basse Italie, cessa sous le règne de Philippe II. Le calme s'était rétabli dans l'Illyrie macédonienne; et les chrétiens, qui s'y étaient maintenus contre les infidèles, informés que leurs compatriotes d'outre-mer n'étaient

(1) « Les Albanais, écrivait le souverain pontife, sont égorgés « ou trainés en esclavage; les villes qui soutenaient pour nous « les efforts des Turcs, ont succombé. Les pays voisins de la mer « Adriatique, épouvantés par la commotion générale, sont frappés de terreur. Partout on voit l'épouvante, l'affliction, l'esclavage et la mort. C'est une chose affreuse d'entendre le récit « des désordres, de voir les barques chargées de fugitifs qui « abordent aux terres d'Italie. Des familles, sans pain, chassées « de leurs demeures, errent sur nos plages, levant au ciel leur « voix et leurs mains suppliantes. »

guère mieux traités par les barons napolitains que par les Turcs, se résignèrent à leur sort, et s'appliquèrent à l'améliorer sous le gouvernement que la Providence leur avait donné, sans s'expatrier outremer. On resta donc, des deux côtés de l'Adriatique, comme on se trouva placé par les événements; et les Schypetars de la Iapygie italienne, d'après un recensement fait en 1800, composaient, dans le royaume de Naples où ils prospèrent, un total de cinquante-neuf villages, dont la population était évaluée à soixante-trois mille neuf cent vingt individus, professant la religion chrétienne du rit grec et romain.

Il résulte des faits rapportés jusqu'à présent, que dans tous les temps, les Albanais qu'on pourrait appeler les *Pélasges caucasiens*, fondèrent des colonies, sans se mêler avec les autres nations, et passèrent comme mercenaires, au service des princes qui voulurent les payer; et leur pays, depuis le temps de la conquête par les Turcs, n'a pas encore changé à cet égard. On sait que les Chimariotes fournirent des troupes aux Vénitiens, pendant le siége de Candie; et que par une reconnaissance qu'ils ne méritaient guère, la république avait pris à son service un corps de partisans de cette nation, qui passa dans la suite à la solde de Naples, sous le titre de régiment royal macédonien. C'est à cette occasion que le roi Charles III revendiqua ses droits sur l'Albanie (1), dans le protocole ordinaire

(1) Le roi catholique Charles III, en déclarant national le régiment royal macédonien composé d'Albanais, dit : *Le roi, ayant considéré le titre de propriété qu'il a sur le pays des Grecs qui com-*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

du style de chancellerie, qui attribue à certains monarques, les vains titres de rois de Chypre, de Jérusalem, etc., sur lesquels ils n'ont pas même une ombre d'autorité. Mais ce n'est pas seulement dans le royaume des Deux-Siciles, que les Schypetars se sont enrôlés comme soldats mercenaires; on les voit mêlés dans nos guerres civiles, au temps de la faction des Guises (1), et sous les drapeaux même de Henri IV, auquel les ligueurs faisaient un reproche d'avoir employé des *Albanois*. C'est vraisemblablement, comme on le verra ci-après, de cette communication avec les Français, que les Schypetars ont emprunté un grand nombre de mots de notre langue, qu'on trouve dans leur idiôme. C'est sans doûte aussi de nous qu'ils ont pris, pour ornements de leurs armes et de plusieurs ustensiles de fer, les fleurs de lis qu'on y remarque comme embellissements. Si on est surpris de voir nos emblêmes parmi ce peuple, le voyageur ne s'étonnera pas moins un jour de retroûver les sérails des beys qui combattirent contre nous en Égypte, peints des couleurs qui furent long-temps celles d'un grand peuple, et d'entendre comme nationale parmi les

---

posent le régiment d'infanterie royal macédonien, ainsi que ses droits à ranger ces peuples au nombre de ses vassaux légitimes, a résolu et déclaré que ledit régiment sera regardé comme corps italien, et comme tel, jouira de toutes les préférences et prérogatives qui lui appartiennent.

(1) Paulmier avait connaissance de ces milices. « Sæpe ex eâ gente itali principes et præcipue veneti copias accersunt, quas vocabulo græco στρατιώτας dicunt; et ad nostram usque Galliam etiam eorum equestres copiæ pervenerunt, sub factionis Guisianæ ducibus militantes. PALMER., lib. I, c. 14.

Valaques du Pinde, la chanson triviale de *la Carmagnole*, qui signala les premiers embrasements de la révolution.

Maintenant les Albanais ne s'expatrient plus que pour servir auprès des visirs et des puissances des trois parties de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique, où ils sont connus sous la dénomination d'Arnaoutes (1). Le recrutement, qui est volontaire, a lieu dans les phares, par un chef qui s'intitule, de sa propre autorité, boulouk-bachi, ou commandant de peloton. Plus un pareil aventurier a de fortune ou de réputation, et plus il parvient à réunir de soldats; de façon que tel chef aura deux cents hommes sous son drapeau; et tel autre dix, car il n'y a rien de fixe à cet égard. Le boulouk-bachi, recruteur, discute et règle avec les volontaires qui se présentent, le prix de leur solde, qui varie depuis huit jusqu'à quinze piastres par mois à raison de chaque individu, pour entrer dans les troupes des pachas d'Albanie, et qui est du double, quand on s'engage pour passer outre-mer, et souvent on accorde une haute paie, en raison de services anciens comme voleur; titre équivalent à celui de *chevalier errant*.

La solde du boulouk-bachi dépend des conditions qu'il fait avec un pacha, qui prend en considération l'importance de la horde que celui-ci commande, sa réputation personnelle, et son rang. Dans tous les cas,

(1) *Lors de mon départ, on commençait à recruter dans les montagnes de l'Épire, des soldats pour le service de Naples; mais j'ignore si le régiment de Macédoine a pu se recomposer.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

la puissance à laquelle il s'attache lui alloue taïm et konak (étape et logement) pour lui, ses domestiques et ses chevaux.

Les soldats admis sans considération d'âge, ni de taille, sont tenus de s'armer et de s'équiper à leurs frais. L'habillement est laissé à leur volonté, et ils le font suivant leurs moyens. Quant à l'armement, il se compose, d'un fusil, de deux longs pistolets, d'une giberne fournie une fois pour toutes de quarante cartouches, par-fois d'un sabre ou d'un coutelas, qui augmentent leurs embarras plus que leurs moyens offensifs. Quelques chefs portent par luxe, plutôt que pour leur défense, une cuirasse et des cothurnes massifs en argent, qui s'ouvrent et se ferment avec des charnières, comme les cuissards de nos anciens preux. Sur cet article, la vanité albanaise ne s'arrête qu'où ses moyens pécuniaires l'obligent de se restreindre; et tout calculé, l'équipement du moindre soldat est beaucoup plus coûteux que celui des fantassins d'Europe.

Du moment où le Schypetar entre en activité de service, on lui donne le logement et les vivres, qui sont d'une oque de pain de maïs, sans distribution de viande, ni de légumes. Dans les postes qu'on leur confie, tels que la garde des ponts et des défilés, ils se construisent des cabanes; et au lieu de recevoir leur ration journalière, ce qui serait impossible, on leur alloue par an, trois cents oques de farine, fournies par les villages auprès desquels ils se trouvent stationnés, qui portent cette dépense en déduction de leurs contributions. Dans les places de gar-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

nison, les milices sont logées chez les chrétiens exclusivement, non avec cette sage distribution qui allége le fardeau d'hôtes toujours incommodes, mais entassés par bandes dans une maison, dont ils chassent les propriétaires, afin de s'emparer de leurs meubles. Les pelotons qui sont destinés au service des forts, passent souvent des années entières dans une tour isolée, sur une plage déserte, sans autre nourriture que du pain de maïs (couramana), ou de calembok (bobota), qu'ils mangent avec quelques têtes d'ail, et n'ayant que de l'eau pour boisson. Dans ces quartiers, véritables repaires de brigands, il n'y a ni garde, ni patrouille, si ce n'est pour voler; jamais d'exercice, ni de manœuvres, aussi nécessaires à la science militaire qu'à la santé des troupes. Dès qu'il est nuit, on retire l'échelle d'une tour, ou bien on ferme les portes d'un château, quand il en a; et pourvu qu'on soit barricadé dans une chambre, on croit que la place est en sûreté. Sans attention pour l'ordre, comme sans subordination, chacun mange quand il a faim, dort ou veille quand il lui plaît; et parfois un Albanais, chantant à tue-tête, interrompt le sommeil de tous ses camarades. La danse, voilà la grande occupation; du reste, on végète, on dévore tout ce qui tombe sous la main; et les villages trop voisins de pareils défenseurs sont désolés par leurs rapines. Cependant chacun prend soin de ses armes; et comme elles forment le principal objet de luxe, elles sont toujours brillantes et en bon état. On quitte aussi de temps en temps sa chemise (car les Mirdites exceptés, tous les Albanais en portent), afin de la laver; plus souvent

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

on se contente de la passer sur un feu de paille, pour la purifier d'un excédant importun d'insectes, avec lesquels le Schypetar est toute sa vie en guerre. Chaque soldat coupe et fabrique encore lui-même sa chaussure, fond ses balles, fait ses cartouches, cuit son pain sous l'âtre, ou dans un trou creusé en terre; et voilà ce qui s'appelle servir.

De pareilles milices sont, au demeurant, traitées à-peu-près comme elles travaillent. Les boulouk-bachis, qui soldent un mois d'avance aux gens qu'ils enrôlent, n'ont plus les soins du décompte, dès qu'ils sont entrés au service d'une puissance quelconque. A leur arrivée au point déterminé, ils remettent au pacha la liste nominative de leurs braves (Παλίκαρια), et le trésor du prince reste chargé de la paie. Après cette acceptation, comme il n'y a jamais de revue, les chefs trouvent le moyen de grapiller. Telle horde bien comptée, forte de deux cents soldats, parce qu'on en avait emprunté à quelque capitaine complaisant, ou qu'on s'était procuré des figurants d'occasion, ne comptant pas soixante hommes effectifs présents au drapeau, il arrive qu'on cumule des rations; mais une avanie bien conditionnée manque rarement de régulariser cette escroquerie, qui se pratique sur-tout dans la Turquie d'Europe (1).

(1) C'est toujours d'un bayram à l'autre, c'est-à-dire au terme de douze mois lunaires, qu'on paie la montre des troupes, sur appel nominal, et en dressant une liste nouvelle des hommes présents. On a soin, quelques jours avant ce temps, de hausser le cours des monnaies avec lesquelles on doit les solder, et même

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

C'est à l'étranger que le service est avantageux aux Schypetars. Les chrétiens de quelques peuplades, tels que les Chimariotes, n'ont guère vendu jusqu'à présent leur servitude qu'aux rois de Naples, et dans ces derniers temps, aux puissances qui ont occupé les îles Ioniennes, dont elles ont tour-à-tour reçu solde et honneur pour les servir, les combattre, les trahir, et mériter leur mépris; parce que n'ayant rien à conserver, ils n'avaient, comme tous les mercenaires, rien à défendre.

Ceux des tribus sauvages du mont Dgirad et du canton de Caulonias, prennent une autre direction: De leurs pharès sortent ces voltigeurs qui s'associent

---

de supprimer les *taïms* ou étapes, afin d'obliger les Albanais à déserter, en leur coupant les vivres. Chez Ali pacha, qui ne manquait jamais de pratiquer ce stratagême économique, le lieu de la revue était un de ses jardins, ou de ses vastes salons. Les soldats, appelés par ses secrétaires, entraient en s'étouffant par une porte étroite, et formaient un cercle autour de lui. On s'informait du temps de leurs services non payés, sur lesquels on les chicanait; et quand il y avait des doutes, ils étaient admis à les résoudre, en jurant *sur l'évangile*, ou *sur l'Alcoran*, déposés sur des coussins, qu'il leur était dû, à raison de tant par mois, depuis tel ou tel temps. Alors on leur délivrait un bon sur le trésorier (muhardar), par lequel ils étaient renvoyés au saraf juif, qui les payait avec des espèces d'or rognées, auxquelles il avait soin d'entremêler des sequins faux. Quant à la solde des morts, des déserteurs et des absents, même pour cause de maladie, elle est de plein droit acquise au satrape, qui, plus d'une fois, a fait pendre des boulouk-bachis pour finir ses comptes avec eux, et s'emparer en même temps de leurs biens. Ainsi le service des Albanais auprès des chefs de leur pays, n'est pas tout profit pour eux.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

aux Kersales, voleurs redoutables dans la Romélie. Chacun de ces cavaliers thraces, car presque tous, quoique appelés Arnaoutes, sortent du Balkan, prend à sa solde un Albanais leste et adroit qu'il porte en croupe dans ses expéditions, afin d'en composer un corps d'éclaireurs, pour faire le service de maraudeurs. On sait comment les Mirdites tirent leurs moyens d'existence du service, qui se borne pour l'étranger, à s'enrôler chez les princes chrétiens de la Valachie et de la Moldavie.

Les avantages de l'expatriation sont plus profitables aux Schypetars mahométans. La religion, qui les rapproche des Turcs, fait qu'ils composent les milices séditieuses de l'Égypte, qu'ils entrent dans la garde des satrapes de l'Asie mineure, et qu'ils sont reçus au service des régences barbaresques, où ils se distinguent par leurs intrigues, leur mutinerie, et un esprit d'audace qui les a souvent élevés aux premières dignités de l'empire et de ses régences.

Les Albanais ne seraient, d'après l'historique de leurs mœurs, que des brigands armés, turbulents, anarchiques; et ils ne sont guère connus que sous cette physionomie sauvage. Cependant si on observe leurs colonies répandues dans la Corinthie et dans l'Attique, Argos, qu'ils ont relevée de ses ruines, Athènes, qu'ils vivifient, on verra qu'en s'éloignant de leur vie primitive, ils tendent à s'améliorer, sans perdre rien de leur énergie. On se convaincra en même temps combien ils sont supérieurs aux Grecs par la sagesse de l'économie domestique. Mais pour les juger plus avantageusement, il faut considérer la

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

haute prospérité des îles d'Hydra et de la Spezzia, dont les rochers stériles égalent ou surpassent maintenant les places les plus florissantes de la Méditerranée, par l'étendue de leur commerce maritime. La constance, d'heureux hasards dont elles ont su profiter habilement, ont fait la fortune de ces colonies albanaises, destinées peut-être à reproduire un grand phénomène politique, dans l'antique patrie des sciences et des arts, s'ils sont assez sages pour se préserver de l'engouement d'une prospérité encore chancelante. Leur caractère féroce, le sang bouillant qui coule dans leurs veines, permettent-ils d'espérer d'eux une maturité pareille à celle des Bataves, qui firent jaillir d'une même source et d'un même coup l'indépendance et le commerce? je pourrais en doûter. Cependant je ne cesserai de faire des vœux pour un peuple qui tend à s'améliorer et à prendre une place honorable dans le monde civilisé.

Les Schypetars de Pastrovich commencent de leur côté à quitter le métier infâme de pirates, pour se livrer au commerce. Leurs tartanes (1) portent les doux noms de *colombe*, de *biche*, de *chevrette;* mais les mœurs des sauvages habitants de Dulcigno et d'Antivari, qui en sont les nautoniers, contrastent avec les idées que pourraient inspirer ces dénominations pastorales. Mahométans, c'est-à-dire inquiets

(1) Vaisseau à voiles latines, en usage dans la Méditerranée; mais les Dulcignotes et les Esclavons donnent ce nom à tous leurs bâtiments.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

et soupçonneux, ils n'abordent qu'avec suspicion les terres de la chrétienté; et ils se tiennent dans une réserve superstitieuse vis-à-vis d'hommes qu'ils regardent comme des infidèles. Ils n'achètent et ne vendent qu'au comptant, et toujours avec la crainte d'être trompés; ce qui rend leur marche embarrassante, et les empêchera de s'élever au point d'opulence où sont parvenus les Albanais chrétiens des îles de la mer Égée.

Les recherches et les observations particulières que j'ai faites sur les Albanais, se bornent au point où pourraient commencer les conjectures, champ idéal où l'observateur véridique et scrupuleux doit s'abstenir de porter ses pas. J'ai rapporté ce que j'ai vu, sans me permettre de substituer mes idées aux faits; mes couleurs ont été prises sur la nature, et mes dessins dans la physionomie physique et morale des Schypetars. Pour les étudier, j'ai vécu au milieu d'eux; je me suis identifié à leurs coutumes, afin d'en pénétrer le sens. J'ai souffert les froissements de leur xénélasie, l'ennui de leurs questions, les indiscrétions inséparables de leur avidité, afin d'arriver au résultat sans doute imparfait que je présente, mais qui servira de guide à ceux qui voudront un jour compléter l'ouvrage que j'ai ébauché.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

CHAPITRE LXXI.

De la langue schype, ou albanaise.

Les philologues prétendent que les homonymies numériques, celles de père, mère, frère, enfin que tous les noms appartenants à la famille servent à faire reconnaître l'origine commune des hommes. Suivant leur système, ces dénominations, qui ont constitué les premiers rapports de la chaîne sociale, se retrouvent d'une manière consonnante, ou analogue, dans le sanscrit, le persan, le grec, et les principales langues connues. En admettant cette hypothèse, ils concluent que les familles des hommes, qui sont répandues sur la terre, descendent d'un père commun, et sortent d'un même berceau où ils ont puisé leurs premières expressions. Ainsi, disent-ils, les noms dont les hommes appelèrent les auteurs de leurs jours, les frères formés d'un même sang, les nombres par lesquels on se compte, furent des termes d'affection, de sentiment et de besoin, qu'on retrouve radicalement, quoique plus ou moins altérés, dans tous les idiômes. Ce prémier pas dans le domaine de la parole devait former un vocabulaire aussi restreint que le cercle étroit des connaissances de cette époque; à moins, comme on l'assure, qu'Adam n'ait imposé des noms à tous les objets de la création, ce qui paraît douteux; mais les branches collatérales de la première famille, en s'étendant, augmentèrent sans doute la collection des découvertes de la science du bien et du mal, et celle des noms parti-

ciliers, pour désigner le palmier aux fruits dorés, et le serpent qu'il fallait éviter. Mais quand l'homme eut fixé ses regards sur la voûte du ciel, lorsqu'il eut observé le retour des soleils et la marche des astres, il sentit une double personne dans son être, et il s'éleva jusqu'à la divinité pour l'adorer. Ce serait à ces points généraux qu'il faudrait rapporter les noms qui, par leurs racines, leurs similitudes et leurs homophonies, pourraient constater l'opinion d'une origine commune et d'une langue mère.

Les idiômes durent s'altérer dans les branches collatérales des premières familles, lorsqu'elles furent obligées de se disperser, afin de pourvoir à leur subsistance. Le cri qui annonçait la découverte d'un fruit nouveau, la connaissance qu'on faisait avec des objets jusqu'alors étrangers, ne pouvaient plus être répétés avec les mots du foyer primitif; et les dialectes commencèrent à s'établir dans cette seconde période de la société humaine. Ainsi le *pain*, qui ne fut en usage que long-temps après les fruits et les racines; le pain, que l'Épire connut seulement quand le gland de la Chaonie et les produits de la chasse devinrent insuffisants aux besoins de ses habitants, est nommé de manières bien plus différentes entre les nations, que les nombres indispensables pour désigner et pour classer les objets apparents. Cérès avait apporté les grains dans l'Attique, et Triptolême avait ensemencé la plaine de Rharos, long-temps avant que les peuples, qui mangeaient les grains bouillis ou torréfiés, eussent pétri le premier gâteau d'orge que la reconnaissance offrit sur

les autels des dieux. Il ne faut donc pas être surpris si un aliment inconnu dans l'Eden, ignoré encore aujourd'hui de plusieurs nations du globe, le *pain*, prit fort tard des noms particuliers chez les peuples qui s'en servirent à de longs intervalles et dans des temps différents. C'est pourquoi on trouve aussi différemment nommés les objets des arts, produit du besoin; les maisons, qui succédèrent aux tentes et au couvert des arbres sous lesquels fut chanté l'épithalame du père commun des hommes, par la voix de l'innocence, au milieu des chœurs immortels des anges. Ainsi tout ce qui dut procéder de sociétés isolées reçut des dénominations propres, et par conséquent étrangères à la langue primitive.

On sait aussi, sans que j'aie besoin de le répéter, que les religions introduisirent une langue nouvelle parmi les peuplades; et que la civilisation, en tempérant les mœurs, nécessita une nomenclature particulière. Mais je m'arrête à ces considérations, parce qu'une trop longue dissertation serait déplacée dans un voyage uniquement destiné à rappeler quelques principes généraux à ceux qui cherchent à reconnaître la filiation des familles humaines, par les idiômes.

Les savants qui compareront les tables du vocabulaire schype que je donne à la fin de ce chapitre, retrouveront peut-être, par les analogies de cette langue, quelques traits spéciaux de ressemblance entre les Albanais de l'Illyrie macédonienne, et ceux qui habitaient au voisinage de la mer Hyrcanienne. Ils verront que le nom de *Dieu*, dans la prière, est le *hou* des faquirs, qui semblent avoir succédé aux

gymnosophistes de l'Inde; car les termes de *zote*, *seigneur; imath in zote*, *omnipotens*, que les Guègues lui substituent; *perendi*, *pater deus*, que lui donnent les Chamides, sont des qualités et non le terme sacramentel d'adoration. Ce nom, que l'homme trouva dans l'émotion de son cœur, fut le premier qu'il prononça sans doute, à la vue du jour solennel qui marqua sa carrière. Il serait intéressant pour les philologues d'examiner à quelles langues se rattachent le nom de *diel*, par lequel ils appellent le *soleil*, et ceux de *hen*, *lune; ré*, *nuage; kiel*, *ciel; iil*, *étoiles; groua*, *femme; oui*, *eau; lis*, *arbre*, pour savoir à quels peuples connus dans l'Orient ils se rapportent. On pourrait rechercher ensuite d'où le *schype* a pu emprunter les dénominations de *grouré*, pour désigner le *blé;* de *bouk*, *pain; mail*, *montagne; det*, *mer;* et on pourrait en conclure quels furent les maîtres des Albanais dans la science de l'agriculture, et découvrir peut-être leur pays natal. Il est facile au reste de préciser, par les termes grecs et latins, de quels peuples le Schypetar tient sa religion. On sait pareillement comment il a pu emprunter des Français les mots de notre langue épars dans le schype, ces noms de *mik*, *ami;* de *kokos*, *coq*, *poule*, qu'il prononce et écrit comme nous; de *kémise*, ou *chemise*. Mais il n'a pu trouver que chez les Arabes le terme de *géhenn*, pour exprimer l'*enfer;* il avait reçu celui de *paradis* des Grecs, qui placèrent le bonheur dans un jardin Παραδισος. L'Albanais avait sans doute retenu des Scythes les cris de *ouou*, pour exprimer *la faim;* de *loufte*, pour caractériser *la guerre;* de

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

dgiarm, pour nommer *le feu ;* et de *koukoud*, afin de désigner *la peste.* Mais où a-t-il pris les noms chéris de *tatt*, *père*, ou *print*, *princeps familiæ;* de *mama*, *mère*; de *vla*, *frère*, et de *biro*, *enfant*, si ce n'est dans les premiers bégaiements de la nature?

La langue schype parlée a beaucoup d'analogie, dans ses intonations, avec le français; mais en l'examinant écrite, et en faisant le départ des mots, comme on opère dans la minéralogie, pour séparer les métaux, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est composée d'une multitude de mots appartenants à des dialectes dissemblables. Cette observation, qu'on peut faire, n'est pas nouvelle pour les érudits, qui savent (1) que l'albanais, comme ils l'appellent, est un mélange informe de plusieurs idiômes. Leibnitz, d'après cette conviction, fut le premier qui entreprit de démêler leurs affinités avec les langues connues; mais son tableau synoptique, calqué sur une échelle peu étendue, et d'après des renseignements erronés, n'a pas atteint le but que son savant auteur se proposait. On aurait pu opérer avec plus de fruit sur l'ouvrage du père Francesco Maria da Lecce, publié en 1716, pour l'usage des missionnaires (2), quoi-

(1) Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XVIII, p. 69.

(2) Osservazioni grammaticali, nella lingua albanese del P. Francesco Maria da Lecce, min. oss. rif. esprefetto apostolico delle missioni di Macedonia dedicate a gli E. R. cardinali della sagra congregazione di propaganda fede in Roma. Della stamperia della sagr. congr. di prop. fed. 1716.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

qu'on n'y trouve qu'un des idiômes de la langue schype, qui n'est entendu des Toxides et des Chamides, que comme le napolitain des Lazzaroni serait compris par un Toscan. La différence est encore plus remarquable dans l'Appendix de M. Hobhouse, qui, ne connaissant pas même le nom de la langue sur laquelle il a voulu donner des notions, a compilé des noms, des verbes et une syntaxe (1), à l'école des paysans albanais de l'Attique. Cependant, quand il résulterait que ces deux écrivains auraient donné de bons ouvrages, il n'en serait pas moins vrai que les dialectes du toxide, du japys et le chamide seraient inconnus. Ainsi en ajoutant à mon tour un vocabulaire incomplet à ce qui est déja publié, je crois que les philologues auront assez de matériaux, avec les ouvrages précités, pour établir une opinion sur le schype. J'aurais pu faire mieux, en publiant une grammaire manuscrite complète, fruit des longs travaux d'un homme versé dans le schype et dans le grec vulgaire; mais comme un pareil ouvrage ne doit pas entrer dans mon plan, on pourra le consulter à la bibliothèque du roi, où je l'ai déposé.

Le schype n'est point écrit avec des caractères qui lui soient particuliers. Les mahométans se servent des signes turcs, quand ils correspondent entre eux dans cette langue, chose extrêmement rare. Dans les missions latines, on emploie les lettres romaines, auxquelles le père Francesco Maria ajoute quelques

(2) A journey through Albania and other provinces of Turkey in Europe and Asia, etc. By. J. C. Hobhouse. London 1813.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

signes pour représenter les sons qu'elles ne peuvent exprimer. Mais c'est là une écriture de pure convention, comme celle des prélats catholiques qui ont un alphabet particulier, qu'on peut regarder comme un chiffre. Les Albanais orthodoxes emploient les lettres grecques; mais comme tous ces alphabets sont insuffisants, et que celui du clergé romain n'est pas d'un usage général, le suivant me paraît le plus propre, sur-tout pour un Français, à remplir les conditions nécessaires, afin d'écrire le schype.

A, B, K, D, E, È, É, F, G, H, I, L, M, N, O, P, R, S, T, U, 8 (ou), V, X, Z, Θ (thita), X (chi, ou chota), Ch, diphthongue française.

Le schype, comme toutes les langues mères, a trois genres (1); et il diffère de quelques-unes, en ce qu'il ne compte que deux nombres; savoir, le singulier et le plurier.

EXEMPLE.

M.	F.	N.
Imir,	imireia,	temirete.
Bonus,	*bona,*	*bonum.*

Les noms dont le nombre des déclinaisons ne m'est point assez connu pour le réduire à trois, comme le fait M. Hobhouse, et que ma grammaire schype ne précise pas, se déclinent sans article, comme dans le latin.

(1) Dans la langue parlée, on n'en connaît que deux.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

PREMIER EXEMPLE.

Singulier.		*Pluriel.*	
N. Gnégnéri,	*l'homme.*	N. Gnéres,	*les hommes.*
G. Gnérioute,	*de l'homme.*	G. Gnérésité,	*des hommes.*
D. Gnérii,	*à l'homme.*	D. Gnériite,	*aux hommes.*
Ac. Gnégnére,	*l'homme.*	Ac. Gnérésite,	*les hommes.*
V. o Gnéri,	*ô homme.*	V. o Gnérees,	*ô hommes.*
Ab. Gnêri,	*de l'homme.*	Ab. Gnéréseté,	*des hommes.*

DEUXIÈME EXEMPLE. — *Masculin.*

Singulier.		*Pluriel.*	
N. Zote,	*le seigneur.*	N. Zotini,	*les seigneurs.*
G. Zotioute,	*du seigneur.*	G. Zotiniite,	*des seigneurs.*
D. Zotite,	*au seigneur.*	D. Zotiniet,	*aux seigneurs.*
Ac. Zotne,	*le seigneur.*	Ac. Zotiniite,	*les seigneurs.*
V. o Zoté,	*ô seigneur.*	V. o Zotinii,	*ô seigneurs.*
Ab. Zotinii,	*du seigneur.*	Ab. prei Zotiniisk,	*des seigneurs.*

TROISIÈME EXEMPLE. — *Féminin.*

Singulier.		*Pluriel.*	
N. Groua,	*la femme.*	N. Grouéna,	*les femmes.*
G. Grouet,	*de la femme.*	G. Grouénavet,	*des femmes.*
D. Grouese,	*à la femme.*	D. Grouénavet,	*aux femmes.*
Ac. Grouet,	*la femme.*	Ac. Grouénat,	*les femmes.*
V. o Groue,	*ô femme.*	V. o Grouéna,	*ô femmes.*
Ab. prei Grouié,	*de la femme.*	Ab. prei Grouénaschik,	*des femmes.*

Adjectif, suivant le père F. Maria, rectifié et adapté à la prononciation française.

Singulier.

	M.	F.	N.
N. indéfini.	Iloum,	eloume,	teloume.
	Beatus,	*beata,*	*beatum.*
N. défini.	Iloumi,	eloumeia,	teloumete.
G.	Teloumir,	theloumese,	teloumir.
D.	Teloumir,	theloumese,	teloumir.
Ac.	Teloumin,	teloumene,	teloumete.
V.	o Iloum,	o eloume,	o teloume.
Ab.	prei Theloumit,	prei theloumet,	prei theloumet.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Pluriel.

	M.	F.	Neutre, par-tout
N.	Teloume,	telouma.	comme le féminin.
	Beati,	*beatæ,*	*beata.*
N. défini.	Teloumte,	teloumat.	
G.	Teloumevet,	teloumavet.	
D.	Teloumevet,	teloumavet.	
Ac.	Teloumte,	teloumat.	
V.	o Teloume,	o telouma.	
Ab.	prei Theloumisk,	prei thelounmask.	

Noms de nombre.

	M.	F.	N.
N.	Gni,	gniani,	gni.
	Unus,	*una,*	*unum.*
G.	Gnianit,	gnianese,	tegnai.
D.	.....	.....	.....
Ac.	Gnania,	gnanme,	gnia.
Ab.	prei Gnanit,	prei gnanet,	prei gni.
N.	Du,	du,	du.
	Duo,	*duæ,*	*duo.*
G.	Doue.		
Ac.	Dou.		
Ab.	prei Dououse.		

Tré, indéclinable.
Tres, *triâ.*

Nombres.

Un.....	*gni.*	Onze.....	*gni me diet.*
Deux.....	*du.*	Douze.....	*di me diet.*
Trois.....	*tre.*	Treize.....	*tre me diet.*
Quatre.....	*kattre.*	Quatorze.....	*kattre me diet*
Cinq	*pes.*	Quinze.....	*pes me diet.*
Six.....	*giast.*	Seize.....	*gias me diet.*
Sept.....	*setatt.*	Dix-sept.....	*stat me diet.*
Huit.....	*tette.*	Dix-huit.....	*tel me diet.*
Neuf.....	*nind.*	Dix-neuf.....	*nind me diet.*
Dix.....	*diett.*	Vingt.....	*gniset.*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Vingt-un.....	*gniset egni.*	Soixante-dix.....	*stat diet.*
Trente.....	*tridiet.*	Quatre-vingts.....	*tiet diet.*
Quarante.....	*diset.*	Quatre-vingt-dix..	*nind diet.*
Cinquante.....	*pesdiet.*	Cent.....	*kent.*
Soixante.....	*giast diet.*	Mille.....	*mije.*

Noms des mois.

Janvier.....	*Jénar.*	
Février.....	*Scourti*.....	Brevis.
Mars.....	*Mars.*	
Avril.....	*Pril.*	
Mai.....	*Maj.*	
Juin.....	*Corich.*	
Juillet.....	*Loónar.*	
Août.....	*Gosti.*	
Septembre.....	*Gostovieste.*	
Octobre.....	*Chi-Mitri*..	Le mois de St.-Dimitri.
Novembre.....	*Chi-Mjli*.....	de St.-Michel.
Décembre.....	*Chin-Indré*.....	de St.-André.

Phases de la lune.

Du premier quartier à la pleine lune, ils disent : *Hen epliote*, lune se remplissant ;

Et pour le reste de ses phases : *Ehen elipsoure*, lune décroissante.

Jours de la semaine.

Dimanche.....	*É Diel.*
Lundi.....	*É Hen.*
Mardi.....	*É Mars.*
Mercredi.....	*É Mercoure.*
Jeudi.....	*É Igniete*, ou *É en Gnitia.*
Vendredi.....	*É Premte.*
Samedi.....	*É Esciétoune*, ou *Estounia.*

N. B. Comme mon intention n'est pas de donner une grammaire, je place ici le vocabulaire des mots les plus essentiels, en prévenant que je réponds toujours à l'infinitif français par le présent de l'indicatif de la langue schype. Le Θ remplace *th.* Le X, la lettre correspondante de l'alphabet grec, qui se prononce comme notre *ch* devant l'*i* ; l'*u* et le *ch* se prononcent comme en français, ainsi que nos trois *e*.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

FRANÇAIS.	SCHYPE.	FRANÇAIS.	SCHYPE.
A.		**B.**	
Adorer (Dieu)..	Falemi (Hou).	Bagne (bain)..	Ouchvase.
Affamé.....	Patkaouou.	Baiser.....	Pouth.
Affliction.....	Chelm.	Baptême.....	Pakezouare.
Affligé.....	Chelmouare.	Barbare.....	Trache.
Agneau.....	Stiéra.	Barbe.....	Miékre.
Aider.....	Dich.	Bas (chaussure).	Tinch.
Aigle.....	Stavraétos.	Bas (en bas)...	Per posch.
Aiguille.....	Guillepoure.	Bât.....	Samare.
Ail.....	Choudoure.	Bâtard.....	Bestard.
Air.....	Air.	Bâton.....	Pourtêke.
Aire.....	Gliem.	Battu.....	Rachoure.
Almanach.....	Kalender.	Beau.....	Boukre.
Alphabet.....	Alpha.	Beauté.....	Boukouri.
Amant.....	Indasoure.	Bélier.....	Dasch.
Amante.....	Groûa indasoure	Beurre.....	Ghialpe.
Ame.....	Spirit.	Bienheureux...	Eloume.
Amer.....	Farmik.	Bien né.....	Mir lere.
Ami.....	Mik.	Bis-aïeul.....	Ghis.
Ami intime....	Mik stret.	Blanc.....	Éberde.
Amitié.....	Mikisi.	Blé.....	Groûre.
Amour.....	Dasoûri.	Bleu.....	Éguelbre.
Anarchie.....	Panome.	Bœuf.....	Kàa et key.
Ane.....	Gomar.	Boire.....	Pii.
Ange.....	Angel.	Bois (silva)...	Pil.
Animal.....	Kavse.	Bon.....	Mir.
Année.....	Vit.	Bouc.....	Tziap.
Arbre.....	Lis.	Bouche.....	Golia.
Archevêque....	Mitropolite.	Bouillir.....	Zicii.
Argent.....	Argent.	Bourreau.....	Dgélat.
Arithmétique...	Logori.	Bourse (valeur).	Koulete.
Arme.....	Arme.	Boutique.....	Doukian.
Arsenal.....	Arsenal.	Bras.....	Dôra.
Artichaud.....	Ghinard.	Brebis.....	Dele et Delia.
Artisan.....	Housta.	Bride.....	Poutour.
Astrologue.....	Astrolog.	Bronze.....	Kipre.
Au-dessous....	Repoch	Bru.....	Noussa.
Aujourd'hui...	Sot.	But.....	Nichan.
Aurore.....	Mnate.	**C.**	
Autour.....	Verdale.		
Avant.....	Repara.	Caché.....	Evsechoure.
Avoir.....	Kame.	Cacher.....	Evehech.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Camarade.....	Sok (lat. socius).
Canon.....	Topi.
Catherine.....	Katerin.
Cercle.....	Verdale.
Cerf.....	Laf.
Cerises.....	Kersi.
Certainement...	Astou.
Champ.....	Are.
Changer.....	Droïte.
Chanter.....	Kantoui.
Chantre.....	Kantès.
Chapeau.....	Skiat.
Charbon.....	Fenguil.
Charrette.....	Karre.
Chasseur.....	Gnettouar.
Chaud.....	Vape.
Chemise.....	Kamise.
Cheval.....	Câli, coale,
Chèvre.....	Dii.
Chevreau.....	Cheez.
Chien.....	Kien.
Christ.....	Krist.
Ciel.....	Kiel.
Cigue.....	Ytrouare.
Cimetière.....	Var.
Cloche.....	Campane.
Clocher.....	Campanar.
Clou.....	Gochde.
Col.....	Sverko.
Colère.....	Inat.
Colonne.....	Kolounne.
Combien.....	Sa.
Commandement	Ourdourime.
Commère.....	Drikoule.
Communion...	Koukim.
Communs.....	Liazem.
Comprendre....	Katech.
Copie.....	Kopie.
Copier.....	Kopiar.
Coq.....	Kokos.
Corbeau.....	Korb.
Corneille.....	Sore.
Corps.....	Kourm.
Côté.....	Bigne.
Coton.....	Pambouk.
Couper.....	Kres.
Couteau.....	Θika.
Cri.....	Ékliare.
Croix.....	Crix.
Cuisse.....	Gniéraane.
Culottte.....	Brégue,
Cyprès.....	Kiparis.

D.

Dangĕr.....	Kindin.
Danse.....	Valle.
Danser.....	Gliouai.
Dauphin.....	Delfin.
Décharger.....	Skarkoï.
Défilé.....	Grûca.
Demain.....	Neser.
Démon.....	Demon.
Dent.....	Dembe.
Derrière.....	Prepa.
Désastre.....	Prisoure.
Descendre.....	Tzirkam.
Dette.....	Borgi.
Diable.....	Tziale ou Dial.
Diamant.....	Diamant.
Dieu.....	Hou, Perendi, Imathe in zote.
Diide.....	Gallos.
Diner.....	Darkem.
Dire.....	Θom.
Discourir.....	Kouventoï.
Discret.....	Ifizekoure.
Doigts.....	Ghisti.
Donner.....	Giap.
Dormir.....	Flé.
Dos.....	Spatola.
Drapeau.....	Bavrak.
Droit.....	Drek.

E.

Eau.....	Oui.
Eau-de-vie....	Rak.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Éclairer.....	Féche.
École.....	Skolio.
Économie.....	Epsichisoure.
Écurie.....	Achour.
Église.....	Klisse.
Émeute.....	Trouboulire.
Encore.....	Akoma.
Enfanté, né...	Lêre.
Enfanter.....	Piel.
Enfer.....	Gehen.
En haut.	Eliart.
Ennemi.....	Chasm.
Ennui.....	Siklet.
Ensemble.....	Basque.
Entendre	Koupoutoï.
Épaules.....	Spatola.
Épervier.....	Chifter.
Érudit..... ..	Litoure.
Escargot.....	Borpol.
Esprit.....	Ment.
Étable.....	Stan.
Été.....	Véêre.
Étranger.....	Ichouaï.
Étrier.....	Scala.
Étoile.....	Iil.
Évangile.....	Oûngil.
Excrément (stercus).....	Mout.
Excuser.....	Deleme.
F.	
Face.....	Fakié.
Faim.....	Ouoû.
Faire.....	Bite.
Farine.....	Miel.
Faux.....	Kifzé.
Fer.....	Echor.
Fer à cheval...	Pechtona.
Ferme.....	Apalto.
Fête.....	Ekremte.
Feu.....	Dgiarm.
Fève.....	Bathe.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Fièvre.....	Éthe.
Figues.....	Fiki.
Filet.....	Boche.
Fils.....	Biro.
Fin.....	Kiamet.
Flamme.....	Fiâme.
Flatter	Echaidepse.
Fleuve.....	Lioume.
Foie.....	Melsi.
Foin.....	Bar
Fond.....	Fond.
Forêt.....	Pil.
Fort.....	Boure et iforte.
Forteresse.....	Kalia.
Foudre.....	Vetélit, sképetim.
Four (à pain)..	Four (per bouc).
Fourbe.....	Mariol.
Frère.....	Vla.
Fromage.....	Diathe.
Fruits.....	Péême.
Fuir.....	Iki.
Fusil.....	Tufek.
G.	
Gagner.....	Diaforeps.
Gain.....	Diafouar.
Galle.....	Skepe.
Garanti.....	Vacouf.
Garçon.....	Dielme.
Gelée blanche..	Mi ékoule.
Général.....	Ipare et louftar.
Genitale muliebre.....	Pithi.
Genitale virile..	Kare.
Genou	Geniou.
Glace	Tzif.
Gourmand	Chames.
Gouverner.....	Zotiroï.
Grêle	Breser et bréchir
Grenade.....	Mol et seke.
Guerre.....	Loufte et levtou.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

FRANÇAIS.	SCHYPE.
H.	
Habillé.....	Istolisoure.
Habit.....	Roba.
Hache.....	Sépate.
Hardi.....	Koutourtzi.
Haricots.....	Fasole.
Herbe.....	Bar.
Héritage.....	Variflek.
Héritier.....	Varif.
Hibou.....	Foufoufeike.
Hier.....	Outié.
Homme.....	Mirdite.
Homme (vir)..	Gnégnéri, boure.
Huile.....	Val, vaie.
I. J.	
Ici.....	Kétou.
Idole.....	Idoule.
Il faut.....	Douchete.
Injure.....	Ésare.
Innocent.....	Evit.
Insulte.....	Ghéta.
Jambe.....	Gambe.
Jardin.....	Kopeste.
Jaune.....	Everde.
Jeune (juvenis)	Iri.
Jour.....	Di (lat. dies).
Juif.....	Ovre.
Jument.....	Péla.
L.	
Lac.....	Lake et Ghiol.
Laid.....	Samtouare.
Laine.....	Lesch.
Lait.....	Chiounmest.
Langue.....	Glioucetglouche
Lapin.....	Boute.
Lentilles.....	Gkros.
Lèpre.....	Félim.
Lessive.....	Alsive.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Lettre (épitre).	Skrouan.
Lettres.....	Gramma.
Lévrier.....	Gliangoa.
Liberté.....	Elevtheri.
Lièvre.....	Lepore.
Lin.....	Linar.
Lit.....	Strat.
Livre.....	Ketab.
Loi.....	Nome.
Loup.....	Oulk.
Lune.....	Hen.
Lunettes.....	Khiali.
Lyre.....	Lyre.
M.	
Main.....	Dora.
Maison.....	Stipy.
Malade.....	Semoure et palezet.
Maladie.....	Maraps.
Malle.....	Sépet.
Manger.....	Chae.
Marchand.....	Resper.
Marié.....	Imartouare.
Matelas.....	Plaf.
Matelot.....	Navt.
Matin (*mane*)..	Muatte.
Mauvais.....	Nou couste mir.
Mendiant.....	Foukara.
Mensonge.....	Arem.
Menteur.....	Yréem.
Mer.....	Det.
Mère.....	Mama.
Messe.....	Litourgi.
Miel.....	Mial.
Moi (*ego*).....	Moi.
De moi.....	Ed éou.
Mois (*mensis*)..	Mois.
Monsieur.....	Zote.
Montagne.....	Mail.
Mort.....	Vtékele.
Moulin.....	Mole.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Mouton (bélier)	Daaschi.
Mout. (castrato).	Ghden.
Muet.....	Vouve.
Mulet.....	Mgalo.
Mur.....	Liedo.
N.	
Neige.....	Bora.
Nettoyer.....	Karoïte.
Nez.....	Houdo.
Niais.....	Gosgno.
Noire, e.....	Zu, Zèzo.
Non.....	Io.
Nuage.....	Ré.
Nuit.....	Notto.
O.	
OEuf.....	Vé.
Oie.....	Patu.
Oignons.....	Cheep.
Olives.....	Olivi.
Ombre.....	Yzi.
Onole.....	Ounklié.
Or.....	Fliori.
Orange.....	Portogalo.
Orge.....	Elpo.
Os.....	Kokal.
Oublier.....	Echarounré.
Ours.....	Arousese.
Ouvrage.....	Ditzis.
Ouvre (la porte).	Ouchap (déra).
Ouvrir.....	Echar.
P.	
Paille.....	Cachto.
Pain.....	Bouk.
Paix.....	Dasouri, paké.
Papier.....	Karto.
Par.....	Per.
Paradis.....	Paradis.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Parenté.....	Soï.
Paresse.....	Partas.
Partage.....	Endaro.
Patience.....	Sabré.
Pâturage.....	Koulim.
Pauvreté.....	Chata.
Pauvreté.....	Varsiri.
Pays.....	Vend.
Pêches.....	Pieski.
Peigne.....	Krécher.
Pendu.....	Vartouro.
Perdrix.....	Tzélantza.
Père.....	Tatt, prink.
Perlé.....	Daïme.
Pesant.....	Iromto.
Peser.....	Drako.
Peste.....	Koukoud.
Peur.....	Friko.
Pierre.....	Ghiour.
Piéton.....	Oulak, spaôlio, ispeito.
Pluie.....	Pinko.
Plainte.....	Kousouri.
Pleuvoir.....	Lini, biéchi.
Plomb.....	Ploum.
Pluie.....	Sisi, chii.
Plus.....	Tza.
Pluvieux.....	Gkithesi.
Poil.....	Koïm.
Poire.....	Darde.
Poisson.....	Pischo.
Poitrine.....	Ghiouhou.
Pommes.....	Mole.
Pore.....	Der, mouchter, toso.
Porte.....	Déra.
Porte (défilé)...	Dervend.
Poulain.....	Kuli vogle.
Poule.....	Poulo.
Poumon.....	Moustiri.
Pour.....	Per.
Poux.....	Mor.
Près.....	Afre.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Prisonnier (de guerre).....	Ghézir.
Prédire.....	Ékaleche.
Premier (de l'an).	Épare (vitit).
Prêtre.....	Prift.
Prostitué.....	Kourve, kapet.
Prostituée.....	Bourbigroua.
Puits.....	Pous.
Q.	
Quadrupède....	Kattrekibos.
Queue.....	Rik.
R.	
Rasoir.....	Brisk.
Reine.....	Bretele.
Reins.....	Veselia.
Renard.....	Velpré.
Repasser (du linge.....	Chékourioute.
Rêver.....	Deritoume.
Riche.....	Mirimal.
Rien.....	Fare.
Rire.....	Keste.
Roi.....	Bret.
Rôtir.....	Pieke.
Rouge.....	Ekoukié.
S.	
Sabre.....	Kol.
Sage.....	Iourte.
Saint.....	Chin.
Sainte Marie...	Chinda Maria.
Sangle.....	Kolan.
Sceau (cachet).	Voule.
Sein.....	Sise.
Selle.....	Schali.
Serment.....	Vé.
Soigneux.....	Moukaet.
Soleil.....	Diel.

FRANÇAIS.	SCHYPE.
Sommet.....	Kiafa.
Son (furfur)...	Croumdé
Souliers.....	Chépouz.
Souper.....	Darkem.
Soupir.....	Ach.
Source (fontaine).....	Krôïa.
Sourcil.....	Vétoule.
Sucre.....	Séker.
Sur (super)...	Sipre.
T.	
Tempête.....	Fortouna.
Ténèbres.....	Izi.
Terre.....	Dé
Testicules.....	Glioki.
Tête.....	Krucha.
Tonneau.....	Bout.
Tonnerre.....	Ghémon.
Toujours.....	Daïma.
Totalement....	Fare.
Trahison.....	Papeslek.
Tronc.....	Tronc.
Trou.....	Bire.
Troubles.....	Droupoulire.
Tuer.....	Vras.
U. V.	
Urine.....	Soure.
Vache.....	Liopa.
Veau.....	Liopevogle.
Ventre.....	Plentza.
Verdure.....	Liakara.
Verre.....	Koupe.
Vert.....	Everde.
Viande.....	Mich.
Vie.....	Gouel.
Vieillard.....	Gnivit.
Vieux.....	Ivieter.
Vin.....	Verre et vaïn.
Vinaigre.....	Outhoul.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

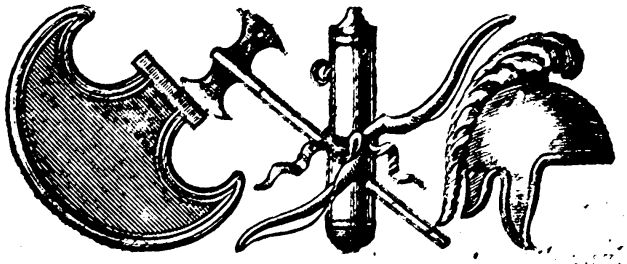
FRANÇAIS.	SCHYPE.	FRANÇAIS.	SCHYPE.
Visage.....	Nour.	Y.	
Vis-à-vis.....	Karchi.		
Vol.....	Évigedoure....	Yeux.....	Soute.
Voleur.....	Ivodi kousar.		
Vite.....	Ichepeïte.	FIN.	KIAMET.

QUESTIONS FAMILIÈRES.

Bonjour monsieur ;	*Mirdite zote ;*
Soyez le bien venu ;	*Miséerdé ;*
Comment vous portez-vous ?	*Kiche bèn ?*
Il y a long-temps que je ne vous ai vu !	*Ichete koho ké sté pahatche !*
Je vous fais excuse si je n'ai pas fait mon devoir ; mais j'avais des affaires.	*To me simbatichis no kabetise poun timé ; kechi poun.*
Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ?	*Pseseret to muchohey ?*
Adieu, portez-vous bien.	*Nou ourat mire clioche.*
Combien y a-t-il d'ici à Prevesa ?	*Saha sahate ichté kétou ené Prevése ?*
Vingt-trois heures.	*Niset e trè sahate.*
Pouvons-nous arriver aujourd'hui à Prévésa ?	*Mounde en tarime ne Prevése sot.*
Oui, et de bonne heure.	*Éni é dechapeïte.*
Bonsoir.	*Mir pré ma.*
Comment vous portez-vous ?	*Kis ié ?*
Êtes-vous en bonne santé ?	*Iè mir scendos ?*
Je suis bien et je vous salue.	*I am mir é te falem.*
Venez-vous de votre pays ?	*Erde ma fisciati ?*
Oui, monsieur.	*Ii, zote.*
Quelle nouvelle portez-vous ?	*Ei haber nachï ?*

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

Rien de nouveau.	*As ghi haber.*
Pourquoi êtes-vous venu tard ?	*Persè erde manouar ?*
Parce que j'avais affaire.	*Dihé se poune.*
De quel pays es-tu ?	*Gaiché véndi ié ?*



ERRATA DU TOME DEUXIÈME.

Page 172, lig. 27, cent quatre-vingts, *lisez* cinq cent quatre-vingts.

— 177, — 1, archéologises, *lisez* archéologues.

— 277, — 16, Orvale, *Salvia horminium*, lisez Orvale, *Salvia horminum*.

— *Id.* — 19, glaucium, *lisez* glaucum.

— *Id.* — 26, Xeranthemum amœnum, *lisez* Xeranthemum annuum.

— *Id.* — 34, Reine des bois, *Asperula odorata, lepatica stellata*, lisez *Aperula odorata, lapatica.*

— 278, — 9, Stipa pennata, *lisez* Stypha pennata.

— 279, — 27, Filipendule, *Spira Filipendula*, lisez *Spiria Filipendula.*

— *Id.* — 28, Orchus bifolia, *lisez* Orchis bifolia.

— *Id.* — 32, Agripaume, *Leomerus Cardiaca*, lisez Agripaume, *Leonurus Cardiaca.*

— 280, — 7, Bardane, *Aretium Lappa*, lisez *Arctium Lappa.*

— *Id.* — 13, Camomille puante, *Anthemis Cotala*, lisez Camomille puante, *Anthemis cotula.*

— *Id.* — 17, Aristoloche, *Aristolochia clematilis*, lisez Aristoloche, *Aristolochia clematitis.*

— *Id.* — 26, Menthe sauvage, *Menthia silvestris*, lisez *Mentha silvestris.*

— 281. — 24, Convolvulus scammoneia, *lisez* Convolvulus scammonea.

— 394, — 5, Illyrie Macédoine, *lisez* Illyrie macédonienne.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ
ΑΥΞΩΝ ΑΡΙΘ.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μητροπολίτη
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



Plan
DE LA PRESQU'ILE PRÉVÉSA
ET DE L'ENTRÉE DU GOLFE DE L'ARTA

Pour le Voyage de F. C. H. LAUQUEVILLE.

Par J. G. BARBIÉ DU BOCAGE.

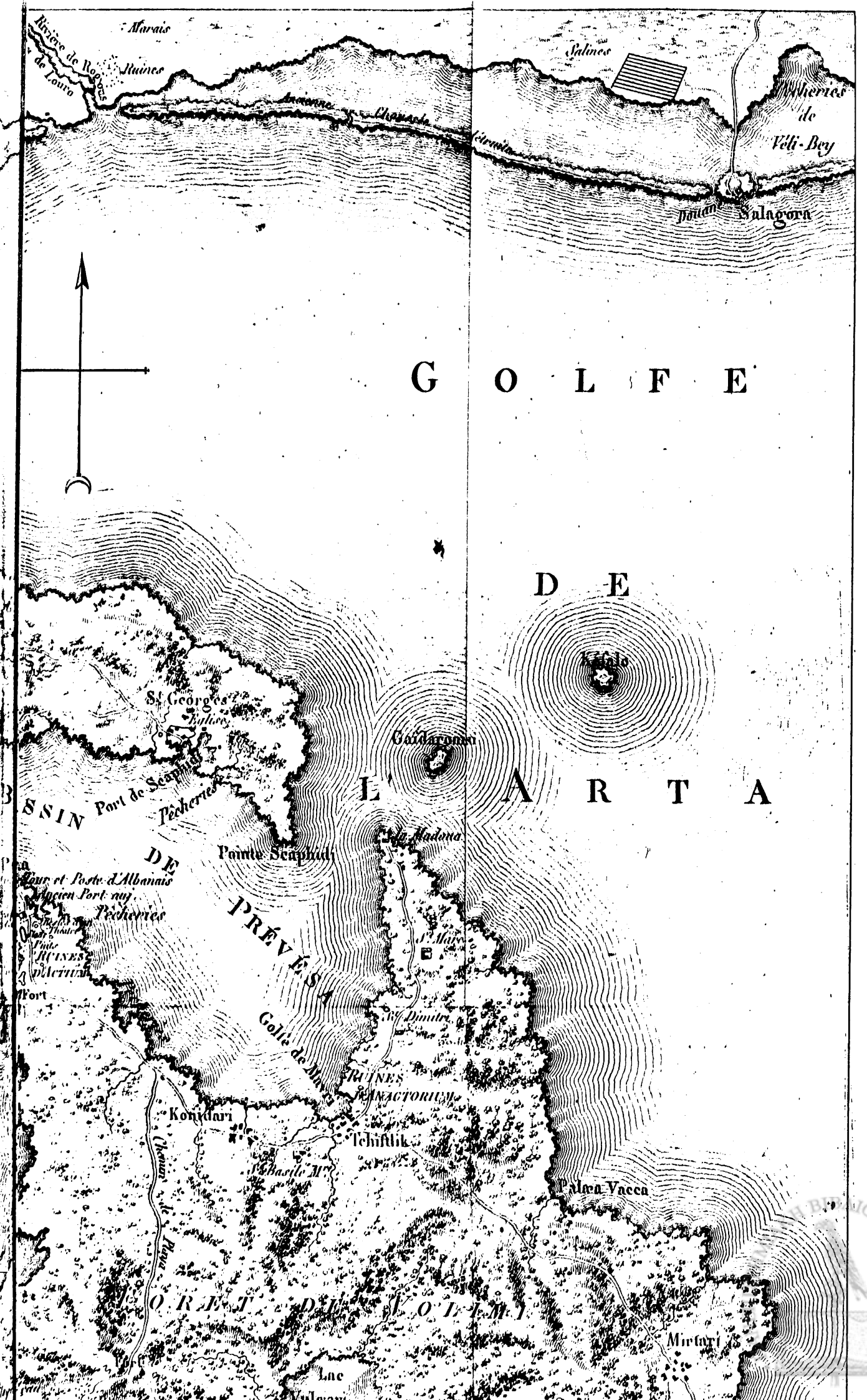
1820.

Milles Vénitiens.

Toises de France

Mètres.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ


Marais
Ruines
Salines
Pêcheries de Véli-Bey
Douane
Salagora
GOLFE
DE
L'ARTA
St Georges
Eglise
Port de Scaphidi
Pêcheries
Pointe Scaphidi
Tour et Poste d'Albanais
Ancien Port auj.
Pêcheries
RUINES D'ACTIUM
Fort
Golfe de Mavri
RUINES D'ANACTORIUM
Konidari
Tchiftlik
Palæa Vacca
Mirtari
Lac